A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

138 L 1

Digitized by Google

UNIVERSITY
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

138 L 1

MERCURE

DE

FRANCE,

JOURNAL LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME QUARANTE-TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille, N° 23, acquéreur du fonds de M. *Buisson* et de celui de Mme Ve *Desaint*.

1810.

BIBL. UNIV. GENT

1972 B.

Digitized by Google

DE L'IMPRIMERIE DE D. COLAS, rue du Vieux-Colombier, N° 26, faubourg Saint-Germain.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCLXVIII. — *Samedi 7 Juillet* 1810.

POÉSIE.

CANTATE

Exécutée devant leurs Majestés Impériales et Royales, le jour de la fête donnée par la Ville de Paris, au sujet de leur Mariage. Paroles de M. Arnault, *musique de M.* Méhul, *membres de l'Institut.*

LA VILLE DE PARIS.

Du Trône où jusqu'à Toi s'élève notre hommage,
Du Trône où la beauté règne auprès du courage,
Et Minerve à côté de Mars;
Sur ces bords dont l'Amour t'a rendu Souverain,
Sur ces bords fortunés, embellis par la Seine,
LOUISE, abaisse tes regards.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Ivre d'orgueil et d'allégresse,
C'est un peuple entier qui t'en presse;
Entends ses vœux, l'Amour n'en peut être jaloux:
A notre sort intéresser ton ame,
Ce n'est point t'arracher aux doux soins de ta flamme;
C'est t'occuper de ton EPOUX.

LA GLOIRE.

Ces murs sont remplis de sa gloire;

SOCIÉTÉ DE COMMERCE

Digitized by Google

Le marbre ici, de toutes parts,
De ton Héros t'offre l'histoire,
Et, dans les prodiges des arts,
Les prodiges de la victoire.
Admire aussi ar quels bienfaits
Ce Héros porte les Français
A se former sur son exemple :
Là le Génie a son palais (1);
Ici l'Héroïsme a son Temple (2).

CHŒUR.

Ce que les tems ont offensé,
Plus puissant, son bras le relève;
Ce que les Rois ont commencé,
Plus généreux, son bras l'achève.

LE GÉNIE DES ARTS.

Devant son ordre souverain
Le Génie étonné voit tomber les obstacles;
Les accords du Chantre Thébain
Ont enfanté moins de miracles :
Il veut, et ce palais (3), à l'orgueil de Paris,
Par l'orgueil de dix Rois, par trois siècles promis,
Renaît, parfait enfin, de ses débris illustres :
Il veut, et rajeuni sur ses vieux fondemens,
Le plus vaste des Monumens
Sous un seul Souverain se finit en deux lustres.

CHŒUR.

O Seine! dis-nous quelles mains,
A ces Naïades étonnées,
Dont les ondes te sont données,
Ont ouvert ces nouveaux chemins?

LA SEINE.

Aux besoins, aux plaisirs de la Ville du monde,
Fière de m'épuiser pour enrichir ses bords,
De mon urne féconde
Je prodiguais tous les trésors.
Les Rois, dans leur munificence,
Se contentaient de mes tributs;

(1) Le Palais de l'Institut.
(2) Le Temple de la Victoire.
(3) Le Louvre, commencé sous François Ier.

Digitized by Google

NAPOLÉON plus grand, devait exiger plus :
C'est dans l'utilité qu'est sa magnificence ;
NAPOLÉON parle, et soudain
A des Fleuves nouveaux Paris ouvre son sein,
Dans l'albâtre et dans l'or, où leurs eaux s'embellissent,
Ils viennent en sujets rendre hommage à leur Roi ;
Et de mon vaste lit les profondeurs s'emplissent
Des flots que sur mes Sœurs il a conquis pour moi.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Nos descendans pourront-ils croire,
En admirant tant de splendeur,
Qu'infatigable Bienfaiteur,
Il ait porté notre bonheur
A la hauteur de notre gloire ?

LES FEMMES.

C'est à ses Lois que nous devons
La paix qui règne en cette enceinte.

LES HOMMES.

C'est par Lui que nous survivons
Aux feux de la discorde éteinte.

LES SOLDATS.

Les Français des Français ne sont plus ennemis ;
L'État sans s'effrayer voit leur bravoure armée ;
Sous les ailes de l'Aigle, à sa voix réunis,
Ils ne forment plus qu'une armée.

LE PEUPLE.

Les vieux ressentimens expirent oubliés :
Aux pieds du Trône auguste où Sa Majesté brille,
Les partis réconciliés
Ne forment plus qu'une famille.

LES FEMMES.

Il nous gouverne en Père ;

LES HOMMES.

Il nous défend en Roi.

LE PEUPLE.

Par notre intérêt seul le sien se détermine,
Et son amour pour nous, ô REINE ! est l'origine
De tout l'amour qu'il a pour Toi !

CHŒUR GÉNÉRAL.

Qu'à cet amour le tien réponde !
Que des Rois le plus généreux,

Digitized by Google

Que le plus Grand Homme du monde
En soit aussi le plus heureux!
C'est pour remplir cette espérance,
Qu'en nos murs Tu viens habiter.
Ton amour seul peut acquitter
Toute la dette de la France.

ODE à l'occasion des honneurs funèbres rendus au maréchal duc de MONTEBELLO.

Le char lugubre roule, et lentement s'avance
A travers les sanglots des peuples éperdus.
De longs voiles de crêpe ont obscurci la France :
France, Montebello n'est plus!

Il n'est plus, il n'est plus, le fils de la victoire!
Sur un lit de lauriers il repose endormi,
Celui dont l'œil mourant, ranimé par la gloire,
A vu fuir encor l'ennemi!

Alpes! des champs Lombards, l'agile Renommée
Dirigeant vers Paris son vol triomphateur,
Vous dit comme il bravait la tempête enflammée
Du bronze au loin dévastateur.

Combien de fois, ô Nil, sur ton fameux rivage,
Tu l'as vu, poursuivant les tyrans de Memphis,
Rendre la vraisemblance au fabuleux courage
Des fils d'Alcmène et de Thétis!

Vainement Saragosse, en ses murs infidèles,
Rassemble tous les bras du farouche Aragon :
Il parait, et Joseph de ses enfans rebelles
N'a plus qu'à signer le pardon.

Du Vésuve en courroux s'élance un feu liquide,
Dont les flots rugissans embrâsent les forêts,
Et dévorent des prés la chevelure humide,
Ou l'or nourricier des guérêts :

Telle, de rangs en rangs prodiguant le carnage,
Et même au cœur du brave enseignant la terreur,
Sur le Germain, l'Ibère, ou l'Arabe sauvage,
Se précipitait sa valeur.

Digitized by Google

Il ne manque plus rien à sa gloire guerrière :
Il n'y manque plus rien que la mort des héros.
Champ d'Essling, de son sang illustre ta poussière,
Et couronne tous ses travaux !

D'autres peuvent décrire en leurs chants téméraires,
La pâleur d'une épouse et ses yeux abattus ;
Je crains de profaner ses larmes solitaires,
Secrètes comme ses vertus.

L'objet de son amour et de sa longue plainte
Joignait à la bonté la sublime candeur ;
Et les mille replis, où se traîne la feinte,
N'ont jamais sillonné son cœur.

Franc, généreux, loyal, chéri d'amis sincères,
Trouvant dans ses bienfaits ses plaisirs les plus doux,
Ce terrible guerrier fut le meilleur des pères,
Et le plus tendre des époux.

Mais ne va pas, ô lyre ! en accens funéraires,
Exhaler de tes sons l'héroïque fierté ;
Laisse pleurer sa mort à des muses vulgaires :
Chante son immortalité.

Cieux ! entr'ouvrez l'azur de votre immense voûte ;
Montrez-nous le héros de gloire étincelant.
Aux pieds de Charlemagne il est assis sans doute,
A côté de l'autre Roland.

Petit-fils de Martel, que ton oreille heureuse
Dut boire avidement les récits du guerrier !
Du Grand NAPOLÉON la main victorieuse
A fait reverdir ton laurier.

La pourpre impériale à la France est rendue ;
Les peuples devant elle ont fléchi tour-à-tour ;
Et des rois qu'elle a faits la cohorte assidue
S'empresse de former sa cour.

Les Saxons éclairés sont devenus nos frères ;
Les rives du Bétis ont vu nos étendards ;
Rome enfin a rougi de ses nœuds adultères,
Et n'est plus veuve des Césars.

De nos augustes lois, que l'Europe s'honore
De voir déjà fleurir en ses Etats divers,

Digitized by Google

Le code révéré, qu'un nom sacré décore,
Est un bienfait pour l'univers ;

Et tandis que des arts la troupe ingénieuse,
A la voix du héros, prend un sublime essor,
La science grossit, lente et laborieuse,
Son impérissable trésor.

En traçant cette histoire, en merveilles féconde,
Du Grand NAPOLÉON, dis sur-tout aujourd'hui,
Dis, ô Montebello ! que nul monarque au monde
Ne récompensa comme lui.

Et vous, Soldats, venez saluer le saint reste
Du plus vaillant soldat nourri sous vos drapeaux ;
Mais arrêtez vos pleurs, et du cyprès funeste
Eloignez les sombres rameaux.

Eh ! qu'importe la mort au brave qui succombe !
A la postérité léguant son souvenir,
Son regard plein d'espoir, au travers de la tombe,
S'élance et saisit l'avenir.

Heureux Montebello ! quel Français ne t'envie
De tout un peuple en deuil le regret solennel,
Et ce noble trépas qui sur ta noble vie
Répand son éclat immortel ?

Tu meurs, mais nos enfans rediront ton courage :
Tu meurs, mais l'univers retentit de ton nom :
Tu meurs, mais il coula sur ton pâle visage
Des larmes de NAPOLÉON.

Par le chevalier FOURCY.

ENIGME.

JE suis celui que je ne puis pas être,
Mais sans lequel je ne saurais paraître.
Je disparais à défaut de clarté ;
Et je produis toujours l'obscurité.
Je n'existe que dans la forme,
Jamais dans la réalité :
Le tableau que je trace est souvent très-difforme.
Te reste-t-il encor quelque difficulté ?
Eh bien ! lecteur, va m'attendre sous l'orme.

S.....

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

En mécanique, avec ma tête,
Digne d'exercer un Newton;
Dans la cuisine, sans ma tête,
Je n'occupe qu'un marmiton.

BERGEAT, *de Reims.*

CHARADE.

Une extrême douleur, une vive allégresse
Prennent l'accent de mon premier :
Le petit animal que nomme mon dernier,
En tourmentant plus qu'il ne blesse,
Fait ce qu'opère mon entier
Sur les auteurs de toute espèce.

Par le même.

ANAGRAMME.

NAPOLÉON LE GRAND,
Empereur des Français,
et
Roi d'Italie.

Il sappera,
confondra
et
détruira l'ennemie
de sa gloire.

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Balances*.

Celui du Logogriphe est *Chalumeau*, où l'on trouve, *hameau*, *lame*, *eau*, *ame* et *mal*.

Celui de la Charade est *Richelieu*.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Extrait du RAPPORT *sur les travaux de la Classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut, fait par* M. GINGUENÉ, *l'un de ses membres, dans la séance publique du* 5 *juillet* 1810.

Si la Classe d'histoire et de littérature ancienne, dans le compte qu'elle rend de ses travaux, doit toujours commencer par ceux dont cette Antiquité grecque, que l'on n'aura jamais ni épuisée, ni suffisamment étudiée, a été l'objet, elle se félicite cette année de pouvoir placer à la tête des Mémoires lus dans son sein le travail considérable, étendu, plein de calculs et de recherches, que M. Larcher, son doyen, et qui est aussi l'un de ceux de l'érudition grecque en Europe, a fait sur les observations astronomiques, envoyées de Babylone à Aristote, par Callisthènes.

C'est sur la foi de Simplicius que l'on a cru à cet envoi. Cet auteur cite Porphyre, et Porphyre donne à ces observations envoyées par Callisthènes une antiquité qui paraît à M. Larcher choquer toutes les vraisemblances. Pour le démontrer, il établit, dans la première section de son Mémoire, qu'il est très-douteux que le philosophe Callisthènes ait envoyé de Babylone à Aristote des observations astronomiques, ou que, s'il lui en a envoyé, ce ne peuvent être que celles qui remontent à l'ère de Nabonasar; dans la seconde section, il soutient que les astronomes grecs jusqu'à Ptolémée, loin de connaître des observations astronomiques antérieures à cette ère, ne l'ont même pas connue. Enfin il se propose de prouver dans la troisième section que Ptolémée est le premier écrivain qui ait parlé de cette ère de Nabonasar, et qu'il n'en a pas connu qui y fût antérieure. Après avoir appuyé ces trois assertions de toutes les preuves que le texte de Ptolémée lui fournit, et de celles qu'il tire d'un nombre considérable d'autres textes, l'auteur ajoute des considérations tirées du peu de séjour que Callisthènes fit à Babylone : il y avait suivi Alexandre; il en repartit avec lui; et Alexandre le fit mourir, et mourut lui-même, avant que ni l'un ni l'autre fût revenu dans cette

Digitized by Google

ville : M. Larcher en conclut que loin d'envoyer à Aristote des observations aussi anciennes qu'on le dit, Callisthènes ne lui en envoya d'aucune espèce, et par conséquent que ce que Simplicius a rapporté à ce sujet, sur la foi de Porphyre, n'est qu'un tissu de fables.

M. Barbié du Boccage, dans des recherches aussi très-étendues, et qui ne furent qu'annoncées dans le rapport de l'année dernière, a examiné, avec le plus grand détail, la topographie entière de la plaine d'Argos. Ce qui l'a conduit à s'en occuper est une grande carte de la Morée qu'il a dressée par ordre du Gouvernement, et que l'on grave maintenant au dépôt de la guerre. Pour ne pas s'égarer dans les détails immenses et compliqués que la géographie fournit sur cette plaine, il divise son travail en trois parties. La première comprend la description de la portion occidentale de la plaine et du terrain qui y tient jusqu'aux limites méridionales de la carte : la seconde partie contient celle de toute la région du nord ; enfin la description des parties orientale et méridionale est l'objet de la troisième partie. Dans toutes trois, il prend pour guide Pausanias, et compare avec les récits de cet auteur les relations de tous les voyageurs modernes qui ont visité cette plaine : il a pu disposer de plusieurs relations inédites qui l'ont souvent éclairé, mais dont souvent aussi il a eu occasion de relever les erreurs. Aidé de tous les secours qu'il a pu réunir, il n'a laissé aucun point de cette plaine si célèbre dans l'antiquité, aucune ville, aucun bourg, aucun monument, ni temple, ni montagne, ni fleuve, ni antre, ni fontaine, sans en déterminer la place, et sans tirer des anciens auteurs tout ce que la fable, l'histoire, la géographie et la critique pouvaient fournir à leur sujet. Un point sur-tout qu'il a traité dans la troisième partie l'intéressait particulièrement : c'était la place qu'occupait la ville de Tirynthe. L'abbé Fourmont, dans une relation manuscrite, avait cru en découvrir les ruines bien avant dans les terres, au milieu des montagnes ; M. Barbié au contraire les a placées vers le bord de la mer, dans ses cartes pour le voyage du jeune Anacharsis. Fourmont avait communiqué sa fausse opinion à presque toute l'Académie des belles-lettres ; le savant Danville lui-même l'avait adoptée. On a depuis peu renouvelé cette même erreur, et l'on a prétendu que c'était M. Barbié qui en avait commis une, en plaçant Tirynthe comme il l'a fait dans ses cartes. Il n'a pas de peine à démontrer que l'on s'est trompé, parce qu'en sui-

Digitized by Google

vant Pausanias sur cette route on a cru qu'il était allé d'Epidaure, qui est à l'une des extrémités, à Argos qui est à l'autre; tandis que c'est d'Argos qu'il était parti pour Epidaure. Dans le premier cas, Tirynthe, qu'il indique à sa droite, eût été, en effet, où la placent Danville et ceux qui l'on suivi; mais dans le second, qui est le seul conforme aux texte, elle était où M. Barbié l'a rétablie.

Les erreurs qui peuvent s'accréditer sur l'emplacement d'une ville ancienne sont sans doute importantes; mais celles dont un sage tel que Socrate est l'objet, le sont peut-être davantage. M. Gail s'est proposé de défendre sa mémoire par un moyen nouveau. C'est principalement dans le *Banquet* de Xénophon que l'on puise des argumens contre ce sage : notre confrère s'est livré spécialement à l'examen de ce traité, dont le sens ne lui paraît avoir été saisi ni par les anciens auteurs, ni par aucun des éditeurs et commentateurs modernes, et qu'on ne peut expliquer, selon lui, qu'en y admettant l'ironie socratique. Il pense donc que ce traité de Xénophon est une véritable comédie où Socrate joue le rôle principal, et où il voit même des traits qui ne seraient pas indignes de Molière; qu'il ne contient point du tout l'éloge de Socrate, qu'enfin il n'est autre chose qu'une fine critique des sophistes et de Platon lui-même, cachée sous le voile de l'ironie.

Dans un autre Mémoire, M. Gail se propose de démontrer que le *stoa*, ou galerie que les 400 firent construire à Athènes, selon Thucydide, avait pour objet le maintien de leur oligarchie, et différait entièrement du long *stoa* dont parlent Pausanias, Démosthènes et d'autres auteurs, et qui avait dû être bâti par Thémistocles. Notre même confrère, dans des Observations qui roulent principalement sur la bataille navale des Athéniens et des Lacédémoniens dans l'Hellespont, rétablit un lieu sur le bord de la mer auquel était appuyée une extrémité de la flotte des Athéniens, et que les géographes les plus savans n'avaient point reconnu. Enfin M. Gail nous a communiqué ses conjectures sur la course des chars dans laquelle Sophocle suppose qu'Oreste a péri; il pense, contre l'opinion de notre confrère, M. de Choiseul Gouffier, que les chars des dix concurrens que Sophocle nomme, concoururent, non cinq par cinq, mais tous les dix à la fois; que les loges ou remises qui étaient au bas du cirque, et où les chars étaient retenus en attendant le signal, étaient aussi au nombre de

dix; et qu'enfin dans les jeux Pythiques décrits par Sophocle, les dix chars partirent ensemble de la barrière.

Ce n'est pas un seul fait de l'histoire d'Athènes ou un usage particulier de son peuple que M. Lévesque a voulu traiter : il a embrassé dans un Mémoire tout ce qui regarde les mœurs et les usages des Athéniens; sujet trop vaste, sans doute, pour qu'il fût possible d'en donner l'idée dans ce rapport. Même dans le rapport imprimé, je n'ai pu parler que de la seule partie qui regarde les richesses, la manière dont vivaient les Athéniens riches, le luxe de leurs maisons et de leurs repas. L'auteur entre dans les plus grands détails sur tous ces points, sur le prix des maisons et des jardins les plus célèbres, sur la dot des femmes, sur les spéculations de commerce et l'intérêt de l'argent, sur la nourriture commune, les vins, la bonne chère, etc.; et de tous ces détails on peut conclure avec lui que cette république, l'une des plus riches et des plus florissantes de la Grèce, était pauvre si on la compare à la république romaine, ou même aux Etats les moins opulens de l'Europe moderne, et que les plus riches Athéniens seraient tout au plus parmi nous des hommes aisés. Quand on pense cependant à ce que ces Athéniens ont fait de grand et d'admirable malgré les vices de leur constitution, et les vices plus dangereux de leur caractère, à tous les modèles qu'ils nous ont laissés dans les arts de l'imagination et les créations du génie, on est tenté de trouver bien réellement riche ce peuple, sans les inventions duquel les peuples les plus opulens n'eussent été et ne seraient encore que des barbares.

L'histoire de cette ancienne Grèce qui nous a laissé de si grands et de si nobles souvenirs, a aussi voué des tyrans célèbres à l'exécration de la postérité. Il en est deux dont les noms se trouvent presque toujours réunis dans les écrits des anciens; lorsqu'il s'agit de donner des exemples d'une inhumanité au-dessus de toute croyance. L'un est Phalaris, tyran d'Agrigente en Sicile; et l'autre, Apollodore, tyran de Cassandrée en Macédoine. C'est de ce dernier, et principalement du soin de fixer l'époque où il a vécu, que M. Clavier a fait l'objet de ses recherches. Il en doit lire le résultat dans cette séance.

M. Mongez continuant les siennes sur toutes les parties du costume des anciens, a examiné dans un nouveau Mémoire les vêtemens extérieurs, manteaux ou surtouts, appelés à Rome *Lacerna*, *Penula* et *Caracalla*; il a décrit

Digitized by Google

la forme de chacun des trois, et fixé le tems où l'on commença et où l'on finit d'en faire usage. Le dernier a cela de remarquable, qu'un mauvais empereur qui déshonorait le beau nom d'Antonin, voulut que ce manteau qu'il avait adopté pour lui et pour tous ceux qui se présentaient devant lui, portât le nom d'Antoninien; et qu'au contraire ce fut ce manteau, appelé de tout tems *Caracalla* dans les Gaules, qui finit par donner son nom à l'empereur.

Notre confrère a ensuite examiné les vêtemens que les anciens portaient sous le manteau et sous la tunique extérieure. Les monumens étant insuffisans à cet égard, c'est dans les écrivains qu'il a puisé toutes les notions dont il avait besoin. Une tunique intérieure, de lin ou de coton; des caleçons de différente forme; une pièce d'estomac, que l'on nommait *thorax*; une espèce de cravate, qui était regardée comme un signe de mollesse, ou qu'on ne portait que dans les pays froids: telles étaient les différentes pièces de cette partie du vêtement. Les hommes avaient de plus une ceinture: les femmes aussi en portaient une, ou plutôt une espèce de bandelette sous la tunique intérieure, et immédiatement sous le sein. Les deux sexes mettaient dans leur ceinture leur bourse, leurs clés, et enfin le linge que nous nommons mouchoir; ce que M. Mongez dit de ce dernier prouve que plusieurs philologues avaient eu tort de croire qu'on n'en trouvait dans l'antiquité aucune trace.

Un objet qui intéressait les arts, mais d'une autre manière, a aussi occupé M. Mongez. On a cru avoir découvert à Lyon une conserve de vin qui a 100 pieds de long et 15 de hauteur. Le mortier, disait-on, est encore rouge du tartre que le vin y a laissé. La possibilité de conserver ainsi le vin dans des citernes n'était pas douteuse; l'usage en existe même encore dans le midi de la France. Notre confrère n'a douté que de la réalité du fait. Pour s'en éclaircir, il s'est procuré quelques morceaux détachés de cet enduit, et M. Darcet, chimiste éclairé, vérificateur des essais à la Monnaie, ayant soumis ces morceaux à l'analyse chimique, a trouvé que le mortier en était composé, dans des proportions qu'il a déterminées, de ciment, de chaux et d'acide carbonique, mais que rien n'y annonce la présence du tartre, ou, pour parler plus exactement, du tartrite de potasse, qui aurait annoncé lui-même que cette citerne avait en effet renfermé du vin. La couleur rougeâtre, seule cause de cette opinion, n'est due qu'à celle des

Digitized by Google

poteries dont on a mêlé des fragmens au mortier. C'est approcher de la vérité, conclut sagement M. Mongez, que de détruire une erreur; et les antiquaires ont souvent à exercer cette critique utile pour la science, et satisfaisante pour eux.

(*La suite au numéro prochain.*)

ÉTUDES DE L'ÉNÉIDE DE VIRGILE, à l'usage des Lycées et des Colléges, publiée par F. H. PAILLET, bibliothécaire de la ville, et professeur au Lycée de Versailles. — Un vol. in-8°, de l'imprimerie de *Lebel*, à Versailles. Se trouve à Paris, chez *Lebel* et *Guitel*, libraires, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17. — 1810.

C'ÉTAIT un sujet d'un extrême intérêt, et d'une grande utilité pour l'éducation littéraire de la jeunesse, qu'un examen approfondi de l'*Énéide de Virgile* sous les différens rapports sous lesquels elle peut être envisagée. Les rares beautés qu'on découvre dans la conception de ce poëme, malgré l'état d'imperfection où la mort prématurée de son auteur l'a laissé, les défauts mêmes qu'on peut y observer, l'art sublime et le talent presque divin qui caractérise particuliérement le style de ce grand poëte, la variété des faits, des traditions, des connaissances en antiquités, histoire, géographie, philosophie, etc., qu'il a rassemblées dans son immortel ouvrage, tout cela forme un ensemble d'objets qui traités avec l'érudition, le goût et le discernement convenables offriraient à de jeunes lecteurs, et même à un grand nombre d'hommes dont la première éducation a été, ou négligée, ou imparfaite, autant d'utilité que d'agrément. Les matériaux d'un pareil travail ne seraient même pas peut-être fort difficiles à réunir; ils existent disséminés dans plusieurs ouvrages français, latins, allemands et anglais, dont le nombre n'est pas très-considérable, et la dernière édition de Virgile donnée en 1803 par le savant et respectable M. Heine, qui réunit, et au-delà, tout ce qui serait nécessaire sous le rapport de l'érudition, fournit en même tems des indications nombreuses sur les autres

Digitized by Google

livres qu'on pourrait consulter avec succès pour l'exécution complette d'une entreprise de ce genre.

Malheureusement l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons paraît avoir ignoré l'existence de cette source d'instruction aussi pure qu'abondante, sur le sujet qu'il avait entrepris de traiter, ou du moins il paraît l'avoir entiérement négligée. Il a cru devoir adopter ces formes d'exposition légère et superficielle qui sont dès longtems usitées dans les colléges et dans les pensionnats, et son livre n'est qu'une traduction libre ou abrégée de Virgile, avec une espèce de paraphrase des endroits qui lui ont paru le plus mériter cette distinction. Virgile n'est donc ici considéré ou *étudié* que sous un seul point de vue; on n'y développe aux yeux des lecteurs que le tissu de sa narration avec quelques réflexions sur le goût, sur la convenance des idées, ou sur les beautés du style, et les indications des divers passages des poëmes d'Homère que Virgile a imités. Mais il nous semble encore que sous ce rapport le travail de l'auteur n'est ni aussi complet, ni aussi soigné, à beaucoup près, qu'on pouvait le désirer. Trop souvent il a vu dans son auteur ce qui n'y est nullement, et plusieurs fois aussi il n'y a pas vu, ou du moins il a négligé de faire remarquer les beautés réelles qui s'y trouvent.

Il veut absolument que l'Enéide ne soit qu'une allégorie. « Enée, dit-il, après le sac de Troie, passe en Italie; » il y est accueilli par le roi Latinus qui lui donne sa fille. » Des Troyens et des Latins il se forme un seul peuple, » uni par les cérémonies d'une même religion: quelle » richesse dans ce seul point d'histoire! quel heureux » concours de circonstances y découvre Virgile! d'abord, » *ce qui est pour lui le plus flatteur*, il voit dans Enée un » portrait d'Auguste plus qu'ébauché : il sent *en habile* » *politique*, qu'il est à-propos de diminuer par quelques » moyens, dans les Romains, cet amour trop jaloux de » leur liberté, et de les accoutumer à souffrir le joug du » nouvel Empereur. C'est ce que lui offre encore son » sujet, sans que ce peuple altier puisse même l'en soup- » çonner. »

Virgile saisissait sans doute avec empressement toutes les

Digitized by Google

les occasions de louer Auguste dont les bienfaits l'avaient prévenu; il est même probable qu'il avait choisi de préférence un sujet qui lui offrait de nombreuses et éclatantes occasions de rehausser dans ses vers la noble origine et les qualités éminentes de son bienfaiteur, et l'on a eu raison de dire que si Auguste n'avait pas été neveu et fils adoptif de César nous n'aurions probablement pas l'Enéide. Mais vouloir que ce beau poëme ne soit qu'une froide allégorie, qu'Enée ne soit qu'un emblème d'Auguste, et que l'intention du poëte, en composant un ouvrage d'environ dix mille vers, ait été d'exercer sur l'opinion de ses contemporains la petite influence qu'on pouvait obtenir par une harangue ou par un écrit de quelques pages, c'est, à notre avis, être beaucoup plus *habile politique* que Virgile lui-même.

Nous savons bien que cette opinion, ou plutôt cette erreur, n'est pas uniquement propre à l'écrivain que nous réfutons; elle a été avancée et soutenue par quelques hommes qui ne manquaient ni de sagacité ni d'érudition, mais elle n'en choque pas moins les véritables principes du goût et la droite raison : « Il n'y a rien, dit à ce sujet » M. Heyne, qui soit plus étranger au poëme épique que » l'allégorie, elle en détruit toute la force; elle abaisse » et dégrade la dignité des personnages et des événemens; » elle dissipe une illusion chère à l'esprit des lecteurs, » refroidit l'enthousiasme dont ils seraient animés, et » leur ôte tout le plaisir qu'ils se promettaient. »

L'auteur des *Etudes de l'Enéide* paraît aussi s'être fait des idées très-peu justes sur la nature et l'espèce des emprunts que le poëte latin a faits à Homère, et quel que soit son zèle pour la gloire de Virgile, on croirait à l'entendre que celui-ci n'a pas une idée, une conception, une image, un personnage, un fait, qu'il n'ait imités du poëte grec. « Il semble, dit-il, que Virgile a voulu ras- » sembler dans son Enéide tout ce qu'il y avait de plus » beau dans l'Iliade et l'Odyssée. Il réduit quarante-huit » chants à douze, et *deux héros à un;* de deux poëmes » dont l'un *traite* de guerres, et l'autre de voyages, il » n'en fait qu'*un de guerres et de voyages* tout ensemble.... » Ce qu'il dit d'Apollon, de Diane, d'Iris, d'Eole, du

Digitized by Google

» Sommeil, de Bellone, de la Discorde, de la Renommée,
» et de plusieurs autres dieux, *tout cela est pris ou imité*...
» C'est aussi sur les héros d'Homère que Virgile a calqué
» les siens.... Lavinie tient chez lui la place d'Hélène,
» Didon celle de Calypso et de Nausicaa, la Sybille celle
» de Circé; Anchise dans les enfers *fait l'office* de Tiré-
» sias; Palinure dans le même endroit *revient à* Elpénor,
» *Didon à Ajax*, Déiphobe à Agamemnon, etc.» Enfin, il n'y a pas jusqu'aux bœufs des Harpies, qui, suivant l'auteur, *ont beaucoup de rapport* avec ceux du soleil. Vraiment il faut bien que des bœufs ressemblent à des bœufs, des femmes à des femmes, des guerriers à des guerriers, etc. Il n'y a que la ressemblance, ou le rapport, de Didon avec Ajax que personne assurément n'admettra, mais que conclure de tout ceci? que l'Enéide n'est pas un poëme original, qu'elle n'étincèle pas de beautés uniquement propres à Virgile, de traits sublimes, de tableaux d'une vérité et d'une grace inimitables, de sentimens nobles, vrais, touchans, et toujours appropriés avec la plus merveilleuse convenance aux personnages que le poëte a créés et aux circonstances où il les a placés? Sans doute ce n'est pas là ce que l'auteur veut dire, et il serait bien fâché qu'on tirât une pareille conclusion de son livre: mais alors il faut avouer que l'espèce de digression qui le termine, sous le titre de *Rapprochement d'Homère et de Virgile*, dans laquelle il a accumulé tous les prétendus traits de ressemblance qu'on vient de voir entre ces deux poëtes, et bien d'autres encore, il faut convenir, dis-je, que cette digression se compose d'idées tout-à-fait inexactes et trop peu réfléchies.

Parce qu'un érudit du seizième siècle (*Fulvius Ursinus*) a compilé une multitude de passages tirés de tous les auteurs grecs et latins antérieurs à Virgile, et s'est autorisé du moindre mot qui pouvait avoir quelque rapport éloigné avec les expressions de ce poëte, pour représenter à l'instant ces expressions comme une imitation ou une traduction des auteurs qu'il cite, il ne fallait pas s'en laisser imposer par cet étalage d'érudition; il suffisait d'un peu de réflexion pour apercevoir combien il arrive souvent à Fulvius Ursinus de rapprocher des pas-

Digitized by Google

sages qui n'ont absolument aucune ressemblance, aucune analogie; et ce qui prouve que l'auteur des *Etudes de Virgile* n'a pas toujours consulté cet écrivain même avec toute l'attention nécessaire, c'est qu'il lui arrive de prendre les citations qu'il y a trouvées, dans un sens différent de celui qu'elles ont réellement. Ainsi, lorsqu'à la fin du troisième livre Enée raconte la mort de son père, « ni le devin Hélénus, dit-il, ni la cruelle Céléno, » ne m'avaient prédit ce malheur. » Sur quoi notre auteur s'exprime ainsi : « Cette dernière pensée est *d'Achille* » *en apprenant la mort de Patrocle.* » Or Achille, dans Homère, ne dit rien de pareil, en apprenant la mort de Patrocle, qu'il a déjà prévue au moment où Antiloque vient la lui annoncer; mais le passage cité par Fulvius Ursinus, sur le vers 712 du troisième livre de l'Enéide, dont il est question ici, est une réflexion d'Homère lui-même, qui, après avoir peint le combat furieux que se livrent les Grecs et les Troyens autour du corps de Patrocle, ajoute : « Achille cependant ignorait le trépas de » Patrocle.... car sa mère, qui lui avait souvent annoncé » les décrets de Jupiter, ne lui avait pas prédit alors la » mort d'un ami si cher. » On voit, au reste, que ce passage d'Homère n'a qu'un rapport bien vague et bien éloigné avec celui de Virgile.

On ne saurait nier cependant que Virgile, Horace, et les autres grands poëtes de cette époque, n'aient fréquemment imité les plus illustres écrivains de la Grèce, chacun dans le genre qu'il avait plus particuliérement adopté; ils n'avaient pas manqué de mettre à profit, pour leur propre compte, le précepte que l'un d'eux donnait aux auteurs de son tems :

Vos exemplaria græca
Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.

Mais Virgile a imité Homère et les poëtes d'Alexandrie, Horace a imité les lyriques grecs, comme Boileau a imité Horace et Virgile, comme Racine a imité Euripide et les écrivains hébreux, et c'était ce procédé d'imitation qu'il eût été utile et intéressant d'approfondir et de développer dans un ouvrage tel que celui qui est

Digitized by Google

l'objet de cet article ; il fallait montrer comment le grand poëte dont on se rendait l'interprète, en traitant un sujet, pour ainsi dire, contemporain de ceux qu'Homère a traités, en adoptant par conséquent le système mythologique du poëte grec, en donnant à ses héros à-peu-près les mêmes mœurs, les mêmes opinions, les mêmes sentimens et les mêmes passions, a su pourtant créer un chef-d'œuvre qui porte l'empreinte d'un génie original, et modifier tout cet ensemble de données d'une manière propre à satisfaire les esprits les plus délicats d'un siècle où la civilisation était singulièrement perfectionnée.

Il semble que tout ce qu'a fait l'auteur du livre que nous examinons, se soit borné uniquement à recueillir différens morceaux, pris çà et là dans Virgile, qu'il avait peut-être eu occasion d'écrire à différentes époques, pour les exercices de ses écoliers, et à remplir les intermédiaires par un travail du même genre. Mais il aurait dû penser que ce qui est bon pour un auditoire, toujours naturellement disposé à l'indulgence, n'est pas quelquefois supportable dans un livre destiné à guider la jeunesse dans ses études, et dont la composition doit être extrêmement soignée sous tous les rapports; que plusieurs traits familiers, ou destinés à égayer des auditeurs bénévoles, ne peuvent pas sans inconvénient se reproduire dans un ouvrage sérieux, où ils deviennent une sorte d'inconvenance; qu'enfin, si dans le débit rapide de ces *examens* soi-disant *oratoires* d'un poëte ou d'un écrivain quelconque, soit grec, soit latin, l'écolier chargé de faire valoir la doctrine de son professeur n'a jamais pour contradicteur qu'un ami complaisant, bien plus empressé à encourager le maître et l'élève qu'à relever les erreurs plus ou moins graves qui peuvent être échappées à l'un ou à l'autre, il n'en est pas de même d'un livre offert par le professeur tout seul au public, qui attend de lui une doctrine solide, un travail sérieux et véritablement utile.

Si l'auteur des *Etudes de l'Enéide* avait fait ces réflexions, il n'aurait pas hasardé des pensées souvent communes et exprimées dans un style incorrect ou trop familier, comme lorsqu'il dit en parlant des Harpies ;

Digitized by Google

« Enée raconte à Didon tout ce qu'il eut à souffrir *de ces* » *vilains oiseaux.* » — « Hélénus *leur fait servir des ra-* » *fraîchissemens*, mais, *comme le vent était bon*, Enée » prie cet habile devin de l'instruire de la volonté des » dieux. » Ici la liaison des idées n'est pas assez sensible, et l'on ne voit pas ce que le vent *bon* ou *mauvais* pouvait avoir de commun avec la prière d'Enée. — Ailleurs l'auteur s'exprime ainsi : « Quelle adresse dans tout ce dis- » cours ! le début est d'une véhémence *à étonner l'ingrat* » *le plus déterminé.* Didon veut d'abord *abattre son* » *amant*, etc. » — « Ces vers sans césure *semblent tomber* » *aux pieds d'Enée* avec Didon pour le fléchir. » — Plus loin il dit encore : « Le discours que Boileau met dans la » bouche de la femme du *sieur Lamour* pour arrêter son » mari, est absolument fait d'après celui-ci. » Et ensuite : « Si le discours de la *dame Lamour* est *calqué d'après* » celui d'Enée, celui du perruquier l'est *d'après* la » réponse d'Enée à Didon, etc. etc. » Il nous semble que tout cela n'est ni du bon goût ni du bon style.

Dans les notes qui sont à la fin de ce volume, l'auteur a voulu développer avec plus de détail les premiers vers de l'Enéide, et ici encore il est tombé dans un excès souvent et justement reproché à ce genre d'explication ou d'analyse qui dégénère en minuties et en puérilités. On veut voir dans toutes les expressions d'un grand écrivain des beautés particulières, une énergie ou une grâce que personne n'y avait remarquées, de l'harmonie imitative, des effets, des intentions que le commun des lecteurs n'y soupçonne pas; on s'appesantit sur chaque mot, et l'on étonne quelquefois, en effet, par cet appareil et par tout ce fracas des gens simples qui n'auraient jamais imaginé tant de belles choses. Ainsi, à propos de la description que fait Virgile du séjour d'Eole et des vents, l'auteur de ces notes qui prétend, on ne sait trop pour quoi, que cette description a *donné lieu* à celle de l'alcove du Trésorier dans le Lutrin, cite les vers de Boileau qui sont, en effet, d'une perfection admirable.

Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncé, etc.

Puis il continue ainsi : « Que la mollesse, affaissée, il n'y

» a pas un seul mot dans ce portrait qui ne caractérise » l'épicurien le plus recherché..... *Réduit*, marque un » lieu écarté, isolé, bien clos. *Obscur*, il fallait qu'il le » fût pour pouvoir y dormir jusqu'au grand jour. Ce n'est » pas assez d'un réduit obscur, il y a encore une *alcove* » *enfoncée*, etc. » Voilà comment en se donnant, en quelque sorte, la torture pour expliquer ce qui est fort clair, on finit par rendre obscures les notions et les expressions les plus familières. Le mot *réduit* n'exprime pas toujours un lieu *bien clos*, et quand on dit le *réduit d'une alcove enfoncée*, on ne veut exprimer par-là qu'une seule idée, et non pas deux idées distinctes, comme le prétend l'auteur de la note qu'on vient de lire.

Voilà bien des critiques; et c'est avec regret qu'on se voit obligé de signaler les défauts d'un ouvrage conçu dans un but louable, exécuté par un homme livré à des fonctions qu'on ne saurait trop encourager, et dont le zèle est assurément fort estimable; il n'a même prétendu, comme il s'en explique dans l'avertissement qui est à la tête de son livre, que mettre sous les yeux des lecteurs des observations *qui ont été faites nombre de fois par tous les professeurs éclairés qui ont expliqué Virgile à leurs élèves*. Mais c'est précisément parce que rien n'est si commun que ce genre d'observations et d'explications, parce que c'est à-peu-près ce qu'on entend répéter chaque année dans les exercices publics de nos pensionnats et de nos colléges, et ce qu'on trouve dans un grand nombre de livres publiés par les professeurs de ces établissemens, que nous avons jugé utile de nous exprimer avec franchise sur les défauts et sur l'insuffisance de ce mode d'interprétation des auteurs anciens. On s'autorise de l'exemple du célèbre Rollin qui, dans son *Traité des Études*, a donné quelques modèles de ce genre; mais il faudrait au moins mettre dans ces imitations la même sûreté de goût, la même justesse d'esprit qui caractérisaient ce sage et respectable écrivain. De plus on ne saurait nier que depuis lui la science de l'antiquité, la critique et l'érudition classique ont fait des progrès sensibles, dont il serait à souhaiter que la plupart de ceux qui écrivent sur ces matières fussent mieux

informés qu'ils ne paraissent l'être. C'est dans les livres publiés depuis environ trente ans par les plus habiles philologues de l'Allemagne, de la Hollande et de l'Angleterre, qu'ils pourront recueillir un grand nombre d'observations précieuses, et on ne saurait trop les inviter à exploiter enfin cette mine si riche et si féconde.

THUROT.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL, HISTORIQUE, CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE, etc., d'après la huitième édition, publiée par MM. CHAUDON et DELANDINE; neuvième édition, revue, corrigée et augmentée de 16000 articles environ, par une société de savans français et étrangers.

(FIN DE L'ARTICLE.)

BEAUCOUSIN figurait déjà dans le Prospectus où son article donné pour modèle était sans faute. Eh bien! l'éditeur n'a pas su le copier. Après avoir dit dans son Dictionnaire : *Beaucousin est mort sans avoir mis au jour aucun ouvrage important*, il ajoute : *on a de lui les Vies de Jean Le Conte, de Jean d'Artis, de Bonaventure Fourcroy, de Nicolas de Ramel, de Philibert Delorme; les Eloges de J. B. Hatté, de Loiseau, de Mauléon* (17), *de Jacques et Pierre Sarrasin; la Notice des ouvrages de Charles Dumoulin, jurisconsulte; l'Histoire des Hommes illustres de Noyon; l'Eloge de Mme Beaucousin sa mère.*

On pourrait croire, d'après cette manière de s'exprimer, que tous ces ouvrages sont imprimés. Cependant aucun n'est publié. L'erreur ici est d'autant plus forte que, dans son Prospectus, M. Prudhomme reproche amérement à l'estimable M. Delandine de l'avoir commise.

I. ATHÉNÉE. La traduction de cet auteur, par Lefèvre de Villebrune, a paru de 1789 à 1791 (et non 1801, comme le dit M. Prudhomme); elle est en 5 vol. in-4°. (ce que ne dit pas M. Prudhomme); elle ne vaut

(17) Il fallait écrire : *De Loiseau de Mauléon*.

Digitized by Google

rien (18) (ce que ne dit pas M. Prudhomme); enfin c'est une traduction française, et l'on serait autorisé à croire que c'est une traduction latine, d'après ces mots: « En 1597 parut l'édition de Casaubon, la seule im-» primée sous ses yeux, et que suivit son grand com-» mentaire. Depuis plus de deux siècles, Athénée n'avait » pas trouvé un nouvel éditeur quand Lefèvre de Ville-» brune a donné une traduction de ses œuvres en 1789 » et 1801 (lisez 1791). Jean Schweighauser en a donné » *aussi* une édition; le premier volume d'une *traduction* » *latine nouvelle*, etc. parut à Strasbourg, in-8°. »

Notez que l'éditeur n'a parlé précédemment d'aucune traduction latine, pas même de celle de Dalechamp.

V. Basnage de Beauval (Jacques), s'il fallait en croire M. Prudhomme, serait auteur, I *de la République des Hébreux*, Amsterdam, 1705, 3 vol. in-8°. II, *des Antiquités judaïques*, 1713, 2 vol. in-8°.

Basnage est auteur des *Antiquités judaïques*, livre qui fait suite au traité de *la République des Hébreux*. Ce dernier ouvrage est de *Cunæus*, qui le composa en latin; la traduction française est de Goeréé : comme on le voit, Basnage n'y est donc pour rien.

Beaurieu appelait le tems *une dormeuse qui nous mène à l'éternité*. M. Prudhomme a mis *un dormeur*. Cette faute qu'on trouve dans la huitième édition n'existe pas dans la notice que M. Marron donna dans le tems (19) sur l'auteur de l'*Elève de la nature*.

Bièvre. Parmi les calembourgs de cet auteur M. Prudhomme, d'après ses prédécesseurs, cité le trait suivant: « Dans la pièce de *Cléopâtre* de Marmontel on fit faire » un aspic par Vaucanson, et au moment où Cléopâtre » l'approchait de son sein, l'aspic sifflait. Après la pièce » on demanda à Bièvre ce qu'il en pensait : *Je suis*, ré-» pondit-il, *de l'avis de l'aspic*. »

Nous croyons d'abord que cette repartie n'est pas

(18) On y a compté plus de 6000 fautes. Voyez *Magasin encyclopédique*, I, III, page 365; le *Nouvel Almanach des Muses*, 1810, page 263; et le *Répertoire de littérature ancienne*, page 301.

(19) Dans le *Magasin encyclopédique*, I, VI, page 529.

Digitized by Google

un calembourg, mais un bon mot, ce qui est bien différent.

En second lieu, nous avons toujours vu ce bon mot attribué au marquis de Louvois ou à Fontenelle. Il est, au reste, certain qu'il n'est pas de Bièvre. Cléopâtre, tragédie de Marmontel, eut onze représentations en 1750; la première eut lieu le 20 mai (20). Bièvre avait alors environ trois ans, puisqu'il est né en 1747, de l'aveu du *Dictionnaire universel, historique, critique.*

Boismont. Ses œuvres ont été recueillies et publiées à Paris en un vol. in-8°, il y a quatre ou cinq ans (21).

Belleau (Remi), auteur du seizième siècle, et Bellecour comédien, mort en 1778 (22), (et non en 1786), ne peuvent guère être confondus. Cependant M. Prudhomme attribue à ce dernier un poëme macaronique *de Bello huguenotico*, qui appartient au premier.

Bonnard. Sa vie a été écrite par M. Garat, et forme un petit volume in-18, imprimé en 1787 (23).

Tous les articles, dont nous venons de parler, sont donnés pour corrigés. On peut apprécier ces corrections si fastueusement annoncées. Nous allons examiner quelques articles que M. Prudhomme a regardés comme parfaits, puisqu'il n'y a fait aucun changement.

« IV. Agapet, diacre de l'église de C. P. dans le » sixième siècle, adressa une lettre à l'empereur Justi- » nien *sur les devoirs d'un prince chrétien*. Les Grecs, qui » faisaient un grand cas de cette lettre, l'appelaient *la*

(20) *Abrégé de l'Histoire du Théâtre Français*, tome I, page 98; *Mémoires de Collé*, tome I, page 202; *Calendrier historique des théâtres de l'opéra et des comédies française et italienne*, 1751; in-16, page 60.

(21) Ici il y a un singulier quiproquo. On a confondu Boismont et Boismorand, et l'on attribue à ce dernier les œuvres du premier.

(22) *Abrégé de l'Histoire du Théâtre Français*, tome II, page 390; *les Spectacles de Paris*, 29e partie pour l'année 1780, page 1re après le Calendrier.

(23) Voyez *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, N° 10489.

Digitized by Google

» *royale*. Elle est dans la Bibliothèque des Pères, et a » été imprimée plusieurs fois in-8°. »

Cette lettre fut écrite en 530. Nous en connaissons une traduction imprimée sous ce titre : *Préceptes d'Agapetus à Justinian mis en françois par le roi Louis XIII*, Paris, P. Lecourt, 1612, in-8° (24).

Il nous semble qu'un traducteur d'un rang aussi élevé n'était pas à oublier.

I. Allard (Gui), est auteur de plusieurs ouvrages dont ne parle pas le *Dictionnaire universel historique* : quelques-uns pouvaient être passés sous silence ; mais il fallait absolument faire mention de la *Bibliothèque de Dauphiné*, Grenoble, 1680, petit in-12. P. V. Chalvet en a donné une nouvelle édition, *revue et augmentée* sous ce titre : *Bibliothèque du Dauphiné*, Grenoble, 1797, in-8°. Cette nouvelle édition *est mutilée, et ne remplace point la première qui est très-rare* (25). P. V. Chalvet en voulant relever des fautes en a ajouté à l'ouvrage d'Allard.

Le jugement que nous venons de rapporter sur le travail de Chalvet est de l'abbé Mercier de Saint-Léger. Il paraît que M. Prudhomme ne juge pas à propos de faire usage des notes qu'il dit avoir de ce célèbre bibliographe.

« II. Barre (Pierre), médecin du dernier siècle, a » publié quelques ouvrages sur sa profession, I un traité » *sur l'abus de l'antimoine*, II un autre *sur l'usage de la* » *glace*, III un autre *de veris terminis partûs humani*. »

Cet auteur ne s'appelait pas *Barre*, mais Barra (26) ; il ne vécut pas dans le dernier siècle, mais dans le dix-septième siècle. Son ouvrage sur l'*abus de l'antimoine et de la saignée* a été imprimé en 1664 ; le traité *sur l'usage*

(24) On peut voir le volume à la Bibliothèque impériale, * E, N° 1092.

(25) *Magasin Encyclopédique*, IV, I, page 339.

(26) Voyez *Les Lyonnais dignes de mémoire*, tome I, page 253 ; et l'*Histoire litt. de la ville de Lyon*, par Colonia, tome II, pages 802, 803.

Digitized by Google

de la glace, de la neige et du froid; en 1671, puis en 1675 (27).

Passons aux additions.

Les articles consacrés à BENEZECH, BICHAT, BOUILLÉ, BOUCHAUD (Mathieu-Antoine), BRONGNIART, BRUNCK, CALONNE, CAMBACÉRÈS, donnés pour nouveaux, ne le sont pas : il était déjà question de ces personnages dans la huitième édition (28); l'alinéa sur Brongniart y a même été copié textuellement. On a ajouté seulement le rapport du calendrier grégorien au calendrier républicain pour une date.

Quelque tems après avoir mis son ouvrage en vente, l'éditeur a fait faire une vingtaine de cartons; un de ces cartons a été destiné à faire disparaître le passage suivant :

« BACHIUS (*Joannes-Augustus*), *uno volumine vulgavit Xenophontis œconomicum* (29), *Apologiam Socratis, Symposium, Hieronem, Agesilaum, doctè profectò et eleganter; quem virum nisi prœmaturi acerbitas fati abstulisset, haberet jurisprudentia, qui antiquos illos Cujacios et Gothofredos referret.* »

Voilà tout l'article, il était certainement déplacé dans un *Dictionnaire français*. Au moyen d'un carton, cette phrase a disparu de presque tous les exemplaires, et est remplacée par ce qui suit :

« BACHIUS (Jean-Auguste), né en 1721, mort en 1756, » a publié en un seul volume les *Œconomiques de Xénophon*, *l'Apologie de Socrate*, *Symposius*, *Hiéron et Agésilas*, avec des *observations* curieuses et des *notes* » très-savantes. Il est très-malheureux qu'une mort prématurée l'ait enlevé aux lettres : il était déjà mis au » nombre des plus fameux jurisconsultes, et regardé » comme le successeur des Cujas, des Barthole et des » Godefroi. »

N'est-il pas singulier de présenter Bachius comme

(27) Les éditions que nous citons sont à la Bibliothèque de l'Ecole de médecine à Paris.

(28) Tome XII, à la fin.

(29) Il fallait écrire : *Xenophontis Œconomicum*.

Digitized by Google

successeur des Cujas et des Godefroi, quand on ne cite de lui qu'une édition de Xénophon? Il fallait nécessairement parler de son *Histoire de la jurisprudence romaine* (30).

Avisse (Etienne), auteur de la *Gouvernante*, a un article suffisamment étendu, quoique court; celui qui suit, consacré à un autre Avisse, est beaucoup trop long. Ce dernier auteur devait remplir tout au plus dix lignes; il en occupe plus de soixante. On parle beaucoup plus briévement d'Arbogast, personnage un peu plus important, qui a été membre de la Convention nationale, ce que M. Prudhomme ne dit pas.

Arteaga. Ses *Révolutions du théâtre musical en Italie* ont eu au moins trois éditions en Italie. M. le baron de R..... en a donné une traduction française sous ce titre: *Les Révolutions du théâtre musical en Italie, depuis son origine jusqu'à nos jours, traduites et abrégées de l'italien de dom Artéaga* (sur la troisième édition.) Londres, 1802, in-8°.

Barrett (Paul de) n'est pas l'auteur des *Histoires et Maximes morales extraites des auteurs profanes*. Paris, 1781, in-12. Cet ouvrage est une traduction du *Selectæ e profanis*. Les ouvrages mentionnés par M. Prudhomme n'étant pas tous ceux de *Barrett*, au lieu de dire, *on a de cet auteur*, ce qui ferait croire que c'est tout ce qu'on a de lui, n'aurait-il pas fallu dire: *Ses principaux ouvrages sont?*

Barthélemi Courcay, neveu de J. J. Barthélemi, s'appelait *André*.

Beattie (James) est mort le 18 août, et non en octobre 1803.

Beauclair a publié un *Cours de gallicismes*, Francfort 1794, en deux gros volumes in-12, et non en un volume in-8°.

Mlle Biheron s'appelait *Marie-Catherine*.

Baudeau (Nicolas) n'est pas le seul auteur des *Ephémérides du citoyen*; il a eu pour collaborateur le marquis

(30) *J. B. Bachii histor. jurisprud. rom. novis observ. auxit Aug. Carn. Stockmann*, Leipsig, 1806, in-8°.

Digitized by Google

de Mirabeau, et pour continuateur M. Dupont de Nemours. Cette collection a 63 vol. in-12. L'abbé Baudeau avait entrepris et commencé une édition des *Economies royales de Sully* qui devait avoir 12 volumes in-8°. Cette entreprise n'a pas été achevée; il en a paru deux volumes seulement. M. Prudhomme n'en parle pas.

Bertrand (Antoine-Marie) était maire de Lyon en 1793; il ne l'était pas en 1795. Cet article fourmille d'erreurs; mais nous ne croyons pas convenable de parler ici des malheureux événemens dont nous avons été témoin oculaire :

Quæque ipse miserrima vidi.

Si les tems sont trop rapprochés pour en parler froidement, ils ne sont pas assez éloignés pour que l'auteur des *Révolutions de Paris* soit excusable d'en parler inexactement.

Cambry. L'éditeur lui attribue un *Voyage en Angleterre*. M. Ersch (31) et M. Boucher la Richarderie (32) parlent d'une seconde édition de cet ouvrage. Personne ne parle de la première, personne n'a vu ni la première ni la seconde : nous avons fait beaucoup de recherches à ce sujet, et après deux ans de perquisitions, nous pourrions presque affirmer que si l'ouvrage a été fait, il n'a pas été imprimé.

V. Baume (Griffet de la) s'appelait *Antoine Gilbert*. Il était né à Moulins; il était neveu du P. Griffet, jésuite. Il est mort le 18 mars 1805; il a traduit les tomes II à VIII de l'*Histoire des Suisses*, de Muller, ouvrage assez important pour qu'on dût en parler. Quant à la *Messe de Gnide*, « dans laquelle (au jugement de M. Prudhomme) » cet auteur prouve que son talent ne se bornait pas à » traduire, mais qu'il savait encore composer, » il faut ne l'avoir pas lue ou avoir de singuliers principes pour en faire un tel éloge. La *Messe de Gnide* est un ouvrage obscène, sans esprit et sans goût.

Il nous reste à parler des omissions; et c'est la partie

(31) *Supplément* (premier) *à la France littéraire*, page 91.
(32) *Bibliothèque universelle des voyages*, tome III, page 217.

Digitized by Google

la plus difficile. On ne peut avoir dans la mémoire et rangés par ordre alphabétique les noms de 50000 personnes. C'est le tems seul qui peut révéler les omissions; il faut qu'elles soient bien nombreuses pour que nous puissions déjà en signaler quelques-unes.

Brez (Jacques), mort à 28 ans en 1798, auteur de l'*Histoire des Vaudois*, etc. (33).

Barre Beaumarchais (Antoine la), traducteur de la *Monarchie des Hébreux*, et auteur de beaucoup d'ouvrages (34).

Belot (Mme), plus connue sous ce nom que sous celui de *Meynières* qu'elle porta ensuite, morte à Chaillot en 1805. Elle a traduit de l'anglais l'*Histoire d'Angleterre*, par Hume, et d'autres ouvrages (35).

Buc'hoz (Joseph-Pierre), laborieux naturaliste, auteur de plus de 300 volumes, mort à Paris le 30 janvier 1807 (36).

Antremont (Mme d'). Cette omission eût pu se réparer en partie, en lui donnant un article sous le nom de Bourdic qu'elle a aussi porté. Sans doute elle aura un article sous le nom de Mme Viot : mais l'omission des renvois qu'on devrait trouver aux mots Antremont et Bourdic, nous ne voyons aucun moyen pour la réparer (37).

Tous ces personnages méritaient sans contredit que l'on parlât d'eux. Peut-être même, puisqu'on faisait tant que d'ajouter 16000 articles, aurait-on dû réserver des places à Berr-Bing (Isaïe), Bertin-d'Antilly, Bertrand-Quinquet, Bonnaire de Rouville, Boullemier,

---

(33) On trouve sa notice dans le *Magasin Encyclopédique*, IV, VI, pages 390-391.

(34) Il n'y avait presque qu'à copier les *Mémoires hist., crit. et litt. de Bruys*, tome I, pages 159 et suiv.

(35) *Archives littéraires*, tome VI. (*Gazette littéraire*, avril 1805, page *xxiij*.)

(36) Son éloge, par M. Deleuze, a été insérée dans la *Revue philosophique, littéraire et politique*, N° 17 de 1807, tome LIII, p. 503.

(37) M. Mulot a donné sa notice dans le *Nouvel Almanach des Muses*, seconde année, 1803, page 304.

Digitized by Google

Bourienne, Bretin, Bureaux-de-Puzy, Bursay, comédien, traducteur de *Misanthropie et Repentir*, etc.

Les trois volumes de la neuvième édition du *Nouveau Dictionnaire historique* sont ornés de 192 portraits. L'éditeur a pris une excellente précaution, c'est de mettre au bas de chacun le nom du personnage qu'il est censé représenter. Cependant, malgré cela, on ne reconnaît pas davantage les hommes illustres. Douze portraits sur une feuille in-8° ! A vrai dire ce ne sont pas des portraits, mais des images comme celles qu'on voit sur les almanachs de cabinet.

Au surplus, ces portraits nous ont rappelé une anecdote.

Lors de la querelle du jansénisme, un graveur étant allé en Hollande, y débita très-chèrement et en peu de tems une infinité d'exemplaires d'un mauvais portrait, au bas duquel il avait mis le nom du P. Quesnel; et comme quelques personnes qui connaissaient ce Père reprochèrent au marchand que ce portrait ne ressemblait pas à l'original, il répondit froidement, « qu'il n'avait cherché » en cela qu'à satisfaire l'empressement du public : *Po-* » *pulus vult decipi, decipiatur.* Le public veut être trompé, » qu'il le soit. »

Le nom d'aucun auteur ne se trouve ni sur le frontispice, ni au bas des articles du *Dictionnaire universel historique*. Trois ou quatre seulement des soixante collaborateurs annoncés dans le Prospectus sont restés attachés à l'entreprise de M. Prudhomme, et sont nommés par lui dans son Discours préliminaire. Ce Discours préliminaire est vraiment une pièce curieuse; il est intitulé *Avis de l'éditeur*, et est remarquable par la bizarrerie des idées et leur incohérence.

Nous croyons devoir relever une assertion étrange qu'on y trouve. D'autres libraires, ainsi que nous l'avons dit, ont sous presse un ouvrage (38) dans le même genre que celui dont nous venons de rendre compte. Or, M. Prudhomme prétend qu'ils ne peuvent faire leur ou-

(38) Le Prospectus, ou Discours préliminaire, par M. Auger, parait depuis quelques mois.

Digitized by Google

vrage, sans puiser dans le sien, 1° la série des noms (que lui-même a prise dans Moreri, Bayle, Ladvocat, Barral, etc. etc. etc.); 2° les recherches immenses qu'ont exigées toutes les dates (comme si son livre était la loi et les prophètes); 3° les lieux et l'époque de la naissance et de la mort des auteurs (nous avons démontré l'exactitude de M. Prudhomme sur ce point); 4° les titres des productions littéraires (qu'on trouve dans les catalogues et les bibliographies, et encore mieux en ayant les livres sous les yeux); 5° les faits historiques (comme si M. Prudhomme les avait inventés.)

M. Chaudon, premier auteur du *Nouveau Dictionnaire historique*, ne vint qu'après Moreri, Ladvocat, Barral, etc.; et dans la Préface de la première édition de son livre, Préface reproduite par M. Prudhomme, on lit ce qui suit :

« Notre ouvrage n'était d'abord qu'un répertoire pour » notre usage particulier, et comme un supplément au » Dictionnaire historique de M. l'abbé Ladvocat. Nous » avons attendu long-tems qu'une main plus habile que » la nôtre réparât ce petit édifice, et en élevât un plus » digne au (39) public. Nous croyions que l'auteur du » *Dictionnaire historique et critique* en 6 volumes in-8°, » (l'abbé Barral) aurait fait ce que nous n'osions faire; » mais cette production, quoique rédigée par un homme » de mérite, n'ayant pas répondu à notre attente, etc. »

Il nous semble que les éditeurs et auteurs du *Dictionnaire universel de biographie ancienne et moderne* peuvent tenir le même langage.

Pendant que nous examinions la première livraison du *Dictionnaire universel historique*, M. Prudhomme publiait la seconde. Nous l'avons parcourue, et déjà nous avons aperçu un grand nombre de fautes. Dans la première, comme dans la seconde livraison, il y a quelques articles curieux et bien traités. Un grand nombre n'est ridicule que parce que l'éditeur n'a pas su employer les matériaux qu'il avait. Il y a une grande confusion dans les articles; il n'est pas rare de voir attribuer à un auteur

(39) *Il fallait :* du

des

des ouvrages qu'on doit à un autre. Quelques personnages sont reproduits deux ou trois fois. Il paraît aussi que les notes qu'a M. Prudhomme sont loin d'être écrites correctement; de là de singulières erreurs dans la manière d'écrire les noms propres. De nombreuses fautes d'impression viennent encore déparer le *Dictionnaire universel historique*. La cause principale de tous ces défauts est dans la précipitation de l'éditeur. Il a voulu gagner de vitesse les concurrens. Il eût mieux fait peut-être de marcher de front avec eux. Aujourd'hui qu'il est lancé dans la carrière, il ne peut plus reculer; mais il a rendu plus grande la responsabilité de ses concurrens. On a beaucoup de raisons pour exiger de ces derniers un ouvrage très-supérieur au *Dictionnaire universel historique*. Leur travail répondra-t-il au désir du public, à l'espoir de quelques personnes? Feront-ils mieux que leur devancier? Ce sera au public à prononcer.

A. J. Q. B.

Lettres sur la Vieillesse; par J. H. Meister. Avec cette épigraphe :

Τὸ γὰρ φιλότιμον ἀγήρων μόνον.

In-12. Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 25 c. franc de port. A Paris, chez *Ant. Aug. Renouard*, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

La vieillesse, malheureusement pour elle, n'est rien moins qu'un sujet neuf; beaucoup de grands écrivains l'ont traité, à commencer par Cicéron; Sénèque en parle aussi, plutôt néanmoins par occasion qu'autrement. Tout ce qu'ils ont écrit l'un et l'autre est bon à lire, mais difficile à suivre, et ne convient pas, à beaucoup près, à tout le monde. Le premier paraît n'avoir en vue que la vieillesse d'un homme respectable qui espère être respecté, d'un orateur sublime qui espère être écouté, d'un grand homme d'Etat qui espère être consulté, d'un Cicéron, en un mot, c'est-à-dire, d'un homme comme il y en a bien peu. La vieillesse dont

Digitized by Google

l'autre nous parle, est celle d'un stoïcien dans toute la force, dans toute la rigueur du terme, c'est-à-dire, d'un homme comme il n'y en a point. Respectons les anciens comme ils veulent qu'on respecte les vieillards; mais avouons, en même tems, que Mme de Lambert, M. de Saint-Lambert et M. Meister, entre lesquels nous ne prétendons pas assigner de rang, sont bien mieux entrés dans la matière. Ils ne se perdent ni en vaines discussions, ni en frivoles subtilités; il ne proposent rien que de faisable d'après l'ordre présent des choses, et n'adressent leurs réflexions qu'à des personnes qu'une éducation libérale et une fortune indépendante auraient mises à portée de les entendre et de les suivre. On ne saurait donner de meilleurs conseils; mais nous craignons que les vieillards ne les reçoivent comme des riches à qui on voudrait faire l'aumône. La vieillesse, de sa nature, est un peu difficile à morigéner; elle pense qu'elle n'a besoin des avis de personne, qu'elle les a tous reçus chemin faisant de la plus grande maîtresse qu'on puisse consulter, l'expérience, et que c'est à elle à en donner aux autres. Quant à ceux qu'on veut bien lui offrir, ou elle n'est pas encore en humeur de s'y conformer, ou elle n'est plus en état d'en recevoir. N'a-t-elle pas, en effet, quelque droit de croire qu'elle peut se passer de précepteur? car, si le précepteur est jeune, de quoi se mêle-t-il? s'il est vieux, au contraire, est-il bien sûr de ne pas radoter? D'ailleurs, ou il exhorte à faire comme lui, alors il se donne pour modèle, et son orgueil le décrédite; ou il ne fait pas ce qu'il recommande, et que penser alors de sa doctrine? il contrarie ses conseils par ses exemples; mais ses conseils ne sont que des mots, et ses exemples sont des choses.

Si quelqu'un, cependant, pouvait être appelé à cette tâche plus difficile que nécessaire, ce serait le sage écrivain que nous avons en ce moment sous les yeux: un style facile et clair, un raisonnement solide, un esprit de modération, de paix, de bienveillance universelle, et jusqu'à cette confiance aimable qu'il semble témoigner à ses lecteurs, les attachent plus que l'on ne s'y atten-

Digitized by Google

dait. On croit voir par-tout que M. Meister écrit autant d'après son sentiment que d'après sa raison ; il n'a pas l'ambition de se peindre, mais il se montre ; on aime à savoir qu'après une vie orageuse il jouit enfin d'un sort tranquille, dont sa modestie se contente. On en jouit avec lui, on se repose en pensée dans sa retraite, on voudrait prolonger et partager les heures sereines qu'il y passe, et quelquefois on se sentirait l'envie de tout laisser pour aller s'établir dans un si agréable voisinage. Enfin on s'arrête à cette partie du livre comme devant un beau couchant qui répand une teinte plus harmonieuse sur tous les objets qu'il éclaire ; tandis qu'à l'horizon aucun nuage noir, aucune vapeur inquiétante ne menace d'un mauvais lendemain.

C'est à l'âge de soixante cinq ans que M. Meister écrit sur la vieillesse. Le moment ne pouvait pas être mieux choisi : à soixante-cinq ans on doit, si nous nous en souvenons, savoir encore un peu ce que c'est que des passions, ou l'on n'en aurait jamais eu ; on doit en même tems savoir ce que c'est que la sagesse ; ou bien on ne le saurait jamais : plus vieux, on n'aurait plus la confiance des autres âges ; plus jeune, les vieux refuseraient de vous écouter ; au lieu qu'à cet âge, on est comme un autre Tirésias, dans le secret des deux partis.

Nous demanderons à présent qu'est-ce que la vieillesse, et pourquoi on voudrait la regarder comme une sorte d'existence à part de la vie, tandis qu'elle n'en est que la continuation. La vie est une journée plus ou moins longue qui se refroidit d'ordinaire vers le soir ; voilà tout le mystère ; il faut de bonne heure prendre ses précautions pour en souffrir le moins possible ; et c'est apparemment pourquoi M. Meister suppose un Néophyte qu'il instruit et qu'il initie, en quelque sorte, au secret de vieillir sans chagrin et d'être vieux sans ennui ; mais selon M. Meister ce secret est celui de bien vivre, par conséquent celui qu'il faut mettre toute la vie en pratique, car c'est dès l'entrée du stade que le coureur doit ménager ses forces et son haleine pour les conserver jusqu'au but.

Au fait, la vieillesse, à proprement parler, n'est que

Digitized by Google

le lendemain de la jeunesse ; mais où est le point de partage, la vraie ligne de démarcation ? Il y a tant de variétés dans la nature, tant de hasard dans les choses ! tel est déjà vieux, étant jeune ; tel est encore jeune, étant vieux. M. Meister, pour se reconnaître dans le champ qu'il parcourt, suppose, d'après les calculs reçus, que la durée moyenne de la vie humaine est de soixante et quinze ans ; il divise ensuite cette durée en trois parts égales, dont la dernière est, comme de raison, pour la vieillesse ; les gens de quarante-neuf ans trouveront qu'il la fait commencer de bonne heure ; ceux de soixante et quatorze ans ne seront guères plus satisfaits. Au reste, dans tous les comptes de ce genre il n'y a de vrai que les sommes totales ; quant aux élémens dont elles se composent, il y reste heureusement une latitude indéfinie que l'espérance étend au gré de chacun et dont elle profite pour bercer les vieux enfans qui en ont besoin.

Ce n'est donc point pour ceux qui se croient arrivés à la vieillesse que ce livre est fait, mais pour ceux qui sont encore en chemin, c'est-à-dire, pour tout le monde ; car les jeunes ne comptent pas mourir jeunes, et les vieux comptent bien vieillir encore. Ainsi la fuite de tout excès, la modération dans les plaisirs, le soin de sa santé, et jusqu'à l'économie dans la dépense, conviennent également à tous les âges. Ces choses seront en tout tems bonnes à recommander à quiconque aimera mieux vieillir que mourir. On pourra trouver que la plupart des avis de M. Meister ne sont pas nouveaux, à beaucoup près, mais ils sont utiles, et dès-lors ils sont bons à répéter ; car il y a cette différence entre ce qui est utile et ce qui n'est qu'agréable, c'est que l'utile est toujours utile, au lieu que l'agréable n'est d'ordinaire bon que pour une fois, et ne peut pas reservir.

Les défauts qu'on reproche aux vieillards, ont presque tous été consignés dans les admirables vers d'Horace ; cependant ils n'appartiennent pas si fort en propre à la vieillesse, que toutes les autres saisons n'en ayent leur part. Aussi M. Meister propose-t-il, avec grande raison, de s'en corriger d'avance ; car une fois la vieillesse venue, il ne serait plus tems. En effet, un vieillard n'a commu-

Digitized by Google

nément que les défauts qu'il a toujours eus, et souvent il y en a eu beaucoup, tels que l'inconséquence, la frivolité, la fatuité, l'impétuosité, et d'autres encore, dont la vieillesse est presque toujours le correctif : il y en a cependant aussi quelques-uns qui croissent avec l'âge, comme on voit toutes les irrégularités de nos traits et de nos tailles se prononcer davantage à mesure que la lourde main du tems s'appesantit sur nous ; mais le principe était dans notre nature ; la vieillesse a trouvé tout cela, elle n'a rien apporté. Ce vieillard que vous accusez d'être si avare, a-t-il jamais été généreux ? Celui à qui vous reprochez un égoïsme si dur, était-il né bien sensible et bien tendre ? Cette raison si faible, si chancelante dans ce malheureux octogénaire, a-t-elle été vingt ans plutôt bien forte et bien lumineuse ? non, le vrai défaut et presque le seul qu'on puisse attribuer à la vieillesse, encore n'est-il pas général, c'est la paresse, qui, dans le fond, n'est autre chose que l'assoupissement d'un ouvrier à la fin de son travail.

Quant à ce qu'on appelle par-tout les malheurs de la vieillesse, ils ressemblent à certains maux, à certaines blessures, qui excitent plus de pitié qu'ils ne causent de douleur. Une première réponse à tout ce qu'on se figure d'avance sur le triste sort des vieillards, c'est que personne d'entre eux n'en désire la fin, et que souvent même ils meurent avec plus de regrets que les nouveau venus. On dirait que plus on avance dans la vie et plus on s'y attache ; il faut que les restes en soient bons. Considérez-vous peut-être la vieillesse comme une maladie ? celle-là, sans doute, en se prolongeant devient mortelle ; mais vous n'en avez guère eu dans le cours de la vie dont vous n'ayez souffert davantage. Nous dirons plus, c'est de toutes les maladies celle dont on meurt le moins, et l'horloge de la vie a presque toujours été monté par la nature pour plus long-tems qu'il n'a duré ; c'est le hasard, c'est la folie qui l'ont dérangé ; On meurt parce qu'on est homme, et non parce qu'on est vieux. N'importe, dira-t-on, l'approche terrible de la mort n'en est pas moins un supplice pour les vieillards. Nous avons là dessus leur secret : quand ils en parlent,

Digitized by Google

c'est plutôt pour intéresser les autres que pour s'en attrister; ils en parlent souvent, mais ils n'y pensent guères, on en peut juger par leurs vastes projets. Mais n'y eût-il que les regrets qu'on doit leur supposer.... Et qu'est-ce qu'ils regretteraient? les avantages de la figure? cette perte-là commence long-tems avant la vieillesse, et ceux et celles-même qui s'en attristeraient ne mériteraient pas d'être consolés. S'affligeraient-ils de la perte de leurs forces? il leur en reste assez pour ce qu'ils ont à faire. Serait-ce de l'affaiblissement de leur esprit? c'est la chose que l'esprit sent le moins, il ne voit de lui que ce qui en reste. On pourrait, avec plus de raison, s'effrayer de l'abandon où languissent quelques-uns d'entre eux; mais ceux qui s'en plaignent, ne se le sont-ils pas quelquefois attiré par une humeur fâcheuse qui date de plus loin? Les hommes, en général, ne fuient pas qui les aime. Il est vrai aussi qu'on n'avance dans la vie qu'en laissant derrière soi beaucoup de ceux qui avaient commencé le voyage avec nous; il y a un Polyphème invisible qui dévore tous les jours un de nos compagnons; on ne peut ni les défendre, ni les remplacer; mais encore une fois, c'est le sort de tous les âges. Notre monde disparaît peu-à-peu, un autre le remplace; nous le voyons se remplir d'inconnus qui ont d'autres intérêts, d'autres manières, d'autres mœurs, un autre langage. Eh bien! vivons avec eux comme au milieu d'un peuple étranger, chez qui nous devons au moins trouver un accueil hospitalier... Au peu d'amis qui nous restent, ajoutons-en que nous soyons plus sûrs de conserver; des amis qui n'aient d'autre affaire que de nous plaire, que nous soyons les maîtres de quitter et de reprendre à volonté; nos livres....

Cependant les livres sont des amis, si l'on veut, mais des amis qui n'aiment point; ils causent à merveille; ils parlent quand on le désire; ils se taisent quand on se lasse, ils reviennent quand on les rappelle, ils ne sont ni exigeans, ni susceptibles.... Mais qu'est-ce que le plus agréable délassement, quand l'esprit et la raison en font seuls tous les frais, et que le sentiment n'y est pour rien? La meilleure lecture ne vaut pas une bonne con-

Digitized by Google

versation, et une bonne société vaut mieux que toutes les bibliothèques.

Eh quoi! le tems n'aurait-il donc laissé personne au vieillard, ne lui aurait-il amené personne qui eût-à-la-fois le besoin et le devoir de l'aimer? Qu'est-ce donc qu'une famille? Ah! ne blasphémons ni la nature, ni la société. Quoi! les fils, en vieillissant (car ils vieillissent aussi), cesseraient-ils donc d'aimer leurs vieux pères? Ah! quand vous ne seriez point émus par une tendre sensibilité à la vue de ces êtres protecteurs qui se sont lassés en vous guidant, et qu'il est tems de soutenir à votre tour; quand une pieuse reconnaissance ne vous montrerait pas dans chacune de vos heures un de leurs bienfaits, reconnaissez du moins l'intérêt que vous avez de ne pas donner à vos fils l'exemple d'un si funeste endurcissement. Celui qui, dans cette triste pensée, a osé dire que les grands pères caressaient leurs petits-fils, parce qu'ils voyaient en eux des vengeurs, semblerait plutôt avoir fait ses observations dans l'enfer que parmi nous; parce que c'est là, comme l'a si bien dit l'aimable sainte Thérèse, ce n'est que là, qu'on n'aime point.

On ne conçoit pas comment M. Meister, dont l'ame paraît ouverte aux plus douces affections, a pu rappeler, dans une de ses notes, une maison dont un égoïste détracteur du genre humain, comme ils le sont tous, s'est plu à nous donner la description. Voyez, dit-il, une octogénaire délaissé au rez-de-chaussée, et au premier un homme de soixante-cinq ans ennuyé de ce que sa mère souffre encore : voyez au second un homme de trente-six ans, causant avec sa femme sur le mauvais visage de son père, pendant qu'au troisième étage un jeune homme de dix-sept ans confie à son valet-de-chambre ses plaintes sur l'avarice et la dureté du père, du grand père et de la bisaïeule. Il y a là de quoi dégoûter, non pas seulement de la vieillesse, mais de la vie. Quel intérieur que celui d'un homme qui se représente cet intérieur-là! Ce n'est pas tout; le même homme place en face de cette maison qu'il serait si digne d'habiter, un collatéral qui fait des vœux pour qu'elle s'abîme, et qu'en s'abîmant elle écrase tout ce qu'elle renferme.

Digitized by Google

Non, tant d'horreurs ne prouvent que contre qui les conçoit. Croyons que tout n'est pas corrompu sur la terre, croyons même que ce qui l'est, ne l'est pas autant qu'on le dit; le sommet du vice est presqu'aussi difficile à atteindre que celui de la vertu. Espérons du moins qu'il y a encore une nature, une vérité, une sensibilité; et sur-tout fermons notre cœur à la défiance qui cherche à nous montrer des ennemis dans nos amis.

M. Meister est conduit naturellement à parler sur le genre de vie qui convient le mieux dans notre dernière saison, et il s'en acquitte avec autant d'élégance que de sagesse; mais ce n'est pas un traité qu'il faudrait donner là-dessus, c'en seraient mille, car il y a autant de vieillesses que de vieillards. Supposons-les donc tous à-peu-près raisonnables (ils ont eu le tems de le devenir), et laissons chacun d'eux juge de la conservation ou de la diminution de ses forces, ainsi que de ses autres facultés. S'il s'agit de la santé, la campagne offre au vieillard un meilleur air, mais la ville lui promet plus de secours; laissez le choisir. S'agit-il de décider entre la retraite et le monde, c'est encore à lui à se consulter; qui mieux que lui jugera s'il peut se suffire à lui-même, ou s'il n'a pas besoin que la distraction le soulage d'une partie du poids de son existence?

Il en est des conseils comme des habits, il les faut à la taille de chacun, et la mesure d'un conseil est plus difficile à prendre: si la force de l'habitude retient encore votre vieil ami dans un train de vie trop fatigant pour son âge, croyez que son mouvement se ralentira peu-à-peu; pensez qu'il a pris jusque là conseil de ses forces, et que bientôt il le prendra de sa faiblesse: s'il occupe des emplois publics, dont ses infirmités le rendent incapable, ne l'affligez pas de vos exhortations, et fiez-vous aux soins de ceux qui aspirent à le remplacer. Suit-il la carrière des lettres? Là, il y a place pour tout le monde; laissez-le donc écrire. Quel mal fait-il? S'il se croit toujours le même, toujours supérieur à lui-même, comme l'archevêque de Tolède, que vous importe? Ne lui parlez pas de l'Agésilas de Corneille, et laissez-le croire à l'Œdipe de Sophocle. En général, peut-être serait-il plus à propos

de donner au monde des conseils sur la manière de se conduire avec les vieillards, que d'en donner aux vieillards sur la manière de se conduire dans le monde; car ou ils sont corrigés, ou ils sont incorrigibles.

BOUFFLERS.

REVUE LITTÉRAIRE.

VOYAGES DANS L'ANCIENNE FRANCE, SOUS LES RÈGNES DE CLOVIS ET DE CHARLEMAGNE; par ANTOINE MIÉVILLE. — Deux volumes in-12. — A Paris, chez *Barba*, libr., au Palais-Royal, derrière le Théâtre Français.

CE petit ouvrage a deux petits défauts: le premier, celui d'être trop superficiel pour les savans; et le second, celui d'être trop savant pour les gens du monde. Il fallait un goût aussi délicat et une érudition aussi profonde que celle de l'auteur d'*Anacharsis* (dont l'ouvrage de M. Miéville est une imitation), pour savoir allier au même degré l'intérêt de toutes les classes de lecteurs. L'auteur des Voyages en France, avec des recherches qui ont nécessairement exigé beaucoup de soins, avec un style quelquefois élégant et presque toujours correct, n'a fait de son ouvrage qu'un roman froid et aride, dans lequel il a amené tant bien que mal l'histoire de nos premières institutions. *Teutatès* est le héros du premier voyage; il l'entreprend vers l'an 476, à l'époque de la décadence de l'Empire romain. Les causes de la ruine de la Gaule lui sont dévoilées par un solitaire qui lui raconte les malheurs de sa patrie. Ce voyage n'est qu'une simple narration, et ne présente pas assez d'intérêt. Le second voyage se passe sous le règne de Clovis, et donne lieu à l'auteur de décrire toutes les coutumes de cette époque encore barbare. — *Isembart* entreprend le troisième voyage sous le règne de Charlemagne. L'auteur a consacré de grands développemens à cette partie de notre histoire, mais je ne sais pourquoi ce qu'il raconte n'excite ni intérêt, ni curiosité. Est-ce la faute de l'auteur, ou des faits qu'il retrace? Du moins est-il bien certain qu'il n'a pas eu, comme l'abbé Barthélemy, à promener notre esprit sur des souvenirs aussi attachans que ceux des beaux tems de la Grèce.

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M. Miéville semble avoir

Digitized by Google

besoin d'être refait sur un plan plus vaste ; ce n'est pas dans deux petits volumes in-12 qu'on peut espérer de dissiper les ténèbres qui environnent le berceau de notre monarchie. On pourrait aussi conseiller à l'auteur d'être moins avare de notes et de citations : il n'a pas encore un nom assez recommandable pour qu'on soit obligé de l'en croire sur parole. A cet égard encore l'auteur d'*Anacharsis* peut lui servir de modèle.

RECUEIL DES POÈMES COURONNÉS PAR LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE dite des CATHÉRINISTES, à Alost. — Un vol. in-8°. — A Gand, chez *Goesin-Verhaeghe*.

ON convient assez généralement qu'en fait d'Académies de province, les seules utiles sont celles qui ne s'occupent que de sciences physiques et mathématiques. La raison en est simple, partout on peut observer et calculer avec fruit ; mais il n'en est pas de même en matière de goût et de poésie :

Et ce n'est qu'à Paris que l'on fait de bons vers.

Encore n'en fait-on pas beaucoup. Cette opinion ne doit cependant pas être prise à la rigueur, et il est plus d'une Académie de province qui mérite une honorable exception ; de ce nombre on peut citer l'Académie des Jeux floraux de Toulouse, celle de Marseille qui comptait Barthe au nombre de ses membres. Nous ne parlerons aujourd'hui de celle de Gand que pour faire mention d'un poëme que cette Académie vient de couronner. On ne sait pas trop d'abord dans quelle classe on doit placer ce genre d'ouvrage, auquel on devrait peut-être donner le titre de *Poëme historique*. L'histoire de la Belgique s'y trouve décrite, et quoique l'ensemble de cette composition manque de plan et de méthode, on ne peut pourtant pas refuser à l'auteur un talent facile, et quelquefois un coloris brillant. Après avoir décrit les premiers tems de la Belgique, M. Lebroussart passe à l'histoire de la peinture chez ce peuple qui a eu l'honneur de donner son nom à une école. Nous citerons avec plaisir quelques vers consacrés à *Teniers*.

D'autres, en esquissant de plus simples images,
Choisiront leurs sujets sous les toits des villages :
L'ami de la campagne, en voyant leurs tableaux,
Croit assister encore aux fêtes des hameaux.
Que j'aime de Teniers les peintures champêtres !

Digitized by Google

Là ce sont des buveurs, accroupis sous des hêtres :
Le plaisir est empreint sur leur front bourgeonné.
D'un côté celui-ci sur la table incliné,
Suivant du coin de l'œil la légère fumée
Qu'exhale dans les airs sa pipe bien aimée :
Celui-là savourant sa double volupté,
Son verre devant lui, sa belle à son côté,
Et, l'entourant d'un bras, sur sa fraiche maîtresse
Fixant des yeux brillans de vin et de tendresse.
Plus loin, sous cet ormeau, tourne un cercle joyeux
Qui s'agitant au sein d'un tourbillon poudreux,
A la franche gaité sacrifiant la grâce
Du terrain sous ses pas fait trembler la surface ;
Tandis que du sommet d'un énorme tonneau,
Un lourd ménétrier, l'Amphion du hameau,
Pour guider les élans de la foule bruyante
Joint son archet criard à sa voix glapissante.
Le seigneur du canton, dans un fauteuil à bras
Gravement étendu, préside à leurs ébats.
Mais quels sont dans ce coin ces quatre solitaires ?
Ce sont de vieux fermiers entre-choquant leurs verres :
Leur regard est humide ; un heureux vermillon
De ses vives couleurs enlumine leur front.
Ils parlent ; je crois presque entendre leur langage ;
Le rire épanoui sur leurs larges visages
Par son aspect joyeux excite ma gaité,
Et je souris moi-même à leur félicité, etc.

Tous les vers de ce poëme ne sont pas, à beaucoup près, aussi agréablement tournés ; ceux qu'il a consacrés à Rubens sont surchargés d'épithètes rarement heureuses. Mais, en général, l'auteur de ce petit poëme y fait preuve d'un certain talent dans le genre descriptif, le plus facile, à la vérité, de tous les genres de poésie, mais qui laissera néanmoins des chefs-d'œuvre immortels dans notre langue.

Choix de poésies de l'abbé l'Attaignant. — Un volume in-18. — A Paris, chez *Capelle* et *Renand*.

C'est un terrible déchet d'être réduit de six gros volumes in-12 en un léger volume in-18, et pourtant, malgré cette énorme réduction, ce recueil est encore trop volumineux. L'abbé de l'Attaignant s'est fait, on ne sait comment, une

Digitized by Google

grande réputation comme chansonnier vers le milieu du dernier siècle. La facilité qu'il avait à composer sur-le-champ et à propos de tout des couplets médiocres, lui avait donné de la célébrité dans les sociétés qu'il fréquentait; et comme il voyait beaucoup de monde et de beau monde, son talent était connu de tout Paris. Jamais recueil n'aurait dû, à plus juste titre, s'appeler *Apropos de société*. L'événement le plus futile, la circonstance la plus insignifiante est le sujet d'une chanson admirée du cercle où elle a pris naissance, et devenue une énigme pour les personnes qui ignorent que Madame une telle avait une petite chienne qu'on appelait *Finette*, que M. le comte un tel portait habituellement un habit de velours noir avec des boutons d'or, ou enfin telle autre circonstance d'un aussi grand intérêt. On sent aisément qu'il faudrait à présent un moderne Saumaise pour nous faire sentir tout le mérite d'un pareil recueil. Si l'éditeur avait bien fait, il aurait laissé l'abbé de Lattaignant vivre sur son ancienne réputation et sur quelques couplets restés dans la mémoire de tout le monde, et il n'aurait pas exhumé un volume de chansons le plus souvent au-dessous du médiocre. Si l'on joint à la chanson *Bon soir la Compagnie*, le joli couplet qu'il adressa à Collé au sujet de sa chanson des *Revenans*, on aura, à très-peu de chose près, ce que l'abbé de Lattaignant a fait de mieux.

AIR : *Chanson, chanson.*

EST-CE Anacréon, est-ce Horace,
Qui firent ces vers pleins de grâce
Dans leur printems ?
Collé, recevez-en la gloire,
Ou vous nous forcerez à croire
Aux revenans.

TABLEAU LITTÉRAIRE DE LA FRANCE PENDANT LE TREIZIÈME SIÈCLE, *ou* Recherches historiques sur la situation des arts, sciences et belles-lettres, depuis l'an 1200 jusqu'en 1301. — Un vol. in-8°. Prix, 4 fr. — A Paris, chez *Hécart*, passage des Jacobins, n° 10.

PAR un prospectus répandu il y a quelque tems à la suite de l'annonce de quelques autres ouvrages, M. Rosny disait qu'il *élevait un monument à la gloire du treizième siècle, fruit de ses longues recherches sur cette partie*

Digitized by Google

essentielle de notre histoire. Il avait même eu l'idée de continuer l'*Histoire littéraire de la France*, par les Bénédictins. Ces dignes moines ont publié 12 volumes in-4°, qui viennent jusqu'en l'année 1167, sauf beaucoup d'articles qu'ils avaient laissés en arrière.

M. Rosny aurait donc eu son ouvrage à commencer à 1167; mais il a eu de bonnes raisons pour ne pas le faire. C'était dans leur monastère du Mans que les Bénédictins recueillaient leurs notes et matériaux. Quand on était parvenu à rassembler tout ce qui concernait un auteur ou un certain laps de tems, les matériaux étaient envoyés au couvent des Blancs-Manteaux à Paris, et c'était là qu'on rédigeait ou revoyait les articles. Tous les articles qui avaient rapport au douzième siècle se trouvèrent à Paris lors de la destruction des couvens; les matériaux des siècles postérieurs restèrent au Mans : ils y sont peut-être encore. Ceux qui concernaient le treizième siècle étaient divisés en deux parties et rangés par ordre alphabétique, A-G et G-X; mais ces matériaux n'étaient pas complets. Sans s'amuser à recueillir ce qui pouvait encore manquer, M. Rosny a cru pouvoir profiter de stravaux de dom Colomb, et de-là son *Tableau littéraire du treizième siècle*. C'est un recueil de quelques phrases prises çà et là dans divers ouvrages. L'auteur y parle de tems en tems de quelques auteurs, et cite quelques passages de leurs ouvrages. Il a toujours soin de faire précéder ou suivre ses citations de cette phrase bannale : *Par cette citation on peut juger du goût du siècle*, etc. M. Rosny vole quelquefois de ses propres ailes, et c'est pour nous dire (page 63) que le mot *troubadour* tire son étymologie du mot *trouver*. Nous avions cru qu'il venait du mot provençal *troubar*, avec lequel il a en effet plus de rapport. M. Rosny, dans son prospectus, avait promis 300 pages environ; pour en donner 267, il a mis :

1°. Une dissertation de 14 pages sur l'Art militaire.

2°. Une liste par ordre alphabétique des savans et des auteurs qui se sont distingués dans le cours du treizième siècle. Cette liste remplit 36 pages; l'auteur l'appelle pompeusement une *notice:* il aurait dû la qualifier de *table*, mais alors il eût fallu parler dans le corps de son ouvrage de ces auteurs et de leurs travaux. Il a trouvé plus commode de faire une simple nomenclature; encore est-elle inexacte. Nous y avons vainement cherché *Arnaud de Villeneuve*, *Joinville*; *Jean Algrin*, cardinal; *Barthe-*

Digitized by Google

lemi de Bresse, savant professeur de droit canon; *Guillaume de Cabestan*, poëte provençal; *Raoul de Couci*, etc., quatre pages d'*et cætera*, comme dit Beaumarchais.

D'après cela, on peut juger combien sont grandes les connaissances de l'auteur du tableau littéraire du treizième siècle, quel soin, quelle conscience il a apportés dans son travail. A la suite de son prétendu tableau littéraire, il donne le catalogue de ses ouvrages, qui sont un *Voyage autour du Pont-Neuf*, la *Laitière de Saint-Ouen*, l'*Optique du jour* ou *le Foyer de Montansier*, *Cadet-Roussel, homme de lettres*, et autres productions qui lui ont assuré une réputation littéraire qu'il est impossible de ternir.

LA MORALE DES POÈTES, *ou* Pensées extraites des plus célèbres poëtes latins et français. — Un vol. in-12. Prix, 3 fr. 50 cent., et 4 fr. 60 cent. franc de port. — A Paris, chez *Lebel* et *Guitelle*, libraires, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, près de l'église.

VOICI encore une compilation, mais du moins elle peut avoir quelque utilité. Ce sera un volume bon à mettre entre les mains de la jeunesse que ce nouvel ouvrage de M. Moustalon. L'auteur, comme il l'annonce dans son titre, a recueilli dans un seul volume les pensées de Plaute, Térence, Lucrèce, Catulle, Tibulle, Properce, Virgile, Horace, Ovide, Phèdre, Perse, Lucain, Sénèque, Juvénal, Martial, Publius Syrus, et de Jean Milanais (auteur de l'*Ecole de Salerne*, ouvrage dont tant de vers sont devenus proverbes); voilà pour les poëtes latins. M. Moustalon a mis le texte et la traduction en regard. Les poëtes français qu'il a mis à contribution sont Clément Marot, Regnier, Malherbe, Molière, Corneille, Mme Deshoulières, La Fontaine, Racine, Regnard, Boileau, Rousseau, Crébillon, Racine (Louis), Piron, Gresset, Voltaire, Bernis. Tous les auteurs dont nous venons de rappeler les noms, et qui ont fourni des pensées à M. Moustalon, ont une notice d'après laquelle on a une idée de leurs personnes et de leurs ouvrages. Nous désirions depuis long-tems qu'on fît sur les bons écrivains français un ouvrage pareil à celui que nous avons sous le titre suivant : *Florilegii magni, seu Polyantheæ, libri XXII*. Cet ouvrage, dont il y a plusieurs éditions en un ou deux volumes in-folio, est un extrait, par ordre alphabétique des matières, des passages des auteurs célèbres grecs et latins. On donne à

Digitized by Google

chaque article ou mot : 1° *Definitio et etymologia*; 2° *divisio*; 3° *Biblici loci*; 4° *Bibliæ sententiæ*; 5° *Patrum sententiæ*; 6° *Poeticæ sententiæ*; 7° *Philosophicæ sententiæ*; 8° *Apophthegmata*; 9° *Similitudines*; 10° *Exempla sacra*; 11° *Profana exempla*; 12° *Hieroglyphica*; 13° *Emblema*; 14° *Scriptores*. Il est des articles même qui ont un plus grand nombre de divisions. L'ouvrage de M. Moustalon n'est pas conçu sur un plan si vaste; il pourra cependant être consulté quelquefois par les érudits, qui ne se rappellent pas toujours le texte précis d'un passage qu'ils ont à citer. Une table alphabétique des matières facilite les recherches; et s'il n'y a pas grande invention dans le volume que nous annonçons, au moins l'auteur ne mérite-t-il que des éloges sous le rapport du choix des pensées et de leur classement.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre Français*. — *Débuts de M. Colson*. — Il y a un an que M. Colson s'essaya à ce théâtre dans l'emploi des jeunes amoureux. Il reparaît aujourd'hui dans celui des rois et des pères; c'est avoir essuyé dans ce court espace de tems une assez grande métamorphose. Le rôle de Pharasmane, par lequel il a commencé ses nouveaux débuts, la faisait même paraître plus grande encore : il semblait annoncer que M. Colson se destinait de préférence à l'emploi des tyrans; mais il a joué depuis Agamemnon et Thésée, d'où l'on peut conclure que sa véritable intention est de doubler Saint-Prix. Quoi qu'il en soit, ce nouvel acteur paraît devoir mieux réussir dans sa nouvelle carrière, que dans celle où il était d'abord entré. Sa taille et tout son extérieur conviennent fort bien à la royauté tragique. Il a de la noblesse, de la dignité, de l'intelligence, et ne manque pas de chaleur. Il paraît entendre fort bien la pantomime, ce qui commence à être un assez grand mérite même au Théâtre Français, parce que l'on commence à y faire des tableaux. Un critique l'a accusé d'avoir la voix rauque plutôt que grave, et de faire trop ronfler la lettre *R*. Un autre lui a reproché, au contraire, de la prononcer trop mollement. Pour nous, la voix de M. Colson nous a paru tout aussi douce qu'on puisse la désirer dans ses rôles; nous avons remarqué qu'il grasseyait quelquefois un peu, mais nous pensons qu'avec du tems et des efforts soutenus, il pourra

Digitized by Google

corriger ce défaut au point de le rendre supportable. Les observations qu'on a faites sur son débit sont plus justes. Il dit mieux le vers que les vers, et ne connaît point encore assez l'art de nuancer et d'enchaîner les différentes parties d'une période. C'est sur-tout dans le rôle d'Agamemnon que nous l'avons observé, et ce rôle est en même tems celui où il a obtenu le plus de succès : mais quoiqu'on l'y ait souvent applaudi et qu'aucune marque d'improbation n'ait troublé son triomphe, ce triomphe n'a pas été du genre de ceux que nous souhaiterions à un débutant. Il n'a rien risqué du sien dans son rôle ; il a suivi sans broncher la route battue, et n'a manifesté aucune nouvelle intention. Nous aimerions mieux qu'il eût hasardé davantage ; se fût-il trompé plusieurs fois et n'eût-il réussi qu'une seule, il nous aurait donné l'espérance de trouver en lui un acteur original, et nous n'y voyons jusqu'à présent qu'un assez bon double.

L'auditoire était assez nombreux pour la saison à cette représentation d'*Iphigénie*. Lafond y jouait Achille, et l'on sait qu'il met dans ce rôle beaucoup de noblesse et de feu, qu'il y prend de très-belles attitudes. Mlle Maillard^ainé^, que l'on voit trop rarement, jouait Eriphile. Elle a bien saisi la couleur de ce rôle, mais peut-être l'a-t-elle exagérée. Il nous semble au moins que si les autres acteurs donnaient trop à l'élégance des mouvemens et à l'effet pittoresque, elle-même s'y refusait trop et se renfermait trop strictement dans la sévérité antique ; ces deux excès mis en contraste se nuisaient réciproquement. Mlle Duchesnois a joué Clytemnestre avec beaucoup d'ame, car elle ne peut jouer autrement. Elle a été vraiment admirable dans la scène où elle se jette aux pieds d'Achille.

Théâtre du Vaudeville. — Le Paysan de Barège. — D'assez bons matériaux pris un peu de côté et d'autre et mis en ordre avec précipitation, telle est la construction de cet ouvrage. La base en est évidemment empruntée de l'opéra de Félix. Le héros de la pièce est un bon paysan qui a fait fortune avec une bourse qu'il a trouvée, et qui, au moment de marier sa fille, se voit dans le cas de restituer. Le dénouement n'est pas cependant le même dans les deux pièces ; mais, sans être moins romanesque dans le vaudeville, il est encore moins préparé que dans l'opéra. Les cent louis, dont le paysan de Barège a besoin pour se tirer d'affaire, lui sont fournis par un Espagnol qui habite

Barège

Digitized by Google

Barège sous un faux nom, et à qui le paysan est ensuite assez heureux pour faire retrouver sa maîtresse. Cette intrigue est, comme on voit, celle d'un drame; or, un drame resserré dans un acte ne peut avoir les développemens nécessaires, et l'acte où on le mutile est toujours trop long. Il n'est donc pas étonnant que celui-ci n'ait point eu de succès, mais on s'étonnerait peut-être que sa chute n'ait point été bruyante, si nous n'ajoutions que les scènes qui le composent, quoique trop longues et mal liées, ont presque toutes par elles-mêmes du comique ou de l'intérêt. On a particuliérement remarqué le rôle plaisant d'un bon invalide aussi grivois que généreux : un président Dormon-ville et sa femme, venus à Barège pour prendre les eaux, ont paru des originaux assez bien dessinés. Le mal est que toute la gaieté qui devait naître de ces différens caractères s'est éteinte dans les couleurs sombres qui composent le reste du tableau. Ce mérite dans les détails et ces défauts dans l'ensemble expliquent très-bien le sort de la pièce : on l'a écoutée sans murmure; quelques sifflets se sont fait entendre à la chute du rideau. On n'a point demandé les auteurs pour les féliciter, mais on ne les a point appelés non plus par ces acclamations ironiques pires cent fois que les sifflets.

Théâtre des Variétés. — Ce théâtre, par le nom qu'il porte, a contracté l'obligation d'être amusant, puisqu'il est reconnu que :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Tous les genres doivent tour-à-tour s'y montrer, et c'est de ce mélange qu'il lui convient de former son répertoire. Il n'a point manqué à ce devoir. Peu de théâtres du second ordre en possèdent un aussi varié. Des ouvrages d'un mérite assez remarquable y alternent avec quelques pièces grivoises ou d'un comique original, et forment un contraste piquant avec des farces auxquelles le goût aurait bien des reproches à faire, mais qui légitiment par leur gaieté les élémens un peu communs dont elles se composent.

Cependant la multitude des nouveautés qui se succèdent si rapidement sur nos différens théâtres a rendu le public plus difficile, son goût est blasé, et tel sujet dont il se fût contenté il y a trente ans, n'est plus aujourd'hui à ses yeux qu'une bleuette sans conséquence, qu'un seul jour doit voir naître et mourir. On exige du *fonds* dans un vaude-

Digitized by Google

ville comme dans une pièce en cinq actes ; on va plus loin, on y veut des caractères et des situations neuves. Sans nous déclarer les Don Quichottes des auteurs modernes, nous serions bien aises de demander à ces critiques superbes de quelle manière ils recevraient à présent le *Tonnelier*, le *Maréchal Ferrant*, *les Chasseurs et la Laitière*, et une foule d'ouvrages qui ont fait pendant si long-tems les délices des amateurs de l'opéra-comique, et qui ne sont qu'une suite de scènes liées entre elles par les attaches les plus frêles ; on deviendrait peut-être moins exigeant si l'on voulait porter ses regards sur bien des pièces anciennes qui ne doivent leur réputation qu'aux acclamations de certains journalistes, qui prennent à tâche de louer le passé aux dépens du présent.

Les Commissionnaires sont une de ces pièces, dont une anecdote gaie, piquante ou morale a fourni le fond : celle-ci a l'avantage de réunir ces différens genres de mérite. Un commissionnaire a trouvé, dans une de ses courses, un porte-feuille contenant une somme de dix mille francs, plus un louis en or. Une circonstance pressante l'oblige à distraire de cette trouvaille la modique somme de six francs. L'avare, à qui le porte-feuille est rapporté, refuse de donner la récompense qu'il avait promise, sous prétexte de l'infidélité du commissionnaire. Le commissaire arrive, et nouveau Salomon, il rend au commissionnaire le porte-feuille, en alléguant pour raison que, puisque le propriétaire ne reconnaît pas la somme perdue, le porte-feuille doit appartenir probablement à une autre personne qui viendra le réclamer. Cette petite pièce offre un tableau assez amusant. Les couplets spirituels y sont en grand nombre, et pour couronner le succès Brunet et Tiercelin y jouent les principaux rôles. L'auteur est M. Ouvry.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Les Anglais n'ont encore obtenu aucun succès dans la Baltique ; ils paraissent refuser le combat au maréchal Massena ; ils manœuvrent pour défendre la Sicile et secourir Cadix ; voilà en peu de mots le sommaire des nouvelles peu intéressantes dont nous avons cette fois à entretenir les lecteurs.

Au défaut d'événemens, on répand et on accueille des bruits ; les plus singuliers et les plus incroyables sont ceux qui ont d'ordinaire le plus de crédit dans les grandes cités ; ceux-là seuls semblent mériter la peine d'être colportés et d'être crus. Ainsi à Londres, à la date du 19, sur la foi de prétendues lettres de Stockholm et de Gothenbourg, on prétendait que la paix entre la Russie et la Grande-Bretagne était sur le point d'être rétablie ; que la première de ces puissances était entrée dans une nouvelle coalition contre la France. Par malheur, à la date du 25, toutes ces belles espérances étaient éteintes et reconnues tout-à-fait illusoires ; des communications demi-officielles avaient été faites ; il en résultait qu'aucune négociation n'était sur le tapis, et qu'aucune ne devait y être. Cette dénégation ne laisse rien sans doute à désirer ; mais quelques jours auparavant le *Moniteur* l'avait rendue inutile, en fixant les opinions sur les relations constantes des cabinets de Paris et de Pétersbourg.

« On voit, disait-il en rapportant les bruits semés à Londres, on voit que l'Angleterre rêve encore coalition. La France et la Russie n'ont jamais été plus unies, plus résolues à marcher ensemble et de concert dans la lutte actuelle, et à ne pas s'égorger pour soutenir la tyrannie anglaise sur les mers. Mais ces illusions de guerres continentales sont un moyen dont se sert le gouvernement britannique pour engager les Anglais à s'épuiser d'hommes et d'argent dans une lutte si disproportionnée avec leurs forces et leur position. Nous ne leur voyons, au contraire, que de nouveaux ennemis, puisqu'au lieu de paix avec la Russie, c'est la guerre avec la Suède qu'ils devraient publier. »

Digitized by Google

Autre assertion dénuée de fondement, et également démentie. Tout en avouant ne recevoir aucune nouvelle officielle relative au général Sébastiani, les Anglais le faisaient battre par le général Freire, de concert avec les insurgés des environs de Malaga; ils le faisaient ensuite capituler; puis, changeant encore de version, à défaut de renseignemens positifs, ils le renfermaient dans Malaga, et le mettaient à la discrétion de l'armée qui l'avait placé entre son feu et celui des rebelles, Toutes ces nouvelles sont controuvées. «Le général Sébastiani, dit le *Moniteur* en les démentant, a eu par-tout des succès, et a montré dans toute cette camqagne autant de talent et de bravoure qu'il a eu de bonheur. Jaën, Grenade, Malaga, Murcie, ont été tour-à-tour conquis par le corps qui est à ses ordres : mais tout cela sert à amuser l'oisiveté des habitans de Londres, et les aide à supporter l'agonie de leur armée de Portugal, dont la perte est imminente, et que le gros bon sens du peuple anglais lui fait voir comme certaine.»

Au surplus, à la date du 30, on regardait comme certain à Londres, que M. le maréchal prince d'Essling s'était avancé contre l'armée anglaise et lui avait offert la bataille, que lord Wellington n'avait pas cru devoir l'accepter; et dès-lors on présumait que des ordres étaient donnés pour l'évacuation du Portugal.

Le parlement a été prorogé le 21; la veille sir François Burdett a dû sortir de la Tour secrètement et se rendre à sa maison de campagne. Les dernières discussions du parlement ont eu les affaires d'Espagne pour objet. Le marquis de Lansdown a vivement attaqué le ministère, qui a été défendu par le marquis de Vellesley, lequel a saisi cette occasion de réunir dans son apologie du ministère le général lord Wellington, frère de l'orateur. Ce débat paraît n'avoir eu aucune suite. Des pertes assez considérables annoncées dans l'Inde, la prise par les Français de l'établissement de Tappanooli, l'indépendance vers laquelle marchent les colonies espagnoles et l'Amérique méridionale, les troubles qui ont excité dans le Canada la surveillance du Gouvernement, sont l'objet de l'attention publique, et excitent d'assez vives inquiétudes.

Relativement à l'indépendance de l'Amérique méridionale, quelques extraits de lettres font connaître l'état des choses : cet événement était prévu; la faiblesse de l'ancien gouvernement espagnol l'avait en quelque sorte préparé.

Digitized by Google

Portsmouth, 22 juin.

« Le sloop de guerre *la Musette* est arrivé de Curaçao, et a apporté la nouvelle qu'une révolution a éclaté dans l'Amérique du sud dans les derniers jours du mois d'avril : elle a commencé à Caraccas et la Quayra ; les gouverneurs de ces places ont été arrêtés et envoyés à Maracabo. Il y a parmi les révolutionnaires quatre partis ; les uns tiennent pour les insurgés d'Espagne, d'autres pour l'indépendance, d'autres pour la France, et d'autres enfin pour l'Angleterre. »

Curaçao, le 9 mai.

« Nous avons à vous annoncer que l'explosion laquelle on s'attendait depuis long-tems a enfin éclaté dans la province de Caraccas. L'insurrection a commencé dans cette place, et s'est étendue dans toutes les provinces voisines ; elle a été produite par l'indignation du peuple, lorsqu'il a appris quelle était la conduite de la junte suprême en Espagne. Le capitaine-général, l'intendant, et quelques autres personnages connus pour vouloir, quels que fussent les événemens, maintenir la colonie dans la dépendance de l'Espagne, ont été arrêtés. On n'a néanmoins commis aucune violence sur leurs personnes ; ils ont seulement été conduits dans une place de sûreté sur la côte, et de-là embarqués, les uns pour Cuba, et les autres pour Porto-Ricco. C'est une chose remarquable, que cette révolution se soit opérée sans qu'il ait été commis le moindre excès. Le peuple a déclaré qu'il n'avait d'autres vues que d'établir un gouvernement libre et indépendant. »

(Extrait d'une autre lettre.)

« Le 19 avril, les habitans de Carracas, au nombre de 34,000, se sont insurgés, et ont arrêté leurs principaux officiers. Cela fait, ils ont formé un gouvernement provisoire, composé de personnes choisies parmi eux ; tous les anciens fonctionnaires de la province ont été embarqués. Depuis, les droits d'entrée et de sortie ont été considérablement diminués, et le commerce a été déclaré libre et affranchi de toutes les restrictions impolitiques qui lui étaient imposées. Tout est actuellement tranquille. »

Inquiets sur les suites de ce mouvement pour leur commerce, les Anglais le sont bien plus encore sur le sort de la Floride, qui paraît avoir été cédée aux Français par le roi Charles IV, tandis que les Anglais se la faisaient céder par la Junte ; mais ils le sont particulièrement sur les troubles du Canada de jour en jour plus sérieux. Dans une proclamation très-modérée, le gouverneur anglais demande

Digitized by Google

aux mécontens, dont les démonstrations ont exigé des précautions sérieuses, quels peuvent être leurs griefs, quelles plaintes ils ont à former ; il les invite à apprécier les bienfaits du règne sous lequel ils ont le bonheur de vivre, les invite à se défier de l'instigation des meneurs étrangers, et à lui faire connaître tous les provocateurs aux troubles et au désordre ; enfin, les forces des noirs à St.-Domingue, que les Anglais ont si bien pris le soin d'entretenir et de favoriser, commencent à leur faire redouter, pour leurs possessions voisines, les effets de leur odieuse politique.

Voici, au surplus, un acte du gouvernement anglais qui prouve jusqu'à l'évidence à quel point il ressent lui-même l'effet de ces mesures de blocus qu'il a le premier établies, et de ces prohibitions anti-commerciales qu'il a fallu exercer contre lui par représailles, jusqu'à ce qu'il ait adopté un système plus conforme à ses véritables intérêts. Cet acte est arraché à une fausse politique par le besoin, et il importe d'en consigner ici l'aveu très-positif.

« La Gazette de la Cour d'hier contient un ordre du conseil qui permet pour six mois, à compter du 20 juin, l'importation des cuirs préparés ou non préparés, des peaux de veau préparées ou non préparées, des cornes, du suif, de la laine (le coton en laine excepté), et des peaux de chèvre préparées ou non préparées, sur un bâtiment étranger, et venant de quelque port que ce soit, d'où le pavillon anglais est exclu, et qui prescrit que tout bâtiment étranger, chargé de quelques-uns des articles ci-dessus, et venant d'un port d'où le pavillon anglais est exclu, qui se présentera dans un port quelconque du royaume-uni, y sera reçu en payant pour ces objets les mêmes droits qu'ils paieraient s'ils étaient importés sur des bâtimens anglais ou irlandais. »

Les nouvelles de Cadix reçues en Angleterre, ne donnent aucun détail d'événement nouveau qui mérite d'être rapporté ; elles confirment ce que nous savions de la délivrance de nos braves prisonniers du ponton *la Castille* ; elles avouent qu'en poursuivant sur leur frêle embarcation ces malheureux prisonniers, les chaloupes anglaises qui voulaient les reprendre ont essuyé un feu très-vif des bâtimens et des batteries de terre, et qu'elles ont eu beaucoup de tués et de blessés.

Si nous suivons les Anglais en Sicile, nous les trouverons au détroit de Scilla, vainement occupés à empêcher la réunion des moyens nécessaires pour tenter l'expédi-

Digitized by Google

tion. Journellement de petits combats ont lieu à la vue des côtes et sous les yeux du roi, qui par-tout anime les moyens de défense et prépare ceux d'attaque. L'engagement du 10 juin nous paraît susceptible d'être rapporté avec quelques détails; il a eu lieu entre la marine royale et toute la flotille ennemie.

« Cette flotille était composée de trente-trois canonnières, deux bombardes, six obusiers et quelques scoridors.

» Le général anglais Stuart, après avoir échoué dans une tentative qu'il avait faite hier, avait ordonné au commandant de la flotille de se porter de Messine au Phare. Elle y était toute réunie ce matin à la pointe du jour. Elle a fait voile alors, et s'est dirigée vers un convoi qui avait été signalé hier par le travers de Pietra-Nera. A huit heures du matin, les canonnières de la tête ont engagé l'action avec la queue du convoi par le travers de Palmi. Deux canonnières napolitaines se sont embossées pour la protéger, et ont fait un feu si bien nourri et si bien dirigé, qu'elles ont coulé une canonnière ennemie, et en ont endommagé plusieurs autres. Cependant, le restant de la flotille est arrivé et a dirigé tous ses efforts contre elles. Le commandant de l'une des canonnières s'est sacrifié pour sauver le convoi qui, par ce moyen, a eu le tems de prendre terre à Bagnara. Alors toute la flotille ennemie s'est dirigée sur ce point, où l'on n'avait pu mettre encore en batterie que deux mortiers, une pièce de 33 et deux pièces de 8. Le combat est devenu terrible, et a duré environ quatre heures; mais, comme hier, l'ennemi a eu la honte de se voir forcé à regagner le large.

» Quatre canonnières de la marine royale ont été endommagées; 20 hommes ont été mis hors de combat. L'ennemi doit avoir beaucoup souffert, puisqu'après un combat très-opiniâtre, il a été contraint de renoncer à atteindre le but de son expédition.

» L'ennemi, en se retirant, avait laissé en observation, à l'entrée du canal, une canonnière portant du canon de 24. Des voltigeurs de la garde royale et des grenadiers du 10e régiment se sont élancés dans deux scoridors et dans les deux canots *le Joachim*, *la Caroline*, et sont allés l'attaquer. La canonnière a été enlevée à l'abordage en présence de toute la flotille anglaise.

» Cette prise est entrée dans le port de Scilla, au milieu des applaudissemens de tous les habitans de notre ville, et

Digitized by Google

malgré la poursuite de 23 canonnières ennemies qui n'ont pu l'atteindre.

» Pendant la durée de l'action, un second convoi de 62 voiles, commandé par le capitaine de frégate Carucciolo, se trouvait en vue de Gioïa, et est entré sans accident à Bagnara. On apprit aussi l'entrée dans ce même port de deux bâtimens de transport qui faisaient partie du premier convoi, et qu'on croyait être tombés au pouvoir de l'ennemi. »

Un même esprit anime et les troupes françaises mises à la disposition du roi, et l'armée napolitaine, et la marine, et les habitans des côtes qui ont en horreur les brigands venus de Sicile et les Anglais qui si souvent leur ont servi d'escorte; chaque jour sur l'étendue de la côte, à l'approche des bâtimens ennemis, les gardes civiques se portent aux points menacés, et leur contenance suffit le plus souvent pour empêcher l'ennemi de débarquer et de commettre quelques pirateries : on ne lira pas sans intérêt ce rapprochement qui est dû à la reconnaissance des habitans pour leur brave monarque.

« Le 13 juin 1809, les Anglais entrèrent à Scilla, et la ville fut occupée par l'armée de brigands qu'ils avaient à leur suite. Les habitans, pendant le court séjour qu'y fit une si dangereuse garnison, craignaient à chaque instant d'être égorgés. Aujourd'hui, un nombre considérable de troupes occupe Scilla et les environs, et leur présence n'a pas encore donné lieu à une seule plainte. Le séjour du roi à Scilla n'y laisse dans les esprits aucune place aux souvenirs funestes d'une pareille époque, si chère d'ailleurs à tous les Italiens, puisqu'elle est aussi l'anniversaire de la bataille de Marengo. »

Depuis l'affaire du 10, l'ennemi n'a rien tenté contre Scilla; il se borne à canonner sans effet les transports de la Torre di Cavallo à la pointe del Pezzo; sur l'autre rive chaque jour de vives alarmes ont lieu, et l'on remarque qu'à Messine chacune de ces alertes semble annoncer l'approche de l'ennemi et le signal de quelqu'acte de vengeance contre les Anglais. Dans une nuit, sur le bruit d'un débarquement, un officier et douze soldats anglais furent assassinés : ce crime donne la mesure des dispositions des Siciliens, et des impressions que font naître dans cette contrée, et la conduite de la cour de Palerme, et celle de ses auxiliaires.

La même surveillance règne sur les côtes d'Italie. Voici

Digitized by Google

quelques détails qui le prouvent de la manière la plus satisfaisante :

« Dans la matinée du 20 du courant, le capitaine Margollé, commandant la division maritime d'Ancône, ayant aperçu une frégate et un brick ennemis qui se trouvaient en calme à deux lieues de la rade, donna le signal de mettre à la voile à trois canonnières et à toutes les barcasses composant la division, et d'aller attaquer l'ennemi. Après un feu très-vif, les vaisseaux anglais, profitant d'un vent d'est qui s'éleva tout-à-coup, prirent le large et disparurent. La division française rentra dans la rade.

» Le 21, au matin, les mêmes vaisseaux ennemis se présentèrent devant Ancône, arborant pavillon anglais, et semblant par leurs fanfaronnades provoquer la division française. Elle mit encore à la voile, et après avoir lancé plusieurs bordées à l'ennemi, elle le força de nouveau à prendre le large après lui avoir tué beaucoup de monde et causé de grandes avaries. »

En Illyrie, même disposition. L'organisation administrative et militaire s'y continue avec activité. Le maréchal duc de Raguse est sur le point de faire un voyage en Dalmatie; tous les points des côtes sont occupés et en bon état de défense. Les gardes nationales servent avec zèle et activité.

Voici un aperçu des dernières nouvelles de Constantinople. A la date du 25 mai, les Russes devaient avoir passé le Danube à Hirsowa en Valachie, dont ils ont pris possession. Le bruit de succès très-importans s'est répandu. De leur côté, les Turcs faisaient tous leurs efforts pour empêcher le passage du fleuve par l'armée entière, et pour l'arrêter dans ses progrès ultérieurs. Dans la capitale le calme s'était rétabli par la sévérité des mesures prises contre les factieux; mais rassurée au-dedans sur le maintien de la tranquillité, la Porte ne l'était nullement au-dehors sur l'exécution des mesures qu'elle ordonne pour la marche des secours qu'elle envoie au grand-visir. Des conférences ont eu lieu sur les frontières turques entre les généraux autrichiens.

La diète de Suède est convoquée pour le 25 juillet, en vertu d'une proclamation royale qui communique aux fidèles sujets de S. M. la douloureuse nouvelle de la mort prématurée du prince héréditaire Charles-Auguste, et annonce que l'objet de la convocation de cette diète extraordinaire est la nomination d'un héritier au trône. Cepen-

Digitized by Google

dant les armemens continuent et sur les côtes et dans les ports; des chaloupes canonnières sortent pour protéger les bâtimens marchands. Il paraît que l'amiral Saumarez s'est départi de la rigueur de ses premières mesures; il a rendu les bâtimens caboteurs dont il s'est emparé, et ne doit plus troubler désormais le cabotage le long des côtes de Suède, pourvu qu'il se fasse par des bâtimens suédois, quelle que soit la nature de leurs cargaisons. Ne serait-ce pas le cas de dire que les Anglais permettent ici ce qu'ils ne peuvent guère empêcher, et qu'ils espèrent d'obtenir par une feinte modération ce qu'ils ont bien vu ne pas pouvoir obtenir par la force?

Leur amiral menace à-la-fois les possessions suédoises et celles du Danemarck, mais il n'effectue ses projets apparens sur aucun point: l'île de Bornholm a été menacée d'une descente; le gouvernement danois y avait fait passer tous les secours nécessaires; elle n'a point été attaquée. Les Anglais ont aussi paru disposés à attaquer l'île de Gothland, qui leur eût offert des avantages pour leurs projets d'importation: cette démonstration a été vaine. On voit donc qu'encore, à dater des dernières nouvelles, ni militairement, ni sous le rapport commercial, les Anglais n'ont retiré aucun fruit d'une expédition pour laquelle ils ont fait des dépenses énormes, et dans laquelle ils risquent la perte d'un grand nombre de bâtimens et de leurs riches cargaisons.

Le séjour du roi de Saxe dans son grand duché de Varsovie a été marqué par de nombreux bienfaits. L'introduction du Code Napoléon a été fixée au 15 août, jour de la fête de l'Empereur dont la sagesse a présidé à la confection de ce Code. Les attributions ministérielles sont fixées; des mesures ont été prises pour assurer la circulation et l'approvisionnement des subsistances; des priviléges commerciaux importans ont été donnés à Cracovie; un plan nouveau asseoit les impôts sur une meilleure base. Le roi est reparti pour Dresde, où on attend toujours l'impératrice d'Autriche; il a dû y arriver le 6 juin. L'empereur d'Autriche est de retour à Vienne.

On attend également à Hanovre, de retour de leur voyage à Paris, le roi et la reine de Westphalie, qui ont réuni à leur couronne cette importante province. Voici un coup-d'œil statisque sur cette acquisition:

Principauté de Calenberg, 137,504 habitans; 18,385 feux. Ville de Hanovre, 19,444 habitans. Hameln, 5,064, etc.

Digitized by Google

Duché de Lunebourg, 241,731 habitans; 30,488 feux. Ville de Lunebourg, 10,039 habitans. Celle, 8,784. Harbourg, 3,625, etc.

Comtés de Hoya et Diepuolz, 101,202 habitans; 12,677 feux. Ville de Nieubourg, 3,348 habitans.

Duché de Brême, 168,504 habitans; 28,979 feux. Ville de Stade, 4,104 habitans.

Principauté de Verden, 22,556 habitans; 2,998 feux. Ville de Verden, 3,599 habitans.

Total de ces provinces, 671,497 habitans, et 93,527 feux. Le duché de Lauenbourg n'est pas encore incorporé au royaume de Westphalie. La principauté de Grubenhagen et le quartier de Gottingue l'ont été dès la première formation de cet Etat.

En Bavière, on se dispose toujours à la remise des principautés de Bareuth, de Saltzbourg et de l'Innwiertell. La remise d'Ulm au Wurtemberg dépend encore d'arrangemens ultérieurs; on s'occupera ensuite de la circonscription administrative définitive de la Bavière.

L'Empereur continue de prouver par des actes d'une haute importance dans leurs résultats sur notre prospérité industrielle commerciale, qu'il ne laisse sans attention et sans examen aucune des idées qui peuvent lui être soumises, dans le dessein de soustraire la France aux tributs qu'elle paie à diverses productions étrangères. Cette fois c'est de l'indigo, et des moyens d'y suppléer qu'il est question. Voici à ce sujet les dispositions d'un décret impérial, qui est un nouvel appel au génie inventif de nos cultivateurs et de nos manufacturiers.

Sur le compte qui nous a été rendu des moyens qu'on pourrait employer pour diminuer la consommation de l'indigo dans les teintures, tant par les produits du sol français que par ceux de l'industrie, nous avons décrété et décrétons ce qui suit:

Art. 1er. Il sera accordé un prix de la somme de 100,000 fr. à celui qui trouvera le moyen d'extraire d'une plante indigène et d'une culture facile une fécule propre à remplacer l'indigo, quant au prix, à l'emploi, à l'éclat et à la solidité de la couleur.

2. Un prix égal sera donné à celui qui fournira un procédé propre à fixer une couleur végétale indigène sur la laine, le coton, le lin et la soie, de manière à remplacer l'indigo, aux conditions de l'art. 1er.

3. Un prix d'une somme de 50,000 fr. sera accordé à celui qui, en mêlant l'indigo avec des substances indigènes, ou en l'employant

Digitized by Google

d'une manière nouvelle, en diminuera la dose de moitié, et produira néanmoins le même effet quant à l'intensité de la couleur et à sa solidité.

Le prix sera de 25,000 fr., si on diminue d'un quart l'emploi de l'indigo, et aux mêmes conditions que ci-desssus.

4. Il sera accordé un prix de 25,000 fr. à celui qui fera connaître un moyen facile et sûr d'extraire de la plante qui fournit le pastel (*Isatis tinctoria*, Linné) la fécule colorante, et de l'employer dans la teinture.

5. Le prix sera de 100,000 fr. si on parvient à obtenir ou à donner à cette fécule, sans nuire à sa solidité, la finesse et l'éclat de l'indigo.

6. Il sera accordé un prix de 25,000 fr. à celui qui fera connaître un procédé sûr et facile pour teindre la laine et la soie avec le bleu de Prusse, de manière à obtenir une couleur unie, brillante, égale et inaltérable, par le frottement et le lavage à l'eau.

7. Les concurrens adresseront à notre ministre de l'intérieur une description de leurs procédés, et y joindront des échantillons.

D'autres décrets, dont l'un a été publié en Hollande, autorisent la remise des marchandises séquestrées à leurs propriétaires, et leur entrée en France, moyennant un triple droit aux douanes; enfin, l'exportation des blés et farines pour l'étranger est défendue par tous les ports de la côte, depuis Schouwen jusqu'à l'Orient; celle des avoines l'est sur tous les points des frontières de terre et de mer de l'Empire.

En même-tems que ce décret, il a paru un rapport du ministre de la guerre sur la conduite du général Sarrazin, dont la fuite inopinée en Angleterre a été précédemment annoncée. Ce rapport présente l'historique de la vie militaire de cet officier; il en résulte que ses services datent de 1792, et ont offert peu d'interruption, mais des directions assez différentes, que par-tout l'inquiétude naturelle de son caractère, son esprit inquiet et tracassier, ses plaintes constantes, ses réclamations, les dénonciations qu'il se permettait sans cesse contre ses supérieurs, l'avaient rendu l'objet de l'inimitié de presque tous ceux avec lesquels il a servi. Souvent il fut obligé de se retirer, et c'est toujours dans d'autres lieux, et sous d'autres chefs, qu'il obtint de nouveau du service, et de nouveau mérita des désagrémens. Sa conduite dans cette circonstance étonnera donc moins qu'elle n'aurait pû le faire les personnes qui ont

Digitized by Google

acquis une connaissance particulière du caractère de cet officier.

PARIS.

Le 4 de ce mois S. M. a tenu un conseil de ministres.

— S. A. I. la grande duchesse de Toscane est heureusement accouchée d'un prince.

— S. M. a assigné des dotations à l'ordre des Trois-Toisons; parmi ces dotations se trouvent les riches mines d'Istria.

— M. Victor Hugues, ancien gouverneur de Cayenne et de la Guiane française, est en ce moment en présence d'un conseil de guerre formé d'officiers généraux et supérieurs, et présidé par M. le général Duplessis.

— L'Académie française, dans sa séance du 4, a élu M. de Saint-Ange, traducteur d'Ovide, à la place vacante par la mort de M. Domergue; M. Parceval Grandmaison a été balotté avec M. de Saint-Ange; après M. Parceval, le candidat qui a obtenu le plus de suffrages, est M. Lacretelle, auteur de l'histoire de France pendant le dix-huitième siècle.

La classe des belles-lettres a tenu sa séance annuelle le 5.

— Les travaux du Louvre sont continués avec une extrême activité. La seconde partie est à vingt pieds de terre; la corniche de la troisième est posée : les sculptures de la première sont commencées, et sous peu cette première partie sera disponible. La colonne de la place Vendôme va être incessamment découverte, ainsi que la statue Desaix.

— Les obsèques du duc de Montebello ont eu lieu, aujourd'hui 6, avec toute la pompe que prescrivait le cérémonial arrêté pour cette triste solennité.

ANNONCES.

Nouvelle Collection d'arabesques propres à la décoration des appartemens; dessinées à Rome par Lavallée, Poussin, et autres artistes modernes, précédée d'une notice sur le genre arabesque, et d'une explication raisonnée des planches de la collection, par M. Alexandre

Digitized by Google

Lenoir, conservateur des objets d'art de la Malmaison, administrateur du Musée impérial des Monumens français, etc., etc. Un vol. petit in-folio, avec 400 planches gravées. Prix, 25 fr., et 27 fr. franc de port. A Paris, chez Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n° 17; et à Strasbourg, même maison de commerce.

Ier et IIe cahiers de 96 pages in-12 de la *Correspondance sur la conservation et l'amélioration des animaux domestiques :* observations nouvelles sur les moyens les plus avantageux de les employer, de les entretenir en santé, de les multiplier, de perfectionner leurs races, de les traiter dans leurs maladies; en un mot, d'en tirer le parti le plus utile aux propriétaires et à la société. Avec les applications les plus directes à l'agriculture, au commerce, à la cavalerie, aux manéges, aux haras et à l'économie domestique; recueillies et publiées par M. Fromage de Feugré, vétérinaire en chef de la gendarmerie de la garde de S. M. l'Empereur et Roi, membre de la Légion-d'honneur, ancien professeur à l'école vétérinaire d'Alfort. Ces deux cahiers contiennent entr'autres articles : Fragmens de Végèce, sur la médecine des animaux, extraits et traduits du latin, par le Rédacteur. — Sur la fièvre des chevaux, extrait des vétérinaires grecs; par le même. — Observations de M. Girard, sur l'esquinancie du cheval, la fluxion aux yeux, la fourbure, les parotides. — Paralysie et fièvre bilieuse dans des chevaux; par M. Damoiseau. — Jument paralysée guérie au moyen du galvanisme; par M. Preau. — Sur le charbon, l'avortement, les tics, dans le cheval; par M. Rigot. — Epingle trouvée implantée dans le cœur d'une vache; par M. Barrier père. — Renversement de la matrice des vaches et des jumens; par M. d'Orfeuille. — Sur quelques vers des moutons; par le Rédacteur. — De la clopée des moutons; par M. Chenu. — Tournis des bêtes à laine, guéri par M. Ignard. — Est-il possible de faire produire aux animaux des mâles ou des femelles, selon qu'on préfère l'un à l'autre? — Manière de faire prendre le vert aux animaux; par M. Fromage de Feugré. Le prix de la souscription pour l'année est de 8 fr. pour les douze cahiers, que l'on recevra francs de port par la poste, dans tous les départemens. Chez F. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

Coup-d'œil sur le Code Napoléon, en Allemagne, ou Dissertation dans laquelle se trouve, après la discussion des principales objections opposées à l'introduction de ce Code dans les Etats confédérés, un plan raisonné, critique, théorique et pratique de son étude, et par suite de celle des autres Codes, avec un décret à ce sujet du Prince-Primat de la Confédération du Rhin. Ouvrage utile à tous ceux qui doivent connaître ou appliquer cette nouvelle législation civile; dédié

Digitized by Google

à S. A. Em. le Prince-Primat. *Troisième édition*. Un vol. in-8°. Prix, 3 fr., et 3 fr. 75 c. franc de port. *Aux Archives du Droit français*, chez Clament frères, libraires-éditeurs, rue de l'Echelle, n° 3, au Carrousel.

L'ouvrage réfute, par l'esprit et la théorie même du *Code Napoléon*, les objections opposées à son introduction; il montre le peu de fondement des plus spécieuses, et résout des difficultés qui ont fait question en France tout comme en Allemagne, où les deux premières éditions ont été publiées.

Il trace enfin, comme le titre l'indique, un plan d'étude de ce Code; il fait connaitre les élémens de cette étude, traite de leur combinaison, et indique les ouvrages qui jusqu'ici ont le plus approché de ce plan.

Dire que cet ouvrage a obtenu l'assentiment du prince éclairé qui occupe un des rangs les plus distingués parmi les savans comme parmi les souverains de l'Allemagne, lequel en a ordonné la traduction, c'est dire qu'il mérite l'attention de tous ceux qui sentent l'intérêt que doivent inspirer les matières qu'il embrasse. Partout l'auteur marche appuyé de l'esprit de la loi, de la lettre, des autorités les plus respectables dont il a eu soin d'étayer ses assertions.

Jurisprudence hypothécaire, ou Recueil alphabétique de questions et décisions sur les points les plus importans de la matière des hypothèques, privilèges, nantissemens, inscriptions, ventes, transcriptions, saisies, expropriations, ordres, contributions, etc. Par M. A.-C. Guichard, avocat en la cour de cassation et à la cour d'appel de Paris, ancien avocat au parlement. Ouvrage faisant suite à la *Législation hypothécaire* du même auteur — TOME Ier. — Prix, 6 fr. 50 c., et 8 fr. 25 c. franc de port. *Aux Archives du Droit français*, chez Clament frères, libraires-éditeurs, rue de l'Echelle, n° 3, au Carrousel.

On sait à combien de difficultés la matière des hypothèques a jusqu'ici donné lieu; combien de procès en ont été la suite, ainsi que l'affligeante désolation de tant de familles. Vainement recourrait-on à la doctrine pour y trouver un guide dans des principes sûrs et certains; la doctrine ancienne, très-défectueuse d'ailleurs, était changée; la nouvelle n'était pas encore fixée ou suffisamment éclaircie par les leçons de l'expérience, qu'il fallait attendre. M. Guichard les a soigneusement recueillies, mises à profit; et, réunissant la théorie avec les leçons de cette expérience précieuse, c'est-à-dire, avec la jurisprudence, il a fait l'ouvrage en même tems le plus fort de raisonnemens et d'autorités qui eût été fait jusqu'ici. Il s'est bien gardé, dissertateur imprudent, de se livrer à des raisonnemens hasardés, dénués d'autorités, et, d'un autre côté, son ouvrage est bien au-dessus de ceux

Digitized by Google

où l'on n'a fait que réunir des fragmens souvent sans cohérence et sans liaison aucune, que celle qui existait dans la tête de leurs auteurs trop imprudens, puisqu'ils se sont trop hâtés.

Nouvelle Bibliothèque germanique de médecine et de chirurgie, contenant l'extrait analytique des meilleurs ouvrages allemands sur l'art de guérir, un choix d'observations pratiques des médecins et chirurgiens les plus renommés de l'Allemagne, les nouvelles découvertes qui s'y font en médecine et en chirurgie, et les morceaux les plus intéressans qui se publient dans les journaux de médecine de ce pays; par F. Gallot, D. M.

SECONDE ANNÉE. — JUILLET 1810. — N° XIX.

A Neuchâtel en Suisse, chez le Rédacteur; et à Paris, chez Allut, imprimeur-libraire, rue de l'Ecole-de-Médecine, n° 6, vis-à-vis Saint-Côme.

La *Nouvelle Bibliothèque germanique de médecine et de chirurgie* paraît tous les mois par numéros de 5 à 7 feuilles.

Trois numéros forment un volume d'environ 300 pages.

Le prix de l'abonnement, pour l'année, est de 14 fr. à Paris et à Neuchâtel en Suisse, et de 18 fr. (port payé) pour les départemens.

Les deux bureaux de ce journal sont: à Paris, chez M. Allut, imprimeur-libraire, rue de l'Ecole-de-Médecine, n° 6; et à Neuchâtel en Suisse, chez le docteur Gallot, rédacteur. On peut aussi s'abonner chez les principaux libraires de la France et de l'étranger.

Les auteurs et libraires qui voudraient faire annoncer leurs ouvrages, en adresseront un exemplaire à l'un des deux bureaux ci-dessus. L'annonce sera faite avec exactitude.

On peut encore se procurer aux mêmes adresses les quatre volumes de l'année 1808, brochés.

AVIS. — Mlle Chaumeton compose un *rouge végétal et serkis*, qui mérite d'être annoncé avec éloge. Il a été admis à l'exposition des produits des arts, en 1806, d'après l'examen d'une commission qui en avait reconnu et constaté la supériorité. Le serkis qui en est la base lui communique une qualité balsamique, et le rend particuliérement favorable à la peau.

Mlle Chaumeton fait aussi une pommade qui garantit du hâle, et corrige les imperfections de la peau. Enfin elle débite une autre pommade qui est un remède pour guérir sur-le-champ les brûlures.

Sa demeure est toujours rue Cerutti, n° 8, à Paris, près du boulevard des Italiens.

LE Panorama représentant la bataille de Wagram a été ouvert au public, boulevard des Capucines, le 6 de ce mois, jour anniversaire de cette bataille.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCLXIX. — *Samedi* 14 *Juillet* 1810.

POÉSIE.

L'AMOUR DE LA GLOIRE.

Il est un sentiment inné dans tous les cœurs,
Qui parsème nos jours d'épines ou de fleurs;
Et qui, par des chemins proscrits ou légitimes,
Mène aux grandes vertus, ou conduit aux grands crimes.
Il entraîna jadis, par de doubles attraits,
Alexandre à la guerre et Titus à la paix;
Même avant le combat, certain de la victoire,
Ce sentiment sacré, c'est l'amour de la gloire.

On peut tout contester. « Quoi! dira Dorilas,
Petit auteur bien fier de petits vers bien plats,
» Ce pesant laboureur dans sa sphère bornée,
» Recommençant d'hier la pénible journée,
» Et qui n'a jamais lu, dans son obscur pays,
» Ni ma prose à Cloé, ni mes vers à Doris,
» On veut que de la gloire il puisse avoir l'idée! »

Oui, de ce sentiment son ame est possédée;
Et souvent le désir de vaincre des rivaux
Fut le motif secret de ses nobles travaux.

Digitized by Google

Le dernier au repos, le premier à l'ouvrage,
Il veut être cité pour modèle au village;
Il veut qu'à la moisson, favori de Cérès,
Des épis plus nombreux distinguent ses guérêts;
Et dans un cercle étroit sa gloire renfermée
De César à ses yeux passe la renommée.

Ainsi, l'homme en naissant apporte dans son cœur
Pour l'honneur et la gloire une invincible ardeur;
Mais c'est aux champs de Mars, c'est au bord du Permesse
Qu'on voit briller sur-tout leur flamme enchanteresse:
Et les Dieux ont orné d'un immortel éclat
Le laurier du poëte et celui du soldat.
Lorsqu'aux plaines de Mars deux phalanges altières
Vont disputer le sort des nations entières,
La gloire, sur un char qui plane au haut des cieux,
Semble pour leur valeur l'interprête des Dieux.
D'un seul de ses regards la puissante magie
Des soldats qu'elle enflamme a doublé l'énergie;
Tout brave est un héros, et par un noble effort,
Amoureux de la gloire, il aspire à la mort.

Tel ce héros vainqueur, de qui la destinée
Est d'attirer les yeux de la terre étonnée;
De bonne heure il sentit le besoin d'être grand.
Le signal des dangers parut: au même instant,
Impatient de gloire, il vola dans l'arène;
Elancé dès l'entrée, il la franchit sans peine.
A ses exploits nombreux l'Europe se troubla;
La France en tressaillit, l'Angleterre en trembla.
Il semblait qu'à nos chefs de son puissant génie
Quelque esprit bienfaiteur portait une partie;
Et, pareil à ce Dieu qui finit le chaos,
Existant par lui-même, il créa des héros.

Pour les fils d'Apollon d'autres lauriers fleurissent;
Mais quels souffles jaloux trop souvent les flétrissent!
Ah! du moins les enfans de Bellone et de Mars
Ne sont dans les combats exposés qu'aux hasards.
Leurs rivaux généreux eux-mêmes les secondent:
Une voix les loua, mille autres y répondent;
Tandis que trop souvent, sur le coteau sacré,
Des auteurs ses rivaux l'auteur est abhorré.

Digitized by Google

Malheur sur-tout, malheur à l'ame ardente et fière,
Qui sut d'une science entr'ouvrir la carrière!
A ses travaux sans doute on rend justice un jour;
Mais qu'il doit payer cher un si tardif retour!
Quand, lassé des clameurs qui ternirent sa gloire,
Un grand homme au trépas a cédé la victoire,
Et des beaux arts en deuil emportant le flambeau,
Descend tout radieux dans la nuit du tombeau,
Nous offrons à sa cendre une pitié stérile;
Et l'envie, abjurant une rage inutile,
Jadis l'œil en fureur et le front courroucé,
Triste et morne aujourd'hui voit son dard émoussé;
On dirait qu'elle sent, plus juste et moins sévère,
Quand un grand homme expire, expirer sa colère.

Philosophe français (1), tel fut ton triste sort;
On a troublé ta vie, on a pleuré ta mort.
Apôtre du bon sens, lorsque sur Aristote
Tu dirigeais tes coups, la cabale dévote,
T'accusant saintement de ne pas croire en Dieu,
Ainsi que tes écrits te condamnait au feu;
Mais quand le grand Newton eut conquis la lumière,
Et nous montra du vrai la route toute entière,
Leur manie adopta jusques à tes erreurs,
Et tu devins un Dieu pour tes persécuteurs.

On a vu cependant l'ignorance au génie
Pardonner à-la-fois son triomphe et sa vie.
Ainsi, du monde entier attirant les regards,
Fontenelle long-tems tint le sceptre des arts.
Ainsi quand nos aïeux, dans leurs recherches vaines,
Ignorèrent le sang qui coulait dans leurs veines;
De ses canaux divers quand le jeu continu
N'était pour leur esprit qu'un bienfait méconnu,
Hervé parla; soudain guidé par la nature,
Et démontrant du sang la route toujours sûre,
Il dessilla leurs yeux; et bientôt sans appui,
Le préjugé honteux disparut devant lui.

---

(1) Descartes, à qui son siècle a décerné ce nom, que lui a conservé la postérité.

Digitized by Google

Il est des tems heureux où féconds en largesses,
Les talens à l'envi prodiguent leurs richesses.
Tel, dardant ses rayons sur nos yeux éblouis,
Brilla d'un vif éclat le siècle de Louis.
Un ministre guerrier, poëte, politique,
Elève pour la gloire un temple magnifique;
Les arts reconnaissans accourent à sa voix.
De ce nouveau séjour Boileau dicte les lois.
Corneille des Romains évoque le génie;
Racine sait des Grecs égaler l'harmonie.
Fénélon semble un fleuve au cours majestueux,
L'éloquent Bossuet un fleuve impétueux.
Molière, aux mœurs du tems rendant pleine justice,
Siffle le ridicule et démasque le vice;
Tandis que Lafontaine, ornant la vérité,
Marche, d'un pas rêveur, à l'immortalité.

Hélas! ce temple heureux vit flétrir ses couronnes;
La main du Tems rompit ses plus belles colonnes.
En vain, nouvel Atlas, pendant un siècle entier,
Voltaire en supporta le fardeau sans plier.
Il n'est plus, et, semblable à cette voûte sombre, (2)
Qui renferme sa cendre et non pas sa grande ombre,
L'édifice sacré semble prêt à fléchir.

Du besoin d'être illustre heureux de s'affranchir,
Dorlis, dans les plaisirs trouvant le bien suprême,
Croit par ses argumens combattre mon système.
« De la gloire, dit-il, exaltant le pouvoir,
» Pourquoi nous en donner le chimérique espoir?
» A quoi nous servirait cette vaine fumée?
» Nul n'entre aux sombres bords avec sa renommée.
» Nous ne vivons qu'un jour; faut-il donc sans pitié,
» En des projets douteux en perdre la moitié?
» Ah! savourons plutôt tous les biens de la vie;
» Ou, si par Apollon notre ame est asservie,
» Consacrons à ce Dieu quelques feuillets légers,
» Aimables comme nous, comme nous passagers;
» Et nous ornant des fleurs que nos mains font éclore,
» Que pour nous le travail soit un plaisir encore. »

(2) Le Panthéon.

Digitized by Google

Jeune insensé, trop fier d'un jugement si prompt,
Des lauriers de la gloire as-tu paré ton front?
De ses tourmens divins as tu senti l'atteinte?
Non, et ton calme seul peut expliquer ta plainte.

Heureux, sans doute, heureux le poëte enchanteur,
Qui de ce champ fécond ne cueillit que la fleur!
A ses couplets charmans si les Grâces sourirent,
A ses vers délicats si leurs mains applaudirent,
Qu'importe que son nom un jour soit oublié?
Il vécut pour les arts, l'amour et l'amitié.
Si la feuille de rose à qui sa main confie
Les charmes d'Aglaé, les faveurs de Délie,
S'égare en son trajet vers la postérité,
D'un sort qu'il prévoyait il n'est pas attristé;
Et sa muse aurait cru, fidèle au badinage,
Faire un vol au bonheur en faisant un ouvrage.

Ce destin, je le sens, peut flatter nos désirs,
Mais Corneille et Racine eurent d'autres plaisirs.
Oui, quand de leurs beaux vers un public idolâtre
De ses braves nombreux remplissait le théâtre,
Ils songeaient dans leurs cœurs que l'écho de ces murs
Répéterait un jour ceux des siècles futurs.
Que dis-je? ils l'entendaient; ils se voyaient d'avance
Modèles de notre âge, et cette jouissance,
Pour la gloire enflammant leurs esprits immortels,
Défia leurs noms, et leur vaut des autels.

Et lorsque de nos jours le sort coupe la trame,
Si le souffle inconnu, ce feu sacré, cette ame,
Comme un secret instinct nous l'a promis cent fois,
Libre de ses liens, rentre dans tous ses droits,
Rien n'est plus ici-bas pour un être vulgaire;
Mais le génie encore a des biens sur la terre:
Il jouit en repos des beautés qu'il créa.
Qu'on retrace à la scène, ou l'ame de Cinna,
Ou de l'affreux Néron les attentats profanes,
Ne vous semble-t-il pas que les augustes mânes
De ces auteurs sont là, pour jouir de plus près
Des applaudissemens doublés par les regrets?

Eh! quel génie étroit oserait nous défendre
Cet espoir si touchant de survivre à sa cendre?

Digitized by Google

Si c'est un songe, au moins c'est un songe bien doux :
Si c'est un préjugé, c'est le plus beau de tous.
Mais non, vils détracteurs, consultez un grand homme.
A Torquato (3) mourant, le jour même que Rome
Imaginait pour lui des triomphes nouveaux,
Essayez de prouver qu'il perdit ses travaux;
Un Dieu consolateur lui défend de vous croire,
Et son dernier soupir est encor pour la gloire.

OURRY.

A M. PHILIPPON DE LA MADELAINE, *bibliothécaire de Monseigneur le Ministre de l'Intérieur, en lui offrant mes* Lettres à Sophie.

A vous dont la muse charmante
Dicte les plus galans écrits,
Vous qui chantez les beaux esprits,
Et qui méritez qu'on vous chante;
A vous dont les couplets divers
Respirent le doux badinage,
Je viens offrir ces petits vers,
Accompagnés d'un gros ouvrage.
Quoi! vous riez de mon hommage!
Et tandis que j'ai le travers
De chanter ce vaste univers,
Assis au frais, dans un bocage,
Vous élevez vos doux concerts
Consacrés au plaisir volage.
Chapelle, Démahis, Boufflers,
Vous ont inspiré, je le gage:
Comme eux il faut bien être sage,
Lorsqu'on fait d'aussi jolis airs.
Toujours léger, toujours aimable,
L'amour vous donna des leçons;
Vous n'écrivez point vos chansons,
Un Dieu vous les inspire à table.
O combien vous êtes heureux!
Votre muse, vive et galante,
Amuse nos cercles joyeux :
On ne vous lit point, on vous chante :

(3) Le Tasse.

Digitized by Google

A table, au milieu des festins
La beauté, qu'un doux feu colore,
D'une voix touchante et sonore,
Répète vos galans refrains :
Déjà tout s'anime à sa vue,
On écoute son chant flatteur,
Et souvent, jusqu'au fond du cœur,
Une voix doucement émue,
Fait passer le nom de l'auteur.
Jugez de nos destins contraires,
J'écris pour charmer mes loisirs,
Tandis que vos chansons légères
Sont le fruit des plus doux plaisirs.

LOUIS AIMÉ MARTIN.

ENIGME.

TANTOT je suis, lecteur, cet antre redouté
Qu'au milieu des procès habite la justice;
Et tantôt, d'un verger, par un sage artifice,
Je double l'agrément et la fécondité.

LOGOGRIPHE.

SOUVENT on me cherche avec peine,
Souvent on me cherche sans fruit;
Je tiens la pensée incertaine
Lorsque je m'offre avec esprit.
On trouve en changeant mon essence
Un oiseau bavard et moqueur;
Ce dont, tant bien que mal, s'acquitte tout acteur;
Ce que d'abord l'on apprend à l'enfance;
Ce qui seul est la récompense
D'un poëte et d'un orateur;
Un fleuve d'Italie; un oiseau domestique;
Ce que ceint le moite élément;
Un métal, un département;
Une note de la musique;
Ce qu'on trouve au fond d'un tonneau;

Digitized by Google

Le frein du tyran sanguinaire ;
Deux points importans de la sphère ;
L'amante d'un divin taureau ;
Ce qui couvre un bouc, un chameau ;
Un synonyme de colère ;
Le nom d'un puissant souverain ;
Ce que le tems porte à la main ;
Un article ; *gril ; pile ;* un grain,
Tu dois me connaître, j'espère.

A. F., *de l'Ecole militaire de Saint-Cyr.*

CHARADE A MADEMOISELLE L... DE C....

Jeune Iris, mon dernier t'accompagne sans cesse ;
Aux pauvres te vit-on refuser mon premier ?
Daigne à ces faibles vers accorder mon entier,
De mon cœur amoureux tu combleras l'ivresse.

D. (d'Argentat), *élève de l'Ecole militaire de Saint-Cyr.*

Sourire

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *l'Ombre.*
Celui du Logogriphe est *Lévier.*
Celui de la Charade est *Critique.*

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Extrait du RAPPORT *sur les travaux de la Classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut, fait par* M. GINGUENÉ, *l'un de ses membres, dans la séance publique du* 5 *juillet* 1810.

(SUITE ET FIN.)

L'ÉTUDE des monumens historiques de l'Italie et de la Grèce, considérée sous un point de vue nouveau, a conduit M. Louis Petit-Radel à l'examen des monumens des origines historiques de l'Espagne. Dans un premier Mémoire que mon précédent rapport a fait connaître, il avait prouvé par le témoignage des murs mêmes de Tarragone, que cette ville n'a point été bâtie par les Scipions, comme Pline et après lui Solin l'ont dit; il avait conjecturé que le peuple ibère n'était originairement que les Pélasges tyrrhéniens de l'Etrurie, dont les monumens n'auraient été que restaurés par les Scipions; cette conjecture était fondée sur un aperçu de la correspondance exacte des homonymies géographiques répétée sur les deux côtes de l'Ibérie et de la Tyrrhénie : il nous a donné depuis, dans quatre nouveaux Mémoires, les développemens historiques et géographiques de cette idée.

Dans son second Mémoire, après avoir fait connaître à quels signes on doit distinguer dans l'ancienne géographie de l'Espagne les villes celtiques des villes ibériennes, il reconnaît le principal caractère des villes ibériennes dans l'homonymie, ou la réunion sur un même territoire, d'une ville et d'un peuple du même nom. Des principes qu'il établit, des applications qu'il en fait et de tous les exemples qu'il cite, il résulterait que les Ibériens arrivés en Espagne et dans les Gaules par mer, auraient d'un côté porté des colonies, depuis l'Ebre jusque dans la Bœtique, où l'on trouve neuf villes dont les noms sont semblables à ceux des métropoles et des peuples voisins de l'Ebre, et que de l'autre ils auraient remonté ce fleuve pour aller fonder six villes de leurs noms dans l'Aquitaine.

Mais d'où ces Ibères étaient-ils venus en Espagne et qui

Digitized by Google

étaient-ils originairement? M. Petit-Radel établit dans son troisième Mémoire que ce ne pouvait être que des Pélasges de la côte Tyrrhénienne ou de l'Etrurie : il fait le relevé de cinquante-cinq noms géographiques de cette côte, et présente le parallèle correspondant de toutes ces homonymies en Espagne, où tous ces noms latins de villes existaient avant la première entrée des Romains dans ce pays.

Il recherche dans un quatrième Mémoire à quelle époque de l'ancienne histoire d'Etrurie une émigration de Tyrrhéniens et de Pélasges a pu se porter en Espagne, et quelles en ont été les causes. La désertion simultanée des Pélasges de cette côte, et leur émigration dans des contrées barbares, remonte jusqu'aux tems antérieurs à la guerre de Troie. A cette époque reculée, la côte de Toscane et de Rome éprouva les secousses les plus terribles : des éruptions volcaniques y engloutirent des villes entières, et leurs ruines qu'on trouve sur ce territoire, y sont encore entourées par les cratères de ces volcans éteints. Ces ruines réunissent à leur nom pélasgique le caractère propre aux constructions du même peuple. M. Petit-Radel, qui les a visitées, retrouve ces mêmes noms en Espagne avec celui d'une ville disparue des marais pontins au tems de Pline, sans avoir laissé de vestiges. A ces faits comparés, il en ajoute beaucoup d'autres, et y joint des observations et des considérations d'espèces différentes qui viennent toutes à l'appui de son opinion.

Dans son cinquième Mémoire, il fait distinguer en Espagne les villes celtiques et les villes ibériennes; il remonte à l'origine de la progression coloniale des Celtes, en suivant les traces des homonymies géographiques, et en s'appuyant de leur accord avec l'histoire. Mais cette partie d'un travail dont il n'a fait encore qu'une première lecture, touche de si près au sujet du prix proposé pour 1811, qu'il a jugé convenable de n'en point publier les résultats.

Notre même confrère, consulté par M. le conseiller-d'état préfet de la Seine, sur le type des armoiries dont le corps municipal pouvait solliciter la concession, a proposé les anciennes, avec les modifications conformes aux décrets autant qu'au goût d'une critique éclairée. Cet avis motivé est devenu le sujet d'un Mémoire. M. Petit-Radel rétablit dans tous ses droits l'ancienne opinion qui fait dériver du culte d'Isis, et le nom de *Parisii*, et le symbole de la nef, qui, dès le treizième siècle, faisait la pièce principale de leurs armoiries. Il écarte toutes les autres expli-

Digitized by Google

cations, et appuie celle-ci de toutes les autorités que l'érudition peut rassembler. Il conclut donc pour le rétablissement de la nef, et propose pour devise ces mots tirés d'un vers de Lucain :

Tuam recipimus Isim.

Dans tout ce qui regarde l'antiquité, dans la carrière entière des lettres et des arts, on rencontre partout Homère. Les discussions animées dont il a été l'objet, les accusations, les défenses, tout peut recommencer, autrement sans doute, mais avec une chaleur nouvelle ; tout peut passer à un nouvel examen.

Dans le tems de la guerre homérique, les détracteurs de ce grand poëte lui avaient reproché d'avoir manqué de de jugement dans la composition poétique du bouclier d'Achille, d'avoir resserré dans un trop petit espace tous les sujets dont il le suppose orné. Pour les représenter, disaient-ils, il eût fallu, non-seulement l'étendue d'un bouclier, mais celle *de la Place royale*. Boivin le cadet, de l'Académie des inscriptions, imagina, pour leur répondre, d'en appeler à l'expérience. Il fit dessiner et graver tous ces mêmes sujets dans un espace beaucoup moindre que celui d'un bouclier, puisqu'ils n'occupaient dans son livre qu'une planche gravée ordinaire. Cette épreuve produisit alors un grand effet. Son Bouclier d'Achille eut les suffrages des deux partis. Tous les traducteurs d'Homère l'ont adopté ; Pope l'a accrédité ; Caylus l'a copié : enfin la justification du poëte a paru complète sur cet objet.

M. Quatremère de Quincy se prononce aujourd'hui tout-à-la-fois, et contre l'accusation d'Homère, et contre son apologie. Selon lui, premiérement, l'accusation est nulle, parce que dans le règne du merveilleux et de l'épopée, le poëte est toujours maître d'excéder pour les choses, comme pour les personnes, les rapports qui tiennent à la vérité géométrique ou historique. Notre confrère appuie cette raison de plusieurs autres ; il rappelle ensuite l'emploi que plusieurs poëtes ont fait d'inventions pareilles, et il fait voir que soit pour l'étendue des sujets, soit sous tous les autres rapports, Homère l'emporte sur eux tous en modération, en goût, et en jugement.

Secondement, l'accusation admise, Homère ne devait pas être justifié par un dessin, ni par le suffrage du sens physique ; ceci tient à la différence des élémens de la poésie

Digitized by Google

et de la peinture, et M. Quatremère développe cette différence de manière à rendre sensible l'erreur de l'ancien défenseur d'Homère : il prouve de plus qu'ayant jugé à propos de soumettre Homère à cette épreuve, il fallait le faire avec plus de justesse et plus d'art ; il démontre tous les vices de la composition du dessin et de son exécution ; enfin, pour dernier argument, il en emploie un que je regrette de ne pouvoir produire ici ; c'est un nouveau dessin du Bouclier d'Achille, dessin imaginé et exécuté par lui-même, où toutes les inventions d'Homère sont réalisées dans le système qui leur convient, sur un disque de quatre pieds de diamètre. Ce dessin prouve clairement aux yeux, que, si Homère avait besoin d'être justifié, ce que notre confrère n'avoue pas, c'était ainsi du moins qu'il devait l'être.

L'emploi que les anciens faisaient de l'or dans les ouvrages de l'art, a paru au même M. Quatremère de Quincy exiger des recherches particulières. Elles lui ont fourni le sujet d'un Mémoire, dont la lecture doit occuper une partie de cette séance.

Des monumens d'une autre espèce ont attiré depuis longtems l'attention de M. Sylvestre de Sacy. Dans ses Mémoires sur les antiquités de la Perse, il en a publié un en 1792, sur les monumens qui se trouvent dans le voisinage de la ville de Kirmanschah et sur le mont Bisutoun. Son principal objet a été l'explication de deux inscriptions en caractères sassanides qui accompagnent un monument de cette montagne. Il est parvenu à les lire, à les expliquer, et à en remplir les lacunes. Il est résulté de son travail que les deux figures, auprès desquelles les inscriptions sont gravées, sont celles de deux rois de Perse de la dynastie des Sassanides, Sapor II, et son fils Bahram, surnommé Kirmanschah.

Depuis la publication de ces Mémoires, M. l'abbé Morelli de Venise a fait connaître un voyageur vénitien, Ambroise Bembo, qui, en 1674, visita les monumens de Bisutoun, les décrivit et les dessina fort exactement. Parmi ces dessins, se sont trouvés ceux du monument et des inscriptions expliquées par M. de Sacy. Ces dessins lui ayant été communiqués par M. Morelli, il a soumis son travail à un nouvel examen, dont le résultat a été de confirmer le plus grand nombre de ses conjectures, d'en réformer quelques-unes, et sur-tout de prouver que le se-

Digitized by Google

cond des rois représentés sur le monument n'était pas celui qu'il avait pensé, mais bien Sapor III, fils et successeur immédiat de Sapor II.

M. de Sacy, après s'être occupé d'une inscription grecque, observée dans une autre partie de la même montagne par Ambroise Bembo, et qui l'a été depuis par M. Olivier, termine en examinant les diverses opinions des savans sur le sens et l'étymologie du mot *satrape*; il montre que ce mot est tiré de l'ancienne langue persane, qu'il signifie gardien, gouverneur d'une province ou d'une ville, et que son ancienne orthographe nous est assez bien conservée dans les textes originaux des livres d'Esther et de Daniel.

M. Lanjuinais, livré depuis plusieurs années à des études relatives aux langues, à la littérature, à la religion, et à la philosophie des Indiens, a conçu le projet d'une suite de Mémoires où seront traités ces différens objets. Il a lu à la classe une partie seulement du premier de ces Mémoires. On y voit déjà se développer le plan qu'il s'est tracé; l'auteur doit en donner lecture dans cette séance, si le tems le permet.

M. Lévesque y doit lire ses recherches sur les événemens qui ont précédé le premier partage de la Pologne, et M. Boissy-d'Anglas un Mémoire sur quelques événemens de la fin du règne de Charles VI, et en particulier sur les poursuites auxquelles donna lieu contre Charles, dauphin de France, et ensuite roi sous le nom de Charles VII, le meurtre du duc de Bourgogne. C'est ce qui me défend de donner ici l'analyse de ces différens Mémoires.

Si M. Toulongeon avait donné plus de fixité aux simples aperçus qui sont l'objet de son *Essai sur les périodes de la civilisation des peuples*, ce serait par cet Essai qu'il faudrait commencer tout ce qui regarde la chronologie, puisqu'il se propose d'y établir des bases d'après lesquelles on pût reconnaître dans chaque peuple son plus haut degré d'ancienneté. Après avoir posé les principes dont sa théorie est la conséquence, il fait voir, par un coup-d'œil jeté sur tous les peuples anciens et sur les principales nations modernes, un singulier rapport entr'eux, c'est qu'ils ont tous été à-peu-près le même nombre de siècles à parvenir du premier degré de l'état de société, jusqu'au dernier de la civilisation perfectionnée; ce nombre commun est celui de seize siècles. La conclusion générale qu'il en tire est que l'on n'a aucun besoin de donner à notre monde une

Digitized by Google

antiquité aussi prodigieuse qu'on l'a voulu faire dans ces derniers tems, pour expliquer le haut degré de civilisation qu'annonce l'ancienne histoire des Egyptiens et même des Chinois. En donnant de plus à chaque nation d'un côté, quelques siècles pour passer de l'état d'isolement et ensuite de famille, à celui de réunion des familles et de commencement de civilisation, et de l'autre le nombre des siècles pendant lesquels la civilisation perfectionnée s'est maintenue, ou ayant commencé à décheoir, est descendue jusqu'à l'état de barbarie que l'auteur regarde comme le terme de sa décadence; on aura une mesure commune, au-delà de laquelle, selon lui, toute supposition est inutile.

M. Dupont (de Nemours) s'est élevé, pour ainsi dire, au-dessus de ces époques primitives dans un drame d'une espèce nouvelle, dont la classe n'a pu entendre sans intérêt la lecture, quoique l'ouvrage n'eût de rapport avec ses travaux que parce qu'il est fondé sur un fait très-antique. Dans le premier acte, la scène est au milieu du déluge dans la barque avec laquelle Deucalion a sauvé Pirrha; et l'acte finit lorsqu'ils ont mis pied à terre sur les montagnes de la Thessalie. Dans le second, Pirrha, malgré sa reconnaissance et son amour pour Deucalion, ne veut consentir à leur mariage qu'après qu'ils auront préparé un champ dont la récolte pourra seule assurer la subsistance de leur postérité. Ce champ est, comme toutes les vallées primitives, couvert de pierres et de cailloux roulés par les vagues. Il faut les enlever pour que la terre puisse être cultivée. — Et c'est ainsi qu'en jetant des pierres derrière eux, ils ont repeuplé le monde.

M. Grégoire, qui semble s'être proposé de retirer la société des enfans de Deucalion, de son indifférence pour les maux, que des classes entières d'hommes souffrent au milieu d'elle par les vices de ses institutions, a recherché dans toute la France celles de ces classes que l'opinion publique, que les lois mêmes qui devraient toujours être les protectrices de tous, ont avilies. Il les a rassemblées en quelque sorte sous nos yeux, comme des parties déshéritées de la grande famille auxquelles il veut faire rendre leur héritage. Mais, il faut le dire, notre confrère paraît se féliciter lui-même de ce qu'il reste désormais peu à faire. Le tems, la raison, le progrès des lumières ont déjà beaucoup fait, et pour que le reste suive, nous n'avons peut-être besoin que d'être avertis.

Digitized by Google

Nous ignorons, en général, au centre de la France, qu'il a existé, qu'il existe même encore des *Oiseliers* dans ce qui formait le duché de Bouillon, des *Colliberts* dans le Poitou et l'Aunis, des *Cacous*, *Cagoux* ou *Cagueux* en basse Bretagne, des *Gahets* dans le Bordelais, des *Cagots* ou *Agots* dans les Pyrénées, qui tous ont été l'objet des préjugés les plus avilissans et les plus barbares, qui ont formé des castes réprouvées, et qui ont pour la plupart encore besoin que la voix de l'homme de bien et de l'homme éclairé s'élève en leur faveur, pour effacer entièrement les traces de cette ancienne réprobation. C'est ce but louable que M. Grégoire s'est proposé dans les recherches qu'il a faites sur chacune de ces classes; sur leur origine, leurs différens caractères, le genre d'oppression qui pesait sur elles, le degré d'adoucissement où l'opinion est parvenue à leur sujet dans ces différentes parties de la France, et les derniers pas qui restent à faire encore.

Parmi quelques objets d'antiquité ecclésiastique envoyés du ci-devant Piémont à notre même confrère, il s'en est trouvé un qui pouvait intéresser les arts et dont il a fait le sujet d'un autre travail. C'est une clochette sphérique à jour, formée par dix branches recourbées en dedans et terminées en pointes, qui était dans l'abbaye de Bobbio. Le diamètre en est d'environ neuf décimètres, et le timbre proportionément beaucoup plus fort que celui des clochettes de même poids qui ont une forme allongée. M. Grégoire a entrepris de découvrir, en interrogeant la chimie et la physique, à quoi tenait la qualité singulièrement brillante de ce son. Il a remis à M. Vauquelin de l'Institut une portion de métal coupée dans un endroit indifférent pour la résonnance de la clochette. L'analyse faite par ce savant, a donné sur 100 parties, 76 de cuivre, 20 d'étain, et 4 de plomb. Notre confrère a de plus consulté MM. Chladini, Charles, Molard et Montgolfier. Presque tous pensent que les interstices de la moitié inférieure qui est à jour dans la clochette de Bobbio, facilitent les vibrations et que les dents font la fonction de conducteurs du son. MM. Molard et Montgolfier ont fondu quatre autres clochettes de même forme et de même grosseur en variant les alliages, ce qui a produit des timbres différens. Ces Messieurs ont le projet d'en fondre d'autres, exactement conformes à l'analyse donnée par M. Vauquelin, les unes de même grosseur, d'autres doubles, quadruples, et si l'on parvient à en ob-

Digitized by Google

tenir, sous un volume beaucoup moindre, un son égal aux clochettes ordinaires, cette découverte économique tournera au profit des arts, et les expériences déjà faites autorisent cette espérance.

C'est ainsi que toutes les parties des connaissances humaines se lient et s'éclairent mutuellement, et que l'érudition philophique tient non-seulement à toute la littérature, mais aux sciences et aux arts : alliance rompue, pour ainsi dire, par-tout ailleurs et (disons-le à la gloire de notre patrie) qui n'existe dans son intégrité, sa force et sa haute utilité que dans le sein de l'Institut de France.

ANNALES DES VOYAGES, DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE, publiées par M. MALTE-BRUN. Paris, chez *F. Buisson*, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10. Tome onzième. (XXXIe et XXXIIe cahiers de la collection) (1).

RIEN n'est peut-être plus intéressant pour l'homme, plus propre à agrandir ses pensées et son industrie, que la connaissance de ces contrées lointaines, de ces nations étrangères que la nature a séparées de nous par de longues distances. Le plus beau titre de gloire dont Homère ait décoré le héros de l'Odyssée, c'est d'avoir parcouru des terres inconnues, étudié les mœurs d'un grand nombre de peuples :

Qui mores hominum multorum vidit et urbes.

Quelles idées ne prend-on pas de la puissance et de la fécondité de la nature, quand on contemple cette prodigieuse variété d'hommes, d'animaux, de plantes, qui couvrent notre globe ; ces étonnantes vicissitudes de température, de météores, de phénomènes qui se manifestent au sein des airs et des mers ! Quelle source inépuisable d'études et de méditations ! Si la nature est si grande, si riche, si variée sur le point imperceptible

(1) Le prix de l'abonnement pour douze cahiers avec des gravures, est de 24 francs pour Paris, et de 30 fr. pour les départemens, rendus franc de port par la poste.

que

que nous habitons, quelle doit être sa magnificence dans cet innombrable assemblage de mondes dont l'espace est peuplé ! Faibles atômes que nous sommes, nous regardons comme un effort sublime, comme un prodige d'audace, de franchir quelques gouttes d'eau, de faire quelques pas sur le grain de poussière dans lequel nous nous agitons ! Que serait-ce donc si nos frêles machines pouvaient s'élancer à travers les sphères et contempler le grand œuvre de l'univers? Que de problèmes seraient résolus ! Que de questions éclaircies, de mystères expliqués ! Nous prétendons pénétrer les secrets de la nature, fixer les lois générales du monde; nous faisons imprimer, sous nos petites planches typographiques, des théories profondes, pour apprendre à Dieu ce qu'il a dû faire, pour révéler à nos semblables ce qu'il a fait. Tant de présomption n'est-elle pas un peu ridicule? et s'il est vrai, comme l'assure le plus célèbre des poëtes, que Dieu s'amuse de nos prétentions, quel sujet n'a-t-il pas de rire quand ses regards s'abaissent sur ces grands docteurs qui se proposent d'expliquer le système de tous les mondes !

Le mieux est de modérer notre curiosité, de régler nos affaires et d'étudier modestement les objets qui sont à notre portée. C'est sous ce point de vue qu'on doit des éloges à ces hommes doués d'une ame forte et d'un esprit élevé, qui ont osé affronter les tempêtes et les fureurs de la mer pour nous faire connaître de nouveaux cieux et de nouvelles terres. Quels services n'ont-ils pas rendus à l'humanité ! C'est par eux que s'est accrue l'industrie humaine, que la civilisation s'est perfectionnée, que les limites de la pensée et de la science se sont étendues et reculées, que l'esprit de l'homme s'est ouvert une route sûre et facile vers le point de perfection auquel il peut atteindre. Supposez un peuple séparé de toutes les nations, abandonné aux forces isolées de sa propre intelligence, quels progrès pensez-vous qu'il fasse? Ne sera-t-il pas condamné à languir dans une éternelle enfance? La raison et l'industrie humaine ont besoin de s'enrichir par le commerce. L'homme qui voyage s'éclaire de tous les rayons épars autour de lui, rassemble en sa pensée,

Digitized by Google

comme dans un foyer commun, toutes les pensées des autres. Supposez encore que les Alpes et les Pyrénées, eussent été élevées comme des barrières insurmontables entre l'Italie, l'Espagne et nous, croyez-vous que nous eussions eu des De Thou, des Montaigne, des Corneille, des Lebrun, des Lesueur, des Fénélon, des Racine, etc.?

C'est ce besoin de connaissances, cette tendance naturelle vers l'amélioration de nos facultés, qui nous inspire tant d'intérêt pour les récits des voyageurs, qui nous attache à la lecture de leurs écrits. Quand M. Malte-Brun conçut le projet de rassembler dans un corps d'ouvrage tous les matériaux épars qui pouvaient intéresser la géographie, la géologie, l'histoire, le commerce, la navigation, il eut une pensée heureuse; il était sûr de remplir le précepte d'Horace, de joindre l'utile à l'agréable; l'observation de ce principe sortait de la nature même de son sujet.

Jusqu'à ce jour son travail a réuni les suffrages du public, et quoique sa collection se soit rapidement élevée jusqu'à onze volumes, personne encore n'a songé à lui reprocher sa fécondité. Il faut avouer aussi qu'il a su presque toujours faire un choix judicieux, et répandre sur son sujet le mérite de la variété; l'instruction n'y a rien d'austère, et si la science s'y montre quelquefois sous ses formes graves et sévères, ceux qu'elle peut effaroucher ont du moins la ressource de se réfugier vers des objets d'un caractère plus attrayant, semblables à ces observateurs superficiels qui se trouvant au milieu de ces magnifiques collections des trois règnes de la nature, passent rapidement à travers les salles qui renferment les trésors du règne minéral, pour aller près de là jouir du spectacle de ces animaux rares et curieux sur lesquels la nature semble avoir rassemblé toutes ses richesses.

Le tome onzième, dont les deux premiers cahiers viennent de paraître, offrent divers Mémoires et des détails curieux sur les Madecasses et les Patagons. L'intérieur de Madagascar est encore peu connu; Flacourt, qui séjourna dans cette île depuis 1642 jusqu'en 1658,

Digitized by Google

est le premier voyageur qui en ait donné une description générale. Son ouvrage est encore regardé comme une source aussi riche qu'authentique. Les notices de ce voyageur sur les plantes de l'île méritent d'être consultées ; elles renferment des indications intéressantes pour l'économie domestique et la médecine. Mais Le Gentil a mieux observé encore. Forster le regarde comme un des écrivains les plus exacts et les plus dignes de foi qui aient décrit Madagascar. Ses renseignemens, dit l'auteur du Mémoire, concernent particuliérement l'histoire naturelle des environs du Fort-Dauphin qu'il visita en 1762. Il démontre l'utilité d'un établissement dans cette riche contrée, et donne une idée assez favorable des naturels de cette partie. Il réfute d'une manière victorieuse les récits de Flacourt et de Commerson qui avaient jugé à propos de supposer une colonie de pygmées au milieu de Madagascar.

Nous devons aussi à Rochon une description générale de cette île. Ses observations sont postérieures à celles de Flacourt et de Le Gentil ; mais elles ne les ont pas fait oublier. Il fallait, pour connaître cette vaste région, qui renferme deux cents millions d'acres d'excellentes terres, la parcourir dans toute son étendue. C'est ce qu'a fait M. Dumaine avec une constance digne des plus grands éloges. Il voyage de village en village ; il observe tout ce qui s'offre à ses regards ; il note les positions géographiques ; il indique les diverses peuplades, les fleuves, les bois, les montagnes, et ce qui rend son récit facile à suivre, c'est une carte très-exacte que le rédacteur a eu l'attention d'y joindre. Si la lecture de ce Mémoire n'est pas toujours attrayante, elle est toujours utile, et l'on peut le regarder comme un des meilleurs morceaux qui aient été insérés dans les *Annales des Voyages*.

L'article qui regarde les Patagons n'est pas moins intéressant, il est extrait d'une relation espagnole intitulée : *Relacion del ultimo viage al estrecho de Magellanes, de la fragata de S. M. Santa Maria de la Cabeza en los annos de* 1785-1786. On sait combien de fables on a publiées au sujet des Patagons ; combien les récits

Digitized by Google

des voyageurs sont opposés et contradictoires, combien de débats se sont élevés au sujet de leur taille colossale. Ici toutes les difficultés sont éclaircies, tous les débats conciliés et apaisés. L'auteur espagnol a vu les Patagons, il a commercé avec eux, il a eu la faculté de les contempler et de les mesurer, et voici le résultat de ses observations : « Les Patagons sont grands et d'une cons-
» titution forte et robuste ; mais, après les avoir exac-
» tement mesurés, il en est résulté que les plus grands
» n'ont que sept pieds un pouce quatre lignes, et ceux
» d'une taille moyenne que six pieds et demi, mesure
» espagnole (2). Ils sont généralement robustes sans
» être gras, et leur figure est assez prévenante. Ils ont
» la peau cuivrée, la tête grosse, le visage ovale et un
» peu plat, les cheveux noirs, les yeux étincelans, les
» dents d'une rare blancheur, mais d'une longueur dis-
» proportionnée.

» Leur vêtement est composé d'un manteau de mor-
» ceaux de peau de guanaco ou de zorillo cousus en-
» semble : il est attaché sur les hanches et descend jus-
» qu'aux mollets. Quelques-uns portent des capuchons
» comme les créoles de Buenos-Ayres, des pantalons
» de matelot comme les nôtres, et des bottes de peau
» de cheval. Leur visage est peint en rouge, en blanc
» ou en noir.

» Les harnois de leurs chevaux sont aussi grossiers
» que simples ; la selle est faite de quelques peaux de
» guanaco, roulées en bourrelet et relevées par des cour-
» roies. Les étriers et le mords sont de bois, et les épe-
» rons sont faits de deux baguettes pointues, en forme
» de fourchettes.

» Les Patagons mènent absolument une vie nomade,
» et construisent leurs habitations tantôt auprès d'un
» ruisseau ou d'une lagune, tantôt à la proximité d'un
» monticule. Ils ne sont pas aussi cruels que nous les
» ont dépeints d'anciennes relations mensongères ; ils
» montrent, au contraire, une humeur sociable. Ils ont
» des idées de commerce et semblent connaître les effets

(2) Le pied espagnol a 18 lignes de plus que celui de France.

Digitized by Google

» nuisibles du vin et de l'eau-de-vie, car ils se défendent » d'accepter ces deux boissons.

» Il semble aussi régner parmi eux une certaine subor- » dination, au sujet de laquelle on ne saurait néanmoins » donner de détails. Ils paraissent pénétrés d'une véné- » ration particulière pour le soleil. Leur langage est » plein de voyelles; ils parlent du gosier, mais n'ont pas » d'accent national. Aucun d'eux ne manifeste le désir » de quitter le sol natal pour voir les contrées euro- » péennes. »

Cette tribu remarquable habite la plaine. Les peuplades qui occupent les montagnes forment une race toute différente, les individus y sont d'une taille ordinaire. Ils vivent de coquillages et de poissons, n'ont point de demeures fixes, et s'arrêtent où ils trouvent des moyens de subsistance. D'où vient la race des Patagons? comment des tribus si voisines sont-elles si différentes? quelle cause produit cette élévation de taille chez un peuple que le ciel ne favorise d'aucun de ses bienfaits? Ce sont des questions dont le tems, l'étude et les recherches des voyageurs nous donneront peut-être un jour la solution.

SALGUES.

ESSAI SUR L'ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE, PANÉGYRIQUES, ÉLOGES ET DISCOURS; par S. Em. Mgr. le cardinal MAURY, archevêque-évêque de Montefiascone et de Corneto, membre de l'Institut impérial, etc. — *Nouvelle édition*, considérablement augmentée. — Deux gros volumes in-8°. — Prix, 15 fr., et 19 fr. par la poste. — A Paris, chez *Gabriel Warée*, libraire, quai Voltaire, n° 21.

L'ESSAI sur l'éloquence de la chaire est depuis longtems célèbre; il obtint, dès sa naissance, les suffrages les plus éclairés; et le succès en est devenu en quelque sorte populaire. Aussi ma tâche n'eût-elle pas été longue si l'auteur, plus difficile que le public, n'avait pas cru devoir perfectionner encore et sur-tout augmenter beaucoup un ouvrage reçu avec tant de faveur. Ces

Digitized by Google

augmentations si nombreuses en font, pour ainsi dire, un nouveau Traité. Tout est revu avec soin, et plus ou moins changé : ce qui seul est resté le même, c'est la théorie de l'auteur, ce sont les principes de goût, la doctrine littéraire qu'il exposa dans ses leçons après l'avoir prouvée par ses exemples. Cette doctrine est d'abord ce que je vais faire connaître, autant du moins que peuvent le permettre les bornes de ce journal.

Voici, dit M. le cardinal Maury lui-même, l'idée générale qu'on peut se former de l'éloquence de la chaire. « Un homme sensible voit son ami engagé dans quelques desseins contraires à son intérêt ou à ses devoirs, il veut l'en détourner, mais il craint d'éloigner de *lui sa* confiance par une opposition trop brusque : il s'insinue donc avec douceur : il ne combat pas d'abord, il discute. On ne l'écoute point; il ne demande qu'à être entendu : il prend l'accent de la pitié, et peu-à-peu il renforce ses raisons, en présentant les argumens de l'évidence avec la réserve du doute. On ne lui répond rien; on feint de ne le pas comprendre. Alors il se plaint, non de l'obstination, mais du silence : il va au-devant de toutes les objections, et les réfute. Animé du zèle indulgent de l'amitié, il est loin de prétendre à briller par l'esprit, il ne parle que le langage du sentiment. Bientôt, sûr d'intéresser, il s'interdit tout reproche, il découvre le précipice aux yeux de son ami, et lui en montre toute la profondeur, pour assaillir en lui l'imagination, la plus faible, mais la plus vive de nos facultés; c'est avec ce levier qu'il parvient à l'ébranler. Il s'abaisse jusqu'à la supplication, et donne un libre cours à ses soupirs et à ses plaintes. C'en est fait, le cœur cède, la vérité triomphe, les deux amis s'embrassent; et c'est à l'éloquence d'une persuasive tendresse que la raison et la vertu doivent l'honneur de la victoire. Orateur chrétien ! voilà votre premier modèle dans l'art de préparer et de graduer les triomphes de l'éloquence sacrée. Cet homme compâtissant qui doit s'attendrir pour convaincre, c'est vous-même : cet ami qu'il faut émouvoir pour le gagner, c'est votre auditoire. »

Voilà, sans doute, une très-belle et très-vive image

Digitized by Google

de l'éloquence évangélique. Je l'ai transcrite textuellement, parce qu'elle renferme, en quelque sorte, le texte de tout l'ouvrage, et les germes très-féconds de cette sage théorie que j'ai promis d'exposer, c'est-à-dire, d'extraire le plus succinctement qu'il se pourra.

Il suit d'abord de cette idée riche et fertile en applications, que pour convaincre une grande assemblée, l'orateur peut la considérer dans ses exhortations, dans ses plaintes, dans ses reproches, comme un seul ami, un seul infortuné, un seul coupable. Ainsi, par une fiction oratoire, il n'existe pour lui qu'un seul homme dans la multitude qui l'environne. Cet homme debout à ses côtés, s'attendrit tour-à-tour ou s'irrite, cède ou résiste; et le ministre de la parole qui veut parvenir à triompher de ses passions, de ses inconséquences et de ses préjugés, ne doit jamais le perdre de vue dans la solitude de ses compositions. *Les raisons qui seront assez persuasives pour surmonter sa résistance individuelle suffiront pour subjuguer la plus nombreuse assemblée.* Ainsi, pris à partie par l'orateur, son auditoire va l'écouter avec tout l'intérêt qu'inspire une cause personnelle.

Mais où trouver cet homme abstrait qui réunit en lui seul toutes les faiblesses, et doit éprouver toutes les émotions d'une multitude d'auditeurs? où le trouver? « Dans votre propre cœur..... Si vous avez médité les livres saints, si vous avez étudié les hommes, si vous avez bien lu les moralistes, qui ne sont pour vous que des historiens..... Peignez-nous ensuite vos propres combats, vos inclinations..... Faites sur vous-même l'épreuve de votre éloquence. Devenez, pour ainsi dire, l'auditeur de vos propres discours, et en anticipant ainsi sur l'effet qu'ils doivent produire..... vous jugerez vous-même si l'orateur est dans le vrai, et s'il a saisi l'accent de la nature..... »

A ces préceptes généraux succèdent les règles de l'art sur les compositions oratoires, et l'auteur traite d'abord de *la manière de préparer* ces compositions. Le précepte le plus important, le plus simple, et souvent le plus négligé, est de méditer long-tems son sujet, de le scruter à loisir. Ces longues méditations en feront seules

Digitized by Google

connaître toute l'étendue, toute la fécondité, tous les rapports : elles rempliront l'esprit d'idées neuves et d'images; et l'effet s'en manifestera bientôt par cette impatience de produire qu'elles donnent à l'orateur, saisi et comme entraîné par de soudaines inspirations qui rendent à ses yeux le sujet plus riche, la composition plus facile, plus rapide et plus attrayante. Alors se jettent les premières bases de l'édifice oratoire, alors s'amassent les matériaux; l'on en fera aisément ensuite une heureuse distribution; et déjà s'entrevoit de loin l'ensemble du discours, dans ces idées détachées qu'une combinaison savante va réunir.

Si pourtant malgré cet *amas* que vous avez fait *d'une forêt d'idées et de choses* (1), vous éprouvez en écrivant la lassitude et les langueurs d'une imagination refroidie, sortez, poursuit l'orateur (car l'auteur d'un *Essai sur l'éloquence* devait l'être, et M. le cardinal Maury l'est presque toujours), sortez de votre retraite..... Allez vous délivrer de cette sécheresse d'esprit dans les entretiens d'un ami éclairé qui partage vos études..... Bientôt cessera la stérilité, qui n'est que le sommeil du talent.

A-t-on enfin pénétré toute l'étendue, mis à sa disposition toutes les ressources du sujet? Il est tems de tracer son plan. C'est ici proprement que commence l'ouvrage de l'art. Souvent tout le mérite d'un discours dépend de cette première ordonnance. Placez-vous au centre de votre sujet; étendez et fixez ses limites : plus votre plan aura de grandeur, plus aussi vous trouverez dans votre matière de fécondité, d'abondance, plus vos détails s'enrichiront et seront susceptibles de produire des effets variés et frappans. Ecartez donc ces plans, ces divisions froides et stériles fondées sur des épithètes ou des oppositions de mots. N'imitez pas Massillon lorsqu'il cède une fois lui-même à la tentation de puiser un plan artificiel dans l'analyse de son texte. Ouvrez, dès le début, une vaste carrière au raisonnement et à l'imagination, c'est-à-dire, à l'éloquence. Marquez votre route avec

(1) *Silva rerum ac sententiarum comparanda est.* Cicéron, cité par M. le cardinal Maury.

Digitized by Google

ordre, avec précision, avec méthode; le génie a besoin d'être guidé, ou plutôt de se guider lui-même. Que l'auditeur sache d'abord où vous voulez le conduire; qu'il y ait dans votre composition du mouvement, une marche, une progression constante, qui renouvelle et accroisse toujours le développement des preuves, la force de l'argumentation, et la véhémence du pathétique. *Le progrès qui soutient la marche de chaque période est l'image naturelle des élans qui doivent animer d'un bout à l'autre* toute la composition. Bien persuadé que la gloire de l'orateur chrétien ne peut être solidement établie que par les succès qu'il obtient sur la multitude, évitez toutes ces divisions, ces distinctions affectées; sentez tout le tort que *l'esprit* fait quelquefois à l'éloquence; soyez simple, si vous prétendez à être sublime.

C'est dans l'exorde sur-tout qu'une noble simplicité doit être la seule parure de l'éloquence; mais on ne doit pas pour cela le travailler avec moins de soin; c'est là qu'il faut offrir avec art la perspective d'un vaste plan, faire connaître sa route, montrer de loin à l'auditeur quelles seront les parties saillantes sur lesquelles doit principalement arrêter son attention.

Pour se la concilier dès les premiers pas, une exacte définition du sujet est nécessaire. Des traits vifs et frappans vous conduiront plus sûrement encore au même but; et malgré la rigueur avec laquelle on vous recommande la simplicité, vous pouvez vous les permettre avec beaucoup de bonheur et de succès, si vous trouvez à la fois dans vous-même et dans votre matière de quoi vous élever encore au-dessus, et rester ainsi fidèle à la progression oratoire. Rien n'est plus heureux que d'entrer dans son sujet par un mouvement qui frappe les auditeurs, qui les sépare de leurs propres pensées, les réunisse à l'homme éloquent qui les domine, et les entraîne à sa suite avec toute la puissance et l'impétuosité du génie. Aussi Montaigne disait-il : « Je veux des discours qui donnent la première charge dans le plus fort du doute; et je cherche des raisons bonnes et fermes d'arrivée. »

Tous les sujets ne sont pas susceptibles de produire

Digitized by Google

ces impressions qui sont le triomphe de l'éloquence. M. le cardinal Maury recommande avec instance de les choisir grands et religieux. En effet, la religion, ses vérités surnaturelles, ses promesses, ses menaces, une éternité terrible ou consolante, tels sont les objets qui peuvent élever le génie du véritable orateur chrétien, et assurer son empire sur une nombreuse assemblée. C'est circonscrire son talent dans des limites bien étroites que de se borner, comme on l'a fait trop souvent, à ces dissertations froidement morales qui ne peuvent se rattacher à la religion que par d'artificieux rapports. *Choisissez donc de préférence*, dit M. le cardinal Maury, *des sujets religieux et vastes qui vous placent au milieu de la conscience de vos auditeurs, et qui, en les environnant sans cesse de l'horizon de l'éternité, embrassent tous les intérêts de l'homme chrétien.*

Le genre des éloges et des panégyriques peut vous offrir des sujets aussi pleins d'intérêt que de grandeur, et sur-tout très-variés pour le vrai talent qui sait mettre à profit la diversité des caractères, des époques et des événemens. D'ailleurs, quoi de plus propre à enflammer l'imagination d'un orateur que *l'auguste ministère de dispenser la louange aux héros chrétiens dont les exemples honorent notre culte*, et bien souvent aussi accusent nos mœurs? Mais une vie sans taches suffit-elle pour obtenir un éloge public? Peut-elle fournir assez d'alimens à l'éloquence? Non, sans doute; et pour soutenir l'éclat de ces hommages solennels, il faut s'être élevé au-dessus des vertus vulgaires, et se présenter à la postérité avec des droits publics à une renommée imposante.

Ce qui est de la plus haute importance dans toute espèce de composition, je veux dire, la profonde connaissance du sujet, semble plus particulièrement encore être indispensable dans le panégyrique. Comment éviter sans ce secours les écueils ordinaires de ce genre, les déclamations, le vague des lieux communs, et l'insignifiante monotonie de ces louanges banales qui n'ont jamais bien caractérisé un seul homme célèbre, parce

Digitized by Google

qu'elles peuvent s'appliquer à tous avec presque autant de justesse ?

Cette espèce de discours, dit M. le cardinal Maury, devrait réunir, aux récits instructifs d'un éloge historique, l'intérêt plus animé d'un éloge oratoire. Cette pensée est développée, éclaircie et présentée en exemple, ou, pour ainsi dire, en action dans plusieurs pages de l'*Essai sur l'éloquence*, et notamment dans un aperçu de la manière dont il faudrait disposer en chaire l'éloge de Saint-Vincent de Paule. Dire avec quelle supériorité toute cette partie de l'ouvrage est traitée, ce serait, sans doute, ne rien apprendre à ceux qui ont entendu ce même éloge prononcé par M. le cardinal Maury, à ceux qui ont relu plusieurs fois, et médité comme des modèles, le panégyrique de Saint-Louis et celui de Saint-Augustin.

Quel que soit le genre dans lequel s'exerce un orateur, et quelques sujets qu'il traite, c'est de son style que va dépendre la durée de sa réputation. Aussi toutes les lois du style sont-elles exposées avec art dans cet ouvrage; analysées avec goût, développées avec étendue: les formes, les mouvemens oratoires, les figures, l'harmonie, toutes les délicatesses de diction y sont présentées en définitions, en préceptes et en exemples, en exemples multipliés, variés, enchanteurs ou admirables, tirés des Bossuets, des Fénélons, des Massillons, des Bourdaloues, de tous nos orateurs chrétiens, et même assez souvent de nos écrivains dits profanes. Cette partie de l'ouvrage contient un grand nombre d'observations ingénieuses, de maximes utiles et de curieuses traditions qui ne se trouvent nulle part.

Enfin, pour ne rien oublier de ce qui peut être utile aux jeunes *candidats de la chaire*, M. le cardinal Maury leur indique toutes les sources dans lesquelles ils doivent puiser. Persuadé qu'un mauvais débit suffit seul pour détruire l'effet d'un très-bon discours, il ne néglige pas même de leur donner des avis sur cette partie de leurs études; et il termine en les exhortant, avec éloquence, à surmonter les dégoûts qui se rencontrent fréquemment sur leur route, par la considération de la

Digitized by Google

noblesse de leur ministère, et de l'utilité dont ils peuvent être aux hommes.

Il est facile de sentir maintenant quelle doit être celle d'un tel livre, et de décider si la chaire peut enfin se flatter d'avoir son Quintilien. « M. l'abbé Maury, a dit » M. de Laharpe en rendant compte, dans ce journal, » de la première édition de cet *Essai*, M. l'abbé » Maury fait une analyse abrégée de toutes les parties » relatives à l'éloquence de la chaire; il n'en omet au- » cune depuis l'invention jusqu'au geste, et saisit dans » chaque objet les points essentiels. Dans ce plan, il » était impossible qu'il ne répétât pas quelquefois ce qui » avait été dit. Il eût peut-être été plus piquant de ne » prendre que la fleur du sujet, et de ne donner qu'un » Essai sur ce qu'il y a de plus important dans les études » de l'orateur chrétien. Mais M. l'abbé Maury a cru » qu'un Traité complet serait plus utile à ceux qui cou- » rent la même carrière que lui. D'ailleurs, toutes les » parties qu'il embrasse sont discutées avec esprit et avec » intérêt. Il écrit en homme fait pour donner le pré- » cepte et l'exemple, et pour parler avec affection d'un » art qu'il a cultivé avec succès. Il sait proportionner son » ton aux matières qu'il traite, et c'est avec énergie qu'il » peint l'énergie de Démosthènes, etc. »

Ce jugement, très-juste dès l'époque où il fut porté, l'est aujourd'hui bien davantage. Il avertit assez les lecteurs de ne pas croire, sur la foi d'une sèche et courte analyse, que l'*Essai sur l'éloquence de la chaire* ne soit qu'une simple rhétorique, un froid et pédantesque traité de composition et de style. Ils y reconnaîtront au contraire le langage d'un vainqueur qui, parvenu au bout de la lice, invite de nouveaux athlètes à le suivre, et qui, s'il leur trace la route avec sagesse et précision, l'a parcourue lui-même avec audace. Sa doctrine, souvent lumineuse, est non-seulement appuyée sur le raisonnement et sur l'exemple, mais encore sur l'application : elle est développée dans les divers portraits que fait l'orateur des grands maîtres de la chaire; et c'est une chose remarquable que l'adresse avec laquelle M. le cardinal Maury a su généralement passer des préceptes aux

Digitized by Google

modèles, et faire découler ses leçons de l'étude raisonnée des écrivains de génie.

Pour ne pas rompre le fil de l'analyse que j'ai donnée de sa doctrine littéraire, je n'ai point parlé dans cet article de ces portraits, de ces études, de ces jugemens nombreux et toujours pleins d'intérêt qui sont mêlés, dans tout l'ouvrage, aux préceptes didactiques, presque toujours avec bonheur, mais quelquefois cependant avec trop peu de méthode. J'en parlerai dans un second article, où je tâcherai aussi de faire apprécier, par des citations, le style et la manière oratoire de l'écrivain.

Le Derviche, conte oriental; suivi de Tamara, ou *le Lac des Pénitens*, nouvelle indienne; et de Ah si!...., nouvelle allemande. — A Paris, chez *Briand*, libraire, rue des Poitevins, n° 2.

Le coup d'essai de M. de Boufflers dans la carrière où il se représente aujourd'hui, fut un véritable coup de maître, et fixa d'autant plus facilement tous les regards sur son auteur, que sa position le mettait plus en évidence. C'était, à-peu-près, à la même époque que Marmontel publiait ces Contes qui font aujourd'hui, comme ils faisaient alors, la partie la plus brillante de sa réputation. Ce genre, considéré comme très-léger par des écrivains qui se croient de poids parce qu'ils sont pesans, n'en est pas moins un de ceux où les succès s'obtiennent le plus difficilement, si l'on en juge par le très-petit nombre de ceux que le tems a consacrés. On n'est pas généralement convaincu, malgré l'autorité de Boileau, qu'un Sonnet sans défaut vaille seul un long poëme; mais il est hors de doute qu'une *nouvelle* sans défaut vaut presque toujours mieux qu'un long roman. Pour apprécier le mérite de ce genre d'ouvrage, il suffit de se rendre compte des qualités qu'il doit réunir. La fable doit en être simple, neuve, et présentée sous une forme dramatique; les situations attachantes sans le secours des développemens; les caractères saillans, et pourtant esquissés à grands traits; enfin l'action doit en

BIBL. UNIV. GENT

Digitized by Google

être claire, rapide et complète. Ces premières conditions remplies ne sont encore que la partie la plus facile d'un travail où le fonds est compté pour peu de chose, si la broderie dont il est orné ne se trouve, à-la-fois, riche élégante et de bon goût. Le charme du style est ici de première nécessité, et se compose de nuances délicates qu'il n'est donné qu'à bien peu d'écrivains de savoir assortir. Dans les nouvelles en prose, comme dans les contes en vers, le style doit être facile sans prolixité, naïf sans niaiserie, spirituel sans affectation, et piquant sans trop de recherche. En n'admettant que le petit nombre d'ouvrages où tant de difficultés ont été heureusement vaincues, il doit être permis de les regarder (contre l'avis de quelques pédagogues) comme formant un genre estimable dans la littérature, et non comme *une mode dont la raison a fait justice.*

A l'appui d'un fait qui n'existe pas, un écrivain périodique a cru devoir apporter une preuve également controuvée, en affirmant avec bienveillance *que les contes récemment insérés dans le Mercure de France n'ont fait aucune sensation :* nous affirmerons avec plus de certitude que la plupart des nouvelles insérées dans le *Mercure* depuis quelques années par MM. de Boufflers, de Sévelinges et Sarrasin, ont été lues avec un extrême plaisir; que plusieurs ont été traduites en allemand, en anglais, et reproduites dans les journaux étrangers ; et qu'enfin nos auteurs dramatiques en ont transporté avec succès quelques-unes sur la scène. Quelle autre *sensation* voulait-on quelles produisissent?

Sans aller chercher l'origine de cette espèce de production dans la poussière des fabliaux, il est facile de prouver qu'on s'est montré trop généreux envers Marmontel en lui attribuant l'honneur d'avoir créé une branche de littérature, cultivée dans le siècle précédent par mesdames de Montpensier, de Villedieu, par Chevreau, Scaron, Sarrasin, qui n'avaient fait eux-mêmes que marcher sur les traces de Cervantes. Ces nouvelles, il est vrai, plus romanesques qu'intéressantes, laisseraient encore à Marmontel le mérite d'une sorte d'invention, si Hamilton, mesdames de la Fayette et de

Digitized by Google

Tencin n'avaient évidemment indiqué à l'auteur des *Contes Moraux* la nouvelle route où il est entré et qu'il a parcourue avec beaucoup de succès. M. de Boufflers s'est montré plus original dans ses contes, et particulièrement dans celui d'*Aline*, où l'on retrouve bien toute la grace, tout l'esprit d'Hamilton, mais présentés sous d'autres formes et soutenus par un plus grand fond d'intérêt. Ce caractère d'originalité, qui manque à la plupart de nos écrivains modernes, dont les écrits semblent jetés dans le même moule, se fait remarquer dans toutes les productions de M. de Boufflers et distingue éminemment celles dont nous allons essayer de rendre compte.

Le recueil que nous annonçons ne contient que trois contes ; le premier, dont une anecdote véritable a fourni le sujet, est intitulé : *le Derviche*. En voici l'analyse :

Le vaillant Akbar avait soumis l'Asie entière à sa puissance et subjugué tous les cœurs par sa bonté. Juste, humain, libéral, tolérant, affable, toutes les vertus se disputaient son grand cœur, et leurs excès étaient ses seules imperfections. L'Etat, au sein d'une paix glorieuse, voyait fleurir l'agriculture, les arts et le commerce. De nombreuses caravanes couvraient les routes de l'Indoustan, et l'une d'elles était composée de quelques émirs licenciés de l'armée royale, qui rentraient dans leurs foyers pour y jouir de leur gloire et des bienfaits dont le sultan les avait comblés. Chaque station était marquée par un festin où nos braves guerriers à table, s'entretenaient de leurs périls passés, de leur bonheur actuel et des projets différens que chacun formait pour l'avenir.

L'un d'eux, le jeune Mohely, n'était connu de ses compagnons que par sa valeur brillante et la singularité de son costume. Sa figure était cachée en partie sous les plis d'un ample voile de mousseline, qui enveloppait sa tête à la manière des femmes du Candahar. Il parlait peu et ne se faisait remarquer que par les services qu'il rendait à ses frères d'armes. Un jour, sur la fin d'un de ces repas où les vins de Shiras et d'Yerd n'avaient pas été épargnés, le rideau de la tente s'entrouvre et l'on voit

Digitized by Google

paraître un derviche dont l'air vénérable fixe l'attention de toute l'assemblée. La vraie bravoure honore la vieillesse ; aussi le saint personnage fut-il mieux accueilli des guerriers indiens que ne le fut l'infortuné Bélisaire par les courtisans de Justinien dans une circonstance à-peu-près semblable. On le force de s'asseoir à table, et dans la conversation qui s'établit, le vieillard leur apprend qu'il est envoyé, par le sultan, à la recherche d'un guerrier qui sauva la vie au monarque à la bataille de Platila, et qui se dérobe depuis quatorze ans à sa reconnaissance. Un fer de lance empreint sur la joue du libérateur d'Akbar est le seul indice auquel on puisse le reconnaître. On devine déjà que Mohely est celui que cherche le derviche, et qu'il ne se voile une partie de la figure que pour ne pas être découvert.

Le derviche et Mohely se dérobent quelques momens à la joie bruyante des convives, et, à la prière du jeune guerrier, le vieillard lui fait part de ses propres aventures. Il avait un fils unique que sa prodigieuse valeur entraînait chaque jour dans des périls nouveaux. Pour réprimer les élans d'une audace impétueuse, source de continuelles alarmes, à la suite d'un combat que le jeune homme venait de soutenir contre un tigre qui l'avait blessé à la joue, son père exigea de lui qu'il renonçât à l'exercice de la chasse ; mais à quelque tems de là un lion furieux vint ravager le pays ; Idalmen (c'est le nom de son fils) oublie sa promesse, vole au-devant du monstre, le terrasse, et laisse sur le champ de bataille son manteau ensanglanté que l'on s'empresse de rapporter à la maison paternelle. Cet indice qui trompa jadis le patriarche Jacob, produisit le même effet dans la famille d'Idalmen ; on le crut mort, sa mère succomba bientôt à sa douleur, et le jeune homme ne reparut après ce funeste accident, que pour être accablé de la malédiction d'un père qui voyait en lui le meurtrier de son épouse. Idalmen s'est condamné à l'exil ; mais bientôt après, son père accablé de sa perte, renonce aux grandeurs, à la fortune, à sa patrie, et sous l'habit d'un simple derviche parcourt, depuis dix-sept ans, l'Asie, pour y chercher un fils dont le souvenir fait le désespoir de

Digitized by Google

de sa vieillesse. Rien de plus ingénieux que la manière dont l'auteur a gradué cette nouvelle reconnaissance, car il est tems pour nous de le dire, c'est à Idalmen à son fils lui-même, caché sous le nom de Mohely, que le derviche raconte ses malheurs. De tems à autre, le guerrier interrompt le récit du vieillard par des observations qui portent sur des circonstances dont celui-ci n'a pas parlé. *Cela est vrai*, dit à chaque fois le derviche, *mais je ne croyais pas vous l'avoir conté;* à quoi l'émir répond toujours : *Bon vieillard, comment le saurais-je autrement?* Tout se découvre enfin ; Mohely se fait reconnaître à son père ; il lui avoue même que c'est lui qui a sauvé les jours du sultan (sans qu'on devine pourquoi il a mis jusqu'ici tant de soin à se dérober aux recherches du monarque). Idalmen présente son père à ses compagnons de voyage ; ils poursuivent leur route vers la ville royale, et sont arrêtés aux portes par le cortége pompeux du grand Akbar qui vient lui-même au devant de son libérateur, qu'il proclame roi de Platila, en mémoire de cette grande journée.

Nous n'avons pas besoin de prévenir nos lecteurs que cette froide esquisse ne peut leur donner qu'une idée très-imparfaite d'un tableau charmant, dont le mérite principal est dans l'expression des figures, dans la grâce des détails, et dans la fraîcheur du coloris.

Si M. de Boufflers, dans l'avant-propos qui précède le comte du Derviche, ne courait en quelque sorte au devant de la critique, nous pourrions lui reprocher quelques erreurs géographiques dans la peinture des lieux, quelques fautes contre le costume dans la peinture des peuples ; nous nous permettrions de lui faire observer qu'un *derviche* est un moine mahométan, et que cette même classe d'hommes, dans la religion des Indous, se nomme *fakir;* qu'on ne connaît point aux Indes le titre d'*émir* qui ne peut appartenir qu'à des Musulmans. Mais, tout en convenant avec l'auteur que ces légères erreurs, dans un conte, ne tirent point à conséquence, nous pensons qu'il est facile de les corriger, et que M. de Boufflers ne peut se dispenser de les faire disparaître dans les éditions subséquentes.

Digitized by Google

Nous dirons peu de choses du second de ces contes intitulé : *Tamara*, ou *le Lac des Pénitens*. L'idée en est ingénieuse, mais peut-être un peu forcée ; le merveilleux lui-même a sa vraisemblance. Quelque bon ou mauvais génie pourra bien creuser un lac dont les eaux auront la propriété de réfléchir l'ame et non pas la figure de ceux qui s'en approcheront ; mais ce lac ne subsistera pas long-tems : trop de gens sont intéressés à son desséchement. Quoi qu'il en soit, ce petit ouvrage, plein de la morale la plus douce et la plus relevée tout à-la-fois, est écrit avec autant de pureté que d'élégance ; nous aurions désiré seulement que l'auteur fût moins prodigue de mots étrangers et quelquefois étranges. Lorsque ces expressions sont tellement locales qu'elles n'ont point d'équivalent dans notre langue, il faut bien en prendre son parti ; mais un ouvrage finirait par devenir inintelligible si l'on y accumulait beaucoup de mots tels que *sares-ouaty* (la science), *orangas* (l'éléphant royal), *dewatas* (les vents), *mayas* (les illusions), et quelques autres qui, même en français, n'ôteraient rien à l'originalité du conte.

C'est sur-tout dans la nouvelle allemande intitulée : *Ah si !* qu'on aime à retrouver l'auteur d'*Aline*, et des *Lettres de la Suisse*, avec cette grâce piquante, cette verve de saillies, disons même, avec ces défauts aimables dont il serait peut-être fâcheux qu'il se corrigeât.

C'est au milieu de la nuit, dans une rue de Flussenstat, petite ville de la Souabe, que la voiture de M. le comte de Gluksleben et celle de Mme de Blumm se heurtent et s'accrochent avec tant de violence qu'elles se brisent l'une contre l'autre. En un moment tous les habitans sont sur pied. M. le bourgmestre (personnage officieux et important dont on regrette que l'auteur n'ait pas tiré un plus grand parti) dirige avec une gravité très-comique les secours que l'on prodigue aux voyageurs, et attendu que dans la meilleure auberge de Flussenstat on ne trouve que des tables et point de lits, il entraîne chez lui les deux étrangers. Mme de Blumm est d'abord très-contrariée d'un retard dont on ne peut fixer le terme, car le charron de l'endroit ne travaille plus à cause de

Digitized by Google

son âge, le sellier est à plusieurs lieues de là, et le maréchal est malade. L'impatience de la dame est d'autant plus naturelle qu'elle est en route pour rejoindre une amie d'enfance dont elle va épouser le frère, qu'elle ne connaît pourtant pas encore, ce qui contribue peut-être un peu à modérer son humeur. M. le comte se trouve exactement dans la même situation : il court la poste pour aller se marier avec une femme qu'il n'a jamais vue ; mais à vingt-cinq ans, la rencontre d'une jeune et jolie veuve avec laquelle on est forcé de passer quelques jours, est un des contre-tems auquel on se résigne le plus volontiers. M. de Gluksleben console du mieux qu'il peut sa compagne, et s'occupe, en apparence, avec beaucoup de zèle, des moyens de faire raccommoder sa voiture.

C'est-là que commence l'intrigue, et c'est dans l'ouvrage même qu'il faut en suivre les développemens, qu'il faut voir naître et se fortifier graduellement une passion réciproque, avec toute la vraisemblance, toute la mesure qu'exigent les convenances les plus délicates de la société. C'est dans l'ouvrage même qu'on pourra se faire une idée de l'art avec lequel l'auteur a su tracer ce caractère si piquant et si nouveau de Martine, cette petite femme de chambre sortie pour la première fois de son village, et faisant, à force d'ingénuité, marcher une intrigue avec plus de succès que ne le pourrait faire la soubrette parisienne la plus adroite et la plus exercée.

Cependant un jour, deux jours, trois jours se passent et les réparations les plus urgentes ont été faites : mais les glaces sont brisées, il faut deux jours encore pour s'en procurer d'autres, et sans un rhume opiniâtre on partirait sans les glaces. Ce rhume a pourtant diminué, grâce à un thé excellent que le comte avait dans une cassette. Copions ici M. de Boufflers :

« Eh bien ! madame, la boîte est là, permettez qu'on la place dans votre voiture.... après en avoir retiré un très-aimable compagnon de voyage, mais dont je doute que vous puissiez tirer grand parti. — Comment cela ? — Parce que je crains qu'il ne parle pas votre langue. — De qui parlez-vous ? dit la comtesse. — De Virgile,

Digitized by Google

répondit le comte, en montrant un petit Elzevir qui se trouvait dans la cassette. J'en ai été charmé jusqu'à présent; mais je crains, après ceci, ajouta-t-il avec un regard qui expliquait parfaitement sa pensée, qu'il ne me trouve beaucoup moins d'attention. — ..... J'ai un jugement hasardé à vous faire expier. — Hasardé, reprend-il, et à propos de quoi? — A propos de ce petit compagnon de voyage dont vous croyez que je ne pourrais tirer aucun parti. — Ah! madame, pardonnez si, au premier coup-d'œil, je vous avais pris pour une femme.... — Comment? — Oui, pour une personne charmante, mais auprès de qui mon ami perdrait son latin. — Voulez-vous, puisque vous me condamnez à garder la chambre, que nous prenions votre ami en tiers et que nous en lisions quelque chose ensemble..... ..... Vous êtes étonné de ma science; mais sachez que ce qui m'a fait apprendre le latin, c'est que je ne pouvais pas supporter de lire Virgile en français. Quelle honte, pour la France, que le plus parfait des poëtes n'ait eu jusqu'à présent que d'aussi pitoyables traducteurs! — En effet, dit le comte, il a toujours été en mauvaises mains jusqu'à l'abbé Desfontaines. — Inclusivement, ajoute la comtesse; comment voulez-vous qu'un pédant comprenne un poëte? — Eh bien! soyez contente, il lui naît un vengeur, comme pour sa *Didon*, et tel que vous me voyez... — Comment, serait-ce vous qui vous chargeriez de l'entreprise? — Hélas! tant de gloire ne m'appartient point; mais je m'en repose sur un bon camarade de classe que j'avais au Collége de la Marche à Paris, l'année d'avant Mahon; un petit Auvergnat qui à quinze ans est devenu amoureux de la poésie de Virgile. — Un amoureux de quinze ans! c'est bien jeune pour les muses. — Jusqu'à présent c'est le plus favorisé. Déjà tout le pays latin le voyait d'un œil d'envie; on aurait dit que Virgile lui-même l'avait déclaré son héritier. — Alors il sera bien riche. — Ce qui le prouverait, c'est qu'il est impossible de lire de suite quelques vers de l'un comme de l'autre, sur le sujet le plus indifférent, en apparence, sans être étonné de l'émotion qu'on éprouve.....»

Digitized by Google

Quelqu'agréable que soit ce morceau, nous ne le citons pas comme un des plus piquans de l'ouvrage, mais comme un modèle de la louange la plus délicate, et comme un hommage touchant et sincère, également honorable pour l'écrivain distingué qui le rend, et pour le grand poëte qui le reçoit.

Dans l'impossibilité où nous sommes de faire connaître cette gradation imperceptible de sentimens et de situations qui amène si naturellement le dénouement de cette nouvelle, nous nous bornerons à dire qu'au bout de quelques jours nos voyageurs, épris l'un de l'autre, voient arriver avec beaucoup de peine le moment qui doit les séparer; qu'en se confiant leur projet de mariage, ils n'ont pas de peine à se convaincre qu'il y aurait quelque chose de mieux à faire pour eux, que d'aller épouser une personne qu'ils ne connaissent pas; que les deux mariages projetés se rompent par une complication de circonstances plus imprévues que nécessaires; finalement que M. de Glukseben épouse Mme de Blumm.

Après avoir donné une idée du sujet, nous pouvons nous dispenser de faire l'éloge du style de cette nouvelle; on conçoit assez qu'elle récolte de fleurs de toute espèce l'auteur a dû faire dans un champ si bien préparé, où il peut se dire véritablement sur son terrain. Il faut pourtant qu'il s'attende que certaines personnes, qui se refusent trop souvent l'usage de l'esprit, lui en reprocheront l'abus; qu'elles auront grand soin d'isoler quelques phrases, de déplacer quelques expressions pour montrer de la prétention et de la recherche dans un style dont la grâce et l'abandon est le premier mérite, et qui (semblable à certaines figures auxquelles ne messiéent pas quelques marques de petite vérole) perdrait de sa physionomie en acquérant plus de perfection. Ajouter que l'on remarque dans ce petit volume une connaissance particulière du cœur des femmes, l'habitude des convenances d'un certain monde, des mœurs et des usages de la meilleure compagnie, pourrait être un éloge pour beaucoup d'autres écrivains, mais par

Digitized by Google

rapport à M. de Boufflers, cette remarque serait mise au nombre de celles que d'Alembert qualifie de *vérités niaises*. JOUY.

LE COUVENT DE SAINTE-CATHERINE, *ou* les Mœurs du 13e siècle; roman historique d'Anne Radclife, traduit par Mme la baronne CAROLINE A*** née W*** de M***, agrégée à plusieurs académies étrangères, auteur du *Phénix*, d'*Esope au bal de l'Opéra*, des *Mémoires de Babiole*, du *Sterne de Mondégo*, etc., etc. — Deux vol. in-12. A Paris, chez *Renard*, libraire, rues Caumartin, n° 12, et de l'Université, n° 5.

DES malveillans s'étaient plu à répandre le bruit de la mort de Mme de Radclife; et nous avons craint longtems de ne plus voir de nouveaux fruits de sa sombre imagination. Mais il paraît qu'elle vit encore, ou que du moins on a recueilli de son héritage une collection assez considérable de romans posthumes, puisque, de tems en tems, d'officieux traducteurs en enrichissent la littérature française. Quoi qu'il en soit, lecteurs, voici un nouveau roman que l'on impute à Mme Radclife; et c'est à Mme la baronne Caroline A*** née W*** de M***, que vous en devez la traduction, comme vous lui deviez aussi, peut-être sans le savoir, *le Phénix*, *Esope au bal de l'Opéra*, etc., etc.

Mais avant d'entrer dans les souterrains et les tours obscures des antiques châteaux, arrêtons-nous un instant sur la dédicace que le traducteur a mise à la tête de son ouvrage. Mme Caroline A*** fait hommage à son mari de sa nouvelle production dans les termes suivans :

« Depuis Clotilde de Surville, mon cher José, aucune » femme n'osa prendre son mari pour Mécène, et quoi- » que cet oubli date de cinq siècles, personne ne s'en » est étonné, pas même nos indulgens détracteurs; on » voit si rarement des fleurs sur les mines de fer, et de » la rosée sur les mines d'or !... Pour toi qui n'es, grâces » à Dieu, qu'une mine de sciences, etc. »

Digitized by Google

On pourra bien ici ne pas trouver rigoureusement observé ce précepte du législateur du Parnasse :

Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.

Ce n'est pas dans le début seul, qu'on aperçoit ce défaut de clarté, si sévèrement réprouvé par toutes les poétiques. Si le mari de Mme Caroline A*** n'a pas reçu avec cette dédicace quelques éclaircissemens particuliers, il sera certainement tout aussi embarrasé que nous, pour l'explication de cet autre passage :

« Malgré la secte d'incrédules qui s'élève pour nier » l'existence des êtres qui nous ont précédés depuis Ho- » mère jusqu'à Jésus-Christ, depuis Sapho jusqu'à Clo- » tilde, j'aime à penser que Dieu fait homme a conçu » l'évangile, et qu'une femme digne d'y croire a adoré » en une seule personne, *l'amitié*, *l'amour* et *l'hymen*. »

Nous croyons qu'en effet, comme le dit l'auteur de la dédicace, *dans ce même pays où rien n'étonne plus*, cette dédicace *sera une chose assez rare*.

Dirons-nous par quels motifs Mme Caroline A*** a entrepris la traduction du *Couvent de Sainte-Catherine*, quoiqu'elle n'ait jamais aimé ni Mme Radclife ni ses ouvrages ? Dirons-nous comment elle s'est déterminée à *mettre* (ce sont ses expressions) *des ailes de papillon aux oiseaux de mort* de l'auteur anglais ? Non, le récit en serait long, inutile d'ailleurs ; et nous nous bornons à renvoyer le lecteur à la préface de l'ouvrage, qui lui apprendra tout cela et bien d'autres choses encore.

Voyons ce qui se passe au couvent de Sainte-Catherine. Mais quoi ! il n'est question de ce couvent que dans une très-petite partie du roman ! il n'est l'occasion, le motif d'aucun événement remarquable ; il n'est pas le lieu de la scène, et n'est pour rien dans l'action. Pourquoi donc cet ouvrage est-il appelé *le Couvent de Sainte-Catherine?* Malheureusement on n'a que trop de questions de ce genre à faire à Mme Caroline A***, ou plutôt à Mme Radclife; puisque c'est bien cette dernière qui est l'auteur du roman, et que le traducteur avoue n'avoir fait que corriger par des nuances de style la monotonie de l'original. Nous dirons donc, sans craindre d'offenser une

Digitized by Google

de nos aimables compatriotes, que *le Couvent de Sainte-Catherine* est inférieur à tous les autres ouvrages du même auteur, à ceux même qu'on a composés sous son nom. C'est sur-tout par le plan que cet ouvrage est défectueux. L'intrigue en est embrouillée. Les incidens, qui y sont multipliés, sont généralement mal amenés. On y voit de grands crimes sans motif, de grands malheurs sans intérêt. C'est le premier roman de Mme Radclife où l'on ne remarque pas, au milieu de ses défauts, le talent particulier qu'elle a pour les descriptions, cet art de préparer l'imagination à des tableaux sinistres, de tenir l'esprit en suspens, dans l'attente du merveilleux, de jeter enfin l'épouvante dans les cœurs. Ses spectres, ses fantômes manquent ici du prestige dont elle sait ordinairement les environner; et sur-tout la raison n'y est pas satisfaite, lorsqu'on veut lui expliquer des apparitions que l'imagination frappée a pu croire un moment surnaturelles.

On n'attend pas de nous sans doute l'analyse de cet ouvrage. Il est entendu qu'on ne saurait, sans copier le livre même, rendre compte d'un roman où les événemens se multiplient et se croisent à chaque instant, où les caractères ne sont pas assez prononcés, où les situations n'ont point de développement.

Comment avec des noms célèbres, des aventures extraordinaires et même avec un style qui ne manque ni de force, ni de couleur, ne parvient-on pas à intéresser dans le roman dont nous parlons? C'est qu'il est atteint d'un vice capital, le défaut de raison; et que la raison est en tout ouvrage, *même en chansons*, la condition rigoureuse pour plaire et pour réussir. On trouve souvent ici, dans le tableau d'une situation qui pourrait devenir intéressante, des réflexions épigrammatiques, je ne sais quel ton léger et sardonique qui contrastent tout-à-fait avec les lieux, le tems et la situation. Si ce sont là *les nuances de style par lesquelles* Mme Caroline A*** *a cherché à corriger la monotonie de l'original*, elle n'a que trop réussi, et elle aurait mieux fait de traduire tout simplement l'auteur anglais avec les défauts particuliers au genre de ses ouvrages. H. D.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

Le 6 de ce mois, jour anniversaire de la bataille de Wagram, les honneurs funèbres ont été rendus au maréchal duc de Montebello. Son corps, déposé depuis quelques jours, dans l'église des Invalides, sous les mêmes voûtes qui renferment les cendres de Turenne et de Vauban, avait été porté au milieu de la nef et placé sous un obélisque de forme égyptienne, aux quatre coins duquel s'élevaient les statues de la Force, de la Prudence, de la Tempérance et de la Justice. La chapelle ardente, formant une pyramide enflammée, avait été érigée sous le dôme. L'église tendue de noir était décorée des armes du maréchal, et des noms des affaires où il s'est illustré. Pendant la messe, le Conservatoire de Musique a exécuté, avec la perfection qui distingue cette excellente école, ce fameux *Requiem* de Mozart, que l'on regarde comme le chef-d'œuvre de son illustre auteur. Mais soit que l'orchestre ne fût pas assez nombreux pour la grandeur du local, soit que les draperies dont l'église était tendue, absorbassent en partie les sons, du moins est-il certain que ce morceau ne produisit pas tout l'effet qu'on en devait attendre. L'oraison funèbre du maréchal, prononcée par M. l'abbé Raillon, chanoine de l'église métropolitaine, en présence du prince archichancelier qui présidait cette cérémonie, offre des traits de la plus haute éloquence, où l'on a cru reconnaître un élève et un successeur de l'illustre évêque de Clermont.

A trois heures, le cortége est parti des Invalides et a traversé le péristyle, tout entier drapé de noir, et sur lequel on lisait cette inscription : *Napoléon à la mémoire du duc de Montebello, mort glorieusement aux champs d'Essling, le 22 mai* 1809. Des détachemens de différens corps et de toutes les armes ouvraient la marche; ils étaient suivis du cortége religieux, composé de vieillards et d'enfans des hospices, du clergé de Paris représenté par des ecclésiastiques des différentes paroisses; le char funèbre venait ensuite; quatre maréchaux de l'Empire portaient les coins du poële, et les aides-de-camp du duc de Montebello

Digitized by Google

escortaient sa voiture vide, derrière laquelle marchait, conduit à la main par deux écuyers, le cheval de bataille du maréchal. La famille et des députations des différens corps de l'Etat fermaient la marche.

Arrivé au Panthéon, le corps a été descendu, par des grenadiers décorés et blessés à la même bataille où périt le maréchal, dans l'église souterraine, où il restera déposé jusqu'à ce qu'on ait achevé le monument qu'on lui destine.

Les cavaux funéraires pratiqués sous le Panthéon, sont remarquables par leur grandeur, par la noblesse et la sévérité du style. Les corridors sont vastes et pourront, lorsque la mort aura rempli ces tristes cellules, recevoir plus de 1200 cercueils, rangés comme anciennement à St.-Denis sur des supports de fer scellés dans la muraille. Chaque caveau renferme cinq places, et dans chacun on a pratiqué deux petites niches où peut être déposée une partie de la dépouille mortelle de ceux dont les corps n'auront pu être transportés en entier dans ce dernier asyle. La construction en est simple et sans aucune espèce d'ornement. Le jour, ingénieusement ménagé, ne laisse pénétrer qu'avec peine, à travers des soupiraux demi-circulaires, une lueur pâle et mourante, dont l'effet ajoute encore aux émotions que ces lieux inspirent.

— Les galeries déjà si vastes du Muséum d'Histoire naturelle, au jardin des Plantes, viennent encore d'être agrandies du côté du nord, de plusieurs pièces qui permettront d'exposer et de classer une foule d'objets curieux que le défaut d'espace obligeait de tenir entassés sans ordre dans des appartemens fermés. Au nombre des acquisitions nouvelles dont s'est augmenté cette collection la plus riche que l'on connaisse, se trouve un énorme squale (*squalus maximus*) de Linné, pêché près de Dieppe, dans le mois de février dernier. Ce poisson a 25 pieds et demi de long.

—Les jardins publics et les spectacles ont alterné pour les recettes, dans cette dernière quinzaine. Le beau tems et la pluie dispensent tour-à-tour leurs faveurs aux spectacles en plein vent, et aux spectacles couverts. C'est ainsi que dans une grande ville bien civilisée rien n'est perdu pour le plaisir. Quand les allées de Tivoli sont encombrées, les loges des théâtres sont désertes, *et vice versâ*. Chacune des variations de l'atmosphère indique un amusement nouveau. Pleut-il le dimanche, on lit après dîner l'annonce

Digitized by Google

de spectacles, et dans le conseil de famille on se décide à la pluralité des voix. Les jeunes filles proposent l'Opéra-Comique, les garçons préfèrent Brunet ou Franconi; les grands parens seraient bien d'avis d'aller aux Français ou à l'Opéra, mais on a tant vu le *Médecin malgré lui* et la *Caravane!* Enfin, après une longue discussion, par amendement, on prend le parti d'aller s'attendrir au mélodrame. Fait-il beau tems au contraire, on arrange des parties de campagne; les jolies grisettes cherchent des prétextes pour sortir de bonne heure et des raisons pour rentrer tard; des milliers de couples de tous les rangs, de tous les âges, vont peupler Tivoli, le Colysée, le Caprice des Dames, les Grands-Maronniers et la Chaumière, et vers onze heures chacune et chacun rentre chez soi, moins satisfait, pour l'ordinaire, du plaisir qu'il a goûté, que de celui qu'il se promet pour le dimanche suivant.

— Les affiches sont à Paris le genre de charlatanisme le plus productif. Leurs amorces sont à la portée de tout le monde. La variété des couleurs attire les regards, et la grandeur démesurée des caractères force à les lire. Les coins de rue, les passages, les entrées des lieux publics et principalement les galeries du Palais-Royal, sont chamarées d'affiches de toutes les couleurs et de tous les genres. Les dîners excellens à vingt-deux sous, les habits complets en trois heures, les chapeaux gratis, les bottes sans couture, les souliers imperméables, les cures de M. Laffecteur, le café Moka du pharmacien Lamégie, les calculs du mathématicien Marseille, se partagent la foule des badauds ébahis; mais parmi ces innombrables affiches, il en est une qui jouit en ce moment d'une faveur particulière, et devant laquelle se rassemblent les groupes les plus nombreux; c'est celle qui annonce les prodiges de Coco, sous le titre du *Cerf monté*. C'est là qu'il faut lire le brillant détail des qualités de cet intéressant animal; qu'il faut étudier la *constitution du cerf, les moyens physiques et moraux du jeune élève, qui joint la docilité à l'adresse, la précision à la légèreté, et l'audace à l'exécution, et qui, nonobstant les exercices du manège, dans lesquels il montre autant d'intelligence que de fermeté*, IL *franchit les objets les plus hauts, bien entendu toujours monté.* On conviendra que de pareils phénomènes gagnent beaucoup à être annoncés avec une éloquence aussi cavalière, et qu'il est aisé de s'apercevoir que la rédaction des affiches

Digitized by Google

du Cirque Olympique, est confiée à des gens de lettres habitués à n'écrire que des pantomimes équestres.

— La librairie acquiert chaque jour une activité nouvelle, et cette activité se dirige vers les bons ouvrages. La première livraison des *Antiquités du moyen âge*, par M. Leroux, vient de paraître. Le libraire Nicolle prépare une belle édition de *Molière avec les commentaires de Bret*. M. Rainouard a déjà mis en vente les trois premiers volumes de *Massillon*; et cette édition, comme toutes celles qui sortent des presses de cet habile typographe, est remarquable par la correction du texte, l'élégance des caractères, et le mérite de l'exécution. Un libraire allemand se propose de réimprimer *Florian* in-8°. Nous ne mettrons pas de fonds dans cette entreprise. M. Samuel Baur vient de publier un Dictionnaire biographique en cinq volumes, *depuis la création du monde* jusqu'à nos jours; on y trouve, à ce qu'on assure, des détails très-authentiques sur la vie privée d'Adam.

Auguste Lafontaine est depuis quelque tems en France le romancier à la mode. Il compose encore ses productions en Allemagne qu'on les traduit déjà à Paris. Son dernier roman de *Raphaël ou la vie paisible*, va paraître en même tems chez deux libraires. L'une des deux traductions est l'ouvrage d'un homme de lettres avantageusement connu dans la carrière du théâtre.

—On attend avec empressement une suite aux *Costumes parisiens* de M. Horace Vernet, et l'on espère qu'on verra bientôt reparaître, sous le crayon de cet ingénieux artiste, le costume vraiment original de ces deux élégantes qui se montrèrent dernièrement au Boulevard italien, avec des guêtres grises sur des bas couleur de chair, et dont les robes soutenues par des bretelles, dessinaient exactement leurs formes. De pareilles innovations sont du domaine de la caricature.

— Nos petites maîtresses ne peuvent plus se passer d'un *album*. Ces livrets n'étaient autrefois d'usage que pour les artistes; ils y esquissaient, pour les retrouver au besoin, le croquis d'un torse, la pause d'une Académie, des études de paysages, des fragmens d'après l'antique, etc. Nos dames, en adoptant ces recueils, leur donnent une plus vaste destination. Comme elles se méfient de leur mémoire, et qu'elles veulent se conserver des souvenirs, elles invitent tous leurs amis à s'inscrire sur l'album, de manière à ce qu'au bout de quelques années elles puissent s'y recon-

Digitized by Google

naître. Le poëte y met des vers, le musicien des notes, le peintre un dessin, le moraliste une sentence, le guerrier y met son nom, et le parvenu y fait une croix.

— On parle du retour de Mlle Bourgoin : elle est, dit-on, à Cassel où elle a donné quelques représentations. Les uns disent qu'elle a perdu de sa beauté, les autres qu'elle a perdu de son talent; ne serait-ce pas convenir du même fait en d'autres mots ?

Modes. La batiste est l'étoffe à la mode. Une femme doit être vêtue en batiste de la tête aux pieds; capotte, chemise, fichu, robe, souliers, ou brodequins de batiste, et le tout en assez grand nombre pour changer au moins une fois tous les jours. On ne peut rien voir de plus simple, de plus modeste que cet habillement, et cependant les maris se plaignent encore de la dépense. Vraiment on ne sait comment faire avec eux !

— Les calèches sont aujourd'hui les voitures par excellence; on en voit de toutes les formes, mais une des plus curieuses est celle que vient de mettre au jour le sellier Pauly, près de l'ancien pavillon d'Hanovre; elle est surmontée d'un énorme parasol, au moyen duquel cette voiture ne ressemble pas mal à l'établi d'une marchande fruitière du marché des Innocens. Y.

Spectacles. — *Théâtre français. — Débuts de Mlle Demerson.* Encore un début de soubrette ! et si nous comptons bien, c'est le quatrième depuis sept à huit mois. Le public du moins ne se plaindra pas de n'avoir point à choisir, sur-tout si, lorsque le concours sera fermé, c'est à son jugement que l'on défère. Quoi qu'il en soit, Mlle Demerson a déjà un avantage assez grand sur les actrices qui l'ont précédée. On ne l'a point obligée de paraître dans *le Dissipateur, la Métromanie, les Folies amoureuses*, et autres comédies qui semblaient exclusivement destinées à ce genre de débuts, et dont le public commençait à être un peu las. C'est dans la Nérine du *Joueur* et dans Toinette du *Malade Imaginaire* qu'elle a fait ses premiers essais; on a même donné, avec le *Malade Imaginaire*, la cérémonie qu'on ne voyait guère qu'à l'époque du carnaval. Cette petite innovation a fort bien réussi; l'assemblée s'est trouvée beaucoup plus nombreuse qu'on ne pouvait l'espérer de la saison, et nous devons dire, à la louange de Mlle Demerson, qu'elle a justifié cette double faveur de

Digitized by Google

la comédie et du parterre. Son extérieur a d'abord prévenu pour elle. Sa figure est agréable; sa tournure élégante; sa voix forte et sonore; et si elle a paru quelquefois trop grave, c'est un défaut dont il sera facile à Mlle Demerson de se corriger. Sa prononciation est correcte et distincte. Elle annonce de l'intelligence; Baptiste aîné est, dit-on, son maître, et l'on peut beaucoup attendre d'un aussi heureux naturel soutenu d'aussi bonnes leçons.

C'est, à ce qu'il nous semble, dans le rôle de *Nérine* qu'elle a le mieux déployé tous ses avantages. Quoiqu'elle n'eût jamais paru, dit l'affiche, sur aucun théâtre, elle n'a point souffert dans ce rôle de la timidité presqu'inséparable des débuts. Elle a montré toute la vivacité, tout l'à-plomb que l'on demande dans une soubrette. Les scènes qu'elle a rendues avec le plus de succès sont celle où Nérine prévient sa maîtresse contre les artifices que Valère emploiera, sans doute, pour la ramener, et celle où Valère en effet les emploie et réussit. Dans la première sur-tout elle a joué avec beaucoup de grâce et de talent le moment où elle se jette aux pieds de sa maîtresse, et lui tient les mêmes discours par lesquels Valère saura bientôt l'attendrir. Tout cela, sans doute, lui a été montré par son maître, mais elle annonce des dispositions à marcher bientôt sans son secours; et son jeu muet dans toute la pièce semble prouver, non-seulement que sa physionomie est mobile, mais qu'elle saura en tirer parti.

Avant de passer au *Malade imaginaire*, nous devons placer ici quelques réflexions que nous avons déjà annoncées sur une tradition singulière du rôle d'Hector dans *le Joueur*. Elle est sans doute fort ancienne; car, dans la plupart des éditions de Regnard, on trouve à la scène treizième du quatrième acte, une observation qu'elle seule a pu motiver. Regnard, dit-on, en écrivant cette scène entre Hector et Valère, avait oublié la quatrième du troisième acte entre Géronte et Hector; car avec Valère il ne sait pas lire, il ânonne comme s'il en était encore à son ABC. Avec Géronte, au contraire, non-seulement il sait lire, mais il lit très-couramment un mémoire qu'il a lui-même écrit et rédigé. L'accusation est juste, mais ce n'est pas sur le poëte, c'est sur l'acteur qu'elle doit tomber. Dans Regnard, Hector s'excuse, il est vrai, de lire Sénèque, sur ce qu'il n'a jamais lu que dans des almanachs: mais qu'est-ce que cela prouve? Qu'il craint de lire tout haut un discours suivi, ce qui est toute autre chose que

Digitized by Google

de ne savoir pas lire et d'ânonner comme un enfant. Rien n'était si commun à l'époque du *Joueur*, et même beaucoup plus tard, que ce genre d'ignorance. On savait écrire et lire pour soi, mais non pour les autres, ce qui est bien différent. Hector, en lisant Sénèque, devait donc traîner ses mots, les dire tous sur le même ton, n'observer ni les points ni les virgules, appuyer sur les *e* muets, et manquer les liaisons; il y aurait encore assez de quoi faire rire le parterre, sans que la vraisemblance de la scène du mémoire en souffrît en rien. Mais qu'il épèle ses lettres, qu'il répète dix fois le même membre de phrase pour se donner le tems de déchiffrer le mot qui suit, c'est mettre véritablement l'auteur en contradiction avec lui-même; c'est se livrer à une charge indigne du Théâtre Français, c'est faire perdre enfin dans de grossiers éclats de rire le vrai comique de cette situation, produit par le rapport de l'état du Joueur avec la morale de Sénèque, dont le texte devient inintelligible, lorsqu'il est si maladroitement défiguré.

Nous pourrons parler une autre fois de quelques passages de la scène entre Hector et Géronte, que le goût et la décence ont fait long-tems supprimer, et que les acteurs ont jugé à propos de rétablir depuis que le public est devenu plus rigoureux sur ces deux articles. Cette contradiction entre leur jugement et le sien paraîtra même assez plaisante. Mais c'est à Toinette et au *Malade imaginaire* qu'appartient aujourd'hui l'espace dont nous pouvons encore disposer. Nous avons déjà annoncé que Melle Demerson nous avait paru moins bien placée dans ce second rôle, que dans celui de Nérine. En effet, Toinette n'est pas une véritable soubrette; c'est une servante de Molière, quoique la plus polie de celles qu'il a placées dans ses tableaux. Melle Demerson en avait le costume, mais elle n'en a pas aussi bien saisi les manières et le ton. On lui a déjà reproché de s'être fait servir par des laquais pour servir elle-même son maître, et ce reproche est très-bien fondé. Les oreillers qu'elle donne à Beline pour les arranger autour d'Argan, devraient être à sa portée dans la chambre du malade; elle devrait les prendre elle-même et non les recevoir de la main des valets. Cela n'empêche pas cependant que Mlle Demerson n'ait été très-applaudie dans ce rôle, et n'y ait encore fait briller ses heureuses dispositions. Mais c'est dans Molière sur-tout que des leçons ne suffisent pas aux acteurs; ils doivent l'étudier long-tems par

Digitized by Google

eux-mêmes pour le bien jouer; car il a étudié, non les autres auteurs, mais la nature pour la peindre. Nous ne pouvons nous refuser à consigner ici une réflexion que nous a suggérée cette représentation où *le Joueur* a été suivi de son *Malade Imaginaire*. Le Joueur est la meilleure *comédie* de Regnard; le *Malade* n'est, dit-on, qu'une *farce* de Molière; mais si le naturel et la vérité distinguent la comédie, si l'exagération et la caricature sont le propre de la farce, la farce de Molière est plutôt une comédie que la comédie de Regnard. Que trouverons-nous d'outré, d'invraisemblable dans la première? la seule scène où Toinette se fait passer pour un médecin et quelques traits de pédantisme de Thomas Diafoirus. Dans *le Joueur* tout le rôle du marquis est une caricature; celui de la comtesse ne l'est guère moins, et la scène de M. Toutabas avec le père du joueur blesse toutes les vraisemblances. A l'aspect d'un vieillard tel que Géronte, ou du moins à ses premiers mots, le maître de trictrac aurait dû reconnaître sa méprise et battre en retraite. Mais Regnard n'y regardait pas de si près; il avait des tirades piquantes, des mots plaisans à faire passer, et sur-tout ce vers qui serait si comique s'il était en situation:

Monsieur, vous plairait-il de m'avancer le mois?

On en rit en effet, quoique jamais le fripon le plus impudent n'eût pu l'adresser à un vieillard qui le menace des galères. Mais, après en avoir ri, on n'en sent que mieux l'énorme distance qui sépare Regnard de Molière. Il y a dans le *Malade Imaginaire* vingt traits aussi plaisans que celui-là, et qui de plus sont éminemment comiques, parce que le personnage à qui il les prête, non-seulement pouvait les dire, mais ne pouvait guère dire autre chose dans la situation où il l'a mis.

Mlle Hordé a débuté la semaine dernière dans l'emploi des reines. Il était trop tard pour que nous pussions en rendre compte dans le *Mercure* de samedi. On nous dit aujourd'hui que cette débutante est déjà sortie de la carrière où elle avait à peine fait un pas. Il est donc inutile de revenir sur la manière dont elle a joué Cléopâtre dans Rodogune, et sur l'accueil peu flatteur qu'elle a reçu du public. Se retirer en pareil cas, c'est ce que les Anglais appellent *plead guilty*, s'avouer coupable; et dès-lors on doit regarder le procès comme terminé.

INSTITUT

Digitized by Google

INSTITUT DE FRANCE.

Le défaut d'espace nous a empêchés, dans le précédent N°, de rendre compte de la séance publique tenue le jeudi 5 de ce mois par la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut. Nous nous empressons de réparer cette omission.

La séance a commencé par le Jugement des Mémoires envoyés aux deux concours ouverts pour cette année, et par la proclamation des prix. Le sujet d'un de ces prix était la question suivante : *Quel fut, sous le gouvernement des Goths, l'état civil et politique des Peuples de l'Italie? Quels furent les principes fondamentaux de la législation de Théodoric et de ses successeurs, et spécialement quelles furent les distinctions qu'elle établit entre les vainqueurs et les peuples vaincus?* La Classe avait reçu, pour ce concours, six Mémoires. Elle a décerné le prix à celui qui est enregistré sous le n° 2, et qui a pour épigraphe : *Qui cecidit, stabili non erat ille gradu. Boet. de Consol. Phil.* L'auteur de ce Mémoire est M. Georges Sartorius, professeur à l'Université de Gottingue.

La Classe regrettait de n'avoir pas un second prix à sa disposition; elle l'aurait accordé au Mémoire n° 3, ayant pour épigraphe cette phrase de Montesquieu : *Je ferai voir quelque jour, dans un ouvrage particulier, que le plan de la Monarchie des Ostrogoths était entiérement différent du plan de toutes celles qui furent fondées dans ces tems-là par les autres Peuples barbares.* Son Excellence le Ministre de l'intérieur, informé de ce regret, a bien voulu le faire cesser, en faisant remettre à la Classe une somme de 1000 francs, pour récompenser l'auteur du mémoire. Cet auteur est M. Joseph Naudet, professeur au Lycée Napoléon.

La Classe a cru aussi devoir distinguer honorablement le Mémoire n° 6, qui porte pour épigraphe : *Si quis cultissimi clementissimique Imperii formam conspicere voluerit, ei ego legendas censeam regum Ostrogothorum epistolas quas Cassiodorus collectas edidit. Grotius, Proleg. ad Hist. Goth.*

En général, les connaissances développées dans les différens Mémoires envoyés à ce concours ont fait éprouver à la Classe une véritable satisfaction et lui ont fait concevoir l'espérance que les auteurs continueront à se livrer avec zèle à l'étude des Monumens de l'Histoire, et en particulier

Digitized by Google

de celle du moyen âge, dans laquelle il reste un grand nombre de points à éclaircir.

Le sujet de l'autre prix, qui avait déjà été proposé pour l'année dernière, était l'*Examen critique des Historiens d'Alexis Comnène, et des trois princes de sa famille qui lui ont succédé : on devait comparer ces écrivains avec les Historiens des Croisades, sans négliger ce que les auteurs arabes peuvent fournir de lumières sur le règne de ces Empereurs, et principalement sur leur politique envers les Croisés.*

La Classe a reçu, pour ce concours, trois Mémoires dont deux, quoique avec un genre de mérite différent, lui ont paru également dignes du prix, et entre lesquels elle l'a partagé. L'un de ces Mémoires, enregistré sous le n° 1, est écrit en latin, et porte pour épigraphe quatre vers grecs tirés de la troisième pythique de Pindare. L'auteur est M Frédéric Wilken, professeur d'histoire à l'Université d'Heidelberg.

L'autre Mémoire, enregistré sous le n° 2, a pour épigraphe ce passage de Tacite (Vie d'Agricola) : *Dedimus profectò grande patientiæ documentum.* L'auteur est M. Le Prévost d'Iray, inspecteur général de l'Université impériale, auquel la Classe a déjà décerné plusieurs couronnes.

La Classe propose, pour sujet du prix qu'elle adjugera dans la séance publique du premier vendredi de juillet 1812, la question suivante : *Quel fut l'état de la Poésie française dans les XIIe et XIIIe siècles? Quels genre de poésie furent le plus cultivés?*

Les concurrens sont invités à s'occuper spécialement des ouvrages des poëtes français proprement dits, ou *Trouvères*, beaucoup moins connus que les troubadours, ce qui n'empêchera pas qu'on ne puisse parler incidemment de ceux-ci, à raison des points de contact qui les rapprochent des *Trouvères*.

Le prix sera une médaille d'or de 1,500 francs.

Les ouvrages envoyés au concours devront être écrits en français ou en latin, et ne seront reçus que jusqu'au 1er avril 1812. Ce terme est de rigueur.

M. Ginguené a lu ensuite un extrait de son rapport imprimé, distribué dans cette séance, sur les travaux de la Classe pendant l'année qui vient de s'écouler. Cet extrait est inséré dans notre N° précédent et dans celui-ci.

M. Dacier, secrétaire perpétuel, a lu une Notice histo-

Digitized by Google

rique sur la vie et les ouvrages de M. Anquetil aîné ; et M. le comte Boissy-d'Anglas, un Mémoire où il a examiné quelles furent les poursuites juridiques auxquelles donna lieu contre Charles, Dauphin de France, et ensuite roi sous le nom de Charles VII, le meurtre du duc de Bourgogne, commis sur le pont de Montereau.

Un Mémoire sur l'or et sur les différens emplois que les Anciens ont fait de ce métal dans les statues, par M. Quatremère de Quincy, a terminé la séance.

Trois autres Mémoires étaient annoncés : 1° sur les événemens qui ont précédé le premier partage de la Pologne, par M. Lévesque ; 2° sur Apollodore, tyran de Cassandrée, et sur l'époque à laquelle il a vécu, par M. Clavier ; 3° sur les langues, la littérature, la religion et la philosophie des Indiens, par M. le comte Lanjuinais ; mais le tems prescrit pour la durée des séances n'en a pas permis la lecture.

Aux Rédacteurs du Mercure de France.

Comment se fait-il, Messieurs, que tout en relevant tant d'erreurs et d'omissions dans le *Dictionnaire universel historique, etc.* de M. Prudhomme, vous ayez omis vous-mêmes d'indiquer l'erreur la plus ridicule de l'un des articles que vous citez ? je parle de celui de *Bachius* ou plutôt de *Bach*, si plaisamment inséré en latin dans les premiers exemplaires, et plus plaisamment traduit en français dans le carton. Vous avez raison de dire que l'auteur, en louant Bachius comme jurisconsulte, aurait dû citer son *Histoire de la jurisprudence romaine*, et ne pas se borner à dire qu'il avait été l'éditeur d'un volume de Xénophon. Mais comment avez-vous pu transcrire de sang froid l'énumération des pièces que ce volume contient : *Les Economiques*, *l'Apologie de Socrate*, SYMPOSIUS, *Hiéron* et *Agésilas ?* Si vous avez pu vous empêcher de rire (ce que j'ai quelque peine à croire) en voyant qu'il prenait, pour le coup, non pas le nom d'un port, mais le mot grec (*Symposion*) qui signifie *banquet*, pour un nom d'homme, au moins n'auriez-vous pas dû en envier le plaisir à vos lecteurs.

C. V.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Un événement de la plus haute importance dans ses rapports avec les intérêts de l'Empire, ceux de la politique et ceux du commerce, vient de frapper tous les esprits. Il fixe les destinées depuis long-tems incertaines et vacillantes d'une nation qui ne pouvait suffire à ses propres besoins, et d'elle-même assurer son indépendance, et qui, élément essentiel dans le système continental, paraît n'avoir pas toujours assez pris le soin d'en completter l'ensemble et l'harmonie. Cet événement est l'effet d'un acte inattendu qui l'a rendu indispensable pour sauver un pays qui ne pouvait être abandonné à lui-même : cet acte est l'abdication du roi Louis ; elle a été déclarée à Amsterdam le 3 juillet ; en voici les termes :

Amsterdam, le 3 juillet.

Louis, par la grâce de Dieu, etc.

Nous avons résolu, comme nous arrêtons par les présentes lettres-patentes et solennelles, d'abdiquer, comme nous abdiquons dans ce moment le rang et la dignité royale de ce royaume, en faveur de notre bien-aimé fils Napoléon-Louis, et au défaut de celui-ci, en faveur de son frère Charles-Louis-Napoléon.

Décidons, en outre, que, conformément à l'article constitutionnel, la régence demeurera à S. M. la Reine, sous la garantie de S. M. l'Empereur notre frère, secondée par un conseil de régence, qui sera provisoirement composé de nos ministres, auxquels nous confions la garde du roi mineur, en attendant le retour de S. M. la Reine.

Ordonnons de plus que les différens corps de notre garde, sous le commandement en chef de notre grand-écuyer le lieutenant-général Bruno, et après lui, le général Sels, feront et continueront le service auprès du roi mineur de ce royaume, et que les grands-officiers de la couronne, ainsi que les officiers civils et militaires de notre maison, resteront de service auprès de sa haute personne.

Ainsi fait et conclu le présent acte sous notre signature ; lequel acte sera porté à la connaissance du corps-législatif, où il sera déposé ; de quoi seront faites les expéditions et publications nécessaires, etc.

Signé, Louis.

Digitized by Google

Il est bien évident que dans la situation actuelle de l'Europe, au moment où le continent tout entier se ligue pour son indépendance contre la puissance britannique, où l'Empereur suit avec une inébranlable constance le système dont le continent a confié la direction à son génie, où la défection d'une partie de la vaste barrière contre laquelle viennent se briser les efforts des Anglais, met en danger ce système entier; il est évident, dis-je, que le sort de la Hollande était remis, par l'acte d'abdication même, à la disposition de l'Empereur; le décret solennel émané de sa sagesse, n'avait besoin d'aucun développement pour sa justification; elle semble se borner à une seule idée, l'impossibilité de faire autrement. Cependant, sur cette question résolue par les événemens, l'Empereur a voulu entendre un rapport de son ministre des relations extérieures; le lecteur n'y trouvera rien sur la nécessité de la réunion, qu'il n'ait à l'avance prévu, et dont il ne soit déjà convaincu; mais il y trouvera une foule de notions intéressantes sur l'état politique et financier de la Hollande, détails qu'on ne connaissait pas assez, et qui vont prouver que dans cette réunion il s'agit moins encore des intérêts de la France, et de la lutte contre l'Anglerre, que du salut de la Hollande, et même de l'existence physique de son territoire.

Voici le rapport du ministre Champagny, duc de Cadore, à S. M.; il est en date du 9 juillet :

Sire, j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de V. M. un acte du roi de Hollande en date du 3 de ce mois, par lequel ce monarque déclare qu'il abdique la couronne en faveur de son fils aîné, laisse, conformément à la constitution, la régence à la reine, et établit un conseil de régence composé de ses ministres.

Un pareil acte, Sire, n'aurait dû paraître qu'après avoir été concerté avec V. M. : il ne peut avoir de force sans son approbation. V. M. doit-elle confirmer la disposition prise par le roi de Hollande?

La réunion de la Belgique à la France a détruit l'indépendance de la Hollande; son système est devenu nécessairement celui de la France; elle est obligée de prendre part à toutes les guerres maritimes qu'a la France, comme si elle était une de ses provinces. Depuis la création de l'arsenal de l'Escaut et la réunion à la France des provinces composant les départemens des Bouches-du-Rhin et des Bouches-de-l'Escaut, l'existence commerciale de la Hollande est devenue incertaine. Les négocians d'Anvers, de Gand, de Middel-

Digitized by Google

bourg, qui peuvent sans entraves étendre leurs spéculations jusqu'aux extrémités de l'Empire dont ils font partie, doivent nécessairement faire le commerce que faisait la Hollande. Déjà Rotterdam et Dordrecht sont à la veille de leur ruine, ces villes perdant le commerce du Rhin, qui va directement, par la nouvelle frontière, dans les ports de l'Escaut en traversant le Biesboch. La partie de la Hollande encore étrangère à l'Empire, est privée des avantages dont jouit la partie qui y est réunie. Obligée cependant de faire cause commune avec la France, la Hollande supportera les charges de cette association sans en recueillir les bienfaits.

La Hollande est accablée sous le poids de sa dette publique, qui s'élève de 85 à 90,000,000, c'est-à-dire, à un quart de plus que la dette de tout l'Empire réuni; et si on projetait une réduction par le gouvernement du pays, il ne serait pas en son pouvoir de donner une garantie de l'inviolabilité de cette disposition et de sa fixité, puisque cette dette, même réduite à 30,000,000, serait encore au-dessus des moyens et des forces réelles de ce pays. On estime que la Hollande paie le triple de ce que paie la France. Le peuple gémit sous le poids de vingt-trois espèces de contributions diverses; la nation hollandaise succombe sous ses contributions; elle ne peut plus les payer.

Et cependant les dépenses nécessaires du gouvernement exigent que le fardeau soit augmenté. Le budjet de la marine ne s'est composé, en 1809, que de 3,000,000 de florins, qui ont été à peine suffisans pour solder les administrateurs, les états-majors et le corps de la marine, et entretenir les arsenaux, mais qui n'ont pas permis l'armement d'un seul vaisseau de guerre. Pour satisfaire aux armemens qui ont été ordonnés en 1810, et qui sont le *minimum* de la force navale propre à la défense de la Hollande, il faudra le triple de cette somme. Le budjet de la guerre a fourni à peine à l'entretien des forteresses et de seize bataillons; et pendant que deux départemens de cette importance sont si loin d'avoir ce qui leur est nécessaire pour soutenir l'honneur et la dignité de l'indépendance, l'intérêt de la dette publique a cessé d'être payé; il est arriéré de plus d'un an et demi.

Si, dans un tel état de choses, V. M. maintient les dernières dispositions, en donnant ainsi à la Hollande un gouvernement provisoire, elle ne fait que prolonger sa douloureuse agonie. Si le gouvernement d'un prince dans la force de l'âge a laissé ce pays dans un tel état de souffrance, que pourrait-il espérer d'une longue minorité? Il ne peut donc être sauvé que par un nouvel ordre de choses. Le tems de la force

Digitized by Google

et de la prospérité de la Hollande a été celui où elle faisait partie de la plus grande monarchie qui fût alors en Europe. La réunion au grand Empire est le seul état stable où la Hollande puisse désormais se reposer de ses souffrances et de ses longues vicissitudes, et retrouver son ancienne prospérité.

Ainsi V. M. doit prononcer cette réunion pour l'intérêt, je dirai, pour le salut de la Hollande; elle doit s'associer à nos biens, comme elle est associée déjà à nos maux. Mais un autre intérêt indique encore plus impérieusement à V. M. la conduite qu'elle doit tenir.

La Hollande est comme une émanation du territoire de la France, elle est le complément de l'Empire; pour posséder le Rhin tout entier, V. M. doit aller jusqu'au Zuyderzée. Alors tous les cours d'eau qui naissent dans la France, ou qui baignent la frontière, lui appartiendront jusqu'à la mer. Laisser dans des mains étrangères le débouché de nos rivières, c'est, Sire, borner votre puissance à une monarchie mal limitée, au lieu d'élever un trône impérial. Laisser dans des mains étrangères les embouchures du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut, c'est lui soumettre votre propre législation; c'est rendre tributaires du possesseur de ces embouchures le commerce et les manufactures de vos Etats; c'est admettre une influence étrangère sur ce qui importe le plus au bonheur de vos sujets. La réunion de la Hollande est encore nécessaire pour compléter le système de l'Empire, sur-tout depuis les ordres du conseil britannique de novembre 1807. Deux fois depuis cette époque V. M. a été obligée de fermer ses douanes au commerce hollandais, et par cette mesure la Hollande a été isolée de l'Empire et du continent. Après la paix de Vienne, V. M. eut la pensée d'exécuter la réunion. Elle en fut détournée par des considérations qui cessent d'exister; elle se contenta à regret du traité du 14 mars, qui a aggravé les maux de la Hollande sans remplir aucune des vues de V. M. Aujourd'hui, la barrière qui l'arrêtait s'est levée d'elle-même. V. M. doit à son Empire de profiter de cette circonstance qui amène si naturellement la réunion. Il ne peut y en avoir de plus favorable à l'exécution de ses vues.

V. M. a établi à Anvers un puissant arsenal; l'Escaut étonné s'enorgueillit de voir déjà vingt vaisseaux du premier rang portant le pavillon impérial, et protégeant ses rives à peine fréquentées autrefois par quelques bâtimens de commerce. Mais les vastes projets de V. M. à cet égard ne peuvent être remplis dans leur totalité que par la réunion de la Hollande: elle est nécessaire au complément d'une si merveilleuse création. Avec l'énergie du gouvernement de V. M., l'année prochaine ne sera pas finie que, par l'emploi des ressources maritimes

Digitized by Google

que fournit la Hollande, une escadre de 40 vaisseaux et un grand nombre de troupes de ligne pourront être réunis sur l'Escaut et au Texel pour disputer les mers au gouvernement britannique, et repousser ses tyranniques prétentions.

Ainsi, ce n'est pas l'intérêt seul de la France qui exige la réunion; c'est aussi celui de l'Europe continentale, qui demande à la France de réparer les pertes de sa marine pour combattre sur son propre élément l'ennemi de la prospérité de l'Europe, dont il n'a pu étouffer l'industrie, mais dont il gêne les communications par l'excès de ses prétentions et le grand nombre de ses vaisseaux. Enfin la réunion de la Hollande accroît l'Empire en resserrant ses frontières qu'elle protége, et en augmentant la sécurité de ses arsenaux et de ses chantiers. Elle l'enrichit d'un peuple industrieux, économe, laborieux, qui servira à la fortune publique en travaillant à sa fortune particulière. Il n'en est pas de plus estimable et de plus propre à tirer parti des avantages qu'offrent à l'industrie les lois libérales de votre gouvernement. La France ne peut faire une plus précieuse acquisition.

La réunion de la Hollande à la France est la suite nécessaire de la réunion de la Belgique. Elle complète l'Empire de V. M. et l'exécution de son système de guerre, de politique et de commerce. C'est un premier pas, mais un pas nécessaire vers la restauration de sa marine; enfin c'est le coup le plus sensible que V. M. puisse porter à l'Angleterre.

Quant au jeune prince qui est si cher à V. M., il a déjà ressenti les effets de sa bienveillance particulière. Elle lui a donné le grand-duché de Berg. Il n'a donc besoin d'aucun nouvel établissement.

A la suite de ce rapport le ministre propose le décret de réunion. L'Empereur l'a signé le même jour 9 juillet. En voici la teneur :

TITRE PREMIER.

Art. 1er. La Hollande est réunie à la France.

2. La ville d'Amsterdam sera la troisième ville de l'Empire.

3. La Hollande aura six sénateurs, six députés au conseil-d'état, vingt-cinq députés au corps-législatif, et deux juges à la cour de cassation.

4. Les officiers de terre et de mer, de quelque grade qu'ils soient, sont confirmés dans leurs emplois. Il leur sera délivré des brevets signés de notre main. La garde royale sera réunie à notre garde impériale.

TITRE II. — *De l'administration en* 1810.

5. Le duc de Plaisance, architrésorier de l'Empire, se rendra à Amsterdam en qualité de notre lieutenant-général. Il présidera le con-

Digitized by Google

seil des ministres, et aura l'expédition des affaires. Ses fonctions cesseront au 1er janvier 1811, époque à laquelle l'administration française entrera en exercice.

6. Tous les fonctionnaires publics, de quelque classe qu'ils soient, sont confirmés dans leurs emplois.

TITRE III. — *Des finances.*

7. Les contributions actuelles continueront à être perçues jusqu'au 1er janvier 1811, époque à laquelle le pays sera dégrevé, et les impositions mises sur le même pied que pour le reste de l'Empire.

8. Le budjet en recette et en dépense sera soumis à notre approbation avant le premier août prochain. L'intérêt de la dette publique ne sera porté en dépense, pour 1810, que pour le tiers du taux actuel. Les intérêts de la dette de 1808 et de 1809 qui n'ont pas été payés, réduits au tiers, le seront sur le budjet de 1810.

9. Les douanes existant sur la frontière, autres que celles de France, seront organisées par les soins de notre directeur-général des douanes. Les douanes hollandaises y seront amalgamées. La ligne des douanes existant sur la frontière de France ne sera conservée que jusqu'au 1er janvier 1811, époque à laquelle elle sera levée, et la communication de la Hollande avec l'Empire sera libre.

10. Les denrées coloniales qui se trouvent actuellement en Hollande resteront à leurs propriétaires, moyennant un droit de 50 pour 100 de la valeur de ces marchandises. Déclaration en sera faite avant le 1er septembre pour tout délai. Ces marchandises, lorsqu'elles auront acquitté les droits, pourront être importées en France, et circuler dans toute l'étendue de l'Empire.

TITRE IV.

11. Il y aura à Amsterdam une administration spéciale, présidée par un de nos conseillers d'état, laquelle aura la surveillance et les fonds nécessaires pour pourvoir aux réparations des digues, des polders et autres travaux publics.

TITRE V.

12. Dans le courant du présent mois, il sera nommé par le corps-législatif de Hollande une commission de quinze membres, qui se rendra à Paris pour former un conseil, dont l'objet sera de régler définitivement tout ce qui est relatif aux dettes publiques et communales, et concilier les principes de la réunion avec les localités et les intérêts du pays.

Les troupes françaises aux ordres du maréchal Oudinot, duc de Reggio, sont entrées à Amsterdam : toutes les autorités de la ville, le conseil des ministres et les comman-

Digitized by Google

dans des troupes hollandaises, sont allés rendre leur devoir à son Exc., qui avait été reçue aux portes de la ville par le grand écuyer de la couronne, le lieutenant-général Bruno. Le même jour, il y a eu des repas de corps entre les officiers et les soldats des deux nations, qui ne vont plus en faire qu'une. S. A. S. le prince archi-trésorier est parti de Paris pour accomplir la mission qu'il a reçue de la confiance de S. M.

Les Anglais mettront-ils cet événement au nombre de ces succès de leur politique dont ils bercent la curiosité des oisifs de Londres? oseront-ils justifier encore un système dont le résultat, constamment désavoué par la fortune, est d'agrandir la puissance dont ils prétendent diminuer la force? Combien de fois encore, en opposant un obstacle, rendront-ils un succès et une garantie nécessaires? Ne sont-ils pas las dans cette guerre que leur orgueil soutient aux dépens de l'honneur national et des intérêts les plus chers, ne sont-ils pas las de voir sans cesse les événemens déplacer la question et changer l'objet de la contestation? et ne serait-ce pas une récapitulation intéressante que celle des prétentions des Anglais au commencement de la guerre et de leur résultat actuel, que la comparaison du sort des Etats qu'ils armaient contre nous avec leurs dispositions présentes, que le tableau des limites qu'ils nous imposaient, et celui des possessions françaises constituées hors de ces limites imaginaires, que le rapprochement, par exemple, du plan d'attaque d'Anvers, et du décret de réunion de la Hollande, de l'expédition pour la conquête de Naples, et de celle pour la défense de la Sicile menacée, des promesses brillantes données au nom de lord Wellington, et de son immobilité en entendant le canon français ouvrir la tranchée devant Ciudad-Rodrigo?

Les rapprochemens que fait involontairement parmi nous l'homme le moins instruit et le moins attentif n'échappent point, en Angleterre, aux hommes éclairés habitués à calculer les chances et les événemens politiques. Il est permis de croire que lorsque le gouvernement anglais sent le besoin de tromper l'opinion par des bruits ridicules, c'est que l'opinion est inquiète et vacillante; il est permis de croire qu'en Angleterre la situation de lord Wellington est jugée, et qu'il ne peut s'attendre qu'à une catastrophe telle qu'en éprouva Moore, lorsqu'ayant osé menacer Madrid, il fut contraint de rejoindre à la hâte ses vaisseaux, et paya no-

Digitized by Google

blement de sa vie ses efforts pour sauver les derniers débris de son armée.

Nous avons déjà, et sur des rapports officiels, réfuté les bruits anglais. Un journal très-accrédité contient aujourd'hui une série de raisonnemens appuyés de faits qui ne laissent rien à désirer dans leur enchaînement. En parlant de toutes les nouvelles que sèment les Anglais, il ajoute :

« L'armée française ne dit rien ; mais elle investit Ciudad-Rodrigo, ouvre la tranchée et bat la place en brèche. Les cris des habitans de Ciudad-Rodrigo se font entendre au camp de lord Wellington, qui n'est qu'à six lieues ; mais on y fait la sourde oreille. C'est ainsi que les cris des habitans de Madrid cherchaient à émouvoir le général Moore, qui ne voulait pas les entendre, et Madrid fut pris sous ses yeux. C'est ainsi que, tout récemment encore, les habitans de Séville et de l'Andalousie appelaient *leurs plus fidèles alliés* à leur secours, et que Wellesley leur répondait, suivant l'usage constant de son pays : *Tirez-vous-en comme vous pourrez !*

» Ce qu'il y a de positif sur les affaires d'Espagne, ce sont les points suivans :

» Que les armées française et anglaise sont en présence sur la frontière du Portugal ;

» Que, dans cette situation, les Français assiègent Ciudad-Rodrigo ;

» Que les Anglais ne font rien pour secourir cette place, et qu'après toutes leurs jactances, ils seront la risée de l'Europe si la place est prise à portée de leur canon.

» Les journaux anglais se tourmentent de mille manières, interceptent des lettres, copient des libelles de l'insurrection, se donnent tous les mouvemens possibles pour faire croire que les armées françaises en Espagne ne sont qu'un ramassis d'hommes sans discipline, découragés ou inhabiles au métier de soldat, commandés par des chefs ignorans et sans expérience ; que les seules bonnes troupes sont celles qui composent les armées anglaises, portugaises et espagnoles ; mais, pendant qu'ils disent ceci, les armées françaises prennent, sous les yeux de l'armée anglaise, Astorga, assiégent sous ses yeux Ciudad-Rodrigo, Badajos et Cadix : en Catalogne et en Aragon, elles prennent Lérida, Méquinenza et Hostalrich ; l'armée française d'Aragon assiége Tortose, et celle de Catalogne assiége Tarragone. Les armées françaises poursuivent cinq grands siéges et viennent d'en terminer cinq autres ; elles occu-

Digitized by Google

pent les provinces d'Espagne du midi au nord, et de l'orient à l'occident, et par-tout elles répriment les brigandages excités par les intrigues de l'Angleterre.

» Ce besoin qu'ont les Anglais d'imposer sur la situation réelle des affaires, les conduit plus loin : ils forgent de prétendues lettres de l'Empereur Napoléon à l'ancienne reine des Deux-Siciles; lettres ridicules, où ils présentent l'Empereur Napoléon faisant mille excuses à cette furie, et pendant qu'ils impriment ces absurdités, leur canon d'alarme retentit dans toute la Sicile; et la marine napolitaine se montre avec gloire sous les yeux de son roi, en battant la flotte anglo-sicilienne.

» Sur les affaires du continent, ils publient, *tantôt* qu'ils vont avoir la paix avec la Russie, qu'une guerre entre la France et la Russie va éclater, et qu'une nouvelle coalition est prête à se renouer; *tantôt* que l'Empereur Napoléon a tel ou tel projet contre la tranquillité de la Russie, etc.

» Les grandes puissances du continent resserrent chaque jour davantage le nœud qui les unit; elles deviennent de plus en plus convaincues de la folie qu'il y aurait à se battre pour les Anglais; Ciudad-Rodrigo pris, la catastrophe devenant plus imminente en Angleterre, il faudra bien appeler au timon des affaires des hommes plus sages, connaissant mieux la nature des ressources et de la puissance de leur pays, et dès-lors plus modérés. Ceux-là sentiront l'urgente nécessité d'amortir la dette, de calmer les passions et de rendre la paix au monde. Mais de pareils résultats, jamais on ne les obtiendra avec des hommes présomptueux et ignorans, qui méconnaissent ce que le dernier garçon de café de l'Europe sait : *L'influence des Anglais sur mer et leur impuissance sur terre!* »

Si la chute de Ciudad-Rodrigo, aux yeux de lord Wellington, doit avoir de si heureux résultats, il paraît qu'ils ne seront pas long-tems attendus, et que la patience de sa seigneurie veut nous les assurer : ici en effet des conjectures d'un esprit éclairé, nous pouvons passer à des documens officiels, et voir les unes vérifiées par les autres.

Dans la nuit du 15 au 16, la tranchée a été ouverte. Les travaux ont été poussés avec cette activité déjà signalée, presqu'en même tems, à Lérida, à Mesquinenza, à Astorga. Des prodiges de valeur et de dévouement ont été faits par les assaillans; dans la nuit du 23 au 24 le couvent de Sainte-Croix, position extrêmement importante, a été

Digitized by Google

enlevé avec la plus rare intrépidité; les capitaines du génie François et Maltzen y ont trouvé, l'un une mort, l'autre des blessures, également glorieuses; mais sous le feu qui les écrasait, ils ont fait sauter les portes de l'enceinte ennemie, et s'y sont établis. Les 25, 26 et 27, le feu a été terrible; la place a dû être sommée le 28.

Une lettre du maréchal prince d'Essling apprend qu'il préside en personne à ces importans travaux. Il a fait pousser les Anglais jusqu'au-delà de l'Arava : la cavalerie est sur le bord de ce ruisseau avec de l'artillerie et des troupes légères. L'armée anglaise occupe toujours ses mêmes positions à Espéga, Villa-Formosa et Gallegos. Elle ne fait aucun mouvement.

Sur le reste de l'Espagne les détails officiels sont eux-mêmes annoncés comme ne contenant aucun événement important.

« L'armée de Catalogne, dit le *Moniteur*, marche sur Tarragone pour faire le siége de cette place. Une division de l'armée d'Aragon se dirige sur Torlet. L'équipage de siége est embarqué sur l'Ebre.

» Au midi, le premier corps commandé par le maréchal duc de Bellune, est devant Cadix; le 5e corps, que commande le duc de Trévise, sur la droite à la frontière de Portugal, et le 4e corps, que commande le général Sébastiani, est sur Malaga et Murcie. Des chaloupes canonnières se construisent, les côtes s'arment de batteries; trois équipages de matelots français et un régiment d'ouvriers sont enfin arrivés en Andalousie, ce qui fait 3 ou 4000 hommes habiles aux mouvemens de mer.

» Il y a en Espagne, dans quelques provinces, du désordre, des brigands, mais il n'y a plus nulle part d'armée espagnole. Lorsque le général Moore était en Espagne, les Espagnols avaient plus de 200,000 hommes sur l'Ebre. Lorsque, depuis, le général Wellington marcha à Talavera, ils avaient encore trois armées; l'une en Catalogne, une autre sous les ordres de Cuesta, et une dite du centre, formant environ 80,000 hommes. Aujourd'hui tous les corps d'armée se réduisent à trois, ne faisant pas 24,000 recrues qui ne méritent pas le nom de soldats. »

Les nouvelles d'Allemagne continuent à proclamer les succès des Russes au-delà du Danube, mais aucun rapport officiel ne permet d'asseoir ses idées à cet égard d'une manière positive. Au surplus, le gouvernement russe a publié un manifeste pour un emprunt de 100 millions de

Digitized by Google

roubles en assignations de banque, hypothéqué sur les propriétés de l'Etat, de tout tems considérées comme hypothèque de la dette publique.

Stockholm en deuil du prince royal, et assistant à ses funérailles, vient d'être le théâtre d'une sanglante catastrophe. Le grand maréchal de la cour, comte de Fersen, était à la tête de la pompe funèbre : les regrets unanimes produits par la perte du prince avaient fait naître des soupçons populaires contre le comte et sa famille : il en a été la victime ; tous les efforts faits pour le sauver ont été inutiles ; la fureur du peuple l'a poursuivi jusqu'à l'Hôtel-de-Ville, où on le conduisait pour le soustraire à la mort, et il a été massacré sur les marches de ce palais. Le roi, accouru à Stockholm, a pris toutes les mesures nécessaires pour que d'autres délits ne compromettent pas la sûreté publique. La reine est aussi revenue dans la capitale, où le calme s'est rétabli.

Au milieu de ces événemens, la farce ridicule de la procession anglaise qui attendait à la Tour de Londres la sortie de sir Burdett, ne peut être regardée que comme un délassement donné à la curiosité : c'est la petite pièce du spectacle. On sait que le baronnet avait pris le parti de la retraite *incognito*, et qu'il était sorti de la Tour par eau, se dérobant à l'empressement de ses amis, et aux dangereux honneurs du triomphe. Sa retraite a été annoncée de la Tour par un porte-voix : le *désappointement* ne peut se concevoir, mais comme il ne fallait perdre ni les uniformes, ni les bannières, ni les inscriptions, le triomphe a eu lieu en l'absence même du triomphateur, et semblable aux images de Brutus et de Cassius, sir Burdett a été d'autant plus vu qu'il y était moins. Le concours de ses amis s'est rendu de la Tour à sa maison : il n'y était pas davantage ; de prudens avis lui avaient fait sentir la nécessité d'user avec modération de son ascendant sur l'opinion populaire. La soirée s'est passée à faire illuminer les croisées de Londres, et à casser les vitres de celles qui ne l'étaient pas. Le gouvernement avait tenu en réserve des troupes prêtes à marcher au moindre signe de désordre sérieux ; elles ont été inutiles. Le *Times* prétend que le parti Burdett a blâmé l'absence de son héros au triomphe qui lui était préparé, et que depuis cette sorte de mascarade le nombre des partisans du baronnet est considérablement diminué.

Digitized by Google

PARIS.

LL. MM. II. et RR. habitent depuis quelques jours le palais impérial de Rambouillet. L'Empereur a tenu lundi un conseil de commerce.

— Le 4 de ce mois, par acte inscrit au registre et secrétariat de l'état de la famille impériale, le prince archichancelier de l'Empire, assisté de M. le comte Regnaud de St-Jean d'Angely, a constaté la naissance d'un prince, fils du prince Félix, et de la grande duchesse de Toscane son épouse, et celle d'une fille des mêmes époux, née le 3 juin 1806. Les témoins indiqués par lettres closes de S. M. étaient le roi de Westphalie et le prince Borghèse; l'enfant mâle a reçu, par ordre de l'Empereur, les prénoms de Jérôme-Charles, et la princesse celui de Elisa-Napoléon.

— Un décret impérial règle l'organisation des cours impériales, des cours d'assises, et des offices reconnus près de ces cours. Ce décret contient 122 articles.

— La déclaration suivante a été publiée officiellement. « Des bâtimens américains se présentent dans les ports du Nord et de la Baltique avec de prétendus certificats d'origine délivrés par les consuls français. Nous sommes autorisés à déclarer officiellement que ces certificats sont faux, et que les porteurs doivent être regardés comme faussaires. Ces pièces sont évidemment fabriquées en Angleterre, les consuls de S. M. en Amérique n'en délivrant point depuis long-tems. »

— Les papiers anglais du 5 portent que l'on fait des préparatifs pour l'évacuation du Portugal, mesure nécessaire, vu l'incertitude de la bataille qui ne peut manquer d'avoir lieu. Toutefois, y est-il dit, ce n'est qu'en cas de défaite qu'on se propose d'évacuer le Portugal : on ajoute que le général Sarrazin inquiète le ministère, et qu'on se dispose à l'inviter à passer en Amérique.

— Une députation des provinces illyriennes se rend à Paris pour présenter ses hommages à l'Empereur.

— Le roi et la reine de Westphalie, le prince vice-roi et la princesse son épouse, sont partis pour retourner les premiers à Cassel, les seconds à Milan.

— L'adjudant-commandant Victor Hugues, commissaire de S. M. I. et R. à la Guiane française, traduit à un conseil de guerre pour la reddition de cette colonie, a été acquitté à l'unanimité, et mis en liberté.

Digitized by Google

— Les nouvelles de l'Inde et du Cap continuent à annoncer d'importans succès obtenus par les corsaires français. Des prises très-riches sont entrées à l'Isle de France.

— On annonce le départ, pour la Hollande, de M. le comte d'Hauterive, conseiller d'Etat, garde des archives des relations extérieures.

— Il paraît que la statue du général Desaix et la colonne triomphale de la grande armée, seront découvertes le 15 août, jour de la fête de l'Empereur et de son auguste épouse.

ANNONCES.

Traité complet théorique et pratique sur les abeilles; par M. Féburier, de la Société d'agriculture de Seine et Oise, correspondant de celle de Paris, et l'un des collaborateurs du *Cours complet d'Agriculture, théorique et pratique*, de Déterville. Un vol. in-8°, de 468 pages, avec fig. Prix, 4 fr., et 5 fr. 50 c. franc de port. A Versailles, chez l'Auteur, dans le petit parc, avenue Saint-Antoine, grille du Dragon; et à Paris, chez Mme Huzard, imprimeur-libraire, rue de l'Eperon, n° 7; et Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Cet ouvrage, approuvé dans la séance de l'Institut de France, du 22 janvier 1810, contient l'histoire naturelle des abeilles, la culture de ces insectes applicable à toutes les espèces de ruches et à toutes les températures de la France, la comparaison des méthodes et des ruches adoptées jusqu'à ce jour, avec celles proposées par l'auteur; enfin, l'état des connaissances des Grecs et des Romains, et celles des peuples modernes dans le XVII siècle, sur les abeilles.

Hydraulique physique, ou Connaissances des phénomènes que présentent les fluides, soit dans l'état de repos, soit dans celui de mouvement. Ouvrage élémentaire, renfermant l'hydrostatique et l'hydrodynamique; par Joseph Mollet, professeur de mathématiques au Lycée de Lyon, professeur de physique au Musée de la même ville, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon; et de la Société académique de la ville d'Aix, département des Bouches-du-Rhône. Un vol. in-8° de xxiv et 482 pag., avec onze grandes planches en taille douce. A Lyon, chez Ballanche père et fils. A Paris, chez Klostermann, rue du Jardinet, n° 13. Prix, 7 fr. 50 c. pour Lyon et pour Paris, et 1 fr. 50 c. de plus pour le recevoir *franco* par la poste.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCLXX. — *Samedi* 21 *Juillet* 1810.

POÉSIE.

LES JEUX FLORAUX,

Ode qui a remporté le prix de l'Amarante d'or, décerné par l'Académie des Jeux Floraux, le 3 *mai* 1810; *par M.* JOMARD.

> Les talens, de nos biens sont la source féconde;
> Ils forment les plaisirs et les trésors du monde.
>
> DELILLE.

Ils n'étaient plus ces jours, si chers à la mémoire,
Où Toulouse invitait les enfans de la Gloire
A ses combats harmonieux :
Pleurant les doux concerts, la belle Occitanie
Redemandait en vain les accents du Génie
Aux troubadours silencieux.

Dans l'aimable saison de Zéphyre et de Flore,
Des soupirs échappés de la tombe d'Isaure
Attristaient les prochains échos :
On dit même qu'un jour cette ombre désolée,
Pâle et belle, apparut au bord du mausolée
Exhalant sa plainte en ces mots :

Digitized by Google

« Ainsi donc sans retour ma gloire s'est flétrie !
» Elle ne fleurit plus dans ma douce patrie,
» La palme espoir du troubadour !
» On néglige ma cendre, et ces fleurs symboliques,
» De mes longues douleurs gages mélancoliques,
» N'éternisent plus mon amour !

» Ce séjour des talens, ce temple, ces portiques,
» Mélodieux témoins des luttes poétiques,
» Ne consolent plus mes regards.
» Toulouse, éveille-toi d'un sommeil qui m'outrage :
» Si mon nom te fut cher, respecte mon ouvrage ;
» Sois encor l'amante des arts. »

Elle dit ; et soudain, dans la tombe fatale
Se replonge..... Aux accens de la voix virginale
S'émeut tout un peuple étonné.
Isaure ! il accomplit tes volontés sacrées.
Poëtes ! saisissez vos lyres inspirées,
L'heure de la gloire a sonné.

Du mois riant des fleurs quand l'aube désirée
Pour la troisième fois, dans la plaine azurée,
Reprend son lumineux essor,
Dieu préside lui-même à ce jour de victoire,
Sur l'autel des parfums, les lauriers de la gloire
Ont balancé leurs rameaux d'or.

Loin de nous, vain gymnase, effroyable théâtre,
Dont les sanglans plaisirs, d'une foule idolâtre
Achevaient d'endurcir les cœurs !
Et vous, jeux trop vantés de l'orgueilleuse Elide,
Où d'illustres coursiers prêtaient leur vol rapide
A des fantômes de vainqueurs !

Ces vainqueurs, qu'ombrageait une palme éphémère,
Répondez ! où sont-ils ? Thèbes, sans ton Homère,
Leurs noms de la terre auraient fui ;
Et la Grèce aurait vu leur gloire passagère
S'évanouir, pareille à la poudre légère
Que leur char fit voler sous lui.

Plus heureux mille fois, les fertiles rivages
Où, le luth à la main, parmi les Tectosages
Errait le peuple troubadour ;

Digitized by Google

Alors que les échos de ces bords poétiques
Racontaient les défis, et les tournois lyriques,
Et les doux plaidoyers d'amour.

Studieux nourisson de la double colline,
Viens recevoir le prix des mains de Mnémosyne;
Viens triompher de tes rivaux.
Chez tes derniers neveux, relevant ta victoire,
Ces fleurs, ces doctes fleurs que parfume la gloire,
Du Tems sauront braver la faulx.

A ce cher monument, sourira ta vieillesse;
D'un œil respectueux, le fils de ta tendresse
Le contemplera quelque jour:
Il sentira son cœur battre plus vite encore,
Et, donnant une larme au souvenir d'Isaure,
Révera de gloire et d'amour.

(*Extrait du Recueil des Jeux Floraux de l'an* 1810.)

L'ILLUSION,

Ode qui a seule disputé le prix à la précédente; par M. A. SOUMET.

Au sein de sa cour radieuse,
Tandis que Phébé vient s'asseoir,
Quelle nymphe mystérieuse,
Se glisse dans l'ombre du soir?
Elle agite en ses mains légères
Un prisme, aux couleurs mensongères,
Dont les éclairs trompent nos yeux;
Et sa parure voltigeante
Imite la robe changeante
De la messagère des Dieux.

Illusion! malgré tes voiles,
Mon œil a reconnu tes traits;
La douce lueur des étoiles
Augmente encore tes attraits:
Zéphire soutient ta couronne;
De l'écharpe qui t'environne
L'éclat mouvant nous éblouit:
Et déjà ta voix poétique
Evoque un monde fantastique,
Qui nous charme et s'évanouit.

Digitized by Google

Belle nymphe! que ta puissance
Nous entoure d'enchantemens;
Des longues douleurs de l'absence
Console deux jeunes amans:
Prodiguant tes l gers mensonges,
Visite sur l'aile des songes
L'orphelin qui pleure isolé;
Et que ta pieuse chimère
Rende les baisers d'une mère,
A son front d'un crêpe voilé.

Le vieillard aussi te réclame,
Le vieillard n'a plus d'avenir;
Prends, pour séduire encor son ame,
Les traits flatteurs du souvenir.
De sa jeunesse évanouie
Offre lui l'ombre, et de sa vie
Colore les derniers tableaux:
Comme on voit la vigne légère
Parer d'une feuille étrangère
Le chêne aux antiques rameaux.

L'Amour dans ta coupe brillante
Plonge ses traits aériens;
Ce Dieu te choisit pour amante,
Et tes pas égarent les siens:
L'espérance te doit ses charmes;
De la gloire, au milieu des armes,
Tu suis le char retentissant:
Déesse, à ton flambeau magique,
S'allume l'audace héroïque
De ce fantôme éblouissant.

Ton délire, ta noble ivresse,
Enflamment l'amant des beaux arts;
Vers les ruines de la Grèce
Toi seule appelles nos regards:
Ces autels, ces voûtes brisées,
D'un peuple esclave méprisées,
Semblaient appeler un vengeur:
Tu parais, tes brillans prestiges
Enchantent soudain les vestiges,
Trésors épars du voyageur.

Digitized by Google

Cette colonne abandonnée,
Se couronne de chapiteaux;
A la vieille tour ruinée,
Je rends l'orgueil de ses créneaux;
Ce marbre couché dans la poudre,
C'est Jupiter lançant la foudre,
Son regard fait trembler les cieux.
Avec tes héros, ton portique,
Tu te réveilles, Grèce antique,
L'Olympe a reconquis ses Dieux!

Aux murs de la pieuse Athènes,
Pour Minerve, fume l'encens;
Après vingt siècles, Démosthènes
Harangue les flots mugissans.
Comme un songe cher au Génie,
Les jeunes vierges d'Aonie
Ont daigné m'apparaître encor:
L'air se parfume d'ambroisie;
Et la nef qui porte Aspasie
Livre aux zéphyrs ses voiles d'or.

Illusion riche et féconde,
Ainsi tu nous rends le passé:
Tes crayons dessinent un monde
Sous les pas du tems effacé.
A tes peintures inconstantes,
Les couleurs les plus séduisantes
Prêtent leur charme d'un moment:
Mais la vérité se réveille,
Souffle sur ta frêle merveille
Et dissipe l'enchantement.

Tel ce globe, jouet d'Eole,
Que lance un chalumeau léger,
A nos regards brille et s'envole,
Fier de son destin passager;
L'éclat du prisme le décore;
Pour le voir un moment encore
Vers lui l'enfant est accouru:
Mais Zéphire au vol infidèle
L'effleure en passant de son aile
Et le prestige a disparu.

(*Extrait du même Recueil des Jeux Floraux.*)

Digitized by Google

LE DÉLIRE POÉTIQUE,

Ode qui a concouru à l'Académie des Jeux Floraux en 1810 ;
par J. M. Mossé.

. . . Cet heureux délire
Peut seul des maîtres de la lyre
Immortaliser les accords.
J. B. Rousseau.

Vois, sur la colline sacrée,
Ce Dieu grand et majestueux !.....
L'immortalité révérée
Suit son essor impétueux ;
Lui seul fait naître le génie ;
Sa voix, brillante d'harmonie,
Pénètre même aux sombres bords.....
O Muse ! viens, c'est le Délire !
Pour le chanter, reprends ta lyre ;
Qu'il respire dans nos accords.

Quand ce Dieu bouillant nous possède,
Quand il s'empare de nos sens,
A notre volonté tout cède ;
Les obstacles sont impuissans :
Les vents dévorent moins d'espace,
Les Titans eurent moins d'audace,
La foudre même suit nos lois ;
Le guerrier le plus intrépide
Et le torrent le plus rapide
Reculeraient à notre voix.

Que son étonnante magie
Produit de merveilleux effets !
Elle ranime l'énergie,
Elle commande les succès :
Sparte se voyait menacée,
Sa gloire allait être effacée
Par de barbares ennemis....
Mais une lyre harmonieuse (1)

(1) Tyrtée.

Lui rend son ardeur belliqueuse,
Et ces barbares sont soumis.

Thèbes s'élève magnifique,
Aux mâles accords d'Amphion.
Jéricho s'écroule..... au cantique
Du peuple auguste de Sion.
Les rocs les plus durs s'amollissent,
Les tigres mêmes s'attendrissent
Dès qu'Orphée ouvre ses concerts.....
D'une voix tendre, délirante,
Il réclame sa jeune amante,
Et court l'arracher aux enfers.

Alcée, au temple de Mémoire (2),
Des tyrans brise les autels;
Et son front radieux de gloire,
Est ceint de lauriers immortels.
Pindare, en sa brûlante audace,
D'un vol majestueux dépasse
Le mont qui se perd dans les cieux.
Anacréon, dans son ivresse,
Entre Bacchus et la tendresse,
Savoure le bonheur des Dieux.

D'un délire tendre et sublime,
Eprouvant les accès fougueux,
Sapho, cette illustre victime
Qu'Amour embrasa de ses feux,
Connut tous les transports de l'ame,
Et sut par mille traits de flamme
Dérouler les replis du cœur.....
Sensible à sa lyre sonore,
Leucade retentit encore
De son dernier chant de douleur.

Horace, aux plaines d'Ausonie,
Fait, dans ses élans merveilleux,
Jaillir des sources d'harmonie
De son luth mâle et gracieux:
Les Muses marchent sur ses traces,

(2) On sait qu'Alcée fit des Odes énergiques contre les tyrans de Lesbos sa patrie.

BIBL. UNIV. GENT
Digitized by Google

Il est couronné par les Grâces,
Par la Gloire et par les Amours;
Pour l'écouter..... les vents s'apaisent,
Les habitans de l'air se taisent,
Le Tibre ralentit son cours.

Suivant ce modèle superbe,
Du Pinde éclairant le chaos,
Dans ses beaux vers, le grand Malherbe
Chanta les Dieux et les héros:
Son nom s'accroîtra d'âge en âge;
Trois siècles rendirent hommage (3)
A sa haute célébrité;
Et l'admiration fidèle
Toujours confirme et rend plus belle
Son auguste immortalité.

Rousseau parait..... ô Polymnie!
Voilà ton digne favori!....
A son vaste et puissant génie
Le fils de Latone a souri:
Pindare, Horace, de la France (4),
Sur le double mont il s'avance
Couronné par ses concurrens:
David renaît plus magnifique (5);
Alcée, encor plus énergique (6),
Flétrit la gloire des tyrans.

Vous dont la poétique audace
Osé aspirer au noble prix
D'orner les fastes du Parnasse
De vos noms et de vos écrits!
En vain, par un élan sublime
Votre cœur dévore la cîme
De ce mont illustre et sacré;
Si l'accès du bouillant délire,
En traits de feu ne vous inspire,
Pour franchir le plus haut degré,

(3) Le seizième, le dix-septième et le dix-huitième siècles.

(4) Allusion aux Odes du grand Rousseau, qui sont dans le genre de ces deux célèbres lyriques.

(5) Allusion aux Odes sacrées du grand Rousseau.

(6) Allusion à l'Ode à la Fortune.

Digitized by Google

Tel, en parcourant sa carrière
Dans les vastes déserts des cieux,
Phébus éclipse la lumière
Des astres les plus radieux;
Tel, le vrai maître de la lyre,
Sur ses rivaux, dans son délire,
S'élève aux succès éclatans :
Il fait la conquête des âges;
Et sur ses immortels ouvrages,
Vient se briser la faulx du Tems.

(*Extrait d'une brochure in-8° ayant pour titre* : Le Délire poétique, l'Abandon généreux, *et* le Printems, *par* J. M. Mossé. *Pièces qui ont concouru aux Jeux Floraux, etc.* A Paris, chez Barba, libraire au Palais-Royal, et chez les marchands de nouveautés.)

ENIGME.

Des mœurs je suis le corrupteur;
De la vertu je suis l'apôtre:
Souvent mon charme séducteur
Te fait préférer l'un à l'autre:
Voici mon portrait, cher lecteur.
Chez les anciens, comme une anguille
En longs rouleaux j'étais tourné;
Aujourd'hui, maint tailleur m'habille:
De pourpre et d'or je suis orné.
Chaque membre de la famille
Portant un titre, est décoré
D'un grand cordon. La seule taille
A le droit de marquer nos rangs:
Jamais un petit, quoi qu'il vaille,
Ne doit se mettre entre deux grands.
Nous parlons la langue d'Homère,
De Virgile, de Cicéron,
Celle de Buffon, de Voltaire,
De Cervantes et de Milton,
De Gessner, du Dante, du Tasse;
Mais si je deviens féminin,
Tout à l'instant change de face:
Oubliant le grec, le latin,

Digitized by Google

D'un cône je prends la figure,
(Mais j'entends d'un cône tronqué,)
Enfin, titre, cordon, parure,
Contre un anneau tout est troqué. A..... H.....

LOGOGRIPHE.

Avec cinq pieds je suis un animal bipède;
Avec quatre je suis animal quadrupède.
Puis en une enfermant plus qu'en mes deux moitiés,
Avec trois je deviens animal à six pieds.
J'ai bec avec ma queue, et suis bête emplumée,
Bête à poil sans ma queue et la gueule affamée.
Je porte avec mon tout incommode tumeur
Qui jamais ne peut plaire et souvent fait horreur.
Je suis avec ma queue un animal timide,
Mais retranchant ma queue et renversant mes pieds,
Je suis un animal sanguinaire, intrépide,
Dont la tête est à prix. Si vous m'envisagiez
D'un autre sens, je suis un saint très-pacifique,
Jadis époux et puis évêque apostolique.
Rétablissez mon tout, je suis ce qu'un bon roi
Voulait que le dimanche on pût manger chez soi. S.....

CHARADE.

De ce monde orageux mon premier est l'emblême,
De toute fête et de chaque jour même
Mon second est le précurseur.
Quant à mon tout, ami lecteur,
Il frappe, il étonne, on l'admire,
C'est le nom que l'on donne à la belle Thémire.

NAR....., *département de l'Aude.*

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Greffe.*

Celui du Logogriphe est *Logogriphe*, dans lequel on trouve : *pie, rôle, lire, gloire, Pô, oie, île, or, Golo, ré, lie, loi, Pôle, Io, poil, ire, roi, horloge, le, gril, pile, grain.*

Celui de la Charade est *Souris.*

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

DISSERTATION SUR LES PROPRIÉTÉS DU SUCRE, DANS LAQUELLE ON MONTRE QUE SON USAGE EST NUISIBLE; suivie d'un résumé sur la question de la saignée, dans lequel on fait voir que cette question est à la portée de tout le monde; par JEAN-ANTOINE GAY, membre de l'ancienne faculté de médecine, et de l'anciene faculté d'agriculture et des arts de Montpellier, ci-devant médecin d'un hôpital de la même ville. — A Paris, chez *H. Nicolle*, à la librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12; *Gabon*, place de l'Ecole de Médecine; *Cussac*, au Palais-Royal, galerie vitrée, n° 231.

IL n'est rien de si parfait dans le monde qui n'ait ses détracteurs, ses adversaires, ses ennemis même; point de vertu qui soit à l'abri de la médisance; point de réputation qui échappe aux traits de la critique et de l'envie. Quelle renommée a été plus pure, quelle vertu plus prônée que celle du sucre? Depuis trois siècles, toutes les nations européennes s'accordent à exalter ses qualités précieuses; le riche et le pauvre vantent également ses bienfaits; et les enfans d'Esculape eux-mêmes ont consacré son mérite par cet adage vulgaire: *Que le sucre ne fait de mal qu'à la bourse.* Voilà cependant que du sein même des temples élevés au dieu d'Epidaure, s'avance un redoutable antagoniste qui entreprend de dépouiller le sucre d'une réputation usurpée, et de ravir au plus doux, au plus précieux des cristaux l'antique faveur dont il jouit. Innocence, candeur, rien ne saurait le fléchir; l'arrêt du sucre est prononcé, et soixante lustres de gloire ne trouveront point grace aux yeux de son inflexible accusateur.

M. Gay procède successivement par voie d'autorité et de raisonnement. Il invoque d'abord le témoignage du père de la médecine; le divin Hippocrate a dit dans son

Digitized by Google

immortel chapitre : *De locis in homine* : « Tout ce qui » est amer, ou acide, ou salé, ou d'un goût exalté, ne » porte pas moins de trouble dans le corps que les ma- » tières qui lui sont étrangères et dont il se débarrasse. »

Il est vrai qu'il n'est point question de sucre dans ce passage; il est même vraisemblable que le sucre cristallisé ne figura jamais sur la table d'un médecin grec avant l'expédition d'Alexandre; mais qu'importe? la sentence du sucre n'en est pas moins formelle; car, puisque toutes les substances acides, amères, salées, sont nuisibles à la santé, n'est-il pas évident que le sucre, qui n'est ni amer, ni acide, ni salé, est compris dans l'anathème prononcé par Hippocrate?

Après le témoignage de l'illustre vieillard de Cos, M. le docteur Gay invoque celui du célèbre Lorry : « Il faut, a dit ce savant médecin, pour qu'un corps » puisse acquérir la nature animale, il faut qu'il puisse » se désunir par la putréfaction.... Il faut que ces deux » propriétés de la matière nutritive, la solubilité dans » l'eau et la promptitude à l'altération dans ce liquide, » soient réunies. La solubilité dans l'eau est commune » aux sels et aux parties que nous démontrons nutri- » tives; mais les sels ne sont point altérés dans ce » fluide. »

Ce passage paraît à M. Gay une sentence formelle contre le sucre; car, si le sucre est un sel, si ses principes ne s'altèrent point dans l'eau, s'il n'est susceptible d'aucune corruption, n'est-il pas évident qu'il est dépourvu de toutes les qualités *alibiles* ? Si l'on demande ce que M. Gay entend par qualités *alibiles*, je répondrai que ce mot est le synonyme de *nutritives*, qu'il tire son origine du verbe latin *alo*, dont nous avons fait *aliment*. Il est permis d'user d'expressions neuves quand on a des idées neuves.

Voilà donc le sucre déjà condamné par d'imposantes autorités, que sera-ce si l'on procède à l'analyse chimique?

Le célèbre et infortuné Lavoisier a découvert que cent parties de sucre recèlent soixante-quatre parties d'oxigène, vingt-huit de carbone et huit d'hydrogène;

Digitized by Google

et M. Fourcroy a remarqué que le sucre jouit d'une qualité phosphorique si éminente qu'elle se manifeste pendant la nuit en étincelles et en traînées lumineuses. Or, dit M. Gay, à qui persuadera-t-on qu'une substance surchargée à ce point de principes ignés, contienne quelque chose d'alimentaire ? ici il invoque de nouveaux témoignages, ceux de Willis, Simon Pauli, et J. Ray.

« Je blâme d'autant plus, dit Willis, tout ce qui est » apprêté avec le sucre, que son grand usage contribue » singulièrement à répandre le scorbut, parce que le » principe dominant dans le sucre est un sel âcre, comme » on peut s'en convaincre par l'analyse chimique ; car » on tire du sucre, par la distillation, une liqueur aussi » forte et aussi dissolvante que l'eau régale ; et si, après » l'avoir délayée avec suffisante quantité d'eau et laissée » fermenter, on procède ensuite à la distillation, on en » tirera une liqueur aussi brûlante que l'eau-de-vie la » plus forte. »

Un autre savant, moins connu peut-être que Willis, mais non moins estimable, Théophile de Garancière, se prononce aussi formellement que lui contre le sucre, et c'est à ses qualités malfaisantes qu'il attribue cette mélancolie, ce spléen, cette triste consomption enfin qui dévore le peuple anglais.

De sorte que sans l'usage du sucre, la vivacité, l'aimable enjouement, l'hilarité ne régneraient pas moins sur les bords de la Tamise que sur ceux de la Seine.

Mais ces considérations ne sont rien encore auprès des justes terreurs que doivent inspirer les matières qui entrent dans la préparation du sucre. Qui ne sait qu'on y emploie la chaux, les alcalis, l'alun même, et que sans le secours de ces matières hétérogènes il n'arriverait jamais au degré de la cristallisation? Or, supposez qu'on assaisonne votre pain avec ces homicides ingrédiens, voudriez-vous en faire votre nourriture ?

De toutes ces observations, M. le docteur Gay conclut que le sucre, par ses qualités âcres, malignes et corrosives, altère, dénature, corrode la masse du sang et dissout ce principe bienfaisant de la vie ; que c'est un ennemi déclaré du genre humain, un ennemi d'autant

Digitized by Google

plus dangereux, que sous une feinte douceur, une hypocrite bonté, il cache son naturel pernicieux et malfaisant, et le docteur n'hésite point à prononcer contre lui la peine du bannissement perpétuel.

Mais on oppose à M. Gay que le sucre pourrait bien être un poison de la nature du café et du pain, avec lesquels on prolonge sa vie jusqu'à cent ans. On lui cite l'exemple du lord duc de Beaufort, qui mourut d'accident à soixante-dix ans, et dont les viscères furent trouvés dans l'état le plus sain et le plus vermeil, bien qu'il eût l'habitude de manger tous les jours, depuis quarante ans au moins, plus d'une livre de sucre. On lui cite M. de Malory, qui conserva jusqu'à cent ans une santé brillante quoiqu'il fît apprêter tous ses alimens avec du sucre.

M. Gay répond qu'un exemple ou deux ne prouvent rien, que ces personnages ont évidemment vécu contre les lois de la médecine, et que peut-être auraient-ils atteint l'âge de Nestor et des patriarches, s'il n'eussent pas mangé de sucre. D'ailleurs, s'il fallait opposer exemple à exemple, M. Gay ne serait point embarrassé; n'aurait-il pas a rappeler le trépas mémorable du perroquet Vert-Vert, qui mourut sur des monceaux de sucre ?

Quelques autres partisans aveugles ou intéressés du sucre ont osé le comparer aux substances céréales et farineuses ; et le médecin Cullen, de qui l'on ne devrait point attendre une semblable conduite, a dit que rien ne parlait plus hautement en faveur du sucre que la grande quantité de matière sucrée que l'on trouve dans les semences farineuses. M. Gay répond encore que ce n'est point la matière sucrée qui fait le mérite des substances farineuses, mais la présence de la matière glutineuse ; et, à ce sujet, il s'autorise du témoignage de deux grands chimistes, MM. Fourcroy et Chaptal.

« La propriété de faire une belle pâte, a dit le premier, est tellement liée à la présence du *glutineux* » dans la farine de froment, que cette farine elle-même » présente, dans cette propriété, des variations relatives » à la quantité de ce corps qu'elle contient. »

Digitized by Google

« Le *gluten*, a dit le second, se détruit quelquefois » par la fermentation des farines, et alors elles n'ont » plus les mêmes qualités bienfaisantes, parce qu'elles » ne peuvent plus lever et former un bon pain. »

Tels sont les nombreux argumens qu'emploie M. Gay pour instruire le procès du sucre, pour ouvrir enfin les yeux à ceux qui accueillent cet hôte perfide et malfaisant, et les déterminer à le bannir à jamais de leur présence.

Mais il est à présumer que ses efforts ne triompheront point encore de tous les préjugés. Nous aimons ceux qui nous flattent, et le sucre est d'une nature si séduisante qu'il trouvera de nombreux avocats, et gagnera par sa douceur le plus grand nombre de ses juges.

On représentera à M. Gay que si le sucre produisait le scorbut, ce serait particulièrement dans les classes riches où l'on en fait un plus grand usage. Or, il est reconnu que le scorbut n'attaque presque jamais que les classes indigentes, qui ne mangent guère de sucre. On lui dira que la mélancolie, la consomption des Anglais tient plutôt à la nature du climat qu'ils habitent, aux vapeurs de la Tamise et du charbon de terre, qu'à l'usage du sucre; et la preuve en résulte de ce que le changement de ciel suffit seul pour guérir cette maladie. On le priera de considérer que les ouvriers qui travaillent dans les raffineries, où ils mangent beaucoup de sucre, sont presque tous d'une constitution vigoureuse et d'une santé fleurie. On lui dira que s'il est vrai que le sucre soumis à la distillation produit une liqueur ardente, et comparable à la plus forte eau-de-vie, les substances céréales fournissent les mêmes résultats, et qu'elles n'ont jamais été pour cela bannies de nos tables et rejetées de la classe des substances alimentaires. On opposera exemple à exemple : on observera que, si le sucre était un ennemi aussi perfide, un être aussi malfaisant qu'il le prétend, la mortalité devrait être extrême parmi les nones et leurs directeurs, qui font un usage si fréquent et si pieux des matières sucrées. On peut dire aux enfans, quand le sucre est cher, qu'il fait tom-

Digitized by Google

ber les dents, mais les grands enfans dont les dents tiennent ne croiront jamais à ces menaces de *bonnes*.

M. Gay a trop prouvé. Il devait se contenter de démontrer que le sucre n'est point une denrée de première nécessité, et qu'on peut la remplacer aisément. Il est de fait que toute l'Europe se portait fort bien avant que les progrès de notre navigation nous eussent fait connaître le sucre. Le miel et les fruits contiennent des sucs aussi doux, aussi salutaires que la canne de l'Inde; et les matières qui entrent dans la préparation du sucre, telles que l'alun, peuvent quelquefois en altérer les qualités. Aussi le sucre le mieux cristallisé est-il le moins sain. La table de nos aïeux était bonne et succulente, quoique dépourvue de sucre; et celle des Romains était riche et sensuelle avec la seule ressource des matières sucrées qu'ils recueillaient eux-mêmes. C'est l'habitude seule qui nous fait regretter cette substance: le superflu devient nécessaire, quand on a coutume d'en jouir.

SALGUES.

LITTÉRATURE

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE DU DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE BIOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE, par M. AUGER, l'un des rédacteurs de cet ouvrage. Paris, chez *Michaud* frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans.

SI l'utilité d'un bon Dictionnaire historique ou biographique pouvait jamais être contestée, ce ne pourrait être, sans doute, que par l'un de ces esprits follement présomptueux, qui, semblant aspirer à la gloire de posséder la science infuse, affectent un profond dédain pour tous les secours offerts à l'étude ou à la mémoire. Quel est l'homme qui, de l'emploi toujours judicieux de son tems, ayant nécessairement appris à en être avare, ne sache un gré infini à la patience laborieuse de l'érudit qui lui fournit l'heureux moyen de s'épargner de longues et pénibles recherches? Mais nous perdrions ici nous-mêmes ce tems dont nous vantons le prix, si nous insistions sur les avantages résultant, pour toutes les classes de lecteurs, d'un recueil destiné à leur faire connaître, ou du moins à leur rappeler tous les individus qui ont laissé une trace quelconque de leur passage sur ce globe. Les faits seuls attestent que l'empressement du public à cet égard n'a pas besoin d'être excité, et le succès toujours croissant de ce genre d'ouvrages suffit pour démontrer leur importance.

M. Auger commence son discours par établir une distinction très-judicieuse entre l'histoire et la biographie. « Toutes deux ont pour objet, dit-il, de retracer » les actions et les travaux des hommes célèbres; mais » elles y procèdent d'une manière différente et même » opposée. L'histoire, dans ses tableaux peints à grands » traits, déroule la série et l'enchaînement des faits de » tout genre, et ce n'est, pour ainsi dire, qu'accessoi- » rement qu'elle y attache le nom et le caractère des

Digitized by Google

» personnages. La biographie, au contraire, dans ses » portraits finis et détaillés, présente séparément les per- » sonnages eux-mêmes, et les entoure des événemens » qui tiennent à eux par un rapport immédiat. Aussi, » tandis que l'histoire donne de hautes leçons aux poli- » tiques, ou présente un spectacle attachant à la multi- » tude avide d'émotions, la biographie offre des exem- » ples profitables aux hommes de toutes les conditions, » et fournit aux moralistes la matière de leurs médita- » tions les plus profondes : le premier des biographes, » Plutarque, a la gloire d'avoir formé, et pour ainsi dire » créé parmi nous Montaigne et J. J. Rousseau. »

Après avoir considéré plus particuliérement encore les avantages que retire la biographie de l'ordre systématique que l'histoire ne comporte pas, et sur-tout de l'ordre alphabétique si favorable à l'ignorance qui veut s'instruire, et à la science qui veut épargner des momens précieux; « c'est peut-être à ces réflexions, ajoute l'au- » teur du discours, qu'est due la naissance du premier » Dictionnaire historique. » Et aussitôt il entreprend une revue rapide des divers ouvrages qui ont paru sous ce nom, ou du moins sous cette forme, depuis Suidas, c'est-à-dire, depuis le onzième siècle, jusqu'à nos jours. Aucun de ces lexiques grecs ou latins ne peut avoir d'intérêt direct pour les hommes qui ne sont pas érudits de profession; le premier qui se recommande à l'attention des lecteurs français est celui que nous connaissons tous sous le titre de *grand Dictionnaire historique de Moreri*. M. Auger est entré, sur les développemens successifs de ce volumineux ouvrage, dans des détails que nous croyons devoir lui emprunter.

Moreri, docteur de Sorbonne, publia, en 1674, la première édition de son Dictionnaire; et, victime de son application au travail, il mourut avant d'avoir pu donner la seconde. Plusieurs années après, on donna un premier supplément, qu'aussitôt l'on fondit dans une troisième édition; et celle-ci fut, à peu de distance, suivie de plusieurs autres dans lesquelles l'ouvrage de Moreri se purgeait lentement de ses fautes, mais recevait de nombreuses additions. Cependant le célèbre Bayle, blessé

Digitized by Google

des imperfections qui déshonoraient toujours *le grand Dictionnaire historique*, entreprit de les corriger, du moins en partie. Imprimant son génie à ce travail qui semblait ne promettre que d'arides discussions, il composa son fameux *Dictionnaire historique et critique*, dont la première édition date de 1697. Mais les nouveaux continuateurs de Moreri ne tardèrent point à s'approprier les articles supplémentaires qui appartenaient en entier à Bayle. Enfin, après un demi-siècle de refontes et d'augmentations continuelles, parut, en 1759, la dernière édition composée de dix volumes *in-folio*, ouvrage qui, comme le dit Voltaire, semblable à une ville nouvelle, bâtie sur le terrain de l'ancienne, n'a presque rien conservé du travail de son premier auteur, mais qui du moins a retenu son nom, par lequel il est habituellement désigné.

Le plan suivi dans cette énorme compilation a dû nécessairement la porter à une étendue, dont les bornes pouvaient être encore reculées chaque jour. Aux articles de biographie pure on associa des articles de géographie et d'antiquité, enfin des généalogies entières. « Il était » trop évidemment ridicule, observe fort bien l'auteur » du Discours, de placer parmi les personnages réels de » l'histoire les personnages allégoriques de la fable, et » de ranger dans une même cathégorie Alexandre et » Cupidon, Aristote et Zéphire, Cornélie et Vénus. Ce » pouvait être une flatterie utile au débit de l'ouvrage » que d'y faire entrer ces nombreuses généalogies, qui » souvent, dit-on, s'alongeaient au gré des sollicitations » ou même de l'or; mais c'était satisfaire la vanité » d'une seule classe d'hommes aux dépens de toutes les » autres. »

Des défauts aussi marqués dans l'exécution, joints à des inconvéniens matériels, tels que la cherté du prix, l'incommodité du format, ont dû susciter à Moreri de nombreux abréviateurs. M. Auger accorde quelques lignes à chacun d'eux; il les juge avec une liberté qui, comme il le dit, ne peut être suspecte, puisque ces écrivains n'existent plus, et que leurs ouvrages ont, pour ainsi dire, disparu avec eux. « Mais, ajoute-t-il, nous

Digitized by Google

» ne sommes pas tout-à-fait dans la même position à » l'égard des auteurs du *Nouveau Dictionnaire histori-* » *que*, par MM. Chaudon et Delandine. Aussi garderons- » nous le silence sur les défauts que nous aurions pu » apercevoir dans leur compilation. Les indiquer ici » serait un procédé peu délicat, qui même aurait un » côté ridicule. »

Cette réserve, de la part de M. Auger, ne saurait être trop louée : mais nous, qui n'avons point l'honneur de coopérer à la rédaction du *Dictionnaire universel de biographie*, nous nous permettrons avec d'autant moins de scrupule de faire quelques observations sur celui qui se trouve déjà en concurrence naturelle avec cet ouvrage, que notre intention n'est point de nuire ou d'affliger, mais d'indiquer d'avance quelques points de comparaison aux personnes qui s'occuperont impartialement à établir un parallèle entre ces deux Dictionnaires.

Choisissons de préférence des personnages célèbres, puisque, connus de l'universalité des lecteurs, l'opinion est, en quelque sorte, uniformément fixée à leur égard. Lisons l'article RACINE, par exemple; et nous y verrons que: « Pour avoir une *Phèdre* parfaite, il fallait le *plan* » de Pradon, et *les vers* de Racine. » Laharpe relève ce blasphème littéraire avec une louable indignation, et l'on peut l'en croire sur parole lorsqu'il s'écrie : « Je puis » affirmer, en sûreté de conscience, que le plan de » Pradon est de la même force que ses vers. »

Qu'un jeune homme consulte le *Nouveau Dictionnaire historique* sur Crébillon, il y lira en toutes lettres : « Ce » grand homme est le *créateur* d'une partie qui lui appar- » tient en propre, de cette terreur qui constitue *la véri-* » *table tragédie*. Si jamais nous élevons des statues aux » auteurs tragiques, la *troisième* sera pour lui. Il est peut- » être le *seul* de nos poëtes modernes qui ait possédé le » grand secret de l'art de Melpomène, tel que l'avaient » les tragiques de l'ancienne Grèce. » Voilà donc en quelques lignes l'auteur de Rodogune et celui d'Athalie accusés de n'avoir point su faire usage de la terreur, en un mot d'avoir méconnu la véritable tragédie. Après un aussi beau jugement, loin d'être surpris de voir Voltaire

Digitized by Google

dépossédé de la troisième place, on ne peut que s'étonner de ce que Crébillon n'est pas mis hardiment à la première.

Au reste, si le Dictionnaire historique le traite de *créateur* et de *grand homme*, il ne nous donne jamais, en revanche, l'auteur de Mahomet et de Mérope que pour un *homme d'esprit*. Son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, ce modèle des vrais historiens, y est appelé « une galerie dont *plusieurs* tableaux sont peints » d'un pinceau *léger*, rapide et brillant; et où il a *entassé* » un grand nombre *d'erreurs*, *d'inexactitudes et de mé-* » *prises*. » — Pour exprimer qu'il se trouve des répétitions dans ses nombreux ouvrages, le Dictionnaire dit qu'*il retournait continuellement ses vieux habits*. Tel est le style dans lequel ce juge de Voltaire rédige ses arrêts. Mais il faut convenir qu'il se montre conséquent; s'il vient à parler, par exemple, de la traduction de Virgile par l'abbé Desfontaines, il n'hésite pas à déclarer que *quelques morceaux en sont écrits du style de Télémaque*. On sent bien qu'un lexicographe aussi judicieux n'a pu omettre, dans son article *Voltaire*, la fameuse anecdote relative à l'opéra du *Temple de la Gloire*. Il ne manque pas de nous représenter le poëte saisissant cavaliérement Louis XV par le bras pour lui demander : *Trajan est-il content?* (1)

Quelques autres exemples, pris également à-peu-près au hasard, vont nous faire voir que les compilateurs n'ont pas mis plus de soin ou de discernement dans la partie historique que dans la partie littéraire.

Vous ne trouverez pas un mot sur ce fameux *Othon de Wittelspach* qui tua l'empereur Philippe de Suabe, et fut la tige de la Maison de Bavière actuelle; mais vous trouverez une longue dissertation tendante à prouver qu'*Othon*, archevêque de Mayence, a été mangé par des rats suscités miraculeusement contre lui dans une île du Rhin.

---

(1) Le fait est que Voltaire adressa cette question au maréchal de Richelieu, mais assez haut pour que le roi l'entendît et en parût embarrassé. Voyez Laharpe, *Cours de Littérature*, tome 12, p. 102.

Digitized by Google

Désirez-vous avoir quelques détails sur la célèbre *Jeanne de Montfort* qui s'immortalisa par ses exploits guerriers, et sur-tout par sa courageuse défense dans Hennebon? le *Dictionnaire historique* ne vous offrira pas même le nom de cette héroïne; mais il vous citera, en place, une *Bertrade de Montfort*, dont les exploits d'un autre genre se bornèrent à se faire enlever par le roi Philippe Ier. L'illustre mathématicienne *Agnesi* n'a point paru digne d'une simple mention; mais on n'a eu garde d'omettre *Marie à la Coque*, la visionnaire.

Cherchez l'article d'un prince qui, tout moderne qu'il est, appartient déjà tout entier à l'histoire : *Frédéric II*. Son prétendu biographe vous le montrera d'abord sur le trône de Prusse, où il ne parvint cependant qu'à l'âge de vingt-huit ans. N'attendez pas un trait, pas un mot de sa vie avant cette époque, assez remarquable pourtant, il faut en convenir, par le spectacle extraordinaire qu'offrait un jeune prince du Nord, qui, fils d'un roi ressemblant assez aux Germains de Tacite, se montrait digne de correspondre avec Voltaire et Mme Duchâtelet. Sa fuite, son emprisonnement, son procès, méritaient bien quelques lignes.

A-t-on besoin de quelques renseignemens sur l'origine et les services d'un général parvenu, sous le dernier règne, à la tête du corps de l'artillerie (*Vaquette de Gribeauval*(2), dont il fut le premier organisateur, et où son nom donné à plusieurs attirails de son invention

(2) Né à Amiens, il passa de bonne heure du service de France à celui d'Autriche. Il s'illustra dans la guerre de sept ans par la défense de Schweidnitz, qu'il prolongea pendant soixante-trois jours de tranchée ouverte. Il aurait tenu plus long-tems sans une explosion qui ouvrit une brèche praticable dans le corps de la place. Frédéric II commandait en personne ce siége fameux : son ingénieur, autre Français nommé Lefèvre, se jeta à ses pieds en lui avouant qu'il ne savait plus qu'imaginer contre son savant compatriote.

La cour de France rappela M. de Gribeauval pour lui confier la direction suprême de l'artillerie. Il mourut en 1788, premier inspecteur général de ce corps, lieutenant-général des armées du roi, et grand'croix de l'ordre de Saint-Louis.

Digitized by Google

doit vivre éternellement ? on fera d'inutiles recherches dans le *Dictionnaire historique;* mais le compilateur qui a omis un militaire dont s'honore la France, n'a pas oublié un *Van der Mersch*, qui fut pendant quelques jours chef d'une bande d'insurgés brabançons.

Sont-ce les artistes célèbres qui vous intéressent? vous n'aurez pas même la satisfaction de lire le nom du plus grand des musiciens modernes, de *Mozart*, quoiqu'il soit mort depuis dix-neuf ans (en 1791); mais vous rencontrerez un *Trial* (ce n'est pas le comédien ami de Robespierre), auteur de je ne sais quels misérables opéra enterrés avec lui.

Nous ne pousserons pas plus loin nos remarques sur les omissions, inexactitudes, injustices du *Nouveau Dictionnaire historique;* elles fourniraient aisément matière à un volume de commentaires et d'*errata*. Il nous paraît bien plus convenable de dire encore un mot du Discours de M. Auger et de l'ouvrage qu'il annonce.

Laharpe observe, avec raison, que rien ne doit inspirer plus de défiance que ces Dictionnaires faits par une société de savans et de gens de lettres qui ne se nomment point : « L'homme se montrant moins, dit-il, l'erreur » qu'on ne songe pas à repousser est plus facilement » adoptée. » M. Auger fait voir qu'il pense, à ce sujet, comme Laharpe, et il répond parfaitement d'avance à son objection, dans ce passage de son Discours :

« L'annonce d'un ouvrage par *une société de savans et* » *de gens de lettres* est devenue une des plus ridicules et » des plus impuissantes amorces qu'il soit possible main- » tenant de présenter à la crédulité trop souvent abusée » du public. Ces *savans* et ces *gens de lettres* anonymes » ignoraient tout et ne savaient point écrire.... Mais ici, » les écrivains sont nommés, tous sont connus; plusieurs » ont de la célébrité. Tous leurs articles sont signés de » leur noms; et ce nom, quel qu'il soit, ils n'ont pas » voulu le compromettre en l'attachant à des choses » qui ne fussent pas dignes de leurs travaux passés, ou » qui formassent un préjugé fâcheux contre leurs tra- » vaux futurs. »

Voici la première fois que dans une pareille entreprise

Digitized by Google

on donne une garantie aussi formelle aux souscripteurs et aux lecteurs. L'excellent esprit dans lequel est rédigé le Discours préliminaire, les engagemens qu'y prend M. Auger au nom de ses collaborateurs, la liste générale de leur noms, enfin l'indication de la tâche dont chacun d'eux s'est chargé, tout nous autorise à espérer que nous allons jouir d'un ouvrage aussi bien fait que vivement désiré. L. S.

L'INCRÉDULITÉ, poëme, par ALEXANDRE SOUMET, auditeur au conseil-d'état, dédié à S. A. I. et R. MADAME, mère de S. M. l'Empereur et Roi. Seconde édition.

VOICI encore un de ces poëmes divisés en plusieurs chants, sans division réelle dans le sujet (du moins tel qu'il a été conçu par l'auteur); se prolongeant dans cette suite de chants, sans progrès dans une action ou dans des préceptes, et se terminant arbitrairement sans qu'il y ait rien de fini, quand il plaît à l'auteur, quand il ne veut plus faire de vers, quand il est las d'en faire. Ordinairement cette lassitude vient aux poëtes beaucoup trop tard, beaucoup plus tard, par exemple, qu'aux lecteurs la lassitude de les lire. Heureusement il n'en est point ainsi de M. Alexandre Soumet; il a mis assez de sobriété dans le nombre de ses chants, et généralement assez de talent dans les morceaux qui les composent, pour qu'on puisse en entreprendre et en poursuivre la lecture, non-seulement sans éprouver cette fatigue, compagne presqu'inséparable de ces sortes de compositions, mais même souvent avec quelque plaisir. Applaudissons donc au talent, mais élevons-nous contre le genre. Ce n'est pas que je blâme le sujet qu'a choisi M. Soumet; on peut au contraire lui appliquer ce que Laharpe disait d'un poëme dont la matière était à-peu-près semblable, le poëme de Racine le fils : « Le choix » du sujet est d'abord un titre à notre estime. » Laharpe croit même que *la religion pourrait fournir une véritable épopée*. Je n'en dirai pas autant de l'*incrédulité*, quoiqu'au fond ces deux sujets puissent être considérés à-

Digitized by Google

peu-près de la même manière, et fournir au poëte les mêmes idées, les mêmes tableaux, les mêmes développemens. Mais je suis persuadé néanmoins que l'*incrédulité* pourrait très-bien fournir la matière d'un poëme historique et philosophique qui eût eu un commencement, un milieu, une fin, un plan, un ordre, une méthode, et je me plains de ne trouver rien de tout cela dans le poëme de M. Soumet.

Je n'ignore pas qu'en parlant ainsi de *sujet*, de *plan*, de *méthode*, je renouvelle des questions délicates et souvent agitées, je réveille de vieux ressentimens qui ne peuvent s'éteindre dans le cœur de certains poëtes, qui ne se sentant point irréprochables sur ces divers objets, ne peuvent souffrir qu'on en parle, et affectant un mépris ridicule pour les critiques qui insistent sur ces règles essentielles de l'art, les traitent ou d'ignorans, ou de novateurs qui veulent introduire en poésie de nouvelles lois, de nouvelles difficultés, de nouvelles rigueurs. En vain ces critiques leur rendent le plus signalé service, en expliquant de la manière la plus favorable le mauvais succès de leurs poëmes, et l'ennui qui en découle, et en rejetant sur le malheureux choix du sujet ce que sans cela il faudrait attribuer à leur défaut de talent; loin d'être reconnaissans, ils se montrent ennemis irréconciliables; le tems qui devrait adoucir les petites blessures de l'amour-propre ne fait qu'aigrir leur ressentiment; ils ne peuvent écrire une page, une note sur les objets même les plus étrangers à ces questions, sans les reproduire, et tâcher de les résoudre à leur avantage; ils citent en leur faveur Laharpe qui leur est formellement contraire; ils le tronquent pour persuader qu'il leur est favorable; ils lui adjoignent Quintilien, dont le goût était trop sain pour ne pas attacher une grande importance au choix du sujet, au plan dans lequel il est disposé, à l'ordre et à la méthode avec lequel il est traité, et qui eût beaucoup méprisé tous ces prétendus poëmes qui, par leur nature, pèchent contre ces principes constitutifs de l'art.

L'auteur du *Cours de littérature* dit, il est vrai, et ceci ne fait que confirmer nos principes, quoiqu'on ait voulu

Digitized by Google

nous l'opposer, en dénaturant la phrase et en en supprimant les mots que je vais mettre en italique. « C'est sur la » manière qu'il faut juger les poëtes, et non pas *seulement* » sur un sujet; l'envie se hâte trop souvent de condamner » un auteur quand ce choix n'a pas été heureux; mais » le talent sait bientôt lui répondre, *dès qu'il a mieux* » *choisi.* » Ce dernier membre de la phrase me ramène naturellement à M. Alexandre Soumet; il a certainement assez de talent pour répondre, comme l'entendait Laharpe, à des critiques qui ne peuvent être dictées par l'*envie;* il leur répondra sans doute *bientôt* et très-heureusement, je ne dirai pas, *dès qu'il aura mieux choisi*, mais dès qu'il aura mieux conçu son sujet; qu'il en aura plus sagement ordonné le plan et l'économie, mieux distribué les divisions et les parties, et qu'il se sera bien convaincu qu'en poésie un tout ne se compose pas de divers morceaux, pris pour la plupart çà et là, imités de nos poëtes et de nos prosateurs, liés par des transitions plus ou moins heureuses, ou ajoutés quelquefois les uns aux autres sans transition. Si un poëme ne doit pas être assujetti à une méthode aussi rigoureuse qu'une discussion philosophique, il faut néanmoins qu'il présente un ordre réel dans les idées, un progrès marqué dans la marche, une distribution heureuse dans les parties.

Mais si M. Alexandre Soumet n'a pas rempli ces conditions, et si par conséquent son poëme est vicieux dans l'ensemble et pèche par un défaut notable de composition, il offre du moins de beaux vers, un coloris poétique, des tirades écrites avec chaleur, avec énergie, des morceaux de verve, et qui annoncent de l'imagination, sinon dans l'invention, du moins dans l'expression; c'est là le style, la *manière* sur laquelle Laharpe veut que l'on juge, non pas l'ouvrage qui peut fort bien ne pas être bon malgré ces bonnes qualités, mais l'auteur qui, avec ces bonnes qualités cultivées avec soin, ne peut guère manquer de produire un jour quelque bon ouvrage. Ce n'est pas que la *manière* de M. Alexandre Soumet soit exempte de défauts, elle en a beaucoup au contraire; mais ce sont de ces défauts qui sont loin de détruire l'espérance que fait concevoir le véritable

Digitized by Google

talent qui se montre dans plusieurs morceaux de son poëme. Je dirai presque qu'ils sont plutôt capables de la confirmer, parce qu'ils tiennent, non à la sécheresse et à la stérilité d'imagination, mais au contraire à une surabondance d'images et d'expressions qu'entasse, quelquefois sans goût, une imagination qui n'est pas encore assez réglée. C'est-là ce que Quintilien appelle : *Vitium quod magis ex copiâ quàm ex inopiâ venit*, et ce sévère rhéteur ne hait point ce défaut dans les jeunes gens ; il veut qu'à cet âge on se permette des hardiesses, qu'on s'y complaise même, quoiqu'elles ne soient pas toujours heureuses : *Audeat hæc ætas plura, et inveniat, et inventis gaudeat, sint licet illa interim non satis sicca et severa.* Cependant, comme ces défauts sont portés à un certain excès dans la composition de M. Soumet, nous ne lui en ferons point entiérement grace dans le cours de cet article ; nous lui ferons observer d'ailleurs que l'enflure, la bouffissure, le gigantesque dans les images, loin d'annoncer cette imagination riche et féconde que Quintilien aime dans les jeunes gens, encore qu'elle ne soit pas bien réglée, prouverait plutôt cette sécheresse, cette stérilité qui lui paraît si désespérante sur-tout dans l'effervescence de l'âge : et qu'enfin cette imagination brillante, dont le poëte donne à la vérité de plus heureuses preuves en plusieurs endroits de son ouvrage, devrait se faire remarquer, non-seulement dans les images et les expressions, mais aussi dans l'invention du poëme, ou de quelques parties du poëme, et c'est ce qui ne lui arrive jamais, ou presque jamais. Mais avant d'entrer dans le détail de ces critiques, et de les justifier par des preuves, justifions d'abord par quelques citations les éloges donnés à un talent remarquable que peuvent obscurcir, mais non entiérement éclipser ses nombreux défauts. Voici le tableau que le poëte présente de l'*impiété* portant ses ravages dans toutes les classes de la société, corrompant tous les esprits, et ramenant tous les malheurs de la révolution :

De l'Etat cependant quel sinistre génie
Fatigua les ressorts, détruisit l'harmonie,

Et prépara le gouffre où devaient à la fois
Disparaître l'autel, et s'abîmer nos rois ?
Ce fut l'impiété. . . . . .

. . . . . .

Voyez à consacrer son redoutable empire,
Comme, de toutes parts, l'oubli des mœurs conspire.
Le monde à ses leçons semble être préparé :
Le crime lui sourit, le génie égaré
Lui prête son flambeau pour embraser la terre.

. . . . . .

Dès-lors, fier d'enchaîner l'hommage des mortels,
Ce monstre novateur, du trône et des autels,
Tantôt avec orgueil brise la base antique.

. . . . . .

Tantôt s'environnant de sophismes adroits,
Il pèse en sa balance et le peuple et les rois.

. . . . . .

Il s'élève, il combat, en ces jours désastreux,
Où déjà le front ceint d'un voile ténébreux,
La France par le crime au malheur condamnée
Désertait du saint lieu l'enceinte profanée,
Menaçait le pouvoir, et de la liberté
Evoquait *lentement* le spectre ensanglanté.

Sainte religion, ta défaite est prochaine ;
Du paradoxe altier chacun subit la *chaîne*.
D'un vertige inquiet tous les esprits frappés
Dans la nuit du système errent enveloppés.

. . . . . .

. . . . une secte à l'orgueil asservie
Analyse notre ame, appelle préjugés
Nos penchans, nos devoirs en problème érigés.
Le peuple qu'elle flatte et qui la déifie,
A ses dogmes trompeurs follement se confie.
Tel quelquefois un lierre ose chercher l'appui
D'un venimeux arbuste élevé près de lui ;
Mais bientôt l'imprudent languit, se décolore,
Victime des rameaux que sa faiblesse implore.

Il me semble que la comparaison qui termine ce morceau est aussi juste que poétique. En général M. Soumet est heureux en comparaisons, tantôt nobles, tantôt gra-

Digitized by Google

cieuses, et toujours bien exprimées. C'est ainsi qu'il nous présente la France luttant d'abord contre les partis ennemis, et conservant encore assez de son ancien éclat, de son ancienne grandeur pour dérober aux yeux inattentifs les symptômes de sa décadence, tandis que les esprits éclairés, les bons citoyens prévoyaient dès longtems la crise funeste qui a failli la perdre. Tel, dit-il,

. . . . . Tel insulté par l'âge,
Un cèdre élève encor ses bras chargés d'ombrage;
Il résiste, notre œil mesure sa hauteur,
Contemple ses rameaux, et leur luxe imposteur:
Mais placé sur un mont, cher à sa rêverie
Le pâtre apercevant la couronne flétrie,
Qui du roi des forêts semble attrister le front,
De sa chute déjà prophétise l'affront.

Voici encore une comparaison où le cédre fournit au poëte un rapprochement aussi juste qu'agréable et ingénieux :

Les plantes ont aussi des amours orageuses,
La vaste mer reçoit leurs graines voyageuses,
Cédre du Sinaï, le fougueux ouragan
Peut seul te marier au cédre du Liban;
Tandis qu'au pied du mont que l'orage tourmente,
Le lis, pour féconder le sein de son amante,
Implore le zéphyr. Tel l'hymen quelquefois
D'un superbe lien ne peut unir les rois,
Avant que les combats ne ravagent la terre;
Tandis que sous l'abri du chaume héréditaire,
Libre des vains honneurs, le jeune fils des champs
Ecoute et suit en paix la voix de ses penchans.

Si quelquefois pour vouloir exprimer sa pensée avec force et énergie, M. Soumet tombe dans l'enflure, le mauvais goût, et dépasse le but, quelquefois aussi, mieux inspiré, il l'atteint heureusement. Ainsi dans l'énumération des moyens affreux que prenaient les tyrans de la France pour accomplir leurs horribles projets, il n'oublie point ces affiches incendiaires qui entretenaient la fureur révolutionnaire et provoquaient à tous les crimes; mais il est impossible de nommer une affiche en vers, il

Digitized by Google

faut la présenter à l'esprit revêtue d'une image poétique ; et le poëte y a, ce me semble, parfaitement réussi dans ces deux vers :

> Les murs mêmes, chargés de sanglantes maximes
> Semblent prendre une voix pour inviter aux crimes.

Mais trop souvent M. Soumet ne garde point cette mesure, trop souvent il est déclamateur ampoulé, *projicit ampullas et sesquipedalia verba*. Si l'auteur de l'incrédulité continuait à écrire sur ce ton, et qu'il se perfectionnât dans ce genre, il pourrait aspirer à devenir le Claudien français ; et il doit avoir une autre ambition : il faut sur-tout qu'il s'attache à exprimer nettement sa pensée, ce qui ne lui arrive pas toujours. Ainsi il dit à la religion :

> Puisse ma jeune muse essayer ta couronne !

Cela n'est pas clair. Il dit d'un grand poëte que *son ame enflammée*

> Entre le crime et lui plaçait la renommée.

Cela est fort obscur.

> On dénonce le deuil, les larmes, la pensée,
> *On s'irrite, on pardonne aux maux qu'on a soufferts,*
> Et c'est la liberté qui nous donne des fers.

Je n'entends pas du tout l'avant-dernier vers. Il faut encore que ses images soient cohérentes et conviennent à l'objet qu'il veut peindre, ainsi il ne devait pas dire de Robespierre :

> . . . . . Aigle aux serres cruelles
> Le tonnerre qu'il porte a respecté ses ailes ;

parce que ni l'*aigle*, ni le *tonnerre*, ni les *ailes* ne conviennent à Robespierre. Il ne convient guère davantage d'appeler les membres du comité de salut public, qui proscrivirent cet obscur et vil tyran, *ses fiers rivaux*, dont *rien n'intimide le glaive*. Il faut dans un poëme philosophique raisonner avec justesse, et M. Soumet manque à cette loi, lorsqu'après avoir opposé aux athées les merveilles de la nature, ce qui est un fort bon argument, il leur demande : *vous faut-il des miracles ?* Et il

Digitized by Google

leur oppose aussitôt les miracles de l'Ecriture sainte, le passage de la Mer-Rouge, la loi donnée sur le mont Sina, etc. ce qui est mal raisonné, parce qu'il n'est pas naturel que l'homme qui n'admet pas l'existence de Dieu, se rende à l'autorité de l'ancien testament. Enfin il faut rejeter les épithètes vagues, parasites, redondantes, savoir que des termes qui sont synonymes en langage vulgaire ne le sont pas toujours en poésie, tels sont les mots *irrités* et *en colère*, ainsi des *mânes irrités* sont une expression poétique ; des *mânes en colère*, une expression presque ridicule, etc.

Mais je dois dire un mot des imitations que le lecteur rencontre à chaque pas dans le poëme de M. Soumet; elles sont beaucoup trop fréquentes, elles composent presque tout le poëme. Tantôt le poëte imite des écrivains en prose, et ses vers ne l'emportent pas toujours sur leur prose, ce qui est une sorte d'affront fait à la poésie ; tantôt il refait des morceaux déjà très-bien faits par des poëtes dont quelques-uns ont une haute renommée, et il vaudrait mieux inventer, la témérité serait moins grande, le succès moins incertain. Parmi les ouvrages en prose imités, je citerai le *Génie du Christianisme*, dont plusieurs lambeaux sont transportés dans le poëme de l'incrédulité, entr'autres le morceau sur la profanation des tombeaux de Saint-Denis. M. de Châteaubriand présente une grande et belle image, lorsque parlant de Louis XIV, et se livrant à toutes les hardiesses de la haute poésie qu'un pareil sujet semblait lui permettre, il offre à nos regards ce monarque debout, comme si *pour défendre son trône*, il s'était levé *avec la majesté de son siècle, et une arrière-garde de huit siècles de rois*, et épouvantant par son attitude imposante et son geste menaçant les ennemis des morts. M. Soumet dit :

> Aux portes du sépulcre, en vain le grand Louis,
> Du sommeil des tombeaux, *réveillé par leurs cris*,
> Comme pour essayer son antique puissance,
> *Semble étendre sur eux le sceptre de la France.*

Ce tableau est mesquin. *Réveillé par leurs cris*, est extrêmement faible. *Etendre son sceptre* est une image qui

Digitized by Google

ne convient point à la circonstance, puisqu'elle présente plutôt un acte pacifique de l'autorité qu'un mouvement d'horreur et d'indignation de la majesté outragée. M. Soumet veut devenir plus énergique, mais il tombe dans le mauvais goût lorsqu'il peint *les coupables efforts des sacriléges profanateurs dispersant au loin*,

. . . . . comme une fange immonde
La cendre qui siégea sur le trône du monde.

Une *cendre qui siégea* présente à notre esprit une cendre qui est assise, et certainement cette image est grotesque. Voici comment dans une élégie célèbre, dont quatre éditions en peu d'années ont prouvé le mérite et le succès, M. de Treneuil, plus d'une fois aussi imité par M. Soumet, parlait noblement de Louis XIV, en n'imitant personne, mais en puisant dans son ame des sentimens naturels, et les exprimant avec la simplicité convenable.

Toi dont avec transport je contemple les traits,
Accueille le tribut de mes pieux regrets,
Magnanime Louis : ta tombe et tes images,
Périssent, mais vainqueur de ces lâches outrages,
Ton siècle qui te doit toute sa majesté,
Te couvre des rayons de l'immortalité :
Siècle encor sans rival, rempli de ton histoire,
Héritier de ton nom et chargé de ta gloire.

Dans le poëme *des Trois Règnes*, M. Delille avait fait des vers charmans sur les migrations des oiseaux : M. Soumet a refait ce morceau dans le *Poëme de l'Imagination*. M. Delille parle en grand poëte de *l'impression des lieux*, du sentiment qu'excite en nous la vue des ruines d'un vieux monument, d'une antique abbaye : M. Soumet traite encore ces divers sujets, quelquefois assez bien, toujours moins bien que le grand modèle qu'il suit, et il ne doit pas en être humilié. Il ne le sera pas non plus d'avoir été vaincu par Racine le fils, dont il a voulu imiter quelques vers, les plus beaux peut-être du poëme de *la Religion*. Tout le monde connait

Digitized by Google

naît ce morceau dans lequel Racine oppose aux athées les merveilles de la nature :

> Répondez, cieux et mers, et vous, terre, parlez.
> Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles ?
> Nuit brillante, dis-nous, qui t'a donné tes voiles, etc., etc.

M. Soumet, pour imiter ces vers dont les images sont toujours grandes, mais les expressions toujours simples, enfle sa voix encore plus qu'à l'ordinaire et dit en vers boursouflés :

> . . . . . Réponds, mortel audacieux,
> Courbas-tu de ta main l'orbe immense des cieux ?
> Marches-tu sur les vents ? suspends-tu sur nos têtes
> La mer aérienne où dorment les tempêtes ?
> . . . . . .
> . . . . . l'enthousiasme ardent
> Me lègue ses transports, son vol indépendant.

Suit une centaine de vers sur ce ton, que l'auteur termine en disant que si Dieu n'existait pas,

> La terre égarerait la marche de l'année,
> On verrait les soleils, l'un sur l'autre roulant,
> Entrechoquer dans l'air leur front étincelant,
> Et le chaos, battu des sphères vagabondes
> Elargirait ses flancs pour engloutir les mondes.

Quelle bizarre image du désordre et de la confusion ! Je ne puis assez conseiller à M. Soumet, par l'intérêt que doivent inspirer aux amis de la poésie les beaux vers qu'on rencontre épars dans son poëme, de rejeter ces images gigantesques, ces grands mots, source de galimatias, de se défaire de ce style tendu, de varier son ton, de ne pas procéder toujours par l'apostrophe, l'interrogation :

> Un style trop égal, et toujours uniforme,
> En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.

Ce n'est donc pas assez de *briller aux yeux*, de faire de beaux vers, ni même de *beaux poëmes* :

> *Non satis est pulchra esse poemata.*

Il faut encore que ces poëmes aient l'agrément que seule

Digitized by Google

peut leur donner la flexibilité du talent et la variété du ton, *dulcia sunto*; c'est alors seulement qu'ils seront sûrs d'obtenir les suffrages unanimes des lecteurs :

Et quocumque volent animum auditoris agunto.

F.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

Die Paebste, als ehemalige Verleiher der Kronen. — *Leipzig*, 1 *band in*-8°, 1810.

Les Papes, dans le tems qu'ils étaient les dispensateurs des couronnes. — Leipsick, 1 vol. in-8°, 1810.

Cet ouvrage paraît avoir été composé dans le même tems qu'une plume, encore plus exercée que celle de l'écrivain allemand, faisait si habilement passer dans notre langue l'histoire des papes trouvée à Sarragosse : histoire devenue pour nous, grâces au traducteur, un livre original, et dont M. C. a rendu, dans ce journal, un compte à-la-fois si piquant et si fidèle. Les excellens extraits qu'il en a donnés nous interdisent même de revenir sur des faits qui se trouvent communs aux deux ouvrages : d'ailleurs, l'histoire a fidèlement conservé le souvenir de ces violentes usurpations du pouvoir pontifical sur le temporel des rois, de ces dépositions arbitraires, de ces investitures illégitimes qui ont fait couler tant de fois le sang des peuples. Nous n'aurions donc que très-peu de chose à dire de l'écrit que nous annonçons, s'il n'offrait une anecdote beaucoup moins connue qu'elle ne mérite de l'être. Toutes les personnes qui lisent savent-elles que les îles Canaries furent érigées en royaume dans le XIVe siècle, en faveur d'un prince qui n'y aborda jamais?

L'auteur allemand, qui se pique d'une exactitude trop commune dans son pays, prend les choses *ab ovo*. Nous ne lui empruntérons pas la description des *îles fortunées* qu'il emprunte lui-même aux anciens, et nous ne transcrirons pas les prophéties qu'Homère a mises dans la bouche de Protée, pour en faire une application *évidente* à ces îles fameuses. Nous ne nous arrêterons pas davantage sur ce passage de Plutarque où il nous représente Sertorius si charmé de la peinture qui lui fut faite, à Gadix, de ce déli-

Digitized by Google

rieux séjour, qu'il avait résolu d'y aller terminer son existence dans une paisible retraite. Il sera moins superflu de rappeler ici que l'incertitude qui se remarque chez les auteurs anciens relativement à la position et au nombre des îles fortunées, semble avoir suffisamment autorisé plusieurs modernes à douter que ces îles fussent véritablement celles que nous connaissons présentement sous le nom de Canaries. De cette diversité d'opinions sont sorties, à différentes époques, les idées les plus extraordinaires. Epris de la beauté de leur pays, des écrivains de toutes les latitudes ont réclamé pour le sol qui les avait vu naître l'honneur d'avoir été l'élysée des anciens. N'a-t-on pas vu jusque dans l'avant-dernier siècle le fameux Olaüs Rudbeck (1) prétendre très-sérieusement que les descriptions enchanteresses d'Homère, de Platon et de Plutarque ne pouvaient convenir qu'aux rochers glacés de la Suède et de la Norvège?

Quoi qu'il en soit, ces îles fortunées, que nous prendrons très-décidément ici pour les Canaries, se trouvèrent comme perdues pour l'Europe, lorsque la chute de l'Empire d'Occident interrompit toute communication entre les peuples qui en avaient fait partie. Ce furent les Génois qui eurent la gloire de les retrouver; on l'attribue spécialement à deux de leurs navigateurs, Doria et Viraldo, qui y abordèrent en 1291. Les Portugais disputent néanmoins aux Génois l'honneur de cette découverte. Mais un fait certain, c'est que vers le milieu du XIVe siècle, ces îles étaient connues des Européens sous la dénomination d'*îles fortunées*.

Clément VI était alors assis sur la chaire de Saint-Pierre, qui, à cette époque, se trouvait transférée de Rome à Avignon. Comme créateur du royaume et du roi dont il a été question, ce pape mérite d'être dépeint ici avec quelque détail.

Il portait, avant son élévation au pontificat, le nom de Pierre Roger; son père, le sire de Rosières, était un des nobles les plus considérés de la province de Limousin. Après avoir pris la robe de Saint-Benoît à l'abbaye de la Chaise-Dieu, Pierre Roger se rendit à Paris, où ses leçons sur les décrétales de Jean XXII obtinrent un si grand suc-

(1) Olaüs Rudbeck, médecin suédois du dix-septième siècle, composa un ouvrage en 3 vol. in-folio, sans compter un quatrième qui est resté manuscrit, pour prouver que la Suède est la véritable *Atlantide* de Platon, le vrai séjour de la postérité de Japhet, le berceau des Grecs et des Romains, etc., etc.

cès, qu'il fut nommé proviseur de Sorbonne (2). Le cardinal de Mortemer, qui l'aimait beaucoup, le conduisit à Avignon, où il fut parfaitement accueilli par le pape Jean XXII, qui lui conféra l'abbaye de Fécamp et l'évêché d'Arras. Sa fortune, de ce moment, prit un accroissement rapide. Philippe de Valois l'admit dans son conseil et lui confia la garde des sceaux. Nommé tour-à-tour archevêque de Sens, puis de Rouen, il fut promu au cardinalat par Benoît XII; et enfin, à la mort de ce pape, en 1342, il dut la tiare à l'influence toute-puissante du cardinal de Talleyrand-Périgord.

Avec Clément VI, la cour de Rome prit tout-à-coup une face nouvelle. On y vit régner une pompe, un luxe jusque-là sans exemple. La libéralité du nouveau pontife surpassait encore sa magnificence; il ne marchait qu'entouré de nobles et de chevaliers que ses bienfaits retenaient auprès de lui; il accueillait avec une grâce particulière les dames les plus renommées par leur esprit et leurs charmes.

Il parut, dans ce tems, à la cour d'Avignon, un prince à qui ses malheurs avaient acquis une sorte de célébrité. C'était Louis de la Cerda, dépossédé du trône de Castille par son oncle don Sanche. Philippe de Valois l'envoya en ambassade auprès de Clément VI, à une époque où plusieurs voyages aux îles fortunées les rendaient l'objet de tous les entretiens. Louis, né pour régner, et ne conservant plus aucun espoir de reconquérir le sceptre de ses pères, conçut l'idée romanesque d'obtenir de la bienveillance du pape la couronne de ces îles si vantées. Il accompagna sa prière de la promesse de consacrer toutes ses facultés et sa vie entière à leur conquête, de les arracher aux infidèles, et d'y faire triompher l'étendard de la croix; enfin il eut soin de ne point omettre l'engagement de tenir son royaume comme un fief papal, et de payer, en conséquence, un tribut annuel au Saint-Siége.

D'après l'idée que l'on a dû se faire du caractère de Clément, il est facile d'imaginer que Louis de la Cerda ne fit pas une démarche inutile. Le pape ne vit pas plus de dif-

(2) Il était représenté sur un des vitreaux de la Sorbonne, en oraison devant la vierge Marie, avec cette inscription : *Clément VI, proviseur de Sorbonne.* Lorsque le cardinal de Richelieu rebâtit cette église, ce vitrail fut enlevé avec grande précaution, mais il s'est perdu par la suite.

Digitized by Google

ficulté à donner un royaume qu'un canonicat, et il s'applaudit même de ce qu'il se présentait un moyen de réparer l'injustice du sort envers un prince du sang des rois. D'ailleurs, le zèle de la propagation de la foi sanctifiait l'entreprise, et le désir d'étendre la puissance pontificale cédait encore chez Clément à la joie d'avoir trouvé une occasion de déployer dans la cérémonie du couronnement cette majesté, cette splendeur qu'on eût en vain cherchées dans aucune autre cour de l'Europe.

Ayant convoqué une nombreuse assemblée de cardinaux et d'évêques, Clément VI, dans un discours très-long, très-savant et très-fleuri, leur exposa son droit divin de faire et défaire les rois; puis, rappelant la célèbre donation de Constantin, il avança que par cet acte fondamental lui et ses successeurs se trouvaient évidemment investis de la suzeraineté des îles fortunées, dont il conférait la couronne au prince Louis de la Cerda. Toute l'assemblée applaudit aux principes soutenus par le saint-père, et à leur heureuse application. Clément fixa aussitôt le jour de la cérémonie.

Il en fit l'ouverture solennelle par deux autres discours que l'on conserve encore manuscrits. Le premier, adressé à Louis de la Cerda, qui était assis en face du trône pontifical, avait pour texte ces mots qui purent paraître un peu hasardés : « Je te fais roi d'un grand peuple. » Le second roulait sur l'efficacité du couronnement et de l'onction par l'huile sainte. Sa harangue achevée, le saint-père invita le prince à s'agenouiller devant lui; puis il lui mit sur la tête une brillante couronne d'or et de pierreries, et un sceptre dans la main. Tous les assistans crièrent : « Vive Louis, » par la miséricorde divine et la grâce du saint-siége apos- » tolique, roi des îles fortunées! » Le cortége se mit aussitôt en marche. Clément avait prodigué tous ses trésors pour qu'il effaçât par sa magnificence la pompe dont les plus grands souverains de l'Europe avaient pu s'entourer en semblable circonstance: mais la destinée qui se plaît à confondre les projets humains, voulut priver le pontife de toutes les jouissances qu'il se promettait. A peine le nouveau monarque s'était-il montré dans les rues d'Avignon, qu'un orage épouvantable vint fondre sur sa brillante escorte. Chacun prit la fuite, sans songer au rôle qu'il avait à jouer; et le roi des îles fortunées, inondé par des torrens de pluie, mais toujours la couronne en tête et le sceptre à la main, gagna seul son palais, au milieu des ris d'un peuple malin.

Digitized by Google

Les gens graves tirèrent de cette aventure les plus fâcheux pronostics.

Ils ne tardèrent pas à s'accomplir : sans troupes, sans argent pour entreprendre la conquête du royaume que le pape lui avait donné, n'ayant pas même une barque pour y parvenir, le roi Louis n'était réellement qu'un roi de théâtre. Clément VI, commençant à réfléchir sur la triste situation de son vassal, adressa les lettres les plus touchantes à tous les souverains de la chrétienté pour les engager à soutenir de toutes leurs forces une cause *aussi juste*; mais ses instances, ses menaces même restèrent sans effet. Le seul prince qui montra quelque zèle pour le protégé du pape, fut le dauphin de Viennois (3); mais il s'engagea bien au-delà de ce qu'il pouvait faire; il promit une flotte considérable, et il n'avait pas un vaisseau.

Tout l'avantage que le malheureux Louis de la Cerda retira de cette brillante chimère fut la couronne d'or que le pape lui laissa, et le nom, à la vérité assez précieux pour un héros de roman, de roi des îles fortunées.

Il faut convenir, néanmoins, que ce serait juger trop défavorablement tous les princes contemporains que de leur supposer, au même degré, cette confiance aveugle dans le pouvoir des papes, dont Louis de la Cerda donnait un si ridicule exemple. Le roi don Sanche, celui-là même qui avait usurpé le trône de Louis, prouva d'une manière éclatante qu'il savait apprécier les choses à leur juste valeur.

La cour de Rome forma, pour la vingtième fois, le projet d'arracher la Terre-Sainte aux Sarrasins. On délibéra longtems sur le choix du chef de cette grande entreprise; don Sanche fut enfin préféré aux autres potentats européens. Un légat du pape vint lui annoncer sa nomination au milieu d'une nombreuse assemblée de tous les grands et de tous les prélats du royaume. Ce prince, qui n'entendait pas le latin, avait fait asseoir sur les marches du trône un de ses courtisans qui devait lui servir d'interprète. Le légat fit lecture d'une bulle du souverain pontife, qui conférait la couronne d'Egypte à don Sanche. Les prélats poussèrent de

(3) C'est ce même Humbert II qui céda ses états à la France, pour se faire dominicain. Le pape Clément VI lui conféra les trois ordres aux trois messes de Noël, et lui donna le patriarchat d'Alexandrie, comme il avait donné la couronne des îles Canaries à Louis de la Cerda.

Digitized by Google

grands cris de joie : le roi voulut en savoir la cause, et la demanda à son interprête qui lui fit part du généreux procédé du pape. « Il ne faut pas être ingrat, s'écria aussitôt don » Sanche ; lève-toi, et proclame, de ma part, le saint-père » Calife de Bagdad. »

Un trait caractéristique de l'esprit du tems ne doit point être oublié ici. Lorsque la nouvelle se répandit en Angleterre que le pape avait disposé de la couronne des îles fortunées en faveur du prince Louis de la Cerda, l'amour ardent des Anglais pour leur patrie ne leur permit pas de croire qu'il pût y avoir d'autres *îles fortunées* que les îles britanniques. En conséquence il s'éleva de toutes parts un cri général contre la témérité du pape, qui s'arrogeait le droit de transférer la couronne d'Angleterre d'une tête sur une autre, sans en prévenir ni le roi ni la nation. Il fut présenté une requête à Edouard III, qui régnait alors, pour le prier de calmer les alarmes du peuple anglais, en exigeant du pape qu'il désignât les îles fortunées de manière à ne plus laisser d'incertitude. C. L.

ELISA ET ALBERT.

ANECDOTE SUISSE.

Dans une petite ville de la Suisse, célèbre par ses manufactures de mousseline, étaient réunies plusieurs familles, dont les intérêts pécuniaires, le parentage, ou les plaisirs de la société rendaient l'union très-intime. Plusieurs d'entr'elles ayant des affaires importantes dans différentes places de l'Europe, on envoyait de tems en tems un des individus de ces familles faire des voyages dans ces divers pays ; il était chargé des intérêts communs ; et la confiance mutuelle donnait une tranquillité parfaite sur la conduite et la probité du voyageur.

Dans le nombre de ceux qui méritaient le mieux cette confiance et l'estime de leurs concitoyens, ainsi que leur reconnaissance, on distinguait deux hommes, dont les talens, la probité et l'activité avaient été extrêmement utiles à leur patrie ; ils avaient acquis tous les deux une fortune considérable, dont une partie avait été employée à rendre service à ceux qui en avaient eu besoin, et au soulagement des malheureux. Tous les deux étaient veufs et intimement liés. M. Ulrich Mesner avait fait plusieurs

Digitized by Google

voyages aux Etats-Unis d'Amérique, tant pour son propre compte que pour celui de quelques négocians de S. G...; il s'y était marié et comptait s'y fixer, mais ayant perdu sa femme, il éprouva le désir si naturel aux Suisses de retourner dans son pays. Il revint donc dans sa ville natale, avec deux filles. L'aînée avait douze ans et se nommait Elisa; sa cadette la petite Lucy n'en avait que quatre. Il retrouva une sœur non mariée, Mlle Gertrude Mesner, aimable et intéressante personne, entre deux âges: transportée de joie de revoir un frère chéri et deux charmantes nièces, elle vint tenir son ménage et servir de mère à ses filles, et se promit bien de ne jamais les quitter. L'autre de ces Messieurs se nommait Christian Elman; son ambition avait été de perfectionner les manufactures, principale source du commerce de S. G.... Dans ce but, il avait fait plusieurs voyages en Angleterre, et il avait réussi au-delà de ses souhaits. Depuis maintes années il vivait tranquille chez lui, cultivant des fleurs, dirigeant ses nombreux ouvriers et ses ingénieuses mécaniques, et jouissant du fruit de ses travaux, moins pour lui-même que pour un fils unique et adoré qui faisait sa gloire et ses délices, à qui il voulait laisser son bel établissement et sa grande fortune, laquelle s'augmentait tous les jours: sa femme était morte en mettant cet enfant au monde, après un an de mariage. M. Elman, jeune encore, avait résisté aux sollicitations de ses amis et à son propre désir, et n'avait jamais voulu la remplacer. Son cher Albert fut sa consolation et suffisait à son bonheur; vif, aimable, gai, de la plus intéressante figure, Albert Elman se faisait aimer de tout le monde, et méritait à tous égards la tendresse passionnée de son père.

Celui-ci ne négligea rien pour son éducation: leur petite ville offrant peu de ressources pour cela, Albert fut mis de bonne heure en pension dans une ville du pays de Vaud: ce bon père se priva du plaisir de le garder auprès de lui, dans cet âge où chaque moment est une jouissance pour des parens, où ils voient tour-à-tour se développer l'intelligence, la raison, les talens de leurs enfans, et où ils en jouissent bien mieux que lorsque l'âge des passions est arrivé. Mais M. Elman fut bien dédommagé de ce sacrifice, quand son cher Albert revint sous le toit paternel à dix-sept ans, doué de tout ce qui pouvait flatter l'orgueil et le cœur d'un père. L'aimable enfant était devenu un charmant jeune homme, et ne laissait rien à désirer pour son âge.

Digitized by Google

M. Elman en jouit pendant une année, qui fut employée à le mettre au fait de ses affaires commerciales et de ses beaux métiers de mousseline, et le jeune homme saisit tout ces détails avec une extrême intelligence. Il prit ensuite sur lui de s'en séparer encore pour l'envoyer chez un parent qu'il avait à Lyon, à la tête d'une grande maison de banque. Il faut qu'il apprenne à connaître le monde, disait cet excellent père ; mais peut-être qu'il se faisait illusion, et que dans le vrai il avait encore plus d'envie de produire son fils dans le monde, que de faire connaître le monde à son fils. Il jouissait d'avance de ses succès et de l'étonnement où l'on serait à Lyon de voir sortir d'une petite ville de Suisse un jeune homme aussi accompli à tous égards que son cher Albert.

Albert partit donc, et passa une année et demie dans cette grande ville commerçante, où l'instruction et les plaisirs partagèrent sa vie. La famille dans laquelle il fut placé, était propre à tous égards à lui rendre son séjour agréable : un homme estimable, franc et bon, le reçut comme son fils ; une femme charmante et pour la figure et pour l'esprit, l'accueillit avec les graces qui distinguent les Françaises. Tout autour de lui ne respirait que bonheur et séduction ; il s'y livra sans en abuser, ses idées s'étendirent, son esprit se développa ; son cœur éprouva des émotions nouvelles et délicieuses ; il croyait vivre dans un monde enchanté, et chaque lettre qu'il écrivait à son père, exprimait avec plus de feu, et le bonheur dont il jouissait, et sa reconnaissance de le lui avoir procuré. Contre l'ordinaire des jeunes gens, qui goûtent pour la première fois la douce ivresse du plaisir et de la dissipation, elle ne lui fit pas oublier son père, ni négliger de lui écrire régulièrement toutes les semaines, et le bon M. Elman pleurait de joie en recevant les lettres de son fils chéri, en lisant combien il était heureux et en voyant qu'il méritait de l'être ; car son bonheur même, sa gaîté, la franchise avec laquelle il parlait à son père de ses plaisirs et de ses sensations nouvelles, prouvaient qu'elles ne coûtaient rien à ses mœurs, et qu'il était content de lui-même. Insensiblement sa tête se calma, son style devint plus suivi, plus réfléchi, il fit moins de descriptions et raisonna mieux sur ce qu'il voyait et sur ce qu'il entendait ; quelquefois même on aurait pu remarquer dans ses lettres une légère teinte de mélancolie, mais elle n'était pas assez marquée pour alarmer M. Elman ; il n'y vit que le développement de la raison et du jugement de son

Digitized by Google

fils, et à la demande de celui-ci, ce bon père consentit à le laisser encore quelque tems là où il se trouvait si bien.

Deux années s'étaient écoulées, et M Elman, qui trouvait cette absence longue, songeait à rappeler son fils auprès de lui, lorsqu'il en reçut une lettre datée de Genève, par laquelle celui-ci lui mandait qu'il était en route pour revenir à Saint-G**. M. Elman fut d'abord trop occupé de sa joie pour réfléchir à la singularité de ce retour inattendu; dans une lettre précédente, arrivée il n'y avait que huit jours, son fils lui parlait avec transport du bonheur dont il jouissait dans une maison de campagne délicieuse, où il avait passé quelque tems avec la société la plus aimable. « Je serais » trop heureux, lui disait-il, si mon père pouvait en faire » partie, si je pouvais le réunir à des amis avec qui je vou- » drais passer ma vie; peut-être une fois ce vœu de mon » cœur se réalisera : en attendant, je remercie le meilleur » des pères de me permettre de prolonger mon séjour, etc. » Sans doute, pensait M. Elman, qu'il n'a pu supporter plus long-tems d'être séparé de moi, et que je lui suis bien plus cher encore que ces amis qu'il quitte pour me rejoindre : l'amour filial et celui de la patrie l'auront emporté sur des plaisirs étrangers. Ah! combien je suis plus heureux de ne devoir qu'à sa volonté, qu'à son sentiment, ce retour que sa complaisance et sa docilité m'auraient accordé! C'est dans ces douces pensées que M. Elman attendait son fils. Il arriva; après les premiers instans donnés à la tendresse, les seconds furent pour l'examen, et l'amour paternel n'eut qu'à s'applaudir. Albert avait beaucoup grandi; toute sa figure avait pris de la consistance et quelque chose de plus mâle; il était ce qu'on appelle en tout pays un très-beau garçon, mais il était plus que beau; il avait de la grâce dans les mouvemens, de la noblesse dans l'attitude, de l'aisance dans les manières, sans la moindre apparence de fatuité; son langage était pur, simple, et dégagé de toute affectation; enfin Albert, pour le peindre en deux mots, réunissait ce qui est bien rare, l'élégance française à la bonhommie, à la simplicité d'un suisse allemand.

Une seule chose diminua la joie du bon père. Albert avait une pâleur, un abattement qui semblait annoncer une santé languissante; les questions les plus tendres, les plus pressantes lui furent prodiguées : il tranquillisa son père et l'assura qu'il n'était que fatigué, ayant voyagé sans s'arrêter. Lorsqu'il fut reposé, il ne reprit pas ses belles couleurs; mais comme il ne se plaignait point, on s'ac-

Digitized by Google

coutumé à sa pâleur ; d'ailleurs il reprit ses études : il soulageait son père dans ses occupations. Pendant que celui-ci cultivait son parterre ; Albert surveillait les ouvriers en mousseline, et la vie allait son cours ordinaire.

Cependant cet abattement que M. Elman avait remarqué le jour de son arrivée, loin de cesser, paraissait plutôt augmenter. Albert se refusait opiniatrement aux parties de plaisirs que tous les bons habitans de Saint-G** voulurent lui donner pour célébrer son arrivée. Malgré ses efforts pour paraître gai, il tombait quelquefois dans des accès de tristesse d'où il ne sortait que par secousses, pour retomber plus triste encore. Son père pensa qu'il avait eu quelque petit chagrin de son âge ; quelque attachement de cœur à Lyon, ou bien qu'il regrettait un genre de vie plus animé et plus varié ; mais ne voulant pas forcer sa confiance, ni donner de l'importance à son secret, il attendit du tems et de la légéreté de vingt ans le changement des dispositions de son fils, et sans le tourmenter ni de questions, ni de reproches, il chercha, sans qu'il s'en aperçût, à lui procurer toutes les distractions qui étaient en son pouvoir.

C'était de la famille de son ami Mesner qu'il attendait les plus puissantes. Après son fils et ses fleurs, Mlle Gertrude Mesner était ce qu'il aimait le mieux. Pendant la première absence d'Albert, il eut même une fois la grande envie de rompre, en sa faveur, son vœu de veuvage, et de lui offrir sa main et le partage de sa fortune. M. Mesner était alors encore en Amérique, et peut-être n'aurait-elle pas refusé l'homme le plus riche et le plus considéré de la ville ; mais sans doute ce mariage n'était pas écrit dans le livre des destinées ; le frère, les nièces, le fils arrivèrent, et les sentimens et les dispositions prirent une autre tournure ; M. Elman ne fut plus que le père d'Albert, et Mlle Gertrude que la tante, ou plutôt la mère d'Elisa et de Lucy. On en resta de part et d'autre aux termes d'une véritable estime, d'une tendre amitié, et au désir secret de former une autre union entre les deux familles, par le mariage d'Albert et d'Eliza. Elle n'avait alors que seize ans, et on lui en aurait à peine donné treize, tant elle était petite, mince et peu formée ; ses traits fins et délicats se remarquaient peu sur un visage maigre et allongé ; ses yeux noirs étaient grands et veloutés, mais ils manquaient d'expression, elle les tenait presque toujours baissés par timidité ; et son teint assez brun, et presque sans couleur, ne les animait pas. Telle était Elisa à l'extérieur, quand

Digitized by Google

Albert; qui ne la connaissait point encore, arriva de Lyon: accoutumé à la vivacité des jeunes Lyonnaises, il regarda à peine celle que son père lui présentait comme *une amie*, et soupira profondément en entendant ce mot qui lui rappelait bien des choses. Pour le monde entier il n'aurait donné ce titre à aucune femme, et moins encore à la petite fille insignifiante et gauche, qui lui paraissait même dépourvue des agrémens de son âge, et de cette aimable étourderie, qui prête tant de grace à la première jeunesse; Elisa paraissait plutôt indolente et froide, mais elle était douce et bonne, elle avait un cœur droit et sincère, elle était très-appliquée à ses leçons, et promettait d'avoir des talens distingués pour la musique et la peinture. Sa tante l'aimait avec idolâtrie; Elisa le lui rendait si bien, qu'elle ne croyait pas qu'il fût possible d'aimer jamais personne autant que cette tante chérie: mais la pauvre enfant sentit bientôt pour son malheur qu'il y avait encore dans son cœur une place, et une très-grande place pour un autre objet que sa tante, et sa jeune sœur Lucy, qu'elle aimait aussi tendrement.

La liaison intime des deux pères amenait chaque jour des occasions de se voir, que le triste Albert ne pouvait pas toujours éviter. Dans les petites villes on a moins de moyens de se soustraire aux habitudes et aux rassemblemens de famille. M. Elman avait sans cesse quelque commission, quelque chose à faire dire soit à son ami Mesner, soit à Mlle Gertrude, et toujours il en chargeait son fils. Les plus belles fleurs de son parterre, les meilleurs fruits de ses espaliers, étaient arrangés par lui-même avec soin dans un joli panier, et destinés à son ancienne amie (c'est ainsi qu'il appelait Mlle Gertrude), et c'était toujours Albert qu'il chargeait de les porter. Le jeune homme y alla d'abord pour obéir à son père, mais la manière dont il fut reçu lui donna bientôt le désir d'y retourner: partout ailleurs on le plaisantait sur sa tristesse, on le tourmentait pour le distraire, on le voulait forcer de s'amuser et d'être gai; et c'est la manière la plus sûre d'augmenter une disposition mélancolique. Chez M. Mesner, au contraire, on n'avait pas l'air de s'en apercevoir, on lui témoignait de l'amitié, de l'intérêt, mais non pas une pitié qui embarrasse, ou une ironie qui blesse; on ne lui faisait ni questions, ni railleries; il pouvait à son gré garder le silence, ou diriger l'entretien sur le sujet qu'il préférait; on ne lui proposait aucune distraction, mais elles se présentaient si naturelle-

Digitized by Google

ment, qu'il s'y laissait entraîner. Tantôt c'était une partie d'échec avec le papa Mesner, qu'il faisait très-souvent mat, et c'est un plaisir auquel les joueurs d'échec ne sont jamais insensibles : tantôt c'était une lecture intéressante ou instructive, que Mlle Gertrude le priait de faire à elle et à sa nièce pendant qu'elles travaillaient; il n'y prêtait pas d'abord une grande attention, et il lisait machinalement les premières pages; mais une réflexion fine ou profonde de l'aimable tante, ou bien une question naïve de la jeune nièce, le ramenaient à la lecture et y donnaient de l'intérêt. Quelquefois aussi un trait, une situation frappait son cœur, et réveillait en lui des souvenirs; alors un son de voix tremblant et même quelques larmes trahissaient son émotion, toujours partagée par Elisa, et dont la tante n'avait pas l'air de s'apercevoir. Dans d'autres momens la jeune personne se mettait au clavecin, ou prenait sa guitare, et chantait quelques romances nouvelles, qui produisaient souvent le même effet que la lecture; et plus d'une fois, en chantant avec elle, Albert fut obligé de s'interrompre. Alors il s'asseyait dans un coin reculé, appuyait sa tête sur le dossier d'une chaise, posait la main sur ses yeux, et son imagination le transportait bien loin de là, dans les lieux où il avait entendu le même chant, les mêmes paroles, modulées par une autre voix; mais celle d'Elisa, moins brillante et plus touchante, lui faisait une espèce d'illusion, dont il sortait bientôt avec un profond soupir; il prenait alors son violon, dont il jouait assez bien; entraîné par le charme de la musique, il accompagnait Elisa, et, pendant quelques momens, il lui semblait que son ame se reposait de ses peines; et retrouvait un peu de force pour supporter le reste de la journée et le poids de la vie. Il revenait donc chaque jour, par le besoin d'éprouver cet effet et par habitude. Lorsque son père oubliait de lui donner le bouquet de fleurs ou le panier de fruits, qui lui servait de prétexte pour se présenter le matin, il les lui demandait ou les cueillait lui-même; mais il les offrait également à la tante, à la nièce, ou même au père, qu'un long accès de goutte, à laquelle il était sujet, retenait chez lui. C'était encore une occasion d'y retourner dans la soirée, et de se dispenser des sociétés et des rassemblemens de jeunesse, dont la gaieté l'importunait. Mlle Gertrude ne quittait jamais son frère, mais souvent Elisa était obligée, bien malgré elle, d'aller chez une parente, chez une amie, quoiqu'elle eût préféré mille fois d'être auprès du fauteuil de son père, avec sa

Digitized by Google

bonne tante et son cher Albert. L'ingrat s'apercevait à peine de son absence ; il l'aimait comme une bonne enfant qui le laissait tranquille, et ne voulait pas l'obliger à rire et à danser, ainsi que ses folâtres compagnes : mais, si on lui avait demandé de quelle couleur étaient les yeux d'Elisa Mesner, il aurait été fort embarrassé de le dire, tant il l'avait peu regardée. S'il avait une préférence, elle était pour la bonne tante Gertrude, dont l'esprit fin et judicieux et l'aimable indulgence l'intéressaient et le mettaient à son aise ; il l'aimait et la respectait comme une mère, et plus d'une fois, ayant renoncé au bonheur pour son propre compte, il forma le désir que son père assurât le sien propre en s'unissant à cette aimable personne. Il eut souvent le projet de lui en parler, et de s'assurer de son consentement, avant d'engager son père à le demander lui-même ; mais il sentait que cet entretien, où il voulait déclarer qu'il renonçait au mariage, amenerait la confidence de l'état de son cœur, et comme cela était inutile, il préférait de se taire. Il résulta de ce combat qu'il eut souvent l'air d'avoir un secret à confier à Mlle Gertrude, et quelque chose à lui demander, qu'il n'osait pas articuler. Elle était à mille lieues d'imaginer qu'il songeât à la marier avec son père. Elle-même, et son frère, et sur-tout M. Elman, interprétèrent la conduite et les assiduités du jeune homme comme ils le désiraient tous. Ennuyé et sérieux partout où il allait, il ne retrouvait un peu de sérénité que chez les Mesner ; il cherchait à plaire à la tante, donc il aimait la nièce ; il soignait le vieux père goutteux, donc il aimait sa fille ; et personne ne mit la chose en doute.

Le jour de naissance d'Albert s'approchait, il entrait dans sa vingt-deuxième année ; Elisa en avait près de dix-sept ; M. Elman résolut de fêter ce jour, en présentant à son fils sa jeune amie comme son épouse : il se fit une joie extrême de sa surprise et de son bonheur. Il demanda dans toutes les formes à son ami Mesner la main de sa fille, en l'assurant que son Albert l'aimait passionnément : il obtint une réponse favorable, et prépara tout pour ce qu'il croyait de bonne-foi devoir assurer à jamais la félicité de son fils, et le fixer près de lui. « Enfin, disait cet excellent père en se frottant les mains, je ne verrai plus de nuages sur ce front chéri, et tout autour de moi sera heureux et content ! »

Ce beau jour arriva. Albert qui n'aimait pas les fêtes, et sur-tout la sienne, et qui s'était aperçu de quelques préparatifs, se leva plus triste encore qu'à l'ordinaire. « Voilà

donc, pensait-il en s'habillant, vingt et un ans que je suis dans ce monde, et déjà il a perdu pour moi tous ses charmes! mon cœur, flétri avant même d'avoir connu le bonheur, pense avec terreur combien d'années encore il lui reste à battre si douloureusement, sans espérance, et sans autre désir que celui de voir finir une existence à peine commencée : ah! que ce jour de naissance qu'on s'apprête à fêter, n'est-il pas plutôt celui de la mort du malheureux Albert!» Il s'approcha de la fenêtre, et vit au travers de sa jalousie tous les ouvriers de la fabrique de mousseline de son père occupés dans le jardin, et ce bon père lui-même, en robe de chambre et en bonnet de nuit, qui les dirigeait; il comprit d'abord qu'il était le but de tout ce travail, et touché comme il devait l'être de cette attention paternelle, il se promit bien de ne pas troubler la joie de cet excellent père, et de cacher de son mieux le sentiment de tristesse dont son ame était oppressée : il voulut aussi lui laisser le plaisir de lui faire une surprise, et il se garda bien d'ouvrir sa jalousie, qui lui permettait d'observer, sans être aperçu, ce qu'on lui préparait; et ce qu'il vit l'étonna étrangement.

M. Elman avait fait apporter plusieurs des plus belles pièces de mousseline brodée de la fabrique; il avait choisi celles dont le dessin était le plus riche, le plus nouveau et le tissu le plus fin, et par son ordre on en dressait une tente, qui était toute préparée, et qui fut bientôt montée; elle était en entier de mousseline qu'on arrangeait en festons et en draperies élégantes. Pendant ce tems M. Elman fauchait sans miséricorde ses plus belles fleurs, dont des ouvrières composaient des guirlandes. Albert ne put s'empêcher de sourire : mon père, pensa-t-il, me fête comme si j'étais une jolie femme; cette mousseline, ces fleurs, sont un singulier hommage pour un grand garçon de vingt-un ans. Une idée touchante se présenta à son esprit. M. Elman attachait un très-grand prix à ses mousselines, sources de sa fortune et de sa réputation; il n'avait rien épargné pour les porter au plus haut point de perfection; elles rivalisaient avec celles de l'Inde, et il était très-fier de leur succès; il l'était aussi des belles fleurs qu'il cultivait lui-même avec soin; il adorait son fils par-dessus tout, et sans doute il avait voulu réunir dans ce jour tout ce qu'il aimait, tout ce qui faisait son bonheur et sa gloire.

Cependant les fleurs s'arrangeaient par les ordres de M. Elman, et formaient de tous les côtés de la jolie tente blanche le chiffre d'un *A* et d'un *E* entrelacés; c'étaient les

Digitized by Google

deux initiales des noms de baptême et de famille d'*Albert Elman*. Il ne porta pas plus loin sa pensée, et le nom d'Elisa ne s'y présenta pas une seule fois; mais tout-à-coup un autre nom, un autre souvenir vint le frapper : Emilie, Emilie ! s'écria-t-il douloureusement, ainsi nos noms, nos sorts, notre vie, devaient être unis. Ah ! mon père ! pourquoi votre bonté, votre tendresse me retracent-elles ainsi un bonheur perdu sans retour ? Il sortit de son sein un médaillon en cheveux, sur lequel était tracé le même chiffre avec lequel on décorait le pavillon. « Je suis puni de ma faiblesse, s'écria-t-il encore; depuis long-tems j'aurais dû abandonner ce gage d'un amour si indignement trahi. » Il le détacha, le jeta dans un coin de son bureau, et s'éloigna de la fenêtre pour ne plus voir cet *A* et cet *E* unis ensemble par des liens de fleurs, et frémissant du moment où il faudrait les retrouver. Il se jeta sur un sopha au fond de la chambre, et resta là près d'une heure la tête appuyée dans sa main, et livré à ses cruels souvenirs. Le pas de son père, qui montait très-vite l'escalier, le tira de sa rêverie; il se leva et fut frappé de l'obscurité de sa chambre, et d'un très-grand bruit d'orage : le ciel, qui paraissait serein au lever du soleil, s'était insensiblement couvert de nuages. Ces transitions subites de l'atmosphère sont fréquentes dans les pays de montagnes et dans le voisinage des lacs. Un orage violent s'était déclaré, la grêle et la pluie tombaient par torrens sur le charmant édifice de mousseline; le vent arrachait et dispersait les guirlandes de fleurs et les chiffres, et le bon M. Elman, désespéré de la destruction de son ouvrage, voulait au moins que son fils en vît les tristes restes. Est-ce qu'il y a rien au monde de plus cruel, lui dit-il en entrant ? non, Albert, tu n'as de ta vie rien vu de plus délicieux; à présent tout est inondé, tout est abîmé, mais tu pourras encore en avoir une idée. Tiens, regarde, dit-il en ouvrant une jalousie, qu'une bouffée de vent referma au moment même; mais il en vit assez pour que sa peine fût redoublée. Ses belles mousselines à jour, agitées au gré des vents, s'accrochaient aux branches des arbres; en étaient arrachées, et déchirées en mille pièces; on en voyait voltiger des lambeaux pêle-mêle avec des fleurs, dont le sable du jardin était jonché; il n'y avait plus un seul *A* ni un seul *E* qui fussent reconnaissables. Ce n'était pas ce qu'Albert regrettait, mais il était affligé du chagrin très-violent de son père. Tout, tout est détruit, s'écriait-il en se promenant à grands pas dans la chambre.

— Votre

DE LA SEINE 157 5.

— Votre Albert vous reste encore, lui disait son fils en pressant ses mains; mais hélas! pensait-il, sans le dire, et lui aussi est frappé par l'orage!

Ah! si seulement Mlles Mesner avaient pu voir ce pavillon, s'écriait M. Elman! je le leur conterai, mais ce n'est pas la même chose. Quel plaisir je me faisais de te placer à côté d'Elisa sous cette tente de mes plus superbes mousselines! Elle en aurait fait après sa robe de noces; car je lui défie d'en avoir de plus belles, quand elle les ferait venir de Vizapour. — Enfin, nous lui en ferons d'autres, mais c'est bien dommage. Et mes roses du Bengale, et mes hyacinthes de Harlem, et mes anémones de Tripet! Maudite pluie, maudit orage, qui est venu gâter le plus beau jour de ma vie! Mais je ne crois pas aux augures, ni toi non plus, Albert, n'est-ce pas? Cet orage ne veut rien dire, et jamais il n'y en aura entre toi et ton Elisa, j'en suis bien sûr, et cela me console.

Albert. Mon Elisa! mon père, que voulez-vous dire?

M. Elman. Bah! tu crois donc que je suis aveugle, que je n'ai pas vu que la tête te tourne de la petite Elisa Mesner, que tu n'es bien qu'auprès d'elle? Eh bien! tu y seras, mon fils, et pour la vie. L'orage a dérangé la manière de t'apprendre ton bonheur, mais non pas la chose, et en dépit de la pluie, tu sauras plus vite encore que ton Elisa sera ta femme; que son père et sa tante me l'ont promise; qu'elle-même.. .. Mais il faut lui laisser le plaisir de te le dire..... Enfin, que nous passons ce soir le contrat, et que dans un mois la noce. Je vais remettre sur le métier une mousseline plus belle encore que celle qui voltige dans mon jardin; et les fleurs..... Eh! mon Dieu, mon Dieu, mon garçon, qu'as-tu donc? Te voilà pâle comme un linge!

Diable, j'ai eu tort, je ne devais pas t'apprendre cela si brusquement. — Ah! mon Dieu, ce que c'est que l'amour et la jeunesse! Albert, mon fils, remets-toi; eh bien! oui, tu l'auras, te dis-je, c'était tout mon désir, ce sera toute ma joie; supporte la tienne en homme, mon fils; calme-toi, si tu le peux.

En effet, Albert était resté comme frappé de la foudre, sans avoir la force d'articuler une parole. M. Elman croyait que c'était un saisissement de surprise et de plaisir; mais il ne resta pas long-tems dans son erreur, Albert sentit qu'il ne pouvait plus garder le silence; il soupira profondément, et prit sur lui de parler.

Mon père, lui dit-il, votre erreur et vos continuelles

Digitized by Google

bontés rendraient à présent mon silence trop coupable ; j'ai abusé de votre confiance ; non-seulement j'ai donné mon cœur en entier, mais j'ai mille fois promis ma main. Elle ne serait plus à moi, je serais actuellement lié pour la vie, si la perfide que j'idolâtrais ne m'avait pas manqué de foi. J'aimais avec passion, et je me croyais aimé de même ; je voyais devant moi le bonheur suprême, mais il m'a fui pour jamais, et celle qui me promettait un amour éternel, a cédé à la première lueur d'ambition qui s'est offerte à elle. J'ose vous en conjurer, mon père, épargnez-moi la douleur de prononcer un nom, et d'entrer dans des détails qui m'ont rendu le plus malheureux des hommes ; ils sont inutiles, puisque celle que j'ai tant aimée, et que j'adore encore, ne sera jamais votre fille, et qu'un autre a reçu aux pieds des autels les sermens qu'elle m'avait faits tant de fois : moi seul je les tiendrai, et je vous demande à genoux de ne pas m'obliger d'offrir à une autre femme un cœur qui ne m'appartient plus, et qui ne peut plus être à personne.

Albert se tut ; son père le fit relever, et tous les deux restèrent en silence et livrés à leur douleur ; celle de M. Elman était calme et sombre ; son fils au contraire s'abandonnait au désespoir : il était en quelque sorte soulagé de pouvoir donner essor à un sentiment que la contrainte lui rendrait insupportable. M. Elman avait pour son fils une affection si vive et si tendre, qu'il ne s'occupa qu'à le consoler, et qu'aucun reproche ne vint aggraver sa douleur ; il s'abstint même de lui faire aucune question, mais son embarras était extrême : passionné de la chimère qu'il s'était créée, d'un projet qui lui convenait aussi bien à tous égards, n'ayant aucun doute sur les sentimens de son fils, il avait formellement demandé et obtenu Elisa, et la jeune personne en était instruite.—Que faire ? quel parti prendre ? Elle allait arriver avec ses parens ; il avait même confié à Mlle Gertrude quelque chose de son projet pour le jour de naissance d'Albert, en les invitant à déjeûner, et il était convenu avec M. Mesner, que la signature des articles terminerait la fête. Comment les recevoir ? que leur dire ? nourrira-t-il dans le jeune cœur d'Elisa une espérance qui ne sera jamais réalisée, ou l'exposera-t-il à recevoir subitement le coup qui va la frapper ? Incapable d'user d'autorité, il ne l'imaginait pas même possible dans un affaire aussi essentielle ; il craignait encore d'augmenter le chagrin de son fils en lui faisant part de l'embarras où il se trouvait. Les mains derrière le dos, la tête baissée, il se promenait lentement avec la plus cruelle

Digitized by Google

anxiété, tremblant pour la première fois de voir arriver ses amis, lorsqu'un billet de Mlle Gertrude vint heureusement le tirer de peine : elle lui apprenait « que l'orage avait influé » sur la santé de M. Mesner; à peine convalescent de son » accès de goutte, il craignait de la reprendre, n'osait pas » s'exposer à l'humidité, et on ne voulait pas le quitter; » mais on espérait que dans la soirée on se réunirait autour » de lui, et qu'il n'y aurait que le *déjeûner* qui fût dé- » rangé; etc., etc. » — C'était un moment de répi qui soulagea le père et le fils; l'orage et la goutte, ces deux fléaux du genre humain, furent utiles une fois. M. Elman se décida tout-à-coup, de faire un voyage d'un mois dans le pays de Vaud, où il avait en effet quelques affaires; cela lui donnait le tems de réfléchir et de trouver quelque remède aux suites de sa cruelle précipitation. Albert aurait bien voulu être du voyage, mais tous les deux à-la-fois ne pouvaient s'absenter. M. Elman écrivit en quatre mots à son ami « que le courier lui avait apporté des lettres de ses correspondans, qui l'obligeaient à partir sans délai, et qu'il ne serait question de rien jusqu'à son retour. » Il embrassa son fils, lui dit d'être tranquille, lui recommanda le soin de sa santé, de sa manufacture et du jardin dévasté, et partit le jour même, ne pouvant se défendre d'un peu d'espoir pour Elisa, puisqu'il n'en restait aucun à son fils de s'unir avec celle qu'il aimait. (*La suite au numéro prochain.*)

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Impératrice.* — *Les Projets inutiles*, comédie en un acte et en vers, de M. Vernes (de Genève.)

Ce n'était pas la peine d'emprunter à Collin-d'Harleville les deux principaux personnages de son *Optimiste*, Plinville et Morinval, et de changer leurs noms en ceux de Dorival et d'Oronte, pour faire un petit acte sans vrai comique et sans intérêt. M. Vernes a donné au premier un fils nommé Valère, au second une fille nommée Lucile, qui deviennent amoureux l'un de l'autre pendant le cours même de la pièce, et qui ressemblent à tous les amoureux. Ce sont là tous ses personnages. Son intrigue est plus originale, mais elle est d'une invraisemblance difficile à excuser. Oronte habite Rouen; il est venu à Paris pour affaires. Sa fille, qu'il voulait marier malgré elle, a saisi cette occasion de s'évader. C'est à Paris, chez Dorival, qu'elle

Digitized by Google

vient chercher un asyle, et c'est là que Valère et Dorival lui-même se prennent de belle passion pour ses attraits. Ce qu'il y a de plus original encore, c'est que Dorival s'avise de présenter Lucile voilée au bon homme Oronte, comme une femme qu'il ferait bien d'épouser, et que le vieillard devient à son tour presque amoureux de la taille de sa fille. Nous ne dirons rien du dénouement, car on devinera bien sans nous que c'est Valère qui épouse Lucile. Quant aux détails, nous en donnerons une idée en disant qu'un des grands griefs du pessimiste Oronte contre les mœurs de son tems, c'est que les badauds de Paris l'ont entouré à son arrivée, pour se moquer de son habit et de sa tournure provinciale. Il était difficile sans doute de lui en donner un plus frivole et moins fondé. Au reste, M. Vernes lui-même ne se plaindra pas de l'accueil qu'a reçu à Paris sa comédie provinciale; elle n'est pas tombée, et c'est plus qu'il ne devait espérer.

Nous n'avons point parlé de *Roxelane mariée* ou *la suite des trois Sultanes*, comédie en trois actes et en prose, jouée et tombée à ce théâtre le 2 de ce mois. La raison de notre silence est que l'auteur, connu par des succès très-mérités, a retiré sa pièce pour la refondre. Il sera tems de la juger lorsqu'il l'aura remise au théâtre avec ses corrections; et rien n'était moins pressé que d'annoncer simplement sa chute.

Théâtre du Vaudeville. — Partie carrée ou *Chacun de son côté*, vaudeville en un acte, de MM. Theaulon et Arm. Dartois.

Un oncle et son neveu, une tante et sa nièce sont les seuls acteurs de ce vaudeville. Ils sont tous les quatre à marier. L'oncle et la tante possèdent deux terres voisines l'une de l'autre, qu'ils comptent, en effet, réunir en se mariant : ils cachent soigneusement leur projet au neveu et à la nièce, qui sont leurs seuls héritiers. Mais les jeunes gens se sont vus à Paris, ils ont pris de l'amour l'un pour l'autre, et Armand (c'est le nom du jeune homme), trouve moyen de s'introduire dans le jardin de Mlle de Gernance (c'est le nom de la tante), malgré la défense de son oncle, M. de Valmont. Il est très-bien accueilli de la nièce Camille; mais on entend venir la tante, et il est obligé de se cacher dans un pavillon. Bientôt après, Valmont arrive, et bientôt aussi la tante, pour le cacher à sa nièce, l'enferme dans un autre pavillon. De ces deux intrigues furtives et assez ingénieusement rapprochées, les auteurs ont tiré quelques tableaux assez piquans,

Digitized by Google

quelques situations même assez comiques; et le succès aurait été complet, si la pièce se fût développée et dénouée aussi heureusement; mais c'est ce qui n'arrive guère lorsque les auteurs se renferment dans les bornes d'un petit acte, et sur-tout lorsqu'ils travaillent avec la précipitation qu'exige un théâtre où l'on donne trois ou quatre nouveautés par mois. Nous n'entrerons dans aucun détail sur la dernière partie de cet ouvrage. Il suffira de dire que, malgré ses défauts, il a réussi. Il le doit aux tableaux que nous venons d'indiquer, à de jolis couplets, à des airs agréables. Les auteurs ont été demandés et nommés.

Théâtre des Variétés. — *Je cherche un Dîner*, vaudeville en un acte de M. Cosmeron.

Nos anciens recueils d'anecdotes sont pleins de tours d'adresse employés, sur-tout par des Gascons, pour se procurer un dîner. *Le Cousin de tout le Monde* de M. Picard, n'est autre chose qu'un tour de cette espèce; mais celui qui fait le sujet de la pièce nouvelle, n'est emprunté ni des Gascons ni de M. Picard. L'original est une pièce anglaise dont la traduction fut jouée, il y a quelques années, aux *Variétés étrangères*, et l'a été depuis à l'Odéon. Le chercheur de dîners est un cuisinier sans place, ce qui rend la situation encore plus plaisante. Les gens à qui il s'adresse sont un orfèvre-joaillier et sa famille, et le moyen dont il se sert, est de les consulter sur la valeur d'un diamant imaginaire dont il leur fait une fort belle description. L'orfèvre, qui croit voir un bon coup à faire, invite le chef de cuisine à dîner, et ce dîner est la partie la plus agréable de l'ouvrage. A l'exemple des parasites de tous les pays et de tous les tems, le cuisinier paye son écot en récits d'aventures extraordinaires. Sa gaieté, la crédulité de ses convives et les balourdises d'un certain Flanard, parent de l'orfèvre et ancien conducteur de diligence, ont beaucoup amusé les spectateurs. Le dénouement se fait par l'arrivée du valet de l'orfèvre, qui vient annoncer au cuisinier son ancien ami qu'il lui a procuré une place. A cette découverte de son état, le joaillier s'indigne de l'avoir admis à sa table; mais le cuisinier l'apaise et va prendre possession de sa place après s'être procuré un dîner.

Quoique cette pièce n'ait pas réussi sans contestation, on croit qu'elle se maintiendra au répertoire. Des couplets agréables et spirituels, et sur-tout l'heureuse idée d'avoir substitué des badauds de Paris aux badauds de Londres de la pièce anglaise, lui assurent la supériorité sur la traduction dont nous avons parlé plus haut.

Digitized by Google

POLITIQUE.

A la scène sanglante qui a effrayé Stockholm, et qui a nécessité dans cette capitale l'emploi de mesures de rigueur, ont succédé des scènes anarchiques et la tentative, évidemment préméditée, d'un crime dont on n'a pu encore saisir les auteurs : ce crime était l'incendie de la ville à laquelle par quatre côtés différens on a essayé de mettre le feu; la surveillance de la police a déjoué ce complot; le gouverneur de Stockholm, le général major Skioldebrand, a publié une proclamation très-sévère, et intimé les ordres les plus précis pour le maintien de la sûreté et de la tranquillité publique. En même tems on a appris la retraite du comte d'Ugglas, ci-devant gouverneur de Stockholm; il a cherché dans sa terre un asyle contre les effets de l'exaspération du peuple. Cette haine du peuple contre les personnes qu'il enveloppe dans ses soupçons sur les causes de la mort du prince royal, s'est portée jusque sur le médecin appelé lors de la chute du prince pour lui porter les premiers secours, et qui le trouva sans vie : le docteur Rossi, c'est le nom de ce médecin, a failli périr le même jour que le comte de Fersen; il a été assailli, ses habits ont été déchirés; mais au moment où il allait être frappé, profitant des avantages que lui donne sa force naturelle, il a terrassé un de ses assaillans, et par une fuite rapide se dérobant aux autres, il a trouvé asyle au palais royal. On parle des derniers momens du comte de Fersen d'une manière qui ferait présumer son innocence : on assure qu'entre les mains du peuple, il le conjurait de l'épargner, et protestait, de la manière la plus touchante, qu'il était étranger à tout complot formé contre le prince royal. On remarque que ce seigneur était superstitieux, que, doué d'ailleurs de beaucoup d'esprit, il croyait ou feignait de croire à l'art divinatoire. En voyage, partout où il passait, il faisait, dit-on, appeler le sorcier de l'endroit, et c'est d'un de ces jongleurs qu'il avait appris qu'il périrait dans une émeute populaire. On sait ce qu'il faut croire de ces romans faits après coup sur tout homme dont l'histoire présente un caractère tragique; mais on rapproche cette opinion

Digitized by Google

sur le comte de Fersen, de celle qui donne au ci-devant roi de Suède un même degré de crédulité, et qui parmi les officiers attachés à sa personne, met au premier rang celui qui est chargé, par le prince, de lire pour lui dans le livre de l'avenir. Un écrit satirique intitulé *le Renard*, embrasse l'ensemble de tous les derniers événemens; il fait à Stockholm une vive impression.

Jusqu'à présent, rien n'établit légalement l'existence du complot, et rien ne justifie les soupçons auxquels la populace de Stockholm a donné des suites si cruelles; la chancellerie de justice a fait un rapport sur l'événement, et présenté à S. M. le résultat de l'enquête décrétée pour constater la cause du bruit que le prince royal aurait succombé d'une mort violente et par l'effet du poison. Rien encore n'a été découvert, rien n'annonce l'existence du crime; le procès-verbal des médecins atteste même que ce crime n'existe pas. Cependant la commission a proposé à S. M. d'inviter chacun de ses fidèles sujets à dénoncer tous les faits qui pourraient établir l'existence d'un complot contre les jours du prince royal, et à en faire connaître les auteurs ou complices: S. M. a daigné permettre de porter à la connaissance du public l'approbation qu'elle a accordée à la proposition précédente faite par la chancellerie, et une publication solennelle a été faite en conséquence. « Puisse, » dit, en terminant cette proclamation, le gouverneur Skiol» debrand, puisse le dieu scrutateur du cœur humain, per» mettre que le crime soit découvert et puni, s'il y en a eu: » ou, dans le cas contraire, qu'une nation noble et respec» table soit purgée de la tache déshonorante d'un soupçon » si affreux. »

L'enterrement du prince royal a été différé. Quant à la diète, elle devait se réunir le 15 juillet à Stockholm, mais on ne présume pas que cette réunion ait lieu dans cette capitale encore agitée du souvenir des derniers événemens, et au sein de laquelle règne un appareil militaire peu convenable à la tenue des états. On désigne à cet effet une ville assez voisine de Stockholm, où déjà plusieurs diètes ont été tenues.

Les nouvelles de Valachie, de Gallicie et d'Autriche, continuent à parler des succès des Russes contre l'armée ottomane, comme d'événemens aussi positifs que glorieux. On a pour les célébrer chanté un *Te Deum* à Pétersbourg, le 22 juin: l'empereur Alexandre était revenu le 20 dans sa capitale. Suivant ces nouvelles qui prennent un carac-

Digitized by Google

tère d'authenticité, mais sur les détails desquelles on n'a rien publié d'officiel, l'armée russe aurait battu celle du grand-visir, dans plusieurs rencontres importantes; la perte des Ottomans en tués, blessés et prisonniers, serait à-peu-près de vingt mille hommes, d'un grand nombre d'étendards, et d'une artillerie considérable. Silistria serait tombée le 29 à la suite de quelques jours de tranchée ouverte, et à la veille d'un assaut. Le général en chef Kamenski pousse, ajoute-t-on, ses succès, et marche sur Schumla où se trouve le grand-visir en personne. Des lettres de Vienne, en date du 7 juillet, annoncent que déjà ce chef ottoman a été attaqué de nouveau, que le désastre est grand, que la consternation est entière à Constantinople, qu'on est disposé au divan à faire la paix au prix des plus grands sacrifices; qu'enfin, M. Adair est encore dans cette capitale, toujours inutilement attendu par la frégate qui doit le reporter en Angleterre.

Le *Moniteur* annonce que le roi de Hollande est arrivé à Hanôvre le 6 de ce mois, que S. M. a continué sa route sans s'arrêter, pour Cassel où elle se rend auprès du roi son frère. Ce monarque et son auguste épouse doivent être arrivés en même tems dans cette capitale de leurs Etats, de retour de leur voyage à Paris. Un autre journal s'exprime ainsi : une voiture mystérieuse est arrivée à Hanôvre : des Français ont cru reconnaître sous cet équipage le roi de Hollande accompagné de deux officiers; quelques heures après, le bruit s'est répandu que le roi de Hollande avait abdiqué, et ne prenait plus que le titre de prince Louis.

Le *Moniteur* a en même tems publié la note suivante, sous la date d'Amsterdam, 15 juillet :

« Hier, à dix heures du matin, le prince architrésorier a fait son entrée dans cette ville. Il a été reçu par le duc de Reggio, le général Dumonceaux, l'amiral Dewinter et les autres généraux de terre et de mer. Les troupes françaises et hollandaises, la garde royale, aujourd'hui impériale, et la garde nationale, étaient sous les armes et offraient un très-beau coup-d'œil. Les troupes hollandaises manifestaient le plus vif enthousiasme : la garde nationale se montrait animée des mêmes sentimens que les troupes.

» S. A. S. a été haranguée à l'entrée de la ville par le bourgmestre, M. Vander Poll, qui appartient à l'une des principales maisons de cette capitale, et qui s'est tou-

Digitized by Google

jours fait distinguer par la fermeté et la sagesse de ses principes.

» Arrivé au palais, le prince architrésorier a été reçu par les ministres et les membres du conseil d'État.

» Le serment a été prêté aujourd'hui par les grandes autorités, le conseil d'État, le Corps législatif, le bourgmestre et ses adjoints. Il sera prêté demain par les troupes, et lundi par les tribunaux, le landrost et les autorités administratives.

» S. A. S. a déclaré au ministre des relations extérieures que ses fonctions étaient finies. Les ministres hollandais dans les cours étrangères, ont été prévenus que leurs missions étaient terminées. Les ministres étrangers résidant à Amsterdam, ont cessé d'exercer leurs fonctions.

» Le prince architrésorier se loue de l'accueil qu'il a reçu, et de l'esprit qu'il a trouvé en Hollande, spécialement dans la grande ville d'Amsterdam, qui, dans toutes les circonstances, s'est montrée pénétrée des principes qui peuvent seuls aujourd'hui sauver le commerce du continent. »

Le roi de Naples poursuit ses préparatifs, et prélude au succès qui doit couronner son expédition par des avantages signalés nécessaires à la réunion de ses moyens; les Anglais ne peuvent réussir à l'empêcher d'opérer cette réunion, comment résisteront-ils à l'ensemble de ces moyens réunis, et dirigés avec cette audace qui seconde le génie, avec ce courage qui donne à l'audace même le caractère de la prudence? On s'attend ici, écrit-on de Naples, à de grands événemens; le roi a une belle et excellente armée, plus de 800 bâtimens de transport et 80 chaloupes canonnières. Ses forces maritimes augmentent journellement : ses troupes sont remplies d'ardeur. Scylla est le rendez-vous général, et Charibde retentit de cris d'alarmes. Le roi jouit de la meilleure santé; l'armée n'a point de malades.

Voici sur la situation des affaires en Espagne un aperçu pris d'après les rapports officiels et la correspondance des généraux.

« Le général Sébastiani a rendu compte que l'expédition faite contre les insurgés des Alpujarras, a eu un plein succès. Les Anglais étaient parvenus à faire réunir dans ces montagnes un corps d'environ 4000 hommes, qu'ils appuyaient par deux vaisseaux de ligne, et que les généraux Belair et Godinot ont complètement battus. Une vingtaine

Digitized by Google

d'officiers espagnols sont venus se rendre ; parmi eux se trouve le chef-d'état-major et directeur des opérations du brigadier Calvache, chef de cette insurrection. En général, tous les Espagnols qui ont quelques lumières, et qui n'attendent rien du désordre, renoncent au parti des insurgés.

» Tout est parfaitement tranquille dans la province de Grenade; les communes organisent des compagnies franches pour poursuivre les brigands, et plusieurs corsaires armés dans divers ports de cette province font journellement des prises. En dernier lieu, dans les montagnes entre Antequera et Malaga, huit à dix villages se sont ligués pour faire une chasse générale et détruire tous les malfaiteurs que leur territoire pourrait recéler.

» Les communes des montagnes de Ronda se défendent contre les bandes d'insurgés lorsqu'elles se présentent, ou envoient du monde pour courir après celles qui sont éloignées de leur territoire.

» Les rapports du général Godinot sur les provinces de Cordoue et de Jaen, ne laissent rien à désirer. La province de Séville donne l'exemple. La noblesse, les propriétaires et le clergé sont aujourd'hui bien convaincus qu'il est de leur intérêt particulier que le bon ordre se rétablisse et se maintienne.

» Un autre ponton espagnol, l'*Argonaute*, qui servait d'hôpital, et qui avait à son bord 650 prisonniers français malades, vint, dans la nuit du 26 au 27 mai, s'échouer près de Matagorda. Les cables en avaient été coupés par les malades eux-mêmes. L'ennemi fit tous ses efforts pour le détruire par le canon ou par le feu pendant la dérive. Les militaires des premiers corps d'armée se distinguèrent de nouveau, dans cette circonstance, par leur dévouement à sauver leurs malheureux camarades.

» Il y a, dans Cadix et dans l'île de Léon, une mésintelligence reconnue entre les Anglais et les Espagnols. Les premiers se sont emparés du parc d'artillerie, et ont placé des canons pour tirer sur le peuple dont ils craignaient le soulèvement. Les vivres y sont d'une cherté excessive ; l'émigration s'y fait sentir, et on ne doute pas que tous les négocians ne partent de cet endroit en proie à toutes les horreurs de la guerre, de la discorde, de la famine et des maladies.

» Il y a également beaucoup d'émigrations à Carthagène. Par des avis reçus de Cadix et de Gibraltar, on a appris que trois vaisseaux de ligne espagnols, partis de ce port avec plusieurs familles qui quittaient le pays, ont été arrêtés par les Anglais et sont détenus dans la baie d'Algeziras. La junte de Cadix a fait vainement des représentations pour les faire rendre ; les Anglais ont déclaré qu'ils voulaient les garder comme otages. Cet incident a augmenté le mécontentement

Digitized by Google

des habitans de Cadix, qui commencent enfin à reconnaître que les Anglais ne se prêtent à leur défense que pour leur propre intérêt.

» Les travaux du siége de Cadix se poursuivent avec la plus grande activité; les postes de droite et de gauche ont été rapprochés; de nouvelles batteries ont été armées : on met Puerto-Réal en état de défense; l'armement des chaloupes canonnières et des bombardes s'accélère, et lorsqu'on aura réuni les munitions nécessaires, on chassera entiérement l'escadre ennemie de la rade.

» Des avis certains et les nombreux déserteurs qui se rendent au 3e corps d'armée, annoncent que l'armée des insurgés en Catalogne est dans le plus grand découragement, et qu'elle n'a plus la moindre espérance de voir triompher la cause qu'elle soutenait.

» Les Valènciens voulant s'opposer aux siéges de Tortose et de Tarragone, viennent de se présenter devant Morella au nombre de 16,000 hommes. Le général Montmarie occupait cette ville avec 2000 hommes. Malgré cette supériorité des forces de l'ennemi, il l'attaque, l'enfonce, le met dans une déroute complète, et lui met 1200 hommes hors de combat.

» Dans les Asturies, le général Bonet a défait les insurgés toutes les fois qu'il les a rencontrés. Son quartier-général est à Oviédo, ses troupes occupent Grado et tout le pays entre la Narcea et la Navia, ses communications sont établies entre Saint-Ander et Léon; il pourrait se porter sans difficulté sur la Galice, mais il a reçu ordre de rester dans ses positions actuelles, en attendant de nouvelles circonstances.

» Les points de Léon et d'Astorga sont parfaitement assurés, et l'armée de Portugal, en même tems qu'elle pousse avec vigueur le siége de Ciudad-Rodrigo, observe toute la frontière du Portugal, depuis la Galice jusqu'au Tage.

» Le 2e corps d'armée qui est en Estramadure, et qui occupe tout le pays depuis Alcantara où il se lie avec le 6e corps, jusqu'à Zafra où il communique avec le 5e, ne laisse pas un instant de repos aux différens corps de l'armée de la Romana. Il les poursuit sur tous les points, les atteint presque toujours, les bat, leur tue du monde et leur fait des prisonniers.

» De fréquentes reconnaissances sont faites jusque sur les glacis de Badajoz. Le 9 juin, le général Reynier alla lui-même en faire une sur cette place; il surprit les postes avancés qui étaient sur les routes de Zafra et de Talaveyra, fit une vingtaine de prisonniers, en sabra ou jetta dans la Guadiana un plus grand nombre, et enleva un troupeau de 800 bœufs, 200 chevaux et 50 mules qui paissaient sous les murs de la ville. Ces événemens se sont renouvelés plusieurs fois.

Digitized by Google

» La plus grande fermentation continuait à régner dans Badajoz ; les mesures révolutionnaires de la Junte et de la Romana indignaient tout le monde et donnaient lieu à des plaintes continuelles qui n'étaient pas écoutées. Les enlèvemens des bestiaux y avaient occasionné des scènes violentes. Les habitans de l'Estramadure réfugiés dans cette place, voyant arriver le tems de la récolte, et jamais l'effet de la promesse de la Romana de les protéger dans leurs champs, lui ont déclaré que puisqu'il ne pouvait pas éloigner les Français et mettre leurs propriétés à l'abri des incursions, il fallait se soumettre au nouvel ordre des choses. On assure que la garnison est également mécontente. Enfin, la Junte et la Romana sont généralement détestés. »

Nous terminerons cet aperçu par des détails intéressans sur le siége de Ciudad-Rodrigo : — A la date du 29 juin, l'incendie était général dans la ville ; les batteries ennemies affaiblissaient leur feu, celles des Français ont reçu l'ordre de cesser le leur, un parlementaire a été envoyé dans la place, et a présenté au gouverneur la sommation qu'on va lire.

Monsieur le gouverneur,

Les sommations que j'ai eu l'honneur de vous faire précédemment, et auxquelles vous avez répondu d'une manière négative, m'ont obligé à déployer des moyens formidables qui ont dû vous convaincre que la forteresse dont le gouvernement vous est confié, ne peut plus tarder à être réduite aux dernières extrémités. S. A. S. le prince d'Essling, commandant en chef l'armée de Portugal, qui est ici présent, et dont la loyauté et l'humanité sont connues, m'ordonne, M. le gouverneur, de vous faire cette dernière sommation. Je me plais à rendre justice à votre belle défense, et au courage qu'ont montré les troupes de votre garnison ; mais ces considérations, toujours si recommandables près des armées francaises, sont perdues pour vous, si vous persistez désormais à prolonger une défense inutile, et ce serait forcer, quoique à regret, S. A. le prince d'Essling à vous traiter avec toute la rigueur que les lois de la guerre autorisent. Si vous avez eu l'espoir d'être secouru par les Anglais, vous êtes sans doute détrompé maintenant. En effet, comment auriez-vous pu ne pas reconnaître que si telle avait été leur intention, ils n'auraient pas attendu, pour le faire, que Ciudad-Rodrigo eût été réduit à l'état déplorable dans lequel il se trouve? Votre situation, soyez-en bien convaincu, M. le gouverneur, ne peut plus qu'empirer. Vous avez à choisir entre une capitulation honorable et la vengeance terrible d'une armée victorieuse. Je vous

Digitized by Google

pri de me répondre et de me dire d'une manière positive ce que vous aurez préféré.

Agréez, M. le gouverneur, etc.

Signé, le maréchal duc D'ELCHINGEN.

Le Gouverneur a fait la réponse suivante.

Après 49 années de service, je connais les lois de la guerre et mes devoirs militaires.

La place de Ciudad-Rodrigo n'est point en état de capituler, et n'a point de brèche formée qui l'y oblige.

En conséquence, je ne puis qu'engager V. Ex. à continuer ses opérations contre la place. Je saurai moi-même par égard pour l'humanité, et quand les circonstances m'en feront un devoir, demander à capituler, après avoir mis à couvert mon honneur, qui m'est plus cher que la vie.

Mais comme l'officier envoyé par V. Ex. a laissé croire que sa générosité serait telle qu'elle voudrait bien me permettre d'envoyer des dépêches au général anglais Wellington, j'accepterai cette proposition. Les choses, jusqu'au retour du courrier qui serait expédié, demeureraient *in statu quo*, et les hostilités seraient suspendues; et, selon la réponse du général anglais, je ferai à V. Ex. les ouvertures convenables.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

Signé, ANDRÉ DE KERRASTY.

M. le prince d'Essling n'a pas voulu accorder au gouverneur la demande qu'il faisait d'écrire à lord Wellington. Le feu a recommencé.

Dans cette réponse où l'expression du sentiment de bravoure et d'honneur se trouve si bien empreint de la jactance castillane, on voit aisément que le gouverneur de la place de Ciudad-Rodrigo ne veut qu'une chose, capituler sans avoir de reproches à se faire : les Anglais entendent le feu qui détruit ses remparts, et ils ne sortent point de leur position pour le secourir : le gouverneur veut savoir jusqu'à quel point la fidélité de ses alliés peut justifier la témérité de sa défense; mais obligé de les attendre sans les consulter, il est évident qu'il a peu de jours à compter avant de se rendre sans les avoir vu venir. Pendant que la chute assurée de Ciudad-Rodrigo prépare les opérations de l'armée de Portugal, S. M. C. s'occupe, à Madrid, des soins du gouvernement, et sacrifie au goût national en honorant de sa présence ces spectacles périlleux et ces jeux sanglans où l'Espagnol aime

Digitized by Google

tant à signaler et son courage et son adresse. Les derniers combats ont été d'une grande magnificence, c'est-à-dire, que les taureaux ont fait une belle résistance, et qu'il en a succombé un grand nombre sous le fer des terribles matadors.

Au moment où nous écrivons, les nouvelles de Londres, à la date du 5 juillet, donnent des notions intéressantes sur la position de l'armée anglaise. Elle assiste en quelque sorte au bombardement de Ciudad-Rodrigo, dont l'investissement est complet; elle craint un mouvement de l'armée française sur son flanc droit pour pénétrer en Portugal par le sud : le général Hill avec seize mille hommes est chargé de surveiller et de défendre le point menacé. On élève des télégraphes de Lisbonne au quartier-général, et on recrute; on prend tous les moyens pour engager la population à s'armer; l'engagement est regardé comme prochain et inévitable. Les Anglais estiment à 60,000 hommes les forces de l'armée française, y compris le corps du maréchal Ney, qui, suivant leurs conjectures, se dirige sur Badajoz.

Mais l'attention du gouvernement anglais est vivement appelée sur un autre point. Charles Cotton est devant Toulon, mais l'escadre française est supérieure en force : elle compte 17 vaisseaux de ligne, dont 4 à trois ponts. L'amiral Cotton a demandé des secours. Les Français veulent-ils seconder l'expédition de Sicile? Quelle destination ont les 40,000 hommes réunis à Tarente? Où doit se porter une autre armée aussi forte stationnée sur les côtes du golfe de Venise? A-t-on encore des projets sur l'Egypte? Dans ces circonstances, les Anglais ne prennent soin de dissimuler ni leurs inquiétudes, ni leur étonnement de se voir ainsi menacés sur une foule de points qu'ils prétendaient envahir ou défendre. En effet, il y a loin de cet état d'inquiétude, des alarmes et des ordres de l'amiral Cotton, à la prétention de fermer tous les ports, et de régner exclusivement sur les mers, des événemens de la guerre du Danube aux promesses de M. Adair, de la situation de la Sicile aux proclamations jetées sur les côtes de la Calabre, des promesses faites au nom de lord Wellington à ses manœuvres en Portugal, du but de l'expédition dans la Baltique à ses résultats. Enfin, il y a loin du projet d'invasion du commerce anglais sur toutes les côtes du nord, à la réunion de la Hollande, et à la prestation solennelle du serment de son armée de terre et de mer à son nouveau

Digitized by Google

souverain ; et si, en rapprochant ces divers événemens, le ministère anglais n'y voyait aucun sujet d'inquiétude, si la nation anglaise n'y reconnaissait pas le constant ascendant du génie sur la fortune, l'immensité des ressources de l'Empire français, et la politique constante et forte qui préside à ces destinées, il faudrait renoncer à attendre aucune leçon des événemens, et rayer l'expérience des élémens de la sagesse humaine.

PARIS.

LL. MM. II. et RR. sont de retour de Rambouillet à Saint-Cloud. On annonce un voyage de l'Empereur dans les contrées nouvellement réunies, après la solennité du 15 août. S. M. a tenu, le jour même de son arrivée à Saint-Cloud, un conseil de commerce et de manufacture.

— Un décret impérial crée six maisons de couvens destinés à recueillir et à élever les orphelines dont les pères sont morts officiers ou chevaliers de la Légion d'honneur, ou au service de S. M. dans quelque grade que ce soit, pour le service de l'Etat. Ces maisons sont sous la protection de S. A. I. Madame. Le nombre des élèves sera de six cents. L'institution sera desservie par la Congrégation religieuse existant sous le nom de *Dames de la Congrégation des Orphelines*. Cette Congrégation ne connaîtra d'autre supérieur spirituel que le grand aumônier ou l'évêque diocésain. Une dotation de 200 mille livres de rentes est affectée à l'institution. Les nominations seront faites sur la présentation du grand chancelier de la Légion d'honneur.

— Le procureur-général impérial, près le premier conseil de guerre permanent de la première division militaire, vient d'interjeter appel au conseil de révision dans l'affaire de l'adjudant-commandant Victor Hugues, acquitté par ce premier conseil.

— L'épouse du général Sarrazin, retirée depuis deux ans avec ses enfans en Suisse sa patrie, a écrit au ministre de la guerre pour lui exprimer l'idée que son mari vient de donner une preuve du dérangement de tête, dont il avait donné des indices il y a quelques années. La fuite de son mari la laisse sans secours, elle implore la justice du ministre.

— Les obsèques solennelles de Monseigneur le cardinal

Digitized by Google

Caprara auront lieu le 23 de ce mois. On annonce que, par permission expresse de Sa Majesté, le clergé y paraîtra processionnellement.

— Les registres d'inscriptions des Dames qui désirent faire partie de la société de Charité maternelle, se grossissent chaque jour, à Paris et dans les départemens, de toutes les personnes les plus distinguées par leur nom, leur rang, leur fortune, et l'estime publique dont elles sont déjà environnées.

ANNONCES.

Observations pratiques sur les bêtes à laine, etc.; par Heurtaut-Lamerville. Un vol. in-8°. Prix, 3 fr. 25 c., et 4 fr. 50 c., franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Calendrier perpétuel et historique, fondé sur les principes des plus célèbres astronomes, tels que MM. Copernic, Galilée, Clavius, Cassini, Newton, Lahire, Lalande, etc. Ouvrage indispensable pour ceux qui composent des annuaires, des almanachs, etc.; pour ceux qui, par goût et par état, s'appliquent à l'étude de l'histoire et de la chronologie; pour ceux qui désirent connaître les planètes, les constellations, le calcul décimal, le rapport des mesures nouvelles avec les anciennes, la population des départemens de l'Empire français et des quatre parties du monde, etc., etc. On peut s'en servir comme d'un almanach ordinaire, sans aucun calcul; et on aura l'agrément d'avoir non-seulement l'almanach de l'année courante, mais encore celui des années passées, présentes et futures, jusqu'à la fin des siècles Par P. Dantal. Un vol. in-8°, orné d'une planche. Prix, 6 fr., et 7 fr. 25 c. franc de port. Chez Auguste Delalain, imprimeur-libraire, rue des Mathurins, n° 5.

Traité de l'Education des Moutons, ouvrage accompagné de huit grands tableaux, indiquant les moyens d'accroître et d'améliorer un troupeau métis ordinaire, dans lequel on n'a introduit que des béliers purs, etc.; par M. Chambon de M..., de la Société d'agriculture du département de la Haute-Marne, ci-devant premier médecin des armées, etc. Deux vol. in-8°, avec huit grands tableaux. Prix, 12 fr., et 15 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Sous presse et du même auteur.

Traité des maladies des bêtes à laine, etc. Chez le même.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCLXXI. — *Samedi* 28 *Juillet* 1810.

POÉSIE.

MA PREMIÈRE AMITIÉ.

Enfant j'étais ; le suis peut-être encore,
Fuyant le joug, n'aimant que liberté,
Et ne faisant que le mal que j'ignore.
Pleurais un bien à ma tendresse ôté,
Un bel oiseau, délices de mon âge.
En son logis, pavillon de grillage,
Ne le trouvant, demeurai tout pantois ;
Tandis, hélas ! qu'oublieux de sa cage,
Lui s'égayait, envolé dans les bois.

Lors, d'une main, portais sa nourriture,
Tenais de l'autre un panier plein de fleurs :
Il m'en souvient : mais, saisi de douleurs,
Col nu, cheveux errants à l'aventure,
Et les regards de larmes tout noyés,
Laissai tomber herbe et grains à mes pieds.

Telle Ariane au bord des mers quittée,
Plus que leurs flots de troubles agitée,
Nul soin ne prend de serrer le bandeau

N

Digitized by Google

Qui ceint sa tête et l'or de son réseau,
Ni d'agrafer le voile où se dérobe
Son corps trahi par les plis de sa robe,
Qui se détache, et suit le fil de l'eau :
En ses regrets, peu s'en faut, insensée,
De tout son cœur, de toute sa pensée,
Sur l'horizon poursuivant un vaisseau :
Le désespoir qui l'émut pour Thésée,
Moi, pauvre enfant, m'émut pour un oiseau.

Au doux printems, où nature est féconde,
Prompt dénicheur, et fléau des buissons,
Sous la feuillée, ombre verte et profonde,
Guettais le lit de deux amans pinçons.
Mousse et duvet, butin pris à la ronde,
Formaient ce lit, jouet des aquilons,
Bâti sur l'air, comme tout dans ce monde.
De leurs enfans je fis mes nourrissons,
Et de leurs cris n'entendis pas les sons.

Quelle pitié de mon cœur éprouvée
Vengea vos pleurs, lamentables parens!
Un seul petit resta de la couvée
Que fatiguaient mes soucis différens.
L'abus des soins, trompant mon espérance,
Tournait à mort ce nid tant regretté.
J'appris de-là que funeste ignorance
Tue et détruit plus que la cruauté.
Mon doux élève, ah! ce fut le ciel même
Qui te sauva : ce fut le Dieu suprême
Qui nourrit l'homme et le frêle oiselet.
L'âge empluma, non sans éclat extrême,
Son col brunâtre et son sein violet.
Privé pour moi, pour tout autre farouche,
Que de plaisirs il me fesait goûter!
Battant de l'aîle, il venait becqueter
Pain et millet, et baisers, sur ma bouche;
Et sur ma main se poser et chanter.

Nous consumions à nous voir, nous entendre,
Maints jours entiers, à mes livres promis.
Docte savoir ne vaut amitié tendre!
Un pédagogue au latin crut me rendre

Digitized by Google

En séparant les folâtres amis.
Des vastes airs sa main t'ouvrit la route,
Oiseau fidèle! ô regrets! j'en frémis :
Tu pris ton vol pour me chercher sans doute.
Trop tard le sus.... Dieu! comme avec effroi,
Mes cris, mes yeux, mon cœur, montant aux nues,
D'un fol essor volèrent après toi!

Peines d'amans, vous qui m'êtes connues,
A nul mortel ne causâtes d'émoi
Egal au mien; j'en sais trop le pourquoi :
Femmes ne sont tout-à-fait ingénues;
Affronts secrets troublent nos amitiés :
Mais, par instinct, deux simples cœurs liés,
Onc sans mourir n'ont leurs chaînes rompues.

Las! tout plaintif, inconsolable, errant,
Sous vieux tilleuls dont les têtes chenues
Ornaient d'un parc les sombres avenues,
J'allais, lançais mon regard pénétrant.
Toutes les voix des hôtes des feuillages
D'heureux espoir me faisaient tressaillir;
Tout chat rôdant, en filou des treillages,
Semblait au cœur de griffes m'assaillir;
Et toute feuille, arrivant sur les ailes
Qu'autour des fleurs déployaient maints zéphyrs,
Me consternait, n'apportant point nouvelles
Du compagnon qu'appelaient mes soupirs.
Long-tems au loin mes courses le cherchèrent;
Et de mon sein gonflé de déplaisirs
Avec sanglots ces plaintes s'épanchèrent :

« Gentil pinçon! pauvret, tu vas mourir!
» Et n'auras su combien je te regrette!
» Où donc est-il? quelle est donc sa retraite?
» M'a-t-il cru las du soin de le nourrir?
» Tous deux vivions l'un à l'autre fidèles,
» Sans nous tromper, sans boudeuses querelles!
» La faim, la nuit, pour toi tout est danger.
» Tu périras.... O chagrin! ô colère!
» N'ai plus d'ami! comment ne m'affliger?
» Sans un ami que fait-on sur la terre? »

Digitized by Google

Disant ces mots, je reviens désolé,
L'œil aux aguets, comme Arisme encore,
De qui partout flotte l'esprit troublé
Sur l'onde amère où fuit ce qu'elle adore :
Triste comme elle, et comme elle isolé,
Ne voyant plus, j'écoutais les ramages
Du bois épais quitté par le soleil :
Puis, à pas lents, m'écartais des bocages.
Pour mon oiseau je craignais mille orages....
Voilà qu'un son à sa voix tout pareil
Frappe mon ame ! un cri fut ma réponse.
Ames toujours s'entendent de si loin !
Il vient, il vole, et zéphyr me l'annonce ;
C'était lui-même !... ah, ciel ! tu fus témoin
Par quels transports, et par quelles caresses,
Du cœur ailé j'accueillis les tendresses !
De notre sort Dieu même avait pris soin.

Ainsi charmé d'une amitié première,
J'avais connu, dès mes plus jeunes ans,
Et courts plaisirs, et longs regrets cuisans ;
Qu'est-il de plus dans l'humaine carrière ?
L'amour, peut-être, oiseau volage.... mais,
Qui, s'il a fui, ne nous revient jamais.

NÉPOMUCÈNE, L. LEMERCIER.

ÉPITAPHE DU DUC DE MONTEBELLO.

Moissonné, jeune encore, au sein de la victoire,
Ci-gît le moderne *Bayart*.
Ne donnez pas des pleurs à la mémoire
De celui que pleura *César*.

Vaillant guerrier, sujet fidèle,
Il fut de la patrie et l'amour et l'appui ;
Ce qu'il fit pour la France et la France pour lui
Vous offre des hauts faits le prix et le modèle.

F. FERLUS, *correspondant de l'Institut, directeur de l'école de Sorèze.*

Digitized by Google

ENIGME.

L'ANTIQUE hallebarde est dans ma main puissante;
Souvent ainsi, lecteur, j'accompagne les rois;
Privé de sentiment, sans forces et sans voix,
Parmi mes ennemis je porte l'épouvante,
Lorsque soudain je tombe au milieu de leurs rangs;
Mais malgré la valeur dans moi toujours nouvelle,
Au combat quelquefois je crains qu'on ne m'appelle,
Et si j'y suis forcé par des chefs trop prudens,
Ma main laisse échapper la victoire infidèle.
Mon règne passager est fini chez les grands;
J'ai trois frères jumeaux, tous jaloux de ma gloire:
Nous sommes opposés de partis, de couleurs;
Mais je marche au combat, certain de la victoire,
Lorsqu'après moi je traîne tous les cœurs.

Guy.

LOGOGRIPHE.

DANS les mains d'une hospitalière,
En gardant tous mes pieds, je procure le bien.
Lecteur, sans ma tête au contraire,
De tout tems je ne valus rien.
Voulez-vous ~~que je vous enchante~~,
Rognez encore un de mes pieds.
Voulez-vous me voir déchirante,
Tranchez encore, et vous m'éviterez.
Tantôt bonne, tantôt méchante,
Caméléon à tout moment,
Je puis même devenir *pire;*
Mais sur quatre ou cinq pieds, le gourmand me désire.

Par M. **, *de Sens.*

Digitized by Google

CHARADE.

La diligente Iris fait toujours bon accueil
A mon joli premier;
Trop heureux le mortel qui reçoit de son œil
Quelquefois mon dernier!
Pour y répondre on vaincrait tout écueil,
Fût-on tout près de mon entier.

S.....

---

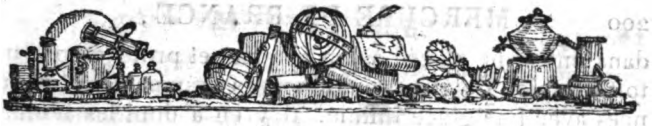
*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Livre.*

Celui du Logogriphe est *Poule*, dans lequel on trouve : *loup*, *pou*, et *Leu* (saint).

Celui de la Charade est *Merveille.*

Digitized by Google



SCIENCES ET ARTS.

RECHERCHES SUR LES MŒURS DES FOURMIS INDIGÈNES, par P. HUBER, membre des Sociétés d'histoire naturelle et de physique de Genève, et associé de celle de Tarn et Garonne. — Avec cette épigraphe :

Cherchez et vous trouverez.

Un vol. in-8°. — A Paris, chez *Paschoud*, libraire, quai des Augustins, n° 3.

LES personnes qui ne connaissent pas l'intérêt que présente l'étude des animaux, particulièrement celle de leurs mœurs et de leurs moyens d'existence, seront sans doute surprises qu'on ait pu écrire un volume entier sur les fourmis. Nous sommes, pour la plupart, sur cette vaste scène de la nature, comme des enfans que l'on ménerait dans une galerie de tableaux. Leurs yeux seraient frappés du jeu et de la variété des couleurs, du cadre et de la bordure; tout au plus remarqueraient-ils quelques grands personnages; mais les rapports des figures entre elles, leur disposition, et toutes les beautés que l'on admire dans les chefs-d'œuvre de l'art, n'existeraient pas pour eux. De même, nous, à notre tour, occupés entièrement et toujours de nos intérêts individuels et de cette variété infinie de soins que nous appelons nos affaires, nous sommes aveugles sur ce qui ne s'y rapporte pas immédiatement. Si nous admirons un beau site, une vallée fleurie, une campagne fertile, c'est un plaisir d'un moment : l'ensemble nous frappe et c'est tout. Cependant que de détails nous intéresseraient encore, si nous savions les voir! Regardez à vos pieds : cette mousse que vous foulez est une plante vivante, admirablement organisée : vous en trouverez de mille espèces. Les unes courtes et droites, s'élèvent comme de petites colonnes; leur tige unique porte ses fruits

Digitized by Google

dans une urne placée à son sommet et protégée par un toit de soie. D'autres sont alongées, rampantes et tournées avec une grâce infinie. Il y en a dont les feuilles sont plissées avec une régularité admirable. D'autres forment des touffes arrondies ou flottantes comme des panaches. La végétation de ces petites plantes, la manière secrette dont elles se marient, l'élégante structure des urnes où leurs semences sont renfermées, tout cela forme une variété de détails dont l'observation est pleine d'intérêt. Par-tout où vous jetterez les yeux, vous y trouverez ainsi des objets qui attireront votre attention, ou du moins votre curiosité : il ne faut que les regarder. Mais que sera-ce si passant à des êtres plus perfectionnés vous examinez l'organisation des animaux vivans, leurs actions ou forcées ou volontaires, leur industrie pour se procurer leur subsistance, presque aussi variée que nos arts, leur adresse pour protéger leurs petits ou se sauver eux-mêmes, combinaisons tout aussi nécessaires pour eux que l'est chez nous le grand art de la guerre? si, dis-je, vous entrez dans la contemplation de toutes ces merveilles, vous verrez un spectacle mille fois plus beau que celui qui vous avait frappé d'abord. Vous verrez une nature vivante et animée, où vous n'aperceviez que vous seul d'être sentant et jouissant; et l'étude réfléchie de cette nature infinie dans ses plus petites productions comme dans les plus grandes, remplira votre âme d'un plaisir inépuisable.

Mais ce n'est pas tout encore. L'examen attentif de ces êtres doués d'une organisation différente et graduellement compliquée, peut donner beaucoup de lumière sur une autre organisation infiniment plus relevée, sur celle de l'homme lui-même. Je ne parle pas seulement de l'organisation physique, je parle aussi des facultés intellectuelles; car je suis persuadé que des observations et des expériences bien dirigées sur l'instinct des animaux, sont le moyen le plus direct, je dirais presque l'unique voie d'acquérir quelques lumières sur la manière dont se développe et s'exerce notre intelligence. C'est ainsi que pour perfectionner l'anatomie de nos organes physiques, et pour se faire des idées justes de leur

Digitized by Google

action réciproque, il a fallu les étudier dans les animaux plus imparfaits, où ils se trouvent à leur plus grand degré d'isolement et de simplicité.

L'opinion que je viens d'avancer pourra paraître bien hardie, mais je la crois très-vraie et très-susceptible d'être appuyée par de bonnes raisons. Parmi les philosophes qui ont cherché à sonder les profonds mystères de notre intelligence, les uns ont voulu tout expliquer d'après des données purement abstraites, tirées de leur imagination et des idées qu'ils s'étaient faites à eux-mêmes de notre entendement; c'était la méthode de quelques philosophes anciens, c'est aujourd'hui celle de la plupart des métaphysiciens allemands. Cette méthode, qui procède par création, n'a pas produit une seule vérité dans la physique, où elle a été long-tems employée. Elle ne paraît pas promettre beaucoup plus de succès dans la métaphysique, où les phénomènes sont plus compliqués et moins saisissables. D'autres, comme Mallebranche et Locke, se conduisant avec plus de méthode, ont voulu définir notre intelligence d'après l'observation même de cette faculté; ils ont cherché à en suivre le développement dans le progrès de nos jugemens et de nos actions. De cette manière ils sont parvenus à lier entre eux bien des faits qui paraissaient isolés; mais ces profonds penseurs, en considérant d'abord l'intelligence humaine, ont abordé la question dans toute sa difficulté et dans un état de complication qui la rend presque insoluble. Enfin, d'autres philosophes ont senti qu'il fallait décomposer cette question si difficile, et la réduire, en quelque sorte, à ses moindres termes. De-là l'idée de la statue de Condillac, qui d'abord n'ayant que des sens tout neufs et douée de la faculté de penser, sans l'avoir jamais exercée, l'applique successivement et par ordre aux impressions graduées que le philosophe lui fait éprouver: idée ingénieuse, sans doute, et à laquelle il n'a manqué que d'être praticable, pour dévoiler tous les mystères de notre entendement. Quiconque aurait cette statue à sa disposition, pourrait faire de grandes découvertes en suivant la marche que Condillac indique; mais mal-

Digitized by Google

heureusement cette statue, personne ne l'a eue, ni ne l'aura jamais. Aussi chaque philosophe en l'instruisant est obligé de faire lui-même la demande et la réponse; et comme chacun répond nécessairement avec les idées qu'il s'est faites, avec les notions qu'il a acquises et dont il ne peut se dépouiller, il y a l'infini contre un à parier qu'il ne répondra pas juste à toutes les questions comme la statue aurait fait. Ces méthodes diverses, imaginées par les métaphysiciens, étant toutes fondées sur l'observation de phénomènes déjà très-compliqués, ne remontent pas assez haut dans les sources de nos jugemens; elles peuvent bien faire apercevoir la liaison de quelques phénomènes, mais elles n'ont ni une direction assez sûre, ni une force de pénétration assez puissante pour revenir jusqu'aux premiers ébranlemens de notre pensée.

L'étude de l'instinct dans les animaux, particulièrement chez les insectes, où son action est très-variée, semble un moyen bien plus direct pour arriver sur ce point à quelques notions certaines. Cet instinct qui les entraîne à exécuter des actions très-compliquées et très-régulières, sans réflexions, ou sans liberté de choix apparentes, semble déjà, par lui-même, un modification de cette intelligence libre qui nous permet de choisir entre plusieurs actions diverses; mais, ce qui rend l'analogie plus forte, cet instinct des animaux n'est peut-être pas aussi complètement et constamment aveugle qu'on s'est plu à le croire, sans trop l'avoir étudié. Nous tenons d'une personne très-éclairée et très-digne de foi, qui a fait sur ce sujet un grand nombre d'expériences, que l'étendue de l'intelligence des animaux est une des choses que l'on apprécie le moins. En étudiant leurs habitudes et leurs besoins, en leur en faisant naître de nouveaux, ont peut exciter en eux des idées ou des passions qu'ils n'avaient point auparavant, et dont ils n'auraient pas paru susceptibles. Jusqu'à quel point pourrait-on modifier ainsi et changer l'instinct des animaux qui semblent n'avoir que de l'instinct pur et simple sans aucune apparence de détermination volontaire? Comme cette mouche, qui après avoir été fécondée bâtit

Digitized by Google

pour sa postérité un nid tout pareil à celui où elle est née, et qu'elle n'a pas vu bâtir, y dépose ses œufs, va ensuite chercher plusieurs individus d'une même espèce de chenille, toujours la même, toujours en poids égal, qu'elle blesse avec son aiguillon sans les faire périr, qu'elle dépose à côté de ses œufs pour servir de nourriture aux petits vers qui en doivent éclore, état dont elle même avec d'autres organes ne semble pas devoir conserver le sentiment et le souvenir; et qui enfin, après avoir achevé le cercle invariable de ces opérations mécaniques, ferme son nid et meurt. Si c'est-là purement de l'instinct, n'y aura-t-il rien de plus chez les animaux qui vivent en société organisée, comme les fourmis et les abeilles, dont la réunion et les travaux peuvent être, si l'on veut, attribués en grande partie à un instinct machinal, mais où il faut pourtant reconnaître, dans certaines circonstances, des preuves d'une volonté libre, d'un choix réfléchi, d'une influence communiquée? Si tout cela est prouvé par les faits, ne faut-il pas accorder à ces animaux quelque chose de plus que de l'instinct, quelque étincelle de ce je ne sais quoi que nous appelons intelligence? ou plutôt, le mot d'*instinct* ne serait-il pas une expression relative introduite dans notre langage, par l'ignorance où nous sommes des véritables sources de ces déterminations en apparence irréfléchies; de même que le mot de *hasard* est relatif à l'ignorance où nous sommes des véritables causes des événemens? Il n'y a point de hasard en soi. Les événemens les plus compliqués, ceux dont les chances et la succession semblent les plus bizarres, sont amenés par des lois aussi invariables que celles des mouvemens célestes; mais lorsque ces rapports nous échappent par leur variété, leur complication ou les modifications qu'ils subissent, notre esprit, impatient du doute, leur suppose involontairement une cause vague et idéale, et nous appelons hasard ce qui ne nous paraît soumis à aucune loi. De même nous nommons instinct ce qui ne nous paraît soumis à aucun dessein régulier; mais, à prendre les mots pour ce qu'ils valent, celui-ci n'offre point d'idée absolue. L'instinct de l'homme commence à l'enfant

Digitized by Google

nouveau né, qui prend avidement le sein de sa mère : l'intelligence humaine finit aux tragédies de Racine et aux découvertes de Newton. Quel est le terme où l'instinct finit et l'intelligence commence ? Sans doute l'expérience seule peut décider cette importante question, s'il nous est donné de la résoudre.

Les animaux, étudiés comme nous venons de le dire, offrent donc en réalité la statue que Condillac a imaginée. Il s'agit d'animer cette statue par degrés, en examinant les mœurs des diverses classes d'animaux, en plaçant des individus semblables dans des situations différentes, propres à produire sur leurs sens de nouvelles impressions, ou enfin en observant avec soin comment naissent en eux les impressions naturelles. C'est principalement sous ce point de vue que nous allons présenter à nos lecteurs les recherches de M. Huber sur les fourmis, recherches extrêmement intéressantes, par leur précision, leur certitude, et par le nombre des résultats nouveaux et imprévus qui s'y trouvent consignés.

Mais d'abord il est indispensable que nous donnions quelques idées générales sur la conformation des fourmis, avant de parler de leur industrie, de leurs mœurs et de leurs moyens d'existence. On nous pardonnera ces détails. Si quelque voyageur venu de bien loin nous décrivait une nouvelle peuplade de sauvages, on trouverait tout naturel qu'il parlât de leur existence physique avant de raconter leurs coutumes et leurs mœurs ; à plus forte raison doit-il être permis de le faire ici où il s'agit de sociétés innombrables et industrieuses, constituées diversement, mais toujours de la manière la plus favorable au bien-être général et particulier, sorte de solution qui est la pierre philosophale des bons gouvernemens.

Si l'on prend une fourmi, sans la blesser, et qu'on l'examine à la loupe ou au microscope, on voit que son corps est composé de trois pièces principales, couvertes d'écailles et unies par des articulations flexibles extrêmement courtes et déliées. Ces trois pièces sont la tête, le corselet auquel sont attachées six pattes, et la partie postérieure ou l'abdomen qui, dans certaines espèces, est armé d'un aiguillon, et chez d'autres renferme une

Digitized by Google

liqueur acide que l'insecte peut lancer à volonté, et qui sert à le défendre. La tête, qui est la partie la plus importante, a la forme d'un triangle. Sur les côtés on y remarque deux grands yeux arrondis. Il y en a ordinairement trois autres plus petits sur le sommet. Ces yeux donnent-ils à l'animal la faculté de voir dans l'obscurité ? on ne saurait l'affirmer, mais pourtant cela est probable, puisque la plupart des travaux des fourmis s'exécutent dans des souterrains. En examinant le devant de la tête avec beaucoup d'attention, on y reconnaît une bouche et une langue; mais sur-tout on y remarque deux grosses dents recourbées et crénelées que la fourmi peut écarter ou rapprocher à volonté, comme des pinces. Ce sont ses armes et ses outils les plus utiles; elles lui servent de doigts pour saisir les objets, de bras pour porter des fardeaux, et de tenailles pour serrer son ennemi. Enfin, au-devant de la tête sont les antennes. Ce sont deux filets déliés, composés d'un grand nombre de phalanges ou d'articulations dont la sensibilité est extrême, et que la fourmi peut faire mouvoir en tout sens avec une grande agilité. C'est là que réside, pour elle, le sens du toucher; elle s'en sert pour palper les objets, sonder le terrain, reconnaître sa route, et, si l'on ose le dire, elle s'en sert pour *parler* à ses compagnes. Car peut-on employer un autre mot que celui de *langage* pour désigner un procédé au moyen duquel on peut communiquer des impressions amicales ou hostiles, déterminer des actions dans d'autres individus, s'exprimer mutuellement ses besoins ou ses désirs, enfin reconnaître des compatriotes après une longue absence, ou les distinguer des ennemis au milieu de la mêlée et sur le champ de bataille?

Tout ceci attribué à de simples fourmis pourra paraître fabuleux, mais je n'avance rien qui ne soit fondé sur des faits et sur des observations de M. Huber. Il ne s'agit point ici d'un roman ingénieux, d'une fiction spirituelle, ou d'un jeu d'imagination; il s'agit d'expériences très-positives faites par un homme très-exact, et qui, dans plusieurs autres recherches du même genre, a montré autant de talent que de fidélité. Parmi les traits qu'il

Digitized by Google

rapporte sur l'usage des antennes chez les fourmis, je n'en citerai ici que deux, mais j'aurai encore l'occasion d'y revenir par la suite en parlant de leurs batailles.

M. Huber raconte qu'il s'est quelquefois amusé à disperser au milieu d'une chambre les débris d'une petite fourmilière de terre; d'abord c'était une grande confusion; toutes les fourmis couraient çà et là, sans direction déterminée. Elles erraient long-tems à l'aventure avant de trouver un asyle caché où elles pussent se réunir. Mais quand l'une d'elles avait découvert quelque fente pour se glisser sous le plancher, elle ne se bornait pas à se sauver seule; elle retournait au milieu de ses compagnes, et au moyen de certains *gestes* faits avec ses antennes, elle leur indiquait la route qu'elles devaient suivre; elle en guidait même quelques-unes, et les conduisait jusqu'à l'entrée du souterrain. Celles-ci une fois informées servaient à leur tour de guides à d'autres. Toutes les fois qu'elles se rencontraient, elles s'arrêtaient, se frappaient avec leurs antennes d'une manière très-marquée, et paraissaient mieux instruites de la route qu'elles devaient prendre. Par ce moyen la fourmilière se rendait bientôt toute entière dans le même asyle.

L'autre fait que je rapporterai est le suivant. Pour observer plus aisément les opérations des fourmis, M. Huber les logeait dans des appareils vitrés, analogues à ces ruches de verre dont on se sert quand on veut observer les travaux des abeilles. Il avait pris dans les bois au mois d'avril une fourmilière qu'il avait transportée en partie dans un de ces appareils, mais comme elle était trop nombreuse, il avait remis le reste en liberté dans le jardin de la maison qu'il habitait, et elles s'y étaient fixées au pied d'un marronier. Au bout de *quatre mois* qu'il eut observé les premières, il reporta l'appareil vitré dans le jardin pour les rapprocher davantage de leur état naturel, et il les plaça à douze ou quinze pas de la fourmilière naturelle. Ces fourmis n'avaient eu aucune communication entr'elles, car celles de l'appareil vitré étaient placées sur une table dont les pieds plongeaient dans des vases pleins d'eau, et il leur était par conséquent impossible de s'échapper. Cependant elles

Digitized by Google

ne se furent pas plutôt approchées de leurs compatriotes que celles-ci les reconnurent. On les voyait se caresser mutuellement avec leurs antennes, et enfin après bien des pourparlers celles du marronier emmenèrent les autres dans leur nid. Elles vinrent bientôt en foule chercher les habitantes de la fourmilière artificielle, elles y établirent une désertion complète, et bientôt tout l'appareil fut dépeuplé. Ce fait n'a pas besoin de commentaire, je me bornerai à ajouter qu'entre fourmis de nations diverses la visite ne se serait pas passée si doucement, et n'aurait pas eu des suites si amicales.

D'après ces exemples, on peut juger que les antennes sont pour une fourmi un organe indispensable. Celles qui en ont été privées sont dans le même cas où sont les sourds-muets parmi nous. Un de nos meilleurs observateurs, M. Latreille, rapporte que plusieurs fourmis voyant souffrir une de leurs compagnes, à laquelle il avait coupé les antennes, faisaient sortir de leur bouche une goutte d'une liqueur transparente qu'elles versaient sur la partie blessée.

> Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
> Que les bêtes n'ont point d'esprit. (LA FONTAINE.)

Si le sens du toucher extrêmement perfectionné dans les antennes des fourmis peut leur donner des moyens de communications, et en quelque sorte un langage, il est des cas où ces moyens ne suffisent plus. Par exemple, lorsqu'une fourmi a découvert au loin quelque nouvelle demeure plus sûre ou plus commode pour sa nation, quand elle a trouvé quelque bonne provision à dévaliser, elle court aussitôt retrouver ses compagnes, leur apprend la découverte de cette autre Amérique, va de l'une à l'autre, les flatte avec ses antennes, et semble, suivant l'expression de M. Huber, semble en vérité leur proposer le voyage. Mais c'est peu d'en avoir décidé quelques-unes. Comment leur expliquer le chemin? Les guider en marchant la première, et ne se perdant pas de vue? C'est la chose impossible, le pays est trop coupé, le moindre grain de sable est une montagne. Elles se seront perdues avant d'avoir fait deux pas. Que faire

Digitized by Google

donc? se porter mutuellement? se porter, sans doute c'est le plus sûr moyen. Aussi le prennent-elles. La fourmi qui a fait la découverte saisit l'autre par ses deux mandibules. Celle-ci se roule autour de son corselet, et voilà nos aventurières en campagne. Arrivées à leur destination, elles reconnaissent bien le lieu, puis repartent chercher chacune un nouveau colon. Celles-ci à leur tour en ramènent d'autres de la même manière, et le nombre des émigrés croissant ainsi dans une progression géométrique, on peut calculer qu'avant le vingtième voyage, il doit y avoir plus d'un million de fourmis de transportées.

En général, elles emploient ce moyen de transport toutes les fois qu'elles veulent se rendre mutuellement quelque service. M. Huber voulant attirer pendant l'hiver quelques-unes de ses fourmis dans une partie de son appareil vitré, où il pouvait les voir et les observer commodément, s'avisa d'échauffer cette partie avec la lumière d'une bougie; car il savait que la chaleur plaît extrêmement à ces insectes, dont elle accroît l'activité. Quelques fourmis se trouvaient déjà dans cet endroit; « dès qu'elles sentirent cette chaleur bienfaisante, dit » M. Huber, elles commencèrent à s'animer; elles ma- » nifestèrent leur bien-être en se brossant la tête et les » antennes avec leurs pattes, et ensuite elles parcoururent rapidement l'espace échauffé. Lorsqu'elles rencontraient d'autres fourmis, elles s'en approchaient, et » je les voyais faire jouer leurs antennes avec une sin- » gulière volubilité, puis repartir à l'instant. Elles pa- » raissaient vouloir remonter sous la cloche, car elles » allaient jusqu'au bord de la table; mais retenues sans » doute par la douce chaleur qu'elles éprouvaient dans » le cadre de verre duquel j'avais approché la bougie, » elles y revenaient souvent. Elles prirent enfin le parti » de monter dans l'étage supérieur. Je connaissais assez » les mœurs des fourmis pour ne pas douter qu'elles » n'allassent avertir leurs compagnes de cette chaleur à » laquelle elles attachent tant de prix. En effet, j'en vis » bientôt deux redescendre dans le cadre portant à leur » bouche deux ouvrières qu'elles déposèrent, à la place

» la

Digitized by Google

» la plus chaude. Elles retournèrent aussitôt dans le haut
» de la ruche. Les nouvelles arrivées, après s'être ré-
» chauffées, montèrent aussi sous la cloche; et je les vis
» peu de minutes après redescendre toutes quatre por-
» tant chacune une autre fourmi suspendue. Ce trans-
» port continua dans une progression rapide, jusqu'à ce
» que l'on vît arriver par centaines les recruteuses avec
» leurs protégées, et qu'il ne restât plus aucune fourmi
» dans la partie supérieure de la fourmilière. Quand je
» cessais de chauffer le cadre, les fourmis remontaient
» sous la cloche, mais je leur faisais répéter ce trait
» de sociabilité toutes les fois que je rapprochais le
» flambeau. »

Dans un prochain article je décrirai, d'après M. Huber, la singulière industrie des fourmis pour assurer leur subsistance, et maintenir leur population, en un mot les constitutions de leurs sociétés. On y verra que les fourmis sont en général des peuples chasseurs et pasteurs : mais quelques-unes de leur nation ont aussi des esclaves de leur espèce, et se les procurent par des expéditions pareilles à celles que nous envoyons à la traite des noirs. Enfin nous parlerons de leurs guerres, aussi acharnées que celles des abeilles, et de leur art militaire qui est extrêmement perfectionné. BIOT.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

REVUE LITTÉRAIRE.

CHANTS D'HYMEN.

Un événement qui fixe les regards du monde, et excite les acclamations de deux grands Empires, est fait sans doute pour inspirer tous les arts : mais le plus brillant de tous, celui de la poésie, doit sur-tout se rendre l'interprète de l'enthousiasme général. Aussi les poëtes en foule se sont-ils empressés de célébrer le grand et heureux hyménée qui, dans l'étroite union de l'Autriche et de la France, offre à l'Europe le gage d'une prochaine et longue paix.

Depuis plusieurs mois, l'espace consacré à la *poésie* dans ce journal a été presque uniquement réservé aux poëmes qu'un si mémorable événement a fait naître. Nous en avons inséré un grand nombre ; et nous avons fait remarquer le mérite particulier à chacun d'entre eux, les diverses couleurs poétiques, et les formes plus ou moins heureuses que leurs auteurs avaient données à la louange et à l'admiration. Cependant il nous a été impossible de transcrire tout entières, ni même de mentionner plusieurs pièces dignes d'attirer l'attention des lecteurs. Nous consacrerons cette fois notre *Revue littéraire* à l'analyse des principales : et si, dans des ouvrages d'ailleurs médiocres, il se rencontre quelques traits heureux, ennoblis par la circonstance, nous nous empresserons de les recueillir.

Parmi les divers chants d'hymen qui ont paru dans ce journal, quelques-uns se sont particulièrement fait remarquer par le cadre ingénieux que leurs auteurs ont choisi. C'est ainsi, pour ne pas citer de plus nombreux exemples, que Mme la comtesse de Salm a porté jusque dans l'Elysée le bruit des applaudissemens et des chants de joie qui retentissaient dans nos murs ; nous a montré les ombres des héros attentives et charmées ; et au milieu d'elles Ossian célébrant celui dont les exploits font pâlir la renommée de Fingal, Corneille se plaignant en vers énergiques de voir ses *vieux illustres* (1) surpassés, et Sapho chantant

(1) Expression de Corneille.

Digitized by Google

sur la lyre la beauté, l'hymen, les fêtes et les douces prémices de la paix. Ainsi M. Amaury-Duval, dans *un songe d'Alexandre* qu'il nous donne pour un fragment imité du poëte Arrien, fait prédire au héros de la Grèce, pendant les solennités de son hymen avec la plus belle des filles de Darius, les triomphes et l'hyménée d'un héros inconnu qui doit un jour surpasser sa gloire; remet en images dans un songe, devant les yeux du Macédonien, les prophéties du brachmane Calanus; rend ainsi Alexandre lui-même témoin de l'hymen de ce héros dont la grandeur future l'importune; lui fait parcourir avec les nouveaux époux le vaste Empire soumis à leur pouvoir; place successivement sous ses regards les grands travaux ordonnés par le monarque vainqueur pour la prospérité de ses peuples; et, ne se bornant pas à célébrer l'auguste alliance qui est le principal sujet de la composition, profite de l'étendue de son plan pour faire décrire les merveilles de la civilisation moderne par un poëte qui, ne connaissant pas les termes avec lesquels nous les exprimons, a dû nécessairement laisser dans ses descriptions un certain vague poétique très-heureusement saisi, et dans lequel il était fort difficile de garder la juste mesure. Ajoutons que l'auteur du songe d'Alexandre s'est mis à l'abri de tous les reproches qu'on peut faire à la *prose poétique*, en nous offrant son ouvrage comme une traduction d'un poëte ancien. Il a pour lui l'exemple de Fénélon qui ne donna son chef-d'œuvre que comme la *suite* d'un livre de l'Odyssée, comme un essai de la manière dont il faudrait traduire en prose l'Odyssée elle-même, et tous les poëmes de l'antiquité.

La plus remarquable des pièces qui nous restent à examiner, est encore offerte au public comme une imitation d'un de ces poëmes les plus célèbres. C'est un *treizième livre de l'Enéide* que M. Michaud suppose avoir été ajouté par Virgile à ce magnifique ouvrage, auquel on sait que son auteur n'eut pas le tems de mettre la dernière main. C'est ce que rappelle M. Michaud dans un court *avertissement*.

Tout le monde sait, dit-il, que Virgile avait le projet de corriger l'Enéide; mais peu de gens savent que ce grand poëte, si difficile sur le mérite de ses ouvrages, avait fait, lorsqu'il mourut, de nombreuses corrections à son poëme. Dans le voyage qu'il venait de faire en Grèce, il s'était rempli du feu et du génie d'Homère; mécontent sur-tout du caractère qu'il avait donné à Enée, et corrigeant ses vers sur les bords

Digitized by Google

mêmes du Permesse, il avait fait de son héros un favori de Mars et de Minerve, noble comme Alcide, intrépide comme Achille, sage et grand comme Agamemnon, le modèle des rois et des capitaines. Un Consul Romain, contemporain de Boëce, fut le premier frappé de ces changemens, et les recueillit dans une édition qui se trouve encore de nos jours à la bibliothèque de Florence, où les savans vont la consulter. Parmi les additions heureuses que nous a conservées ce précieux manuscrit, on voit dans la description du bouclier d'Enée, après les destinées de la ville éternelle, celles d'un peuple plus grand que les Romains et qui devait descendre de Francus, compagnon d'Enée. Ces prédictions poétiques sont d'autant plus remarquables, que nous les voyons se réaliser, et que l'imagination du poëte, dans son Héros qu'il a rendu parfait, semble avoir deviné le Héros que l'Europe admire aujourd'hui.

Le manuscrit de la bibliothèque de Florence renferme aussi quelques fragmens d'un XIIIe livre que Virgile avait ajouté à son poëme, et dont Maffer, qui vivait au XIV siècle, a publié quelques vers. Pour faire juger ces fragmens, j'en donne ici une imitation abrégée. Dans le mariage d'Enée et de Lavinie, on reconnaîtra facilement un mariage plus illustre. La poétique antiquité semble avoir fait l'histoire des événemens dont nous sommes témoins : j'ai cherché à faire revivre ses tableaux ; et si je puis recueillir d'honorables suffrages, je m'estimerai heureux d'avoir fait entendre la voix de Virgile au milieu des concerts de la France et de l'Europe.

L'étendue de ces fragmens, qui ne sont pas ici présentés comme tels, mais qui forment au contraire un ensemble dont toutes les parties sont très-bien enchaînées, a pu seule nous priver de la satisfaction de les offrir dans cet ensemble aux yeux de nos lecteurs. Nous tâcherons du moins de faire apprécier par des citations tout le mérite de ce morceau, où l'on remarquera sur-tout des allusions très-ingénieuses et des imitations réelles et très-heureuses du plus grand des poëtes latins.

Les Troyens sont vainqueurs, le Tibre soumis ; Vénus vient aux murs de Laurente annoncer au roi Latinus que l'Amour doit réparer les maux de la guerre, qu'un noble hymen va bientôt unir Lavinie et le roi des Troyens.

« Par les soins d'un Héros qu'ont annoncé les Dieux,
» Le monde verra naître un siècle glorieux ;
» Et sous ses lois, la Paix, vierge pure et sacrée,
» Ramènera les jours de Saturne et de Rhée. »

Digitized by Google

Ainsi parle Vénus, et ses divins accens
Sont plus doux que la voix des zéphyrs caressans,
Quand leur troupe légère, après de longs orages,
Appelle le printems, éveille les bocages.
La Paix, fille du Ciel, respire dans ses yeux,
Et tempère l'éclat de son front radieux;
Son seul aspect bannit le deuil et les alarmes;
Jamais, jamais Vénus ne montra tant de charmes.
La jeune Lavinie avoue, en rougissant,
Les transports inconnus d'un amour innocent.
La fille des Latins, dans l'excès de sa joie,
Forme déjà des vœux pour les enfans de Troie,
Et sourit à l'espoir, épouse d'un héros,
D'être l'heureux lien de vingt peuples rivaux.
On se souvient alors qu'aux bois de l'Albunée
Le vieux Faune aux Latins prédit cet hyménée;
Qu'aux branches d'un laurier chéri de Latinus,
Des abeilles d'Hybla les essaims suspendus,
Du peuple belliqueux venu sur ce rivage
Jadis avaient offert la prophétique image.

Drancès va dans le camp des Troyens offrir à leur roi la main de Lavinie. Le héros accepte le traité. Dites à Latinus, répond-il,

« Dites-lui que mon cœur n'a d'autre ambition
» Que de donner des lois à ma chère Ilion,
» De protéger ses fils, d'affermir son empire;
» Et que la paix du monde est la gloire où j'aspire. »

Il dit : et son discours qui charme tous les cœurs,
De Bellone irritée a calmé les fureurs.
Près de ses fils chéris, la mère est sans alarmes;
L'épouse, sans frémir, entend le bruit des armes;
Et des pontifes saints l'hymne religieux
Fait retentir les airs et monte jusqu'aux cieux.
La Déesse aux cent voix, qui, dans son vol rapide,
Devançant les Troyens et leur chef intrépide,
Des fleuves parcourait les bords ensanglantés,
Et du bruit des combats effrayait les cités;
Messagère de paix, aux lointaines contrées
Va publier des Dieux les promesses sacrées,
Et des monts d'Œrétrie aux rivages des mers,
Rend l'espoir et la joie à vingt peuples divers.

Digitized by Google

Mais bientôt Lavinie, à leur roi destinée,
Vers le camp des Troyens en triomphe amenée,
A quitté de Picus les autels révérés,
Et les murs de Laurente à Faune consacrés;
Les jardins, les palais qu'animait sa présence,
Et les beaux lieux témoins des jeux de son enfance.
Le printems renaissait, et couvrait de ses dons
Les bords des flots sacrés et la cime des monts.
L'Espérance au front gai, de guirlandes parée,
Descendait lentement de la voûte azurée :
Les fleuves, les vallons, les bois harmonieux,
Chantaient, chantaient l'Amour, le plus puissant des Dieux;
Et des rives du Tibre aux forêts d'Albunée,
Les échos répétaient, Gloire au Dieu d'hyménée!

. . . . . .

. . . . . .

Un prêtre de Vesta, pontife révéré,
Alors commence un chant à l'Hymen consacré.

. . . . . .

. . . . . .

Le héros des Troyens, leur invincible appui,
Invoque Jupiter pour son peuple et pour lui,
Et suspend aux autels de la divine Astrée
Son bouclier vainqueur, présent de Cythérée,
Chef-d'œuvre où l'ennemi terrassé par son bras
Voyait d'un œil surpris, au milieu des combats,
D'un Ilion futur la pompe triomphale.
Sur sa terrible égide à Turnus si fatale,
Le Héros a juré, noble soutien des lois,
D'affermir le repos des peuples et des rois :
A sa voix, l'Hyménée aux mortels favorable
A fermé de Janus le temple redoutable.
Un jour ses fils viendront y contempler en paix
Les dards couverts de poudre et les clairons muets,
Les casques des héros et leurs lances oisives,
Et des peuples vaincus les images captives.

. . . . . .

Eole, dans ce jour, des monts de l'Etrurie,
Près de lui rappela l'Auster et l'Aquilon,
Et retint tous les vents dans leur noire prison;
Apollon, sur son char que la pourpre colore,
Sortit plus radieux des portes de l'Aurore;

Digitized by Google

Le puissant Jupiter, dans l'éclat d'un ciel pur,
Parut tout rayonnant d'or, de pourpre et d'azur;
Et des Heures du jour la troupe fortunée
Vint entourer en chœur les autels d'Hyménée.

Au moment où Phébus, au sein des flots amers,
Eut caché sa clarté, charme de l'univers,
Le Tibre, tout-à-coup, dans ses grottes profondes,
D'innombrables flambeaux vit resplendir ses ondes;
Flore orna ses jardins de guirlandes de feux;
Sœur brillante *du jour* et rivale des cieux,
La Terre avait aussi ses astres, ses étoiles,
Et la Nuit s'étonna d'avoir perdu ses voiles.

L'on a inséré dans ce journal un *chant d'hymen* de M. Baour-Lormian, qui a mérité d'être distingué, sur-tout par son élégance et par l'heureuse construction de la période poétique. C'est encore, à ce qu'il nous semble, ce qui distingue principalement un second *chant* du même poëte, qui renferme le passage suivant :

Ainsi que de Vénus l'astre pur étincelle
Sur le front joyeux du matin;
Ainsi de son berceau lointain
Nous vient dans sa fraîcheur une jeune immortelle.
Du maître choisi par nos cœurs,
Salut, épouse bien aimée!
Conquête de sa renommée,
Viens attacher le myrte à ses drapeaux vainqueurs.

Voici la fête désirée,
Et le jour du triomphe à nos destins promis;
Jour de gloire et d'orgueil pour la France enivrée!
Jour d'effroi pour nos ennemis!
J'entends au loin tonner les bronzes pacifiques:
Les colombes du Pinde, à ce noble signal,
Désertent les bois poétiques;
Et le temple des arts, sous ses brillans portiques,
Reçoit leur essaim virginal.

Habitant de l'Olympe aux cimes éthérées,
Hymen, Hymen, entends nos vœux!
Viens sur des bases assurées
Élever le bonheur de nos derniers neveux!
L'Univers en suspens à tes genoux s'empresse;

Digitized by Google

Le sceptre attend un héritier ;
Et dans le fils de sa tendresse,
Il faut qu'un Roi puissant revive tout entier.

Déjà la flamme nuptiale
Présage aux nations l'éclat de ce beau jour ;
Déjà sur sa tige royale
Fleurit un rejeton d'amour.
D'une douce chaleur, d'une fraîche rosée,
Le ciel lui verse tous les dons,
Et l'Astre paternel entoure de rayons
Sa jeunesse fertilisée.

De mille prodiges divers
Le siècle de César a marqué son aurore ;
De mille prodiges encore
Il doit étonner l'Univers.
La Paix sourit à nos offrandes ;
Ses autels, parés de guirlandes,
Fument de l'encens le plus pur.
L'aigle s'affranchit du tonnerre ;
Il se repose de la guerre
Dans le calme d'un ciel d'azur.

On trouve aussi de l'élégance dans une *Ode sur le mariage de l'Empereur*, par M. le chevalier Fourcy, capitaine d'artillerie de la Garde impériale ; le style en est généralement facile, harmonieux, et, ce qui vaut mieux encore, le poëte y considère le sujet sous des rapports pleins d'intérêt et de grandeur. Il fait parler Charlemagne, et ce fragment du discours qu'il lui prête ne paraîtra pas indigne du héros.

« Hapsbourg, dissipe tes alarmes, »
Disait l'auguste chef des Francs,
« Napoléon pose ses armes,
» Et sa main, pour sécher leurs larmes,
» Va s'étendre vers tes enfans.

» Par d'éclatantes destinées
» Du monde fixant les regards,
» Sur vingt nations enchaînées
» Ils levaient leurs têtes ornées
» Du diadème des Césars.

Digitized by Google

» Mais des champs heureux de la France
» L'aigle prit son rapide essor ;
» Et, sur l'Univers en silence,
» Brillant de gloire et d'espérance,
» Il étendit ses ailes d'or.

» Par lui mon antique héritage
» A mon sceptre enfin est rendu.
» Vaillant héros, monarque sage,
» Il va terminer mon ouvrage
» Depuis dix siècles suspendu.

» De l'Europe vainqueur et père,
» Ses bienfaits suivent ses exploits.
» Les peuples qui lui font la guerre
» Sont accablés par sa colère,
» Et régénérés par ses lois.

» Déjà le trident britannique
» Du foudre vengeur est frappé,
» Du Niémen à l'Atlantique,
» Et du sein de la neige arctique
» Aux rochers brûlans de Calpé.

» Enflés d'une vaine assurance,
» Tes fils quatre fois l'ont bravé.
» Ils sont tombés sous sa vengeance ;
» Et quatre fois, par sa clémence,
» Tu vis ton trône relevé.

» Le chêne, qui de la tempête
» Soutint les assauts redoublés,
» Courbe enfin sa superbe tête,
» Et de sa chute qui s'apprête
» Il sent ses rameaux ébranlés.

» Soudain de l'arbre qui chancelle
» Se sépare une branche en fleurs,
» Qui de la tige maternelle,
» Au sein d'une tige nouvelle,
» Va perpétuer les honneurs.

» Autriche, maison fortunée,
» Laisse à d'autres les soins guerriers,
» Toi que les myrtes d'hyménée

Digitized by Google

» De plus d'éclat ont couronnée
» Que la victoire et ses lauriers.

» L'astre brillant que Vienne adore
» Se lève sur les champs français ;
» Et pour l'Europe, qui l'implore,
» Sa douce lueur est l'aurore
» Des jours de bonheur et de paix. »

M. Morin, auteur d'un poëme sur le fameux siége de Gênes, fait annoncer par l'organe de Dieu même ces grandes et heureuses destinées dont M. Fourcy a mis le présage dans la bouche du fils de Pepin. Le maître des rois s'adresse à la Religion qui s'est présentée devant son trône les yeux en pleurs, pour obtenir de sa clémence la paix du monde : vole, lui dit-il,

« Vole aux rivages admirés
» Que féconde la Seine, en sa course légère ;
» Resserre des liens sacrés,
» Et d'un chaste hyménée accomplis le mystère.

. . . . . .

« Dispense, en ce jour solennel,
» Les trésors infinis de la grâce divine ;
» Promets, au nom de l'Eternel,
» Des fils dignes en tout de leur noble origine.
» Je ne suis plus le Dieu vengeur,
» Terrible en ses décrets, que la crainte environne ;
» Je suis le Dieu consolateur
» Qui pardonne lui-même, et qui veut qu'on pardonne. »

Pour exprimer des idées à-peu-près semblables, et surtout les mêmes sentimens, deux autres écrivains ont adopté une fiction de Racine. On sait que ce grand poëte fit, à l'âge de vingt-un ans, une ode sur le mariage de Louis XIV et de Marie-Thérèse, dans laquelle il faisait parler *la Nymphe de la Seine* en vers un peu différens de ceux de Phèdre et d'Athalie, mais qui eurent alors beaucoup de succès, et valurent une pension au jeune poëte. M. Berquin, fils, plus jeune encore, et M. J. B. R*** qui montre plus d'habitude d'écrire, ont imité tous deux Racine, jusque dans le choix du rhythme qui pouvait être plus heureux. Nous citerons du premier une strophe où la nymphe elle-même rappelle le poétique hommage qu'elle rendit autrefois à l'épouse

Digitized by Google

de Louis XIV. Cette strophe est la dernière, et nous semble la mieux faite. Elle renferme une intention poétique; et ce n'est point ici le cas d'être sévère, l'auteur n'a que dix-sept ans.

O du ciel le plus bel ouvrage!
O toi qui, près de ton époux,
Vois toute la France, à genoux,
De ses vœux vous offrir l'hommage!
Daigne agréer le mien. Jadis, aux mêmes lieux
(Trente lustres, depuis, ont fui *devant* mes yeux),
Je célébrai THÉRÈSE; elle accueillit mon zèle.
Aimable déité de nos heureux climats,
Seras-tu plus sévère qu'elle?
Non; ta bonté, LOUISE, égale tes appas.

Le talent de M. J. B. R*** nous a paru plus exercé. Les strophes suivantes suffiront pour en donner une idée: elles nous ont semblé dignes d'être mises sous les yeux des lecteurs, tant par la tournure générale des vers que par la convenance et la propriété des idées.

Oh! qu'il est doux d'être le gage
D'un inaltérable repos!
LOUISE, et Toi, puissant Héros,
De votre hymen voilà l'ouvrage.
Jupiter quelquefois aux moindres des humains
Se plaît à dispenser des jours purs et sereins;
Aussi bien que leur rang leur bonheur est vulgaire.
Princes, il est pour vous un sort plus glorieux:
Le bonheur des Rois de la Terre
S'accroît de tout celui qu'ils font naître autour d'eux.

Comme mes ondes fugitives
S'égarent en plusieurs détours,
Pour prolonger avec leur cours
Leurs dons épandus sur mes rives:
Ainsi, dans tous les lieux où vivent des Français,
Princes, portez souvent vos pas et vos bienfaits.
Partout la foule accourt, de vos regards avide:
Partout volent vers vous les rapides Désirs,
La douce Joie à l'œil humide,
Et les Jeux en tumulte, et les rians Plaisirs.

Digitized by Google

Mais quoi! quelle aveugle furie
Agite encor de pâles feux?
Dans le cœur d'un Peuple orgueilleux
Quelle rage est encor nourrie?
Au lieu qui voit tomber mon onde au sein des mers,
J'irai, j'aborderai le Dieu des flots amers :
Neptune, tu peux tout sur la liquide plaine.
Sur la Terre aujourd'hui la Discorde a cessé ;
Commande enfin que ton domaine
Soit des seuls Aquilons désormais menacé.

L'ode d'où sont tirés ces fragmens nous a rappelé des stances lues par M. J. Lingay au Lycée impérial, dans la séance publique du 7 juin 1810. L'auteur y peint d'une manière poétique l'auguste alliance de l'Autriche et de l'Empire français.

« Le Danube et la Seine ont marié leurs ondes :
» Toujours purs, puissent-ils, en étendant leurs eaux,
» Se mêler dans leur cours aux fleuves des deux mondes...
» Puisse un jour la Tamise y confondre ses flots! »

D'autres poëtes, et particuliérement M. Crouzet, proviseur du Lycée Charlemagne, ont publié sur le même sujet des pièces d'un mérite distingué, à en juger par les fragmens que nous avons été à portée d'en lire : mais nous n'avons pas ces pièces sous les yeux. D'autres que nous avons lues tout entières, méritent d'être louées pour l'intention; mais ce n'est pas en poésie que l'intention doit être réputée pour le fait; et quel que soit le sentiment de bienveillance et de faveur avec lequel on examine tout ce que fait naître l'enthousiasme inspiré par l'événement qui le justifie le mieux, on sent bien qu'il est impossible de trouver dans tout des beautés qui permettent la louange. Nous terminerons en faisant observer à ceux qui se plaignent encore de la stérilité de notre littérature, que si jamais aucun événement ne fixa aussi fortement l'attention de l'univers, et n'excita chez un grand peuple de si vives acclamations, jamais aussi aucun événement n'inspira un si grand nombre de poëtes, et ne fit naître autant d'ouvrages parmi lesquels il en est plusieurs que les Muses non moins que la patrie avouent (1).

(1) Nous apprenons à l'instant même qu'il va paraître un *Chant nuptial*, par l'auteur des *Tombeaux de Saint-Denis*, et que l'on

Digitized by Google

ELISA ET ALBERT.

ANECDOTE SUISSE. (Suite.)

Après le départ de son père, Albert resta plusieurs heures abîmé dans la douleur la plus profonde; il aurait donné mille fois sa vie pour cet excellent père, mais il ne pouvait se déterminer à un lien que tous les sentimens de son cœur repoussaient : l'image de cette Emilie adorée était trop fortement empreinte dans son cœur, pour qu'il eût seulement la pensée qu'elle pût jamais s'effacer; appartenir à une autre femme lui paraissait à-la-fois un supplice et un parjure. Il faudra donc, se répétait-il avec désespoir, affliger mon père, et blesser des amis qui n'ont cessé de me combler de bontés. — Ah! sans doute, il le faut, tout plutôt que d'être l'époux d'une autre que d'Emilie. Il n'était embarrassé que de la manière dont il éviterait le lien qui lui était offert. J'ouvrirai mon ame, pensait-il, à la bonne tante Gertrude, elle sentira que cette union ferait aussi le malheur de sa nièce chérie; et ce ne peut en être un pour cette jeune personne, à peine sortie de l'enfance, qui ne sait pas encore ce que c'est que l'amour, que de renoncer à un homme qu'elle n'aime point, et dont elle n'est point aimée. Cette résolution lui donna un peu de calme, il put s'occuper des ordres de son père; il fit détruire avec assez de plaisir les tristes restes du pavillon des fiançailles, et jeter tous les débris des *A* et des *E*; puis il s'enferma dans le cabinet de son père, pour chercher des papiers qu'il devait expédier avec des envois de mousseline. M. Elman lui avait, à cet effet, laissé la clé de son bureau; il avait déjà ouvert plusieurs tiroirs, lorsqu'une lettre ouverte et pliée en long lui tomba sous la main : elle était étiquettée de la main de M. Elman : *Lettre de mon amie Gertrude au sujet de mon fils*. Il importait trop

---

retrouve dans cette nouvelle production, la verve et la noblesse de style qui distinguent son Elégie.

On annonce aussi, sur le même sujet, une *scène lyrique* de M. de Millevoye.

Nous ferons connaître ces deux pièces dès qu'elles auront été publiées.

Digitized by Google

à Albert de connaître les sentimens de la famille Mesner sur ce projet, pour résister à l'envie de la lire : il l'ouvrit, et voici ce qu'elle contenait.

« Il n'y a que le cœur d'un père, mon cher et digne ami, » et d'un père tel que vous, qui puisse comprendre le bon- » heur que je viens d'éprouver : j'ai besoin de vous le faire » partager, puisque c'est à vous que je le dois. — Quoi ! » mon Elisa, cette fille chérie deviendra la vôtre ! elle fera » le bonheur de votre aimable et vertueux Albert ! ce vœu » de nos cœurs va donc être accompli ! Il me semble qu'à » présent je n'ai rien à désirer dans ce monde, que de » trouver pour ma petite Lucy un second Albert, mais du » moins le vôtre deviendra son frère et son protecteur. Ah ! » combien nous avons agi prudemment, cher ami, en » cachant avec soin à nos enfans notre projet d'union ! sans » doute ils nous auraient tout de même obéi, mais le cœur » veut être libre dans son choix : il se refuse trop souvent » à des liens formés par l'autorité paternelle ; et combien » nous sommes plus heureux, que ce soit un amour réci- » proque qui forme celui qui bientôt unira nos enfans ! » Vous ne m'avez point surprise en m'assurant que votre » fils avait su apprécier le vrai mérite de mon Elisa ; cent » fois j'ai observé avec délices son émotion quand elle » chantait, la promptitude avec laquelle il saisissait dans » nos lectures les traits qui avaient quelque rapport à un » sentiment vif et profond. J'ai vu plus d'une fois ses yeux » humectés de larmes à la peinture d'un amour réciproque » et d'un mariage heureux. Quelquefois n'étant plus le maî- » tre de son émotion, il s'approchait de moi, il pressait » ma main de ses lèvres ; et si j'avais eu trente ans de » moins, j'aurais pu me croire moi-même l'objet de son » attachement ; car ce bon jeune homme, aussi délicat que » sensible, ne se permettait rien qui pût troubler sa jeune » amie, ou alarmer ses parens, mais il était facile de voir » qu'il avait quelque chose à m'apprendre et à me de- » mander. Réunissons-nous, me disait-il un jour, pour » faire le bonheur du meilleur des pères, pour rendre sa » vieillesse heureuse ; ne formons qu'une seule famille. » C'était assez m'en dire, mais je n'encourageai pas son » entière confiance, parce que je respectais vos droits, et » que c'était à vous qu'il devait d'abord ouvrir son cœur. » Je me réservais de pénétrer dans celui de ma nièce ; il » en était tems, et c'est avec délices que je viens d'y lire, » et d'entendre de sa bouche naïve l'aveu d'un sentiment,

Digitized by Google

» dont sa jeunesse et sa timidité ne me laissaient pas soup-
» çonner la violence. J'ai d'abord mis l'entretien sur le
» mariage, c'était la première fois que nous traitions en-
» semble un tel sujet; elle en a été surprise, et m'a de-
» mandé en tremblant ce que cela signifiait? — Que votre
» père pense à vous établir, chère Elisa; la fréquence de ses
» accès de goutte l'alarme, et..... Je n'ai pu achever, elle
» était à mes pieds, et ses mains jointes avec force, ses
» traits altérés, peignaient mieux son effroi que ses paroles
» entrecoupées. — Ma mère, ma tante, mon amie,
» s'écriait-elle, ah! par pitié sauvez-moi du malheur... qui
» me menace, ou de résister à mon père... Jamais, non
» jamais..... Les sanglots coupèrent sa voix, elle cacha son
» visage sur mes genoux. — Relève-toi, mon Elisa; calme-
» toi; d'où te vient cette affreuse terreur pour un lien au-
» quel il faudra tôt ou tard te soumettre? — Pourquoi, ma
» bonne tante, ne puis-je pas rester comme vous? Lucy
» se mariera, j'éléverai ses enfans; mais moi, non, non
» jamais. Elisa, lui ai-je dit avec fermeté, une telle répu-
» gnance n'est pas naturelle à votre âge: il faut qu'elle soit
» le résultat d'un esprit sans jugement, ou d'un cœur pré-
» venu; dans le premier cas je dois rectifier vos idées;
» dans le second.... Ma fille, mon élève me refusera-t-elle
» sa confiance? ce cœur que j'ai formé, ne doit-il pas m'être
» ouvert? Mon Elisa, laisse-moi y lire et y verser le
» baume de l'espérance et de l'amitié. Je lui ouvris mes
» bras, elle s'y jeta, et son aimable visage collé sur le mien,
» avec une voix si basse qu'à peine pouvais-je l'entendre,
» elle nomma *Albert*, et me jura que, lui seul excepté, elle
» n'appartiendrait jamais à personne. — Mon ami, pensez
» à l'excès de mon bonheur, il m'entraîna malgré moi;
» j'aurais dû la préparer au sien par degrés; je n'en fus pas
» la maîtresse. — Eh bien! c'est lui, c'est Albert, m'écriai-je!
» le plus respectable des hommes t'a choisie pour être sa
» fille; le plus aimable te demande pour son épouse....
» Comment vous peindre sa surprise, son saisissement, le
» doute même de ce qu'elle entendait? pendant long-tems
» elle ne put parler. — Quoi! dit-elle enfin, je pourrai faire
» son bonheur, m'en occuper sans cesse?.. Mon frère entra
» dans ce moment, et comprit à notre air ému que sa fille
» était instruite. — Eh bien! Elisa, lui dit-il, consens-tu à
» être la plus heureuse des femmes? Celle d'Albert, dit
» l'aimable petite avec l'ingénuité qui la distingue! et con-
» fuse elle cacha encore sa rougeur contre mon sein. — Non,

Digitized by Google

» mon ami, le bonheur n'est point une chimère, nous allons
» le fixer au milieu de nous, votre fils sera le mien, *ma fille*
» sera la vôtre. O mon cher Elman, eussions-nous jamais
» pu être plus heureux? je ne le crois pas, et je suis sûre
» que vous pensez là-dessus comme votre amie. »

GERTRUDE MESNER.

Cette touchante lettre tomba des mains du pauvre Albert, il les joignit sur son front. Dieu! Dieu! s'écria-t-il, que ferai-je? que deviendrai-je? j'anéantirai donc moi seul le bonheur, les espérances de tant d'êtres chéris, si dignes d'être heureux. Ah! s'il ne fallait que leur sacrifier mon bonheur et ma vie! Mais il faut plus, il faut les rendre heureux. Eh! le puis-je avec le sentiment qui me dévore? Plus il réfléchissait à sa situation, et plus elle lui paraissait difficile et cruelle; la plaie de son cœur si profonde, si envenimée, cessa de lui paraître son unique malheur. Il pensa d'abord douloureusement à ce père si bon, si indulgent; il s'était sans doute avancé bien imprudemment, mais c'était dans l'idée d'assurer la félicité d'un fils chéri; il convenait que l'ensemble de sa conduite avait dû les induire tous en erreur, et il se reprochait amérement de n'avoir pas eu pour son père, et même pour Mlle Gertrude, une confiance qui aurait tout prévenu. Il pensait ensuite à la pauvre Elisa, ce cœur simple et naïf lui était donc entièrement acquis; une jeune personne sensible et vertueuse lui avait donné toutes ses affections, sans qu'il les eût recherchées, pendant que la plus adorée des femmes le trahissait, et payait le plus tendre attachement de la plus noire ingratitude. — Ces différentes idées se succédaient si rapidement dans son ame, qu'il ne put s'arrêter à rien, et qu'après une heure ou deux de réflexions vagues et pénibles, il rentra dans sa chambre sans avoir pris aucune détermination, et sentant seulement qu'il était le plus malheureux des hommes. Il eut cependant assez de présence d'esprit pour se faire excuser chez M. Mesner, où il était attendu, et plus que jamais dans la circonstance actuelle; elle ne lui permettait pas une excuse ordinaire; il prétexta donc une indisposition, qui le laisserait quelques jours à lui-même, et il résolut pendant ce tems-là de prendre un parti décisif qui pût le tirer d'une position si cruelle. Sa tendresse pour son père, et la délicatesse qu'il devait avoir pour Elisa, le tourmentaient tour-à-tour; cette jeune fille lui inspirait le plus tendre intérêt, mais il éprouvait trop fortement,

Digitized by Google

fortement, que rien ne peut alléger la douleur de n'être pas aimé de ce qu'on aime, pour en avoir même l'espérance. Les combats les plus douloureux n'aboutissaient à rien, et toujours il sortait de ses rêveries avec le désespoir dans l'ame, et la plus ardente passion dans le cœur.

Pendant que notre jeune homme est dans cette situation inactive et cruelle, nous allons donner à nos lecteurs plus curieux, ou moins discrets que son père, quelques détails sur l'objet qui lui inspirait une passion aussi vive ; nous les abrégerons autant que possible, parce que nous avouons que ce n'est pas cette femme qui nous intéresse.

Emilie de Valcé était la sœur cadette de M. Bremont, ce banquier lyonnais, parent par sa femme de M. Elman, chez qui Albert avait passé près de deux années; Emilie, veuve à vingt ans d'un homme âgé qu'elle avait épousé pour se marier, vivait depuis lors dans la maison de son frère et sous l'égide de sa belle-sœur, beaucoup plus âgée qu'elle, mais fort gaie, fort animée, aimant le monde, et dont la surveillance n'était pas bien sévère. Si tous les prestiges de la séduction, de la figure la plus délicieuse, des grâces, de la coquetterie la plus fine et la plus exercée peuvent excuser un amour insensé, notre Albert n'est que trop justifié; il avait dix neuf ans quand il arriva à Lyon avec un cœur tout neuf qui n'avait aimé vivement que son père, et n'avait encore battu pour aucune femme. Emilie de Valcé avait alors 25 ans. Le crêpe, les voiles du deuil avaient fait place à tout ce que la mode a de plus recherché et de plus favorable pour faire impression sur un jeune homme, qui s'aperçoit pour la première fois qu'il a un cœur et des yeux: ce jeune homme était lui-même d'une figure trop remarquable pour ne pas mériter qu'on fit quelques frais pour attirer ses regards, et la belle Emilie n'en négligea aucun. Une même habitation renouvelait sans cesse pour eux les occasions de se voir; le timide jeune homme se serait contenté de les saisir, Emilie sut les multiplier; avec une complaisance infatigable elle le mit au fait des usages du monde où il allait vivre; elle se promenait avec lui dans tous les endroits dignes d'être vus; elle lui expliquait tout, et fut pour son *jeune élève* (comme elle l'appela bientôt) le mentor le plus aimable et le plus tendre. En revanche il avait pour elle cette foule de petits soins de société qui mettent continuellement en rapport, il copiait sa musique, il en faisait avec elle, il dirigeait ses lectures, il l'accompagnait au bal, au spectacle, il arrangeait son bouquet, il était son écuyer à

Digitized by Google

cheval, son conducteur en phaéton, et ne la quittait guère plus que son ombre. Emilie n'épargna rien pour le subjuguer entiérement, et n'y réussit que trop. Tour-à-tour élégante, brillante comme la plus jolie et la plus aimable des Françaises, simple et bonne comme une Saint-G***, exaltée comme une Allemande, passionnée comme une Italienne, quelquefois fière et réservée comme une Anglaise, elle l'entourait de tous les genres de séductions, et cependant elle ne l'aimait pas; car Emilie était coquette au suprême degré, et la coquetterie et l'amour vrai, l'amour exclusif sont incompatibles. Une coquette n'aime qu'elle-même, et la passion, qu'elle inspire sans la partager, n'est absolument pour elle qu'un spectacle amusant et flatteur pour sa vanité; cette ame dont elle dispose, ce cœur qu'elle agite ou calme comme elle le veut, cet être heureux ou malheureux par elle, qui attend son sort d'un mot, d'un regard, lui font éprouver la même jouissance que celle d'un despote de l'Inde, qui voit autour de lui une foule d'esclaves prosternés dans la poussière, attendant la mort ou la vie; ils coupent les têtes, les coquettes les renversent, voilà la différence; et n'est-elle pas en faveur de celui qui ne fait qu'ôter la vie, pendant que l'autre la voue au malheur?

Celle du jeune Albert fut complétement tournée; il aima avec égarement, avec idolâtrie, et son aveu, échappé, malgré lui, d'un cœur qui ne pouvait plus contenir ce qu'il éprouvait, fut si touchant, eut un tel caractère de vérité et de passion, que la coquette Emilie, qui avait attendu ce moment avec impatience pour rire *in petto* de l'amour du bon jeune homme, en fut émue et troublée, et crut un instant elle-même qu'elle le partageait. Tous les vœux, toutes les pensées d'Albert étaient de s'unir pour la vie à celle qu'il adorait; il n'eut pas même le désir de former avec elle une liaison d'un autre genre, il aurait craint de profaner cette image sacrée, et son respect pour elle égalait son amour; mais il lui répéta mille fois et chaque jour, qu'il n'aurait jamais une autre compagne, lors même qu'il serait assez malheureux pour cesser de l'intéresser. Mon Emilie adorée, lui disait-il alors en pressant sa main sur son cœur, cette main m'appartiendra, ou ton Albert aura bientôt cessé de vivre; tu es libre et tu m'aimes; je t'adore et j'ai le meilleur des pères; je ne te demande que la permission de lui faire connaître mon Emilie, et je suis sûr de son aveu. Elle alléguait alors la différence de leur âge, de leur religion; elle était catholique, et Albert réformé; elle

Digitized by Google

voulait, disait-elle, mettre son amour à une plus forte épreuve, et loin de diminuer il augmentait chaque jour. Malgré sa violence, Albert ne se faisait pas d'illusion sur les difficultés qu'il aurait à vaincre; il savait combien M. Elman tenait à sa ville, à ses principes religieux, à la simplicité de ses mœurs républicaines; et les quatre ou cinq années que madame de Valcé avait de plus qu'Albert paraîtraient aussi un obstacle. Cent fois il avait entendu dire à son père qu'il fallait absolument, dans le lien du mariage, que le mari eût au moins quelques années de plus que sa compagne, pour qu'ils fussent contemporains. Il redoutait donc un refus positif, mais en même tems il connaissait assez la tendresse de son père, pour être sûr qu'il lui pardonnerait lorsque son sort serait décidé, et qu'il recevrait comme une fille chérie la femme charmante qui aurait consenti à faire le bonheur de son Albert: il ne cessait donc de la presser de s'unir en secret. Emilie était très-embarrassée; ce qu'elle avait regardé comme un jeu, auquel elle était très-accoutumée, devenait une affaire sérieuse et décisive; elle était sur le point d'être prise dans ses propres filets, et ne savait comment s'en arracher. Jamais elle n'avait eu la moindre idée d'épouser son jeune adorateur; quitter les délices de Lyon pour aller vivre à S^t.-G***, à la tête d'une manufacture de mousseline, elle dont toute l'ambition et tous les désirs étaient d'aller vivre à Paris; épouser clandestinement un jeune homme qu'elle croyait trop honorer en recevant son hommage; solliciter le pardon d'un fabricant de toiles, qu'elle mettait si fort au-dessous d'elle; quitter le beau nom de Valcé pour le modeste nom d'Elman; rien de tout cela ne pouvait même entrer dans son esprit. Mais que ferait-elle de la passion violente qu'elle a inspirée, et qu'elle a eu l'air et même quelquefois le jeu de partager? car un amour vrai et passionné est presque toujours contagieux; Emilie se sentait entraînée par celui d'Albert; sans en avoir le projet, elle lui répétait ce qu'il lui disait avec tant de feu et tant de vérité. Dans ces momens-là elle croyait l'aimer autant qu'elle en était aimée, et lui n'en avait pas le moindre doute: mais cette illusion n'était que momentanée chez la coquette, et prenait toutes les couleurs de la réalité pour le jeune homme sensible et passionné, qui voyait tout au travers du prisme de ses propres sentimens.

Cependant chaque jour il devenait plus pressant pour obtenir la main de sa belle amie, et peut-être y aurait-elle

Digitized by Google

enfin consenti pour le guérir de son amour désordonné, lorsque la Providence envoya à son secours un de ses anciens adorateurs, le marquis de Rosane, le seul qui, avant Albert, eût paru s'attacher sérieusement à elle; il avait même annoncé hautement ses intentions de mariage; mais rebuté par sa coquetterie, il avait cédé cette conquête à ses nombreux rivaux. Depuis trois années elle n'avait plus entendu parler de lui, et plus d'une fois elle avait regretté son titre et sa fortune, lorsque tout-à-coup il reparut à Lyon plus brillant que jamais. Emilie était à la campagne de sa belle-sœur avec Albert, lorsqu'elle apprit cette nouvelle; elle regarda ce retour comme un coup du sort, et décidée à tenter au moins ce moyen de se débarrasser du passionné Albert, elle prit congé de lui, pour trois jours au plus, (lui dit-elle,) qu'elle voulait passer à Lyon pour mettre ordre à ses affaires, avant que de prendre un parti décisif. Elle lui défendit de la suivre, et il n'en aurait pas eu l'idée, toute la famille restant à la campagne; il la vit partir sans lui avec douleur, mais jamais encore elle ne lui avait donné autant d'espérance. « Je vais accélérer notre bonheur, lui dit-elle avec un de ses plus doux sourires, lorsqu'il l'aida à monter en voiture, et bientôt, mon cher Albert, nous ne nous quitterons plus. Il imprima un baiser de feu sur la main perfide qu'il tenait et qui pressait la sienne. — Emilie, Emilie, quand te reverrai-je? — Dans trois jours, mon ami, plus tôt s'il m'est possible, tu peux t'en fier à mon cœur. » — Il ferma la portière, et le malheureux ne la revit plus.

Arrivée à Lyon, elle eut bientôt trouvé le marquis de Rosane, qui la cherchait de son côté; il l'assura qu'il ne venait que pour la revoir: elle lui dit avec plus de vérité, qu'elle n'avait quitté la campagne que sur la nouvelle de son retour: ils se jurèrent mutuellement qu'ils n'avaient cessé de penser l'un à l'autre, et n'avaient connu de bonheur qu'en se retrouvant. Emilie joua tout son jeu, et ne se montra jamais plus séduisante; elle semblait avoir renoncé à toute coquetterie. Cette foule d'adorateurs qui avait éloigné le marquis, s'était dissipée; Albert s'occupait tellement d'elle, l'entourait si fort de ses soins et de son amour, qu'il avait à-peu-près dispersé tous ses rivaux; on attendait que son caprice pour le beau jeune Suisse fût passé; en sorte que le marquis de Rosane la trouva toujours seule: au lieu de cette gaieté folâtre, elle était rêveuse, triste, attendrie, et lui parut une beauté nouvelle.

Digitized by Google

Dès la seconde visite, elle lui parla avec le ton du sentiment et de la confiance. « C'est mon heureuse étoile qui vous ramène, lui dit-elle avec sensibilité, mille fois je vous ai désiré, je n'ai jamais eu plus besoin d'un ami. — Rosane, êtes-vous encore l'ami d'Emilie?

Rosane. Je le suis à la vie et à la mort, belle Emilie; mettez-moi de grace à l'épreuve, rien ne me paraîtra difficile pour vous en convaincre.

Emilie. Je ne vous demande qu'un conseil et votre appui; mon frère veut que je me remarie.

Rosane. Le barbare! ne pas vous laisser jouir quelques années au moins de votre liberté!

Emilie baissant les yeux. Ce n'est pas ma liberté que je regrette, elle n'a fait que m'égarer, et depuis long-tems je l'ai soumise à la raison; heureuse si j'en eusse d'abord fait cet usage, si j'avais plutôt senti le prix d'un ami tel que vous! je vous éloignai jadis par ma légèreté; à présent mon malheur et mes regrets vous ramènent.

Rosane. Aimable enchanteresse! Emilie! non, vous ne serez plus sacrifiée, je le jure! et quel est ce nouveau lien que votre cœur et votre raison repoussent? Un vieillard, sans doute, un second Valcé.

Emilie. Non, bien au contraire, un enfant, un jeune Suisse de dix-huit ans, je crois, parent de ma belle-sœur, habitant la petite ville de St.-G***; c'est une affaire de famille; le jeune homme croit m'aimer, parce qu'on lui a dit que cela convenait. C'est un très-bon enfant, mais il faudrait, ou qu'il eût quelques années de plus, ou que je fusse la folle Emilie d'autrefois, ou qu'il habitât Paris, et non pas ce trou de St-G***.... ou que je n'eusse pas revu..... celui que je commençais à oublier.

Rosane. Adorable Emilie, vous à St.-G***! vous la compagne d'un petit commis de mousseline, qui ne saura pas sentir le prix de ce qu'il possède! car c'est cela, n'est-ce pas?

Emilie. Oui, c'est cela même; mais que faire? mon frère l'exige.

Rosane. N'êtes-vous pas libre à présent de refuser?

Emilie. Mon frère est mon aîné de vingt ans, il a les droits d'un père; il dit que je suis trop jeune pour rester veuve.... Il faudrait au moins que..... Ah! si vous étiez le même qu'autrefois, si j'avais retrouvé mon Rosane?

Rosane. Le même pour vous, chère Emilie, et votre chevalier envers et contre tous. Je repars après demain

Digitized by Google

pour Paris ; acceptez-vous une place dans ma chaise, et me donnez-vous le droit d'être votre défenseur?

A quel titre, demanda Emilie? Est-ce seulement un ami? est-ce encore un amant? sera-ce bientôt un époux que je vais suivre?

Ce sera tout ce que vous voudrez, lui dit Rosane en se jetant à ses pieds, tout ce qui me donnera le droit de vous consacrer ma vie et de faire votre bonheur. Emilie n'en demanda pas davantage, et consentit à tout ; elle échangeait le simple Albert, St.-G*** et la fabrique de mousseline, contre l'élégant Rosane, Paris et le titre de marquise, elle se serait crue insensée de balancer. Il y avait bien quelque chose à dire à sa précipitation, à ce départ subit avec un homme qui n'était pas encore son mari ; mais elle était libre, elle n'avait que ce moyen d'éviter les scènes d'Albert, et de se débarrasser de lui. Les sentimens que le marquis de Rosane avait eus pour elle, et ses intentions, étaient connus à Lyon ; il avait au moins le droit d'ancienneté, et elle se crut parfaitement justifiée. — Et le marquis, cet homme si prudent et si sage, à qui la crainte de s'unir à une coquette, avait donné la force de s'éloigner d'elle, comment est-il possible qu'au bout de deux jours il croye pouvoir compter sur elle, et qu'il se charge de son sort? Un seul mot expliquera sa conduite ; le marquis de Rosane ne courait plus aucun risque, il était marié ; ce fut le hasard qui le ramena à Lyon ; il revit Emilie plus belle, plus séduisante encore, et qui paraissait avoir conservé de l'intérêt pour lui ; tout le sien se ranima pour elle ; il trouva délicieux de l'enlever à tout ce qui les séparait, de la conduire à Paris, de lui monter une maison agréable, et d'avoir avec cette femme charmante, que tout le monde lui envierait, une liaison qui le consolerait des ennuis d'un mariage de convenance. Mais il fallait commencer par lui faire faire un éclat, qui ne lui permît pas de réparer le tort que sa fuite avec lui allait lui faire, et l'on vient de voir qu'il n'eut pas besoin de beaucoup d'art pour la persuader.

Albert cependant se consumait d'impatience, les trois jours d'absence étaient écoulés, et rien ne lui avait encore annoncé le retour de son Emilie ; ils étaient convenus qu'elle lui écrirait le moment de son départ de Lyon, pour qu'il vînt au devant d'elle jusqu'à un village à moitié chemin, dont le curé, jeune encore, était assez lié avec

Digitized by Google

lui pour qu'il espérât de l'engager à leur donner la bénédiction nuptiale. Cet espoir mettait Albert hors de lui, et ne pouvant rester en place, ni cacher son agitation, il errait sans cesse sur la grande route; il fut même jusqu'à ce village sans rien apercevoir. Enfin, le cinquième jour après le départ d'Emilie, ne pouvant plus y tenir, il monte à cheval, résolu d'aller jusqu'à Lyon s'il ne la rencontrait pas; il n'en était éloigné que de huit à dix lieues; il ne ménagea pas sa monture et les eut bientôt franchies. — Il est à la porte de l'hôtel, il descend de cheval, le remet au portier et vole à l'appartement de Mme de Valcé; tout est fermé. Monsieur n'a trouvé personne, lui dit le portier, Mme de Valcé est partie de grand matin. Ah dieu! s'écria Albert, je l'aurai manquée en route. Pour arriver plus vîte, il avait plusieurs fois coupé à travers champs; sans songer à la fatigue de son cheval, il veut remonter dessus et repartir tout de suite; l'homme lui fait remarquer que ce cheval est en nage, et propose de lui donner un picotin d'avoine. En attendant, monsieur pourra s'amuser à lire ces lettres que Mme de Valcé m'a laissées, je ne devais les envoyer que demain, mais puisque vous voilà. — Des lettres! au moment de se rejoindre! il les saisit. L'une était à l'adresse de M. Bremont, l'autre à la sienne; il pâlit, ses mains tremblent en la décachetant: ses yeux sont obscurcis d'un nuage, il ne voit rien, il chancèle; le portier le fait entrer dans sa loge, lui frotta les tempes d'eau-de-vie, lui en fait avaler quelques gouttes, il revient à lui, et put enfin lire avec désespoir, avec rage, ce que la plus perfide des femmes lui écrivait. Nous ne copierons pas en entier sa lettre astucieuse; elle rappelait à Albert le marquis de Rosane, dont elle lui avait en effet parlé quelquefois comme du seul homme qui l'eût intéressée: « Je ne vous ai pas caché, lui disait-elle, qu'il » fit éclore dans mon cœur le germe du sentiment que vous » avez ensuite développé avec tant de force; je crus » l'aimer, parce que je ne connaissais pas encore l'amour. » Entraînée par ses sollicitations, j'eus la faiblesse de lui » signer une promesse de l'épouser au moment où il la » réclamerait; il ne le pouvait pas alors, mais il en exigea » l'assurance. Depuis lors, mille circonstances nous sé- » parèrent si complètement, que j'avais oublié cette pro- » messe. — O mon cher Albert! qu'est-ce que tu n'aurais » pas fait oublier à ton Emilie? Pour lui, il ne s'en est que » trop souvenu! Il est venu la réclamer, cette promesse,

Digitized by Google

» elle est positive, elle n'admet aucune excuse, ses droits
» sur moi sont sacrés, je n'ai d'autre parti à prendre que de
» m'y soumettre ; mais je connais trop votre ascendant sur
» moi, cher Albert, pour risquer de vous revoir. J'ai mis
» pour condition qu'il n'y eût aucun délai. Je pars demain
» avec lui, et quand vous recevrez cette lettre, votre Emilie
» sera marquise de Rosane : ce titre apaisera mon frère,
» mais moi, rien ne me consolera d'avoir perdu mon
» Albert, que la certitude qu'il est assez généreux pour
» me pardonner. Non, mon ami, nous n'étions pas des-
» tinés l'un pour l'autre ; âge, religion, patrie, genre de vie,
» tout nous séparait, jusqu'à la volonté de votre père, que
» nous devions braver en nous unissant ; nous n'avions en
» commun que le sentiment de nos cœurs : sachez-moi gré
» d'avoir eu la force de résister à son empire, et d'élever
» une barrière invincible entre nous deux, et conservez à
» jamais un tendre souvenir de votre *Emilie*. »

Nous ne peindrons pas le délire du désespoir qui s'em-para du pauvre jeune homme, nous en avons vu les effets ; cent fois il fut sur le point de suivre Emilie et de se poignarder à ses yeux ; il n'en voulait pas au marquis, car il sentait que s'il avait possédé une promesse signée d'Emilie, il serait allé la réclamer dans quelque coin du monde qu'elle eût habité, à qui que ce soit qu'elle eût appartenu. — Mais elle ! comme elle s'était jouée de sa passion, de sa crédulité ! Il s'informa depuis quand le marquis était arrivé à Lyon, et il eut la certitude qu'elle n'y était venue que pour le voir. Il était dans l'âge où même les hommes pleurent encore ; son cœur ni son cerveau n'étaient desséchés, il eut le triste soulagement des larmes, et il se sentit moins oppressé ; mais il ne pouvait plus supporter Lyon, ni cette maison qu'il avait habitée avec Emilie. Il se décida à partir à l'instant, et à venir cacher sa douleur dans les simples vallées de sa belle patrie : il envoya à M. Bremont, par un exprès, la lettre de sa sœur ; il y joignit un mot pour annoncer que son père le rappelait sans délai : il partit le jour même, et nous savons déjà comment il arriva et ce qui s'était passé depuis. Nous dirons bientôt encore quelques mots sur Emilie ; revenons au bon jeune homme qu'elle avait si indignement trompé, et qui ne pouvait se détacher d'elle.

(*La suite au numéro prochain.*)

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

Sur le concours du grand prix de peinture pour l'année 1810.

Le concours de cette année pour le grand prix de peinture vient d'être jugé, après que les tableaux ont été, selon l'usage, exposés pendant trois jours sous les yeux du public. Le sujet était peut-être l'un des plus difficiles qu'on pût proposer, car il appartient plus à la poésie qu'à la peinture : et à quelle poésie ! A l'Iliade. C'est la colère d'Achille, ou le guerrier dans la tente d'Agamemnon, au milieu du conseil des Grecs, et voulant punir le roi des rois de lui avoir enlevé son esclave favorite. Pallas descend du ciel pour la vengeance du terrible fils de Pélée. Nestor, Calchas, Ulysse sont présens.

La poésie peut offrir à l'imagination, sans la choquer, des qualités incompatibles ; ainsi Bradamante et Marfisse, etc. sont d'une force extrême, passent les jours et les nuits à cheval, et font des exploits surhumains.

Achille est long-tems déguisé en fille, et pourtant bientôt après, c'est avec Ajax le plus fort des guerriers, c'est de tous le plus terrible. L'imagination n'est point révoltée de ces sortes d'invraisemblances ; mais quand il faut les réaliser sur la toile, c'est alors que l'embarras se fait sentir. Ajoutons que l'expression de la colère est une des plus difficiles à rendre en peinture et en sculpture, parce qu'elle altère les traits et s'oppose à la noblesse d'expression.

Les héros d'Homère sont parfaitement caractérisés dans l'Iliade.

Agamemnon est le plus magnifique, Nestor est le plus âgé, mais c'est toujours un guerrier, et tout vieux qu'il est il manie encore la lance, et combat un jour de bataille. Le grand prêtre Calchas a également sa physionomie ; il n'est pas très-vieux ; comme tous les grands-prêtres, il ne voit dans le monde que l'intérêt du sacerdoce. Il se met sous le bouclier d'Achille pour attaquer Agamemnon auquel il en voulait.

Toutes ces notions devaient être familières aux concurrens dont Homère est le livre classique, et qui ont eu quatre jours pour composer et méditer

Malgré ces difficultés le concours a été l'un des plus bril-

Digitized by Google

lans qu'on ait vus depuis plusieurs années. Il mérite par conséquent d'être l'objet de quelques observations critiques. Les athlètes sont de jeunes peintres de beaucoup de talent, mais parce qu'ils sont jeunes, parce que ce ne sont encore que des élèves et parce qu'ils ont du talent, la critique mêlée d'éloges ne peut point les blesser : elle les honore au contraire.

M. Droling a remporté le premier prix, à la presqu'unanimité. Le public le lui déférait de même. Quoique fort jeune, il s'était déjà distingué dans plusieurs concours semblables, et l'on avait fondé sur lui de belles espérances qu'il réalise. Il semble particuliérement envisager dans son art l'expression, et c'est, en effet, la première partie pour celui qui veut peindre l'histoire. Ses tableaux des années précédentes manquaient de caractère, de noblesse; ils n'étaient pas exécutés avec soin; ils avaient quelque chose qui tenait au genre plus qu'à l'histoire, mais on y trouvait toujours de la grace et du sentiment.

Cette année il se montre bien au-dessus des autres par ces mêmes qualités qui lui manquaient naguères.

On peut lui reprocher, comme à tous ses concurrens, d'avoir fait ses héros blancs comme les modèles de l'école. Les Grecs qui avaient les bras nuds, qui s'exerçaient tous les jours au gymnase, avaient la peau du corps aussi brune que celle du visage et des mains.

Agamemnon ne devrait pas être sans tunique lorsqu'il préside le conseil des rois; le caractère de son corps et de son bras droit ne convient pas à l'âge de la tête; il appartient à un jeune homme. Ces défauts s'expliquent et s'excusent jusqu'à un certain point, quand on sait que les concurrens n'ont eu en loges que des modèles dont les formes sont celles de la jeunesse.

M. Droling a eu tort de ne pas se conformer à Homère, et de ne pas placer sa scène dans la tente d'Agamemnon.

Le geste de son Achille n'est pas celui d'un homme qui tire son épée; mais ce héros est grand et animé.

M. de Juine a montré du talent dès son début dans les concours, et il se maintient à-peu-près au même degré d'estime; mais il ne l'a point accru dans la proportion qu'on était fondé à espérer de l'école où il étudie et de ses premiers succès. Il fait facilement une esquisse; il y montre de la verve, de la facilité; on ne les retrouve plus dans ses tableaux.

On voit qu'il exécute péniblement, que sa tête se fa-

Digitized by Google

tigue. Cependant sa scène est bien entendue; l'effet du tableau est bien conduit; mais ses figures sont trop courtes, ce qui fait qu'Achille ressemble à un jeune écolier. Son geste d'ailleurs est froid.

L'expression du vieillard qui se renverse tenant en l'air les deux bras élevés, n'est ni noble, ni naturelle. Les vieillards ne s'étalent pas ainsi (1): au théâtre, nul acteur n'oserait se permettre une pareille attitude. Est-ce Nestor? Pourquoi n'est-il pas en guerrier? Est-ce Calchas? Il est trop vieux et devrait être plus décemment vêtu. Cependant il y a des progrès dans ce tableau, et l'on a donné plusieurs fois des premiers prix sur des ouvrages inférieurs à celui-là.

M. Abel annonce les plus heureuses dispositions. Il y a un bon sentiment de couleur dans ce tableau, et une manière vraie et large de draper qui rappelle les grands maîtres. La tête de l'Achille est trop grosse et sans expression: la colère est si difficile à rendre sur un visage noble! La Minerve manque de caractère; que ne copiait-il la Pallas de Velletri? cela est permis. L'exécution est très-facile, mais n'est pas assez soignée. M. Abel doit être un concurrent redoutable à ses rivaux, dans les prochains conconcours. Il a obtenu le second prix.

M. L. Palliere a remporté un second prix l'année dernière. Il a fait des progrés sous le rapport de l'harmonie, mais il a peu acquis sous le rapport du caractère. Il faudrait qu'en voyant Achille en colère, le spectateur éprouvât un sentiment de crainte et qu'il se dît involontairement, je ne voudrais pas me battre avec un pareil homme.

M. Pallière ne semble pas chercher l'expression, et c'est pourtant, comme nous l'avons déjà remarqué, la première partie de la peinture. En continuant la route qu'il a suivie jusqu'à présent, il arriverait à avoir un talent très-distingué, mais ce ne serait qu'un talent académique.

Ses figures manquent de noblesse, mais ce défaut est peu de chose en comparaison de celui de l'expression. On peut, en consultant les ouvrages des Grecs, donner plus de style, plus de beauté à ses personnages; mais il n'y a que l'étude continuelle de la nature qui puisse apprendre ce qui constitue l'expression. Les anciens avaient pour maxime,

(1) Léonard de Vinci, chap. LXII, dit que les vieillards doivent avoir les mouvemens lents, les jambes et les genoux pliés..... les bras pas trop étendus.

Digitized by Google

qu'il ne fallait point passer un jour sans faire des observations sur la pantomime.

Le tableau de M. Alhaux n'est pas fini, parce qu'il a été malade.

On voit toujours avec beaucoup de bienveillance un pareil ouvrage, on ne regarde que ce qu'il y a de mieux; on suppose que si l'auteur se fût bien porté, il aurait pu faire toutes les parties de son tableau également bien. Les détails de celui-ci font plaisir, mais il n'y a pas beaucoup de sentiment dans l'exécution. On y remarque trop d'égalité; tous les membres semblent faits d'après le même modèle, et appartenir à un homme qui a les chairs molles.

M. Picot manque, dans plusieurs parties de son tableau, de caractère et de noblesse; mais c'est une des meilleures compositions du concours, et elle est remplie de détails charmans. Le devin Calchas a un costume qui ne lui convient pas; le vieux Nestor a une figure trop commune; les figures sont trop blanches. Malgré ces défauts, ce tableau, dans un autre concours, aurait eu un grand succès. On dit qu'il a été mis hors de concours, pour quelques changemens faits à son esquisse.

M. Vinchou a produit, à ce concours, son premier tableau. On doit de l'indulgence à ce jeune peintre. Il y a beaucoup d'incorrection et peu de vérité dans les mouvemens de ses personnages. On voit que M. Vinchou étudie dans les estampes la pantomime et l'expression de ses figures. Il est bon de les consulter; mais si on ne consulte pas encore davantage la nature, il y a beaucoup à parier qu'on prendra précisément ce qui n'est pas vrai, et qu'on sera plutôt entraîné par ce qui aura une certaine tournure, que par ce qui est naturel.

M. Forestier a été mis aussi hors de concours pour avoir changé totalement son esquisse, et comme ces changemens ne valent pas, à beaucoup près, sa première pensée, c'est un double tort.

Comment imagine-t-on, pour exprimer une scène de désordre, semblable à celle qui se passe dans la tente d'Agamemnon, un arrangement de composition dans lequel toutes les figures, placées à côté les unes des autres, comme les colonnes d'un péristyle, sont surmontées par la Minerve qui forme une ligne horizontale? Pourquoi dans cette circonstance vouloir imiter un bas-relief de sculpture? Puisque la peinture a des moyens particuliers, pourquoi s'en priver?

Digitized by Google

Au reste, il y a dans le tableau de M. Forestier, des détails très-bien exécutés. La tête du vieux Nestor est bien pensée, et si Achille eût eu plus de caractère et plus d'expression, si la figure d'Agamemnon eût été plus correcte, ce tableau aurait, dans une année ordinaire, obtenu un premier prix.

On a généralement remarqué un véritable progrès vers la richesse et l'harmonie de la couleur. Il faut en féliciter l'école. La force de ce concours n'est point l'effet d'un hasard heureux : elle résulte de l'émulation qui règne dans l'école et de la bonne organisation des concours auxquels on a enlevé toutes les chances de protection, de faveur ou d'influence des maîtres.

Sur le nombre de huit concurrens auquel se trouvent réduits les trente ou quarante qui se sont présentés au premier concours, il n'y a qu'un premier prix; les autres restent pour les années subséquentes, et forment une ligne qui se fortifie de plus en plus. Il doit donc arriver bientôt que tous les huit concurrens sont de force à mériter un premier prix.

Alors celui qui dans une pareille concurrence l'emporte sur les autres d'une manière bien tranchante, remporte une couronne vraiement glorieuse.

En général, on peut reprocher aux élèves de ne pas s'attacher assez à bien composer, soit sous le rapport de la la composition pittoresque qui a pour but l'arrangement des figures dans une disposition propre à produire de l'effet, soit sous le rapport de la composition philosophique, qui passe avant tout et consiste à donner à chaque personnage le mouvement qui lui convient le mieux dans l'action où il doit être représenté et selon son caractère.

Autrefois les élèves n'avaient qu'une journée pour composer leur sujet. On exigeait qu'ils ne fissent pas de changemens considérables, mais on n'était pas sévère à cet égard. Ainsi on n'avait jamais la certitude que la composition de leurs tableaux n'eût pas été corrigée ou amandée par leurs maîtres avant que le tableau ne fût exécuté. On en a senti l'inconvénient, lorsqu'il y a quelques années le prix fut donné à un tableau qui ne ressemblait en rien à l'esquisse. Il semblait évident que des conseils avaient rectifié la pensée de l'élève. Pour remédier à de pareils abus, on a pensé qu'il fallait donner aux concurrens quatre jours au lieu d'un, et exiger l'absolue conformité des tableaux terminés avec la première pensée consignée dans l'esquisse,

Digitized by Google

qui ne peut pas appartenir à d'autres qu'à l'élève. Mais aussi a-t-on sévi contre ceux qui ne s'étaient pas conformés aux esquisses originales.

CHRONIQUE DE PARIS.

L'ALARME est dans le camp des gens de lettres. La commission de l'Institut chargée du rapport sur les prix décennaux, vient de publier son travail. Tous les intérêts sont en mouvement; tous les amours-propres aux prises; les journalistes sont lâchés; c'est un bruit, une confusion! On ne sait auquel entendre. On s'aborde dans les sallons, dans les spectacles. — Avez-vous lu..... ? — Sans doute. — N'est-ce pas affreux? on oublie mon meilleur ouvrage. — On préfère au mien une détestable rapsodie. — On ne dit pas un mot de moi. — Je suis d'une colère.... ! — De quoi vous plaignez-vous? La commission ne propose-t-elle pas de vous donner un prix? — Sans doute; mais elle prétend que je manque de chaleur et d'énergie, moi dont la tête est un volcan; elle attaque mon style, et chacun sait que c'est par-là que je brille. — On renouvelle en votre faveur les anciennes lois du triomphe chez les Romains, qui pour tempérer les vapeurs de l'orgueil, mêlaient au cortége du triomphateur des crieurs publics (*ululatores*) chargés de lui reprocher ses fautes.

Tout le monde se plaint du rapport, même ceux qui s'y trouvent le plus favorisés : on crie de toutes parts à l'injustice, aux préventions, à l'esprit de parti; tandis qu'un petit nombre de gens désintéressés et de bonne foi, tout en convenant qu'il s'est glissé des erreurs dans le travail de la commission, qu'il laisse à réparer quelques omissions, à modérer quelques critiques, à réformer beaucoup plus d'éloges, et sur-tout qu'*il faut en effacer une phrase*, dont rien ne peut justifier l'amertume, avouent avec la même franchise qu'il était difficile de s'acquitter plus heureusement d'une tâche aussi ingrate.

Avec un peu de réflexion, peut-être ceux qui se croient lésés par le jugement de la commission, se seraient contentés d'en appeler aux différentes classes de l'Institut chargées de reviser ce travail, et les gens de lettres auraient évité de donner un scandale dont leurs ennemis ne manqueront pas de profiter.

— L'exposition des tableaux pour le concours du grand

Digitized by Google

prix de peinture s'est faite la semaine dernière dans une des salles du Palais des beaux arts. Les *amateurs* se rendent toujours en foule à ces sortes d'expositions qui leur donnent lieu de déployer leurs *vastes connaissanees* dans les beaux-arts, et sur-tout d'exercer leurs talens pour la critique. Dans un autre article de notre feuille, on rappelle le sujet du dernier concours, et l'on examine les ouvrages des élèves qui ont concouru ; ce qui nous dispense de nous arrêter plus long-tems sur cet objet.

— Les deux assassins du banquier Cotentin, Héluin et Lepelley-Deslonchamps, ont subi samedi dernier la peine de leur crime.

Raro antecedentem scelestum
Deseruit pede pœna claudo.

La justice, cette fois, n'est pas arrivée d'un *pied boîteux :* deux jours après leur crime les coupables étaient en son pouvoir. L'énormité de l'action, le rang que les criminels tenaient dans la société, ont attiré une foule immense au Palais de justice pendant les quinze jours qu'a duré l'instruction de ce procès, dont les débats ont fourni à M. de Lafleutrie, procureur impérial, une occasion nouvelle de déployer toutes les ressources du plus beau talent oratoire. L'exorde de ses conclusions a sur-tout été remarqué comme un modèle de dialectique et d'éloquence. Après avoir remarqué, avec lui, l'audace des coupables dans l'exécution du crime, et leur ineptie dans le choix des moyens pour en cacher les vestiges, on reste plus que jamais convaincu de la vérité de cette maxime de d'Alembert : *Le crime n'est qu'un faux calcul.*

— On instruit dans ce moment une affaire moins tragique, mais presque aussi criminelle, bien que Régnard ait jugé à propos d'en faire le sujet d'une comédie. Il s'agit d'un faux commis dans un testament de plus d'un million. On assure que les accusés ont renouvelé la scène du *Légataire universel.*

— C'est bien peu de chose que cette raison humaine dont on fait tant de bruit, et l'on dirait qu'il y a dans toutes les têtes un grain de folie qui n'attend, comme tout autre germe, que le concours des circonstances qui doivent le développer : témoin l'anecdote suivante. Un particulier entre la semaine dernière pour se faire faire la barbe chez un perruquier russe, établi rue de Grenelle depuis plus de quinze ans, et dans la conversation cita, par ha-

Digitized by Google

sard, au nombre des étrangers de distinction arrivés depuis peu à Paris, le nom d'un grand seigneur russe, qu'il dit avoir vu la veille. Cette nouvelle, si simple en apparence, détraque tout-à-coup le cerveau du barbier. Il se rappelle qu'il a été dans sa jeunesse valet-de-chambre de ce seigneur, qu'il a quitté la Russie à la suite d'une correction tant soit peu bulgare qu'il en avait reçue, pour avoir légèrement entamé l'épiderme de son excellence en lui faisant la barbe, et il ne doute pas que le voyage de son ancien maître à Paris n'ait pour objet de le réclamer auprès du Gouvernement français. L'émigration d'un sujet russe est punie très-sévèrement, et le pauvre barbier se voit déjà travaillant aux mines de Sibérie. Il fait part de ses inquiétudes à sa femme, qui cherche en vain à le rassurer; sa crainte augmente, sa raison s'altère, il sort de chez lui et court se jeter dans la Seine; des bateliers, témoins de son action désespérée, le sauvent et le reconduisent dans sa maison, mais dans la nuit même il échappe une seconde fois à la surveillance de sa femme et se précipite d'un quatrième étage dans la rue, sans qu'il en résulte pour lui d'autre accident, qu'un poignet démis et quelques meurtrissures. On espère que quelques mois de séjour à Charenton rendront au repos et à la raison cet *immortel* barbier.

— Paris jouira, le 15 du mois prochain, de la vue d'un monument supérieur, du moins en magnificence, au seul modèle qu'il ait au monde. La colonne de la place Vendôme sera découverte le 15 du mois d'Août. Déjà l'immense échafaudage qui avait été dressé pour sa construction, et les ateliers où se ciselaient les bas-reliefs, ont disparu; il ne reste plus que de simples toiles qui entourent la colonne depuis son sommet jusqu'à sa base, et permettent de juger de l'effet qu'elle produira dans ce vaste emplacement. Le travail des bas-reliefs est d'une exécution achevée: les ornemens de la base sont sur-tout remarquables par la richesse, le goût et l'ajustement des différentes parties dont ils se composent. Les attributs militaires et les costumes des différens corps de l'armée y sont groupés de la manière la plus pittoresque, et produisent un effet dont on n'aurait pas cru susceptibles nos vêtemens modernes.

— Le théâtre des Jeux Gymniques, qui se charge plus particulièrement de l'honorable emploi de représenter les hauts faits d'armes de nos guerriers, vient de donner trois représentations

Digitized by Google

représentations auxquelles ont assisté cinq-cents militaires désignés par l'état-major de la place. On a mis sous les yeux de ces braves l'apothéose du maréchal duc de Montebello, et le passage du mont Saint-Bernard, journée à jamais mémorable pour la nation française et pour le héros qui préside à ses destins. Ces représentations ont été terminées par des couplets dont plusieurs ont été redemandés : nous en citerons un que nous avons retenu.

Lorsque par un doux assemblage,
Aussi séduisant que flatteur,
Tout ici nous offre l'image
Des grâces et de la valeur :
Par d'aimables métamorphoses
Ces belles parmi nos guerriers,
Nous paraissent autant de roses
Au milieu d'un champ de lauriers.

— M. Cadet-de-Vaux, dont il est moins facile de lasser le zèle que de chercher à le rendre ridicule, vient de renouveler, après trente ans, la proposition qu'il fit à cette époque d'enduire les décorations de théâtre d'une composition propre à les rendre beaucoup moins inflammables, sans nuire en aucune manière à leur éclat. Ce procédé bien simple, puisqu'il ne s'agit que d'une dissolution de sulfate ferrugineux calcaire et alcalin de muriate de soude, et de l'efficacité duquel il est si facile de se convaincre, sera sans doute adopté dans toute l'Europe avant que nous nous décidions à en faire usage. Après les Chinois, la nation française est peut-être la plus routinière qu'il y ait sur le globe.

— Le Panorama de Wagram a remplacé celui de Tilsitt. Le succès le plus complet a couronné les nouveaux efforts de M. Prevost. Sa bataille de Wagram est d'un effet magique ; on se trouve, en un moment, transporté du boulevard des Capucines dans les plaines de la haute Autriche. Cet ouvrage offrait des difficultés de plus d'un genre. Les unes ont été surmontées, et les autres éludées avec beaucoup d'art. Comment éviter la monotonie dans une plaine immense, où l'on n'aperçoit aucun arbre, aucun accident de terrain, où les masses se trouvent rejetées à l'horizon? Pour obvier à cet inconvénient si grave, l'artiste a su varier ses premiers plans en divisant sa surface en terres labourées, en prairies, en champs de bled, que traversent quelques grandes routes qui vont se perdre dans les derniers plans.

Digitized by Google

Les figures, ornemens des autres tableaux, et qui leur donnent une sorte de mouvement et de vie, sont l'écueil le plus redoutable pour ce genre de composition. Par cela même que l'illusion est complette pour les objets inanimés, ces pelotons de cavalerie, ces colonnes d'infanterie censées en marche et qui pourtant restent immobiles, viennent nécessairement la détruire : pour rendre ce défaut de vérité moins sensible, l'habile peintre a eu soin de rapprocher des yeux les corps de réserve que l'on peut supposer en repos, et d'en éloigner les troupes actives dont la distance ne permet point d'apprécier le mouvement. Le ciel de ce magnifique tableau est d'un éclat, d'une transparence auxquels on ne peut comparer que la nature même ; la perspective aérienne est d'une exactitude parfaite, et les tons de lumière sont dégradés avec un art dont aucun autre genre de peinture ne peut donner l'idée. Il serait trop long de décrire les différens groupes qui figurent dans cette vaste composition : nous nous contenterons de dire que l'on remarque particulièrement celui où se trouve S. M. l'Empereur donnant des ordres à ses aides-de-camp.

— Nos grands théâtres sont en stagnation. Les Français rabâchent, comme à l'ordinaire, deux ou trois chefs-d'œuvre tragiques, et cinq ou six prétendues comédies de Marivaux, de Lanoue et de Dorat, très-supérieures, comme chacun sait, aux ouvrages plus modernes de Colin-d'Harleville, d'Andrieux, de Picard et de Duval. Feydeau nous *promet* toujours le *Charme de la Voix*, et l'Odéon vient enfin de nous faire voir l'*Intérieur de la Comédie*. Jusqu'ici on n'avait pas cru que ce fût son beau côté.

Le Vaudeville a perdu, pour un mois, sa meilleure actrice. Mme Hervey fait en ce moment les délices de la Basse-Normandie, et comme il est reçu qu'une actrice ne marche plus sans auteur, Mme Hervey en a, dit-on, deux à sa suite. En attendant son retour, le Vaudeville répète le *Petit Pêcheur :* puisque Mlle Desmares est chargée de ce rôle, on peut compter sur un bon coup de filet.

Après le *Valet sans Maître*, nous verrons aux Variétés *Grivois la Malice*. On répète au Théâtre de la Gaieté une pantomine intitulée, la *Famille Suisse*, au succès présumé de laquelle l'Ambigu-Comique opposera un *Frédéric de Nevers*, parent du *Gérard* du Cirque Olympique.

Modes. La forme du chapeau des hommes élégans (dans cet article nous ne parlons jamais que de ceux-là) continue

à s'abaisser et ne tardera pas à disparaître ; mais par compensation les bords s'agrandissent de manière à rendre cette coiffure aussi grotesque qu'aucune de celles dont on a jamais affublé une tête humaine.

La chambre à coucher d'une petite maîtresse est un vrai cabinet d'antiques. Elle a des pierres gravées sur sa pendule, des camées sur son bonheur du jour, des médailles sur sa toilette, des bas-reliefs sur son lit, une colonne tronquée à son chevet, et des vases étrusques sur sa cheminée.

L'eau de Ninon est le cosmétique dont on fait le plus d'usage, et l'essence de vanille l'odeur la plus distinguée. On attribue à ce parfum la même vertu qu'à la poudre à la mousseline de Mme de G....

M. Palette, perruquier littérateur, vient d'inventer une coiffure qui supplée les cache-folies, et que l'on nomme *coiffure pyramidale*. Elle se compose de nattes lisses, entrelacées, et des cheveux de sept à huit pouces de long suffisent. M. Palette a publié plusieurs dissertations très-curieuses sur son art, et ses démêlés avec un de ses rivaux lui ont fait un nom dans le genre polémique. Y.

SPECTACLES. — *Théâtre Français*. — *Débuts de Mlle Demerson*. — Jamais actrice ne mit dans ses débuts autant d'activité et de variété que Mlle Demerson. En quinze jours (du 9 de ce mois au 24) elle a joué quinze rôles, et elle a parcouru toute l'échelle de son emploi, depuis la soubrette musquée d'*Heureusement* jusqu'à la *Martine* des *Femmes savantes*, depuis l'élégante *Lisette* de la *Métromanie* jusqu'à celle du *Légataire*, qui rend au bonhomme Géronte des services si peu élégans. Il nous serait impossible de la suivre dans tant de rôles ; c'est tout au plus ce qu'ont pu faire les feuilles de tous les jours. Au reste, la chose est d'autant moins nécessaire, que Mlle Demerson a montré dans ses différens débuts les mêmes dispositions et le même talent que nous lui avions reconnu dès les premiers ; dans tous elle s'est fait connaître comme une écolière intelligente qui peut devenir une actrice habile ; mais nous ne sommes point assez clairvoyans pour avoir déjà pu nous apercevoir de ses progrès. Ce qu'il y a de sûr, et ce qui semble être un garant des premières espérances qu'elle a données, c'est l'activité de son zèle, et la bienveillance avec laquelle le public se plaît à l'encourager.

Digitized by Google

Théâtre de l'Impératrice. — L'Intérieur de la Comédie, comédie en trois actes et en vers de M. de Murville.

Depuis les *Querelles des deux Frères*, comédie posthume de Collin-d'Harleville, voici le premier ouvrage en trois actes et en vers qui ait réussi sans contradiction. Il semblait cependant, avant le lever de la toile, qu'il dût en éprouver beaucoup; on n'entendait de tous côtés que des observations fâcheuses; l'un rappelait les tentatives malheureuses faites à plusieurs époques pour mettre ce sujet en scène; l'autre assurait que la *donnée* n'était pas comique, et n'intéresserait que les auteurs en leur rappelant leurs tribulations; des sifflets aigus sortaient du sein du parterre : en un mot, le public paraissait fort mal disposé; mais l'auteur n'en aura que plus de gloire, d'avoir surmonté ses préventions.

Le théâtre représente le foyer de la comédie française, et l'action se passe dans le tems où Bellecourt, Granval, Lekain, Armand, Sarrazin, Mlles Clairon, Dumesnil, Gaussin, Dangeville embellissaient la scène. Il paraît qu'à cette époque tout allait un peu plus mal encore qu'à présent, et que les chefs-d'œuvre trop connus n'avaient déjà plus le pouvoir d'attirer la foule. Pour ramener le public inconstant, Armand a conçu le projet de mettre en scène *l'Intérieur de la Comédie*; le maréchal de Richelieu promet de le soutenir; le sujet est donné à Desmahis, qui s'empresse de le traiter. Armand se procure furtivement une copie du manuscrit; les rôles sont distribués, appris et répétés à l'insu de l'auteur, et même des acteurs qui ne jouent point dans la pièce; et c'est le soir même qu'elle doit être représentée à la place de *Zaïre*, dont le titre est sur l'affiche, mais qu'une indisposition subite empêchera de donner. Pour mieux dérouter Desmahis, on lui assigne le matin pour lire sa pièce à la partie de la troupe qui n'y a pas de rôles; mais sur le titre seul, l'ouvrage est unanimement rejeté, et Desmahis sort furieux contre Armand qui lui avait promis que le comité, composé par ses soins, recevrait l'ouvrage *sans corrections*. Ce qu'on vient de raconter jusqu'ici remplit les deux premiers actes. Au troisième, la pièce nouvelle, agréée par le public à la place de *Zaïre*, est en pleine représentation; déjà deux actes ont été favorablement écoutés. Desmahis, toujours dans l'ignorance de ce qui se passe, entre dans le foyer des acteurs; mais quelle est sa surprise et sa colère, lorsqu'en s'approchant du théâtre, il entend débiter quelques vers

Digitized by Google

de la pièce qu'il a voulu lire le matin, et qu'on a si durement repoussée ! il se persuade qu'Armand a livré son manuscrit à quelque autre poëte, et lui reproche vivement cette noire trahison. Cependant la représentation s'achève; le parterre demande l'auteur; Armand et Sarrazin, semainiers de service, s'emparent de Desmahis et le forcent à se rendre aux vœux du public; il comprend enfin que c'est son ouvrage qui vient d'être joué et de réussir; il pardonne à Armand sa ruse un peu hardie, et épouse Mlle Guéant, jeune actrice dont il était amoureux.

Cette comédie a été fort applaudie; le public s'est beaucoup amusé des tracasseries de coulisses, de la morgue des premiers sujets envers leurs doubles, et de tous ces détails d'*intérieur* neufs pour la majorité des spectateurs. L'auteur, demandé unanimement et nommé, est M. de Murville, auteur de la tragédie d'*Abdélasis et Zuléïma*, jouée, il y a dix-huit ans, avec beaucoup de succès sur le Théâtre français.

Ce nouvel ouvrage eût beaucoup gagné à être aussi joué à la Comédie française; il était assez bien écrit pour prétendre à cet honneur; il abonde même en vers pleins de sel et tournés de la manière la plus agréable. Les comédiens français auraient-ils donc fourni à M. de Murville la scène du second acte, où Desmahis voit son ouvrage refusé sur le titre seul? Nous ne chercherons point à surprendre sur ce point le secret de la comédie, mais les comédiens français sociétaires se décident si difficilement à mettre en scène un nouvel ouvrage, qu'il n'est guère moins difficile d'écarter ici tout soupçon.

Quant aux acteurs de l'Odéon, qui ne sont pas sociétaires, si l'on doit leur savoir gré d'avoir joué la pièce, on ne peut guère les féliciter d'avoir contribué à son succès. Firmin seul savait à-peu-près son rôle. Mlle Fleury, que quelques journaux ont honorée du nom de Mlle Mars de l'Odéon, n'a rien fait pour mériter ce titre; mais beaucoup, au contraire, pour démentir la flatterie qui a prétendu le lui donner. Fusil a trouvé le moyen de manquer cinq ou six fois de mémoire dans un couplet de dix vers au plus. En un mot, cette soirée de l'Odéon a trop bien justifié le proverbe qui dit qu'une première représentation n'est, le plus souvent, qu'une répétition générale.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE. — Les arts viennent de perdre M. Pierre Lelu, peintre d'histoire (1), qui n'a pas joui de toute la célébrité qu'il méritait, mais dont les nombreux ouvrages établiront un jour la gloire sur le fondement le plus solide. Ses connaissances dans les arts étaient aussi profondes que ses talens étaient variés; et dans l'immense collection de dessins qu'il a laissés, on trouvera à côté de compositions historiques qui rappellent la verve et le grandiose de Lebrun, des paysages, des plans d'architecture, et des projets de décorations. Pendant les dernières années de sa vie il a fait, avec M. de St-Morys, plusieurs voyages qui avaient pour but de sauver d'un oubli total des monumens de notre art, que l'on détruisait et dont il n'existait aucune vue. S. Ex. M. le comte de Montalivet, ministre toujours empressé de favoriser les entreprises utiles, reconnaissant combien le succès de celle-ci intéressait l'histoire de l'art et l'histoire nationale, y a beaucoup contribué par la protection qu'il lui a accordée.

D***.

(1) Nous nous proposons de donner des notices détaillées sur MM. Moitte et Chaudet, sculpteurs, membres de l'Institut, que la mort vient d'enlever presque en même tems.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Les événemens de la guerre entre les Russes et les Turcs, continuent à fixer l'attention, sans que l'opinion puisse s'asseoir sur une série de faits incontestables. Les progrès des Russes sont certains, mais on peut rester encore indécis sur la nature et l'étendue de leurs opérations, sur celle des forces dont ils ont triomphé, et sur la direction qu'ils donnent à la fois à leurs mouvemens et à leurs négociations. Des rapports contradictoires se succèdent à cet égard, et tous sont donnés également comme venant du camp des Russes ; un rapport général et officiel sur l'ensemble de ces événemens, est attendu avec impatience.

En l'attendant, voici ce que la Gazette de la cour de Vienne a publié en l'énonçant comme le contenu d'une lettre particulière devant Silistria :

« Les corps sous les ordres des lieutenans-généraux, comte Kamenski et Markoff, qui forment l'aile gauche de la principale armée, ont surpris, après une marche forcée, le pacha Pekliwan, qui étaient avec 10,000 hommes à Basardschik, ont livré l'assaut à cette place, et l'ont emportée après huit heures de combat et de carnage. Ce corps d'armée turque a été entiérement détruit, et le fameux partisan Pekliwan, qui avait inquiété pendant plusieurs années ces contrées, et qui, en donnant des espérances illusoires à la Porte, s'était fait nommer pacha à trois queues, a été fait prisonnier par les Russes avec un autre pacha à deux queues, nommé Ismaïl, et 1600 hommes de troupes d'élite.

» Des 10,000 hommes qui formaient la garnison de Basardschik, il s'en est à peine sauvé 200. Cet assaut, livré en plein jour, a couvert de gloire les troupes russes.

» Dix-sept canons de bronze, 68 drapeaux, une grande quantité de fusils et d'armes de toute espèce sont tombés en leur pouvoir.

» A la suite de sa victoire, le comte de Kamenski a occupé successivement les positions importantes de Kavarna, Batschick, Rengedi, Burno et Koschlandschi ; il a envoyé un détachement sommer la forteresse de Warna

Digitized by Google

de se rendre, tandis que la division Markoff se porte contre Schumla. Pendant que ces événemens se passaient à l'aile gauche de l'armée russe, le général de Zass, qui commande la gauche, avait passé le Danube à Turtukay, s'était emparé de cette place, et s'avançait sur Rudschuck. Le général en chef, comte Kamenski, poursuivant son plan d'opérations militaires, est arrivé, le 4 juin, devant Silistria avec le centre de l'armée, fort d'environ 30 mille hommes, pour s'assurer de cette place si importante pour l'heureux succès de la campagne. Quoiqu'elle passât pour imprenable, elle s'est rendue par capitulation le septième jour après l'ouverture de la tranchée, de sorte que les troupes russes y sont entrées le 11 au matin. Tous ces succès, qu'il a plu à la Providence d'accorder aux armées de S. M. l'Empereur de Russie, ont été l'affaire de 15 jours. La principale armée marche maintenant contre Schumla, et menace en même tems Rudschuck, Basgrad, Prowody et Warna. »

Ces premiers évenemens ne paraissent offrir aucun doute, mais leurs suites ne présentent pas un égal degré de certitude; on a parlé d'une seconde victoire remportée par le général Kamenski, d'une demande de suspension d'armes, d'une convention de trève pour quelques jours; puis de la reprise des hostilités et des opérations, et de la marche des Russes sur Andrinople. Les conditions de la paix exigées par les Russes, sont, dit-on, la cession de la Moldavie et de la Valachie qu'ils occupent déjà militairement et politiquement. Le sort des Serviens, dans ce grand différent, n'est pas moins problématique; le sort de cette nation, qui paraît pour jamais soustraite au gouvernement ottoman, est encore incertain; des conférences ont lieu entre ses chefs et le quartier-général russe; il existe aussi des relations avec le cabinet autrichien. Cependant les renforts sont pressés avec activité pour l'armée du grand-visir: le grand-seigneur a, dit-on, ordonné un armement général, et appelé tous les fidèles Musulmans sous l'étendard menacé du prophète: à la nouvelle des progrès des Russes, il y a eu à Constantinople des scènes de désordres, que de sanglantes exécutions ont bientôt réprimées. La frégate qui doit prendre M. Adair à son bord, pour le reconduire en Angleterre, est arrivée.

La diète suédoise est convoquée à Olrebro, pour la désignation d'un successeur au trône, élection pour laquelle il paraît qu'il se présente un assez grand nombre de prétendans. L'enquête relative à la mort du prince royal et au

Digitized by Google

meurtre du comte de Fersen continue : le scellé a été mis sur les papiers de ce dernier, à la demande même de sa famille ; son frère le comte Fabian de Fersen refuse d'accepter sa part de la succession, avant que l'innocence de son aîné ne soit reconnue et déclarée. La comtesse Piper, née Fersen, a présenté une requête au roi pour supplier S. M. qu'il fût informé sur l'affreux soupçon qui a amené les malheureux événemens du 21 juin.

Dans ces circonstances, aucun événement qui mérite d'être rapporté, ne paraît marquer la présence des Anglais dans la Baltique ; ils paraissent successivement sur divers points des côtes prussiennes et mecklembourgeoises, mais sans démonstrations sérieuses et sans succès. Les côtes de Mecklembourg sont occupées par des troupes françaises, qui s'accroissent journellement vers le bas Elbe. Les ordonnances russes et prussiennes sont toujours rigoureusement observées contre le gouvernement et le commerce anglais ; elles le sont à tel point, qu'un convoi venant de Ténériffe sous pavillon espagnol, et estimé à une valeur très-considérable, a été confisqué dans un des ports de Russie, comme venant d'un pays qui n'est pas sous la domination du roi Joseph, et qui reconnaît la protection et l'influence anglaise.

Cependant on commence à sentir en Angleterre que les mesures continentales qui proscrivent avec rigueur le commerce de la Grande-Bretagne, ne sont pas un vain appareil, et ne font pas un vain bruit ; les faits commencent à parler, et les résultats à exciter de justes clameurs.

Voici ce qu'on écrit de Londres en date du 18 juillet.

« Depuis long-tems, les gens sages prévoyaient les suites funestes de cette énorme quantité de *papier-monnoie* dont, depuis plusieurs années, on surcharge le public ; le moment de cette crise nécessaire et inévitable qu'ils avaient prévu, semble être arrivé et nous menacer d'une ruine universelle. Bientôt il n'y aura plus de remède, si le gouvernement n'intervient promptement d'une manière ou d'une autre, pour nous tirer de l'embarras actuel, et éloigner les premiers et les plus alarmans effets de cette *secousse du crédit public*. Il serait imprudent, il serait dangereux de rapporter tous les bruits qui circulent de faillites auxquelles on s'attend chaque jour, outre celles que l'on a déjà annoncées. C'est dans Hampshire, Devonshire et Cornwall que la détresse se fait le plus sentir dans le moment. La banqueroute de plusieurs banquiers dans cette province, a

Digitized by Google

mis la classe laborieuse du peuple presque dans l'impossibilité de se procurer des subsistances, *parce qu'elle n'a rien à offrir en échange que du papier, que beaucoup de personnes ne veulent plus recevoir, même en l'escomptant.* Le gouvernement devrait, sur-le-champ, accorder aux manufacturiers et aux négocians de province les secours qu'exige ce moment critique, comme il l'a fait, il y a quelques années, dans une semblable circonstance : mais il faut qu'il n'accorde ces secours qu'à ceux qui peuvent produire une hypothèque sur des propriétés réelles, et non à aucun autre. Laissons emporter par le vent de la tempête qui vient de s'élever, *ces édifices de papier qui n'avaient aucun fondement solide ; plutôt nous en serons débarrassés, plutôt le danger réel sera passé.* »

Ces derniers mots sont clairs et significatifs : laissons emporter ces *édifices de papier.* Ce langage est vraisemblable de la part du ministre qui a imprudemment élevé ces édifices ; mais quel doit être le langage de celui qui se voit menacé d'être enseveli sous les ruines de cet édifice, au moment où il s'écroulera ? Ce langage se fait entendre dans toutes les cités manufacturières des trois royaumes : il est sur-tout énergique et pressant à Dublin.

Dans une réunion où le caractère de la plainte était voisin de celui de la sédition, où les instrumens du travail étaient exposés aux regards, voilés d'un crêpe, la situation des fabricans et des ouvriers a été exposée avec la plus triste franchise devant les dépositaires de l'autorité. Dans une autre réunion, les choses ont été bien plus loin : et il a été question de demander légalement le rapport de l'acte d'union et l'examen de la conduite des membres irlandais au parlement. On ne connaît pas les mesures qui ont pu être prises, mais on peut juger de celles qui sont nécessaires par la publication de la note officielle qu'on va lire :

« Le gouvernement a fait appeler hier les principaux manufacturiers de cette ville, pour délibérer avec eux sur les meilleurs moyens qu'il y aurait à prendre pour remédier à la décadence actuelle du crédit de cette capitale, et pour y ranimer la petite portion de commerce qui se soutient depuis l'union. Cette mesure a été occasionnée, dit-on, par le triste spectacle que présentèrent, mercredi dernier, dans une procession, plusieurs milliers d'ouvriers maintenant sans travail. »

Ce premier mouvement de discrédit ne peut manquer d'avoir des résultats aussi rapides qu'effrayans ; et à la

Digitized by Google

nouvelle de la réunion de la Hollande, sur tout à celle si probable d'un revers éclatant en Espagne ou en Sicile, ces effets sont incalculables.

Cette réunion de la Hollande à l'Empire, s'est opérée sous les auspices de l'allégresse publique, et de tous les sentimens qu'inspire l'auguste souverain qui a plutôt tendu à la nation une main protectrice, qu'il n'a étendu son sceptre sur elle. Les armées de terre et de mer, toutes les autorités civiles, militaires et religieuses ont prêté le serment avec un égal empressement. Les régimens ont reçu des aigles aux cris réitérés de *vive l'Empereur*, et des numéros d'ordre dans la ligne française. Le maréchal duc de Reggio les a harangués, et a sur-tout fait sentir à la garde l'honneur insigne qui lui est accordé. Voici, en vertu des ordres de S. A. S. le prince archi-trésorier, lieutenant-général de l'Empereur en Hollande, les premières dispositions prises pour l'administration provisoire du pays.

Le ministère des relations extérieures de Hollande est supprimé.

Les ministres de Hollande dans les cours étrangères sont rappelés.

Il sera notifié aux ministres étrangers près le gouvernement de Hollande qu'ils n'ont plus de fonctions à y exercer.

Toutes les pièces, les documens existans dans les dépôts des relations extérieures de Hollande seront envoyés à Paris, pour y être réunis au dépôt des relations extérieures de l'Empire.

La haute-cour prendra désormais le titre de *haute-cour impériale* en Hollande;

Le haut-tribunal militaire, celui de *haut-tribunal militaire* en Hollande;

Le conseil de judicature, celui de *conseil de judicature en matière d'impôts et de prises* en Hollande.

Tous les accusateurs publics et justiciers, dans le titre desquels était le prédicat du roi, y substitueront l'adjectif *impérial*.

La justice sera rendue à l'avenir au nom de l'Empereur, etc.

L'Empereur fait plus encore pour la troisième ville de son Empire: ses ordres ont appelé à Paris quelques-uns des premiers négocians et capitalistes d'Amsterdam; ils se rassembleront sous la présidence d'un des ministres de S. M., et donneront au gouvernement français toutes les notions qui pourront lui servir pour éclairer sa marche,

Digitized by Google

et fixer ses idées sur les moyens à prendre pour que la Hollande, devenue française, soit toujours la Hollande riche de son commerce, et heureuse de son industrie. On sait qu'après son abdication, le roi avait pris le chemin de l'Allemagne; on apprend son arrivée aux eaux de Cœplitz en Bohême, dont ses médecins lui ont conseillé l'usage comme nécessaire à sa santé.

Le fils de ce prince, le jeune grand duc de Berg, est aussi à Saint-Cloud; l'histoire recueillera les paroles que lui a adressées l'Empereur, après l'avoir long-tems tenu embrassé; paroles mémorables et vraiment historiques, dans lesquelles le jeune prince qui les a entendues, trouvera toujours renfermées les plus importantes leçons de sa vie:

« Venez, mon fils, lui a-t-il dit, je serai votre père, vous » n'y perdrez rien.

» La conduite de votre père afflige mon cœur; sa mala- » die seule peut l'expliquer. Quand vous serez grand, vous » paierez sa dette et la vôtre. N'oubliez jamais, dans quel- » que position que vous placent ma politique et l'intérêt » de mon Empire, que vos premiers devoirs sont envers » moi, vos seconds envers la France: tous vos autres de- » voirs, même ceux envers les peuples que je pourrais » vous confier, ne viennent qu'après. »

Nous ne nous étions pas livrés à une fausse espérance: Ciudad-Rodrigo est tombé; il est tombé et les Anglais n'ont pas même essayé de le défendre. Avant de faire connaître la relation de ce siége, où l'armée française et ses dignes chefs ont acquis une gloire nouvelle, nous jetterons un coup-d'œil sur l'ensemble de la situation des affaires en Espagne.

« S. M. catholique n'a pas encore quitté Madrid; mais il est toujours question de son prochain départ pour Sarragosse, d'où elle veut se rendre au quartier-général du 3e corps d'armée où on fait des dispositions pour s'avancer dans le royaume de Valence.

» Une avant-garde de quelque mille hommes occupe le district voisins des frontières septentrionales du royaume de Valence.

» La communication entre les corps d'armée de l'Aragon et de Catalogne est parfaitement établie.

» Des troupes du corps d'armée réuni près de Madrid occupent la partie occidentale de la province de Cuença. Toute la garde royale se trouve à Madrid,

» Le grand quartier-général de l'armée est toujours à Séville, où la

Digitized by Google

duc de Dalmatie se trouve le plus souvent, et où sont aussi établies les administrations militaires centrales.

» Le général Reynier est toujours maître de l'Estramadure.

» Le général Sébastiani occupe toujours avec son corps les côtes de la province de Grenade, ainsi que ses défilés et gorges, qui conduisent dans celle de Murcie, ce qui lui assure cette province. Le maréchal duc de Trévise couvre toutes les approches de Cadix, tant du côté de l'Algarve et de la partie méridionale de la province d'Alentejo, que vers la chaîne de montagnes de l'Estramadure; il protége par cette position les opérations du corps d'armée qui fait le siége de Cadix. »

Revenons à Ciudad-Rodrigo : la place a capitulé le 10. Après un feu d'une extrême vivacité, trois officiers, dont un aide-de-camp du maréchal prince d'Essling, sont envoyés pour reconnaître l'état de la brêche. Trois hommes de bonne volonté sont demandés pour essayer si elle est praticable; Thirion, Bombois, Billeret sont les noms de ces braves qui s'avancent pour courir au-devant d'une mort presque certaine; ils s'élancent, franchissent la première brêche, parviennent au second rempart, font feu sur la garnison aux cris de *vive l'Empereur*, et reviennent sans être atteints : cette belle action se passait aux yeux de l'armée. Le maréchal Massena demande pour ces braves la décoration de la Légion d'honneur.

Cependant les colonnes d'attaque étaient formées; elles étaient, leur musique en tête, aux pieds de la brêche, et le signal allait être donné lorsque le drapeau blanc a été arboré. Le général Loison est aussitôt passé par la brêche, et s'est établi dans la ville. La garnison, forte de 8000 hommes, est prisonnière de guerre et envoyée en France; de l'artillerie et des approvisionnemens de guerre considérables ont été trouvés dans la place : deux mille hommes, soldats ou habitans, ont péri. Soldats et habitans, tous accusent les Anglais qui les excitaient à une défense inutile, et les ont lâchement abandonnés.

Le maréchal prince d'Essling paye, aux généraux et officiers supérieurs sous ses ordres, un juste tribut d'éloges. Le maréchal duc d'Elchingen, dit-il, a conduit les opérations du siége : ses talens et ses vieux services sont assez connus. Le duc d'Abrantès, à la tête du 8e corps, a fait les meilleures dispositions pour contenir les Anglais réunis aux Portugais à trois lieues de la ville assiégée.

Le général Eblé, commandant l'artillerie, et le général

Digitized by Google

Ruty celle du siége, se sont conduits avec la plus grande habileté; le colonel Valezé, commandant le génie, a été griévement blessé en couronnant la contrescarpe : c'est la seule perte marquante annoncée. Les généraux Loison, Mermet, Simon et Ferey reçoivent aussi leur part des témoignages de satisfaction du prince d'Essling, qui ne trouve pas d'expression pour peindre l'infatigable patience et le zèle constant de l'armée dans les travaux pénibles et meurtriers auxquels ce siége glorieux l'a tenue employée pendant vingt-cinq jours de tranchée ouverte, et seize du feu le plus violent. On ne saurait se faire une idée de l'état de la ville; tout y est ruiné, bouleversé, pas une maison n'y est restée intacte; mais les horreurs inévitables d'un assaut lui ont été épargnés, et les troupes françaises y ont assuré l'ordre le plus parfait. Il n'y règne qu'un sentiment d'indignation contre les Anglais, et la honte d'avoir cru à la fidélité de tels auxiliaires.

PARIS.

LL. MM. II. et RR. ont passé quelques jours à Paris, elles sont retournées à Saint-Cloud lundi soir. La veille, il y a eu audience diplomatique. LL. MM. ont paru à l'Opéra, aux Français et au théâtre Feydeau, où leur présence a excité l'enthousiasme public au plus haut degré. Elles étaient attendues mercredi au théâtre de l'Impératrice, à une représentation de *Finte Rivali*; tous les habitans du quartier de l'Odéon s'étaient pressés sur les lieux du passage; la grande rue du théâtre était bordée d'arbustes et de fleurs; la place était couverte d'une multitude innombrable qui n'a cessé d'attendre l'arrivée de l'Empereur, que jusqu'au moment où la clôture du spectacle n'a plus permis de l'espérer.

— Les obsèques de S. Em. le cardinal Caprara ont eu lieu avec la plus grande solennité. Le service a été célébré à Notre-Dame, et le corps porté en pompe à Sainte-Geneviève. Le cortége était composé des personnages les plus éminens en dignité.

— Un décret impérial défend d'imprimer, vendre, colporter et distribuer les lois, statuts, décrets, sénatus-consultes, codes et réglemens d'administration, avant leur insertion au Bulletin des lois.

— Un autre décret charge l'administration de l'enregistrement, à compter du 1er octobre, de fournir les passeports et permis d'armes dans toute l'étendue de l'Empire.

Digitized by Google

Ils seront uniformes et timbrés à Paris pour tout l'Empire. Ils ne seront valables que pour un an, à dater du jour de leur délivrance.

— Les noms les plus recommandables, dans tous les départemens, continuent d'enrichir la liste des souscripteurs pour la société de la Charité Maternelle.

ANNONCES.

Le Ménage ou l'Emploi des fruits dans l'Economie domestique; procédés à l'usage de la mère de famille; ouvrage destiné à rendre usuelles les différentes préparations des fruits, à mettre à profit leur propre matière sucrée, et à en obtenir à peu de frais tout ce qu'ils peuvent donner à l'économie domestique, tels que sirops, compotes, confitures, gelées, vins, vins de liqueurs, ratafias, etc. Par A.-A. Cadet-de-Vaux. Un vol. in-12 de plus de 300 pages, caractère de philosophie, avec une gravure. Prix, 3 fr., et 3 fr. 75 c. franc de port. Chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, faubourg Saint-Germain.

Traité d'architecture rurale, contenant, 1° les principes généraux de cet art; 2° leur application aux différentes espèces d'établissemens ruraux; 3° les détails de construction et la distribution intérieure de chacun des bâtimens dont ils doivent être composés; 4° diverses travaux d'art ayant pour objet de faciliter les communications, d'assainir les terres en culture, de préserver les récoltes sur pied du maraudage des animaux, et d'augmenter et améliorer les produits des prairies naturelles. Par M. de Perthuis, ancien officier du génie, membre de la Société d'agriculture du département de la Seine. Ouvrage faisant suite au *Nouveau Cours complet d'Agriculture, théorique et pratique.* Un vol. in-4°, orné de 26 grandes planches en taille-douce. Prix, br., 15 fr., et 18 fr. franc de port. Chez Déterville, libraire, rue Hautefeuille, n° 8.

(Nous rendrons compte de cet ouvrage important dans un prochain numéro.)

La Botanique historique et littéraire, contenant tous les traits, toutes les anecdotes et les superstitions relatives aux fleurs dont il est fait mention dans l'Histoire-Sainte et profane, et des détails sur quelques plantes singulières, ou qui portent les noms de personnages célèbres, et sur celles qui servent aux cultes religieux, cérémonies civiles des

Digitized by Google

divers peuples et des sauvages; avec les devises, les proverbes, etc., auxquels les végétaux ont donné lieu; suivie d'une nouvelle intitulée : *les Fleurs ou les Artistes*, par Mme de Genlis. Un vol. in-8°. Prix, 5 fr., et 6 fr. franc de port. Chez Maradan, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9.

Arabesques mythologiques, ou les Attributs de toutes les divinités de la fable; en cinquante-quatre planches gravées d'après les dessins de Mme de Genlis; le texte contenant l'Histoire des faux Dieux, de leur culte, etc., etc. Ouvrage fait pour servir à l'éducation de la jeunesse; par Mme de Genlis. Un vol. in-12. Chez Charles Barrois, libraire, place du Carrousel, n° 26.

Dictionnaire de Chimie, par MM. M. H. Klaproth, professeur de chimie, membre de l'Académie des Sciences de Berlin, associé étranger de l'Institut de France, etc.; et F. Wolff, docteur en philosophie, professeur au gymnase de Joachimsthal. Traduit de l'allemand, avec des notes, par E. J. B. Bouillon-Lagrange, docteur en médecine, professeur au Lycée Napoléon et à l'Ecole de pharmacie, membre du jury d'instruction de l'Ecole vétérinaire d'Alfort, de plusieurs Sociétés savantes françaises et étrangères; et par H. A. Vogel, pharmacien de l'Ecole de Paris, préparateur général à la même Ecole, conservateur du cabinet de physique au Lycée Napoléon, et membre de plusieurs Sociétés savantes. Tome Ier, in-8° de 500 pages, imprimé sur caractères neufs de philosophie, et papier carré fin d'Auvergne, avec des planches et le portrait de Klaproth, gravés en taille-douce. Prix, 6 fr., br., et 7 fr. 50 c. franc de port. Le Tome IIe paraîtra le 1er septembre prochain. Chez J. Klostermann fils, libraire-éditeur des *Annales de Chimie*, rue du Jardinet, n° 13.

Pensées, observations et réflexions morales, politiques et littéraires; par M. Aug. de Labouïsse. *Troisième édition*, revue et augmentée. Deux vol. in-18. Prix, 3 fr., et 3 fr. 60 c. franc de port. Chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243; et chez Michaud frères, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Œuvres de Venance, publiées par M. Aug. de Labouïsse. Un vol. in-18. Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 20 c. franc de port; pap. vélin, 3 fr. 60 c. Chez les mêmes libraires.

Œuvres choisies de Piron. Prix, papier ordinaire, 1 fr. 50 c.; pap. fin, 2 fr.; pap. vélin, 6 fr.; grand pap. vélin, 9 fr.; et pour le port franc, 75 c. en sus. Chez Pierre Didot l'aîné, imprimeur-libraire, rue du Pont-de-Lodi, n° 6, derrière le quai des Augustins.

Digitized by Google

5 cent.

MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCLXXII. — *Samedi* 4 *Août* 1810.

POÉSIE.

MORCEAU DÉTACHÉ D'UN POEME SUR LES ARTS.

CHANT DE LA POÉSIE.

Par l'attrait du passé, de volupté saisie,
Elle aime (*la poésie*) à revoler vers son antique Asie,
A revoir Babylone et l'altière Sidon,
Où l'ombre de Sychée appelle encor Didon;
Elle aime à voir encor la Troade envahie,
Et Sion, tressaillant à la voix d'Isaïe,
Et le divin Tabor, et le terrestre Eden.
Oh! qui la portera vers ce pieux Jourdain,
Où du plus saint des rois la harpe détendue
Aux rameaux du palmier murmure suspendue?
Souvenir immortel du gendre de Laban,
Religieux Sina, vieux cèdres du Liban,
Combien vous lui plaisez! sur vos augustes faîtes,
Monts sacrés, offrez-lui les ombres des prophêtes.
Ne pourrai-je plus voir, à travers vos sapins,
Dans un nuage, errer leurs fantômes divins,

Digitized by Google

Et du Cédron, roulant parmi vos roches saintes,
Le torrent n'a-t-il plus sa douleur et ses plaintes ?

Mais, sans chercher au loin des souvenirs si chers,
La France offre à nos yeux la source des beaux vers.
Là, m'égarant au fond d'un bois mélancolique,
Je crois revoir encor Bradamante, Angélique,
Roland, le bon Roger, tous les preux du vieux tems ;
Je vois les grands châteaux pleins de faits éclatans.
N'entends-je pas, au pied de leurs nobles tourelles,
Le gothique refrain des tendres pastourelles ?
Ces vallons, ces hameaux, où s'écoulaient leurs jours,
Tous ces lieux enchantés nous content leurs amours.
Aux bords de ce ruisseau, non loin de ces vieux saules,
Des Bardes ont chanté les souvenirs des Gaules ;
Là, brûlant de chercher quelques périls nouveaux,
Des chevaliers errans et par monts et par vaux,
Peut-être, en des sentiers tout noircis de bruyère,
Ont promené jadis leur gloire aventurière ;
Peut-être, apercevant ce gothique manoir,
De quelque grand fait d'arme ils ont nourri l'espoir.
Je les vois s'avancer, la visière baissée,
En invoquant la dame objet de leur pensée.
Le cor résonne, un pont s'est abaissé soudain ;
Ils entrent, sont reçus par un vieux paladin,
Dont les filles leur font un accueil plein de charmes,
Leur versent l'hypocras et détachent leurs armes.
Dirais-je du château les fêtes et les jeux ?
C'est le jour où le paon reçoit d'augustes vœux.
Des preux recommandés par une gloire insigne,
Des Templiers fameux, des chevaliers du Cygne,
Des troubadours galans, témoins de ce beau jour,
Chantent leurs grands exploits et sur-tout leur amour.

C'était peu, cependant, de ces fêtes vulgaires ;
Dans les brillans tournois, simulacres des guerres,
Il fallait voir, aux yeux d'un public enchanté,
Rivaliser l'amour, l'audace et la beauté.
Là, Français, Espagnols, Anglais et Scandinaves,
Accouraient tous, en foule, au rendez-vous des braves.
Les dames, à l'envi rayonnantes d'atours,
Des échafauds dressés déjà couvrent les tours,

Digitized by Google

Déjà cherchent, des yeux, les guerriers dont l'armure
Présente leurs couleurs, brille de leur parure.
Déjà, prêt à voler, chaque escadron rival,
Attend que du combat résonne le signal;
Cet héroïque amour, dont les ames sont pleines,
Fait battre tous les cœurs, brûle en toutes les veines;
Un cri soudain s'élève : *honneur aux fils des preux!*
Tout part. La lance au poing, cent guerriers valeureux
S'élancent, pleins d'ardeur, se heurtent, se renversent;
Les casques sont brisés, les armes se dispersent;
Un hérault crie à tous, échauffant ces combats :
Imitez vos aïeux, ne dégénérez pas.
Bientôt, cartels mêlés, jeux, castilles, redoutes,
Pas d'armes, carrousels, combats, brillantes joutes,
Par l'éclat des hauts faits des coups prodigieux,
Enivrent tous les cœurs, ravissent tous les yeux.
Chaque belle, animant celui qui l'intéresse,
Lui jette un brasselet, une écharpe, une tresse;
Enfin un guerrier seul a le prix du tournois;
Déjà mille beautés se disputent son choix;
Déjà récompensé de sa valeur extrême,
Il cueille un doux baiser sur la bouche qu'il aime,
Et son roi, qui l'embrasse, honorant son grand cœur,
Remet entre ses mains la palme du vainqueur.

PARSEVAL.

INSCRIPTION POUR UNE MAISON DE CAMPAGNE.

Sous cette riante feuillée,
O vous que ramène un beau jour,
Respectez l'humide séjour
De la nymphe de *belle-allée*.
Cachée en ces taillis épais,
Suppliante, elle vous conjure,
D'épargner de simples attraits,
Qui ne sont dus qu'à la nature.
Hélas! dit-elle, si jamais
Le demi-jour de cet ombrage
Rendit la bergère moins sage,
Et le berger plus amoureux;

Digitized by Google

Si, confidente de vos feux,
J'ai vu dans ces douces retraites,
Couronner vos peines secrettes,
Des myrtes de l'amant heureux;
Au nom des amours, je vous prie,
Ne mutilez pas ces rameaux.
Que plutôt une main amie,
Eloigne de mes arbrisseaux,
Et la hache et la serpe, instrumens de dommage:
Les frimas, l'insecte rongeur,
Et l'aquilon désolateur,
En auront assez tôt dépouillé ce rivage.

S. EDMOND GÉRAUD.

PROLOGUE D'UN RECUEIL DE CONTES.

Je ris des contes gais et sur-tout des bons tours.
Il en est plus d'un dans Bocace,
On en trouve beaucoup dans nos vieux troubadours;
Lafontaine en est plein: des volages amours
Il aimait la trompeuse race.
Sur ce point-là je ne suis pas sa trace;
Mais dans le don de raconter,
Dans son naturel et sa grace
Je voudrais pouvoir l'imiter.
Essayons; on ne doit jamais se rebuter:
Fort souvent le succès a couronné l'audace.
Il est d'ailleurs plus d'un rang au Parnasse.
Lafontaine est divin, je n'en disconviens pas;
Mais ne peut-on point, ce me semble,
En lui cédant toujours le pas,
Courir encor la même route ensemble?

AUG. DE LASQUÏSSE.

Digitized by Google

ENIGME.

QUAND je suis seul, je suis si peu de chose,
Qu'en vérité, lecteur, je n'ose
Me montrer à tes yeux.
Quand quelqu'un me précède, oh! je vaux beaucoup mieux;
Mieux dix fois, mieux cent fois, mieux mille,
Selon qu'avec un frère ou deux,
Ou trois ou quatre, en nombre je fourmille.
Mais autrement néant. Quand à rien il n'est bon,
Avec moi l'homme entre en comparaison.

S.....

LOGOGRIPHE.

COMME une sage ménagère,
Pendant les beaux jours du printems,
De mon superflu je sais faire
Une réserve pour le tems
Où les frimas couvrent la terre.
Si tu veux me décomposer,
Soudain, je change de nature,
Et d'abord je vais t'exposer
Ce qui peut servir de clôture;
Ce petit mot, qu'un tendre amant,
Brûle d'arracher à sa belle,
Et que ses prières, souvent,
N'obtiennent pas de la cruelle;
Ce qu'était cet homme odieux,
Qui voulant vivre dans l'histoire,
A brûler un temple fameux
Fit consister toute sa gloire;
Un Dieu, des Chinois respecté;
Puis, une note de musique;
Enfin, un lieu sombre et voûté
Qu'à plus d'un usage on applique.

A..., H.....

Digitized by Google

CHARADE.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Mon premier, chéri des bergers
Est un Dieu fameux dans la fable :
Ils l'imploraient dans leurs dangers,
Toujours il leur fut favorable.
Une plante offre mon dernier.
Mon tout, sur un chapeau se place,
Ou sur le casque d'un guerrier,
Au gré du vent, flotte avec grâce.

Par le même.

---

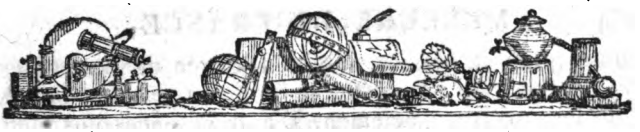
*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Quinola*, (nom du valet de cœur au reversi.)

Celui du Logogriphe est *Charpie*, dans lequel on trouve : *harpie*, *harpe*, *haie*, *pire*, *chair* et *raie*.

Celui de la Charade est *Déclin*.

Digitized by Google



SCIENCES ET ARTS.

RECHERCHES SUR LES MŒURS DES FOURMIS INDIGÈNES, par P. HUBER, membre des Sociétés d'histoire naturelle et de physique de Genève, et associé de celle de Tarn et Garonne. — Avec cette épigraphe :

Cherchez et vous trouverez.

Un vol. in-8°. — A Paris, chez *Paschoud*, libraire, quai des Augustins, n° 3.

(SECOND ET DERNIER ARTICLE.)

DANS un premier article j'ai décrit, d'après M. Huber, l'organisation physique des fourmis. J'ai rapporté quelques-unes des observations par lesquelles ce naturaliste a reconnu que les fourmis ont entr'elles un langage d'attouchement qui leur fournit le moyen de se communiquer leurs besoins, leurs désirs, j'ai presque dit leurs pensées. C'est ainsi, dit-on, que les courtiers juifs et arméniens de Smyrne traitent tous leurs marchés par de certains signes qu'ils se font mutuellement avec les mains couvertes d'un mouchoir (1). Voilà justement le langage de nos fourmis. Puisque nous nous en servons bien pour des affaires d'argent, on conviendra qu'il peut suffire à leurs négociations les plus importantes.

Venons maintenant à leur architecture. Elle est très-variée selon les espèces. Il y en a qui sculptent le bois et qui s'établissent dans l'intérieur des arbres. D'autres sont maçonnes, et creusent leur nid dans la terre. Elles recouvrent diversement ces souterrains. Les unes se contentent d'y accumuler un monceau de débris de toute espèce, de pailles, de cailloux, de grains de blés, de morceaux de bois, à travers lesquels on forme des grandes

(1) *Bibliothèque Britannique*, février 1810.

Digitized by Google

routes pour le service public. L'entrée de ces routes, ou, si l'on veut, la porte, se ferme ou plutôt se bouche tous les soirs fort exactement. D'autres espèces plus industrieuses, comme la fourmi des gazons, recouvrent leurs souterrains par de véritables voûtes, qu'elles construisent avec de la terre humide et qui ont beaucoup de solidité. Voici comment elles s'y prennent pour ce travail; chaque fourmi apporte entre ses mandibules un petit grain de terre qu'elle a détaché de l'intérieur du souterrain; elle sort et le dépose à la porte d'une des galeries. Insensiblement ces petits grains accumulés dans toute la longueur que les puits occupent sur la surface du sol, forment un véritable sillon, creux au milieu, relevé sur les bords. Alors on y découvre un dessein que l'on ne peut méconnaître. Ces bords en s'élevant sont destinés à devenir des murailles; toutes les petites parcelles de terre humide qui les composent, pressées, poussées et battues par nos maçonnes, s'agglutinent et prennent de la consistance. Par le même procédé, on jette une voûte d'un pas à l'autre, et le travail est terminé. Une fois M. Huber observa ainsi deux portions de murs d'attente qui avaient été construites séparément par deux fourmis différentes, et qui, bien que parallèles dans leur direction, ne se correspondaient point pour la hauteur, de façon que le plafond établi sur la muraille la moins haute serait allé rencontrer l'autre à moitié de sa hauteur. Cette remarque critique l'occupait justement lorsqu'une autre fourmi, nouvellement arrivée sur la place, ayant visité ces ouvrages, parut frappée de la même difficulté; car elle commença aussitôt à détruire la voûte ébauchée, releva celle des deux murailles qui était trop peu haute, et fit une nouvelle voûte avec les débris de l'ancienne, sous les yeux de l'être raisonnable qui l'observait. Pourra-t-on expliquer cette conduite par le seul effet d'un instinct machinal? Si c'est l'instinct seul qui a poussé la dernière fourmi à détruire la voûte pour mettre ses deux pieds droits de niveau, comment l'instinct avait-il pu porter les précédentes à leur donner des hauteurs inégales?

En général, M. Huber s'est assuré, par une infinité

Digitized by Google

d'observations, que chaque fourmi agit indépendamment de ses compagnes. La première qui conçoit un plan d'une exécution facile en trace aussitôt l'esquisse. Les autres n'ont plus qu'à continuer ce qu'elle a commencé. Les dernières venues, dit-il, d'après l'inspection des premiers travaux, conçoivent ceux qu'elles doivent entreprendre; elles savent toutes ébaucher, continuer, polir, ou retoucher suivant l'occasion. En un mot, il n'y a ni chef, ni conducteur des travaux. Pourtant ces travaux dénotent un dessein commun. Si c'est là seulement de l'instinct, il faut dire que c'est un instinct *social* qui porte mécaniquement chaque individu vers le bien de tous les autres. Un pareil instinct n'est point à dédaigner, et ne messiérait pas même à notre espèce.

Lorsqu'on découvre une de ces habitations si industrieusement construites, les fourmis effrayées courent de tous côtés dans une grande agitation. On en remarque sur-tout un certain nombre qui portent à leur bouche de petits cylindres blancs, et qui s'empressent d'aller les cacher dans les souterrains. Ce sont les larves et les nymphes des jeunes fourmis qu'elles emportent, et dont la garde leur était confiée. Vous pouvez les poursuivre, leur présenter des obstacles, les tourmenter de toutes les manières, elles n'abandonneront point ce fardeau qui leur est si cher. On a vu quelquefois, dit M. Huber, la tête et le corselet séparés de l'abdomen courir encore, et porter les larves dans les souterrains. Je ne crois pas que beaucoup de personnes aient pu être tentées de répéter cette cruelle expérience.

Si vous voulez examiner une de ces nymphes, hâtez-vous, car dans un instant elles auront toutes disparu. Mais avez-vous réussi à en saisir une? En l'ouvrant avec délicatesse vous y trouverez un petit ver enveloppé dans une coque de soie. Ce ver s'appelle la larve de la fourmi; et bientôt il deviendra fourmi lui-même. En effet, en ouvrant quelques coques plus avancées, vous y trouverez la fourmi toute formée et prête à en sortir; mais elle ne peut pas en sortir seule. Il faut qu'on la tire de ces enveloppes, et il y a toujours dans la fourmilière un certain nombre d'individus occupés de ce soin. Ils

Digitized by Google

savent parfaitement quand il faut déchirer le linceul de soie dont la nouvelle fourmi est enveloppée. Ils la dégagent de ses entraves avec la plus grande délicatesse, lui donnent aussitôt à manger, la brossent, la nétoient, et la conduisent dans l'habitation. Pendant ce tems d'autres fourmis donnent à manger aux jeunes larves qui n'ont pas encore filé leur enveloppe; d'autres prennent les larves et les nymphes, et les portent dans les parties les plus chaudes de la fourmilière, ou vont les poser quelques instans au soleil à la surface de l'habitation. D'autres enfin revenues du dehors apportent et distribuent à ces fidèles gardiennes les alimens dont elles ont besoin.

Tous les individus qui composent une fourmilière ne sont pas de la même caste. Il y a des mâles et des femelles, destinés à soutenir la population. Ceux-ci ont des ailes en naissant. Le reste de la société est composé d'ouvrières inféconde qui sont aussi des femelles, mais dont les organes générateurs ne sont point développés. Cette distribution en trois castes est la même que chez les abeilles, mais il y a des différences importantes dans les détails. Par exemple, plusieurs fourmis fécondes peuvent vivre ensemble dans la même habitation; elles n'éprouvent point de jalousie les unes des autres; elles se rencontrent sans se faire aucun mal. Chacune a sa cour, son cortége qui la suit partout, mais elles n'exercent aucun pouvoir. L'autorité paraît plutôt appartenir aux ouvrières. Au contraire chez les abeilles la femelle féconde est unique et toute puissante dans chaque ruche. Elle ne souffre point de rivale; sans cesse elle cherche à détruire les larves renfermées dans les cellules royales d'où sortiront un jour des reines abeilles qui peuvent lui enlever l'empire. Sur ce point seulement elle éprouve une résistance courageuse de la part des ouvrières auxquelles la garde des cellules est confiée. Le dépit qu'elle conçoit de l'existence de ses rivales, est la cause qui détermine les essaims, la vieille reine finissant toujours par quitter la ruche avec ceux de ses sujets qu'elle peut déterminer à la suivre. Chez les fourmis les essaims sont également amenés par l'excès de la population; mais les

Digitized by Google

femelles et les mâles qui seuls ont reçu des ailes, peuvent seuls quitter leur patrie. Ils s'envolent ensemble, et se réunissent dans les airs comme les abeilles. Les femelles fécondées ne rentrent point dans la fourmilière natale; elles ne se rassemblent point; chacune d'elles, revenue à terre, commence, suivant une observation bien curieuse de M. Huber, par se dépouiller de ses ailes désormais inutiles. Cela fait, elle s'enfonce dans la terre humide, s'y creuse un nid, y dépose ses œufs, les fait éclore, nourrit les larves qui en sortent, soigne les nymphes dans lesquelles ces larves se transforment, les dépouille de leurs enveloppes, à l'époque où il est tems qu'elles en sortent, et se crée ainsi autour d'elle une famille et un empire. Alors elle se trouve déchargée de tous les soins du ménage; elle n'a plus aucune peine à prendre ni pour sa nourriture qu'on lui apporte, ni pour l'éducation des petits qui est confiée aux ouvrières, comme nous l'avons dit précédemment.

Cependant la métropole dépouillée de ses essaims, et désormais privée de tous les moyens d'entretenir sa population, devrait périr chaque année, comme les sociétés des bourdons et des guêpes qui sont annuelles; mais cela n'arrive point chez les fourmis. Il y a toujours quelques femelles fécondées dans la fourmilière, avant le départ général de l'essaim. Alors les ouvrières s'en emparent; elles s'accrochent à leurs pattes pour les empêcher de prendre leur vol; elles les reconduisent de force dans les souterrains, leur ôtent les ailes, et les gardent comme de véritables prisonnières. Pendant ce tems, on les nourrit avec le plus grand soin, on les conduit dans les quartiers où la température est la plus convenable à leur état, mais toujours sous bonne escorte, et on ne les perd pas de vue un instant. La liberté ne leur est rendue que lorsqu'elles ont donné des signes non équivoque de maternité. Alors elles ont perdu l'envie de fuir; elles n'éprouvent plus aucune contrainte; cependant chacune a encore une garde assidue. Une seule ouvrière l'accompagne, la suit partout, prévient ses désirs, mais l'observe exactement: montée sur son abdomen, et les jambes postérieures posées à terre, elle

Digitized by Google

semble, dit M. Huber, une sentinelle établie pour surveiller toutes ses actions. Ce n'est pas toujours la même ouvrière qui est chargée de ce soin. Il y en a plusieurs qui se relèvent tour-à-tour; lorsque la femelle a enfin donné de nouveaux sujets à la société, on lui forme une cour de douze ou quinze fourmis qui la suivent partout; celles-ci la servent, la promènent, la portent même dans les différens quartiers où elle veut aller; enfin on lui rend des hommages pareils à ceux que les abeilles prodiguent à leur reine.

Il faut maintenant expliquer les moyens que les fourmis emploient pour fournir à leur subsistance au-dedans et au-dehors. N'ayant pas l'art de construire des magasins approvisionnés comme les abeilles, elles ne peuvent pas trouver leur nourriture dans l'habitation même. Celles qui y sont retenues par leurs emplois doivent donc recevoir leurs alimens des ouvrières qui sont allées à la récolte. En effet, celles-ci leur font part de tout ce qu'elles ont découvert; tantôt ce sont de petits insectes, ou d'autres petits animaux qu'elles peuvent transporter; alors on dépèce la proie et on se la partage dans l'intérieur de l'habitation. Mais quand elles trouvent des fruits murs ou quelqu'autre proie dont le transport est impossible, elles s'abreuvent des sucs qu'ils renferment, reviennent à la fourmilière, et en font part à celles qui ne sortent point. Celles-ci, en les recevant avec avidité, ne cessent de flatter leurs compagnes par un mouvement très-vif de leurs antennes, qui exprime probablement le plaisir et la reconnaissance qu'elles éprouvent.

Peut-être est-il nécessaire de répéter ici ce que j'ai dit, au commencement de cet article, sur l'extrême fidélité de M. Huber. Ceux qui ont observé la nature de près, ne cherchent point à l'embellir par des fictions. Ils savent qu'elle est beaucoup plus variée et plus merveilleuse dans ses réalités que nous ne pouvons le supposer dans nos fables. Plusieurs naturalistes on déja vérifié les assertions de M. Huber, et les ont trouvées très-exactes. Comme il ne faut pour cela que des yeux, j'oserai me mettre du nombre des témoins. Cet avertissement

Digitized by Google

est sur-tout nécessaire pour les faits qui vont suivre, et qui vont montrer dans les fourmis une industrie presque humaine; mais ces faits sont exactement conformes à la vérité. Je les ai vus aussi en les cherchant d'après M. Huber. Quiconque voudra les chercher de même, les verra également. Rien n'est plus ordinaire, ni plus facile.

Tout le monde sait que sur les feuilles et sur les tiges de la plupart des plantes on trouve souvent de très-petits pucerons verdâtres, quelquefois ailés, quelquefois sans ailes. Les calices des roses, par exemple, en sont souvent couverts. L'histoire particulière de ces petits animaux est aussi extrêmement curieuse. Ils sont vivipares pendant tout l'été, ovipares en automne; ils ne s'accouplent que dans cette dernière saison, et l'acte qui féconda la dernière génération, s'étend à toutes celles de l'année suivante. Les pucerons vivent des sucs des plantes auxquelles ils sont attachés. Ils les pompent avec une tarière qu'ils enfoncent dans les nervures des feuilles ou dans les parties de la tige les plus délicates. Une partie de ces sucs, élaborés dans leurs organes, ressortent bientôt de leurs corps sous forme de gouttelettes liquides et sucrées. Les fourmis n'ignorent pas la douceur de cette liqueur, et elles s'en nourrissent avidement; mais elles ne s'en remettent point au hasard pour la leur offrir.

Elles recherchent les pucerons; elles se portent aux endroits où ils habitent de préférence. En ont-elles trouvé un, elles le flattent, le caressent avec leurs antennes, comme pour l'inviter à abandonner ces goutes précieuses. Rarement leurs efforts sont infructueux, et la manière dont le puceron leur fournit l'objet de leurs désirs, prouve évidemment qu'*il l'accorde*. J'ai dit que toutes les fourmis recherchent ces petits animaux; quelques espèces vont plus loin, *elles en élèvent*; elles ont des œufs de pucerons et des pucerons dans leur nid; elles en prennent autant de soin que de leurs larves; elles les transportent de même dans leurs migrations; elles mettent le même empressement à les sauver, le même courage à les défendre, et souvent, pour des fourmilières voisines, l'enlèvement des pucerons est l'objet de la guerre et le

Digitized by Google

prix de la victoire. Celui qui voudra expliquer tant de combinaisons diverses par le seul ressort d'un instinct machinal, fera bien d'indiquer aussi en quoi cet instinct des fourmis, pour élever des pucerons, peut se distinguer de l'intelligence de l'homme pour élever des troupeaux.

Les pucerons qui vivent sur les racines des arbres, sont une très-grande ressource des fourmis pendant l'hiver. Cependant, si le froid n'est pas trop fort, ces infatigables ouvrières vont encore à la récolte. M. Huber en a vu courir sur la neige. Les fourmis s'engourdissent à la température de deux degrés de Réaumur au-dessous du terme de la congélation, et par un rapport admirable, les pucerons qui les nourrissent s'engourdissent aussi au même degré.

Enfin, il existe, chez les fourmis, un autre genre d'industrie peut-être plus singulier encore. Certaines espèces ne travaillent point, ne vont point à la récolte, ne daignent pas même se nourrir des alimens qu'on met à leur portée; elles ont des esclaves d'*espèce différente*, qui les nourrissent, qui les servent, qui les portent et qui ont soin de leurs petits. Pour se procurer ces esclaves elles font de grandes expéditions dans les fourmilières voisines: l'invasion est subite et ordinairement irrésistible; entrées dans la ville ennemie, elles enlèvent non pas des prisonnières qui s'échapperaient, mais des larves et des nymphes de *fourmis ouvrières* qu'elles rapportent chez elles, et qu'elles remettent à leurs esclaves. Celles-ci les soignent, les élèvent; les jeunes fourmis nées parmi cette nation étrangère et ennemie, mais n'en connaissant point d'autres, lui transmettent tout l'attachement qu'elles auraient eu pour leur véritable patrie; bien plus, elles prennent des sentimens appropriés à leur nouvel état; abandonnés à la nature, elles auraient défendu leurs compatriotes; élevées dans l'esclavage, elles en deviennent les ennemies. Sans prendre part aux expéditions, elles les excitent, les disposent, et accueillent bien ou mal les fourmis guerrières, selon le succès. Comment celles-ci savent-elles qu'il ne faut pas enlever de fourmis adultes, mais des larves qui n'ont pu avoir encore au-

Digitized by Google

cune affection de patrie? Si l'on ne veut encore voir que de l'instinct dans cette industrie guerrière, au moins il faudra convenir que l'instinct des esclaves, lorsqu'ils sont pris dans leur jeunesse, peut recevoir des circonstances quelques modifications. Mais alors ce n'est plus de l'instinct, dans le sens rigoureux que l'on attache à cette expression.

M. Huber, qui a découvert l'existence des fourmilières mixtes, en a vu qui avaient deux sortes d'esclaves d'espèces différentes; mais ce sont toujours des ouvrières; les mâles et les femelles n'appartiennent jamais qu'à la caste belliqueuse.

Pour savoir si les fourmis guerrières savaient autre chose que se battre, M. Huber en renferma plusieurs sous des cloches de verre, avec du miel pour servir à leur nourriture, de la terre humide pour se faire une habitation et des nymphes pour les développer. Ces guerrières ne surent rien faire; elles ne savaient pas même se nourrir; plusieurs se laissèrent mourir de faim, et elles allaient périr toutes, lorsque M. Huber introduisit parmi elles une seule ouvrière de la caste esclave; celle-ci, toute seule, rétablit l'ordre, donna à manger à celles qui vivaient encore, creusa des cellules, y porta les larves, les développa, en recréa la colonie. Cependant ces mêmes fourmis guerrières avaient été autrefois capables des mêmes soins; car leur autorité ne pouvant s'exercer sur des fourmis adultes, il faut bien que pour organiser leur colonie, elles commencent par élever elles-mêmes les larves qu'elles ont enlevées. Nous avons déjà remarqué une modification semblable dans la manière d'agir des fourmis fécondées, à l'époque où elles commencent à fonder une nouvelle famille.

L'enlévement des richesses et l'envahissement du territoire sont donc, chez les fourmis comme parmi les hommes, le sujet et le motif de la guerre. Ces guerres sont longues, acharnées, et entre les espèces semblables elles ne finissent qu'à l'anéantissement ou l'émigration d'un des partis. M. Huber les a observées avec beaucoup d'attention. Il les a décrites avec exactitude, et tout ce que ces petits animaux emploient d'adresse, de

Digitized by Google

courage et de talent militaire est presque incroyable. « Mais, dit-il, ces guerres offrent quelque chose de plus » surprenant encore ; c'est l'instinct qui fait reconnaître » à chaque fourmi celles de son parti. Comment, à quel » signe se distinguent-elles dans la mêlée, où des mil- » liers d'individus de la même couleur, de la même » taille, de la même odeur, de la même espèce enfin, » se rencontrent, se croisent, s'attaquent, se défendent » ou s'emmènent prisonnières ? Elles marchent avec dé- » fiance, lors même qu'elles s'approchent de leurs com- » pagnes ; elles tiennent leurs mâchoires écartées ; quel- » quefois même elles s'attaquent, mais elles se recon- » naissent presque aussitôt et lâchent prise. Souvent celles » qui sont l'objet de cette erreur momentanée, caressent » leurs compatriotes avec leurs antennes, et apaisent » promptement leur colère. Quelle opinion cette manière » d'agir ne donne-t-elle pas de l'espèce de liaison que ces » insectes ont entre eux, et de la subtilité de leurs » sens ? »

En terminant ici l'extrait des intéressantes recherches de M. Huber, nous ne pouvons nous défendre de faire une réflexion. Si l'étude d'un petit animal, comme la fourmi, qui ne tient presque pas de place dans le monde, peut donner lieu à des observations si curieuses en elles-mêmes, et si importantes par leur retour sur notre propre organisation, combien le monde entier ne doit-il pas contenir d'objets inconnus et dignes d'être étudiés! Quel coin de la terre n'y a-t-il pas à découvrir et à apprendre ? et tandis que la variété infinie de la nature a de quoi confondre notre imagination, comment concevoir qu'il y ait des hommes assez aveugles pour vouloir la tirer toute entière de leur cerveau, sans l'observer, sans la consulter, sans daigner seulement la regarder et essayer de la comprendre ? Rendons graces aux esprits sages qui suivant une autre route nous conduisent, avec certitude, à la vérité que les autres ne soupçonneront jamais.

De ce que j'ai montré, dans les mœurs des fourmis, quelques traits d'une intelligence pareille à celle de l'homme, certaines gens voudront peut-être conclure que

Digitized by Google

que je regarde l'intelligence humaine comme un pur instinct, et qu'ainsi je ne fais point de différence entre l'homme et les animaux. Ce n'est point là ma pensée. Je sais que l'industrie des fourmis et des castors d'aujourd'hui est absolument la même que celle des fourmis et des castors qui vivaient il y a deux mille ans. Leur savoir n'a fait aucun progrès depuis cette époque, tandis que le fleuve des connaissances humaines, grossi des découvertes de tous les âges, n'a pas cessé et ne cessera point de suivre son cours.

Labitur, et labetur in omne volubilis ævum.

Cet accroissement continuel de moyens et de lumières, est, selon moi, le caractère qui distingue le plus éminemment l'homme. Il n'appartient qu'à lui seul, et suffit pour lui assurer l'empire du monde. BIOT.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ ΒΙΟΙ ΠΑΡΑΛΛΗΛΟΙ, etc. *Les Vies parallèles des hommes illustres de* PLUTARQUE, avec des remarques. — Tome II. — Paris, 1810, de l'imprimerie d'*Eberhart*. Un volume in-8° de plus de 500 pages.

En annonçant dans le *Mercure de France* (1) le premier volume de cette nouvelle édition des *Vies de Plutarque*, nous avons fait connaître dans quel esprit et dans quel but ce travail a été entrepris par M. Coray : nous avons dit qu'il s'était voué à cette tâche pénible dans la vue de seconder le zèle de MM. Zosima, riches négocians grecs, qui consacrent des sommes considérables à l'impression des ouvrages les plus propres à ranimer dans leur patrie le goût des lettres et des sciences (2), et que c'est à ce zèle généreux et éclairé d'un savant illustre et de ses dignes compatriotes, que nous sommes redevables d'une suite d'excellentes éditions des meilleurs écrivains grecs, dont la collection se publie sous le titre général de *Bibliothèque grecque*.

Ce second tome des Vies de Plutarque forme le sixième volume de la collection. Il contient les Vies d'Alcibiade, de Timoléon, de Pélopidas, d'Aristide et de Philopémen chez les Grecs, comparées à celles de Coriolan, de Paul Emile, de Marcellus, de Marcus Caton, et de Titus Quintus Flaminius chez les Romains; et conformément au plan adopté pour le premier tome, qui a paru l'année dernière, on a enrichi celui-ci de tous les portraits au-

(1) *Voyez* le N° 417 du 15 juillet 1809.

(2) M. Michel Zosima, qui correspondait plus particuliérement avec l'éditeur, est mort à Livourne le 1er juillet de l'année dernière, vivement regretté de ses amis et de sa patrie dont il était le bienfaiteur. Ses frères, établis en Russie, et qui prenaient part à cette noble entreprise, la poursuivront avec le même dévouement.

Digitized by Google

thentiques qu'on a pu se procurer. Ce sont ceux d'Alcibiade, de Socrate, de Persée, roi de Macédoine, de Marcellus, de Miltiade, de Scipion l'Africain, de Cléomène, et de Philippe, roi de Macédoine. Ces portraits copiés d'après des bustes antiques existans dans différens musées, et sur des médailles de la Bibliothèque impériale, ont été gravés avec soin et intelligence. Enfin le volume est terminé par des remarques ou scholies grecques, comprenant environ 110 pages d'impression en petit texte, par deux tables alphabétiques, l'une des noms propres et des mots dont on trouve l'explication dans les remarques, l'autre des mots de la langue grecque moderne sur lesquels le savant éditeur a eu aussi occasion de donner des éclaircissemens, et par la liste des auteurs cités, corrigés ou expliqués dans les remarques. Un morceau d'environ trente pages, sous le titre de *Suite des Essais ou Réflexions sur l'éducation et la langue des Grecs*, écrit dans l'idiome moderne, sert de Préface ou d'Introduction à ce volume.

On ne saurait trop recommander aux jeunes hellénistes, et à tous ceux qui veulent acquérir une connaissance un peu approfondie de la langue grecque, l'étude attentive des remarques ou des commentaires, soit en français, soit en grec, que M. Coray a joints à toutes les éditions qu'il a publiées. Les travaux de cet homme éminemment distingué par sa vaste érudition, et par la justesse d'esprit qui en dirige constamment l'emploi, feront assurément époque dans cette science importante qui a pour objet la critique et l'interprétation des auteurs anciens. Quoiqu'il ait, comme les plus habiles hellénistes que l'on compte aujourd'hui en Europe, parcouru dans tous les sens le champ immense de la littérature grecque; jamais il ne se laisse entraîner à la tentation si commune d'étaler à tout propos les richesses qu'il y a recueillies, d'accumuler les citations et les passages semblables ou analogues à ceux qu'il explique. Un petit nombre d'exemples choisis avec autant de goût que de discernement lui suffisent pour donner l'autorité nécessaire aux principes ou aux interprétations qu'il propose. Une logique exacte et sûre préside à toutes ses discussions, et la vraie

Digitized by Google

méthode analytique qu'il s'est rendue familière par la lecture des meilleurs ouvrages des philosophes français et anglais, lui fournit les moyens de répandre sur les sujets qu'il traite plus de lumière que ne font communément les grammairiens et les critiques.

Enfin M. Coray a, sur tous les savans qui ont cultivé avec le plus de succès la même branche de littérature, l'avantage d'être né dans le pays où l'on parle encore la langue d'Homère, de Sophocle et de Démosthène, dans le pays où cette langue, quoique sensiblement altérée, et même, si l'on veut, défigurée par une longue suite de siècles de barbarie, conserve néanmoins des restes précieux, des traces singulièrement curieuses de ce qu'elle fut dans le tems où elle brillait du plus grand éclat. Une connaissance profonde de l'idiome des grecs modernes, qui est sa langue maternelle, a donné à ce savant critique la facilité de remonter avec certitude à l'origine d'un nombre considérable de mots ou de locutions, dont il était impossible d'apprécier le véritable sens et la valeur propre sans ce secours; et il n'y a nul doute que les recherches nombreuses qu'il a faites en ce genre, indépendamment de l'utilité dont elles peuvent être pour ses compatriotes, qu'il a plus spécialement en vue, ne servent aussi à jeter un nouveau jour sur quantité d'expressions qui sont passées du grec dans les langues modernes de l'Europe à l'époque où elles étaient encore barbares, et où des circonstances politiques dont l'influence a été si remarquable, ont beaucoup multiplié leurs rapports avec l'empire d'Orient.

Au milieu de ces objets de pure érudition (3), l'éditeur ne perd pas de vue l'objet principal de tout ouvrage destiné aux études de la jeunesse, qui est de la garantir

(3) Nous ne pouvons entrer dans aucun détail sur un genre de connaissance qui n'intéresse qu'un très-petit nombre de lecteurs; nous indiquerons seulement à ceux qui s'occupent de l'étude du grec, la note (page 361), sur le sens du mot συνίθεσθαι et, à ce sujet, une correction très-heureuse du premier vers d'une épigramme de Posidippe citée par Athénée (liv. I, p. 411); celle sur le mot ὑπόνοια (page 363), où l'auteur explique un passage de Thucydide, liv. II,

Digitized by Google

des préjugés nuisibles, de lui inspirer le goût de tout ce qui est bon et utile, et par dessus tout l'ardeur d'acquérir une solide instruction, parce que c'est par-là que l'on parvient à rendre des services importans à sa patrie et à ses semblables. Il a donc aussi répandu dans ses remarques quelques réflexions philosophiques et morales que le sujet semble appeler, mais il y met la discrétion convenable; elles sont semées de loin en loin, et présentées en peu de mots, de manière que s'échappant, en quelque sorte, d'un cœur plein de l'amour de la vertu et de la vérité, elles n'en sont que plus propres à produire une impression vive et durable sur les jeunes esprits auxquels elles s'adressent.

Ainsi, lorsque Plutarque, dans la vie de Caton, raconte les efforts que cet homme intolérant et dur faisait auprès du sénat pour obtenir le renvoi des ambassadeurs d'Athènes, Carnéade, philosophe académicien, et Diogène, de la secte des stoïciens, dont le séjour à Rome y avait déjà disposé les esprits à recevoir avec avidité les sciences et les arts propres à adoucir les mœurs féroces d'un peuple jusqu'alors uniquement guerrier et conquérant. « Or, faisait-il cela, ajoute Plutarque, non pour » ce qu'il eust aucune privée inimitié à l'encontre de » Carnéades, comme quelques-uns ont cuidé; mais pour » ce que généralement il haïssait toute la philosophie, » et que par une ambition il mesprisait les muses et les » lettres grecques : veu mesmement qu'il disait que l'an- » cien Socrates n'estoit qu'un causeur et un séditieux » qui taschoit, par tel moyen qu'il lui estoit possible, à » usurper tyrannie, et à dominer en son pays en perver- » tissant les mœurs et coustumes d'icelui, et tirant ses » citoyens en opinions contraires à leurs mœurs et cous- » tumes anciennes. *Trad. d'Amyot.* » Comme l'opinion d'un personnage tel que Caton, dont le nom est devenu, on ne sait trop pourquoi, celui de la sagesse même, pour-

---

ch. 41; des observations grammaticales fort intéressantes, pag. 369 et 370, 391, 396, etc. une note (p. 417) sur un sens remarquable du mot σώζειν appliquée à l'interprétation des vers 28 et 33 du chant XXIIe de l'Odyssée, etc. etc.

Digitized by Google

rait induire à erreur des esprits peu réfléchis, M. Coray a cru devoir faire, sur ce passage, la réflexion suivante : « Prenez garde, jeune homme, à laisser égarer votre » jugement par cette calomnie de Caton, qui n'est ici que » l'écho des Anitus et des Mélitus : mais ne prononcez » entre Socrate et son accusateur qu'après avoir soigneu- » sement pesé la vie de l'un et de l'autre. Reconnaissez » dans la pauvreté volontaire de Socrate, dans son accueil » affable et bienveillant pour tout le monde, le caractère » d'un mortel véritablement divin, et concevez pour » Caton, avide de gains usuraires, cruel à l'excès dans » les châtimens qu'il infligeait à ses domestiques, toute » l'aversion qu'il mérite. »

C'est, en effet, le même Caton qui portait au sein de sa famille, dans l'intérieur de sa maison, un caractère de despotisme, tellement absurde et stupide, qu'il ne souffrait pas que sa femme, ni ses enfans, ni ses esclaves eussent d'autre médecin que lui, et suivissent un autre régime que celui qu'il avait adopté pour lui-même. Il est vrai, ajoute Plutarque qui raconte ce fait, qu'il perdit de cette manière sa femme et son fils.

Au reste, les digressions de cette nature sont rares dans les notes du savant éditeur de Plutarque, comme on l'a déjà dit, et elles devaient l'être. C'est dans les discours qui servent d'introduction à chacun des volumes qu'il publie, qu'il a cru pouvoir s'étendre davantage sur tous les sujets qui intéressent le bonheur et le perfectionnement de la jeunesse de son pays. C'est dans ces espèces de harangues, écrites en langue vulgaire, qu'il développe ses vues sur les moyens divers qui peuvent concourir à la régénération de sa patrie, sur les entreprises littéraires qu'on peut tenter, sur les établissemens d'instruction qu'il est possible dès ce moment d'y créer; c'est là qu'il les éclaire des lumières que son expérience et ses longs travaux lui ont fait acquérir.

Le discours qui est en tête du volume que nous annonçons, est adressé aux habitans de Smyrne, au milieu desquels l'auteur lui-même est né et a passé son enfance. A l'exemple des Grecs de Chio et de Cydonie, les Smyrnéens ont fondé un Gymnase, et ils ont mis

Digitized by Google

dans cette création la munificence qu'on pouvait attendre d'une ville à qui son commerce procure des ressources plus étendues ; ils ont placé à la tête de cet établissement l'un des hommes les plus distingués qui soient aujourd'hui parmi les Grecs, M. Coumas de Larisse, dont nous avons fait connaître les utiles travaux sur les sciences physiques et mathématiques (4), également recommandable par ses sentimens généreux, par son zèle pour le bien public et par ses rares connaissances. L'auteur de ce discours félicite ses compatriotes de cet heureux choix, leur rappelle l'antique splendeur de Smyrne, qui a été long-tems la *première ville* de l'Ionie et de l'Asie mineure, titre qu'elle fut autorisée à prendre dans les médailles qu'elle faisait frapper, lesquelles attestent en même-tems les progrès qu'elle avait faits dans les arts, dans les sciences, dans la civilisation en général, et le nombre de citoyens illustres en tout genre dont elle pouvait se glorifier.

Persuadé que les facultés intellectuelles dont l'homme est doué, sont la seule chose qui le distingue des autres animaux, que la culture de ces mêmes facultés est l'unique source de tous les avantages que les nations civilisées ont sur les peuples barbares qui, faute d'avoir cultivé ce don précieux de la divinité, sont presque réduits au seul instinct et à un état très-voisin de celui des bêtes féroces, M. Coray ne balance pas à déclarer à ses concitoyens qu'ils ne peuvent aspirer à rendre à leur patrie la gloire et le bonheur dont elle a joui dans les tems passés, qu'en s'efforçant d'y rappeler et d'y ranimer ces arts et ces sciences fruit d'une intelligence parvenue au plus haut degré de culture et de développement ; et l'ensemble de tous les moyens propres à éclairer l'esprit, à former la raison, à inspirer aux hommes ces sentimens d'humanité et d'amour du bien public, sans lesquels il n'existe véritablement ni bonheur public ni bonheur individuel, il l'appelle *philosophie*. Il prend ce mot dans le sens qu'il a eu depuis plus de deux mille ans chez tous les peuples éclairés de l'Europe, sans s'inquiéter des

(4) Mercure du 20 mai 1809, n° 409.

Digitized by Google

vains efforts qu'ont faits dans tous les tems quelques déclamateurs hypocrites pour en pervertir l'idée.

Mais, ajoute M. Coray, il est important de savoir distinguer le véritable philosophe, du sophiste ou de l'imposteur qui usurpe ce titre. Or, voici à quels caractères, suivant lui, on peut reconnaître, d'après la seule lecture de ses écrits, celui qui en est réellement digne : « le véri-
» table philosophe, dit-il, ne parle et n'écrit que sur les
» choses qu'il sait, et n'entreprend rien qui soit au-dessus
» de ses forces ; il n'écrit que dans l'espoir d'être utile
» aux hommes, en général, et spécialement à sa patrie ;
» il peut aspirer à la considération publique, mais en ce
» sens seulement, qu'elle est pour lui un nouveau motif
» de se rendre utile, plutôt que la récompense des ser-
» vices qu'il a rendus. Il ne flatte ni sa patrie, ni aucun
» de ses compatriotes : il loue franchement le bien, et
» blâme le mal avec la même franchise, et voue au mé-
» pris ceux qui pour un vil intérêt déclarent sans pudeur
» la guerre à la raison et à la vérité : il n'aspire point
» dans ses écrits, à obtenir les suffrages du vulgaire stu-
» pide, dont il sait bien que l'opinion n'est jamais fondée
» sur des motifs dont on puisse s'honorer ; mais si par
» malheur il ne se trouve dans son pays que deux ou
» même qu'un seul individu dont le suffrage mérite d'être
» compté pour quelque chose, il préférera l'approbation
» tacite de ce seul juge intègre et éclairé, au vain bruit
» des applaudissemens d'une multitude ignorante, si
» flatteur pour l'oreille des sophistes (5). »

L'auteur revient ensuite sur un objet de la plus haute importance pour ceux à qui il s'adresse dans la situation présente des esprits parmi eux, l'éducation de la jeunesse ; il expose ses vues sur la formation d'une bibliothèque destinée à faire partie du principal établissement d'instruction publique. En un mot, on voit dans tout le cours de cet écrit, comme dans ceux qu'il a publiés précédem-

(5) « C'est quelque chose de bien ridicule que de voir ces hommes » qui n'ont jamais rien fait de véritable et de sensé, si fiers de l'admi-» ration qu'ils inspirent à leurs dupes. » — *Platon. Phædr.*, p. 243.

(*Note de l'Auteur.*)

Digitized by Google

ment, qu'à l'exemple du véritable philosophe dont il a esquissé le portrait, ses écrits et ses pensées sont toujours dirigés vers un but unique, le bonheur de sa patrie, et qu'il ne voit qu'un moyen de parvenir à ce but, la propagation des connaissances utiles de toute espèce.

Au reste, il paraît que son zèle patriotique, puissamment secondé par les efforts d'une foule de citoyens de tous états, soit dans l'intérieur de la Grèce, soit dans les villes d'Allemagne et d'Italie, où les Grecs sont établis en plus ou moins grand nombre, a déjà produit d'heureux résultats. Des faits qui n'étaient probablement pas parvenus à la connaissance de M. Coray, lorsqu'il écrivait le discours dont nous venons de rendre compte, et que peut-être nos lecteurs n'apprendront pas sans quelque intérêt, semblent justifier l'espoir qu'il paraît depuis si long-tems avoir conçu, et qu'il s'est constamment attaché à inspirer à sa nation. On la voit se porter aujourd'hui, comme par un élan spontané, vers les lumières et la civilisation; elle ne peut presque plus contenir le sentiment qui l'entraîne à ce noble but.

Déjà même, à Constantinople, sous les yeux d'un gouvernement autrefois si ombrageux, et rappelé apparemment aujourd'hui à des vues ou à des principes plus tolérans, il existe depuis quelque tems une école publique de Grecs, située à Courou-Tezmer, faubourg hors de la ville, et le 21 janvier de cette année, M. Etienne Dunca, né à Tyrnave en Thessalie, qui professe à Constantinople les mathématiques et la physique, de manière à mériter les applaudissemens des plus éclairés de ses compatriotes, a invité tous les grands, les ecclésiastiques et les premiers de la nation, à assister à un examen public de ses élèves. Le concours des spectateurs fut, dit-on, immense: le patriarche et les archevêques composant le synode, des curieux de tout rang et de tout état se rendirent de toutes parts à cette intéressante cérémonie; la mer, sur les bords de laquelle l'école est bâtie, était couverte de bateaux qui amenaient des lieux les plus éloignés de Constantinople des citoyens avides d'un spectacle aussi touchant que nouveau. Les élèves examinés sur l'arithmétique, l'algè-

Digitized by Google

bre et la géométrie, non pas sur des questions particulières auxquelles on les eût préparés à l'avance, mais suivant que le sort les appelait à répondre sur telle ou telle partie du cours, s'en tirèrent à la plus grande satisfaction de l'assemblée, qui ne pouvait contenir l'expression de sa joie et de son attendrissement. L'archevêque de Nicomédie, l'un des directeurs de l'école, prononça le discours de clôture, et des prix furent distribués, au nom de la nation, à ceux des élèves qui s'étaient le plus distingués. Le patriarche témoigna, dans les termes les plus expressifs, sa satisfaction aux maîtres et aux disciples, et leur donna sa bénédiction.

Quelques semaines après, une cérémonie du même genre eut lieu à Smyrne, où les élèves de M. Coumas furent interrogés publiquement sur les différentes parties des mathématiques, sur la logique et la géographie. Contrarié d'abord par les obstacles que lui avaient suscités quelques hypocrites et quelques fanatiques, il est parvenu à en triompher par l'ascendant que donnent presque toujours un caractère ferme, un zèle ardent et reconnu pour le bien public, et des lumières supérieures (6). Cet examen, qui a duré une semaine, a été constamment suivi par une affluence si nombreuse de spectateurs de toutes les classes, que les bâtimens de l'école pouvaient à peine les contenir; l'évêque, à la tête de son clergé, n'a cessé d'encourager par sa présence et par ses applaudissemens les talens et les efforts du maître et des élèves, et a prouvé ainsi que le véritable amour de la religion s'allie dans les ames honnêtes avec celui de la science, parce que l'une et l'autre sont des bienfaits pour l'humanité. C'est au milieu de ces séances où la joie de voir les lumières rappelées enfin dans leur antique séjour, se manifestait tantôt par de bruyans

(6) Il paraît que les agens diplomatiques du gouvernement anglais n'ont pas rougi de jouer dans cette petite circonstance le rôle de délateurs, et qu'ils ont cherché à alarmer les Turcs sur cette espèce d'essor que prend la nation grecque. A quel degré de bassesse la fureur de nuire peut faire descendre des hommes qui pourtant sont sans doute fiers de leur rang et de la civilisation de leur patrie!

Digitized by Google

applaudissemens, tantôt par un silence d'attendrissement, où tous les yeux mouillés de larmes exprimaient d'une manière encore plus vive les sentimens dont on était animé ; c'est dans un de ces momens qu'un vieillard, frappé des avantages qu'offrait cette intéressante institution, s'écria avec enthousiasme : « O Dieu ! c'est » une seconde raison que tu donnes à l'homme. »

J'ai cru pouvoir donner quelque étendue à ces détails puisés dans des lettres écrites par des témoins oculaires des faits que je raconte, parce qu'il m'a semblé que ces faits ne seraient pas tout-à-fait déplacés dans un journal spécialement consacré à suivre et à signaler les progrès de l'esprit humain dans tous les genres de connaissances et dans tous les pays. Si pourtant quelques personnes ne me trouvaient pas suffisamment justifié par cette considération, j'oserais leur rappeler cet adage si connu, et qui exprime un sentiment dont on ne saurait trop se pénétrer :

Homo sum : humani nihil à me alienum puto.

THUROT.

DU VRAI DANS LES OUVRAGES DE LITTÉRATURE, *ou* Commentaire sur ce texte : *Rien n'est beau que le vrai.*

SUITE ET FIN DE L'ARTICLE (1).

LA première de ces trois propositions (savoir : Que la nature du vrai, soit positif, soit idéal, dans les différens ouvrages littéraires, doit être déterminée par la nature même de chaque ouvrage) n'a presque besoin que d'être énoncée pour être admise.

Il est évident, en effet, que dans un ouvrage *historique* c'est la vérité *des faits* qu'on exige d'abord ; que dans un ouvrage *didactique* c'est la vérité *des principes*.

Nous avons parcouru précédemment les différens genres *de vrai* ; il semble qu'il faudrait à présent parcourir les différens genres d'*ouvrages*, pour assigner à chacun le genre particulier de vrai qui lui convient.

---

(1) Voyez le *Mercure* du 2 juin 1810, pages 286 et suivantes.

Digitized by Google

Mais comment les parcourir avec méthode, si l'on ne commençait d'abord par les classer? or, rien n'est moins facile que de classer exactement cette immense variété des productions de l'esprit humain. La nature, toute infinie qu'elle est, a pourtant mis un ordre visible, une régularité marquée dans ses ouvrages; ils prêtent à une méthode d'arrangement plus ou moins exacte, quoiqu'il y ait toujours, dans chaque genre, quelque espèce qui se refuse à tel ou tel système de classification; mais pour les ouvrages des hommes, ils diffèrent entre eux presqu'autant que les individus; on les classe, sans doute, et c'est la science du bibliothécaire; mais la même classe en renferme qui n'ont de ressemblance que par le titre. Soit que l'on considère le fonds des ouvrages, la forme qui leur est donnée, le style et le ton dont il sont écrits, combien y en a-t-il qui semblent appartenir à plusieurs classes à-la-fois? Le *Télémaque*, par exemple, est-il un poëme ou un roman? le *Discours sur l'Histoire universelle* appartient-il au genre historique ou au genre oratoire? Les *Lettres Provinciales* sont-elles un ouvrage de théologie? oui, si l'on s'en tient aux sujets qu'elles traitent. Sont-elles *du genre épistolaire?* le titre et la forme semblent l'indiquer: mais ne sont-elles pas plutôt une *critique* des ouvrages de quelques jésuites, ou même une *satire* amère de l'esprit de cette société autrefois célèbre? Le ton et le style en font un ouvrage *polémique*. *L'Histoire naturelle de Buffon* est un ouvrage de science; mais l'auteur, cédant à l'inspiration de son génie éloquent, en a fait souvent un ouvrage d'imagination; vous y lirez, par exemple, un morceau qui semble avoir été emprunté à Milton, et que vous retrouverez à peu près dans le huitième livre du *Paradis Perdu*; c'est le récit que fait le premier homme des premières sensations qu'il a éprouvées un moment après la création (2). Il ne faudra pas demander à Buffon, en cet endroit, le même genre de vérité qu'il a dû mettre dans la description physique des êtres naturels.

Nous n'avons pas besoin, pour la question qui nous occupe, de faire et de suivre une distribution systématique de tous les ouvrages littéraires; les belles-lettres sont un instrument universel, aussi flexible qu'étendu; elles

(2) Hist. nat. de l'homme. *Des sens en général.* Milton's Paradis Lost, Book VIII.

Digitized by Google

s'appliquent à toutes les connaissances ; elles s'adressent à toutes les facultés de l'entendement, à la mémoire, au jugement, à l'imagination ; elle ne s'adressent pas moins aux passions, aussi sont-elles un moyen et non pas une fin ; aussi n'est-il pas possible de concevoir ce que ce serait que de *la littérature pure*, à moins qu'on ne veuille supposer qu'il puisse y avoir des discours ou des écrits qui ne roulent sur rien ; s'il s'en trouvait, par malheur, il faudrait les comparer à des ballons peints de couleurs brillantes et pleins de vent, véritables jouets à laisser aux enfans.

Mais, puisque nous cherchons quel est le genre de vrai, soit positif, soit idéal, qui convient aux différens genres d'ouvrages, essayons du moins de classer d'une manière générale les ouvrages et les écrits de toute nature, afin de faciliter notre recherche.

Nous trouverons d'abord, comme le maître de philosophie de M. Jourdain, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers ;

Ensuite, que tous les ouvrages peuvent être compris sous ces trois grandes divisions, poésie, histoire, philosophie ;

Et en appliquant à chacune de ces divisions les principes que nous avons développés précédemment, on trouvera que dans la poésie c'est *le vrai idéal* qui domine ;

Que dans l'histoire, *le vrai matériel*, pour ce qui concerne les faits, est de rigueur ;

Que dans la philosophie enfin, c'est encore *le vrai positif* qui est nécessaire.

Aux deux extrémités de la liste immense d'ouvrages compris dans ces trois grandes divisions, on pourra placer d'un côté le poëme épique, comme l'ouvrage où il doit y avoir le plus de vrai idéal ; et de l'autre, un ouvrage didactique sur les mathématiques, comme l'ouvrage où le vrai positif doit régner le plus exclusivement.

De toutes les sciences, en effet, ce sont les mathématiques qui sont les plus exactes, ou plutôt elles ne sont qu'exactitude rigoureuse ;

Et de tous les ouvrages, ce sont ceux qui sont consacrés à l'enseignement, dans lesquels il est le moins permis de s'écarter du *vrai positif* ; car on ne peut enseigner trop exactement ; on ne peut être trop en garde contre les expressions fausses, équivoques, obscures qui peuvent nuire à l'intelligence des principes et des règles qu'on expose.

Digitized by Google

Dumarsais pousse, à cet égard, le scrupule fort loin ; il veut « que dans le style didactique, c'est-à-dire, lorsqu'il s'agit d'enseigner, on use avec beaucoup de réserve, d'expressions figurées ; je n'aime pas, dit-il, que l'on dise en grammaire que *le verbe gouverne*, *veut*, *demande*, *régit*, etc. (3). »

Il est bien vrai, à la rigueur, que la partie d'oraison, le mot, qui s'appelle *verbe*, n'a point de volonté, qu'il ne régit rien, qu'il ne demande pas ; mais cette expression abrége ; le maître, au lieu de dire à son écolier qu'en latin le complément direct du verbe actif ou transitif se met le plus souvent à l'accusatif, lui dit que ce verbe veut après lui l'accusatif, gouverne l'accusatif ; et l'écolier comprend bien que c'est une expression figurée ; et l'on peut, pour plus d'exactitude, l'avertir encore que c'est une figure dont on se sert, un terme qui appartient au *vrai idéal*.

Mais enfin toute expression figurée, toute métaphore contenant une comparaison, et toute comparaison manquant nécessairement d'exactitude un peu plus ou un peu moins, il est certain que toute métaphore, toute figure de mots renferme quelque chose de positivement faux, et par cette raison Dumarsais fait bien de recommander beaucoup de circonspection à employer les expressions figurées dans le style didactique.

Il ne faut pas moins prendre garde à leur emploi dans le raisonnement ; c'est un sophisme qui n'est pas très-rare que celui qui résulte de l'équivoque prise du sens figuré substitué au sens propre, et réciproquement.

Les lis ne filent point, dit l'évangile ; et comme le royaume de France avait autrefois pour armoiries des fleurs de lis, nos vieux publicistes avaient conclu théologiquement que la loi salique, en France, était prise de l'Évangile.

Je me souviens d'avoir lu une *Dissertation sur l'état des Sciences dans le moyen âge*, dans laquelle l'auteur voulait repousser l'imputation d'ignorance faite à ces dix siècles écoulés depuis le cinquième jusqu'au quatorzième. Pour cela, il employait une métaphore ; et il disait : il faut s'entendre sur ce que c'est que *tems de ténebres* et *tems de lumieres* ; ce n'est pas un tems de *ténebres* que celui où un peuple a pu se donner des lois équitables qu'il aime et qu'il observe, où les mœurs sont bonnes, les

(3) *Encyclopédie*, au mot *Abstraction*.

Digitized by Google

habitudes bien réglées, la vertu en honneur et le vice méprisé, etc.... Il est évident que tout cela est étranger à l'*état des sciences*; et qu'en accordant que les lois fussent équitables, les mœurs pures en Europe dans le moyen âge (ce qu'on pourrait bien contester d'après l'histoire), il ne s'ensuivrait pas que les sciences y fussent aussi cultivées et portées au même degré qu'elles le sont de nos jours. Mais revenons.

C'est dans la poésie, et sur-tout dans la haute poésie, que dominera *le vrai ideal.*

Ce sera dans les ouvrages de raisonnement, et sur-tout dans ceux consacrés à l'enseignement, qu'il sera le moins permis de s'écarter du *vrai positif*.

Entre ces deux extrêmes, on pourra classer toutes les différentes natures d'ouvrages, et suivant qu'ils se rapprocheront plus ou moins de l'un ou de l'autre, reconnaître quel est le genre de vrai qui leur convient le mieux.

Il ne leur conviendra même pas toujours exclusivement; car il y a, par exemple, des ouvrages didactiques et philosophiques, écrits en vers; l'*Art poétique* et les *Epîtres morales* de Boileau ne sont pas moins consacrés au *vrai positif*, pour le fonds des choses, qu'elles ne sont ornées du *vrai idéal* dans l'exécution et dans les détails.

Aussi avons-nous dit que les parties différentes d'un même ouvrage admettent, exigent même différentes sortes de vrai.

Dans un poëme, l'invention principale, la grande machine, si l'on peut ainsi s'exprimer, est à la libre disposition du poëte; c'est là que son génie se déploie, qu'il trouve, qu'il dispose les événemens, qu'il fait agir et parler à son gré ses personnages, en observant seulement de suivre et d'imiter la belle nature; mais dans les parties subordonnées, dans les récits, dans les descriptions, ce ne sera plus seulement de la vérité qu'on exigera de lui, ce sera de l'exactitude; ainsi il ne lui serait pas permis de mettre des canons et des bombes dans les batailles de Charlemagne; la raison l'oblige à se conformer à l'état des arts, des mœurs, de la civilisation chez le peuple et chez les héros qu'il met en scène.

Les partisans d'Homère lui ont fait un grand mérite de ce genre d'exactitude; on pourrait même dire et prouver qu'ils ont quelquefois à ce sujet exagéré les éloges. Homère, ont-ils dit, était grand anatomiste, excellent géographe; il savait comment on doit panser une plaie; il décrit même

Digitized by Google

avec exactitude le procédé suivant lequel on dore les cornes d'un bœuf, etc. Mais si Homère n'avait point eu d'autre talent, il serait un poëte fort instruit pour son tems, mais ne serait pas un grand poëte.

Lorsqu'il raconte la fable de Polyphème, et celle des vents renfermés dans un outre, et donnés à Ulysse par Eole, et celle des compagnons du roi d'Ithaque changés en pourceaux, et puis rendus à la condition d'hommes, il fait assurément des contes à dormir debout, et il n'y a pas là un mot de vérité *exacte;* mais encore y a-t-il la vérité *relative* qui suffit dans des fables, et le jugement séduit consent à s'en amuser avec l'imagination.

Quand ce même Homère donne à ses héros des mœurs de cannibales, quand il leur prête des discours féroces, par exemple, quand Idoménée fait des plaisanteries (d'assez mauvais goût, en vérité) à Othryonée qu'il vient de tuer, quand Achille frappe de son épée le jeune Tros, qui à genoux lui demande grace, et que le poëte fait compliment à son héros de ce qu'il n'était pas homme à se laisser attendrir, mais furieux jusqu'à la rage, j'avoue que ce *vrai idéal* ne me paraît pas heureusement choisi; et je pardonnerais plus volontiers à Homère quelqu'inexactitude géographique ou physique, que ces fautes contre la nature morale, contre l'humanité.

Il faut donc bien se garder de confondre l'*exactitude* avec le *vrai;* la première doit régner dans les récits de faits, dans les descriptions; l'autre dans les caractères, dans les sentimens, etc.

Cependant, tel homme accoutumé aux études mathématiques, aux recherches scientifiques, rempli d'ardeur pour ce genre de travaux et d'amour pour les vérités exactes et positives, sentant bien d'ailleurs que l'étude des sciences n'a point refroidi en lui l'imagination, cet homme, quoique doué de beaucoup d'esprit, et d'un bon esprit, pourra commettre cette erreur, d'étendre aux ouvrages littéraires de tout genre ce mérite de l'exactitude, qu'il regarde comme le plus grand de tous, et qui est en effet le premier mérite de ses travaux habituels; il ira jusqu'à penser que le précepte de Boileau : *Soyez vrai* équivaut à celui-ci : *Soyez exact;* il confondra en un mot le mérite de l'*exactitude* avec celui de la *vérité;* et paraîtra croire qu'une scène bien imaginée, bien filée et bien écrite dans une tragédie de Racine, appartient au même genre de vérité que la solution d'un problème de mathématiques, ou

Digitized by Google

ou la conséquence bien déduite d'une expérience de physique.

S'il trouve des erreurs de physique dans des ouvrages de littérature, il ne s'en tiendra pas à les réfuter sous le point de vue scientifique; il en induira que ces erreurs diminuent, effacent même le mérite littéraire de ces ouvrages; et en cela, il commettra lui-même une erreur, et tombera dans une confusion d'idées.

Il faut savoir séparer, par exemple, dans Lucrèce, le physicien du poëte; si la physique eût été plus avancée lorsque Lucrèce a écrit, en eût-il été un plus grand poëte pour cela? Non, assurément. Ces deux mérites sont très-différens. Pourquoi les confondre et vouloir n'en faire qu'un?

Tout ce qui est beau doit être vrai; mais tout ce qui est vrai n'est pas beau pour cela.

Dans la première de ces deux propositions, entendez par le mot de vrai, le vrai relatif, le vrai idéal, et non pas le vrai positif et absolu. Car il est bien évident que les beautés poétiques ne résultent pas, pour la plupart, d'une vérité exacte; qu'au contraire même, elles naissent le plus souvent d'heureuses fictions, d'inventions nouvelles dans le fonds des mœurs ou dans les expressions.

Mais il faut ajouter que ces fictions, que ces inventions hardies de l'imagination, doivent être approuvées par le jugement; c'est ainsi qu'elles deviennent *vraies*; c'est cette vérité qui rend si admirables les *hardiesses judicieuses*, comme Boileau les appelle, des Homère, des Platon et des Démosthène.

Que tout ce qui est vrai ne soit pas beau, c'est ce qui n'a pas besoin de preuves. Qui a jamais dit que cette proposition éminemment vraie : *il fait jour à midi*, fût éminemment belle?

Il est possible, et c'était l'avis de Voltaire, qu'Archimède et Newton aient eu autant d'imagination qu'Homère et que Voltaire lui-même : mais les découvertes des deux mathématiciens ne sont pas belles comme l'Iliade, ni comme Mahomet, Mérope ou Zaïre. La solution d'un problème difficile peut faire pleurer de joie celui qui la trouve; elle peut causer une admiration vive aux savans et même aux ignorans; mais elle ne parlera pas à tous les cœurs; elle n'électrisera point les hommes et ne les entraînera point malgré eux, comme un morceau de poésie ou d'éloquence.

« J'assistais un jour, dit Voltaire, à une tragédie auprès

Digitized by Google

„ d'un philosophe; que cela est beau! disait-il. Que trou-
„ vez-vous-là de beau? lui dis-je. C'est, dit-il, que l'au-
„ teur a atteint son but. Le lendemain, il prit une méde-
„ cine qui lui fit du bien. Elle atteint son but, lui dis-je;
„ voilà une belle médecine! Il comprit qu'on ne peut pas
„ dire qu'une médecine est belle, et que pour donner à
„ quelque chose le nom de *beauté*, il faut qu'elle nous
„ cause de l'admiration et du plaisir. Il convint que cette
„ tragédie lui avait inspiré ces deux sentimens, et que
„ c'était-là le *to kalon*, le beau. „

Que si l'on nous dit qu'après tout, ce qui sort des têtes humaines est toujours le produit des facultés de l'homme; que c'est toujours avec de la mémoire, de l'imagination et du jugement, que l'on compose et les ouvrages qui sont du domaine du *vrai idéal*, et ceux qui appartiennent plus particulièrement au *vrai positif*; que si dans les uns l'imagination doit dominer, et dans les autres le jugement exercer un empire plus sévère, il n'en existe pas moins, entre tous ces ouvrages, des points de rapprochement et quelque chose de commun, nous répondrons que cela est vrai; qu'il serait absurde de prétendre qu'un historien, qu'un savant ne dût jamais faire usage de son imagination, et encore plus absurde de dire qu'un poëte pût jamais se passer de jugement. Il faut bien que les ouvrages portent l'empreinte de toutes les facultés humaines réunies, mais à différens degrés dans chacun de ces ouvrages et selon leur nature. Il ne s'en suit pas delà que le genre de vérité qu'exigent particulièrement les uns, soit le même que celui qui convient aux autres.

Tenons donc pour certain, pour évident, que Boileau, en recommandant aux poëtes *le vrai*, n'a voulu parler que du vrai relatif et idéal, qu'encore une fois, il faut distinguer du vrai positif et matériel;

Que le *vrai positif* règne dans l'histoire, dans les sciences exactes et naturelles; qu'on l'emploie à instruire les hommes par les leçons du passé et de l'expérience; à perfectionner les arts, à améliorer l'existence physique dans les sociétés humaines;

Le *vrai idéal* servira à rendre les hommes eux-mêmes plus heureux en les rendant meilleurs, en s'adressant à leur imagination, en élevant leurs ames, en leur inspirant des passions nobles et utiles, en dirigeant ou calmant celles qui peuvent nuire, enfin, en faisant admirer, aimer et

Digitized by Google

imiter tout ce qui est véritablement beau et bon, tout ce qui porte l'empreinte de la raison, de la loyauté et de la vertu.

ANDRIEUX.

ELISA ET ALBERT.

ANECDOTE SUISSE. (Suite.)

NOUS avons laissé Albert feignant d'être malade pour se dispenser d'aller chez les Mesner, et l'étant assez au moral pour en imposer à ses gens; ses amis envoyaient demander deux fois par jour de ses nouvelles. Mais au bout de quelques jours il en apprit une bien terrible, qui le força de sortir de sa retraite; le bon M. Mesner fut subitement frappé d'une attaque d'apoplexie : elle ne fut pas foudroyante, il vivait encore, mais on avait peu ou point d'espoir de le conserver. Le billet par où Mlle Gertrude lui apprenait ce cruel accident, était, comme on le comprend, extrêmement triste, mais il semblait annoncer encore un autre malheur, une cause à cette attaque si soudaine, sur laquelle elle ne s'expliquait pas; elle se contentait de le conjurer de venir à leur secours, de se faire porter s'il n'était pas assez bien pour sortir, son pauvre frère ne cessant de le demander. Il ne balança pas un instant; le devoir, l'amitié, la reconnaissance, tout lui faisait une loi d'obéir et de mettre de côté l'embarras de sa position.

Il arrive. L'état de M. Mesner jetait sa fille dans une douleur, qui, pour ce moment, anéantissait tout autre sentiment; à peine put-elle s'informer de sa santé; elle était défigurée par ses larmes, et Albert aurait eu peine à la reconnaître. Il ne pouvait se présenter à elle dans cet instant douloureux qu'avec les témoignages du plus tendre intérêt, de manière que tout naturellement ils tinrent la conduite que faisaient naître les circonstances; la tristesse du jeune homme était aussi naturelle, qu'elle eût été extraordinaire dans tout autre moment. Il s'approcha du lit du mourant, qui parut se ranimer à sa vue : Venez, mon ami, dit-il avec beaucoup de peine; apprenez ma situation. Il y a quatre jours que je vous promis ma fille Elisa, j'aurais voulu joindre à ses vertus le trône du monde pour vous l'offrir; ma fortune au moins était belle, mais qu'est-ce que la solidité des biens périssables? Je suis ruiné, mon

Digitized by Google

ami, voici la lettre qui m'apprend que tous mes fonds dans les Etats-Unis (et c'est tout ce que je possède à-peu-près) sont entraînés dans une banqueroute énorme. Ma santé déjà chancelante n'a pu soutenir ce coup, il m'a frappé à mort; ainsi ce n'est plus pour moi que je regrette cette fortune, c'est pour les enfans chéris à qui je voulais la laisser : mais je vous connais assez, mon cher Albert, pour mourir bien tranquille. Quant à votre père, c'est un autre moi-même, et je sais que ma fille ne lui en deviendra que plus chère. Mais j'ai la même opinion de vous, bon jeune homme; vous aimez mon Elisa, je vous la remets donc en toute confiance, et je crois vous donner au moins autant que je vous avais promis.

Elisa, fondante en larmes, était de l'autre côté du lit de son père, et le soutenait; elle n'eut pas l'air d'entendre ce qu'il venait de dire; mais Albert ne l'avait que trop entendu, il ne sentait que trop que le moment du refus était passé. Donne-moi ta main, ma fille, continua le mourant; donne-moi la tienne, Albert, et elles se trouvèrent réunies entre ses mains déjà glacées. Je vous donne ma bénédiction, mes chers enfans : puisse ce moment solennel où vous la recevez, se retracer à votre pensée et vous rendre vos nœuds plus chers et plus sacrés! Le trouble, la douleur, l'excès de l'émotion, tout contribuait à rendre Albert immobile et incapable de résister à rien. A-t-on averti le pasteur de notre église, ma sœur? dit ensuite le moribond, je sens que je m'affaiblis. Mlle Gertrude répondit qu'il attendait au salon. On le fit entrer. « Monsieur le pasteur, lui dit-il, voilà mes enfans que je voudrais avoir la consolation d'unir aux autels avant que d'expirer; vous voyez l'état où je suis, tâchez de nous procurer une dispense des bans, vu la circonstance, et demain vous bénirez leur mariage : Dieu me fera peut-être la grace de conserver ma vie jusqu'à ce que j'aie embrassé Albert comme un fils. Le pasteur promit tout; la seule difficulté était l'absence du père de l'époux, mais il fut aisé de prouver par ses lettres, qu'il avait lui-même demandé la main d'Elisa. On agit donc en son nom, et le lendemain matin, comme M. Mesner l'avait désiré, le triste couple, qui ne l'avait pas quitté un instant, se rendit à l'église qui touchait à la maison, accompagné de la tante Gertrude. Ce fut au milieu des pleurs et des sanglots de la tante et de la nièce que le pauvre Albert, dont la douleur, pour être plus calme, n'en était que plus profonde, reçut la main de sa

Digitized by Google

jeune épouse ; ni son cœur, ni sa bouche ne prononcèrent le serment que tant de fois il avait juré à son Emilie de ne prononcer que pour elle ; une seule inclinaison de tête fut le seul signe de consentement qu'il donna. Ils revinrent auprès du lit de leur père agonisant ; il étendit sur eux ses mains défaillantes, et les bénit encore. Pénétrés de cette scène de mort, dont ils étaient les témoins, ils s'oublièrent complétement eux-mêmes. La jeune Elisa était plus touchante qu'il n'est possible de l'imaginer ; sa tête virginale était encore entourée d'une couronne de roses blanches, que sa jeune sœur avait posée sur ses cheveux noirs, au moment où elle entrait à l'église. Cette coiffure de circonstance, les larmes dont son visage était inondé, sa pâleur, sa maigreur lui donnaient absolument l'air d'une victime ; triste augure qui ne fut que trop vérifié. Albert, abîmé dans ses tristes pensées, ne songeait pas à elle, lorsque la porte s'ouvrant tout-à-coup leur présenta M. Elman. La nouvelle de la banqueroute était parvenue jusqu'à lui, et connaissant les affaires de son ami, il n'avait pas douté qu'il n'y fût enveloppé : sachant combien il pouvait lui être utile dans une telle circonstance, il avait volé à son secours, et venait d'apprendre, en arrivant dans la ville, qu'il ne le reverrait que dans un état désespéré : il vola chez le malade, même sans passer chez lui, et fut satisfait lorsqu'en entrant il vit Albert à côté du lit du mourant. Dès que son fils l'aperçut, il courut à lui d'un air égaré, et se jetant dans ses bras : « Soyez content, mon père, lui dit-il, Elisa est ma femme, elle est votre fille, et je me meurs. » En effet, il resta sans connaissance dans les bras de M. Elman, qui l'empêcha de tomber et le posa sur un sopha. Qui peindra l'horreur de ce moment ? ce fut celui qui termina l'agonie de M. Mesner ; ses yeux se fixèrent sur son ami, avant de se fermer ; il lui tendit la main, lui montra de l'autre sa fille à demi évanouie, aussi sur le lit de mort, et il expira. Mlle Gertrude cherchait à ranimer Albert, dont le corps avait succombé sous le poids des agitations de son ame ; il revint à lui, mais dans un état effrayant de fièvre et de délire ; on fut obligé de le transporter chez lui, on le mit au lit, et bientôt il fut dans la situation la plus alarmante.

Elisa n'était guère mieux : cet hyménée, environné des ombres de la mort, l'effrayait plus qu'il ne la calmait ; elle avait joui si peu et d'une manière si troublée de l'espoir d'être aimée, que ce ne pouvait être une consolation pour

Digitized by Google

elle. Sans doute Albert avait montré pour un malheur qui ne le regardait pas personnellement, une sensibilité qui prouvait son intérêt, mais elle n'en avait que cette seule preuve; pas un mot, pas une seule expression de tendresse ne l'en avait assurée; rien dans sa conduite avec elle n'avait annoncé cette passion dont on l'avait flattée. Son sentiment à elle était craintif et timide; il aurait eu besoin, pour oser se montrer, de quelque encouragement, et elle n'en avait reçu aucun. Au moment où ils revenaient de l'église, le domestique d'Albert lui avait remis une lettre: il était resté en arrière pour la lire; rappelé ensuite par la tante, qui voulait le présenter au mourant, il les avait rejoints comme hors de lui: son père était entré l'instant après, et il avait perdu toute connaissance. Elisa n'avait aucun soupçon sur cette lettre; elle croyait qu'elle était de son père, qui le prévenait de sa prochaine arrivée. Mais n'aurait-il pas pu le lui dire? N'avait-il donc aucun sentiment à partager avec elle? Accablée de trois nuits passées debout et dans les larmes, elle s'était mise aussi dans son lit, et dans les momens où elle ne s'occupait pas de sa douleur, elle repassait dans son esprit toutes les circonstances de cette terrible journée, où elle venait de perdre un père et de trouver un époux, et son cœur était toujours plus oppressé. Pauvre Elisa! combien elle eût été plus malheureuse encore, si elle avait su ce que c'était que cette lettre, qui donnera la clé de la cruelle angoisse du pauvre Albert! Elle était d'Emilie, et voici ce qu'elle contenait.

« M'aimes-tu encore, Albert? n'as-tu pas trahi des serments tant de fois répétés? Non, je connais ton cœur et je suis sans crainte. Ton Emilie est encore à toi, et à toi seul au monde. Combien je m'abusais quand j'ai cru pouvoir t'oublier et te sacrifier au devoir! tous mes efforts n'ont abouti qu'à me prouver la force de la passion qui m'entraîne, et qui doit fixer ma destinée. *Prompte réponse* à l'adresse que je joins ici; et si tu es ce que j'ai cru, par le courrier suivant tu apprendras, ou tu retrouveras ton Emilie pour ne plus la quitter. »

EMILIE DE VALCÉ.

On comprend sans peine à quel point Albert fut bouleversé en recevant cette lettre, au moment même où il venait de former le lien qui le séparait à jamais d'Emilie. Son trouble, son désespoir fut-il mêlé d'un sentiment de bonheur de retrouver fidèle celle qu'il aimait si passionné-

Digitized by Google

ment? Nous croyons de bonne foi qu'il l'ignorait lui-même, et qu'il ne pouvait se rendre raison d'aucun de ses sentimens, tant ils étaient tumultueux. Le spectacle de mort dont il fut témoin l'instant d'après, fit un moment de diversion cruelle; mais nous avons vu comme à l'arrivée de son père il succomba sous le poids de ses sensations douloureuses. Pendant plusieurs jours il eut le bonheur d'être dans un état complet de délire, dans lequel il n'avait nulle idée de sa situation. Mais combien celle de son père était déchirante! son fils unique et chéri sur le bord du tombeau, lui reprochant sans cesse dans ses rêveries d'en être la cause, et d'avoir détruit le bonheur de sa vie, faisant le serment de ne jamais revoir l'épouse à laquelle on l'avait lié malgré lui, et que son cœur avait rejetée. Quel parti prendre? Que dire à cette jeune femme abusée? Comment lui justifier l'éloignement où on la tenait d'un mari mourant, dont huit jours avant on l'assurait qu'elle était adorée? Elle ne cessait d'en parler à sa tante, de la conjurer de la conduire auprès de son cher Albert; ce n'était qu'en lui rendant les soins d'une tendre épouse, qu'en lui consacrant une vie inutile à présent à son père, qu'elle pourrait trouver quelque consolation à sa douleur.

La bonne Gertrude était, hélas! plus au fait que personne de la cruelle situation de sa nièce; on se rappelle que ce fut elle qui soigna Albert lors de son évanouissement. En lui ouvrant sa veste pour lui donner de l'air, la lettre d'Emilie qu'il avait cachée dans son sein tomba: elle n'y fit d'abord aucune attention, et posa ce papier sur la cheminée; mais, lorsqu'il fut parti, elle le lut, et tout ce qui s'était passé lui fut expliqué; elle se garda bien d'en parler à sa nièce, mais au désespoir elle-même, ne sachant comment agir dans une circonstance aussi critique, n'osant se fier à ses propres lumières, elle se rendit chez M. Elman, et lui fit demander un entretien particulier, qui ne lui fut pas refusé. Leurs cœurs étaient trop à l'unisson pour ne pas s'entendre; elle lui épargna des reproches inutiles, qu'il ne s'épargnait pas à lui-même, et ils s'occupèrent de concert à chercher quelques remèdes aux maux de leurs enfans. M. Elman prononça le mot de divorce; ce mariage avait été célébré si promptement qu'il y aurait eu peut-être moins de difficulté; mais Gertrude savait que sa nièce en mourrait peut-être de douleur; il fallait au moins lui laisser l'espoir pour la soutenir. Elle repoussa donc cette idée, et lorsqu'elle eut montré à son ami la lettre qu'elle avait

Digitized by Google

trouvée, il en fut encore plus éloigné qu'elle : jusqu'alors il avait ignoré le nom de celle qui inspirait à son fils une passion aussi violente, il l'apprit avec un vif sentiment de colère. D'après la correspondance qu'il soutenait avec ses parens de Lyon, il connaissait de réputation Mme Emilie de Valcé ; il frémit en apprenant qu'elle était encore libre, et ne se consola qu'en pensant que son fils ne l'était plus. Son amie lui ayant dit le moment où Albert avait reçu cette lettre, et qu'il avait à peine eu le tems de la lire, il espéra qu'il aurait du moins oublié l'adresse qui y était jointe ; et pour ne laisser aucune trace qui pût le conduire à cette femme, il brûla la lettre et l'adresse ; son amie et lui se promirent mutuellement de garder ce secret. Pour éloigner encore plus sûrement son fils de cette dangereuse coquette et pour sortir d'embarras, M. Elman eut l'idée de faire partir Albert, dès qu'il serait rétabli, pour Philadelphie ; les affaires de son beau-père, dans un moment aussi désespéré, exigeaient la présence de quelqu'un de confiance ; quoi de plus naturel aux yeux du monde que son gendre en soit chargé, et que sa femme si jeune, si délicate, si abattue, ne le suive pas ! Dès qu'il sera parti, elle viendra vivre avec moi comme ma fille, dit M. Elman, et nous attendrons du tems quelque heureux changement.

Cette idée répandit un peu de baume dans leur ame ; une longue séparation de son fils, qui lui aurait paru si cruelle quinze jours plus tôt, lui paraissait dans ce moment une inspiration du ciel ; mais il était pénétré de ce qu'allait éprouver Elisa, quoique M. Elman eût l'espoir d'engager Albert à prendre congé d'elle. Ma nièce, lui dit son amie, est trop sensible et trop pénétrante pour qu'on puisse lui cacher en entier la vérité ; mais elle est ferme, résignée, et j'ose me flatter que sa tendresse et sa confiance en moi rendront mes soins efficaces : elle perd son époux, mais elle va retrouver le plus tendre des pères, et dans ce moment elle sentira ce bonheur. Mon ami, c'est à nous deux à savoir adoucir le coup affreux que ce jeune et sensible cœur va éprouver. Ils convinrent en se séparant que M. Elman profiterait du premier moment calme pour faire sa proposition à son fils, et que Mlle Gertrude y préparerait tout de suite Elisa.

Cette tâche était trop difficile pour qu'elle l'entreprît sans une vive émotion. Sous un extérieur indolent et froid, Elisa cachait le caractère le plus tendre et le plus sensible. Elle avait joui jusqu'à cet instant du sort le plus heureux.

Digitized by Google

Adorée de tout ce qui l'entourait, elle n'avait ressenti que des impressions douces ; et tout d'un coup les malheurs les plus cruels se réunissaient pour l'accabler. Sa tante sentait tout le danger d'une telle situation ; elle ne connaissait sa nièce qu'au sein du bonheur; qui lui répondait que cette ame si tendre aurait assez de force pour résister à tant de douleurs? Les vertus qui brillaient en elle depuis son enfance, et qui, loin de s'attiédir, n'étaient devenues que plus actives, lui donnaient bien la preuve d'une ame généreuse et noble, mais ne lui en donnaient aucune d'un esprit courageux. Elle ne pouvait prendre le tems de réfléchir; il fallait agir au plus tôt; car elle voyait que le refus de la laisser aller auprès de son mari, la mettait dans un état violent. Elle pensa qu'il valait mieux peut-être frapper d'abord Elisa du danger de la vie d'Albert, que de sa répugnance, ce malheur étant plus dans la nature que celui de la haine d'un homme qu'on vient d'épouser et qu'on adore; elle espéra que le désespoir de craindre sa mort aurait des suites moins funestes, et que pouvant s'y livrer en entier, elle en éprouverait plus de soulagement. Ce moyen d'ailleurs était plus facile, demandait moins de précautions, et laissait encore quelque espoir; au lieu que, dans l'autre cas, son ame éperdue éprouverait une affreuse amertume, sans aucune consolation, et cette bonne tante en redoutait les suites. Elle suivit donc cette marche, et ce qu'elle avait prévu arriva. Elisa crut ce qu'on lui dit, et se livra à toute sa douleur, sans vouloir supposer cependant qu'il n'y eût plus de ressource : sa tante lui dit alors que le peu qui en restait, dépendait de la tranquillité parfaite où le malade devait être dans son état de crise; que le médecin avait ordonné que personne n'approchât de lui que les gens chargés de le servir, et que son père même s'en abstenait, la moindre émotion pouvant le tuer à l'instant même. Il fallut bien céder à cette crainte, et la désolée Elisa fut obligée de se contenter de ses vœux et de ses prières pour que son Albert lui fût rendu.

Hélas! ils ne furent pas exaucés; dès que la fièvre s'abattit, il se rappella d'abord comme un songe, ensuite plus distinctement tout ce qui s'était passé; la lettre d'Emilie avait fait une telle impression sur lui, que quoiqu'il l'eût parcourue très-rapidement une seule fois, il s'en rappelait jusqu'au moindre mot : *prompte réponse*, disait-elle en finissant; il frémit, et ouvrant brusquement son rideau, il demanda à sa garde depuis combien de jours il était là,

Digitized by Google

C'était une femme qui l'avait nourri et qui le chérissait; elle commença par pleurer de joie de ce qu'il la reconnaissait, et lui dit qu'il y avait quinze jours qu'il était entre la vie et la mort. Dieu! quinze jours! — Il s'informa ensuite d'un papier qu'on avait dû trouver sur lui. Elle seule l'avait déshabillé et mis au lit, elle l'assura qu'elle n'avait vu aucun papier; il se leva, chercha partout lui-même, ne trouva rien, et fut au désespoir; car, s'il se rappelait du contenu de la lettre, il ne savait pas un mot de l'adresse qu'il n'avait pas même lue. Son père, averti qu'il s'était fait une crise et qu'il était mieux, vint auprès de lui; Albert n'avait aucune idée que sa lettre fût tombée entre ses mains, et rien ne put la lui donner. M. Elman profitant du désir que son fils avait de s'éloigner, lui parla de son projet d'un voyage aux Etats-Unis pour les affaires de M. Mesner. Albert l'accepta avec transport, mais demanda à partir dès le lendemain; son père n'y put consentir dans l'état de faiblesse où il était encore; il lui demanda d'attendre pendant huit jours au moins le retour de ses forces, et de les employer à faire les préparatifs de son voyage, et à prendre congé de sa jeune femme. — De ma femme! répéta Albert à demi-voix avec un mouvement de rage; mais il n'objecta rien, son parti était pris; dès la même nuit il envoya coucher sa nourrice, après lui avoir fait un beau présent, comme pour la récompenser de ses soins pendant sa maladie : il prit tout l'argent qu'il avait, un peu de linge, ses pistolets, et sortit de chez lui pour gagner à pied la première poste, après avoir laissé ce billet sur la table pour son père.

« Vous consentez que je m'éloigne, mon père, je ne » crois donc pas vous désobéir en avançant ce moment, » en fuyant le plus tôt possible un lien détesté. J'ai appris » (et vous aussi peut-être) que la seule femme à qui j'ap- » partienne par mes vrais sermens, par tous les vœux de » mon cœur, ne m'a point trahi comme je le croyais; elle » m'est restée fidèle, et peut-être à ce moment elle m'accuse » à son tour d'un parjure, dont je suis coupable il est vrai, » mais que tout mon cœur désavoue : je vais l'expier en lui » consacrant ma vie. Mon père, j'ose vous implorer pour » moi, pour elle, pour la jeune victime même que vous » avez liée au sort du malheureux Albert; rompez ces » nœuds qui jamais n'auraient dû se former, rendez-lui sa » liberté, rendez-moi celle de donner le titre de mon » épouse à la femme que j'adore et qui m'a tout sacrifié, et » votre fils ne cessera de vous bénir. Un malheur inoui

Digitized by Google

» m'a fait perdre ses traces, mais je vais la chercher, et s'il » est vrai que l'amour excessif peut tout, je la trouverai et » je l'engagerai, j'espère, à quitter l'Europe avec moi. Daignez m'adresser votre réponse, et les secours que votre » bonté voudra m'accorder, à Ostende. »

Ce billet, qui se ressentait encore du délire d'où sortait celui qui l'avait écrit, fut trouvé par l'infortuné père, et lui donna les plus vives inquiétudes; il le communiqua à son amie, et tous deux convinrent qu'on ne pouvait plus laisser Elisa dans l'erreur sur le véritable état des choses. Qu'il fut affreux le moment où elle sortit de sa douce illusion, où elle apprit que jamais elle n'avait été aimée, et que c'était pour la fuir que cet Albert tant aimé quittait son père et sa patrie! Au premier mot de sa tante, qui devait la préparer à un nouveau malheur, elle crut qu'il n'existait plus; mais elle apprit bientôt que ce malheur si grand, si terrible, n'est pas peut-être le plus cruel de ceux qui peuvent déchirer un cœur sensible. Elles ne sont pas sans douceur, les larmes qu'on verse sur la perte d'un objet chéri qui nous aima jusqu'au dernier moment, et nous donna sa dernière pensée; cette mort qui nous sépare, un jour elle nous réunira, et chaque instant qui s'écoule en avance le moment; l'ame se repose à-la-fois et sur cette espérance et sur ses souvenirs, elle jouit encore et dans le passé et dans l'avenir, et s'entoure tellement de cette douce idée, qu'elle peut croire quelquefois, que celui qu'elle a perdu existe encore autour d'elle. Mais le perdre par sa volonté, parce qu'il ne trouve plus son bonheur à vivre avec vous; devenir étrangère à celui qu'on aime passionnément; en être abandonnée; sentir qu'une autre objet vous remplace dans ses affections, les posséder uniquement, s'occupe de son bonheur: voilà, voilà le vrai malheur et la vraie séparation, pour le tems et pour l'éternité.

Elisa la sentit dans toute son amertume : elle se répandit en regrets amers de s'être laissée persuader du sentiment illusoire qu'elle n'avait jamais inspiré, d'avoir été conduite à se trouver ainsi le seul obstacle au bonheur de celui qu'elle aimait, et d'être sans doute l'objet de son aversion : des torrens de larmes accompagnaient ses tristes réflexions; à genoux devant son beau-père, qui cherchait en vain à la consoler, elle lui demandait avec instance de rompre ces nœuds que son fils repoussait, de lui pardonner, de lui rendre sa liberté. Le bonheur m'a fui pour jamais, disait-elle, mais que du moins je n'entraîne personne dans mon

Digitized by Google

infortune, et qu'Albert ne soit pas malheureux par Elisa; cette union que son cœur repousse, n'est plus pour moi qu'un supplice.

M. Elman résistait à ses tendres prières, et lui en faisait de toutes aussi vives pour s'armer de courage et de patience; il lui jura enfin que de son aveu, ni de son vivant, son mariage ne se romprait, à moins qu'elle-même ne désirât de former de nouveaux nœuds. Il sollicita sa belle-fille de venir vivre avec lui; elle avait d'abord une grande répugnance à occuper une place qui lui était refusée par celui de qui elle la tenait, sa délicatesse en était révoltée, mais ce pauvre père isolé avait aussi besoin de consolation : Mlle Gertrude l'exigea d'elle; elle obéit donc et fut installée dans la maison sous le nom de Mme Elman. On peut juger combien la réunion des circonstances la rendit chère à son beau-père; elle était la fille de l'ami qu'il regrettait; il l'avait regardée comme la sienne depuis son enfance; son imprudence l'avait conduite dans un abîme de malheurs, et elle devenait le seul soutien de sa vieillesse. De son côté, elle se consacra à lui rendre les soins les plus tendres, et peu-à-peu elle éprouva elle-même le charme attaché à une vie active, simple et vertueuse, et à remplir un devoir cher et sacré : elle reprit au moins l'apparence d'une douce sérénité, et s'occupa bien plus à consoler M. Elman, qu'à lui demander des consolations. Une convention tacite bannit Albert de leurs entretiens; il n'en était pas plus oublié, mais que pouvaient-ils en dire qui n'eût réveillé des sentimens pénibles? c'était seulement dans le sein de sa bonne tante qu'elle versait encore des larmes amères, et long-tems ils ignorèrent tout ce que nous allons apprendre à nos lecteurs.

Albert courut la poste jour et nuit jusqu'à Lyon; là il s'informa d'Emilie à tous ceux qui pouvaient le mettre sur la voie; il en apprit peu de choses satisfaisantes. Son frère sachant qu'elle n'avait point épousé le marquis de Rosane, qu'il était marié à une autre, et que Mme de Valcé passait publiquement pour être sa maîtresse, fut révolté contre elle, et après quelques essais infructueux pour la ramener à Lyon, il l'abandonna complétement, parla d'elle à Albert avec une grande indignation, et lui dit qu'il la croyait encore à Paris. Entraîné par sa passion insensée, convaincu qu'elle était calomniée, il partit pour Paris, et n'y fut pas plus heureux. N'ayant pu la découvrir, il s'adressa au marquis de Rosane lui-même, qui le reçut avec de grands éclats

Digitized by Google

de rire, lui demanda s'il était le petit épouseur de St-G***, et lui dit que la belle Emilie en avait épousé bien d'autres depuis lui; qu'il lui avait été fort attaché, mais que trouvant tous ces mariages un peu trop fréquens, il y avait renoncé pour son compte, et qu'il ignorait ce qu'elle était devenue. Albert n'était pas en train de plaisanteries, celles du marquis lui déplurent, il le lui témoigna; il s'ensuivit une promenade au bois de Boulogne, et un coup d'épée au travers du bras du pauvre Albert, qui le retint forcément quelques semaines aux arrêts; et ce fut un grand bonheur; malgré la force de son tempérament, il aurait succombé à tant d'agitations physiques et morales, en sortant à peine d'une affreuse maladie.

Ce tems de retraite ne fut pas non plus tout-à-fait perdu pour la réflexion; en se rappelant toute la conduite d'Emilie avec lui et ce qu'il avait appris d'elle, il eut bien le soupçon qu'elle ne méritait pas en effet toute la passion qu'elle lui inspirait; mais il sentait en même tems qu'il aurait donné le reste de sa vie pour la revoir un jour, et que, s'il l'avait revue, elle aurait repris sur lui le même empire. Mais où la chercher? il n'en avait plus même la moindre idée. Dès qu'il fut guéri, il s'informa d'elle à tous ceux qui pouvaient l'avoir vue, et il eut enfin un avis très-bien fondé qu'elle était allée en Angleterre avec un jeune lord qui lui avait fait l'hiver précédent une cour très-assidue, et qui n'était revenu sur le continent que pour la retrouver.

Lorsque le marquis de Rosane eut rompu avec elle, il y avait eu un moment de lacune d'adorateurs, pendant lequel le bel Albert lui était revenu dans l'esprit; accoutumée à céder à tous ses mouvemens, elle lui avait écrit la lettre que nous avons vue : si la réponse avait été favorable, elle lui aurait donné rendez-vous sur la route, et l'aurait alors épousé autant qu'il l'aurait voulu. Cette réponse n'arriva point, mais le lord arriva; elle trouva qu'il valait bien le petit ami de St-G***, et elle consentit à le suivre dans sa patrie. Ils arrivèrent à Londres où nous la laisserons suivre, sans plus nous embarrasser d'elle, sa carrière de coquetterie : *Jeu cruel qui bientôt mène à la perfidie*, a dit un poëte français; nous pourrions ajouter, *et de la perfidie à la dégradation*, et à une vieillesse flétrie et malheureuse.

Albert était fasciné au point qu'il l'aurait suivie peut-être en Angleterre, s'il avait eu des fonds, mais sa blessure avait épuisé tout ce qui lui restait; il fut forcé d'aller à

Digitized by Google

Ostende chercher la réponse de son père ; il y trouva des lettres de change considérables, mais qui n'étaient payables qu'en Amérique, et un ordre si positif d'y passer, qu'il s'y détermina. Nous le laisserons là paisible aussi pendant quelques années. Il écrivait quelquefois à son père, mais ne lui parlait jamais d'Elisa; M. Elman se contentait de dire, quand il en avait reçu, *Albert se porte bien*, et c'étaient les seules occasions où son nom fût prononcé. (*La suite au numéro prochain.*)

VARIÉTÉS.

AUX RÉDACTEURS DU MERCURE DE FRANCE.

Kangurou géant produisant en France.

Messieurs, depuis quelques années j'ai vu le lion, le lama, le zèbre, le polatouche, le cygne noir, etc. produire en France; mais c'est pour la première fois, du moins à ma connaissance, que le *kangurou géant* (1), ce mammifère herbivore, si doux et si craintif, a pris naissance dans cet Empire : ce fait est peut-être assez intéressant pour mériter également l'attention des naturalistes et des physiologistes; sur-tout si l'on veut bien considérer que cet animal qui parvient jusqu'à huit pieds de haut, est originaire de la Nouvelle-Hollande (cinquième partie de la terre dont tous les genres de productions ont si peu d'analogie avec celles de l'ancien monde), et que la conformation du kangurou est des plus extraordinaires comparativement à celle des animaux de nos climats; car la nature semble avoir accordé aux parties postérieures de son corps tout ce qu'elle paraît avoir refusé aux parties antérieures, qui sont très-courtes et fort grèles.

De cette conformation si bizarre résultent par suite et nécessairement des allures et des habitudes vraiment extraordinaires : dans le repos ou la station, ces animaux, appuyés perpendiculairement sur leur longue et énorme queue, se tiennent habituellement presque droits sur leurs pattes de derrière, six fois plus longues et plus fortes que celles de devant; et les organes du mouvement produisent chez

(1) *Kanguroo giganteus* (*Didelphis gigantea*, Lin.).

Digitized by Google

eux, et quoi qu'on en ait pu dire, deux allures différentes, ce dont je me suis assuré par moi-même et par plusieurs observations faites en différentes années; car, ou ils marchent, ou ils sautent : mais leur marche, à la vérité, est lente, embarrassée, paraît même singulière et ridicule : leurs deux grandes jambes de derrière s'élèvent très-peu au dessus de terre, s'avancent ensemble comme si elles étaient mues toutes deux par un même ressort, mais pas trop vivement, et bientôt ces mêmes pattes de derrière se placent beaucoup en avant des pattes antérieures, qui alors se trouvent comprises entr'elles, et toutefois après qu'elles ont fait à chaque pas l'office d'un pivôt, ou plutôt d'un axe pour faire mouvoir les parties postérieures. Ils ne marchent guère que pour changer de place, ou pour parcourir très-peu de terrain.

Ces animaux préfèrent ordinairement de se servir de la saltation; ce moyen est d'ailleurs beaucoup plus convenable à leur structure, et ce mouvement paraît même leur être très-naturel : aussi, lorsque pour s'éloigner il font successivement de grands sauts avec une promptitude et une légéreté surprenantes, on les voit parcourir un assez long espace de terrain presqu'en un clin d'œil. Il est même facile de croire que ces animaux dans l'état de nature ne font jamais ou presque jamais que sauter. Les kanguroux ne sautent point du tout à la manière de nos animaux qui, dans ce moment violent pour eux, ont le corps allongé et les pattes étendues : dans les kanguroux le corps est au contraire presque toujours perpendiculaire non-seulement durant la station, mais aussi pendant le tems même de la saltation : pour sauter, ils ne se servent point de leurs pattes de devant, mais seulement de leurs pattes de derrière, qui alors se détendent simultanément comme ferait un fort ressort très-élastique, et sans qu'on leur voie faire aucun effort apparent, tant la force musculaire est portée à un très-haut degré dans leur organisation : suivant qu'ils sont plus ou moins pressés, ils ne se servent point de leur queue, ou en font usage pendant la saltation.

Le kangurou n'ayant point d'armes offensives n'attaque point les autres animaux, mais, s'il est attaqué et forcé au combat, il se défend bravement, et quoique sans armes il ne cherche point alors à se sauver : sa manière de combattre est une véritable lutte dans laquelle il déploie beaucoup de courage, ainsi que d'adresse, et qui est très-curieuse à voir, sur-tout lorsque saisissant son ennemi par les épaules, il se tient seulement sur la queue, et lui donne en même tems en avant de violens coups de ses deux pieds dans le ventre.

Si par la saltation et ses grandes pattes de derrière cet animal a des rapports directs avec les *gerboises*, il se rapproche aussi essentiellement

Digitized by Google

des didelphes proprement dits, et appartient à l'ordre des *marsupiaux*, par cette grande poche extérieure et abdominale dans laquelle il renferme soigneusement le produit de sa génération, venant toujours bien avant terme, mais continuant dans cette poche son existence sous la seconde forme d'un fœtus qui arrive deux fois à la vie; et c'est en quoi cet animal n'est pas moins étonnant que par son organisation tant intérieure qu'extérieure, et nous fournit encore une nouvelle preuve de cette multitude de moyens diverses que la nature sait créer et mettre en usage par une sagesse infinie et toujours merveilleuse.

Avec quelle adresse j'ai vu cet animal sauter en portant ainsi le trésor de la maternité dans cette poche qui si facilement s'ouvre, se referme, se rétrécit, ou se dilate suivant qu'il est plus ou moins nécessaire! avec quel soin le kangurou tient, quand il le juge à-propos, cette poche ou bourse aussi exactement fermée que si l'entrée en était cousue, et par quel art secret il dérobe ainsi son fruit, quoique déjà assez volumineux, à l'œil curieux de tout observateur! etc., etc.

Je n'en dirai pas davantage dans la crainte d'être indiscret, et c'est réellement par discrétion si je ne vous ai pas fait part beaucoup plus tôt d'une reproduction si nouvelle pour notre contrée, qui très-probablement eût singuliérement intéressé les célèbres Buffon, Linnée, et autres savans du premier mérite, sur-tout sous le rapport du mystère d'une seconde gestation et d'une première éducation encore si occultes, quoiqu'ayant lieu à l'égard de grands animaux, dans l'esclavage et sous les yeux de l'homme.

J'ai l'honneur de vous saluer,

DEBRUN, *docteur en la Faculté des Sciences de l'Université impériale.*

Paris, le 7 juillet 1810.

SOCIÉTÉS SAVANTES. — *Académie de Marseille.—Programme des prix proposés pour les années* 1810 *et* 1811. — L'Académie a reçu trois mémoires sur les questions qu'elle avait proposées relativement à la fabrication du sirop et du sucre de raisin. Aucun de ces trois mémoires n'a été jugé digne du prix; mais elle a distingué très-honorablement le mémoire coté n° 1, avec cette épigraphe : *éloigné de vous, je me suis occupé de ce qui peut vous être utile.* Une médaille d'encouragement de 450 fr. a été décernée à M. A. S. de Bournissac, auteur de ce mémoire. L'Académie désire qu'il continue de travailler à le perfectionner et à le compléter, afin d'en rendre la publication utile à l'art naissant de la fabrication des sucres indigènes.

L'Académie,

Digitized by Google

L'Académie a également distingué le mémoire coté n° 3, avec cette épigraphe : *varias usus meditando extudit artes*, (*sic.*) Elle a accordé à M. Poutet, pharmacien de Marseille, qui en est l'auteur, une médaille d'encouragement de 150 francs.

Le but qu'elle s'était proposé ayant été en grande partie atteint, elle retire ce sujet de prix.

N'ayant reçu aucun mémoire sur les questions relatives à *la colonisation de l'Afrique*, elle retire également ce sujet.

Dans sa prochaine séance publique du mois d'août 1810, elle décernera les trois médailles d'encouragement de 300, 200 et 100 francs, qu'elle a proposées *aux propriétaires et aux cultivateurs qui justifieront, par des procès-verbaux et des certificats authentiques, avoir fait à demeure les plantations ou les semis d'arbres les plus considérables*, conformément à son dernier programme.

Dans la même séance, elle décernera la médaille de la valeur de 300 francs qu'elle a promise au fabricant *qui aura trouvé le moyen d'employer d'une manière utile et économique l'appareil à vapeurs, à la fabrication du savon, en introduisant le moins de changemens possible dans la construction des fourneaux usités.*

Elle annonce que dans sa séance de Pâques de l'an 1811, un prix de 300 francs sera accordé à l'auteur du meilleur mémoire qui lui sera transmis sur la question suivante :

Quelle était la situation du commerce de Marseille dans les XIe, XIIe et XIIIe siècles, et quelles furent les causes qui empêchèrent les Marseillais d'obtenir les mêmes succès que les Génois, les Toscans et les Vénitiens ?

L'Académie exige que les concurrens remontent aux auteurs et aux actes originaux, et ne se contentent pas d'extraire les compilations déjà faites sur cette matière.

Dans la même séance elle décernera un prix de la valeur de 600 francs à l'auteur du meilleur mémoire sur les questions suivantes :

Quelle est la meilleure méthode à suivre pour la fabrication de la soude factice ?

Quels sont les procédés les plus sûrs et les plus économiques pour captiver les gaz pernicieux qui s'exhalent pendant cette fabrication ?

Quels seraient les meilleurs moyens de rendre ces gaz utiles aux arts ?

L'intention de l'Académie étant de mettre de plus en plus ces connaissances à la portée des fabricans, elle exige que les concurrens joignent à leurs mémoires des plans et élévations suffisamment détaillés, avec les calculs nécessaires pour leur intelligence.

Digitized by Google

Ces deux concours seront fermés le 1er mars 1811.

Les mémoires doivent porter une devise, et le nom de l'auteur doit être renfermé dans un billet cacheté. Les Membres et Associés de l'Académie ne peuvent concourir, et les auteurs qui se seraient fait connaître directement ou indirectement seraient exclus de droit; à l'exception des concurrens pour le Prix relatif aux plantations, qui sont dispensés de la loi du secret.

Tout ce qui est relatif aux concours doit être adressé, franc de port, avant leur clôture, à M. Casimir Rostan, secrétaire perpétuel de l'Académie de Marseille.

Prix décernés par l'Athénée de Niort, dans sa séance publique du 14 juin 1810.

ART DE GUÉRIR. — *Quels sont les causes, le traitement, et surtout les moyens prophylactiques de l'hecthisie catarrhale?* (6 mémoires au concours.) A mérité le prix, M. J.-J.-D. Guillemeau, médecin-militaire à Niort. A mérité une mention honorable, M. F.-M.-Ph. Levrat, docteur-médecin à Châtillon-sur-Chalaronne, département de l'Ain.

Nota. M. Guillemeau, en sa qualité de membre de l'Athénée, ne pouvant prétendre au prix, et le second concurrent n'ayant pas rempli complètement les conditions du programme, la Société a arrêté qu'elle maintenait purement et simplement la mention honorable décernée au Mémoire de M. Levrat.

ELOQUENCE. — *Eloge de Bossuet*, évêque de Meaux, né à Dijon le 17 septembre 1627, (9 éloges au concours.) A mérité seulement une mention honorable, M. Charles-Claude-François Hérisson, avocat à Chartres.

Eloge de Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon, née à Niort le 28 décembre 1635, (3 éloges au concours.) Ni prix, ni mention honorable. On veut un éloge oratoire, et non pas une simple notice historique sur la vie de cette dame.

POÉSIE. — *Poëme sur Tobie*, (17 poëmes au concours.) Ont mérité seulement une mention honorable, MM. P.-J. Charrin, de Lyon, et Léonor l'Ecluse, d'Angers.

ECONOMIE POLITIQUE. — *Quels sont les effets du luxe dans les petites villes?* (4 mémoires au concours.) Aucun des auteurs n'a saisi le vrai sens de la question. Quelques-uns ne l'ont traitée qu'accessoirement, les autres ont montré des vues peu étendues, et n'ont présenté, en quelque sorte, que des notes. (Ce sujet est retiré.)

ECONOMIE RURALE. — Mémoire qui confirme par des expériences multipliées depuis quelques années, et bien constatées, la méthode

Digitized by Google

indiquée, par M. Schirach, de la Société des abeilles, dans la Haute-Lusace, *pour la multiplication des abeilles à l'infini.* (Aucun mémoire.)

Programme des prix offerts par l'Athénée de Niort, dans sa séance publique du 14 juin 1810.

ECONOMIE RURALE. — L'Athénée de Niort propose, pour la seconde fois, un prix d'une médaille d'or à l'auteur du Mémoire qui confirmera, par des expériences multipliées depuis quelques années, constatées et attestées par plusieurs personnes dignes de foi, et très-faciles à exécuter, la méthode indiquée par M. Schirach, de la Société des Abeilles, dans la Haute-Lusace, pour *la multiplication des abeilles à l'infini.*

ELOQUENCE. — L'Athénée de Niort propose, pour la seconde fois, un prix d'une médaille d'or à l'auteur qui présentera le meilleur *Eloge de Bossuet*, évêque de Meaux, né à Dijon, le 17 septembre 1627.

Egalement, et pour la troisième fois, l'Athénée de Niort propose un prix d'une médaille d'or, à l'auteur qui présentera le meilleur Eloge de Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon, née à Niort le 28 décembre 1635.

POÉSIE. — L'Athénée de Niort propose un prix d'une médaille d'or à l'auteur qui présentera le meilleur poëme, au moins de deux cents vers, ou la meilleure ode sur *la conquête de Rome par les Gaulois*, en l'année 388 avant l'ère vulgaire.

ECONOMIE POLITIQUE. — L'Athénée de Niort propose un prix d'une médaille d'argent à l'auteur qui présentera la meilleure topographie statistique et historique d'une des villes du département des Deux-Sèvres.

Tous ces prix seront décernés à la séance publique de l'Athénée de Niort, dans le courant du mois de mai 1811. Les ouvrages devront être adressés, franc de port, à M. le secrétaire perpétuel, avant le 15 avril 1811.

Les concurrens voudront bien joindre une devise à leurs ouvrages, et renfermer cette même devise, avec leurs noms, dans un billet cacheté. Ces billets ne seront décachetés qu'autant que les ouvrages auront mérité le prix ou une mention honorable.

Digitized by Google

Notice sur M. Thouret, doyen de la Faculté de médecine de Paris, membre de la Légion d'honneur, du Corps Législatif, etc. etc.

Le samedi, 23 juin, les honneurs funèbres ont été rendus à M. Thouret, doyen de la Faculté de médecine de Paris, enlevé, à l'âge de soixante-deux ans, aux nouvelles écoles de médecine, qu'il avait presque formées, à sa famille, et à ses amis qui demeurent inconsolables de sa perte. Attaché à cet homme si recommandable par les sentimens les plus doux, comblé de sa bienveillance et de son amitié, soit dans les relations habituelles de la vie, soit dans les relations qu'il avait avec lui, à la Faculté, celui qui écrit rapidement cette notice, ne se propose pas de rendre compte avec détail des honneurs funèbres qui ont été rendus à son honorable ami; il a pris lui-même une part et trop vive et trop forte à cette triste cérémonie, pour avoir pu en observer avec exactitude les différentes circonstances. Ce qu'il a pu recueillir au milieu de ses profondes émotions, c'est que l'on ne vit jamais mieux réunis, dans un dernier adieu, les regrets amers, le deuil sincère qu'inspire la perte de l'homme vertueux, et les témoignages d'estime et de reconnaissance que l'on doit à la mémoire de l'homme qui a illustré sa vie par des travaux d'un haut degré d'utilité publique. M. Thouret n'appartenait pas seulement à la Faculté de médecine de Paris : la variété de ses connaissances et des services qu'il rendait chaque jour à la société, l'avait attaché à plusieurs autres établissemens. Il était membre du conseil-général de l'administration des hospices civils de Paris et du Mont-de-Piété, du comité de vaccine, du conseil de salubrité, du conseil de l'université impériale, etc.; différentes personnes attachées à ces divers établissemens, la famille, les amis, les confrères de M. Thouret, un grand nombre d'étudians se sont réunis pour lui rendre les derniers devoirs, et lui offrir la récompense que les ambitions généreuses doivent le plus désirer, les regrets et l'admiration de la portion la plus éclairée de la société.

Cette touchante cérémonie a été célébrée à Meudon, où M. Thouret était décédé dans le court espace de tems pendant lequel il venait chercher, pour prix de ses longs travaux, quelques momens de solitude et le bonheur de se

Digitized by Google

livrer, dans le sein de sa famille, à ses goûts simples et à ses douces affections.

M. le professeur Desgenettes, ami et beau-frère de M. Thouret, se propose de publier sur sa vie et sur ses ouvrages une notice très-détaillée. Interprête de la faculté, M. le professeur Leroux a prononcé sur la tombe de son confrère un discours dans lequel il a rappelé ses principaux ouvrages, les services les plus importans qu'il a rendus à la société, et sur-tout la tâche difficile et glorieuse qu'il a remplie depuis la fondation de l'école de Médecine de Paris, pour la conserver et contribuer sans cesse, par une sage administration, à tout ce qui pouvait la rendre plus utile et plus illustre. M. Husson a lu, au nom du comité de vaccine, un autre discours dans lequel il a exposé combien ce comité était redevable à M. Thouret, dont le nom, l'influence et le zèle ont été associés, depuis plus de trente années, à toutes les mesures et à tous les travaux relatifs à la salubrité publique.

En s'occupant de l'étude et de la pratique de la médecine, M. Thouret, qui avait beaucoup d'étendue et d'élévation dans l'esprit, ne fut pas long-tems sans s'apercevoir que cette science n'a pas seulement pour but le soulagement de quelques maux individuels et particuliers, mais qu'elle s'applique encore aux besoins du corps social, qu'elle entretient des relations nombreuses avec les différentes parties de l'administration, et qu'elle n'a jamais plus d'éclat et d'utilité que lorsqu'elle s'occupe des grands objets relatifs à la salubrité publique. Cette remarque, et quelques circonstances qui appartiennent à une notice plus détaillée sur M. Thouret, déterminèrent sans doute le genre de ses travaux. Un des plus remarquables a été son rapport sur l'exhumation du cimetière des Innocens, dans lequel il a recueilli, pour les progrès de la science, tous les faits nouveaux et curieux que lui présentèrent les détails de cette opération mémorable qu'il dirigea avec tant de zèle, de courage et de lumières. Nous devons rapporter aussi à la salubrité publique l'ouvrage de M. Thouret sur l'alaitement artificiel, et ses savantes recherches sur le magnétisme animal, par lesquelles il prouvait que ce charlatanisme ou cette erreur, qui prit alors le caractère d'une épidémie morale, n'avait pas même le mérite de la nouveauté.

M. Thouret a publié plusieurs autres travaux dans les Mémoires de la Société royale de médecine; il en fut un des membres les plus célèbres et les plus zélés. Associé à

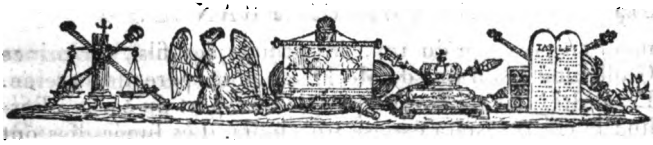
Digitized by Google

Vicq-d'Azir, il eut une très-grande part à ce beau plan d'une nouvelle constitution de la médecine, qui fut présenté à l'Assemblée constituante.

M. Thouret a également contribué de la manière la plus active à l'organisation actuelle de la médecine en France, et à tous les travaux qui, depuis l'Assemblée constituante, ont eu pour objet d'améliorer le sort des pauvres, de faire d'utiles réformes dans les secours publics, et de porter dans l'administration des hôpitaux tous les genres de perfectionnement que l'on doit attendre d'une sensibilité éclairée et d'un haut degré de civilisation. De savantes recherches, à cet égard, avaient été l'objet de ses travaux les plus constans. Il possédait un recueil immense d'actes et de documens dont le dépôt doit être d'un grand prix. Il l'augmentait chaque jour avec un soin assidu. C'est à ce recueil qu'il se proposait de consacrer les loisirs de sa vieillesse, si un destin trop rigoureux ne l'eût enlevé au moment où entrant à peine dans cet âge il avait encore toute l'activité et les forces intellectuelles de l'âge précédent.

L. MOREAU DE LA SARTHE, *docteur et bibliothécaire de la Faculté de médecine de Paris.*

Digitized by Google



POLITIQUE.

Le silence des papiers officiels de Vienne, de Pétersbourg et de Paris sur les affaires des Russes et des Turcs, ne permet de regarder que comme sans caractère les nouvelles en effet contradictoires qui parviennent des contrées voisines, et sont alternativement répétées dans les gazettes allemandes. Chaque jour le bruit d'une victoire succède à celui d'une défaite, et l'on ne croit pas étrangers à ces bruits les spéculateurs intéressés au commerce du Levant; aujourd'hui les Russes marchent de succès en succès, et leur armée s'avance sur Andrinople; demain leur infanterie a plié dans les plaines de la Bulgarie contre quatre mille hommes de cavalerie, lancés sur elle après une longue lutte où la victoire était restée indécise. Les postes n'arrivent pas avec régularité; les lettres particulières se contredisent; le ministre de Russie à Vienne ne publie aucun bulletin, comme cela lui est souvent arrivé; on ne peut donc qu'engager le lecteur à suspendre son jugement sur toutes les nouvelles débitées, et à attendre les documens officiels qui ne peuvent tarder à être publiés. Il existe cependant un témoignage irrécusable des premiers et signalés avantages remportés par les Russes au commencement de cette campagne; l'empereur Alexandre a décerné d'honorables récompenses au général Kamenski et au général Langeron, dont les services lui ont paru mériter cette distinction.

La cour de Prusse vient d'être frappée par le plus douloureux événement. Depuis long-tems la reine donnait quelques inquiétudes sur sa santé: le 25 juin elle partit pour Strelitz afin d'y voir le prince son père; elle fut attaquée, le 30, d'une fièvre qui avait pour cause une vomique, et qui était en effet accompagnée de fréquens vomissemens; elle ressentit un peu de mieux dans les premiers jours de juillet; mais vers le 15, la maladie prit un caractère sérieux: l'oppression de la poitrine était considérable, et la malade éprouvait de tems à autre des mouvemens convulsifs. Le 19 au matin, elle a cessé de vivre. Ses derniers momens furent calmes, et sa vie sembla s'éteindre douce-

Digitized by Google

ment en présence du roi, des princes ses fils, du prince Guillaume et du duc de Mecklembourg, père de la reine. Les ordres ont été donnés pour le transport du corps à Berlin; le corps restera exposé trois jours. Les funérailles ont dû avoir lieu le 31 du mois dernier; le deuil est de six semaines; le cérémonial, le même qu'à la mort du feu roi. Le roi doit aller habiter l'un de ses châteaux où S. M. ne s'est jamais trouvé avec la reine.

Les funérailles du prince royal de Suède ont eu lieu sans que de nouvelles agitations aient troublé l'ordre public. La continuation de l'enquête n'a donné aucune notion sur les causes de la mort du prince. Les papiers du comte de Fersen ont été restitués à sa famille.

L'Empereur d'Autriche est de retour à Vienne. L'Impératrice est encore à Tœplitz, où les eaux, ainsi qu'à Carlsbad, sont fréquentées par les personnages les plus illustres de l'Allemagne, de la Prusse et de la Russie. On croit qu'à son retour l'Impératrice parcourra une partie de la Moravie, et passera quelque tems à Brunn. Divers actes de l'Empereur contiennent l'expression de sa satisfaction pour la conduite de la bourgeoisie et du magistrat de Vienne dans la dernière campagne. Il y a eu des changemens dans le ministère, sur la réorganisation duquel il faut attendre des renseignemens plus positifs que ceux qui ont été donnés. Un emprunt considérable paraît devoir être négocié en Hollande.

L'expédition qui menace la Sicile, la marche de l'armée qui a emporté Ciudad-Rodrigo, et qui, libre dans ses mouvemens, va en commander d'importans à l'armée anglaise, le sort de l'expédition ruineuse et inutile de la Baltique, celui de la Turquie qui n'est défendue que par les promesses de M. Adair, et qui ne voit à son secours que la frégate anglaise chargée de ramener ce ministre en Angleterre, les progrès des Français devant Cadix, l'extinction progressive de l'insurrection dans les Espagnes, sont pour les Anglais de bien justes sujets d'inquiétude; mais ce sentiment commence à naître chez eux de causes bien plus importantes, puisqu'elles sont intérieures. Il ne s'agit pas seulement ici du destin d'une armée sacrifiée à des périls certains dans une contrée qu'elle ne peut défendre, mais de la pierre fondamentale de la puissance anglaise; il ne s'agit pas de la défaite de ses soldats, mais de l'état de détresse de ses cités; des succès ou des revers de ses prétendus alliés, mais de son propre crédit, de son

Digitized by Google

commerce, de ses manufactures, de sa banque, de son existence commerciale enfin, c'est-à-dire de son existence politique.

C'est toujours de l'Irlande que se font entendre les cris de douleur et d'oppression, d'injustice et de misère. Voici quelques détails sur la situation de ce pays, dont de vains et dangereux palliatifs n'ont fait qu'augmenter le déplorable état.

« Le midi de l'Irlande est en proie à la plus grande détresse, disent les papiers de Dublin. Ce district autrefois si florissant, est tombé depuis un an dans une situation déplorable. La quantité innombrable de banqueroutes qui ont eu lieu à Cork, Waterford, Limerick, et dans d'autres villes moins considérables, a presque anéanti tout commerce et toute confiance. Depuis novembre dernier, les pertes se sont montées à près de deux millions. Une seule faillite qui a eu lieu récemment à Limerick, a fait perdre 160,000 liv. De-là des milliers d'artisans, de marchands et de laboureurs sont sans emploi. Les affaires sont en stagnation; les boutiques comme fermées; personne ne peut acheter, car personne ne veut vendre, excepté pour de l'argent; et *les billets de banque de provinces n'inspirent aucune confiance*. Il en est très-peu qui soient admis dans la circulation. *Les banques ne veulent plus escompter aucune espèce de papier*, et refusent tout secours quelconque aux propriétaires, aux fermiers et aux négocians. Les traites des banquiers de province, quelque gage que leurs propriétés puissent offrir, sont refusées par les autres banquiers, et l'on s'attend tous les jours à de nouvelles faillites. Non-seulement les particuliers ont essuyé des pertes considérables, mais l'argent a disparu de la circulation, et on ne fait plus aucune espèce d'affaire. Le prix des terres a particulièrement souffert, etc. »

Cet état avoué de Dublin ne doit-il pas être bientôt celui de l'Angleterre, et ne devient-il pas évident que ce pays, pour l'avoir long-tems nié, n'en ressent pas moins l'inévitable effet de ce blocus continental qu'il a si impolitiquement imaginé, et pour lequel nous lui avons riposté avec tant de constance, et déjà avec quelques-uns des résultats que nous devions en attendre? Pendant ce tems les nouvelles d'Amérique annoncent que les colonies espagnoles consomment l'œuvre de leur indépendance; les lettres de l'Amérique du nord laissent dans l'incertitude sur les dispositions ultérieures du gouvernement, et sur l'époque de la convocation du congrès; enfin, celles des îles annoncent

Digitized by Google

des complots formés à la Martinique contre les Anglais; et exécutés à la Dominique, où les noirs ont massacré presque tous les officiers anglais après les avoir surpris dans un banquet. Des colonies orientales, le gouvernement n'apprend que des pertes pour son commerce; des notions sûres le désabusent sur la possibilité d'un coup de main sur l'Isle-de-France. La colonie est en bon état, bien commandée, bien armée, bien défendue, et fréquemment renouvelée pour son approvisionnement par les bâtimens de commerce, que toutes les croisières de l'ennemi ne peuvent constamment intercepter.

A l'égard de l'Espagne, les Anglais, aux dernières nouvelles, paraissaient ne pas douter que leurs armées, en Portugal, ne dussent recevoir *sans combattre* une tache ineffaçable; prévoyant que lord Wellington ne secourerait pas Ciudad-Rodrigo, ils cherchaient à justifier sa conduite, et à donner à ce *temporiseur* les éloges dus à la prudence; ils ont bien voulu justifier sa témérité si cruellement punie à Talaveyra, il ne leur sera pas difficile de trouver des raisons pour excuser l'immobilité de leur général; voici les détails publiés, à cet égard, en date du 18 juillet.

« Le capitaine Burgh, aide-de-camp du lord Wellington, est arrivé hier du quartier-général, qu'il a quitté le 4. Sa seigneurie a pris une position entre Almeida et Celorico. Plusieurs personnes prétendent que c'est pour appuyer le général Crawford; mais il y a quelque erreur dans cette assertion, à en juger par la position des lieux sur la carte. Le général Crawford, avant de se retirer avec l'avant-garde, sur la nouvelle qu'une division de l'armée française avait passé l'Agueda, se trouvait sur les bords de cette rivière, d'où il se retira sur le fort de la Conception, près des frontières du Portugal. Or, si lord Wellington, qui était à Almeida, avait pris une position entre Almeida et Celorico, ce ne pouvait être dans la vue de soutenir le général Crawford, puisqu'au lieu de s'approcher du fort de la Conception, il s'en serait éloigné. Nous croyons plutôt que le mouvement de lord Wellington est le résultat de la nouvelle de la prise de Ciudad-Rodrigo, ou de la certitude qu'il avait que cette place ne tiendrait plus que quelques heures. Sa seigneurie sachant que, dans ce cas, Masséna ne tarderait pas à passer l'Agueda, aura jugé à propos de prendre une position au moyen de laquelle ses flancs seraient moins exposés. La ligne de Pinhel jusqu'à Garda, ou de Francoso

Digitized by Google

jusqu'à Guarda par Celorico, semble une position plus propre à soutenir une attaque que celle de l'Agueda.

» Il paraît, par une lettre interceptée, que Masséna supposait que lord Wellington s'avancerait pour interrompre le siége, et qu'il avait fait ses dispositions en conséquence. Tous les corps français étaient prêts à se mettre en mouvement.

» Il n'est pas douteux que ceux qui ont blâmé lord Wellington de s'être avancé jusqu'à Talaveyra, seront d'autant plus prompts à le censurer, dans cette occasion, de n'avoir pas tenté de forcer les ennemis à lever le siége de Ciudad-Rodrigo. Sa seigneurie a, comme nous l'avons dit il y a un ou deux jours, trente à quarante mille hommes de moins que l'ennemi; en s'avançant avec des forces inférieures, elle eût été obligée de renoncer à tous les avantages d'une forte position, et de s'engager dans une plaine où l'ennemi eût pu lui opposer toutes ses forces réunies. Si elle eût été vaincue, sa retraite eût été très-difficile et néanmoins nécessaire, et il n'eût pu l'affectuer qu'avec beaucoup de perte. »

De ces calculs problématiques, passons à des données positives et à des renseignemens certains : de nouveaux détails ont été donnés sur le siége de Ciudad-Rodrigo; il n'en est aucun qui n'ajoute à la gloire de l'armée qui a poussé ce siége avec une si grande activité.

« Le couvent de Saint-François, que l'ennemi occupait, devenant nécessaire pour la continuation des travaux, M. le maréchal prince d'Essling le fit enlever dans la journée du 1er au 2 juillet. Le général Simon, chargé de cette expédition, se rendit, dans la soirée du 1er, au pied du mont Tesson avec 400 hommes d'élite, 200 hommes du centre et 150 travailleurs munis d'outils et d'objets incendiaires. Il forma sa troupe en trois colonnes; la première était conduite par le chef de bataillon Spring, commandant la légion du midi; la seconde par l'aide-de-camp Vasse, et la troisième par le général Simon lui-même. Les sentinelles ennemies furent surprises et égorgées, et le couvent emporté sans tirer un seul coup de fusil.

» Le 2 juillet, vers les neuf heures du soir, trois compagnies de grenadiers; suivies d'une colonne de 240 travailleurs, sous les ordres du chef de bataillon du génie Constantin et du lieutenant du génie Dussard, se sont emparés du faubourg à gauche du couvent Saint-François.

» Le 5, M. le maréchal prince d'Essling envoya un

Digitized by Google

parti de 800 chevaux pour chasser tous les postes anglais qui se trouvaient devant lui, et reconnaître la position de l'armée anglaise. Ces postes se replièrent tous, et il n'y eut que quelques escarmouches. L'armée ennemie appuyait sa gauche au fort de la Conception, et prolongeait sa ligne sur le plateau escarpé qui regarde Almeida. A la vue de notre reconnaissance, elle déploya onze bataillons, huit escadrons et sept pièces d'artillerie. Les rapports des paysans annonçaient que cette armée se retirait au-delà des frontières du Portugal, qu'elle laissait la défense d'Almeida aux Portugais, et que lord Wellington avait placé les Espagnols sur ses flancs et sur son front.

» La garnison et les habitans de Ciudad-Rodrigo, influencés par les moines, paraissant déterminés à ne pas vouloir capituler, M. le prince d'Essling avoir ordonné les dispositions nécessaires pour monter à l'assaut par les brèches déjà pratiquées. Le 10 juillet, à six heures du soir, les troupes étaient en marche, elles allaient descendre dans les fossés et escalader, lorsque l'ennemi, cessant tout-à-coup son feu, arbora le pavillon blanc et se rendit à discrétion à l'armée de S. M. l'Empereur.

» Sept mille hommes de troupes de ligne défendaient cette place importante, dans laquelle on a trouvé 125 bouches à feu de tout calibre, 150 milliers de poudre, un million de cartouches d'infanterie, etc., etc.

» On travaille à mettre Ciudad-Rodrigo en état de défense, et on se dispose à entreprendre promptement le siége d'Almeida.

» Des reconnaissances ont été dirigées sur l'armée anglaise. La 3e compagnie de grenadiers du 22e régiment de ligne, envoyée pour soutenir une de ces reconnaissances, se trouve entourée, à la sortie d'un village, par un parti de 400 cavaliers anglais. Le capitaine Gouache fait sur-le-champ former le carré à sa compagnie, reçoit dans cette position trois charges successives de toute cette cavalerie, lui tue vingt-quatre hommes et vingt chevaux, et s'en fait abandonner sans que pas un de ses grenadiers ait été blessé. Les coups de sabre donnés par l'ennemi ont tous porté sur les baïonnettes ou sur les fusils. Le capitaine Gouache et le sergent Patris se sont particulièrement distingués dans cette affaire par leur courage et leur sang-froid. »

Le général Sébastiani a dispersé quelques rassemblemens qui marchaient de Murcie vers Grenade; les travaux du siége de Cadix se poursuivent avec activité; les batte-

Digitized by Google

ries de mortiers de canons dirigées sur la ville sont prêtes à être démasquées. Le 3e corps est en observation sur la frontière de l'Estramadure, Badajoz est observé de près. Les bandes de la Manche et de la Nouvelle Castille n'offrent plus que des ramas de voleurs et de contrebandier; Tortose est investie et l'Aragon tranquille; une expédition anglaise en Biscaye n'a eu aucun succès; les habitans n'ont fait aucun mouvement, et l'expédition s'est bornée à l'enlèvement de quelques bateaux pêcheurs.

Les dernières nouvelles de Hollande ne présentent déjà plus ce pays que comme faisant partie du grand Empire, sous les auspices de l'allégresse et de la félicité publique.

D'après les rapports officiels parvenus au ministère de la marine et des colonies, les équipages des vaisseaux, frégates et autres bâtimens composant les trois escadres de S. M. I. et R. dans la Meuse, au Texel et devant Amsterdam, ont successivement prêté serment de fidélité à l'Empereur, entre les mains de S. Exc. l'amiral comte de Huessen, avec les formalités accoutumées; après quoi le pavillon impérial a été hissé à la place du ci-devant pavillon hollandais, et a été salué par plusieurs décharges de l'artillerie, au milieu des acclamations réitérées de tous les officiers et marins.

Le général Molitor est occupé à faire prêter le serment aux troupes ex-hollandaises réparties dans les départemens d'Utrecht, de Gueldres, d'Ower-Yssel, de Drenthe, de Frise, de Groningue et d'Ostfrise.

Le général Dumonceau, chargé de recevoir le serment de fidélité des troupes ex-hollandaises de sa division, les a réunies à la Haie: le serment a été prêté avec enthousiasme et aux cris de *vive l'Empereur!*

Les ressources que présente encore la marine sont considérables. Il y a à Helvoët-Sluys deux vaisseaux de 90 canons et deux frégates, armés et en rade. De nouveaux ordres ont été donnés pour la formation des équipages. Dans le Texel ou à Amsterdam, il y a sept vaisseaux de ligne, dont plusieurs de 80 canons, deux frégates, et un nombre proportionné de bricks. Tous ces bâtimens sont armés et prêts à mettre à la mer. Il y a aussi sur les chantiers d'Amsterdam trois vaisseaux de 80 canons. Quatre vaisseaux de ligne et deux frégates sont sur les chantiers de Rotterdam, ce qui porte la marine à seize vaisseaux de ligne.

Les membres de la commission nommée par le corps

Digitized by Google

législatif, pour se rendre à Paris, sont partis pour leur honorable destination. La ville d'Amsterdam a envoyé à S. M. une députation composée de ses principaux citoyens. Le cours des effets publics atteste que la confiance est égale aux excellentes dispositions que montrent les habitans.

PARIS.

S. M. a tenu le 30 du mois dernier, à Saint-Cloud, un conseil de commerce : cette semaine, le conseil d'état s'est assemblé deux fois. L'Empereur a été visiter Versailles et les deux Trianons.

— Le sénat s'est assemblé le 28, sous la présidence de S. A. S. le prince archichancelier de l'Empire.

— LL. MM. ont assisté, mardi dernier, à une représentation *par ordre*, du magnifique opéra de *Trajan ;* elles sont arrivées au moment où la pompe triomphale venait d'exciter l'admiration ; le public a demandé à grands cris que ce spectacle ravissant fût recommencé, et il a saisi avec transport toutes les allusions que la présence de LL. MM. rendait si naturelles et si fréquentes.

— On écrit de Londres, en date du 23 juillet : Les nouvelles que nous recevons des différentes provinces, relativement à la gêne qu'y éprouvent les commerçans, et aux faillites, sont de la nature la plus affligeante ; il est impossible de prévoir où s'arrêtera le mal.

— La province de l'Amérique méridionale des Carracas a déclaré aux membres de la régence d'Espagne qu'elle refusait désormais de reconnaître leur autorité. Porto-Ricco a suivi cet exemple.

— Les lettres d'Espagne reçues en Angleterre ne parlent que de l'espoir qu'on conserve à l'armée de Wellington de se rembarquer sans combat et sans perte ; conserver le pays les armes à la main paraît impossible à toute personne sensée Les armées portugaises et espagnoles n'existent que dans la tête des ministres. Telle est aux termes des lettres citées l'exacte position des choses.

— Les registres d'inscription pour la société de la Charité maternelle, déjà chargés des noms de tout ce que la France compte de femmes distinguées par leur rang, leur fortune, et l'estime dont elles sont environnées, seront fermés le 5 de ce mois.

Digitized by Google

— Le *Mercure d'Altona* a imprimé une correspondance d'un général Grüne avec le prince de Ligne. Cette correspondance a eu lieu au mois de septembre dernier, sur les affaires de la paix et de la guerre. Le général Grüne, qui était alors employé dans les bureaux de l'état-major du prince Charles, n'étant que très-peu connu, et le prince de Ligne ne l'étant que par son excessive légèreté, nous ne nous arrêterons pas à relever l'inconvenance de la part d'un officier d'état-major, d'imprimer des réflexions contraires à l'honneur de l'armée de sa nation et à la dignité de son souverain; mais ce que nous ne pouvons passer sous silence, et ce qui fera une pénible impression sur tous nos lecteurs, c'est la lettre ci-jointe du comte de Stadion. Dans une monarchie réglée, un ministre des affaires étrangères, s'adresser à un officier d'état-major, au lieu de rendre compte à son souverain, en appeler au public, élever des récriminations sur des événemens qu'il appartient au Gouvernement seul de juger! Des écarts de cette importance peuvent se pardonner à un officier tel que le général Grüne, mais au ministre de la politique qui, en Autriche, est le principal ministre, à celui qui tient dans ses mains tous les secrets de l'état et de son maître! il faut avouer qu'un pareil manque de respect envers le souverain, est un événement nouveau dans une monarchie. Nous avons vu en France Necker imprimer un compte des finances; mais Necker n'était lui-même qu'un ministre révolutionnaire. La révolution avait commencé dans la monarchie sous le dernier roi, le jour où un banquier génevois protestant était devenu premier ministre. Et après tout, Necker ne parlait que de détails de finances. Mais combien est plus grave, et doit être jugée plus sévérement la conduite d'un ministre des affaires étrangères qui fait assez peu de cas de l'opinion de son souverain pour ouvrir son porte-feuille et livrer le secret de ses affaires à la curiosité et à l'avidité du public. Cela confirmera l'Europe et la France dans l'opinion qu'elles avaient du peu de caractère et de talent de M. de Stadion, qui a si mal servi la monarchie autrichienne, et qui n'a été influencé que par de

Digitized by Google

misérables coteries, telles que celles de Mme Bagration, de Rasumousky et autres étrangers aussi *méprisables*.

Lettre du ministre d'État comte STADION, *au lieutenant-général comte* GRUNE.

Prague, 17 novembre 1809.

Monsieur le général, déjà avant mon départ de Dotis je fus instruit, par mes amis, qu'il circulait à Bude et à Pesth des copies de lettres écrites par vous au prince de Ligne, au sujet des événemens de la dernière guerre, et dans lesquelles il est aussi question de moi. Ensuite on m'a communiqué de ces lettres plusieurs passages qui ont augmenté ma curiosité de les connaître en leur entier.

A mon retour de la campagne je fus assez heureux pour trouver plusieurs exemplaires de cette correspondance. J'en ai fait la lecture avec l'intérêt que m'inspire la personne que vous avez fait dépositaire de votre nouvelle confession politique.

La célérité avec laquelle les copies de ces lettres se sont répandues, fait croire qu'elles sont destinées à servir tôt ou tard comme documens historiques; et peut-être que vous m'en saurez gré, mon général, si je me charge de rectifier, par rapport à moi, quelques erreurs, qui sans doute sont échappées à votre attention.

Il y a des erreurs sur lesquelles on passe légèrement dans une correspondance familière, mais par lesquelles un ouvrage qui a acquis une espèce de publicité est défiguré. Cependant je suis fâché de ne pouvoir pas encore donner à mes remarques la précision que je désire. Ne pouvant pas croire que les communications confidentielles entre le général qui dirige le département de la guerre et le ministre des affaires étrangères, serviraient jamais de lecture au public curieux, je n'ai pris aucune précaution à ce sujet. Je n'ai jamais dressé un protocole de nos entretiens; et pendant mes voyages je n'ai même pas porté avec moi notre correspondance qui se trouvera un jour parmi mes autres papiers.

Digitized by Google

Quoique je ne me rappelle pas bien distinctement les contenus des deux lettres que vous m'écrivîtes, M. le général, vers la fin de l'année dernière, et dont vous avez ensuite communiqué des extraits au prince de Ligne; quoique même les circonstances qui vous les firent écrire ne soient pas non plus présentes à ma mémoire, je me souviens cependant de plusieurs observations qui les avaient précédées, sur-tout au sujet de la première lettre : mais ces observations diffèrent beaucoup du point de vue dans lesquelles elles ont été représentées au prince. En effet, mon amour-propre devait se trouver très-flatté de l'influence que vous m'attribuez sur vos opinions et sur votre conduite officielle; mais ce serait injuste que de vouloir faire passer pour mon ouvrage ce que vous déclarâtes alors vous-même le résultat de votre propre jugement et de la conviction la plus intime.

Une autre erreur qu'il m'importe beaucoup plus de mettre à découvert, se trouve dans l'avant-propos ajouté à l'extrait de la seconde lettre que vous me fîtes parvenir en automne dernier. Serait-il possible que votre mémoire vous eût trompé au point de vous imaginer que j'eusse vanté l'appui que nous trouverions chez les autres nations, en comprenant dans ce calcul la Russie et la Prusse? Auriez-vous, en effet, totalement oublié le contenu et le sens de mes rapports à cette époque, qui tous ont passé sous vos yeux, et dans lesquels l'opinion tout-à-fait opposée se trouve développée? Ces rapports existent encore; quoique je ne puisse pas les faire circuler dans les coteries de Bude et de Pest, ils ne parlent pas moins par eux-mêmes, et le feront encore à l'avenir.

Votre lettre, du 30 septembre, contient aussi un fait qui n'est point exact, et que je ne puis pas passer sous silence. Vous me faites dire : qu'au commencement de la guerre les forces françaises n'avaient été que de 60,000 hommes.

Quelque médiocre que soit l'opinion que j'ai de mon propre jugement, je me sens pourtant incapable de

Digitized by Google

dire une pareille absurdité. Comment aurais-je pu ignorer ce que toutes les nouvelles de l'étranger nous annonçaient? Comment aurais-je osé soutenir en face de l'archiduc Charles, un fait démenti par tous les rapports dont je communiquais tous les jours les originaux à son altesse impériale, ou au département de la guerre? Vous vous rappellerez facilement, monsieur le général, que d'après mes principes toujours observés avec rigueur, je n'ai jamais présenté ni des calculs militaires, ni des détails sur la force de l'armée; ce fut à vous-même que j'adressai tous les papiers relatifs à cet objet, et ce fut exclusivement dans vos bureaux que ces calculs furent faits.

Permettez-moi, Monsieur le Général, que par rapport à un autre passage de vos lettres, je vous rende cette justice que vous semblez refuser à vous-même, en vous persuadant que le système de la réserve et de la Landevehr, ainsi que la noble impulsion que vous aviez donnée aux troupes, n'ait point été le résultat de vos réflexions, de votre jugement et de vos combinaisons politiques et militaires, mais seulement l'effet de la situation désagréable dans laquelle vous vous trouvâtes quand le Ministre avait levé le masque et déclaré que toute discussion était devenue inutile, et que le salut de l'Etat dépendait uniquement d'une guerre! Je n'ai besoin pour rectifier le manque de souvenir, que de rappeler à votre mémoire les différentes époques : ce fut vers la fin de l'an 1807, que la réorganisation de l'armée occupa toute votre activité, et ce fut au mois de mars ou d'avril 1808 que vous présentâtes à Sa Majesté votre travail sur le système de la défense intérieure du pays. A cette époque, il n'y eut pas d'ombre de possibilité que les Ministres eussent été à même de faire ces sortes de déclarations auxquelles vous attribuez le motif des dispositions militaires, dispositions dont l'exécution vous a fait tant d'honneur aux yeux de l'Autriche et de l'Europe entière. En vous rappelant l'état des choses à cette époque, il ne vous sera pas difficile de vous en convaincre.

Après ces observations qui ne concernent que des

Digitized by Google

faits dont les détails peuvent être échappés à votre mémoire, je passe à regret à une autre observation qui m'oblige de me plaindre de vous-même. En effet, ni moi, ni les Stadions, nous ne pourrions jamais prétendre à faire des réclamations, quand vous jugez à propos de déclarer au prince de Ligne, et à la société de Bude et de Pest, que vous aviez interrompu toute communication confidentielle avec les Stadions, depuis la bataille de Ratisbonne, ou plutôt depuis le départ de la lettre de l'archiduc à S. M. l'Empereur des Français. Pourquoi avez-vous amalgammé avec cette déclaration, uniquement personnelle, les rapports du Ministre des relations extérieures avec son S. A. l'archiduc Charles, l'illustre frère de l'Empereur, et généralissime de l'armée? Ce passage de votre lettre du 28 septembre m'a été d'autant plus sensible, Monsieur le Général, que vous connaissez mes principes, et que vous deviez être convaincu d'avance, que le sentiment du devoir, et la délicatesse, dont je ne me suis jamais éloigné un instant de ma vie, ne me permettraient point d'y répondre.

Je conçois bien, Monsieur le Général, qu'en vous adressant seulement au prince de Ligne, dans vos lettres des 23, 27, 28 et 30 septembre, vous vous soyez servi de cette franchisse à laquelle on s'abandonne volontiers dans la conversation et dans une correspondance intime, mais qui s'accorde mal avec les égards que l'on doit observer dans des pièces destinées à être connues du public. Le hasard qui a fait circuler dans les cercles de Bude et de Pest, des copies de ces lettres, ne change en rien le point de vue sous lequel elles doivent être considérées. Il est donc nécessaire de rétablir le véritable sens d'un ouvrage qui pourrait un jour fournir des matériaux à l'histoire des événemens de notre tems.

Je vous prie de croire sincères les sentimens de la plus haute considération, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

Signé, STADION.

Digitized by Google

ANNONCES.

Phrases et périodes graduées, extraites de Cicéron, de César, de Salluste, d'Horace, de Virgile, etc. : pour donner aux jeunes gens le goût de la bonne latinité ; divisées en deux parties, dont la première offre le méchanisme des inversions latines, réduites à quatre espèces ; la seconde, le méchanisme de la composition des périodes, réduites à trois espèces ; par L. Gaultier. Deux vol. in-18, cartonnés. Prix, 3 fr. ; séparément, 1 fr. 50 c. chaque volume. Chez l'Auteur, rue de Grenelle-Saint-Germain, n° 50 ; et chez A. A. Renouard, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

Tome IVe de l'*Histoire de France pendant le dix-huitième siècle*, par Charles Lacretelle, professeur d'histoire à l'Université impériale. Volume in-8° de plus de 400 pages, imprimé sur beau carré fin d'Auvergne et caractères de cicéro neuf. Prix, 5 fr. broché, et 6 fr. 25 c. franc de port. Le tome V et dernier sera publié incessamment. Le prix des tomes I, II et III est de 15 fr., et 19 fr. franc de port. En papier vélin, le prix est double. Chez F. Buisson, libraire-éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10.

Œuvres choisies de Marot, Malherbe, Voiture et Segrais ; précédées de notices sur chacun de ces auteurs, et suivies d'un Dictionnaire pour l'intelligence des mots qui ne sont plus en usage ; par L. P. D. Un vol. in-12 de plus de 300 pages. Prix, 3 fr., et 3 fr. 50 c. franc de port. Chez l'Editeur, rue de Vaugirard, n° 12 ; Cussac, libraire, Palais-Royal ; et Vente, libraire, boulevard des Italiens.

Observations sur les causes immédiates du changement de dynastie et de l'insurrection de l'Espagne, adressées à Don Pedro Cevallos, ex-ministre d'état des rois Charles IV, Ferdinand VII et Joseph I, traduites de l'espagnol. In-8°. Prix, 3 fr., et 3 fr. 60 c. franc de port. A Tubingue, et se vend à Paris, chez Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n° 17.

Pensées ; par M. J. F. Tissot de Mornas, le jeune. Prix, 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. franc de port. Chez Favre, Bouillat, et les autres libraires du Palais-Royal ; et les marchands de nouveautés.

Les Mœurs du jour, ou la Galanterie expérimentale réduite en système ; par M. Guyot Duvigneul, membre de plusieurs sociétés de femmes aimables. Deux vol. in-12, ornés d'une gravure représentant

Digitized by Google

le jugement de Pâris. Prix, 4 fr. et 4 fr. 15 c. franc de port. A Paris, rue Montmartre, n° 167.

Discours sur les avantages de l'étude des sciences, sur-tout de celle de la nature, et sur la botanique, considérée en elle-même et dans ses rapports avec la médecine, prononcés dans un salon particulier, le 22 mars 1810, à Paris, pour l'ouverture d'un Cours de botanique médicale, par J. P. Gasc, professeur de littérature et de botanique médicale à Paris, ex-professeur d'histoire naturelle et de chimie, de plusieurs Sociétés savantes. In-12 de 66 pages. Prix, 75 c., et 90 c. franc de port. Chez Lebel et Guitel, libraires, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 27.

Morceaux choisis des Lettres édifiantes et curieuses, écrites des missions étrangères sur la religion, les mœurs et les usages des peuples visités par les missionnaires; suivis de fragmens de nouvelles Lettres édifiantes, et d'un coup-d'œil général sur les missions; par A. C***. Deux vol. in-12, ornés de 8 jolies gravures. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. Chez Brunot-Labbe, libraire de l'Université impériale, quai des Augustins, n° 33; Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Discours de M. le chancelier d'Aguesseau. Nouvelle édition, augmentée de ses instructions à son fils. Deux vol. in-12, ornés de son portrait. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port. Chez les mêmes.

Fables de La Fontaine, avec un nouveau Commentaire par Coste, une Notice sur la vie de La Fontaine, et quelques observations sur ses fables, par Naigeon, membre de l'Institut. *Nouvelle édition*, ornée de trente planches en taille-douce, et représentant un grand nombre de sujets. Deux vol. in-18, br. Prix, 3 fr., et 5 fr. franc de port. Chez Belin fils, libraire, quai des Augustins; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

On trouve aux mêmes adresses, une très-jolie édition, 2 vol. in-18, avec 250 fig. Prix, 6 fr., et 7 fr. franc de port.

Traité des Asclépiades, particuliérement de celle de Syrie; précédé de quelques observations sur la culture du coton en France. Par C. S. Sonnini, membre de plusieurs académies et sociétés savantes de France et de l'étranger. In-8° de 150 pages, avec deux planches format in-4°, gravées en taille-douce et coloriées. Prix, 3 fr. broché, et 3 fr. 50 c. franc de port. Chez F. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

Œuvres de Bernard, seule édition complète, et la première faite

Digitized by Google

sur les manuscrits autographes de l'auteur, la plupart inédits. Quatre vol. in-18. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Le même, 2 vol. in-8°, 8 fr., et 10 fr. franc de port.

Œuvres complettes de Massillon. In-8°. PREMIÈRE LIVRAISON, composée des tomes 1, 2 et 3, sur très-beau papier fin, br., 21 fr.; papier vélin, 42 fr.

L'ouvrage entier aura 13 vol. et sera achevé d'ici au mois de février prochain. Le 13e vol. auquel sera joint un très-beau portrait gravé par Roger, sera fourni *gratis* à ceux qui auront acquis avant la publication du tome VII, c'est-à-dire d'ici à la fin d'octobre. Chez Ant. Aug. Renouard, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

Lettres à Sophie sur la Physique, la Chimie et l'Histoire naturelle. Ouvrage mêlé de prose et de vers; par M. Louis-Aimé Martin, avec des notes, par M. Patrin, de l'Institut. Deux vol. in-8°. Prix, 10 fr., et 12 fr. 50 cent. franc de port. Chez H. Nicolle, rue de Seine, n° 12; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Morceaux choisis de Duclos, ou Recueil de pensées, remarques, maximes, anecdotes, caractères, portraits, morceaux d'histoire, de morale, de grammaire, tirés de tous ses ouvrages. Le tout précédé d'une notice sur la vie de cet auteur, et suivi d'une table des matières. Par A. F. Rigaud. Deux vol. in-8°. Prix, 9 fr., et 11 fr. 50 c. franc de port. Chez les mêmes libraires.

Principes de lecture et de prononciation, à l'usage des écoles; ouvrage examiné par ordre du gouvernement, et déclaré classique, composé par Dieudonné Thiébault, professeur aux écoles centrales, membre de l'Académie de Berlin, de la société libre des sciences, lettres et arts de Paris, et auteur du *Traité du Style*. Edit. de 1802. Un vol. in-8°. Prix, 3 fr., et 4 fr. franc de port. Chez Lebel et Guitel, libraires, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 27.

AVIS. Cours de Phytologie ou Botanique générale appliquée à la culture des arbres. Sous les auspices de S. Exc. le ministre de l'intérieur, M. du Petit-Thouars, directeur de la pépinière du Roule, membre de la Société d'agriculture de Paris, et de plusieurs autres Sociétés savantes, a ouvert ce Cours le mardi 24 juillet 1810, à 9 heures du matin, et continuera à la même heure les mardis, jeudis et samedis suivans.

Ce Cours se tient dans l'orangerie de la pépinière, rue de Courcelles, n° 8.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCLXXIII. — *Samedi* 11 *Août* 1810.

POÉSIE.

LE DÉPART.

ÉLÉGIE DANS LE GENRE ANCIEN.

Il partait : sur ces mers qu'effleurait le zéphire,
Eole balançait son mobile navire.
Pour charmer les fureurs de l'abyme grondant,
J'offrais un doux breuvage au maître du trident :
Tout semblait de mes vœux couronner l'innocence,
Mais Delphis : « crains Vénus que ta douleur offense.
» Que te font les tyrans et de l'air et des flots?
» Ah ! laisse aux vils marchands, aux craintifs matelots
» Le soin vain et trompeur d'interroger Neptune :
» Amour sait fuir la mort et dompter la fortune,
» Amour est mon espoir. » Il dit : du haut des airs,
L'astre aimé de Cythère a brillé sur les mers.
« Vois-tu ce pur éclat dont la nuit étincelle?
» La déesse est propice. Adorable immortelle,
» Guide mon frêle esquif sur les flots applanis,
» Et protége à jamais nos destins réunis ! »

X

Digitized by Google

Il calma les terreurs d'une épouse timide.
Son agile vaisseau, qu'entraîne un vent rapide,
Dans les brouillards douteux sur les eaux répandus
Disparut dès l'aurore à mes yeux éperdus.
Ah! de mon triste cœur qui dira la souffrance?
En vain, au sein des nuits, la pensive espérance
Dans le sombre avenir me montrait son retour
Vers nos bords enchantés, si doux à son amour;
Le repos avait fui ma brûlante paupière,
Et je baignais de pleurs mon chevet solitaire.

Tout aigrit les tourmens d'un esprit désolé.
Hélas! par ses douleurs, par lui-même aveuglé,
Sans redouter du ciel la justice éternelle,
L'homme accuse le tems; le tems qui, sur son aile,
Lui porte un calme heureux et l'oubli des revers.
Aux clartés d'Orion, nourri dans les déserts
Bientôt l'ardent Notus va rouler sur nos têtes
Ces affreux tourbillons, alimens des tempêtes.
Mais saluant enfin le toit de ses aïeux,
Delphis pourra braver l'inclémence des cieux,
Et la jeune saison, du nautonnier chérie,
Ramènera sa nef aux champs de la patrie.
Espoir long-tems déçu! divin pressentiment!
Je veux, pour honorer ce fortuné moment,
A nos lares sacrés apporter mes offrandes,
Couvrir leur chaste autel de fruits et de guirlandes,
Et consacrant aux Dieux le beau jour qui nous luit,
De nuages d'encens obscurcir leur réduit.
Viens donc, viens de ces lieux partager les délices,
Cher amant; nos malheurs, nos vœux, nos sacrifices
Sauront fléchir du sort l'inflexible courroux;
Je réserve à Vénus un hommage plus doux,
Et l'amour, qui fuyait ta couche abandonnée,
Rallume à son flambeau le flambeau d'hyménée.

L. MANUEL.

Digitized by Google

LE TOMBEAU DE GELERT.

Non loin du Snowdon sourcilleux,
Quel est ce monument, cette antique chapelle?
A-t-on déposé dans ces lieux
Du barde ou du guerrier la dépouille mortelle?
Les restes d'un amant; d'une épouse fidèle
Sont-ils ensevelis sous ces marbres pieux?

Infortuné Gelert! une main repentante
A tes mânes plaintifs éleva ce tombeau.
Ecoutez, mes amis, l'aventure touchante
Qui des jours de Gelert éteignit le flambeau.

Vaillant, fidèle autant que beau,
Vigilant au logis, aux champs infatigable,
Gelert était des chiens le modèle admirable.
Chéri de Levelyn, à la chasse, aux combats,
On le voyait sans cesse accompagner ses pas.

Un jour que ce héros, l'honneur de l'Angleterre,
Aux hôtes des forêts allait porter la guerre,
Il ne voit point Gelert, joyeux, impatient,
Bondir à ses côtés, ou marcher en avant.
Inquiet, du palais il reprend l'avenue,
Dieux! quel spectacle affreux vient s'offrir à sa vue!
L'animal, l'œil ardent, et le poil hérissé,
Sur le parquet sanglant un berceau renversé,
Le berceau de son fils! ô destin lamentable!
Gelert est accusé; Levelyn furieux,
Tirant son glaive redoutable,
Frappe son ami malheureux
Qui tombe, se débat, et, de sang tout trempé,
Lèche encor en mourant la main qui l'a frappé.

Combien tu vas pleurer ta barbare furie,
Malheureux Levelyn! ton fils est plein de vie,
Entends-tu ses accens? vois-tu, sous ce berceau,
Ses deux petites mains, se frayant un passage,
De sa prison d'osier soulever le cerceau?
Vois-tu, de l'innocence éclatant témoignage,

Digitized by Google

Ce serpent déchiré dont les anneaux sanglans
Pour s'élancer encor font de vains mouvemens?
Ce bon Gelert que tu croyais coupable,
Ce compagnon fidèle et courageux,
Veillait près de ton fils, et sa dent secourable
A sauvé ses jours précieux.

YDUAG.

A MADAME DE M*,

SUR SA MAISON DE CAMPAGNE.

DANS ce séjour tout parle au cœur,
Tout le remplit de joie et de béatitude;
Mais l'a-t-on bien nommé cet endroit enchanteur
En le nommant *la solitude?*
Quant à moi, j'ai la certitude
Que le nom qu'il porte est trompeur.
Il annonce un lieu solitaire,
Des humains presque déserté,
Et mal endroit sur cette terre
Ne fut pourtant mieux habité.
L'esprit, la grace, la beauté
L'ont choisi pour leur résidence,
Et l'on dirait que la bonté
L'a pris pour son lieu de plaisance.
A ce trouble secret dont on est agité
On y sent partout l'influence
D'une aimable divinité.
C'est là qu'Euterpe a fixé son empire.
Qui pourrait exprimer le transport qu'elle inspire,
Alors que le front radieux
L'œil brillant du feu du génie,
Elle sait ravir ces beaux lieux
Par une céleste harmonie?
Dans ces instans délicieux
Vous verriez les oiseaux suspendre leur ramage
Et les arbres émus incliner leur feuillage.
Vous verriez même Echo, dans son ravissement,
A ses accords tellement attentive
Qu'en l'écoutant sa voix captive

Digitized by Google

Est muette d'enchantement.
Ah! pourrait-on dès ce moment,
Pourrait-on sans ingratitude
Nommer encore ainsi cet endroit enchanté?
Paris plutôt est une solitude
Et Saint-Prix seul est habité.

A. D°.

ENIGME.

Je suis, lecteur, l'être le plus sincère
Qui jamais ait été;
Quand par toi je suis consulté,
Sans chercher à te plaire,
Je dis la vérité.
Les gens de haut parage
Ne sont pas dans l'usage
De recourir à moi pour savoir ce qu'ils sont;
Il vont en consultation
Devant mes sœurs qui font plus d'étalage,
Que l'on peut bien envisager,
Mais que l'on craint de déranger.
Quand devant moi pour se connaître,
Fille ou garçon veulent paraître,
Ils ne font pas tant de façon;
Ils me portent vers la fenêtre:
Là mieux qu'ailleurs je fais raison
A tout curieux qui m'approche.
S'il veut ailleurs me mener, j'y consens,
Car j'entre même dans la poche....,
Dans la poche des consultans.

S.....

LOGOGRIPHE.

J'embellis les hôtels, les temples, les palais,
Je transmets des héros les vertus, les hauts faits.
Parfois à la beauté l'on m'a consacré même:
D'un cœur que rien n'anime on voit en moi l'emblême.
Tout entier j'appartiens au règne minéral,

Digitized by Google

Avec un pied de moins je suis du végétal.
Si vous décomposez, cher lecteur, ma structure,
En moi vous trouverez une peine fort dure;
Ce qu'est un bon ami dans ce siècle pervers;
Ce qu'on voit de plus grand sur ce vaste univers.

NAR....., *département de l'Aude.*

CHARADE.

COLOMB a dû sa gloire à mon premier;
Un curé doit son nom à mon dernier;
Ce que tu tiens, lecteur, est mon entier.

A. F. *de l'Ecole militaire de Saint-Cyr.*

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Zéro.*

Celui du Logogriphe est *Fourmi*, dans lequel on trouve : *mur*, *oui*, *fou*, *fo*, *mi* et *four*.

Celui de la Charade est *Panache.*

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

Traité d'Architecture rurale, contenant, 1° les principes généraux de cet art; 2° leur application aux différentes espèces d'établissemens ruraux; 3° les détails de construction et la distribution intérieure de chacun des bâtimens dont ils doivent être composés; 4° divers travaux d'art ayant pour objet de faciliter les communications, d'assainir les terres en culture, de préserver les récoltes sur pied du maraudage des animaux, et d'augmenter et améliorer les produits des prairies naturelles; par M. de Perthuis, ancien officier du génie, membre de la Société d'Agriculture du département de la Seine. Ouvrage faisant suite au *Nouveau Cours complet d'Agriculture, théorique et pratique.* — Un vol. in-4°, orné de 26 grandes planches en taille-douce. — Prix, broché, 15 fr., et 18 fr. franc de port. — Chez *Déterville*, libraire, rue Hautefeuille, n° 8.

Cet ouvrage mérite d'être distingué parmi les bons livres d'agriculture que l'on a vu paraître depuis quelques années, tant à cause de l'ulilité qu'il présente aux propriétaires, que par les connaissances diverses qu'il fallait réunir pour en concevoir le plan et l'exécuter d'une manière convenable. En effet, l'architecture rurale apprend à construire avec économie, solidité et convenance, toutes les espèces de bâtimens, à exécuter tous les travaux d'art que réclament les différens besoins de l'agriculture; et pour traiter d'une manière complète et satisfaisante un sujet aussi important et aussi étendu, il fallait posséder, au même degré, des connaissances positives en architecture et en agriculture, connaissances que l'on rencontre bien rarement ensemble chez les architectes modernes ou chez les cultivateurs; et c'est

Digitized by Google

peut-être par cette seule raison que l'économie rurale ne pouvait point encore citer d'ouvrage classique complet sur ce genre de constructions.

M. de Perthuis, comme ancien officier du corps du génie militaire, et comme propriétaire et cultivateur, a eu l'avantage d'appliquer avec beaucoup de succès, dans son traité d'Architecture rurale, les observations qu'il a faites dans les deux positions où il s'est trouvé.

Ce qui rend son livre infiniment recommandable, c'est que chaque propriétaire peut y puiser toutes les connaissances qui lui sont nécessaires pour guider lui-même les ouvriers ordinaires de la campagne, soit dans les constructions différentes qu'il voudra entreprendre dans ses domaines, soit dans les changemens qu'il voudra y faire exécuter. On ne saurait donc trop louer M. de Perthuis pour le courage qu'il a eu d'entreprendre un ouvrage aussi difficile et d'une aussi grande étendue, et pour avoir rempli l'obligation que la Société d'Agriculture du département de la Seine lui avait, en quelque sorte, imposée en lui décernant, en l'an IX, le premier prix du concours sur l'art de perfectionner les constructions rurales.

L'auteur ne s'est pas pressé de publier son ouvrage, et pour le rendre plus utile, il a sans doute voulu pressentir d'avance l'opinion publique dans les nombreux extraits qu'il en a faits pour le *Nouveau Cours complet d'Agriculture théorique et pratique*, dont il est l'un des auteurs.

Autant que nous pouvons en juger, M. de Perthuis a très-bien rempli la tâche qu'il s'était imposée. Il avait deux écueils principaux à craindre dans son travail; celui d'omettre quelques-uns des besoins de l'agriculture, et le second de présenter, soit dans le texte, soit dans les planches, plus que ce qui était strictement nécessaire pour l'intelligence de tous les différens détails de constructions : c'est ce qu'il nous paraît avoir très-heureusement évité.

Pour justifier aux yeux de nos lecteurs la bonne opinion que nous avons conçue de l'ouvrage de M. de Perthuis, nous allons en donner une idée succincte.

Digitized by Google

Dans un discours préliminaire très-concis, cet auteur estimable, après avoir payé un juste tribut d'éloge à Vitruve, à Olivier de Serres, à Rozier, et à des agronomes modernes qui, avant lui, ont traité quelques-unes des parties de l'architecture rurale, expose le plan de son ouvrage. Il est divisé en quatre parties principales, dont la première contient les principes généraux de cet art; dans la seconde on voit l'application de ces principes aux différentes espèces d'établissemens ruraux; la troisième comprend les détails de construction et la distribution intérieure des divers bâtimens nécessaires à chacun d'eux; et dans la quatrième, on trouve les détails de construction de tous les travaux d'art dont l'agriculture fait usage suivant les circonstances locales, pour faciliter les communications, assainir les terres en culture, conserver les récoltes sur pied, et améliorer les produits des prairies naturelles.

Première partie. — *Principes généraux*. Ces principes sont naturellement complexes; les uns appartiennent à l'architecture, et les autres à l'économie rurale.

Par cette expression de *principes généraux*, l'auteur prévient qu'il ne faut pas entendre les élémens de ces deux sciences, mais seulement des notions indispensables pour que chaque propriétaire soit en état de discuter avec connaissance de cause les projets souvent trop séduisans des architectes, et même de diriger en partie les ouvriers de la campagne.

Cette première partie peut être regardée comme la théorie de l'architecture rurale. Elle est subdivisée en six chapitres, en tête desquels on aime à voir placé celui d'*économie* dans les constructions rurales; et par ce mot l'auteur n'entend pas cette *parcimonie* que l'on met trop souvent dans ce genre de travaux, mais une *circonspection* sage et éclairée au moyen de laquelle on parvient au but que l'on se propose aux moindres frais possibles, et sans compromettre la solidité et la convenance d'aucune des parties du travail; c'est, en un mot, *l'économie bien entendue*.

Il fait porter cette économie, 1° sur le nombre et

Digitized by Google

l'étendue des bâtimens que peut exiger chaque espèce d'établissement rural ; 2° sur le choix des matériaux disponibles, et sur la manière dont ils peuvent être employés sans nuire à la solidité de ces bâtimens ; 3° sur la convenance de leur décoration ; 4° sur les dépenses de leur entretien.

Il résulte des différens principes exposés dans ce chapitre, qu'en constructions rurales l'économie bien entendue consiste, 1° à procurer en bâtimens, à chaque espèce d'établissement rural, tout ce qui lui est *strictement* nécessaire pour que le fermier, ou le cultivateur, puisse y être commodément et y exercer toute l'industrie dont l'exploitation est susceptible ; 2° à choisir parmi les matériaux disponibles ceux qui seront les plus économiques, en procurant d'ailleurs à chaque bâtiment la solidité suffisante pour sa destination ; 3° à construire ces bâtimens suivant les règles de l'art, et sans se permettre d'autres décorations extérieures, qui n'ajoutent rien à leur solidité, ni à leur commodité, qu'une régularité convenable dans le placement et le couronnement de leurs ouvertures ; 4° à réparer le plus promptement possible les dégradations à mesure qu'on les découvre. Ce chapitre est entièrement neuf, et l'on sent aisément qu'il ne pouvait être fait que par un propriétaire. Les cinq autres chapitres de cette première partie sont relatifs aux *placement* des établissemens ruraux, à *l'orientement* et à *l'ordonnance générale* des bâtimens qui leur sont nécessaires, à la *distribution intérieure* et à la *salubrité* de chacun de ces bâtimens.

Seconde partie. — Elle contient l'application de ces principes généraux aux différentes espèces de constructions rurales ; 1° à une ferme de grande culture ; 2° à une métairie ; 3° à des chaumières ; 4° à un vendangeoir ; 5° à une maison de campagne.

Cette partie n'est point susceptible d'extrait ; tout ce que je puis en dire, c'est que l'auteur, dans ses plans, paraît avoir exactement suivi les préceptes d'économie qu'il a établis dans la première. Sa maison de campagne, seule, pourrait être taxée d'un peu de luxe par quelques

Digitized by Google

propriétaires, si l'auteur n'avait averti que cet exemple était fait pour donner à tous une idée des différentes distributions dont ces habitations sont susceptibles, afin que chacun d'eux pût les adopter chez lui en tout ou en partie, suivant son aisance et ses besoins.

Troisième partie. — *Détails de constructions et de distributions intérieures.* Cette partie est la plus étendue à cause du grand nombre d'objets différens qui devaient y entrer, et elle n'est pas moins soignée que la seconde; il suffira d'en offrir la nomenclature pour en donner une juste idée.

Les objets qui y sont traités *ex professo*, sont : 1° les cheminées ; 2° les fours et fourneaux ; 3° les laiteries ; 4° les puits et citernes ; 5° les puisards ; 6° les lavoirs ; 7° les glacières ; 8° les écuries ; 9° les étables ; 10° les bergeries ; 11° les toits à porcs ; 12° les colombiers ; 13° les poulaillers ; 14° les ruchers ; 15° les logemens de vers à soie ; 16° les magasins à fourrages ; 17° les granges et les gerbiers ; 18° les chambres à grains ; 19° les fruitiers ; 20° les caves et les celliers.

Quatrième partie. — *Détails de constructions des travaux d'art*, etc. Le titre de cette dernière partie indique suffisamment les différentes matières qui y sont traitées ; mais nous ne pouvons nous dispenser d'en recommander le chapitre 3e à la méditation des propriétaires, parce qu'il contient les détails de tous les travaux d'art pratiqués pour améliorer les produits des prairies naturelles, et particulièrement ceux d'irrigation et de desséchement; travaux trop peu connus et dont l'adoption générale serait si favorable à la prospérité publique et particulière.

En lisant cet ouvrage utile on voit que son auteur a une grande expérience personnelle sur le plus grand nombre des travaux dont il parle avec beaucoup de clarté, et que, pour les autres, il a eu le bon esprit de puiser aux meilleures sources ; nous croyons donc qu'il deviendra classique pour les propriétaires.

Cependant, si nous avons commencé cet extrait par

Digitized by Google

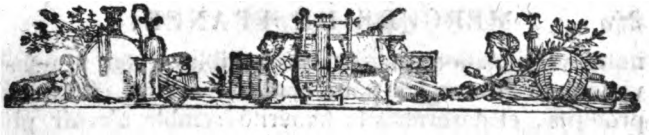
les éloges que mérite le *Traité d'Architecture rurale* de M. de Perthuis, nous pourrions le critiquer sous quelques rapports.

Nous n'avons rien à dire ni sur le plan de l'ouvrage; ni sur son exécution; il est bien conçu; méthodique, écrit d'un style convenable au sujet et très-correct; les planches en sont très-bien gravées sur les dessins de l'auteur : mais nous avons d'abord à lui reprocher quelques omissions importantes, telles que les pressoirs et les moulins qui sont aussi des constructions agricoles; nous aurions aussi désiré trouver un peu plus de détails sur les charpentes modernes, dans lesquelles il n'entre presque plus de bois de fortes dimensions; sur les tarrières, avec lesquelles on parvient à découvrir les sources cachées, et qui peuvent servir encore à trouver des bancs de marne, de houille, d'engrais, etc.; sur la pratique des irrigations, qui est renvoyée au *Nouveau Cours complet d'Agriculture théorique et pratique*, et enfin sur les travaux de desséchement.

Nous soumettons d'ailleurs ces observations au jugement de M. de Perthuis; et même nous ne les émettons qu'avec réserve, parce qu'il est possible qu'il ait aperçu lui-même les omissions, et qu'il ait eu de fort bonnes raisons pour les faire, comme, par exemple, la crainte de rendre son ouvrage trop long, et par suite trop cher pour être à la portée des facultés du plus grand nombre des propriétaires.

OLIVIER, *membre de l'Institut.*

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

L'INCRÉDULITÉ, poëme; par ALEXANDRE SOUMET, auditeur au conseil-d'état. Dédié à S. A. I. et R. MADAME, mère de S. M. l'Empereur et Roi, protectrice des sœurs de la Charité. Seconde édition.

« Prends garde que la lumière qui est en toi
» ne soit que ténèbres. » S. LUC.

A Paris, chez *Michaud frères*, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34 (1).

IL est encore assez commun de faire mal les vers : il n'est plus assez rare de les bien faire. On est vraiment effrayé du nombre de gens qui aujourd'hui savent rimer élégamment des idées rebattues et des images surannées. Comment se pourrait-il qu'il en fût autrement? Tous les mots de la langue se présentent à la mémoire accompagnés de leur épithète obligée; on a provision faite d'hémistiches sur tous les sujets, et maintenant le premier soin d'un poëte, comme sa plus grande peine, doit être, non pas de rendre sa pensée, mais d'éviter la rencontre des formes sous lesquelles cette même pensée a été rendue cent fois avant lui. Vainement aspirerait-il aux honneurs de l'originalité en cherchant des combinaisons nouvelles : on a épuisé toutes celles dont les élémens de

(1) Dans le N° 470 du *Mercure*, il a déjà été rendu compte du poëme de l'*Incrédulité*. Deux de nos collaborateurs, par un malentendu inutile à expliquer, s'étaient occupés en même-tems de cet objet. L'auteur de l'article que nous insérons aujourd'hui, l'ayant envisagé sous un autre point de vue, et ayant donné à son opinion des développemens différens, nous n'avons pas cru devoir lui demander le sacrifice de son travail. Le poëme, d'ailleurs, a fait assez de sensation et est assez digne de son succès pour qu'il soit permis de l'examiner une seconde fois, sur-tout lorsque ce n'est pas tout-à-fait sous le même rapport. (*Note des Rédacteurs.*)

Digitized by Google

notre versification étaient susceptibles ; on a même violé toutes les règles pour enchérir sur les effets déjà produits, et désormais la témérité semble n'avoir plus rien à faire pour éblouir l'ignorance et scandaliser le bon goût. Les enjambemens jadis vicieux, les fausses césures, toutes les coupes les plus audacieuses ne sont plus que des artifices vulgaires, tellement profanés par les rimeurs médiocres que les véritables poëtes n'oseront bientôt plus les employer, lors même qu'ils le pourront faire avec le moins de scrupule et le plus de bonheur. Le plus habile, le plus brillant versificateur de nos jours a peut-être à se reprocher d'avoir un peu trop forcé les moyens de son art, et sur-tout d'en avoir prodigué les effets. Il en est puni : des grimauds de son école l'ont imité en ce point avec une facilité et un succès qui n'ont pas laissé de décréditer un peu les secrets de son savant mécanisme (2). Sans doute les inépuisables richesses de son imagination, et sur-tout de son esprit, établissent entre lui et la plupart de ses disciples une différence prodigieuse ; mais (le croirait-on?) cette différence n'est pas sentie par tout le monde : l'oripeau exactement travaillé comme l'or et le stras aussi bien monté que le diamant abuseront toujours les yeux de la multitude. Il serait certainement à souhaiter qu'on en pût revenir au système de versification plus simple, moins tourmenté de Boi-

---

(2) M. Delille voulant rendre la belle coupe de ce vers des *Géorgiques :*

Per gentes humilis stravit pavor. Ille flagranti, etc.

traduisit :

L'univers ébranlé s'épouvante. Le Dieu, etc.

Et il crut devoir faire une note tout exprès pour s'excuser de cette hardiesse jusque-là peut-être sans exemple. « Pour peu, dit-il, qu'on » soit sensible à la belle poésie, on sent l'effet de cette cadence sus- » pendue ; j'ai osé passer, pour la rendre, sur la règle de l'hémis- » tiche : je crois que c'est dans ces occasions que les licences sont » permises. » Nous sommes bien loin du tems où un grand poëte demandait pardon d'avoir transgressé la règle de l'hémistiche pour mieux imiter Virgile. Aujourd'hui le plus mince versificateur la viole sans cesse et sans nécessité.

Digitized by Google

leau, des deux Racine et de J.-B. Rousseau. A ce point de hardiesse et d'exagération banale où nous sommes arrivés, ce serait peut-être le meilleur moyen d'être réellement énergique, pittoresque et original. Mais qui voudra, qui pourra jamais en donner le premier l'exemple ? Il faudrait avoir, dans l'esprit et dans l'ame, un bien riche fonds de véritable poésie, pour oser fouler aux pieds les faux brillans et les vains prestiges de la versification moderne. Si beaucoup de nos soi-disant poëtes étaient forcés de renoncer au charlatanisme de cet art nouveau qu'ils ont appelé du nom de facture, le vide, la stérilité et le décousu de leur esprit paraîtraient bien honteusement à découvert.

Sans contredit, M. Alexandre Soumet est du petit nombre de ceux dont le talent réel pourrait dédaigner ces moyens factices et outrés. Sa poésie a naturellement de l'élévation, de la noblesse et de la force. Pourquoi faut-il qu'il l'ait quelquefois défigurée par l'affectation des formes neuves, et, ce qui est pis encore, par l'inutile transgression des anciennes règles ? Mais il n'est pas tems encore d'examiner sa versification : son sujet est ce qui doit nous occuper d'abord. C'est une chose bien importante que le choix d'un sujet, et c'est de quoi l'on paraît s'inquiéter le moins aujourd'hui. On ne veut pas songer qu'il ne peut exister un véritablement beau poëme sans un sujet heureusement choisi ; que de là dépendent l'intérêt et partant le succès universel et durable de l'ouvrage, et que le plus admirable talent, s'exerçant sur une matière ingrate, n'a jamais réussi qu'à se faire plaindre de l'avoir traitée. De beaux vers charment jusqu'au bout celui qui les fait ; mais ils n'amusent pas longtems celui qui les lit, lorsque la machine poétique ne recèle pas, pour ainsi dire, une ame qui, répandue dans toutes ses parties, y porte, y distribue la vie, la chaleur et le mouvement.

Mens agitat molem et magno se corpore miscet.

L'*Incrédulité* est un sujet qui peut fournir sans doute à de brillantes tirades, mais dont il me semble bien difficile de faire tout un poëme qu'on lise avec plaisir,

Digitized by Google

L'exemple du passé n'est pas propre à rassurer sur le présent : il faudrait que les matières théologiques eussent acquis nouvellement un charme qu'elles n'ont jamais eu, pour qu'on pût espérer, en les traitant, un succès qu'avec des talens inégaux, mais toujours distingués, n'ont pu obtenir le cardinal de Polignac, Racine le fils et le cardinal de Bernis. Le premier a fait estimer sa latinité pure et élégante; mais qui pourrait être doué d'assez de patience pour lire les neuf mortels livres de l'*Anti-Lucrèce ?* La *Religion vengée* de Bernis est une expiation très-édifiante des vers galans qu'il avait autrefois composés pour Mme de Pompadour; mais on a oublié la pénitence du poëte pour ne se souvenir que de ses péchés. Racine le fils, dans son poëme de la *Religion*, n'a pas paru indigne du grand nom qu'il portait; les amateurs de vers ont retenu et citent encore quelques beaux passages de son poëme; mais tout le reste est négligé, et n'a plus même l'honneur de charmer les débris du jansénisme. Quel danger de venir après de tels hommes dont les ouvrages n'ont eu qu'une telle fortune! M. Soumet s'est ménagé sur eux un avantage incontestable, celui d'être infiniment plus court : trois chants de modeste étendue composent tout son poëme; mais aussi ils sont loin de contenir tout son sujet, et tel est l'inconvénient de sa position, que ceux-là mêmes dont les dégoûts l'accuseront d'en avoir trop dit, seront fondés à lui reprocher d'en avoir dit trop peu. Bernis, dont le poëme est, comme le sien, expressément dirigé contre l'incrédulité, attaque successivement et en autant de chants l'orgueil, l'idolâtrie, l'athéisme, le matérialisme d'Epicure, le spinosisme, le déisme, le pyrrhonisme, l'hérésie, et enfin la corruption de l'esprit et des mœurs. Voilà du moins ce qui s'appelle employer toute sa matière et l'employer avec méthode. A la vérité, cela ressemble à un traité bien plus qu'à un poëme; mais il y a un danger plus grand, c'est de faire un ouvrage qui ne soit proprement ni un poëme, ni un traité.

La pensée qui domine dans le poëme de M. Soumet, c'est que l'incrédulité a été la principale cause de la révolution. Il est permis de croire que l'esprit d'indépendance

pendance politique y a contribué bien davantage. Avant de songer à détruire la religion, on a sapé l'autorité, et parmi ceux qui ont porté à celle-ci les premiers et les plus rudes coups, on a pu distinguer plusieurs hommes fort religieux, de même qu'on a compté beaucoup d'incrédules parmi ceux qui la défendaient. Les autels ont été profanés et détruits assez long-tems après que le trône eut été renversé. Je ne puis penser que ce soit en haine de la messe et des prêtres qu'on a pris la Bastille; c'était par une aversion plus ou moins juste, plus ou moins sincère pour les abus d'un gouvernement qui n'avait plus la force de corriger ces abus, ni celle de réprimer les mécontentemens qu'ils excitaient. Il est bien vrai que dans la suite de la révolution, il s'est mêlé beaucoup de fureurs sacriléges aux atrocités politiques; mais ce n'était point sans doute pour satisfaire cette rage impie qu'on avait établi l'anarchie à la place du pouvoir. Il est bien vrai encore que dans le cours du siècle qui fut terminé par la révolution, la licence en matière d'opinions religieuses marcha de front avec celle qui insultait aux institutions civiles; mais encore une fois ce fut celle-ci qui éclata la première, non plus seulement en discours et en écrits, mais en actions violentes et coupables, parce qu'elle ne pouvait secouer autrement le joug d'un gouvernement qu'elle haïssait. Quant à l'impiété, elle se contentait à moins; il suffisait aux incrédules de ne point aller à l'église et de médire de la religion; or c'est ce qu'ils avaient toujours et pleinement le pouvoir de faire: plusieurs même pensaient, avec Voltaire, qu'il fallait laisser subsister le christianisme, seulement pour qu'il y eût quelque mérite et quelque sel à s'en moquer, et qu'enfin, en impiété comme en théologie, il n'y avait point de salut hors de l'église. M. Soumet, qui me paraît avoir tort dans le cas particulier, se trompe encore davantage lorsqu'il généralise son observation, et impute toutes les révolutions au relâchement des principes religieux. Les Anglais du tems de Cromwel n'étaient certainement pas des esprits-forts, et Cromwel lui-même était un puritain rigide.

Digitized by Google

M. Soumet, après avoir retracé dans son premier chant les crimes et les maux de la révolution selon lui causés par l'incrédulité, combat dans le second les principes irréligieux, et dans le troisième célèbre l'établissement, les bienfaits et les pompes du christianisme. Cette division lui paraît *simple et naturelle*. Je ne la blâmerai point, je ferai seulement remarquer que ce n'est point une division nécessaire, ni seulement préférable, et que chacun de ses trois chants pouvait presque sans inconvénient se trouver à la place des deux autres. Qui empêchait le poëte, par exemple, de vanter d'abord les merveilles, les bienfaits et les beautés du christianisme, de combattre ensuite l'incrédulité qui veut le renverser, et de finir par retracer les maux qu'elle entraîne à sa suite ?

Le sujet du poëme se renferme presque entiérement dans le second chant où l'auteur, renversant les raisonnemens des incrédules, établit les deux vérités fondamentales de toute religion, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame. Ce chant est, à mon sens, le plus faible des trois. Les deux autres consistent en récits et en descriptions où le talent du versificateur avait seul à se montrer; mais dans celui-ci il fallait la science du docteur et l'habileté du dialecticien. Je sais qu'un poëte n'a pas la prétention de réfuter en règle les argumens des incrédules; je sais encore que ceux-ci ne songeront jamais à se prévaloir du peu de solidité des raisonnemens qu'un poëte échafaude contr'eux, et qu'ainsi la foi ne périclite point pour être défendue faiblement dans des vers : mais enfin il faut s'élever à la hauteur du sujet qu'on a choisi, et rien n'excuse de rester au-dessous, puisque rien n'obligeait à le traiter.

Les preuves les plus poétiques et peut-être même les plus solides de l'existence d'un Dieu se tirent de l'ordonnance merveilleuse de l'univers, de cet art infini qui éclate dans les plus petits comme dans les plus grands ouvrages de la création. Racine le fils a supérieurement tiré parti de ce genre de preuves; à la suite de ce poëte, M. Soumet paraphrase le *cœli enarrant gloriam Dei*, et descendant des cieux sur la terre, nous fait admirer

Digitized by Google

l'éternel ouvrier jusque dans ses moindres productions. Le choix des détails était embarrassant ; Racine le fils s'était emparé des plus heureux, et entr'autres phénomènes terrestres et journaliers, il avait peint en admirables vers les cornes du limaçon et les métamorphoses de la chenille. M. Soumet donnant carrière à sa brillante facilité pour tourner les vers descriptifs, nous fait passer en revue la pomme, la cerise, le blé, le raisin, la pêche, *et le melon rampant, vêtu d'un réseau d'or.* Je n'ai pas besoin de faire remarquer que la description de ces végétaux auxquels on en pouvait substituer mille autres, contraste beaucoup moins heureusement avec celle des corps célestes, que la peinture de ces merveilles animées que Racine le fils nous fait admirer, comme il le dit lui-même, *jusque dans la fange* où rampent les insectes. Vient ensuite un morceau sur les fleurs et leurs amours, lequel ressemble fort à une pièce de porte-feuille où le poëte aurait voulu jouter contre ceux qui avant lui ont traité cette gracieuse matière. C'est un sujet d'admiration et de beaux vers que le phénomène de la fécondation des fleurs ; mais ce n'est pas de quoi terrasser le matérialisme, qui ne se croit point embarrassé d'expliquer, sans le secours d'un premier moteur et d'un artisan suprême, la marche régulière des astres, ainsi que le prodige de la matière animée et rendue intelligente. D'après cela, il ne fallait peut-être pas étendre si complaisamment cette riante peinture, et y consacrer quarante vers d'un chant où tant d'autres objets plus importans réclamaient une place. Racine le fils a mieux connu l'art de resserrer les détails, sans tomber dans l'excès de la précision et de la sécheresse. M. Soumet, après avoir prouvé Dieu par l'ordre qui existe dans l'univers, le désordre qui y régnerait sans lui, et enfin par ce qu'on appelle le *consensus omnium*, l'acquiescement de tous les peuples à la croyance d'un Etre suprême, apostrophe l'athée, et lui dit :

N'es-tu pas satisfait ? Te faut-il des miracles ?

Et de là il prend à témoin le soleil

. . . . Qui jadis de son char enflammé
Enchaîna dans les cieux le vol accoutumé.

Digitized by Google

Il y a peu d'adresse, ce me semble, à citer aux incrédules le miracle du soleil arrêté dans sa course par Josué. Les tribunaux de la foi ont depuis long-tems permis à tout le monde de croire avec Galilée que le soleil est fixe, et que par conséquent il n'a jamais pu être arrêté. Il est juste d'observer que ce petit tort du poëte moderne lui est commun avec Racine le fils qui, employant aussi cet argument des miracles de l'ancien et du nouveau Testament, si faible contre ceux qui ne veulent pas reconnaître la main d'un Dieu dans l'ordre naturel des choses, s'avise aussi de citer

L'astre pompeux des jours arrêté dans sa course.

Mais où Racine, en général, a un avantage immense sur son jeune émule, c'est dans l'allégation des preuves métaphysiques, soit de l'existence de Dieu, soit de l'immortalité de l'ame. Il enchaîne dans ses vers les argumentations terrassantes de Pascal et les sublimes inductions de Bossuet; il combat pied à pied, avec le raisonnement, avec les faits et avec le sentiment, l'incrédulité dogmatique de Spinosa, le scepticisme de Montaigne et de Bayle, et jusqu'à l'optimisme de Pope. M. Soumet, au contraire, ne fait qu'effleurer cette grave matière : deux ou trois lieux communs sur l'essor audacieux de la pensée, la longue durée des ouvrages qui en émanent, et ce vague désir d'immortalité que nous éprouvons, voilà tout ce qu'il substitue aux discussions morales et théologiques de Racine le fils, qui d'ailleurs lui a fourni le petit nombre de moyens dont il fait usage. C'est ici le lieu de le dire : à l'exception du premier chant où sont retracées les horreurs de notre révolution, le fond tout entier du poëme de l'*Incrédulité* se retrouve dans le poëme de la *Religion;* M. Soumet sait bien que je pourrais prouver cette assertion de vers en vers, presque jusqu'au dernier de son ouvrage. Je ne l'accuse pas pour cela de plagiat; la matière des deux poëmes est essentiellement la même; elle se compose d'un nombre de raisonnemens et de pensées auquel il serait à-la-fois difficile et imprudent d'ajouter. M. Soumet a pris le parti contraire, et c'est ce qu'il a retranché de son sujet

Digitized by Google

qui marque le plus la différence de son ouvrage à ceux de ses devanciers. Quant à la forme, elle lui appartient exclusivement, et c'est un mérite peu commun que d'avoir su exprimer d'une autre manière, et avec un succès souvent égal, des idées déjà mises en fort beaux vers par Racine le fils. Je me plais même à reconnaître que ce grand versificateur a été quelquefois surpassé par M. Soumet, notamment dans l'histoire du christianisme. Racine, en parlant des apôtres, n'a pas un vers aussi simplement beau que celui-ci :

> Leur pieuse ignorance éclaire les humains.

Mais il reprend sa supériorité, lorsque célébrant le tranquille héroïsme des martyrs, et traduisant un mot fameux de Pascal, il dit :

> C'est en mourant pour lui (J. C.) qu'ils lui rendent hommage;
> Ils sont tous égorgés, voilà leur témoignage.

L'histoire de l'établissement du christianisme qui commence le troisième chant, est suivie d'un morceau sur les sacremens, après lequel se trouve un autre morceau sur les trois vertus théologales que le poëte a personnifiées, et dont il a fait des anges. L'ange de l'Espérance me semble peint de couleurs plus brillantes que justes, plus poétiques qu'orthodoxes. Ceux qui osent mettre en vers ou en prose poétique,

> De la foi du chrétien les mystères terribles,

courent souvent le risque de porter atteinte à l'inflexible exactitude du dogme, et d'être durement désavoués par les ministres mêmes de la religion qu'ils veulent célébrer. Ce n'est pas le tout, pour éviter d'être mis à l'*index*, de témoigner un grand zèle pour la foi : il faut encore que ce zèle soit selon la science. M. Soumet peint l'ange de l'Espérance comme un *gracieux enchanteur*, dans les traits de qui respire *un charme séducteur*, qui porte dans ses mains *un prisme aux cent couleurs*, qui s'applique *en riant* à *tromper* nos douleurs, qui nous fait boire à longs traits dans une coupe *magique*, et enlace des fils d'or au tissu de nos jours. Le poëte a peint évidemment l'espérance mondaine, qui en effet nous *charme*, nous

Digitized by Google

enchante, nous *séduit* et nous *trompe*, mais non pas l'espérance chrétienne que le catéchisme définit ainsi : « Vertu par laquelle on attend de Dieu avec confiance » le don de sa grace en cette vie et la béatitude en » l'autre. »

C'est à M. de Châteaubriand que M. Soumet doit en grande partie la matière de son dernier chant, et notamment de la fin où il traite de l'influence du christianisme sur la civilisation des peuples et sur la culture des arts. Le poëte, dans sa préface, avoue sa dette envers ce brillant prosateur; c'est pour moi une raison de plus d'être surpris qu'il n'ait pas avoué avec la même franchise les obligations plus grandes encore qu'il a contractées envers l'auteur du poëme de la *Religion*.

Avant de commencer l'examen des qualités et des défauts de sa versification, je prendrai la liberté de relever quelques passages où il me paraît avoir péché, soit contre la justesse du raisonnement, soit contre l'exactitude des faits, soit enfin contre les règles de la langue et du goût. Il se demande quel sinistre génie a préparé le gouffre où devaient *disparaître l'autel et s'abîmer nos rois*. Il répond :

Ce fut l'impiété. Cette hydre courroucée,
Et par l'aigle de Meaux naguère terrassée, etc.

L'hydre terrassée par l'aigle de Meaux ne fut point l'*impiété*, mais bien l'*hérésie*, ce qui est fort différent. Bossuet eut à combattre, non point des incrédules qui n'existaient pas ou n'osaient se montrer, mais des chrétiens, adversaires de la *présence réelle* ou partisans de l'*amour pur*. M. Soumet fait une sortie contre la métaphysique; il ne veut pas que l'homme *dispute à son être*

Des secrets que bientôt il gémit de connaître;

Il prétend qu'une partie de nos *pensées*, semblables à ces fleurs que blessent les rayons du jour, doivent rester couvertes d'un voile, et il traite de *profane observateur* quiconque entreprend de soulever ce voile. Cet anathême exprimé d'une manière si absolue, sent trop son jeune poëte qui n'a point réfléchi, ne sait point réfléchir et voudrait ériger son ignorance en sagesse, son impuis-

Digitized by Google

sance en circonspection. L'abus et le danger de la métaphysique n'en doivent point faire proscrire l'usage ni contester l'utilité; cette science n'est pas plus téméraire lorsqu'elle analyse les opérations de l'entendement, que la théologie lorsqu'elle veut définir les attributs de Dieu et expliquer la nature de l'ame; enfin Locke et Mallebranche, tous deux métaphysiciens profonds, ont été tous deux hommes fort religieux.

Je doute que les personnes qui ont un peu étudié la physique végétale trouvent une grande justesse dans l'image d'un lierre qui se dessèche et périt pour avoir entouré le tronc d'un arbuste vénéneux. Les poisons qui attaquent l'organisation animale, sont innocens pour toutes les autres substances. La poésie vit de fictions et non pas d'erreurs : quand Lucrèce et Virgile mettaient en vers une mauvaise physique, cette physique était celle de leur siècle.

Je supprime ici quelques observations sur le style, déjà faites par le critique qui a parlé avant moi, dans ce journal, du poëme de l'*Incrédulité*. Il a remarqué avec raison que le poëte ne rend pas toujours clairement sa pensée : il eût pu multiplier ses preuves; celles qu'il a fournies doivent suffire. L'obscurité de la phrase n'est pas le seul tort de M. Soumet comme écrivain : l'impropriété de l'expression est quelquefois poussée très-loin dans son ouvrage. Pressé de finir, je n'en citerai pour exemple que ce vers :

Téméraire, oses-tu *déserter* son pouvoir ?

Déserter le pouvoir de quelqu'un, pour *méconnaître* ce pouvoir, *y échapper*, *s'y soustraire*, est une des plus étranges locutions dont on se puisse aviser : on croit y sentir l'envie de s'exprimer autrement que tous les autres, et l'on en est plus choqué que d'une faute de langue, parce qu'on pardonne plus volontiers à l'ignorance qu'à la prétention. Il est toutefois inexcusable de ne pas connaître la nature des termes qu'on emploie et de confondre un adverbe avec une préposition; ils sont pris l'un pour l'autre dans ce vers :

Voltiger *alentour* de l'arbre paternel.

Digitized by Google

Alentour avec un régime, au lieu d'*autour*, est la même faute qu'*auparavant* pour *avant*, *dedans* pour *dans*, *dessus* pour *sur*, etc. L'auteur a convenablement employé le mot *alentour*, lorsque, parlant de l'*arbre de la liberté*, il a dit :

> Le spectre de Brutus alentour se promène.

Mais qui pourrait approuver l'épithète extraordinaire donnée à ce même arbre dans un autre vers?

> Fuyons la mort, fuyons cet arbre *courroucé*.

C'est une malheureuse imitation du beau vers de Virgile:

> *Heu ! fuge crudeles terras, fuge littus avarum.*

En général, les expressions forcées et les images faussement grandes ou énergiques sont trop fréquentes dans la poésie de M. Soumet. Veut-il exprimer, par exemple, l'éclat et la durée du grand renom d'Homère, il dit:

> Tous les siècles, *courbés* sous la gloire d'Homère,
> Passent en saluant le monument fameux
> Que ce mâle génie édifia pour eux.

Pourquoi les siècles seraient-ils *courbés* sous la gloire d'Homère comme sous un fardeau? Ne suffirait-il pas qu'ils fussent *inclinés*, *prosternés* devant elle?

> L'effroi d'un avenir est donc l'arme sublime
> Qui brise de nos sens le sceptre illégitime.
> . . . . . .
> De ses ailes d'airain le vent de la colère
> Ebranle, en mugissant, la reine des cités.

Il suffit de transcrire de telles images, pour faire sentir l'incohérence ou le mauvais choix des circonstances. L'*airain* est assurément ce qu'il y a de moins propre à faire des ailes : la poésie, dans ses créations les plus fantastiques, doit toujours, en quelque sorte, respecter les lois de la matière, ou bien elle engendrera des êtres sans vraisemblance. *Déshériter* la vie de ses illusions, *déshériter* la terre de l'espoir du ciel, *déshériter* l'homme de son indépendance, *la voix immense des élémens* et *la grande voix du siècle* appartiennent évidemment à la

Digitized by Google

nouvelle langue prosaïco-poétique, sorte de jargon vague et bizarre qu'on voudrait substituer à la langue nette et judicieuse de nos grands maîtres.

Varier les coupes de la versification n'était certainement pas un art ignoré de ces beaux génies ; mais cet art, ils ne l'exerçaient point aux dépens des règles. Ils plaçaient toujours dans le premier hémistiche ces césures pittoresques qui n'ont rien de commun avec le repos au sixième pied, et qui ne dispensent point de l'observer ; chez eux, le dernier hémistiche est toujours d'une seule teneur ; toujours il est terminé par une de ces pauses que la ponctuation marque, ou que le débit seulement fait sentir. Enfreindre cette loi, c'est attaquer par sa base notre système de versification, où la rime jointe au nombre de pieds remplace la prosodie métrique des anciens : il est clair que si le sens part de la moitié du second hémistiche et en franchit la fin sans s'arrêter, pour aller se reposer seulement au milieu ou à la fin du vers suivant, ni la rime, ni le nombre de pieds ne sont sensibles pour l'oreille ; ce n'est plus que de la prose où se rencontrent des consonnances désagréables. Ce qu'à son brillant début dans la carrière poétique, M. Delille s'excusa d'avoir fait une seule fois dans un long poëme, nos jeunes versificateurs le font sans scrupule et sans apologie à chaque page de leurs vers. S'ils ont à parler d'une chose qui *s'élève* ou *s'abaisse*, ou *s'étend* ou *se prolonge*, ils ne manquent pas, afin de rendre la durée et la continuité de ce mouvement quelconque, de franchir l'hémistiche, et d'en transporter le repos au huitième ou neuvième pied. M. Soumet a fidèlement observé cette loi nouvelle. Je vois dans son premier chant seulement :

Libre enfin d'ennemis, se lève, et son espoir, etc.
Sous un ciel ténébreux il s'élève... Sa tête, etc.
Ses plus chers favoris s'éloignent... La pensée, etc.
Il rugit, il menace, il s'ouvre.... Dans ses flancs, etc.
Je sauverai ma mère, a dit Laure. A ces mots, etc.
L'été d'un pied brûlant les disperse. L'automne, etc.

Cette infraction de la règle de l'hémistiche produit

Digitized by Google

dans un autre vers un effet singulier ; elle en rend le sens équivoque et presque douteux. Il s'agit de la pensée qui, renonçant à *s'élancer jusqu'aux cieux* et préférant se *traîner sans guide dans le dédale obscur* de notre entendement, c'est-à-dire, sacrifiant l'imagination à la métaphysique,

Dans un livre voilé long-tems s'obstine à lire.

S'obstine-t-elle à lire dans un livre voilé long-tems ? ou bien s'obstine-t-elle long-tems à lire dans un livre voilé ? Ce dernier sens serait peu raisonnable ; mais si c'est le premier qu'on doit adopter, le vers est bien gratuitement fautif.

Voilà des observations nombreuses et sévères, sans doute. Sont-elles fondées ? c'est à l'auteur lui-même que je veux m'en rapporter. Je dirai avec plus de confiance et de satisfaction sur-tout, que si les beautés du poëme n'en effacent point les défauts, du moins elles les balancent, qu'il y a nombre de morceaux d'un éclat vif et solide, et que M. Soumet me paraît appelé aux plus brillans succès dans la carrière de la haute poésie. Le critique qui m'a prévenu a cité beaucoup de beaux vers dont je comptais moi-même faire usage ; c'est un plaisir qu'il m'a enlevé. Le poëme m'offrirait encore d'amples moyens de dédommagement, mais l'espace me manque ; et, à mon regret, je ne ferai qu'indiquer comme morceaux pleins d'un rare mérite, le début du troisième chant et tout le passage sur les douceurs de la vie cénobitique pour les femmes, passage où se trouvent ces vers d'un sentiment si vrai et d'une expression si heureuse :

Votre simple avenir n'avait point de secrets ;
Rien ne changeait pour vous : dans vos cloîtres muets,
Le tems avait perdu le pouvoir de surprendre,
Jamais son vol bruyant ne s'y faisait entendre.

AUGER.

Digitized by Google

Le Sacrifice d'Abraham. — A Genève, de l'imprimerie des successeurs *Bonnant*.

Cet ouvrage est consacré à la gloire de ce patriarche célèbre, le modèle et le père des croyans. Et quel acte en effet, de courage et de foi, que de s'armer, à la voix de Dieu, d'un poignard sacré pour immoler son propre fils ! Quand l'oracle des Grecs, le grand-prêtre Calchas, demande, au nom du Ciel, le sang d'Iphigénie, ce n'est pas, du moins, Agamemnon qui se charge du sacrifice ; ses yeux se couvrent d'un nuage épais ; son cœur se serre et frémit, lorsque le couteau du sacrificateur s'élève sur le sein palpitant de sa fille. Abraham, plus rempli de force et de dévouement, obéit sans se plaindre, lié, de ses propres mains, la victime sur l'autel, et si Dieu n'est plus miséricordieux que lui, c'en est fait de son fils unique.

Ce prodige d'obéissance est grand sans doute, mais il faut être bien sûr que c'est du ciel qu'on tient sa mission, pour se soumettre à des ordres si rigoureux. Ces vertus appartiennent à un ordre de choses qu'il ne nous est plus donné de connaître. L'Eternel a dédaigné depuis long-tems le séjour que nous habitons ; il n'est pas aujourd'hui un seul sentier où l'on puisse se flatter de retrouver la trace de ses pas, un seul homme qu'il veuille honorer de ses sublimes entretiens ; il faut donc nous contenter d'admirer dans l'éloignement des siècles ce qu'il n'est plus en notre pouvoir d'imiter dans nos jours de misère et de décadence.

C'est le but que s'est proposé M. Mallet, de Genève, auteur de l'ouvrage que nous annonçons. Plein d'admiration pour les vertus héroïques d'Abraham, plein d'un tendre respect pour la touchante simplicité des mœurs patriarchales, il a voulu les chanter dans un poëme. Mais ce poëme n'est pas revêtu de tous les ornemens dont il était susceptible ; les muses ne l'ont point paré du charme de la versification ; c'est l'humble prose cherchant à s'élever aux honneurs de la poésie.

Digitized by Google

Le goût, l'art et les règles sévères du beau admettent-ils les poëmes en prose? C'est une question proposée, examinée, discutée depuis long-tems, et dont la solution est encore attendue. Fier de l'art d'enchaîner des syllabes harmonieuses, le versificateur dira qu'il n'existe pas de poëme sans-césure et sans rime, et qu'un poëme ne saurait être qu'un ouvrage en vers; vous lui opposerez en vain l'immortel *Télémaque*; il vous répondra qu'un seul exemple ne prouve rien; que Fénélon lui-même n'osa jamais décorer son ouvrage du titre de poëme; qu'un poëme en prose est une production monstrueuse dont les élémens se choquent et se contrarient, et que, dans les termes mêmes, la prose est l'opposé de la poésie.

Mais d'autres prétendront qu'il y a souvent plus de poésie dans la prose des Fénélon, des Buffon, des Bernardin de St.-Pierre, que dans mille autres productions qu'on décore du titre de poëmes. Ils vous citeront la traduction en prose de la *Jérusalem délivrée*, et soutiendront qu'on y retrouve cent fois plus le génie du Tasse que dans toutes les traductions en vers; ils en concluront qu'on peut faire de la poésie en prose, puisqu'on peut faire de la prose en vers.

Examinons si ce procès littéraire est susceptible de conciliation, si la sévérité de l'art ne permet pas d'accommoder les parties.

Il faut d'abord établir un principe, c'est que la parole n'est que l'image de la pensée; c'est un signe convenu pour faire communiquer ensemble nos intelligences mutuelles. Plus une langue est propre à exprimer tous les mouvemens, toutes les nuances, toutes les couleurs de nos pensées et de nos affections, plus elle est abondante et riche: mais si au mérite de mettre nos ames en communication, elle joint encore celui de charmer l'oreille, si elle parvient à unir les jouissances de l'imagination à celles de l'esprit, alors elle arrive au plus haut degré qu'il lui soit permis d'atteindre. Je vois en elle la fille de l'harmonie, la mère de l'éloquence et de la poésie.

C'est une chose reconnue, que le principe de la poésie est dans l'ame. Si je suis plus vivement ému, plus vivement frappé qu'à l'ordinaire, il faut que mon lan-

Digitized by Google

gage réponde à ma situation, qu'il s'anime, s'élève, se colore des nuances de ma pensée. Il prend alors une forme et un aspect différent ; il se pare de richesses et d'ornemens inusités. La poésie existe chez tous les peuples, parmi les nations barbares comme parmi les nations civilisées. Je suppose maintenant qu'un peuple n'ait point encore inventé l'art de mesurer les syllabes, de distinguer à l'oreille les intervalles et les tems que parcourt le son en formant les mots ; qu'il n'ait point encore l'idée d'un vers ; s'en suivra-t-il, si d'ailleurs son langage est riche en expressions figurées, s'il rend bien ces exaltations de l'ame qui constituent la poésie, s'en suivra-t-il, parce qu'il est privé de la versification, qu'il soit, en même tems, privé de toute poésie ? Ne pourra-t-il pas établir une juste et solide distinction entre la versification et la poésie ; vous soutenir que l'une n'est qu'un moyen mécanique, un arrangement matériel et factice qui peut n'avoir rien de commun avec la poésie ? ne sera-t-il pas autorisé à vous citer vos scènes de comédies écrites en vers, et conçues en prose ? N'aura-t-il pas la liberté de nous rappeler cette belle prière du philosophe Cléanthe, dont l'expression est si poétique, le style si animé, quoiqu'elle soit en prose ? Ne sera-t-il pas disposé à en conclure qu'il y a deux sortes de poésie, l'une en langage figuré sans versification, l'autre en langage figuré et versifié ?

En reconnaissant néanmoins, avec la réserve, la modestie convenable, que le langage figuré et versifié l'emporte incontestablement sur le langage simplement figuré, il s'ensuivra alors qu'il existe deux sortes de poésie, l'une inférieure et sans versification, l'autre supérieure, embellie du charme de la versification, semblables à deux pendules égales en mouvement, également fidèles à indiquer les heures, mais dont l'une est enrichie d'un carillon. M. de Laharpe qui, dans son *Cours de Littérature*, a discuté cette question, ne s'éloigne pas beaucoup de ces idées.

« Le poëme épique, dit-il, doit-il être écrit en vers ? » c'est une demande qui, ce me semble, ne peut guères » intéresser que ceux qui n'en savent pas faire. Il est

Digitized by Google

» bien vrai qu'Aristote a dit que l'*Iliade*, mise en prose,
» serait encore un poëme, parce qu'il reconnaît, indé-
» pendamment de la versification, cette invention d'une
» fable qui est de l'essence de l'épopée ; mais il semble
» que parmi les modernes, on ne peut guères séparer
» la versification de la poésie, et quoique la France eût
» *Télémaque*, nous ne nous vantions pas, avant la *Hen-*
» *riade*, d'avoir un poëme épique à opposer au Tasse,
» au Camoëns et à Milton. Sans vouloir prononcer rigou-
» reusement sur cette question, on peut au moins assurer
» que celui qui traiterait l'épopée en prose avec imagi-
» nation et intérêt, laisserait encore à désirer une partie
» essentielle à notre poésie, la beauté de la versification,
» et aurait par conséquent un mérite de moins. »

Après cette digression je reviens au *Sacrifice d'Abraham*, auquel je ne suis plus en peine de trouver un nom. Ce poëme en prose est composé de quatre chants. L'auteur décrit, dans le premier, le séjour d'Abraham, son bonheur sous le toit domestique, ses tendres sollicitudes et celles de Sara pour le jeune Isaac, les vertus de leur aimable héritier, les premiers feux qui s'allument dans son cœur tendre et amoureux, l'apparition de trois êtres célestes qui viennent partager le frugal repas et les doux entretiens d'Abraham, la promesse qu'ils font à leur hôte qu'Isaac sera le père d'un peuple innombrable.

Le second chant est consacré à des hymnes de reconnaissance adressés à Dieu par le saint patriarche et son fils. L'Eternel apparaît dans un buisson enflammé, et ordonne à Abraham de lui sacrifier son fils. Le père infortuné, mais soumis et religieux, se dispose à obéir, tandis que Sara se livre aux plus douloureux gémissemens. C'était l'anniversaire de la naissance d'Isaac, les bergers s'étaient réunis pour célébrer ce jour de fête ; le jeune Hébreu reçoit leurs hommages avec une naïve reconnaissance, bien éloigné de croire que les fleurs dont on le couronne serviront bientôt à parer la victime.

Au troisième chant Abraham s'achemine vers la montagne où il doit offrir son douloureux sacrifice. Son fils l'accompagne et déchire souvent son ame paternelle par

Digitized by Google

ses tendres et confians entretiens. Ils traversent des plaines brûlantes ; ils arrivent épuisés de fatigue sur les bords d'une onde paisible ; Abraham y descend pour y réparer ses forces, un gouffre profond s'ouvre sous ses pieds ; son fils, ce fils qu'il va immoler, aperçoit le danger qu'il court, se précipite dans le gouffre et lui sauve la vie ; quelle douloureuse situation pour un père ! La nuit arrivée, ils se retirent chez ce patriarche si célèbre par sa fortune, ses malheurs et sa résignation, chez Job, qu'ils trouvent étendu sur son lit de douleur. Après avoir gémi sur son sort, ils continuent leur marche, et déjà ils approchaient de la montagne fatale, lorsqu'une jeune vierge, d'une beauté ravissante, accourt au devant et les invite à se désaltérer dans l'urne qu'elle vient de remplir à la fontaine. C'était Rebecca, fille de Béthuel. Isaac ne peut la voir sans être ému, jamais son cœur n'avait éprouvé un trouble aussi violent. Abraham s'en aperçoit et gémit de nouveau. Cependant il accepte l'hospitalité que lui offre le père de l'aimable Rebecca, et le premier objet qui frappe ses yeux est un vieillard vénérable qu'on prendrait pour le Tems, s'il avait sa faux à la main. C'était Sem, fils de Noë, le doyen du genre humain, que cinq siècles n'avaient point encore enlevé à la terre. Isaac le voit avec admiration et transport, et se jetant à ses genoux, le conjure de lui raconter les grandes merveilles dont il a été témoin, et sur-tout cette mémorable catastrophe qui a enseveli le genre humain presque tout entier. Le vieillard se rend à ses vœux, et le silence règne pour l'entendre. Après son récit, Béthuel et toute sa famille se livrent à la joie que leur inspire la présence de leurs hôtes, et Sem charmé d'Isaac l'unit à Rebecca ; mais hélas ! il faut partir, le Seigneur l'ordonne, et Abraham ne sait point désobéir.

Sa marche vers la montagne du sacrifice, les préparatifs de l'holocauste, les entretiens d'Isaac, les pénibles aveux du père, la soumission du fils, la présence de Dieu qui vient détourner le fer sacré, et le mariage d'Isaac remplissent le quatrième chant, après lequel l'auteur s'écrie :

« *Italiam ! italiam* ! imitateur de Magellan, que

Digitized by Google

» Drake fasse comme lui le tour du monde ; moins » hardi, après avoir erré sur les mers voisines, mon » esquif touche enfin au port. Oui, que Châteaubriant, » dans son Eudore, donne un rival heureux à Télé- » maque ; pour moi, je serai content si Abel et Joseph » ne dédaignent point de reconnaître un frère cadet dans » mon Isaac. Heureux, quel que soit le succès de mon » ouvrage, heureux si j'ai su inspirer au lecteur l'amour » des mœurs patriarchales, et plus heureux encore si » dans les bosquets de Ferney qui retentirent trop long- » tems des sarcasmes impies de Voltaire contre une » religion divine, j'apprenais que toutes les sectes de » cette religion sainte se sont enfin réunies, et que » tous les chrétiens de nos jours n'ont qu'un cœur et » qu'une ame, comme ceux de la primitive église ! »

Ce vœu est fort louable, mais il est plus théologique que poétique, et peut-être termine-t-il assez mal une épopée. Ne convenait-il pas d'ailleurs de l'étendre aussi à cette nation errante et malheureuse qui a bien plus de droits que nous à la succession d'Abraham et d'Isaac ?

Il est facile de reconnaître, à l'analyse qu'on vient de lire, que l'ouvrage de M. Mallet offre peu d'action et d'intérêt ; que la marche en est lente et uniforme ; que les incidens y jettent peu de mouvemens ; que les épisodes étouffent l'action principale, et sont tous du même genre et de la même couleur. Les mœurs patriarchales sont peintes avec beaucoup de vérité et de naturel, quelquefois même avec une naïveté que des gens sévères pourraient qualifier de puérile ; mais ces mœurs étant toutes d'une teinte uniforme, l'auteur est réduit à nous présenter sans cesse les mêmes images. Pour remédier au défaut d'action, il a multiplié les entretiens, les discours, les hymnes, les prières ; et tout cela redouble encore la monotonie. Il invoque, dans sa préface, Homère comme un grand peintre de mœurs : mais dans Homère quelle variété d'images ! quelles richesses ! quel mouvement ! il ne s'arrête point sur les mêmes idées, il nous séduit, nous attache, nous entraîne sans cesse par mille sensations différentes. L'auteur du *Sacrifice d'Abraham* nous laisse dans un calme paisible, dans une situation uniforme,

Digitized by Google

uniforme, dans ce mouvement alternatif qui berce l'esprit et finit souvent par l'endormir.

Ce n'est pas que son pinceau ne soit quelquefois suave et gracieux, que son expression ne soit presque toujours facile et coulante. Plusieurs de ses descriptions ont même beaucoup de charme; mais ce mérite ne suffit pas. Les poëmes d'Abel et de Joseph sont conçus sur un autre plan; les situations y sont fortes, touchantes et dramatiques; les caractères variés; des épisodes ingénieux s'y succèdent sans se nuire, et raniment sans cesse l'action principale qui en est le principe et le centre. Les mœurs patriarchales y sont peintes aussi, mais avec une simplicité qui n'a rien de trop naïf et que peuvent supporter nos mœurs frivoles et dédaigneuses. M. Mallet n'a pas assez ménagé notre délicatesse. Ne trouvera-t-on pas un peu trop ingénus les détails suivans? c'est un dialogue entre Abraham et Sara au sujet d'Isaac.

« Ne l'ai-je pas nourri de mon lait, dit Sara? — Ne » l'ai-je pas élevé sur mes genoux, répondit Abraham? » combien de fois mes serviteurs ne m'ont-ils pas surpris » jouant avec Isaac autour de ma tente, tandis que filant » dans un coin, tu laissais échapper ton fuseau à force » de rire à l'aspect de ce tableau charmant! Combien de » fois, tandis que ses mains enfantines se jouaient dans » mes cheveux blancs, ne l'ai-je pas soulevé dans mes » bras paternels pour lui faire voir un nid, ou pour le » faire atteindre à une cerise! »

Ces détails minutieux touchent à la puérilité. Ils sont vrais, mais si communs que ce n'était guères la peine d'en tenir compte. Ailleurs l'auteur représente Sara occupée des soins domestiques: « Pendant que la vigi- » lante Sara s'occupe dans sa tente des soins du ménage, » ou qu'elle visite un peuple *d'oisons* différens d'espèces, » de cris et de plumages, Abraham va l'attendre sous » un palmier antique, tout occupé de la contemplation » de Dieu et de la nature. »

Ne convenait-il pas d'ennoblir ce peuple d'oisons, tendre objet des soins de Sara, et puisque M. Mallet a constamment eu recours aux périphrases quand il a voulu parler de l'ame, ne pouvait-il pas user de la même res-

Digitized by Google

source en parlant des oisons ? J'aime beaucoup la peinture des mœurs patriarchales, mais je crois que M. Mallet les eût décrites tout aussi fidélement s'il eût substitué des colombes à ses oisons. Il s'est formé parmi nous une école de novateurs qui prétendent établir le système de l'égalité dans la littérature et donner des titres de noblesse aux termes les plus populaires, aux expressions les plus abjectes. C'est à nous de nous défendre de ces innovations démocratiques et de soutenir courageusement nos anciennes constitutions. SALGUES.

ELISA ET ALBERT.

ANECDOTE SUISSE. (Suite et fin.)

PEU à peu la douce et sensible Elisa se remit, sa santé se fortifia, et elle reprit cette paix de l'ame, qui dans un tems ou dans un autre renaît toujours dans un cœur innocent. Son genre de vie uniforme et retiré ne fournit aucun événement pendant cinq années ; tout ce qui s'était passé ne lui paraissait plus qu'un songe pénible, dont le nom qu'elle portait lui retraçait seul la réalité. Son beau-père qui s'attachait tous les jours plus à elle, désirant de lui épargner même cette sensation douloureuse et voulant se reposer lui-même, se décida à acquérir une belle terre qu'il avait en vue dans le pays de Vaud, et sur les bords délicieux du lac Léman ; il vint l'habiter avec sa belle-fille, et il exigea qu'elle en prît le nom, comme c'était alors l'usage dans ce pays. Il obtint aisément de la bonne tante Gertrude et de sa nièce Lucy Mesner, de venir vivre avec eux. Elisa respirant un air nouveau, si doux et si pur, vivant à la campagne, entourée de tous ceux qu'elle aimait et dont elle était aimée, ne voyant plus autour d'elle rien qui lui retraçât ses malheurs, reprit une autre existence ; sa santé se fortifia ; elle avait beaucoup grandi pendant les cinq ans qui venaient de s'écouler ; à présent elle prit de l'embonpoint, des couleurs ; le teint foncé de la petite Américaine devint très-blanc et très-européen ; ses traits se formèrent, et leur expression fine et sensible était l'image de son adorable caractère ; sa taille assez haute et proportionnée, était souple et gracieuse ; enfin il était impossible

de reconnaître dans la belle Mme de Lavigny la petite Elisa rejetée par Albert. Elle était alors, et avec bien moins d'art, beaucoup mieux que Mme de Valcé ; son esprit très-orné, et sans la moindre prétention, ajoutait tout son charme à celui de sa figure. La singularité de sa destinée l'avait portée à une disposition sérieuse et réfléchie, et l'avait éloignée des plaisirs du monde ; elle était faite pour y réussir, et dans son nouvel établissement, ses voisins sentirent le prix du trésor qu'ils avaient acquis. Une de ses occupations les plus intéressantes, fut d'être, d'accord avec sa tante, l'institutrice de sa jeune sœur ; Gertrude se chargea du moral, Elisa de l'esprit et des talens ; et Lucy devint aussi, par leurs soins réunis, un charmante jeune fille. Cinq autres années se passèrent ainsi ; Elisa, ou Mme de Lavigni, comme on l'appelait alors, avait près de vingt-six ans, Lucy en avait dix-huit, lorsqu'un parent éloigné de M. Elman, établi à Marseille dans une position très-brillante, vint lui faire une visite en parcourant la Suisse. Dès qu'il eut vu Lucy Mesner, il ne désira plus voir autre chose, il lui offrit ses vœux et sa fortune. Fort appuyé par son cousin, par Elisa, par Mlle Gertrude, Lucy devint Mme Dercour. Son mari, impatient de la présenter à sa famille, voulait retourner à Marseille ; il en coûtait à sa jeune femme de se séparer de sa sœur, ils obtinrent facilement qu'elle les accompagnât ; depuis long-tems elle avait envie de voir la France méridionale, elle était bien aise aussi de connaître la nouvelle famille de sa sœur chérie. M. Elman approuva cette idée, il se portait assez bien pour qu'elle pût le laisser sans crainte aux tendres soins de son ancienne amie Gertrude. Le départ fut décidé. Elles furent reçues dans la famille Dercour comme elles méritaient de l'être ; ce fut à qui s'empresserait le plus de fêter la jeune mariée et sa charmante sœur, que l'on croyait veuve, et qui ne le démentait pas.

Un jour qu'elles étaient au spectacle, Elisa regardait la foule des spectateurs avant l'ouverture de la toile, lorsqu'elle aperçoit dans une loge vis-à-vis d'elle un homme qu'elle croit reconnaître ; son cœur bat fortement ; elle dirige une lorgnette sur cet objet, elle ne peut plus s'y tromper, c'est lui, c'est Albert, c'est son époux ; ses traits sont trop bien gravés dans son cœur pour s'y méprendre ; d'ailleurs il est peu changé ; sa mélancolie, quand elle l'a connu, lui ôtait son air de jeunesse ; il a quelques années de plus, mais d'ailleurs il est exactement le même que lorsqu'elle lui

Digitized by Google

donna sa main si tristement. On peut juger de l'excès de son saisissement; elle fut prête à se trouver mal, et se retirant en arrière sous le prétexte de la chaleur, elle dit à sa sœur la cause de la vive émotion qu'elle éprouvait, et lui demanda si elle pourrait reconnaître Albert. Lucy regarda et le découvrit à l'instant; quoiqu'elle fût bien jeune quand il partit, elle ne l'avait point oublié : c'est vraiment lui, dit-elle à sa sœur, ne le regardons plus. Elles tinrent à voix basse un petit conseil sur ce qu'il y avait à faire; M. Dercour y fut admis, il connaissait la situation de sa belle-sœur, et par bonheur il n'y avait encore qu'eux trois dans la loge. — Crois-tu, dit Elisa, qu'il puisse nous reconnaître? — Impossible, dit Lucy en riant; rien, je m'en flatte, ne rappelle en moi la petite fille à la bavette, qu'il n'a pas regardée, je crois, deux fois en sa vie. Et toi, ma chère Lise, (c'était le nom familier qu'elle donnait toujours à sa sœur) tu es absolument méconnaissable; tu es aussi grande que tu étais petite, aussi blanche que tu étais noire, aussi gaie que tu étais triste : si bon papa revenait à la vie, je suis sûre qu'il ne te reconnaîtrait pas. — Eh bien! chère Lucy, puisque rien ne peut rappeler l'Elisa d'autrefois, que ce nom même ne puisse le mettre sur la voie. Tu as l'habitude à-présent de m'appeler Lise, je n'ai plus d'autre nom pendant mon séjour ici; Lise de Lavigni, entends-tu bien? Et toi, chère petite, puisque te voilà une élégante Française, abandonne aussi ton nom américain; Lucy Mesner est actuellement Mme Lucile Dercour. Pour vous, mon cher frère, je vous prie d'être notre mercure; trouvez une occasion de vous lier avec Albert, qu'il soit introduit chez vous, et je me charge du reste.

Rien n'est plus facile, répondit Dercour, nous sommes parens, comme vous le savez; il ne s'agit que de lui faire décliner son nom, puisque personne n'est censé le connaître, et je m'en empare à titre de cousin. Il fut le joindre, se lia de conversation avec lui, et lui fit des offres de service.

Je vous prends au mot, dit Albert, je vous prie de me rendre celui de me dire le nom de ces deux charmantes femmes dans la loge vis-à-vis de nous : là, cette grande et belle personne, dont la tournure est si noble, la toilette si simple et si élégante, à côté de cette jeune et jolie personne.

— Je suis heureux et fier de pouvoir vous les nommer,

Digitized by Google

répondit Dercour; l'une est ma femme, et l'autre est ma sœur.

Albert le félicita de son bonheur, et le pria de le présenter à ces dames; je me nomme Elman, lui dit-il, suisse de naissance, mais je suis établi depuis si long-tems en Amérique, que je la regarde comme ma patrie. Des affaires de commerce m'ont appelé à Marseille; j'ai des lettres pour plusieurs maisons de banque de cette ville; je sais même que j'y ai des parens que je n'ai jamais vus, et que je chercherai. Mais en attendant je m'estimerai fort heureux, Monsieur, de cultiver votre connaissance.

Dercour souriait; les parens dont vous parlez, Monsieur, ne se nomment-ils point Dercour? le lieu de votre naissance n'est-il pas S^t-G***? Albert en convint; Dercour l'embrassa en l'appelant son cher cousin, l'amena dans la loge de sa femme, et le présenta comme un parent à qui il désirait de rendre le séjour de Marseille agréable.

Quoiqu'Élisa fût préparée à le voir, à lui parler, qu'elle l'eût elle-même souhaité, elle n'en éprouva pas une émotion moins vive, qui l'embellit encore au point qu'Albert ne pouvait se lasser de la regarder, de l'admirer, et de penser qu'il n'avait point encore rencontré de femme aussi parfaite à son gré, et dont l'ensemble lui plût autant. Il s'était mis dans l'esprit au premier moment que c'était elle qui était Mme Dercour, et la plus jeune, une petite sœur non mariée. M. Dercour ayant au moins son âge, c'était en effet plus naturel à penser; son erreur dura quelque tems encore. Lorsqu'enfin le ton de la conversation et M. Dercour l'eurent mis au fait, il n'aurait pu se rendre raison à lui-même, du plaisir que lui faisait cette découverte; mais il fut enchanté que cette belle personne, qui lui plaisait plus que l'autre, ne fût pas l'épouse du parent qui l'accueillait avec tant d'honnêteté. Au bout de quelques instans il éprouva un plaisir plus vif encore; M. Dercour ayant nommé madame de Lavigni, il lui demanda si M. de Lavigni était au spectacle. Quand on lui eut dit qu'il n'existait plus, il lui sembla qu'on lui apprenait la meilleure des nouvelles, et que la belle veuve lui paraissait encore plus intéressante. M. Dercour s'informa où il logeait, l'invita à souper, et quitta un instant le spectacle. Albert reconduisit les dames, et fut très-agréablement surpris de trouver son domestique et ses effets chez son cousin Dercour, qui lui déclara qu'il logerait chez lui pen-

Digitized by Google

dant son séjour à Marseille; Albert ne se fit pas presser et fit partie de la famille.

Elisa brûlait d'être seule, pour se livrer à son aise à la foule de pensées que cette rencontre inattendue élevait dans son esprit; le tumulte de ses sentimens ne lui permettait pas de distinguer si elle éprouvait de la tristesse ou de la joie; un certain effroi, qui n'était pas sans charme, remplissait son cœur d'un trouble inoui; elle sentit bientôt que ce cœur reprenait sa première chaîne, ou plutôt qu'elle ne s'était jamais rompue, car aucun autre homme n'avait fait même une ombre de diversion : Albert était encore ce qu'il avait toujours été, le seul homme au monde pour elle. Elle avait trop de pénétration pour n'avoir pas remarqué, dès cette première journée, qu'elle avait fait sur lui une impression très-favorable; elle en jouit sans doute, mais non pas sans un mélange de crainte. Qui sait, pensait-elle, si cette impression ne ferait pas à l'instant place à celle de la haine, s'il se doutait seulement que c'est là cette Elisa qu'on le força d'épouser malgré lui, dont il s'éloigna avec horreur, qui l'a séparé de son père, exilé de sa patrie, qui fut un obstacle insurmontable au plus ardent de ses vœux? Oh! combien il faut que j'aie toujours été loin de son cœur et de sa pensée, puisque rien ne m'y retrace, disait-elle avec amertume! Elle se déshabillait devant sa glace, et fut forcée de convenir que rien, rien absolument ne pouvait la rappeler au souvenir d'Albert, pas même le son de sa voix; quand il partit, elle avait encore beaucoup d'accent anglais; n'ayant appris le français qu'à St-G***, elle le parlait très-mal; depuis elle s'y était tellement appliquée, qu'on aurait pu croire que c'était sa langue maternelle, tant sa prononciation était exacte et pure. Elle sourit en pensant qu'elle venait d'éprouver un mouvement de jalousie contre elle-même, et résolut de s'abandonner à l'espoir qui s'offrait à elle, et de tout tenter pour le réaliser. Dès le lendemain matin, pour dépayser encore mieux Albert, il fut résolu qu'Elisa, ou Lise de Lavigni, passerait pour être la sœur de M. Dercour, qui lui donnait toujours ce titre, et par conséquent pour sa cousine.

La crainte d'alonger trop notre narration, nous fait résister avec peine à donner tous les détails d'une position aussi singulière. Pendant ces dix années, le cœur d'Albert, fatigué, flétri, honteux d'avoir été subjugué à l'excès par un objet aussi indigne qu'Emilie, avait repoussé

Digitized by Google

toute impression nouvelle ; il se livra entiérement à des spéculations commerciales ; qui lui réussirent, et il se croyait de bonne foi incapable d'aimer encore : arrivé à Marseille, il voit Mme de Lavigni, et bientôt il crut au contraire aimer véritablement pour la première fois de sa vie. Le sentiment qu'elle lui inspira n'était pas peut-être aussi ardent, aussi impétueux que celui qu'il ressentait à vingt ans pour Mme de Valcé, mais il était et plus profond et plus tendre ; il aimait Lise de Lavigni tout-à-la-fois comme la femme la plus adorable, et comme l'amie la plus parfaite : elle réalisait l'idéal que son imagination s'était formée de l'être avec qui il voudrait passer sa vie, et qu'il croyait une chimère ; bien plus belle et presqu'aussi séduisante qu'Emilie, elle n'avait besoin d'user ni d'art, ni d'efforts, ni de varier son ton et sa manière pour captiver entiérement, elle n'avait qu'à rester elle et toujours elle ; toujours cette femme à-la-fois noble et gracieuse, modeste sans pruderie, vertueuse sans sévérité, gaie sans malice, bonne et douce sans fadeur, animée sans coquetterie : plus il la voyait, plus il l'étudiait, et plus son ame entière s'attachait à elle. Il s'établit bientôt entr'eux une liaison d'amitié, qu'Elisa n'eut garde de repousser comme elle l'aurait fait peut-être avec tout autre homme ; elle se laissa tout naturellement aller au sentiment légitime qu'elle éprouvait, et ne chercha point à le cacher. Souvent elle ne suivait pas sa sœur dans le monde, sous quelque prétexte elle restait chez elle, et c'étaient les jours les plus heureux de son cousin Albert, qui restait alors avec elle ; mais il n'avait point encore fait l'aveu positif de son sentiment.

Un de ces jours de tête à tête où Mme de Lavigni avait encore été plus aimable et plus tendre, il ne fut plus maître de lui-même, et il osa lui dire combien elle était adorée, et quel serait son bonheur s'il avait l'espoir que son amour fût partagé, que ses vœux ne fussent pas rejetés. Elisa avait attendu ce moment pour faire une épreuve ; elle sut bien voir au désordre de ses paroles, à son air aussi troublé que touché, que son aveu lui échappait malgré lui, qu'il n'avait pas été prémédité, et qu'il ne lui disait rien qui annonçât l'intention de la tromper sur sa situation ; mais cela ne lui suffisait pas encore.

Non, mon cher Albert, lui dit-elle avec le ton de la candeur et du sentiment, non, les vœux de votre cœur ne seront pas repoussés, et le mien les partage. Pourquoi ne vous répondrais-je pas avec franchise quand l'aveu mutuel

Digitized by Google

de nos sentimens peut nous conduire au bonheur ? déjà nous sommes unis par un lien de parenté ; nos états, nos fortunes se conviennent aussi bien que nos caractères ; Dercour et sa femme vous aiment ; ils verront avec plaisir leur aimable cousin devenir leur frère. Pourquoi vous ferais-je acheter votre bonheur par des incertitudes ? je vous aime, je suis libre, et.....

Et le malheureux Albert ne l'est pas, s'écria-t-il d'une voix étouffée, en tombant à ses pieds. O Lise, ô femme chérie, pardonne-moi d'avoir osé t'offrir mon cœur, quand ma main ne m'appartient plus. Un lien détesté, repoussé à l'instant même où je fus forcé de le former, a toujours fait le tourment de mon existence ! mais peut-il empêcher que vous ne soyez au moins l'amie, la consolatrice du plus infortuné des hommes ? Oh ! prononcez seulement que vous serez mon amie, et toutes mes peines seront effacées.

— Eh bien ! lui dit-elle avec un ton sérieux, j'y consens ; oui, je veux être votre amie, puisque toute autre relation nous est interdite. Relevez-vous, mon cousin, ce n'est pas la place d'un ami : asseyez-vous près de moi, et prouvez-moi que vous l'êtes en m'accordant votre confiance. Il s'y plaça et lui conta avec une extrême émotion toute l'histoire de sa vie, et l'on juge avec quel intérêt elle fut écoutée ; ce fut alors seulement qu'elle apprit mille détails sur Emilie, qu'elle avait ignorés, et en particulier tout ce qui avait suivi son mariage, et la fuite d'Albert. D'après la lettre d'Emilie, dont sa tante lui avait parlé, elles la croyaient toutes deux avec lui en Amérique ; et quoique Mlle Gertrude assura sa nièce, qu'il était bien moins humiliant pour elle d'être sacrifiée à un ancien sentiment, qu'à une haine sans motif, elle n'en souffrait pas moins horriblement de le savoir avec son heureuse rivale ; elle apprit avec plaisir qu'il ne l'avait pas même revue. D'ailleurs il ne s'excusa point, ne rejeta sa faute sur personne, parla de son père avec tendresse et respect, en disant seulement que ce bon père l'avait engagé avec un peu trop de précipitation en croyant faire son bonheur ; et se repentant mortellement d'avoir été entraîné à l'affliger et à le quitter. « Mais je l'avoue, ajouta-t-il, lors même que mon cœur eût été libre, la jeune personne qu'il m'avait choisie pour épouse, n'aurait jamais pu me plaire sous ce rapport ; c'était un très-bon enfant, mais un enfant dans toute l'étendue du terme ; fort petite, fort maigre, très-brune ; autant que je m'en rappelle, le caractère de sa figure était contraire à mon goût. Naturellement assez sou-

bre, j'aurais eu besoin d'une compagne qui m'égayât, m'animât; Elisa Mesner était encore plus sérieuse, plus silencieuse et plus indolente que moi, et notre ménage n'eût été qu'une mort anticipée: mais tout cela n'excuse point la manière cruelle, barbare, dont j'ai repoussé ce jeune cœur qui, si j'en dois croire une lettre de sa tante à mon père, ne demandait pas mieux que de se donner à moi: cependant j'ai souvent pensé que cette bonne tante, pour faire plaisir à son ancien ami, avait exagéré les sentimens de sa nièce, ou pris pour de l'amour ce qui n'était qu'une obéissance passive; Elisa ne me paraissait pas susceptible d'un sentiment vif, et.....

Jusque-là Mme de Lavigni, la tête appuyée sur sa main et le cœur bien agité, avait écouté en silence; mais à ce mot elle oublia son rôle, et l'interrompant vivement: « Combien vous vous trompez, dit-elle d'une voix tremblante! le cœur d'Elisa était déjà tout à vous..... si du moins j'en juge par le mien, dit-elle en se reprenant: mais continuez, je ne vous interromprai plus. » Albert trouva l'interruption très-douce, il baisa la main de sa cousine avec passion, et il acheva son récit en lui peignant en traits de feu celle qu'elle lui avait inspirée, et lui demandant au moins sa pitié. Elisa tâcha de prendre encore sur elle. Et pendant cette longue absence, lui dit-ellle, une fois dégagé d'Emilie, votre cœur ne vous a jamais rappelé auprès de votre père et de votre épouse? jamais vous n'avez désiré de vous rapprocher d'eux?—Non, je l'avoue, j'étais trop coupable pour espérer mon pardon, et trop fier pour le demander; mon amour pour Emilie était éteint par le mépris, mais j'avais honte de l'avouer, et ma répugnance pour le lien que j'avais formé existait encore dans toute sa force.

—Pauvre Elisa, que je la plains! Vous aviez au moins de leurs nouvelles, ils vous écrivaient, sans doute?—Mon père quelquefois, très-rarement; mais Elisa trop offensée, ou n'ayant rien à me dire, ne m'a jamais écrit, et je lui en sais gré; qu'aurais-je pu lui répondre? le silence convenait mieux à notre situation réciproque. Long-tems j'ai espéré que mon père romprait ce lien, et j'en attendais la nouvelle; il ne l'a pas fait; et s'il a voulu me punir en ne me rendant pas ma liberté, il n'est à présent que trop vengé, puisqu'il faut que je renonce à celle pour qui je donnerais ma vie. Qu'elle devienne au moins l'arbitre de mon sort; que je retrouve son estime, et je serai moins

Digitized by Google

malheureux. Prononcez, mon amie, et je fais le serment d'obéir.

L'épreuve n'était pas encore finie. Ce ne sera point en vain, lui dit Mme de Lavigni avec dignité, que vous m'aurez donné le titre de votre amie; voulez-vous me charger de vous raccommoder avec votre père et votre femme? Je méditais un voyage de curiosité en Suisse, je l'accélérerai; vous m'accompagnerez, si vous le voulez; j'irai la première à St-G** plaider votre cause, obtenir le pardon d'Elisa. Vous secouez la tête, Albert, ne m'acceptez-vous pas pour votre médiatrice? j'ai dans l'esprit que je réussirai; je deviendrai son amie....

Non, non, s'écria Albert, non ce n'est pas vous qui devez en être chargée! pardonnez ma manière de sentir sur ce point, vous avez assez de délicatesse pour la comprendre. Elisa ne doit pas être abusée de nouveau; une indigne rivale m'éloigna d'elle, une autre rivale, mille fois plus aimée encore et si digne de l'être, ne doit pas me ramener auprès d'elle, m'obliger à faire une comparaison qui rendrait encore mon sort plus affreux, mes liens plus pesans, et lui ôterait bientôt la fausse sécurité que vous lui auriez rendue: il faut que le sacrifice soit complet pour être possible; et si je dois vivre avec Elisa Elman, je ne dois jamais revoir Lise de Lavigni. Non, je ne la verrai plus, mais son image restera gravée dans mon cœur. — Et cependant, je te défie de les séparer, lui dit-elle en ouvrant ses bras, qu'elle jeta autour de lui. Oh! mon Albert, mon époux, mon ami, mon amant! celui que j'aime depuis que je connais mon cœur, que j'aimerai jusqu'à ce qu'il cesse de battre, ouvrez les yeux comme tu viens de m'ouvrir ton cœur, reconnais la plus tendre, la plus fidèle des épouses, et n'en aime pas moins ta Lise de Lavigni parce qu'elle a été Elisa Mestner, Elisa Elman, et qu'elle t'a trompé quelque temps pour te conduire au bonheur. Elle aurait pu parler plus long-temps. Albert, immobile comme une statue, ne savait ni ce qu'il entendait, ni ce qu'il devait croire; il fallut qu'Elisa pour le convaincre lui racontât mille détails de St-G** et de leur intérieur, qu'elle seule pouvait savoir: il fallut qu'elle lui montrât le portrait de son père et de sa tante, qu'elle avait en bracelets; il fallut lui lire des lettres de son père; enfin il commençait à peine à se douter de la réalité de son bonheur, quand M. et Mme Dercour rentrèrent. Elisa leur présenta Albert sous le titre de son époux. Vous ne ferez pas non plus à la petite Lucy l'honneur de la recon-

Digitized by Google

naître, lui dit Mme Dercour; vous avez oublié je parie comme elle escamota un jour le panier de pêches que vous apportiez à tante Gertrude; comme elle savait trouver le chemin de votre poche pour chercher des diablotins, pendant que vous lisiez, et y remettre les papiers vides; et ce jour que j'avais grimpé le dossier de votre chaise, pour vous coiffer du chapeau de ma tante, que vous vous levâtes brusquement, et que je tombai en arrière et me fis un trou à la tête? Tenez, en voilà la marque encore, dit-elle en relevant ses cheveux: vous traitiez jolimment ces deux pauvres sœurs, elles sont trop bonnes de vous pardonner.

Albert ne pouvait plus douter, ses yeux se refusaient encore à reconnaître Elisa dans la belle Mme de Lavigni; mais elle l'avouait pour son époux, elle lui en donnait les droits, que lui fallait-il de plus? il croyait rêver, et demandait au ciel de ne jamais se réveiller. Elisa n'avait point eu le projet de finir aussitôt son petit roman, elle voulait ne se faire reconnaître qu'à Lavigni; le refus d'Albert et son noble motif l'entraînèrent malgré elle : oh! mon amie, lui disait-elle, quand il lui demandait pardon à genoux de ses torts passés, que tu as bien su les réparer! ta bonté pour ta pauvre Elisa, à qui tu ne voulais pas amener cette Mme de Lavigni, a tout effacé, et je ne l'oublierai de ma vie. Il fut ensuite question de leur départ, ni l'un ni l'autre ne voulaient retarder le bonheur de leurs parens; Elisa se faisait un plaisir d'enfant de leur surprise. Il fut fixé au surlendemain; elle laissait sa sœur heureuse, elle l'était elle-même, elles se séparèrent avec moins de peine et avec l'espoir de se retrouver.

Nous voyagerons rapidement avec eux, sans regarder hors de la voiture, et nous voilà sur les rives du Léman, et dans la cour du château de Lavigni. La tante Gertrude fut d'abord demandée, et pendant qu'elle tombe des nues et pleure de joie en embrassant Albert, qui lui raconte son bonheur, Elisa monte dans le cabinet du vieux père, qui s'était fort ennuyé de son absence, et la reçut avec un extrême plaisir : je te trouve encore embellie, chère Elisa, mais aussi tu t'es bien amusée; j'ai cru que tu ne reviendrais jamais, ma fille, dit le vieillard attendri.

— Pardon, papa, je suis restée plus long-tems que je n'aurais dû; mais en revanche je vous amène une bonne société.

— Et qui, ma fille? tout ce que tu amènes est bien venu, mais il me suffisait de toi.

Digitized by Google

— Eh bien! ce sera un autre moi-même. Ne m'avez-vous pas dit, mon père, que.... que si je trouvais plus de bonheur que je n'en ai eu dans le lien du mariage, vous n'y mettriez pas d'obstacle?

— Voilà ce que j'ai craint, dit le bon Elman en pâlissant, il ne me manquait plus que ce malheur. Quoi! ma fille, tu veux me quitter?

— Non, jamais, mon père, mais je veux vous donner un fils.

Le vieillard secoua la tête tristement; non, jamais, ma fille, répondit-il: Albert m'a abandonné, mais jamais je n'aurai d'autre fils qu'Albert. — Il était à la porte avec la bonne tante, et fut bientôt dans les bras et aux pieds de son père.... Le bonheur rajeunit, dit-on; M. Elman vécut long-tems encore, et plusieurs petits enfans embellirent son heureuse vieillesse. Elisa sut prouver tous les jours davantage à son cher Albert, qu'il n'est qu'une route pour arriver au bonheur, celle de l'amour réuni aux devoirs et à la vertu.

ISABELLE DE MONTOLIEU.

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

On ferait un bien gros volume des découvertes utiles et reconnues pour telles que leurs inventeurs n'ont jamais pu parvenir à faire adopter en France, et dont l'étranger s'est enrichi. M. Fabre du Vigau a trouvé une manière de travailler le lin qui le rend propre à remplacer le coton dans les différens usages où on l'emploie. Il semble qu'une pareille découverte mériterait de fixer l'attention publique, et cependant à peine un ou deux journaux ont-ils daigné consacrer quelques lignes à une annonce de cette importance. Mériterions-nous, en effet, le reproche de frivolité qu'on nous fait depuis si long-tems? L'inventeur des chapeaux ceintrés, des bottes sans coutures, des cravates élastiques, de l'eau à la Ninon, du potage à la Camérani, des sorbets à la Frascatana, et autres fadaises semblables, occuperont Paris et les journaux pendant plusieurs mois, tandis que l'homme utile et ingénieux qui aura consacré ses veilles à inventer une échelle à incendie, un lit mécanique pour le transport des malades, des soupes à la

Digitized by Google

Rumfort, un mode d'éclairage économique, restera ignoré dans son atelier, ou n'obtiendra d'autre prix de la publicité de ses travaux, que de fournir à quelqu'auteur du Vaudeville la pointe d'un couplet ou le refrain d'une chanson.

— Paris commence à se ressentir des heureux effets du canal de l'Ourcq; les eaux de ce vaste bassin coulent déjà dans plusieurs des fontaines de cette capitale. Quelques-unes sont remarquables par leur élégante simplicité; des urnes antiques, des obélisques, des colonnes tronquées, varient leurs formes et servent d'embellissemens aux différens quartiers qu'elles arrosent. Dans l'éloge que nous faisons du plus grand nombre de ces monumens publics, nous ne prétendons pas comprendre la fontaine de la place Dauphine, dont la forme bizarre et les proportions mesquines nous paraissent également indignes de l'époque où elle a été construite, et du héros à la mémoire duquel on l'a érigée : le brave Desaix mort aux champs de Marengo réclamait un plus glorieux hommage, et le recevra bientôt sur la place des Victoires. Le 15 de ce mois sa statue colossale doit être découverte; elle fait honneur au talent de l'artiste qui l'a exécutée, et gagnera beaucoup lorsque le tems aura imprimé au bronze cette teinte verdâtre qui remplace le brillant cuivré de la ciselure.

— L'ouverture et la ruine des petits théâtres de fantaisie se succèdent avec une merveilleuse rapidité. En moins de six ans nous avons vu s'élever et s'écrouler les théâtres des sauteurs, des danseurs de corde, des chiens savans et des puppi napolitani. Voici venir un nouvel entrepreneur qui nous annonce *les Fables de La Fontaine mises en action*, ce qui suppose une ménagerie entière; on prétend que cette idée a un but moral; nous ne voyons encore que le côté ridicule; et de la meilleure foi du monde nous nous demandons comment (à moins de munir chaque spectateur d'un télescope) on pourra représenter, par exemple, *la cigale et la fourmi, le lion et le moucheron*. Ce théâtre compte déjà une demi-douzaine d'auteurs tout prêts à mettre en pièces La Fontaine. C'est une singulière manie du tems où nous vivons, que de chercher à confondre ainsi tous les genres; ce n'était pas assez des romans *historiques*, des herbiers *moraux*, de l'éducation *sensitive*, il nous fallait encore des apologues dramatiques.

— Les libraires se plaignent de ne rien vendre, d'où vient donc qu'ils impriment et réimpriment sans cesse?

Digitized by Google

La spéculation à la mode (car la littérature a la sienne), est maintenant celle des morceaux choisis. Morceaux choisis de Duclos, morceaux choisis de Lemierre, morceaux choisis des Sermonaires protestans. Il reste encore un choix à faire, c'est celui de ces morceaux choisis.

— Parmi les ouvrages nouveaux qui viennent de paraître, on distingue *les Mémoires du duc Popoli*, publiés par lady Mary Hamilton; ce roman écrit en français par une dame anglaise de la famille du célèbre auteur des Mémoires de Grammont, n'est pas moins remarquable par la peinture des caractères, par l'intérêt des situations que par l'élégance et la pureté du style. Nous nous étendrons d'autant moins sur ces Mémoires qu'ils seront, sans doute, l'objet d'un article dans ce journal.

— *Les Gendres*, dont la Comédie française ajourne depuis un mois la première représentation, doivent être joués lundi prochain.

Le *Charme de la voix*, que Feydau nous promet toujours et qu'il ne nous donnerait jamais si Elleviou et Mme Duret venaient à quitter ce théâtre, paraît devoir céder encore le pas à *Cagliostro*. Les jongleries de ce fameux charlatan n'auraient-elles pas été mieux placées au Vaudeville?

L'Odéon répète une pièce mêlée de chants et de danses pour la fête de S. M. l'Impératrice. *La Double Fête* au théâtre des Variétés est relative à la même circonstance.

— Saintfoix observe dans ses Essais sur Paris qu'en 1760 la femme d'un libraire faisait ses couches dans la salle de bain de Diane de Poitiers, et qu'un procureur au Châtelet se trouvait logé trop à l'étroit dans l'hôtel d'un garde-des-sceaux. De pareils rapprochemens sont curieux, et de nos jours des recherches semblables pourraient être plus amusantes encore. Il n'est pas sans intérêt de savoir que c'est dans la maison où se trouve en ce moment établi la redoute de la rue de Grenelle-Saint-Honoré qu'est morte empoisonnée Jeanne d'Albret, mère de notre bon et grand Henri IV; que l'hôtel de Colbert, rue des Rats, est occupé en entier par un imprimeur; que l'hôtel où est mort le connétable Anne de Montmorenci est aujourd'hui consacré aux bureaux des droits réunis.

On ignore assez généralement que les restes d'une reine de France, Henriette de Lorraine, femme d'Henri III, sont déposés au cimetière du Père Lachaise, et qu'une simple croix de bois indique la place où ils se trouvent. Avec quelques recherches il serait facile de se procurer

une foule de renseignemens précieux, et de les conserver au moyen d'inscriptions lapidaires, semblables à celle que M. Cailhava a fait mettre sur la maison des piliers des halles où naquit Molière, en 1620.

— Le propriétaire du *Panharmonicon* est sur le point de retourner en Allemagne, après avoir vendu, pour une somme de *cent mille francs* (à ce qu'on assure), son gigantesque instrument. Cette espèce d'orgue remplacerait à lui seul un orchestre tout entier, si l'exécution musicale pouvait se passer de cette expression, de ces nuances délicates auxquelles la perfection de l'art mécanique ne peut jamais espérer d'atteindre. Il est donc permis de croire qu'on s'en tiendra aux orchestres humains, et que les Kreutzers, les Dalvimare, les Frédérick et les Tulous, ne seront point dépossédés par les Panharmonicons, parvînt-on à les multiplier autant que les serinettes.

Modes. Un jeune homme de bon ton et une femme comme il faut, ne savent plus, en ce moment, où porter leurs pas. Le bois de Boulogne est désert, on ne parle pas plus de Bagatelle que du *Pré aux Clercs*; les Champs-Élysées sont abandonnés aux *bonnes*, et le boulevard de Coblentz à une classe de femmes qu'on ne peut nommer. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de parcourir en wisky et sur-tout en calèches les routes qui conduisent à la vallée de Montmorenci, à Saint-Cloud, à Belle-Vue, à Auteuil, et d'aller se mêler aux danses champêtres des habitans de ces villages. Le peuple laborieux est beaucoup plus facile à amuser que le peuple élégant. Le repos est déjà pour lui un plaisir. Un melon dans une serviette, un miroton dans la cavité d'un gros pain, une bouteille de vin en poche, compose un repas excellent pour cet ouvrier qui s'achemine gaiement, avec sa nombreuse famille, vers Pantin ou Menil-Montant.

Les collets de velours ras sont en grande faveur. Aux habits *crotin* ont succédé les habits couleur *douteuse*, entre le vert myrte et le vert laurier. Il faut des yeux bien exercés pour saisir cette nuance, et l'on doit trembler quand on songe aux conséquences qu'entraîne, à cet égard, la moindre méprise. Les gilets se croisent de jour en jour davantage; bientôt on ne saura plus où ils se boutonnent. Le choix de l'étoffe n'en est pas moins essentiel que la forme; c'est une légère toile de coton rayée transversalement de rouge, de vert tendre ou de jaune nankin. Quel-

ques élégans portent des étoffes de très-petites fleurs vertes ou bleu-de-ciel.

Un cachet en sardoine, sur lequel est gravé *un diable qui emporte l'amour*, est une breloque indispensable à la chaîne d'un homme à la mode, et prouve à quelle distance nous sommes du siècle de la chevalerie.

Les petites-maîtresses les plus recherchées portent une *robe sac*, en toile perse, de la couleur la plus rembrunie. Plus de fichu de soie, plus de brodequins, plus de bas à jour : des souliers noirs, des bas de coton unis d'une extrême finesse, un schall sous le bras et une guimpe montante avec une fraise de gaze-linon, tel est le négligé du meilleur goût, du moins depuis quinze jours. Ce dont il faut se garder, sous peine de ridicule, c'est de se montrer aux promenades avec une ombrelle. Ce meuble, bien qu'utile, n'est pas moins inconvenant qu'un sac à ouvrage; c'est dire assez dans quel discrédit il est tombé.

On a vu quelques élégans avec des bésicles; mais il ne faut rien précipiter, et nous dirons dans un autre numéro ce qu'il faut penser de cette innovation. Nous ne voudrions pas exposer nos lecteurs à une démarche inconsidérée. Y.

SPECTACLES. — *Théâtre Français*. — Trente-unième représentation d'*Artaxerce*, tragédie en cinq actes de M. Delrieu.

Le Théâtre Français possède peu de tragédies aussi fertiles en événemens que celle-ci : sans parler d'une conspiration en permanence depuis le premier acte jusqu'au dernier, nous y trouvons un triomphe, un régicide, un procès criminel, une révolte, un couronnement, une épreuve judiciaire et un suicide par le poison. Le sujet est pris dans l'histoire; Crébillon, Métastase et Lemierre l'avaient traité avant M. Delrieu. Il a profité de leurs exemples pour éviter et pour imiter, mais puisqu'au gré de tous les critiques il a mieux réussi que ses prédécesseurs, nous ne nous arrêterons point à lui demander compte de ce qu'il a pu leur emprunter. Les emprunts sont permis avec les étrangers comme Métastase; les larcins le sont envers les morts, tels que le *Xerxès* de Crébillon et l'*Artaxerce* de Lemierre. Celui de M. Delrieu, considéré uniquement en lui-même, n'offre d'ailleurs à la critique que trop de défauts à relever.

L'invraisemblance

Digitized by Google

L'invraisemblance de l'intrigue est peut-être le plus grave de tous ; car le nouvel *Artaxerce* est, si l'on peut s'exprimer ainsi, une tragédie d'intrigue. Or, comment expliquer dans cet ouvrage la situation politique d'Artaban, qui se plaint comme un ministre en disgrace, et qui est plus puissant que le roi lui-même, dans l'armée, dans le temple et jusque dans le palais ? Comment excuser le rôle de Cléonide, qu'on nous présente comme un favori du grand roi, et qui n'a réellement aucune puissance ? Ce Cléonide et Xercès lui-même qui ne paraît pas, mais qu'il fait parler, soupçonnent Arbace, fils d'Artaban, de vouloir usurper le trône, et c'est à son père qu'ils confient le soin de l'interroger. Dès la troisième scène du second acte, Cléonide annonce qu'il va s'assurer d'Arbace, et cependant il n'en fait rien. Lorsqu'Arbace est enfin arrêté comme régicide, c'est encore à son père qu'il est remis par Artaxerce ; et ce qui est plus invraisemblable encore, c'est son père que le prince charge de le juger et de le condamner. L'aveuglement est si grand dans toute cette cour de Perse, qu'avec la connaissance d'une conspiration très-étendue, après avoir arrêté l'un des principaux conjurés, après l'assassinat du roi dont Arbace doit au moins paraître complice, nulle précaution n'est prise pour arrêter le cours de la conjuration ; Cléonide lui-même, le soupçonneux Cléonide ne conçoit pas la moindre défiance contre Artaban ; et Artaxerce, au lieu de s'occuper à mettre ses jours en sûreté, après avoir vengé la mort de son père, fait mettre en liberté celui qu'il en croit l'auteur, et ne songe qu'à se faire couronner par le chef des Mages. Aussi la cérémonie de ce couronnement est-elle bientôt interrompue par les factieux, et ceci du moins est vraisemblable. Mais l'est-il qu'Artaban ait eu assez de crédit chez les Mages pour faire empoisonner la coupe qui doit être présentée au nouveau roi ? L'est-il que lorsqu'Arbace a prouvé sa fidélité, en apaisant lui-même la révolte, dont le but était de le couronner, Artaxerce s'avise de vouloir s'en assurer encore en lui faisant boire cette coupe ? Qu'ajoutera cette action à la force de son serment ?

Prends de ma main la coupe au crime redoutable,

lui dit Artaxerce. Cette coupe a-t-elle donc la vertu d'empoisonner les coupables en sauvant les innocens ? Rien ne l'annonce. Elle était donc inutile, et l'on voit clairement que l'auteur n'en a fait usage que pour amener l'action d'Arta-

Digitized by Google

ban qui, trompé dans tous ses projets, se fait enfin justice à lui-même, en avalant le poison qu'il avait préparé pour venger son fils et dont son fils allait être victime.

Ces invraisemblances dans la conduite de la pièce, en ont déjà fait ressortir d'autres dans celle de deux personnages principaux, Cléonide et Artaxerce : mais la plus grande de toutes se trouve dans le plus important de tous. Plusieurs écrivains ont déjà remarqué qu'il n'était pas dans la nature de l'ambition de travailler pour un autre, et que la couronne n'est pas de ces biens qu'un père puisse convoiter uniquement pour son fils. Cette critique peut être exagérée : le cœur humain a tant de replis, qu'on peut difficilement se flatter de les connaître tous. Mais ce qu'on peut affirmer avec plus d'assurance, c'est qu'un homme tel qu'Artaban, *modèle de fidélité envers son roi vaincu, fugitif et malheureux, qui a si long-tems défendu le trône contre les factieux, qui l'a rendu à Xerxès après sa défaite*, ne devient point, *après trente ans de vertus* (1), rebelle, assassin, régicide, et cela parce que son fils est trompé par Xerxès, dans l'espoir que ce prince lui avait donné d'épouser sa fille et de jouir des honneurs du triomphe.

Au reste, cette invraisemblance une fois admise ou excusée, le caractère d'Artaban se soutient fort bien dans tout le cours de la pièce. Il en est de même de celui d'Artaxerce ; sa générosité ne se dément pas plus que son imprévoyance, et l'on peut en dire autant d'Arbace également imperturbable dans son calme et dans sa vertu. On pourrait seulement trouver un peu trop de ressemblance entre ces deux personnages ; elle est telle que, s'ils échangeaient leurs situations, on peut croire que le premier dirait ce que dit le second dans l'état actuel des choses, et le second, ce que dit le premier.

Nous passerons légèrement sur le rôle de Mandane. Si l'abbé Pellegrin vivait encore, on pourrait croire que cette princesse lui a été demandée, comme au Vaudeville, parce que les comédiens en voulaient une, tant elle est inutile à l'action ! L'auteur aurait pu la laisser derrière la toile comme son Xerxès, son Nicanor, son Hélenus, sans que son intrigue en souffrît le moins du monde. Mais nous venons de montrer dans cette pièce plus de défauts qu'il

(1) Ce qu'on vient de lire en caractères italiques, est tiré des notes de la tragédie d'Artaxerce, et l'auteur ne le désavouera pas.

Digitized by Google

n'en aurait fallu pour justifier sa chute; et puisqu'au contraire elle a réussi, il est tems d'en chercher les raisons.

Nous les trouverons d'abord dans la situation éminemment tragique d'Artaban, coupable et juge d'un crime dont son fils est accusé, et dans celle de ce fils seul maître du secret de son père, et se décidant à mourir innocent plutôt que de le trahir. Indépendamment des belles scènes qui en résultent dans les trois derniers actes, nous devons citer celle du second antérieure à l'assassinat de Xerxès, dans laquelle Artaban tente vainement la fidélité de son fils envers son prince, et la seconde du troisième où Arbace rencontre son père tenant encore à la main l'épée dont il vient de frapper le roi. La noblesse, la générosité d'Artaxerce a aussi contribué puissamment au succès; mais ce qui a constamment soutenu l'ouvrage, ce qui en a masqué les défauts, c'est la rapidité des événemens, c'est cet intérêt de curiosité qui fait lire avec avidité les romans et attire la foule aux mélodrames. On veut voir ce qui arrivera, et lorsque de scène en scène il arrive toujours quelque chose, on se laisse entraîner à la marche de l'action, et ce n'est qu'après la chute du rideau que l'on se demande si tout ce qu'on a vu était raisonnable, si tant d'événemens devaient nécessairement arriver.

En voilà sans doute assez pour expliquer et justifier le succès de cette tragédie à la représentation: mais il est permis de douter qu'elle se soutienne à la lecture. L'intérêt de curiosité fait lire une fois un ouvrage, mais il n'y ramène pas. Le développement des caractères, les combats des passions, la vérité des mœurs, une vraisemblance assez parfaite pour que l'illusion ne se dissipe point à l'examen, et sur-tout le mérite du style, voilà ce qui leur procure cet honneur; et rien de tout cela ne nous a frappés dans *Artaxerce*. Peut-être ne sommes-nous pas assez clairvoyans; peut-être sommes-nous trop difficiles; peut-être encore trouvera-t-on qu'après avoir insisté sur les défauts de cette tragédie, nous n'en avons pas assez fait valoir les beautés. Dans toutes ces suppositions, nous renverrons nos lecteurs aux notes que les éditeurs ont jointes à cette tragédie. La sagacité la plus pénétrante et la plus franche admiration y dévoilent tous les mérites de l'ouvrage, tous ses avantages sur ceux où l'on avait déjà traité le même sujet, tout l'art qu'a employé l'auteur pour éviter les fautes de ses prédécesseurs, et pour tirer du fonds qui leur était commun, des beautés qui lui appartiennent. En un mot,

Digitized by Google

elles suppléeront abondamment à ce que notre article peut avoir de défectueux.

Observation su l'instinct des Fourmis.

PARMI les nombreuses observations que renferme l'ouvrage de M. Huber sur les mœurs des fourmis, une des plus curieuses sans doute est celle de l'instinct, ou de l'intelligence, qui porte les ouvrières à retenir obstinément et par force les femelles qui ont été fécondées avant de s'envoler. Elles leur arrachent les ailes, les entraînent dans les souterrains, et les gardent avec beaucoup de précaution, comme si elles sentaient la nécessité de s'assurer de leur personne pour maintenir la population de leur république. Voici une expérience qui confirme cette observation. J'avais trouvé dans un jardin une fourmilière nombreuse, et parmi la multitude des ouvrières qui allaient et venaient sans cesse, je remarquai plusieurs mâles et plusieurs femelles revêtus de leurs ailes, et qui se promenaient librement, sans doute parce que leur union n'avait pas encore eu lieu. J'ai pris une de ces femelles, je lui ai ôté les ailes, et je l'ai remise parmi ses compagnes. Elle n'eut pas fait deux pas, que celles-ci la voyant sans ailes, la prirent pour une fourmi fécondée qui cherchait à s'échapper. Elles se jetèrent sur elle, et voulaient à toute force la conduire dans les souterrains. Celle-ci, sentant apparemment qu'il manquait encore quelque chose pour réaliser ces apparences, se défendait de toutes ses forces; mais elle fut enfin obligée de céder au nombre, et je la perdis de vue à l'entrée des galeries. Ses compagnes, trompées par la perte de ses ailes, auront-elles ensuite reconnu leur erreur, et comment auront-elles pu s'en apercevoir? Je l'ignore; mais j'ai répété trois fois cette expérience, et trois fois les ouvrières y ont été attrapées.

I. B.

Aux Rédacteurs du Mercure de France.

Messieurs, vous avez été mal informés. J'ai écrit, il est vrai, contre la doctrine de M. Portal. J'ai écrit aussi contre la saignée et contre le sucre, ainsi que vous l'avez annoncé dans votre N° du 26 mai dernier. Le reste de cette note qui me concerne, est inexact.

GAY, *rue du Doyenné*, n° 3.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Une notification de la plus haute importance vient de fixer les incertitudes, et de régler de nouveau nos relations avec les Etats-Unis; avant de la faire connaître et de transcrire la lettre du ministre des relations extérieures qui la contient, il faut reprendre les choses de plus haut, et donner l'extrait de quelques correspondances officielles, publiées par le *Moniteur*, d'après les gazettes américaines. Ces lettres jettent un jour nécessaire sur la question, et leur lecture est utile avant celle de la lettre du ministre de S. M.

Le 7 mars 1810, M. Dauchy, intendant-général de S. M. dans les provinces illyriennes, conformément aux ordres du gouverneur-général et aux intentions de S. M., déclare un embargo sur tous les navires américains, et ordonne la confiscation. La même mesure s'exécute en même tems à Naples, et aux réclamations de M. Hammel, consul des Etats-Unis d'Amérique, M. de Gallo, ministre de S. M. Sicilienne, répond par une lettre qui explique les motifs de la mesure par le système des représailles, et la justifie par la nécessité de se défendre.

M. Armstrong s'était adressé directement au ministre de France, en lui représentant que des cargaisons américaines séquestrées à Saint-Sébastien allaient être transportées et vendues à Baïonne, en exécution d'un ordre ministériel. Le ministre de France fait répondre verbalement, que « S. M. s'est déterminée à faire vendre les pro-» priétés américaines saisies en Espagne, mais que l'argent » qui en proviendra restera en dépôt. » A cette notification M. Armstrong répond par ces deux questions qu'elle fait naître dans son esprit. La décision de S. M. s'applique-t-elle aux bâtimens comme aux cargaisons? La destination de l'argent provenant des ventes dépendra-t-elle de l'issue de la négociation? Le ministre discute ensuite la question des représailles, et examine si elles sont ici légitimes de la part de la France; et d'abord *il avoue que, depuis le 20 février 1810, les Etats-Unis ont interdit l'entrée de leurs ports aux bâtimens français, et que la confiscation*

Digitized by Google

était la suite de la violation de cette loi; assurément cet aveu rend la suite de la discussion assez inutile, et décide bien la question. Le ministre cependant cherche à justifier cette mesure en donnant cette loi comme purement municipale, et comme le résultat du droit qu'ont toutes les nations d'admettre ou de n'admettre pas des étrangers dans leurs ports. Selon le ministre, les Etats-Unis ont voulu éviter les injures et l'insulte, échapper aux mesures irrégulières qu'on prétend être une conséquence forcée du décret du conseil britannique. Son objet est purement défensif. Les Etats-Unis d'ailleurs avaient à se plaindre de la France : un bâtiment poussé par la tempête sur les côtes de France avait été capturé et condamné. Des bâtimens américains avaient été appelés et brûlés en mer pour la sûreté de celui qui les brûlait : les ordres de l'Angleterre contre l'Amérique n'étaient qu'en théorie ; ceux de France étaient mis en pratique, et le gouvernement américain aurait pu établir une nuance entre ces deux genres d'agression ; mais les Etats-Unis n'ont pas suivi cette idée, leur conduite a été franche, et leurs mesures égales contre les deux puissances belligérantes. Le ministre Armstrong donne à cette discussion une longue étendue, et l'appuie par des faits postérieurs aux mesures prises par les Etats-Unis, faits qui tendraient à prouver que le gouvernement français ne les a pas toujours cru susceptibles de représailles. Ces faits sont, entr'autres, qu'on a restitué divers bâtimens entrés dans les ports, et dont la condamnation n'a point eu lieu, que la jurisprudence française dans cette discussion n'a point été uniforme, qu'elle a été alternativement sévère et facile. Les dernières dépêches de M. Armstrong sont du 21 mars ; elles contiennent de nouvelles réclamations sur la saisie du *Héros* au Texel, et sur celle d'un grand nombre d'Américains dans le royaume de Naples, où on menace les capitaines saisis et dépouillés de leur faire payer les droits du mouillage, ce qui, dit un des capitaines, est mettre un homme entiérement nud, et le faire payer pour la peine de l'avoir déshabillé. Dans cette circonstance, le ministre croit de son devoir de soumettre ces faits à M. le duc de Cadore, à l'effet d'obtenir par son intervention les réparations et indemnités que la justice et l'humanité exigent également.

Telles sont en substance les publications intéressantes faites par le *Moniteur*, d'après les gazettes américaines. Voici actuellement la notification officielle publiée par la

Digitized by Google

même voie, et dont tous les termes appellent au plus haut degré l'attention du commerce, et celle des personnes qui aiment à suivre le fil des événemens politiques. Cette lettre met un terme à toute indécision; elle montre encore une fois aux yeux du monde le gouvernement français offrant de renoncer à ses justes représailles, si l'injustice de l'agression et l'exagération des prétentions ennemies sont enfin reconnues. La voici :

Copie de la lettre du ministre des relations extérieures à M. Armstrong.

Paris, le 5 août 1810.

Monsieur, j'ai mis sous les yeux de S. M. l'Empereur et Roi l'acte du congrès du 1er mai, extrait de la gazette des Etats-Unis, que vous m'avez fait passer. S. M. aurait désiré que cet acte et tous les autres actes du gouvernement des Etats-Unis qui peuvent intéresser la France, lui eussent toujours été notifiés officiellement. En général, elle n'en a eu connaissance qu'indirectement et après un long intervalle de tems. Il résulte de ce retard des inconvéniens graves qui n'auraient pas lieu, si ces actes étaient promptement et officiellement communiqués.

L'Empereur avait applaudi à l'embargo général, mis par les Etats-Unis sur tous leurs bâtimens, parce que cette mesure, si elle a été préjudiciable à la France, n'avait au moins rien d'offensant pour son honneur. Elle lui a fait perdre ses colonies de la Guadeloupe, de la Martinique et de Caïenne. L'Empereur ne s'en est pas plaint. Il a fait ce sacrifice au principe qui avait déterminé les Américains à l'embargo, en leur inspirant la noble résolution de s'interdire les mers, plutôt que de se soumettre aux lois de ceux qui veulent s'en faire les dominateurs.

L'acte du 1er mars a levé l'embargo, et l'a remplacé par une mesure qui devait nuire sur-tout aux intérêts de la France. Cet acte que l'Empereur n'a bien connu que très-tard, interdisait aux bâtimens américains le commerce de la France, dans le tems qu'il l'autorisait pour l'Espagne, Naples et la Hollande, c'est-à-dire pour les pays sous l'influence française, et prononçait la confiscation contre les bâtimens français qui entreraient dans les ports d'Amérique. La représaille était de droit et commandée par la dignité de la France, circonstance sur laquelle il était impossible de transiger. Le séquestre de tous les bâtimens américains en France a été la suite nécessaire de la mesure prise par le congrès.

Aujourd'hui le congrès revient sur ses pas. Il révoque l'acte du 1er

Digitized by Google

mars. Les ports de l'Amérique sont ouverts au commerce français, et la France n'est plus interdite aux Américains. Enfin le congrès prend l'engagement de s'élever contre celle des puissances belligérantes qui refuserait de reconnaître les droits des neutres.

Dans ce nouvel état de choses, je suis autorisé à vous déclarer, Monsieur, que les décrets de Berlin et de Milan sont révoqués, et qu'à dater du 1er novembre ils cesseront d'avoir leur effet, bien entendu qu'en conséquence de cette déclaration, les Anglais révoqueront leurs arrêts du conseil et renonceront aux nouveaux principes de blocus qu'ils ont voulu établir, ou bien que les Etats-Unis, conformément à l'acte que vous venez de communiquer, feront respecter leurs droits par les Anglais.

C'est avec une satisfaction toute particulière, Monsieur, que je vous fait connaître cette résolution de l'Empereur. S. M. aime les Américains. Leur prospérité et leur commerce sont dans les vues de sa politique. L'indépendance de l'Amérique est un des principaux titres de gloire de la France. Depuis cette époque, l'Empereur s'est plu à agrandir les États-Unis, et, dans toutes les circonstances, ce qui pourra contribuer à l'indépendance, à la prospérité, et à la liberté des Amériques, l'Empereur le regardera comme conforme aux intérêts de son Empire.

Le décret suivant, rendu au palais de Trianon, porte la même date que la lettre qui vient d'être lue.

Les droits d'entrées des denrées et marchandises ci-dessous dénommées, sont réglés ainsi qu'il suit :

Par quintal métrique, les cotons du Brésil, de Caïenne, de Surinam, Démérari et Géorgie, longue soie, 800 fr.; les cotons du Levant arrivant par mer, 400 fr.; les mêmes arrivant par terre, par les bureaux de Cologne, Coblentz, Maïence et Strasbourg, 200 fr.; les cotons de tout autre pays, sauf ceux de Naples, 600 fr.; ceux de Naples, l'ancien droit, *mémoire*; le sucre brut, 300 fr.; le sucre tête et terré, 400 fr.; café, 400 fr.; thé hyswin, 900 fr.; thé vert, 600 fr.; thé de toute autre espèce, 150 fr.; indigos, 900 fr.; cacao, 1000 fr.; cochenille, 2000 fr.; poivre blanc, 600 fr.; poivre noir, 400 fr.; canelle ordinaire, 1400 fr.; canelle fine, 2000 fr.; clous de girofle, 600 fr.; muscade, 2000 fr.; bois d'acajou, 50 fr.; bois de Fernambouc, 120 fr.; bois de Campêche, 80 fr.; bois de teinture moulu, 100 fr.

Lorsque les préposés des douanes soupçonneront qu'il y a fausseté dans la déclaration sur les espèces ou qualités,

Digitized by Google

ils enverront des échantillons au directeur général des douanes. S'il est reconnu que les déclarations sont fausses, les marchandises seront saisies et confisquées.

Cette déclaration et cet acte du gouvernement français, dans les circonstances actuelles, sont une preuve bien évidente que la loyauté et la modération sont les premiers élémens de sa politique; car quel est le moment où le gouvernement consent à replacer toutes les relations au point où elles étaient avant qu'il passât pas la tête du ministère anglais de mettre en état fictif de blocus les côtes françaises et alliées ? c'est le moment où l'effet des représailles françaises commence à se faire sentir d'une manière si fatale au commerce anglais, aux manufactures des trois royaumes, aux principales maisons, et même au crédit de la banque. L'histoire remarquera que c'est dans de si pénibles circonstances pour son ennemi, que le gouvernement français provoque de nouveau la cessation de cet état violent et forcé où le système de l'Angleterre a mis le commerce et les relations des deux mondes.

Et cet état d'inquiétudes et d'alarmes au sein des manufactures et des banques anglaises, n'est pas né dans notre imagination, nos ennemis en font eux-mêmes l'aveu, en retracent eux-mêmes le tableau; nous n'avons qu'à le copier.

Les affaires intérieures de ce pays, dit le *Statesman*, tirent à leur fin. Il faut qu'elles soient ou améliorées par un changement de système, ou renouvelées par une convulsion, ou qu'elles tombent par leur propre poids dans l'oubli qui attend naturellement les nations corrompues qui n'ont pas assez de vertu pour se relever, ou assez de vigueur pour survivre à la tempête. Il n'est pas aisé de prévoir comment cela se terminera. Les ministres ont survécu à presque toutes les humiliations politiques; il reste à voir maintenant s'ils pourront survivre à tous les maux que leur imprudence et leur ignorance ont attirés sur le commerce. S'ils y parviennent, s'ils ont jeté des racines assez profondes dans ce sol d'influence secrète qui a été pendant si long-tems la source de tant de misère, pour qu'on ne puisse les en arracher, alors il est probable que la nation passera avec rapidité de son présent état de décadence à son entière ruine, sans qu'aucun ennemi l'y ait poussée par la force des armes, et que d'autres mains que les siennes aient travaillé à sa destruction. Mais il n'est pas probable que les ministres puissent survivre aux malheurs de notre commerce, qui

Digitized by Google

sont trop étendus pour qu'aucun homme puisse les voir de sang-froid, et ne pas éprouver les craintes les plus vives. Les hommes honnêtes qui souffrent de ces désastres se demanderont à la fin comment le mal est arrivé, s'il n'y a pas quelque remède et quel est ce remède? En répondant à la première question, ils montreront les ministres, présens et futurs, car ils sont identifiés comme la cause de la somme des maux sous laquelle gémit la nation. Ils verront que l'abus des contrats et des prêts avait tourné la tête de nos capitalistes et de nos commerçans, leur avait causé un délire semblable à celui qu'avait occasionné le système de la mer du Sud, avait enflammé leur sang d'un désir désordonné de gain et de richesse, et avait entiérement dénaturé le système salutaire dont ils avaient joui jusqu'alors, et sous lequel il s'étaient enrichis. Ils verront que leur système de continuer une guerre, quand son objet n'existe plus, d'exciter jusqu'au dernier point la rage et le ressentiment d'un homme qui avait le Continent à ses pieds, et qui nous avait prédit que nous en serions exclus (cet homme ayant le pouvoir de réaliser cette exclusion, et étant la maître de prononcer son *fiat* ou de le retenir;) ils verront que toute cette conduite tendait inévitablement d'abord à faire prendre à notre commerce un cours nouveau et dangereux; et en second lieu, à faire cesser tout commerce lucratif, etc., etc.

A Dublin, à Manchester, à Exscester, les faits et les malheurs particuliers des commerçans viennent à l'appui de ces réflexions; les assemblées de banquiers et de négocians se succèdent pour trouver les moyens de secourir les maisons qui éprouvent les embarras les plus graves. On a recours à des attermoiemens, à des concessions et réductions de créances, à des banqueroutes déguisées sous le nom d'arrangemens; quant aux banqueroutes positives et déclarées dans les derniers six mois, elles se sont élevées au nombre de six cent soixante-sept, publiées dans la gazette de Londres. Des nouvelles peu favorables des colonies arrivent en même tems; celles anglaises et quelques-unes de celles que les Anglais occupent sont menacées de manquer des objets nécessaires à la vie; des primes sont accordées pour y transporter des secours.

Ce sentiment d'un mal intérieur et d'un danger si pressant, distrait un peu l'attention de ce qui se passe sur le théâtre de la guerre, où les Anglais semblent ne demeurer qu'à condition qu'on les y laissera en paix; des rapports reçus à Londres annoncent que le général de l'armée anglaise a vu

Digitized by Google

la brêche de Ciudad-Rodrigo, qu'il a pu compter les coups de canon, qu'il a, comme l'observe le *Moniteur*, entendu les gémissemens de plus de 9000 hommes de son armée enfermés dans la place, et qu'il a eu un courage assez imperturbable et un flegme assez constant pour laisser prendre les hommes et la place sans secourir les uns et défendre l'autre. L'armée anglaise ne connaît pas au juste les forces du prince d'Essling; elle estime à 18,000 hommes l'armée qui a marché contre Badajoz, et à laquelle sont opposés La Romana et un corps de 9000 hommes, dont 5000 Anglais aux ordres du général Hill. L'armée anglaise est composée de cinq divisions; à chaque division sont attachés quelques régimens portugais. Ces forces réunies ne paraissent point dans l'intention de tenir contre les Français. A la date du 28 on croyait à Londres à un engagement sérieux et à un échec considérable; les fonds publics s'en étaient ressentis. La nouvelle ne s'est pas confirmée. Le 30, la nouvelle de la prise de Ciudad-Rodrigo a été annoncée, lord Wellington donnant pour son excuse la supériorité trop grande des Français (1). Le quartier-général anglais était à Alveyra, et aucun mouvement n'était annoncé: le 2 août même silence; seulement l'avis de quelques escarmouches. Enfin, le 3 août, on ne croyait pas à Londres qu'une bataille eût lieu au moins de quelque tems, et l'on supposait que l'armée française avait fait un mouvement qui ne permettait pas de croire à un engagement. Voici de notre côté les dernières notes officielles publiées, elles s'accordent peu avec la nouvelle anglaise du 3 août:

« M. le maréchal prince d'Essling, informé que l'armée anglaise faisait un mouvement, a fait porter une forte reconnaissance sur le fort de la Conception, avec ordre de se rabattre sur Almeida. Des mines avaient été pratiquées par les Anglais pour faire sauter ce fort, qu'ils ne voulaient pas défendre contre les troupes auxquelles la forteresse de Ciudad-Rodrigo venait de se rendre à discrétion. Ils y ont mis effectivement le feu à l'approche de la reconnaissance, et ont évacué ce poste qui appuyait avantageusement

(1) Le général anglais a la bonté de déclarer que la conduite du gouverneur de Ciudad-Rodrigo a été très-glorieuse; reste à savoir, dit *le Moniteur*, si le gouverneur trouvera aussi honorable celle du général Wellesley, qui, par écrit, lui prescrivait de se défendre, et en effet ne l'a pas soutenu.

Digitized by Google

Almeida. L'explosion n'a pas été générale : deux bastions seulement ont été endommagés. Les troupes de l'Empereur occupent ce fort, qui sera facilement et promptement remis dans le meilleur état. La place d'Almeida est investie.

» M. le général Sébastiani a rendu compte le 29 juin, qu'une expédition qu'il avait dirigée sur Castril, frontière de Murcie, a entiérement détruit un rassemblement d'insurgés auquel s'était joint un détachement de troupes réglées venu de Murcie : pas un homme n'a échappé; tout a été ou tué ou pris. A la suite de cette expédition, plusieurs villes, telles que Huesca, Oria, etc., ont envoyé des députations pour se soumettre et annoncer leur résolution de se défendre contre les insurgés, s'il s'en présentait de nouveau. Tout va bien dans la province de Grenade.

» Quelques bandes de brigands, chassées de la Manche par le général Lorge, s'étaient jetées au revers sud de la Sierra-Morena dans la province de Cordoue. Le chef de bataillon Poinchevalle, du 51e régiment, a marché sur leurs derrières, les a dispersées, leur a fait abandonner des bestiaux qu'elles amenaient, et leur a tué une cinquantaine d'hommes. Les gardes civiques des communes se sont conduites avec beaucoup de zèle dans cette circonstance. »

Les nouvelles officielles de juillet continuent à nous peindre les Anglais faisant d'inutiles efforts pour anéantir les moyens de l'expédition qui se prépare.

Le 21 juillet, une partie des transports et trente chaloupes canonnières ayant été envoyés à la pointe du Pezzo, l'ennemi, qui avait proclamé qu'il détruirait les convois lorsqu'ils y seraient réunis, a voulu effectuer sa menace.

Quatre-vingts voiles, tant frégates que bricks, corvettes et canonnières, se dirigèrent à la pointe du jour sur la ligne d'embossage qui était formée en avant de Punta del Pezzo. S. M., témoin des mouvemens des Anglais, fit ses dispositions en conséquence. Elle envoya l'ordre au commandant de sa marine, de se préparer au combat, et au général Partonaux d'embarquer sa division; et elle fit réunir la division Lamarque derrière la ligne d'embossage. Cependant l'ennemi arrivait sur la ligne et commençait son feu; les canonnières le reçurent sans tirer un seul coup, et attendirent, pour commencer le leur, d'être à portée de mitraille : elles ripostèrent alors avec tant de succès, et furent si bien secondées par 14 bouches à feu des batteries de terre, que l'ennemi, accablé d'une grêle de mitraille et avarié dans toutes ses manœuvres, vira de bord,

Digitized by Google

emmenant plusieurs de ses bâtimens à la remorque, et après avoir souffert une perte qui doit être considérable, car presque tous les coups donnèrent en plein dans ses bâtimens.

Les Siciliens étaient témoins de cette affaire; ils auront pu apprécier et les menaces et les promesses des Anglais à leur juste valeur. Le roi a témoigné sa satisfaction de la conduite des troupes de terre et de mer.

Au surplus, les Anglais nous donnent encor à cet égard, des renseignemens conformes à ceux que nous recevons du camp royal.

« On assure, disent les papiers anglais, que les affaires de Sicile prennent une tournure fâcheuse. Nous nous sommes souvent proposé d'appeler sur ce point l'attention du public, puisqu'il y a incontestablement en jeu un grand intérêt pour l'Angleterre. Le peuple sicilien est-il résolu à s'unir avec nous pour la défense de son pays? La cour de Palerme, sir John Stuart, notre général, et M. Drumond, notre envoyé, sont-ils tous dans une complette harmonie? La Sicile, à ce que nous croyons, s'est engagée à maintenir une armée de 40,000 hommes pour sa propre défense. Notre envoyé s'est-il assuré, par son examen personnel, comme il le devait, de l'existence de ces troupes? Nos subsides pour la Sicile, indépendamment de la solde des troupes que nous y entretenons, s'élèvent à 400,000 livres sterling. Comment cette somme est-elle employée? à qui est-elle confiée? Si elle ne sert qu'à salarier des espions en Calabre, et à fomenter des insurrections qui doivent toujours finir par la destruction totale des insurgés, elle est plus qu'inutile.

» On dit également qu'il existe des divisions entre le roi de Sicile et son parlement, et que celui-ci, ayant été convoqué au mois de mars dernier, a réclamé le droit d'examiner les subsides demandés, et a refusé les fonds sollicités par le roi. En conséquence de cette conduite, l'assemblée a été dissoute, et ses résolutions ont été soumises à un comité spécial, sous prétexte d'un manque de formes. Les discussions d'un gouvernement amènent naturellement des dissensions dans le peuple, et on a déjà répandu plusieur pamphlets propres à exciter les passions les plus violentes. On dit que quelques-unes de ces pièces sont parvenues en Angleterre après avoir été réimprimées en Sicile par les Anglais, et accompagnées de notes marginales,

Digitized by Google

destinées à repousser celles des observations qui paraissaient dirigées contre nous. »

M. Adair a enfin quitté Constantinople ; mais on ne dit pas de quelle manière il a fait ses adieux au divan, et quels remercîmens il en a reçus : seulement voici la lettre qu'il a écrite en partant au consul anglais à Smyrne.

« S. M. m'ayant accordé la permission de retourner en Angleterre, je vous préviens qu'à moins que des événemens imprévus ne me retiennent, mon dessein est de quitter Constantinople. Je l'aurais déjà exécuté depuis long-tems, si je n'eusse remarqué que la paix entre l'Autriche et la France, et particuliérement l'article du traité qui étend les limites de la France jusqu'à la Save, avaient réveillé chez nos ennemis l'espoir de ramener une rupture entre la Porte et la Grande-Bretagne. Plusieurs personnes l'ont cru ; mais, plein de confiance en la fidélité de la Porte à remplir ses engagemens, je n'ai pas cru néanmoins qu'il fût à propos de m'éloigner des affaires dans un moment où il semblait s'élever quelques difficultés, de crainte qu'un départ subit ne parût confirmer les bruits qui couraient sur une mésintelligence entre l'Angleterre et la Porte. Dans ces circonstances, je quitte la légation sans la moindre inquiétude, etc. »

Quoi qu'il en soit, rien d'officiel encore n'est publié sur les événemens de la guerre du Danube depuis la prise de Silistria ; on annonce comme certaine celle de Rubesuck, et le bruit d'une grande bataille dont on n'assigne ni le lieu, ni la date, ni l'issue, continue à circuler en Hongrie ; on regarde comme sûre la marche de renforts nombreux dirigés vers l'armée russe. Le gouvernement autrichien et celui de Russie ont fait une convention pour l'extradition de leurs déserteurs respectifs.

Les lettres de Berlin peignent le roi comme en proie à la douleur la plus profonde ; ce qui y ajoute est l'assurance que la feue reine était enceinte. M. de Lendhorf a été chargé de porter cette triste nouvelle à la cour de France, et de se rendre à Madrid avec la même mission. Il y déploiera le caractère d'ambassadeur près de S. M. C. En Suède un décret royal a défendu de porter les anciens ordres français. Le roi est parti le 19 juillet pour Oerebro, où va se tenir la diète : le ci-devant roi Gustave a passé par Léipsick, se rendant, dit-on, à Berlin. LL. MM. westphaliennes visitent en ce moment leurs provinces d'Hanovre, où la plus brillante réception leur avait été pré-

Digitized by Google

parée. Les anciens officiers hanovriens ont été autorisés à se présenter devant le roi avec leur uniforme et la cocarde westphalienne. Les demandes de service se multiplient extrêmement depuis le voyage de S. M. dans cette nouvelle et si importante partie de ses Etats.

La Hollande continue à recevoir son organisation nouvelle par les ordres de S. A. S. le prince lieutenant-général de l'Empereur; en vertu de ses ordres, les lois sur la chasse et sur la pêche sont maintenues jusqu'au 1er janvier 1811; et dorénavant il ne sera donné de dispense de mariage, d'émancipation, etc. qu'aux termes du Code Napoléon. Une garde d'honneur nombreuse s'organise à Amsterdam, où l'on attend incessamment l'Empereur. La garde ci-devant royale est en marche pour France : douze pages du roi sont partis pour Saint-Cloud, ils doivent entrer à l'hôtel des pages de S. M. l'Empereur et Roi.

PARIS.

LL. MM. II. habitent Trianon et parcourent fréquemment Versailles et ses magnifiques environs; partout une foule empressée se porte sur leur passage et les suit de ses acclamations.

— La reine de Naples a passé à Turin le 29 juillet, se rendant dans ses Etats.

— Un décret impérial du 30 juillet règle l'organisation des fabriques.

— Un autre, du 23 juillet, porte que le Code criminel sera mis en activité dans l'étendue du ressort de chaque cour impériale, à partir du jour de son installation.

— Un autre décret confie à un maître des requêtes le service des ponts et chaussées au-delà des Alpes.

— Par décret du 7 août 1810, S. M. a nommé M. le comte Laumont, conseiller-d'état, et préfet du département de Seine-et-Oise, à la place de directeur-général des mines.

— Par décret dudit jour S. M. a nommé maître des requêtes en son Conseil-d'Etat, M. le baron Dudon, déjà auditeur.

— Un décret de S. M., daté du même jour, contient les nominations ci-après, savoir:

M. le comte de Gavres, chambellan, est nommé préfet du département de Seine et Oise;

Digitized by Google

M. le comte de Bondi, maître des requêtes, est nommé préfet du Rhône;

M. le baron de Fréville, maître des requêtes, est nommé préfet de Jemmappes;

M. le baron Dupont-Delporte, préfet de l'Arriège, est nommé préfet du Taro;

M. Bruneteau-Sainte-Suzanne, préfet de l'Ardêche, est nommé préfet de la Sarre;

M. Chaillou, auditeur, est nommé préfet de l'Ardèche;

M. Doazan, auditeur, est nommé préfet de Rhin et Moselle;

M. Chassepot-de-Chapelaine, sous-préfet à San-Remo, est nommé préfet de l'Arriège.

— Par décret dudit jour M. le baron d'Herbouville a été créé comte de l'Empire.

— Les papiers anglais disent qu'il y a dans l'Escaut un armement formidable prêt à partir, et qu'on attend l'Empereur qui doit inspecter cet armement avant qu'il mette à la voile.

Mercredi dernier, l'Opéra a donné, avec le succès le plus brillant, l'ouvrage nouveau attendu depuis long-tems, *les Bayadères*. M. de Joui est l'auteur des paroles; cette fois, c'est M. Catel qui est associé à son succès. Le poëme est intéressant, la musique a du charme et de l'expression, les décorations sont magnifiques, les ballets offrent tout ce que le titre promet et tout ce qu'on pouvait attendre de M. Gardel, ayant à sa disposition les Bayadères de l'Opéra.

ANNONCES.

Pensées de Cicéron, choisies et traduites en français par feu J. d'Olivet, membre de l'Académie française; on y a joint le texte latin et une traduction italienne : à l'usage des lycées et des colléges, et de tous les jeunes gens qui se livrent à l'étude des langues; par E. T. Dessous. Edit. de 1797. Un vol. in-8°. Prix, 3 fr., et 4 fr. franc de port. Chez Lebel et Guitel, libraires, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17.

Réflexions sur l'état du genre humain. Un vol. in-12. Prix, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 75 c. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCLXXIV. — *Samedi* 18 *Août* 1810.

POÉSIE.

ALLÉGORIE.

LE TRAVAIL, LE PLAISIR ET LA SANTÉ.

Du *Plaisir* et de la *Santé*,
Le *Travail* jadis fut le père.
Tous les trois pleins d'activité,
Ils ignoraient l'art inventé
Par la sotte inutilité,
De s'ennuyer pour se distraire.
Leur luxe était la propreté :
Leur richesse, le nécessaire.
Hélas ! un jour, la Vanité
Se glissa dans cette chaumière.
Quittez, dit-elle, ce séjour.
Santé, l'Opulence et sa cour,
Après toi languit et soupire ;
Et toi, Plaisir, règne à ton tour,
Viens charmer tout ce qui respire,
Viens servir de guide à l'Amour.

Le Travail à son éloquence
Céda lui-même sans efforts :

Digitized by Google

On lui promit pour récompense
Et de la gloire, et des trésors.

Le trio sans expérience,
Ivre de joie et d'espérance,
Honteux de son obscurité,
Partit en toute diligence.
Bientôt une immense cité
Parait et s'étend à leur vue.
Ce but ardemment souhaité
Semblait à leur ame ingénue
Celui de leur félicité.
Oui, dit le père transporté,
Nous allons fixer la fortune,
Mais demeurons toujours unis.
Si vous méprisez cet avis,
Notre perte devient commune;
Ainsi l'ont ordonné les dieux.
Suivons cet arrêt équitable:
Sans vous, je serai misérable;
Sans moi, vous périrez tous deux.

Ce conseil était des plus sages,
Mais on l'oublia promptement.
La Santé prit pour son amant
Un garçon qui sortait des pages;
Plein d'esprit, joyeux..., mais volage;
Du reste l'air d'un bon vivant.
Tous les jeunes gens de son âge
Assuraient qu'il était charmant,
Et se moquaient du sentiment
Et de son platonique hommage,
Pour suivre le vrai garnement
Qu'on nommait le Libertinage.
Bientôt après le mariage,
La Santé connut son malheur:
Bientôt notre jeune étourdie
Perdit ses grâces, sa fraîcheur;
Et dès l'aurore de sa vie
Détestant, trop tard, ses erreurs,
Mourut sur un lit de douleurs,
En enfantant la maladie.

Digitized by Google

Le Plaisir n'ayant plus de sœur,
Non moins inconsidéré qu'elle,
Suit l'Oisiveté qui l'appelle :
Séduit par sa fausse douceur
Il va se placer sur son cœur,
Sur ce cœur que l'ennui dévore !
Il veut le ranimer encore,
Mais ses traits n'y pénètrent pas ;
Et bientôt devenu lui-même
Glacé, languissant, pâle et blême,
Il s'évanouit dans ses bras.

Ignorant encor leur trépas,
Le Travail demandait sans cesse
Des nouvelles de ses enfans ;
Mais hélas ! en vain sa tendresse
Dans ces lieux les chercha long-tems ;
Vaincu par sa douleur amère,
La Lassitude l'atteignit,
Et la mort enfin le surprit
Sur le grabat de la Misère.

AUG. DE BELISLE.

LE SONGE DE PÉTRARQUE.

ROMANCE.

Las des honneurs du Capitole,
Pétrarque disait tous les jours :
Il est donc vrai ! rien ne console
De ce bel âge qui s'envole,
Et de la fuite des amours.

Une sombre mélancolie,
Venait alors voiler ses traits :
Sous le beau ciel de l'Italie,
Loin de Laure, il traînait sa vie,
Et languissait dans les regrets.

En vain il espère que l'âge,
Affaiblira ses souvenirs :
Sans cesse vers le doux rivage,
Qui retient son cœur en otage,
Il laisse échapper des soupirs.

Digitized by Google

Une nuit enfin, nuit brûlante,
Où l'éclair enflammait les cieux,
En songe il crut voir son amante,
Qui près de son lit gémissante,
Lui fesait de tri es adieux.

C'était sa voix naïve et pure,
Ses traits si touchans et si beaux;
Mais à sa blonde chevelure,
Se mêlait la sombre verdure
Du cyprès, ami des tombeaux.

Vers le ciel son regard tranquille
Semblait déjà se diriger;
Et dans sa main pâle et débile,
Brillait cette horloge fragile
Où s'écoule un sable léger.

A cette image encor si chère,
Pétrarque s'éveille, éperdu :
Un noir pressentiment l'éclaire;
Mais l'espérance mensongère,
Soutient son courage abattu.

Bientôt le doute qui lui reste,
Fait place à d'amères douleurs :
Laure, dans cette nuit funeste,
Avait, pour la voûte céleste,
Quitté cette terre de pleurs.

S. EDMOND GÉRARD.

ENIGME.

AIR : *Ah quel plaisir en ce jour je ressens!*

AMI, lecteur, si le cœur vous en dit,
Je vais offrir à votre esprit
Un agréable fruit :
Sa couleur est rembrunie,
Sa peau lisse, douce, unie,
Son jus rafraichit.
Si l'on en croit l'épithète qui suit,
Le nom de ce beau fruit,

Digitized by Google

Tel est son acabit,
Qu'un grand pour le mettre en crédit
De son nom l'ennoblit

S.....

LOGOGRIPHE.

Sur mes six pieds, on me présente
Avec respect, avec espoir.
Sur cinq, plus d'une main charmante,
Dès le matin me noue, et me dénoue au soir;
Mais plus d'une bête imprudente
Meurt victime de mon pouvoir.
Sur trois pieds, ma surface, et liquide et brillante
Offre à tes yeux un immense miroir;
Et sur deux pieds, lorsque l'on chante,
Pour chanter juste, il faut m'avoir.

I. D. M.

CHARADE.

De mes deux parts, lecteur, tu peux voir la première
Au milieu des frimas lever sa tête altière;
Au midi de la France on trouve mon dernier;
Ducerceau, dans ses vers, a chanté mon entier.

A.... H.....

---

*Mots de l'*Enigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Miroir-de-poche*.
Celui du Logogriphe est *Marbre*.
Celui de la Charade est *Mercure*.

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

Lettres a Sophie sur la Physique, la Chimie et l'Histoire naturelle. Ouvrage mêlé de prose et de vers; par M. Louis-Aimé Martin, avec des notes, par M. Patrin, de l'Institut. Deux vol. in-8°. Prix, 10 fr., et 12 fr. 50 cent. franc de port. Chez *H. Nicolle*, rue de Seine, n° 12; et chez *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Tous les jours on entend déplorer la perte du goût et la décadence des lettres. Ces plaintes sont devenues si générales que l'ignorance même s'en fait un mérite. Mais, si l'on est assez d'accord sur le fait principal, on l'est beaucoup moins sur ses causes : l'un attribue ce triste résultat à la dépravation des mœurs et à l'oubli des principes religieux, celui-ci à l'influence des philosophes, un autre au progrès des sciences. Chacun rejette le mal sur le parti opposé, personne n'en veut voir la source dans la nature. C'est pourtant là qu'elle réside. Si notre langue, après avoir enfanté les ouvrages de Boileau et de Racine, ne produit plus de pareils chefs-d'œuvre, pourquoi s'en étonner? En est-il autrement dans l'histoire, et lorsque le champ des passions est épuisé, peut-on en inventer de nouvelles qui ne soient pas déjà dans le cœur humain? Ce qui serait plus difficile à expliquer peut-être, c'est pourquoi des écrivains si admirables et si admirés ne suffisent pas pour conserver chez une nation la pureté du goût dont ils sont de si parfaits modèles. Comment des personnes instruites, éclairées, sensibles aux immortelles beautés qui brillent dans leurs divins ouvrages, peuvent-elles se résoudre à en produire qui sont justement tout l'opposé de ceux-là, ensorte que la composition la plus monstrueusement contraire aux principes du goût et de la raison puisse

Digitized by Google

sortir d'un homme qui, dans la conversation familière, rendrait à ces principes l'hommage le plus vrai, le plus pur, le mieux senti? En cherchant la cause de cette contradiction singulière, il m'a semblé qu'elle pourrait tenir à l'inévitable nécessité où les auteurs se trouvent de ne point dire ce qui a été dit avant eux. *Il me faut du nouveau*, disait, je crois, La Fontaine,

Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

Il paraît qu'il y en avait encore de son tems, car il a su en trouver; mais ce qui lui a échappé, ce qui a échappé à Boileau, à Racine, à Bossuet, à Corneille, à Fénélon, à Rousseau, à Voltaire, et à tous nos grands écrivains, doit être prodigieusement difficile à découvrir. Aussi, sans se flatter de trouver quelque route nouvelle qu'ils n'aient pas vue, chacun cherche seulement un sentier qu'ils n'aient point aperçu ou qu'ils n'aient pas voulu suivre. L'a-t-il trouvé, il s'y lance et s'y abandonne: mais bientôt sa découverte est signalée par tous ses rivaux. S'il a quelque succès, on se jette en foule sur ses traces, et sa hardiesse heureuse produit mille exagérations. Parlons sans figure; les écrivains qui réussissent dans quelque nouveau genre, même bizarre, ont bientôt des imitateurs pour lesquels ils sont des Racine et des Corneille. On retrouve dans ces imitateurs leurs défauts exagérés, leurs qualités affaiblies, et souvent détruites par l'art qui les dénature. De là il arrive que ce qui avait plu la première fois par le piquant de la nouveauté, par l'attrait d'une fiction ingénieuse, ou même par la grace d'une bizarrerie naturelle, devient insupportable dans l'imitation. Ainsi le genre précieux et recherché introduit par Marivaux dans la comédie, nous a valu une foule de petites pièces remplies d'affectation et d'un certain jargon de métaphysique galante qui n'a jamais eu de modèle dans la société. De même l'originalité qui amuse dans Tristram-Shandy et dans le Voyage sentimental de Sterne, parce qu'elle y est naturelle, et qu'elle résulte d'une extrême vivacité d'imagination, combien n'a-t-elle pas produit de froides et insignifiantes copies, où il n'y a ni originalité, ni imagination, ni naturel, ni sentiment, et où

Digitized by Google

l'on ne retrouve de Sterne que la bizarre coupure des chapitres, et les *tirets* dont il a fait un fréquent usage! De même les poëmes descriptifs de M. Delille, remplis de tableaux colorés d'une manière si brillante et si variée, ont déjà, en peu d'années, fait éclore une multitude de poëmes du même genre, dont les auteurs, décrivant toujours, se passionnent, avec un froid enthousiasme, pour des beautés qu'ils n'ont pas senties; et s'il est nécessaire d'ajouter une nouvelle preuve à tant de preuves, Buffon, en appliquant un grand talent de style à la description des animaux, s'est placé parmi nos meilleurs écrivains, mais il a produit une infinité d'imitateurs, qui n'ont que de la boursouflure, sans élévation et sans éloquence. En écrivant sur les détails les plus simples de la physique ou de l'histoire naturelle, on a pris un ton solennel et emphatique. Le médecin qui décrivait un os ou un viscère s'est cru appelé à faire de grandes phrases; et l'on a voulu être éloquent en parlant de la veine cave ou de l'intestin rectum.

L'ouvrage dont je vais rendre compte est aussi une imitation, mais, si je ne me trompe, c'est une des plus malheureuses que l'on pût faire. Tout le monde connaît les Lettres de Demoustiers sur la mythologie. On s'est assez accordé pour y trouver quelques descriptions fort jolies, quelques madrigaux agréables; mais aussi tout le monde a été ennuyé du ton précieux qui y règne, et de cette galanterie froide et pincée qui s'y retrouve au commencement, au milieu et à la fin de tous les chapitres. Eh bien! voilà le modèle que M. Martin a choisi. Demoustiers écrivait à une femme : c'est aussi à une femme que M. Martin écrit. Demoustiers était ou se supposait amoureux; il parle toujours sur le ton galant : ainsi fait M. Martin. Mais au moins Demoustiers avait choisi un sujet riant, gracieux : cette folle mythologie pouvait amuser une jolie femme, M. Martin a pris un sujet plus grave. Il a choisi la physique, la chimie et l'histoire naturelle pour le sujet de ses madrigaux. Demoustiers a souvent travesti ses dieux et ses déesses en petits-maîtres et en précieuses, mais ils s'étaient permis à eux-

Digitized by Google

mêmes bien d'autres métamorphoses. Son imitateur a fait plus encore, il a travesti la nature.

Les lettres sur la physique et sur la chimie débutent par une invocation à Apollon : mais ceci est purement une affaire de poésie, car deux pages plus loin l'auteur abandonne les divinités de la fable pour le Dieu véritable; et après avoir remarqué, non sans raison, que les causes premières sont inaccessibles pour l'homme, il ajoute ces vers que je ne me permettrai pas de juger :

Et tout-à-coup cédant aux désirs de mon cœur,
Je voulus adorer Dieu, l'auteur de mon être,
Et je dis à la terre : Es-tu le créateur
Que mon amour cherche à connaître ?
Et la terre me dit : Je ne suis point ton Dieu.
Et je dis à la mer, à l'air, au vent, au feu :
Montrez-moi l'Eternel, afin que je l'adore.
Tous ils m'ont répondu : *Nous ne le sommes pas.*

Après cette réponse que l'on trouvera peut-être un peu dure, l'auteur *tourne ses pas vers l'Orient*, et s'adresse au soleil qui lui répond; car tout parle et répond dans ce livre. Lavoisier a-t-il fait une expérience pour combiner deux gaz, l'auteur ne dit pas cela tout simplement, il le met en action : *Lavoisier a dit* unissons ensemble *dans un globe de cristal*, etc. Je ne sais si Lavoisier s'exprimait sur un ton aussi élevé quand il méditait une expérience, mais je sais bien que celle qu'on lui attribue ici ne lui appartient pas; elle avait été faite en Angleterre plusieurs mois auparavant. On connaît ce mot sublime de Newton à qui l'on demandait comment il avait été conduit à ses grandes découvertes; *c'est*, répondit-il, *en y pensant toujours*. M. Martin va plus loin, il fait parler Newton comme il a fait parler Lavoisier et le soleil. Il raconte tout ce que ce grand homme a dit ou devait dire un jour qu'il lui tomba une pomme sur la tête. Mais cela n'est rien encore, car M. Martin va jusqu'à nous donner des *Dialogues des Morts* sur la physique et la chimie. Ceci est encore emprunté de Fontenelle et de tant d'autres; mais voyez le malheur attaché à l'imitation ! Tout le piquant d'une pareille fiction naît sans

Digitized by Google

doute de l'opposition des personnages que l'on met en scène, qui n'ayant plus rien à craindre ni à espérer les uns des autres, peuvent se dire sans façon de bonnes vérités qu'ils n'auraient eu garde de hasarder de leur vivant. C'est un moyen de faire ressortir le jeu des passions personnelles, en supprimant les entraves qui les compriment dans la société. Pour atteindre ce but, il faut s'étudier habilement à donner à chacun son vrai caractère, son langage propre : en un mot, sa physionomie naturelle, si le mot de physionomie peut être employé en parlant d'un mort. D'après cela, qui pense-t-on que notre auteur va évoquer pour parler de physique? Peut-être Aristote, Pascal, Descartes, Newton ou Galilée? Point du tout, c'est Chapelle, Chaulieu, La Fare, Bertin, Bonnard, auxquels il s'adresse pour leur faire une leçon sur la nature de l'eau, par la raison qu'ils n'en buvaient guère pendant leur vie. Il a aussi un long entretien sur l'origine des sources avec le philosophe Gassendi et *Ninon de Lenclos*, à laquelle il adresse force madrigaux, en raisonnant avec elle sur cet agréable sujet. L'aimable Ninon a bien changé dans l'autre monde : elle y est devenue savante et dévote. Elle raconte que tous les habitans des enfers se sont pris de passion pour la physique et la chimie. «L'ombre d'un savant, dit-elle, l'ombre d'un savant *échappée* » *au néant* est descendue hier dans l'Elysée, et est venue » y porter la nouvelle de la décomposition de l'eau par » la pile galvanique. Chapelle en a instruit ses amis. A » cette nouvelle ils ont tous été saisis d'une joie divine, » tous ont juré de ne pas laisser une seule goutte d'eau » dans les enfers; Chapelle est à leur tête, il les com- » mande, les anime, les soutient; déjà le zinc et l'argent » unis par des cartons humides s'élèvent de tous côtés » comme des colonnes immenses....» Mais dans le chapitre suivant, il rassure la belle Sophie sur cette énorme décomposition d'eau, aussi bien que sur celle que produisent les plantes. « *O sagesse admirable*, s'écrie-t-il, » l'immensité du bassin des mers peut seule nous rassurer » sur l'existence des races futures.»

Et les gourmands des siècles à venir,

Digitized by Google

Comme les gourmands de notre âge,
Pourront chanter l'amour et le plaisir
Entre la poire et le fromage.

Ces vers ne sont pas de ceux que j'ai accusés d'être précieux ; ils ne ressemblent guère à ceux-ci que l'auteur adresse à Sophie en parlant des étamines et des pistils des fleurs, qui sont quelquefois séparés sur deux tiges. Ah ! s'écrie-t-il,

Ah ! plaignez, plaignez la souffrance
De ces *petits amans en fleur :*
Qui sentit les maux de l'absence
A connu tous les maux du cœur.

Les petits amans en fleur est heureux, et vaut presque le fameux *quoi qu'on dire* des Femmes savantes. Ailleurs en parlant de la manière dont les sons se transmettent par les ondulations de l'air : « Ce serait, dit l'auteur, un » spectacle assez singulier que de se représenter chaque » pensée sous la forme de petites poupées, vêtues des » couleurs de l'imagination de celui qui parle..... Par » exemple, Sophie, si l'on vous parlait de l'amour,

Vous verriez venir l'innocent
Monté sur un léger zéphyre.

Je ne crois pas que le marquis de Mascarille s'exprime d'une manière plus agréable. Ailleurs, en parlant du thermomètre qui sert à mesurer la température des corps : « Plût à Dieu, dit l'auteur, qu'un jour les physiciens » parvinssent à découvrir un thermomètre dont la liqueur » subtile s'élevât par le seul battement du cœur ! Qu'il » serait doux de juger de l'amour par cette merveilleuse » machine ! »

Le thermomètre servirait
Aux expériences des Graces.
Le savant surpris les verrait
S'empresser toujours sur ces traces.

M. Martin ne traite pas mieux les savans dans ce monde que dans l'autre. Il trouve fort ridicule la théorie newtonienne des marées. « Imaginez-vous, dit-il, voir tous

Digitized by Google

» les savans se désespérant de ne pouvoir expliquer les » marées.

Leur ignorance était commune,
Et ces messieurs ne sachant pas
Où trouver la cause ici-bas,
Furent la chercher dans la lune.

Mais en revanche il nous apprend qu'au retour du printems, lorsque le *soleil, Vénus et la terre sont sur la même ligne*, la végétation fait des prodiges, et il en conclut que la lune pourrait bien avoir quelque influence sur nos humeurs. En général, ses connaissances en physique paraissent fort peu exactes. Je ne m'arrêterai donc pas à analyser un espèce de conte arabe dans le genre des *Mille et une Nuits*, dans lequel l'auteur a voulu rassembler tous les prodiges que les sciences peuvent opérer. Il y a dans ce conte des bras, des jambes coupées, et agitées de mouvemens convulsifs, des têtes séparées des corps, qui parlent et font la conversation ensemble; le tout pour montrer les effets du galvanisme. Ceci est encore une imitation d'une scène du roman d'Olivier par Cazotte; mais ce qui ne choque pas dans une féerie, où l'on admet que tout est idéal et fantastique, offre une image repoussante dès qu'on y attache quelque idée de réalité. J'aime encore mieux revenir avec l'auteur à Zéphyre et à Flore, car dieu merci, l'Amour, le Zéphyre et Flore sont les trois mots que l'on rencontre le plus souvent dans ces Lettres.

Je me trompe : j'ai remarqué un autre mot qui s'y trouve peut-être plus souvent encore, c'est celui d'*impie*. L'auteur répète à chaque instant qu'il veut terrasser les impies; il fait des vers contre les impies; il les attaque et les apostrophe de la manière la plus rude. J'ai beaucoup cherché ce qu'il entendait par ce mot *impie*, et quelle classe de gens il voulait désigner par cette dénomination. Car le voyant évoquer des ombres qui parlent de Pluton et de l'Elysée, le voyant mettre en scène Apollon, Vénus, Flore, et toutes les divinités du paganisme, je ne comprenais pas quel pouvait être cet autre dieu dont il parle aussi, et je m'attendais au moins à le trouver

Digitized by Google

de bonne composition sur cet article. Enfin je me suis aperçu que ce qu'il entend par *impies*, ce sont évidemment les savans. Il leur reproche d'*aimer le néant*, de se jeter dans le néant, et c'est pour cela, dit Ninon, que l'on n'en voit aucun dans les enfers. Ils ont, dit-elle,

> Ils ont dédaigné l'espérance
> De venir un jour parmi nous,
> *Le néant les engloutit tous.*

Je ne dis rien de l'harmonie du dernier vers, mais je demanderai quel droit a l'auteur de damner ainsi, sans distinction, tous les savans. Je lui demanderai si tous ceux qui honorent aujourd'hui l'Europe par leurs lumières, lui ont fait confidence de leurs sentimens secrets, ou par quels moyens il a pu les pénétrer; et s'il ne l'a point fait, je demanderai comment il s'est hasardé à leur donner ainsi en masse une qualification à laquelle il attache un sens odieux, et dont la fureur des partis ne se montre que trop prête à abuser. On doit un grand respect aux sentimens vraiment religieux, mais, quand ils sont vrais, ils ne sont ni aigres, ni persécuteurs; s'ils le deviennent, ce n'est plus de la piété, c'est de la haine. Duclos disait de quelques philosophes de son tems, ces gens-là finiront par me faire aller à la messe. On pourrait dire de certains dévots de nouvelle fabrique, ces gens-ci, avec leurs mauvaises raisons, vous feraient douter de la providence.

D'après ce que je viens de dire, on pense bien que notre auteur a embrassé dans toute son étendue le système des causes finales, qui est aujourd'hui le grand cheval de bataille de ceux qui combattent les incrédules. Plaisante manière de convertir les gens à la vérité, que de l'appuyer des plus fausses et des plus insignifiantes raisons que l'ignorance puisse imaginer!

Quand Newton, après avoir expliqué les lois des mouvemens de la lumière, se demande si l'œil a pu être fait sans aucune connaissance de l'optique, comme l'oreille sans aucune connaissance des sons, j'écoute avec respect cette réflexion profonde; mais quand M. Martin vient nous dire: « L'Eternel *prévoyant* que

» l'homme ne pourrait pas habiter la zône torride, y » éleva les plus hautes montagnes du monde pour en » faire un climat agréable ; » quand il nous dit : « Qu'il » ne pleut pas dans les lieux sablonneux et arides, parce » que la pluie y serait perdue ; » quand il nous dit que les plantes qui donnent des poisons ont été créées *pour* assainir l'air et se charger de tous ses principes malfaisans, je demande si un homme sensé est obligé, en conscience, de croire à de pareilles rêveries ; et n'est-ce pas bien rapetisser les vues de la Providence divine que de les ajuster ainsi à notre faiblesse, et de les mesurer à notre ignorance ? Mais ceci encore n'est qu'une imitation des harmonies de MM. Châteaubriant et Bernardin de Saint-Pierre. M. Bernardin de Saint-Pierre avait dit que les puces ont été créées noires afin qu'on pût aisément les distinguer sur les bas blancs et sur les chiens blancs ; de même M. Martin nous apprend que les corbeaux ont été créés noirs, *afin* que les perdrix et les lièvres dont, selon lui, ces animaux se nourrissent pendant l'hiver, puissent les apercevoir de loin sur la neige. M. de Châteaubriant avait dit qu'en voyant le serpent fuir en ondoyant comme une petite flamme bleuâtre, on reconnaît visiblement que c'est lui qui a dû autrefois tenter notre mère commune ; de même M. Martin nous assure que tous les insectes venimeux ont été créés laids afin que l'homme puisse s'en méfier, et, ajoute-t-il, « *interrogez votre cœur*, il » vous dira pourquoi la prêle et la salicaire ne quittent » jamais leurs ruisseaux, et l'origan ses rochers arides, » pourquoi la bruyère est fidèle à ses collines, la jusquiame » à ses rocailles, et le muguet à ses bois. » Voilà, certes, un moyen d'expérience nouveau et bien exact. Je ne crois pas que l'on n'ait rien à objecter à des démonstrations de cette force.

Voilà pourtant où conduit cette manie aujourd'hui si commune d'expliquer le *comment* et le *pourquoi* de toutes les choses naturelles, d'après le sentiment vague et imparfait de l'utilité directe que nous en pouvons retirer. Chacun règle ainsi la prévoyance de la nature au niveau de ses lumières, et la rend plus ou moins folle selon qu'il est plus ou moins ignorant. Ce ne serait rien

Digitized by Google

encore si ces rêveries étaient données pour ce qu'elles valent ; mais on veut les faire embrasser comme des vérités, comme des articles de foi, et il semble à leurs auteurs que ce soit une impiété de sentir qu'elles sont absurdes. Il faut, dit Montaigne, se *mêler très-sobrement* de juger des ordonnances divines. « Il n'est rien, » ajoute-t-il, qui soit cru si fermement que ce qu'on sait » le moins, ni gens si assurés que ceux qui nous content » des fables, comme alchimistes, prognostiqueurs, » judiciaires, chiromantiens, médecins, *id genus omne*, » auxquels je joindrais volontiers, si je l'osais, un tas » de gens interprètes et contrôleurs ordinaires des des- » seins de Dieu, faisant état de trouver les causes de » chaque accident, et de voir dans les secrets de la » volonté divine les motifs incompréhensibles de ses » œuvres ; et quoique la variété et discordance conti- » nuelle des événemens les rejette de coin en coin, et » d'orient en occident, ils ne laissent de suivre pourtant » leur éteuf, et de même crayon peindre le blanc et le » noir. » Je laisse aux nouveaux partisans du système des causes finales le soin de réfuter le naïf et simple bon sens contenu dans ce passage. Pour moi, plus je considère l'ordre de l'univers, son immensité, et toutes les merveilles de la création, plus j'admire cet arrangement admirable, mais moins je me crois en état de l'expliquer; et j'oserai même dire, pour en avoir fait bien souvent l'épreuve, que ces explications imparfaites, ces rapports faux ou vagues que quelques écrivains modernes veulent nous donner comme des harmonies sublimes, ne paraissent jamais plus téméraires et plus futiles qu'en présence de la nature.

Quand on a eu le bonheur de connaître et de sentir les véritables beautés qu'elle présente, on est tenté de regarder comme des profanateurs et comme des impies ceux qui la défigurent par d'indignes travestissemens.

A la suite des *Lettres à Sophie sur la physique*, on trouve des notes de M. Patrin, savant estimable, connu par ses voyages minéralogiques dans la Sibérie. Ces sont consacrées à l'explication technique de plu- s phénomènes de chimie, et particulièrement à l'ex-

position d'un grand système sur la cause des volcans, système que M. Patrin a depuis long-tems publié ailleurs. Il en développe ici de nouveau les conséquences, et s'efforce de montrer qu'elles sont toujours d'accord avec la nature et même avec les nouvelles découvertes relatives au potassium et au sodium.

S'il est difficile d'obtenir des résultats certains et démontrés dans les phénomènes que nous pouvons saisir et soumettre aux expériences, on sent que cela doit être bien plus difficile encore dans ceux que la nature nous permet à peine d'entrevoir, et dont elle nous montre seulement les derniers résultats. Par cette raison, je me garderai bien de décider avec M. Patrin que les métaux sont formés par les combinaisons de certains gaz qui circulent dans le sein de la terre. Je ne me tiens pas non plus pour assuré que les tremblemens de terre soient un *frisson* de notre globe. Chacun peut penser ce qu'il voudra de ces idées. Je n'y trouve qu'un défaut, c'est que M. Patrin les donne pour des théories certaines. Le nom de théorie ne doit être appliqué qu'à un ensemble de faits mesurés exactement et enchaînés par des raisonnemens mathématiques. Hors de cela il n'y a dans les sciences que des observations ou des conjectures, des expériences ou des systèmes.

L'auteur des lettres a aussi ajouté à son ouvrage quelques notes de sa composition. Ce sont pour la plupart des extraits de divers traités de physique ou d'histoire naturelle. On y reconnaît des connaissances variées, mais qui ne sont encore ni ordonnées, ni mûries par la réflexion. Ces notes de l'auteur, réunies à celles de M. Patrin, composent à-peu-près la moitié de chaque volume, et les détails techniques qu'elles renferment, forment un singulier contraste avec la prétention de galanterie et de légèreté qui règne dans le reste de l'ouvrage.

J'ai dit avec franchise ce que je pense de ces lettres. Ma critique, en la supposant juste, ne doit pas décourager l'auteur; car les défauts que j'ai indiqués dans son ouvrage, étaient, à ce qu'il me semble, des conséquences inévitables du sujet qu'il avait embrassé. Autant aurait-il valu entreprendre de mettre en madrigaux l'histoire

toire

Digitized by Google

DEPT. DE LA SE 5. cen

toire romaine ou le Code civil. Ce qui me confirme dans cette persuasion, c'est que dans les circonstances très-rares où l'auteur a pu être naturel et vrai, ses vers ne manquent ni de justesse, ni d'élégance, ni de sentiment. On lit avec plaisir les souvenirs qu'il donne à l'habitation de son père, ses regrets sur les désastres de Lyon, une invocation à Vénus imitée de Lucrèce, et sur-tout quelques stances sur les coteaux de la Saone où l'on retrouve la fraîcheur et le calme de ces rians paysages. Mais lorsqu'on est sensible à ces beautés naturelles et qu'on les retrace avec tant de vérité, comment peut-on se résoudre à choisir un sujet aride, pour le couvrir d'ornemens faux et de mauvais goût?

Il y a des gens qui sont enchantés d'avoir une critique à faire. Je ne suis pas de ceux-là; et je me réjouirais bien plutôt d'avoir de justes éloges à donner. Mais quoi! lorsqu'on est chargé de dire au public son avis sur un ouvrage, peut-on, sans manquer à l'honneur, parler contre sa conscience? et quelle différence doit-on faire entre le mensonge des paroles et le mensonge des écrits, si ce n'est que ce dernier s'adressant à un plus grand nombre de personnes, est plus méprisable et plus dangereux? Je puis me tromper, sans doute; mais non pas tromper volontairement les autres. Je ne donne point mon opinion comme bonne, mais comme mienne; et si chacun voulait en faire autant, sans se laisser influencer par l'amitié ou par la haine, le public en saurait plus qu'il n'en sait sur le mérite réel des ouvrages; car la vérité jaillirait nécessairement du choc des opinions diverses, et même du conflit des passions naturellement exprimées.

BIOT.

Ce

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

STORIA DELLA GUERRA DELL' INDEPENDENZA, etc. *Histoire de la guerre de l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique*, écrite par CHARLES BOTTA. — A Paris, chez *D. Colas*, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26. Quatre vol. in-8°.

(SECOND ET DERNIER EXTRAIT.)

LE premier extrait de cet important ouvrage a paru depuis long-tems (1). Après y avoir retracé le plus brièvement que j'avais pu le fil entier des événemens de la guerre d'Amérique, je le finissais en promettant de parler dans un autre article de la manière dont l'historien a traité ce sujet et de la part qui lui est propre dans l'intérêt que son ouvrage inspire. Je n'aurais pas tant tardé à lui rendre cette justice, sans des circonstances dont il est inutile d'ennuyer ici nos lecteurs. La santé bonne ou mauvaise, les travaux plus ou moins urgens de l'un des auteurs d'un journal, ne font rien à ceux qui y souscrivent. Il faut tenir les promesses qu'on leur a faites; et quand on a, bien malgré soi, différé de les remplir, il ne faut pas se donner de plus le tort d'explications dont ils nous dispensent.

J'ai reconnu (2) de quelle importance et de quelle difficulté était, dans une histoire de la nature de celle-ci, le mérite de l'ordonnance et du plan. Je n'ai pas besoin de revenir là-dessus : c'est pour faire sentir cette difficulté, et la manière dont l'auteur l'a vaincue, que j'ai suivi pas à pas, dans ses quatre volumes, la série des faits, et que je me suis transporté avec lui dans les différentes parties du globe qui en ont été le théâtre. Pour les parcourir lui-même sans embarras, et pour ne se

(1) Dans le Mercure du 12 mai.

(2) Voyez le premier extrait.

Digitized by Google

point égarer dans cet immense labyrinthe, tantôt il suit l'ordre des tems, tantôt il laisse en arrière et met comme en réserve une partie des événemens; puis il revient, pour ainsi dire, les reprendre, pour les lier avec d'autres, auxquels ils ont plus de rapport, et qui deviennent plus intéressans quand ils n'en sont pas séparés. La division de ses livres n'est point arbitraire : on sent en les commençant que l'on va faire un pas de plus dans l'action, et ce pas est réellement fait quand on les termine. Cette fin, en procurant un repos au lecteur, ne le laisse point se refroidir. L'auteur a soin d'y annoncer ce qui doit suivre, comme dans un drame dont le plan est conforme aux règles de l'art, la fin de chaque acte laisse le spectateur dans l'attente de l'acte suivant.

L'Amérique est parvenue à déclarer et à maintenir son indépendance par deux grands moyens; d'un côté, par les délibérations et les négociations, de l'autre par la conduite de la guerre et les combats. Il fallait que l'historien nous fît assister, en quelque sorte, tantôt aux discussions du parlement britannique et à celles du congrès américain, tantôt à ces batailles et à ces faits d'armes, où des troupes souvent peu nombreuses décidaient d'intérêts plus réels et plus grands que ne l'ont fait quelquefois d'innombrables armées. Il avait, pour remplir la première de ces deux tâches, un secours qui manque à la plupart des historiens. Presque tous, lorsqu'ils font pérorer ou délibérer leurs personnages, manquant de monumens authentiques, leur prêtent des discours imaginaires plutôt qu'ils ne rapportent ceux qui ont été véritablement tenus. Ici ce sont les discours mêmes et les discussions entières de ces deux corps politiques qui ont été consignés dans des feuilles publiées chez les deux nations, et qu'il ne s'agissait que d'employer avec discernement et sobriété : mais cela même n'était pas facile; et c'était, au lieu de la disette, l'abondance qui était un écueil.

M. Botta prend soin de ne choisir que les principaux orateurs. Le plus ordinairement, en traduisant leurs discours, il les abrège, et n'y laisse que ce qu'ils ont de substantiel et d'éloquent. Lorsqu'il a fait parler les chefs

Digitized by Google

de chacune des opinions débattues, et d'autres fois, avant de les mettre en scène, il donne, dans un résumé clair et rapide, une idée du reste ou du commencement de la discussion, plus intéressante que ne serait la discussion même. Il use quelquefois avec succès de cette méthode pour des délibérations entières, dont le sujet est important, mais qui n'ont rien produit dans les débats dont l'histoire puisse s'enrichir. On peut citer pour exemples de cet art d'employer avec autant de sagesse que de talent ces sortes de matériaux, qui surabondent dans les sujets historiques tirés de l'histoire d'Angleterre, deux discussions du Parlement; l'une, sur le maintien ou la révocation de l'acte du timbre, où toutes les raisons de le maintenir sont exposées dans le discours de Georges Grenville, et tous les motifs pour le révoquer dans celui de William Pitt, qui devint peu de tems après comte de Chatam; l'autre, sur l'accusation formelle de rebellion, à porter contre les habitans du Massachusset, où se combattent et se choquent avec une véhémence presqu'égale, d'une part le fameux Wilkes qui veut dissuader le Parlement de cette mesure, et de l'autre le capitaine Harvey qui s'efforce de l'y engager, et qui, pour le malheur de la Grande-Bretagne, l'emporte sur son adversaire.

Cette dernière délibération est précédée d'un résumé de ce que l'Opposition alléguait pour que l'on embrassât le parti de l'indulgence, et de ce que soutenaient les ministériels pour appuyer la proposition d'agir avec toute rigueur. Ce contraste d'une analyse rapide avec un développement oratoire, est d'un effet d'autant meilleur qu'il est fondé sur la vérité, et sur la nature même des choses. Un tableau différent précède la discussion sur l'acte du timbre. Les ministres qui avaient fait porter ce bill ayant été renvoyés, les nouveaux ministres, intéressés à le faire révoquer, emploient les ressorts les plus actifs pour y réussir; ils font assaillir le Parlement de pétitions des négocians de toutes les parties du royaume, des agens du commerce de la Jamaïque, et de plusieurs provinces d'Amérique qui étaient restées fidèles; enfin ils ont recours au nom et à l'autorité de Benjamin Fran-

Digitized by Google

klin, qui était alors chargé de pleins pouvoirs auprès du gouvernement anglais ; celui des hommes de ce tems, dit notre historien, qui jouissait de la plus grande estime. Ils le font citer à la barre de la Chambre des Communes, où il subit un interrogatoire célèbre. Les raisons qu'il y fit valoir pour obtenir la révocation sont resserrées ici en deux pages. Tout cela est rapide et concis, sans sécheresse et sans obscurité.

M. Botta procède autrement dans l'exposé des débats du Congrès américain sur la grande question de la déclaration d'indépendance. Il réunit dans deux seuls discours, d'une étendue à-peu-près égale, toutes les raisons du parti qui voulait la déclaration, et toutes celles du parti contraire. Richard Lee, l'un des députés de Virginie, soutient la première opinion ; et John Dickinson, député de Pensilvanie, la seconde. Cet art de fondre ensemble différens discours pour en former un tout oratoire qui ait de la liaison, du progrès et de l'unité, altère peut-être un peu la vérité de l'histoire : mais il épargne de petits détails et des interlocutions qui feraient ressembler l'histoire à une analyse de journal. Il est plus favorable à l'éloquence et rend plus frappantes les raisons opposées des deux partis. L'auteur l'emploie quelquefois; mais il prend soin d'en avertir par l'espèce de formule dont il se sert. Richard Lee s'exprima, *dit-on*, de la manière suivante ; John Dickinson, *à ce qu'on assure*, parla ainsi; tandis que les discours réellement prononcés par les orateurs, ou qui ne sont qu'abrégés, sont annoncés affirmativement et sans cette formule.

L'une des discussions les plus graves et les plus importantes du Parlement, est celle qui a pour objet la reconnaissance de cette même indépendance américaine ; acte devenu peut-être nécessaire par le cours des événemens, mais humiliant pour l'orgueil anglais, déjà blessé par la déclaration que l'ambassadeur de la cour de France venait de faire de l'alliance conclue entre son gouvernement et les Etats-Unis. C'est la notification même que le roi fait de cette déclaration imprévue, qui est l'objet de la discussion dans les deux chambres. Elle est interrompue dans celle des Pairs, par l'apparition

Digitized by Google

subite du vieux comte de Chatam, malade, presque mourant, qui se fait porter à sa place, et vient faire entendre ses dernières paroles. Il avait toujours été de l'avis de la paix, mais il ne veut pas que l'Angleterre plie devant la France : il veut que si la paix est devenue impossible, on commence sur-le-champ la guerre avec vigueur. Le duc de Richmond soutient la nécessité de s'allier avec l'Amérique pour combattre la France. Lord Chatam veut répliquer, il tente trois fois inutilement de se lever, il tombe évanoui, on l'emporte, et il expire quatre jours après (3). Ce sont là, sans doute, des tableaux historiques d'un grand intérêt, lorsqu'ils sont dignement tracés.

L'auteur n'a pas montré moins de talent dans la description des combats et dans le récit de toutes les opérations de la guerre. Sur terre, une exposition topographique des champs de bataille, des lieux où se font les campemens, des entours et de la situation des places, précède ordinairement la narration ; et la position des armées étant alors marquée avec exactitude, on suit tous leurs mouvemens, on juge de leurs efforts, on voit leurs fautes, et les causes qui déterminèrent le bon et le mauvais succès. Sur mer, le nombre et le port des vaisseaux, la disposition et l'étendue des lignes, le gisement des terres voisines, la direction du vent, tout est observé avec le même soin, tout soutient l'attention du lecteur et lui rend présentes ces scènes de destruction et de terreur.

Ainsi, dès l'ouverture de la première campagne, la description de Boston, occupé par l'armée anglaise, de sa position, des collines qui l'environnent, rend faciles à concevoir les faits d'armes qui se passent autour de cette place, les causes des extrémités où les Anglais s'y trouvent réduits, et la nécessité où ils sont enfin d'en sortir. De même, la première expédition dans le Canada,

(3) Je crois devoir relever ici une faute purement typographique. On a mis pour date à cette mort, le 11 mars, au lieu du 21 avril, *marzo* pour *aprile*. C'est le 17 mars que s'ouvrit la discussion dans la chambre des communes, sur le message du roi, et le 7 avril dans la chambre haute, où parla pour la dernière fois lord Chatam.

Digitized by Google

c'est-à-dire la prise de Ticonderago par les Américains, est précédée d'une description très-courte, mais très-claire, de la position de cette forteresse, au point où deux petits lacs se réunissent pour former le lac Champlain; et cette description suffit pour jeter du jour sur les expéditions importantes dont les bords de ces mêmes lacs deviennent ensuite le théâtre. De même encore lorsque la guerre se porte dans la nouvelle Yorck, en Virginie, dans les Carolines, sur les frontières où les sauvages poussés par les Anglais exercent de si cruels ravages, la connaissance des lieux précède ou accompagne celle des marches; on sait toujours où l'on est; on entend toujours ce qu'on lit.

Ce n'est qu'au milieu du second volume que commence la guerre maritime entre la France et l'Angleterre: l'historien à qui elle offre de nouveaux tableaux à peindre et un grand moyen de variété, y suit la même méthode, et y fait le même usage de son talent descriptif. On connaît mieux la bataille d'Ouessant entre la flotte du comte d'Orvilliers et celle de l'amiral Keppel après l'avoir lue dans cette histoire, qu'on ne la connut dans le tems même où elle venait de se donner. Les détails qui manquaient aux relations sont ici de la plus grande exactitude, et les passions qui altéraient alors les faits n'y sont plus. Les combats entre le comte d'Estaing et l'amiral Howe à la vue de Rhode-Island, entre le même amiral français et l'amiral Byron dans les mers des Antilles; les batailles plus terribles entre l'amiral Rodney et le comte de Guichen dans les mêmes mers, entre les flottes anglaise et hollandaise, entre le comte de Grasse et l'amiral Hood, entre le même général français et Rodney, et beaucoup d'autres, sont décrites non-seulement avec une grande chaleur de style, mais avec une clarté qui épargne tout embarras et toute confusion à l'esprit.

J'ai parlé des caractères qui sont mis en jeu dans cette histoire, et du talent qu'emploie l'auteur à les tracer. Il n'a point fait à part le portrait de son premier personnage de Washington; le tableau de ce grand caractère est en quelque sorte épars dans tout le corps de l'ouvrage; j'ai essayé, dans mon premier extrait, d'en res-

Digitized by Google

serrer en quelques lignes les principaux traits. Voici celui de Franklin mis en action, au moment où cet homme d'un aspect vénérable, et d'un caractère annoncé par son aspect, comparaît dans une occasion solennelle à la barre du Parlement. « Sa réputation personnelle, la candeur de son ame, et le souvenir de tout ce qu'il avait fait, tant dans les affaires d'état pour le bien de sa patrie que dans les sciences physiques pour le bien du genre humain, tenaient tous les esprits en suspens. La chambre fut ce jour-là remplie de spectateurs, avides de l'entendre parler sur une affaire si importante : il répondit avec beaucoup de gravité, et avec encore plus de finesse d'esprit. » En lisant cela ne dit-on pas, c'est Franklin?

Le caractère du comte de Châtam n'est pas tracé avec moins de noblesse et de dignité : « Soit que l'on considère en lui le génie, la vertu, ou les services rendus à sa patrie, ce fut plutôt un homme à comparer aux anciens qu'à mettre au-dessus des modernes. Il eut longtems en main le gouvernement de l'opulente monarchie anglaise; il l'éleva à un tel degré de gloire que dans les tems passés elle n'en avait non-seulement jamais eu mais même espéré un semblable; et il mourut si non pauvre, au moins si peu riche, que sa famille n'aurait pu vivre honorablement..... Mais la patrie reconnaissante récompensa dans les descendans la vertu du père (4).:.... L'auteur apprécie ensuite les talens du comte de Chatam, comme orateur et comme homme d'état, et parle de l'ascendant extraordinaire qu'il savait prendre sur les esprits. En un mot, conclut-il, ce fut un homme qu'on ne peut se rappeler sans faire son éloge, ni sans se sentir dans l'ame un ardent désir de l'imiter. »

Mais celui de tous ces caractères que l'auteur paraît avoir tracé avec le plus de complaisance, je dirais même d'affection, est celui du docteur Warren, qui, nommé général au commencement de la guerre, fut tué dans la

(4) Le Parlement fit une rente annuelle et perpétuelle de 4,000 liv. ster. à la famille de Chatam, et paya de plus 20,000 livres sterling de dettes qu'il avait contractées pour soutenir son rang et sa nombreuse famille.

Digitized by Google

première bataille, par un officier anglais qui le reconnut, le coucha en joue, et l'atteignit, lorsqu'il s'efforçait de rallier un corps d'Américains et de le ramener à l'ennemi par son exemple. M. Botta ne se borne pas à le peindre, il le loue et prononce en quelque sorte son éloge en présence de la postérité. « Warren, dit-il, était un de ces hommes qui sont plus attachés à la liberté qu'à la vie, et non moins ennemi de l'ambition et de la rapacité, qu'ami de la liberté. Il était doué d'un bon esprit, d'un génie heureux, d'une éloquence naturelle : aussi dans les consultations particulières, il était regardé comme un homme d'un jugement exquis, et dans les conseils publics, il exerçait sur les assemblées une grande autorité. Ses amis et ses ennemis, connaissant sa fidélité et sa probité dans toute affaire, avaient une égale confiance en lui. Opposé aux méchans sans colère, favorable aux bons sans les flatter, affable, poli, familier avec tout le monde, il obtint de tous une amitié mêlée de respect et du respect sans envie. Quoique d'une taille assez petite, il avait un extérieur très-agréable. Sa femme, qu'il aimait éperdument, et dont il était aimé de même, l'avait peu de tems auparavant laissé veuf et inconsolable. En mourant dans une journée si mémorable, et dans un moment où son pays avait si grand besoin de lui, il laissa plusieurs orphelins, encore enfans, dont la patrie reconnaissante prit les soins les plus tendres et les plus empressés. Ainsi fut enlevé à sa patrie et à sa famille, dans de si graves circonstances, et encore dans la force de l'âge, cet homme excellent dans la paix et dans la guerre. Et nous, remplissant autant qu'il est en nous, le grand objet de l'histoire, distributrice des louanges aux bons et du blâme aux méchans, nous n'avons pas voulu priver ce bon et courageux Américain d'une commémoration honorable auprès de nos neveux, si légitimement due à ses vertus. »

Il ne faudrait pas sans doute qu'un historien employât souvent ce moyen, qu'il parlât fréquemment en son propre nom dans son histoire, comme un peintre se place dans son tableau ; mais cette forme, sobrement employée, a de la noblesse et de l'autorité. Les anciens, pères de

Digitized by Google

l'histoire, comme de toute littérature, en fournissent de beaux exemples, et l'on ne peut pas en être plus sobre que ne l'est l'auteur de cette histoire, puisque, dans un ouvrage de si longue haleine, il ne s'en est servi, si je ne me trompe, que cette seule fois.

Il est aussi très-économe de réflexions politiques et morales, quoiqu'il en sème quelquefois, et toujours à propos, dans son récit. J'en citerai deux seuls exemples. Le parlement d'Angleterre avait compté sur les divisions qui s'éléveraient entre les différentes colonies, dans le commencement des troubles excités par les nouvelles lois qu'il y voulait faire adopter; mais elles se réunirent toutes dans les mêmes sentimens, et envoyèrent des députés au premier congrès de New-Yorck. « Chose remarquable, dit l'auteur, que ces conseils mêmes qui tendaient à établir une loi, au moyen des divisions que devaient produire dans les esprits les intérêts particuliers de chaque citoyen, aient fait naître au contraire un accord unanime de volontés contre cette même loi; et que, là où l'on s'attendait à trouver une universelle obéissance, on ait rencontré une résistance universelle. D'où l'on peut apprendre, que quand on n'a pas des armées assez fortes pour contraindre les volontés, si l'on ne suit pas le cours de l'opinion publique, on court risque d'échouer; que les gouvernemens des peuples libres doivent en être plutôt les instituteurs que les maîtres, et se montrer plus attentifs à les guider par la prudence, qu'à les réprimer ou à les exciter par la force. »

Ailleurs, il tire d'une circonstance à peu près pareille une réflexion plus générale, car elle ne s'adresse pas seulement aux gouvernemens, elle peut trouver son application dans la conduite des affaires et dans le monde. La guerre un fois engagée, les ministres crurent effrayer et diviser en employant des moyens de terreur; l'effet fut encore le même : l'indignation générale réunit contre eux tous les esprits. L'historien fait là-dessus cette réflexion très-juste : « Cela doit servir d'exemple à ceux dont l'esprit agité se persuade que les mêmes mesures qui peuvent diviser les hommes entr'eux et les exciter

Digitized by Google

les uns contre les autres quand ils sont de sang-froid, le peuvent également quand ils sont animés par quelque passion forte. Dans ce dernier cas, ce qui devrait adoucir, irrite; ce qui devrait intimider, encourage; ce qui devrait diviser, lie et réunit. »

On jugerait encore mieux de la justesse, de la rectitude d'idées qui paraît être l'une des qualités distinctives de l'esprit de l'auteur, si je pouvais citer ou l'exposé qu'il fait en peu de pages, au commencement de son histoire, de la situation où se trouvaient les colonies anglaises quand la révolution éclata, des premiers germes de discorde qui furent semés entr'elles et la métropole, et des différentes causes qui firent fermenter ces germes, et qui en amenèrent l'explosion; ou le résumé qui termine l'ouvrage, dans lequel est renfermé, aussi en peu d'espace, tout ce qui avait contribué au bon succès de la guerre américaine, et toutes les causes publiques et secrètes qui avaient, dans cette lutte en apparence inégale, donné définitivement l'avantage au parti qui paraissait devoir être le plus faible, sur le plus fort. Mais ces deux morceaux, quoiqu'écrits avec concision, sont trop étendus pour que je puisse traduire ici ni l'un ni l'autre; et il n'y a rien dans chacun des deux que l'on puisse en détacher et présenter isolément.

Il resterait à faire connaître le style de l'auteur; mais il faudrait pour cela, ou citer des passages du texte que tous nos lecteurs n'entendraient pas, ou les traduire, ce qui donne l'idée des pensées d'un écrivain plus que de son style; ou hasarder sans citations un jugement sur celles de toutes les parties d'une production étrangère dont on peut le moins se rendre juge, quelqu'étude que l'on ait faite de la langue dans laquelle cette production est écrite. Si j'osais m'en rapporter à mes impressions, je dirais que n'estimant rien plus dans une langue que son originalité, aimant sur-tout à y voir les tours qui lui sont propres, et qui la différencient des autres langues, je suis presque toujours plus dégoûté que flatté de reconnaître dans la prose soit italienne, soit anglaise, des tours absolument français qui n'étaient pas originairement

Digitized by Google

dans ces langues, et qui s'y sont insensiblement et presque furtivement introduits. En lisant l'ouvrage de M. Botta, je me suis retrouvé en Italie; j'ai reconnu les idiotismes, les constructions, les locutions purement italiennes. J'ai cru lire un des auteurs de ces deux grands siècles que les Italiens mêmes d'aujourd'hui appellent l'âge d'or de leur littérature. J'ai entendu cependant quelques Italiens reprocher à l'auteur un peu d'affectation dans l'emploi de cet ancien style, et une certaine inégalité entre quelques parties de son ouvrage, dont les unes sont écrites de cette manière, et les autres d'un ton plus coulant et plus moderne. Cela peut être, mais j'avoue que je ne saisis point cette nuance, et que si cette disparate existe, je ne l'aperçois pas.

Pour mon compte, si j'avais à y reprendre quelque chose, ce seraient certaines expressions qui me paraissent un peu triviales, non parce qu'elles sont anciennes et hors de l'usage actuel de la langue, mais à cause de cette trivialité qui n'a dû convenir à l'histoire en aucun tems; telles que: *La sedizione aveva più gran barbe messe*, quoique *barbe* soit là pour des racines, des racines me paraîtraient plus nobles. *Una gran battisoffiola*, pour une grande frayeur, une forte alarme, *la bordaglia*, pour le bas peuple, la canaille, sont-ils bien du style de l'histoire? J'aimerais encore moins *una donna garzonissima*, pour dire une très-jeune femme. Bembo s'en est servi, je le sais, mais pour une très-jeune fille, ce qui est fort différent, comme il est aisé de le sentir. Enfin, je suis fâché que l'auteur ait adopté le mot *libertini* pour signifier, dans tout son ouvrage, les amis de la liberté: il me semble qu'en italien ce mot a conservé une partie de son acception latine, et qu'il signifie un affranchi. Je ne voudrais pas sur-tout qu'après avoir dit en parlant du célèbre Wilkes, qu'il était *uno de' più ardenti libertini di quei tempi*, il eût ajouté: *e come si suol dire, un repubblicone largo in cintura;* l'augmentatif *repubblicone* ne peut se prendre en bonne part; et si la phrase proverbiale qui suit ce mot est en effet d'un usage commun, au moins me paraît-il vrai qu'elle renferme aussi quel-

Digitized by Google

que chose de dérisoire, et que le style historique ne l'admet pas.

Mais ce sont là peut-être des scrupules très-déplacés; au lieu d'y insister davantage, j'aime mieux demander à M. Botta lui-même les raisons du système qu'il a suivi, et finir cet article en communiquant à nos lecteurs ce que j'aurai appris de lui. Voici comme il s'exprime dans son avertissement. Si on lui reproche d'avoir employé quelque mot ou quelque locution barbare, ce qui peut lui être arrivé malgré le soin extrême qu'il a mis à s'en garantir, il en recevra le blâme en bonne part; mais il ne cédera pas de même si quelqu'un l'accuse de s'être servi de paroles ou de phrases toscanes, éloignées de l'usage vulgaire d'aujourd'hui. Il pense que, comme lorsqu'on veut écrire purement et élégamment en latin, il faut, sans s'arrêter aux chroniques des moines du XIIIe siècle, remonter au siècle d'Auguste; comme quand on a le dessein d'écrire de la même manière en français, on ne doit pas recourir aux auteurs qui ont écrit pendant la révolution, mais bien à ceux qui les ont précédés, et sur-tout à ceux du siècle de Louis XIV, de même aussi l'on doit chercher la pureté et la propriété de la langue italienne dans les écrivains du siècle de Dante et de Boccace, et principalement du siècle de Léon X et de Clément VII, ces derniers ayant beaucoup enrichi et poli admirablement la même langue.

« Les langues, ajoute-t-il, et ceci me paraît aussi juste qu'ingénieux, les langues sont comme les plantes qui n'ont qu'un tems donné pour porter des fleurs : plus tôt ces fleurs sont renfermées dans le bouton, plus tard elles sont fanées et décolorées. Si quelqu'un objectait que dans l'opinion de l'auteur on suppose que les langues ne peuvent avec le cours du tems faire des progrès et se perfectionner, il répondrait que quand une langue se revêt d'une apparence étrangère, on doit plutôt voir dans ce changement une corruption qu'un progrès ou un perfectionnement. Si la langue italienne se trouve de nos jours dans ce cas, c'est ce dont les amateurs eux-mêmes de cette langue peuvent juger. L'auteur croit qu'il est désormais tems de la rappeler à ses

Digitized by Google

principes. Si ceux qui liront son histoire jugent qu'il ait coopéré à ce noble ouvrage, il s'estimera très-heureux.»

GINGUENÉ.

P. S. On apprendra sans doute avec plaisir que nous ne tarderons pas à posséder une bonne traduction française de cet ouvrage, le seul complet qui existe sur la guerre de l'indépendance ; cette traduction est fort avancée : elle est faite par un homme de lettres connu, et sous les yeux de l'auteur, à qui le français est aussi familier que sa propre langue.

POÉSIES NATIONALES, par M. C. J. L. D'AVRIGNY (de la Martinique), officier d'administration, chef du bureau d'économie politique et du contentieux des colonies, au ministère de la Marine.

Celebrare domestica facta.

C'EST un double triomphe pour la France lorsque des campagnes brillantes, des victoires éclatantes et les hauts faits de ses armées inspirent de beaux vers aux poëtes dont elle s'honore. Trop rarement, il est vrai, elle a pu jouir de ce double triomphe ; trop rarement elle a pu joindre aux glorieuses palmes que lui a si abondamment procurées, dans ces derniers tems, le génie militaire, les palmes immortelles du génie poétique. Cependant parmi les nombreux poëtes qui ont ouvert à leur talent cette carrière honorable, mais difficile, puisque des faits inouis ne veulent pas être célébrés par des vers communs, il en est quelques-uns qui ne sont point restés trop au-dessous des grandes actions qu'ils avaient à célébrer. Le public a distingué particuliérement les chants lyriques de M. d'Avrigny ; aucun autre n'a été plus constant à jeter des fleurs poétiques sur nos trophées militaires ; aucun ne les a chantés avec plus de succès. Ses poésies nationales sur les campagnes d'Autriche, de Saxe, de Prusse, publiées successivement aux époques célèbres qui les firent naître, furent accueillies par tous les amis des beaux vers, et louées par les critiques les plus sé-

Digitized by Google

vères. Elles viennent d'obtenir un suffrage encore plus illustre. Le jury de l'Institut chargé de présenter un rapport sur les ouvrages qui, présentés au concours, ont mérité son attention, s'exprime ainsi au sujet des poésies de M. d'Avrigny : « On trouve dans ces odes du talent et » de l'imagination, des idées heureuses, et beaucoup » de strophes très-bien écrites. » Le jury joint, il est vrai, à ce jugement flatteur quelques critiques dont je parlerai bientôt, et il a cru devoir porter la sévérité jusqu'à refuser à des poésies dans lesquelles il reconnaît des qualités si heureuses et si rares, un prix de *seconde classe*.

Je ne me rappelle point si c'est la loi même sur les prix décennaux qui n'adjuge qu'un prix de *seconde classe* à l'ode et à la poésie lyrique, ou si c'est le jury de l'Institut qui, de sa propre autorité, classant ce genre de poésie parmi les *petits poëmes*, a cru qu'on ne pouvait lui destiner que le genre de récompense réservé à ceux-ci. Cette décision du jury me paraîtrait, au reste, fort raisonnable. Je remarquerai néanmoins que ce n'est vraisemblablement pas ainsi que chez les Grecs la poésie lyrique eût été classée. L'ode chez ce peuple ami des vers ne serait point descendue au second rang dans la distribution des couronnes poétiques. De tous les genres de poésie, le plus ancien, en effet, et celui qui contribua le plus à donner aux poëtes une origine céleste, à les représenter en commerce avec les dieux, toujours entourés de prestiges et de miracles, c'est la poésie lyrique. L'exagération si familière aux Grecs prend encore dans leur bouche un accent plus hyperbolique, lorsqu'ils parlent des premiers poëtes qui chantèrent leurs vers sur la lyre. Orphée apprivoise les tigres, les lions et les hommes, vaincus par la double harmonie des vers et de la musique. Amphion fait plus encore : il émeut jusqu'aux pierres qui accourent à sa voix, et s'élèvent en ordre sur les murs thébains. Les prodiges des premiers vers lyriques les font consacrer comme divins, ou font décerner aux poëtes les honneurs de l'apothéose :

Sic honos et nomen divinis vatibus atque
Carminibus fuit.

Digitized by Google

Ce langage sublime et élevé, cet enthousiasme, ces écarts, ce délire, cette fureur poétique, caractère des poëtes lyriques, durent être attribués à des causes surnaturelles ; c'est à ces poëtes sur-tout qu'il appartint de dire :

Est Deus in nobis, agitante calescimus illo.

Lors même que les effets qu'on leur attribue ne sont pas fabuleux, et qu'ils sont attestés par l'histoire, ils ont encore de quoi nous étonner, et le courage inspiré aux Lacédémoniens par les chants de Tyrtée ne sont pas moins célèbres dans les tems historiques de la Grèce, que les fables d'Amphion et d'Orphée dans les tems incertains ou héroïques.

Recommandés par d'aussi prodigieux effets, et sans doute aussi par la beauté de leurs poésies et la sublimité de quelques-unes de leurs strophes, les poëtes lyriques furent célébrés à l'égal des plus beaux génies qui illustrèrent ces heureux climats, berceau de tous les arts. Les auteurs de quelques chansons, de quelques pièces de vingt ou trente vers eurent une renommée égale à celle des hommes immortels qui enfantèrent ces longs poëmes, dans lesquels on ne sait ce qu'on doit admirer davantage, de la grandeur, de l'ordonnance, de la sagesse du plan, de l'agrément des détails, de la variété des caractères, ou de la beauté soutenue de la versification et de l'harmonie des vers. Jamais Homère, jamais Sophocle n'ont reçu un tribut plus magnifique d'éloges que Pindare, dans cette ode composée par un de ses plus célèbres émules : *Pindarum quisquis studet æmulari, etc.*

Il faut l'avouer, ce n'est pas ainsi que nous classons nos poëtes, et la poésie lyrique excite parmi nous moins d'enthousiasme ; et si l'on m'en demandait la raison, je dirais que c'est parce que le monde en vieillissant devient moins sensible à la poésie. Sans doute une belle tragédie, une excellente comédie, un grand et beau poëme nous procurent à-peu-près les mêmes jouissances qu'aux Grecs, et comme chez eux, trouvent chez nous de vifs admirateurs : mais ce n'est pas là poésie qui fait le seul mérite

Digitized by Google

mérite d'une tragédie ou d'une comédie; elle ne doit pas même y trop dominer. Elle règne, il est vrai, avec plus d'empire dans le poëme épique; elle y est un des premiers élémens de notre plaisir; mais combien elle y trouve d'auxiliaires dans le sujet, l'action et l'intérêt qu'inspirent un héros célèbre et des récits magnifiques! Dans l'ode, au contraire, ou du moins dans la plupart des odes, point ou presque point d'action, point d'épisodes, point d'événemens, point de caractères; du mouvement poétique, des images, de l'harmonie, et quelquefois l'élan rapide d'un sentiment, d'une passion: voilà son essence, voilà tous ses moyens de plaire. C'est donc la poésie, et la poésie seule, qui en fait le charme; elle doit donc être d'autant plus goûtée par une nation, que chez elle le sentiment de la poésie est plus vif, plus passionné.

Nous raisonnons plus que les Grecs les plaisirs de l'esprit; nous voulons plus de liaison et plus de suite dans les idées, plus de justesse dans les figures et les images; nous sommes moins disposés à faire des sacrifices à l'harmonie; nous examinons tout avec un esprit d'analyse et de philosophie généralement ennemi de la poésie. Enfin, nous lisons froidement une ode dans notre cabinet: les Grecs l'écoutaient sur la place publique, au son de la lyre, au milieu d'une foule immense d'auditeurs qui s'électrisaient mutuellement; ou si dans la suite on la lisait, les lecteurs peu nombreux étaient entraînés d'avance par une réputation déjà faite, et par un concert unanime d'éloges. Quel désavantage n'ont donc pas nos poëtes jugés par des lecteurs froids et impassibles, qui leur demandent de la sagesse dans le plan, de la justesse dans les images, de la suite et de la liaison dans les idées, tandis que les poëtes grecs avaient pour juges une assemblée tumultueuse, à qui ils faisaient facilement partager leur délire, leurs transports et leurs écarts!

Ce n'est pas sans doute pour rabaisser le genre sublime de la poésie lyrique que je représente les esprits des modernes moins favorablement disposés que ceux des anciens, à se laisser séduire par l'enthousiasme lyrique.

Digitized by Google

Je suis loin de penser à cet égard comme Voltaire, ou plutôt de dire avec lui, ce que vraisemblablement il ne pensait pas, que l'ode est un *genre facile et médiocre.* On voit trop que ce mépris affecté de l'ode n'a pu lui être dicté que par sa haine contre l'illustre écrivain qui, par ses succès dans le genre lyrique, s'est acquis un nom immortel, et s'est placé parmi les grands poëtes qui honorent le plus la littérature française, et peut-être aussi par les vains et malheureux efforts qu'il avait faits pour se distinguer lui-même dans ce genre. Mais tous ceux qui n'auront ni préjugés, ni passions, ni intérêt à déprimer la poésie lyrique, mettront toujours de belles odes au nombre des ouvrages les plus distingués que puisse inspirer la verve et le génie poétique. J'ai cru relever le mérite de ceux qui y réussissent en montrant tous les obstacles qu'ils ont à vaincre, non-seulement dans la composition très-difficile de ces sortes d'ouvrages, mais encore dans les dispositions moins favorables des lecteurs.

M. d'Avrigny a triomphé de ce double obstacle. En célébrant de grandes actions par de belles odes, il a intéressé à-la-fois les amis de la patrie et les amis des beaux vers. La commission de l'Institut chargée de faire un rapport sur les ouvrages dignes de concourir pour les prix décennaux, après avoir distingué les *Poésies nationales* de M. d'Avrigny par les éloges magnifiques que j'ai rapportés au commencement de cet article, les modifie, il est vrai, par des critiques graves et importantes : « Mais, ajoute le rapport, la verve, le mouvement, les » rapprochemens inattendus, et la pompe du style » qu'exige le genre lyrique dans les sujets élevés, ne s'y » montrent pas assez souvent. » Ce jugement rendu par de tels hommes et dans telles circonstances, est trop imposant pour qu'il soit possible à un critique de prétendre lui opposer le sien : mais sans vouloir l'opposer, il peut le dire néanmoins, et j'userai de ce droit. Je pense donc que les poésies de M. d'Avrigny ne doivent pas être confondues dans un jugement commun, *condamnées*, pour me servir d'une expression plus théologique que littéraire, toutes *in globo*; que les observations qui conviennent

Digitized by Google

aux unes ne conviennent point aux autres, et que les critiques du jury de l'Institut, très-justes si on les applique à l'ode *sur la campagne de Saxe*, ou *la bataille d'Iéna*, le sont moins, paraissent même trop sévères, pour ne pas dire plus, si on veut pareillement les appliquer aux odes sur la *campagne d'Autriche* et sur la *campagne de Prusse*. Il suffira pour prouver qu'en général, elles ne manquent ni de *verve*, ni de *mouvement*, ni de *pompe dans le style*, d'en citer quelques fragmens. Le poëte, après avoir chanté, dans les premières strophes de la première ode, les exploits et la puissance du héros qu'il célèbre, après avoir montré le vain orgueil des nations jalouses des triomphes de la France, s'écrie:

O terre des guerriers! ô France, ô ma patrie!
Des bouches de l'Escaut aux rives de l'Istrie,
Le fer de tes guerriers avait porté l'effroi:
Leur courage étonnait les plus mâles courages,
Et les trônes, long-tems battus par tant d'orages,
Sur leurs vieux fondemens s'inclinaient devant toi.

Mais lorsque d'une longue et sanglante guerre
A la voix du vainqueur, et l'Europe, et *la terre*,
Déjà voyaient les feux de toutes parts éteints,
Quel rival n'écoutant qu'une implacable haine,
Le premier de la paix rompant l'heureuse chaîne,
Insensé! croit encor balancer nos destins?

Ah! je le reconnais au trident qu'il agite;
C'est cet autre Xerxès qui tyran d'Amphitrite,
Fait gémir l'Océan sous le poids de ses fers.
Mais la France s'apprête à traverser les ondes:
La voilà qui s'ébranle, et vengeant les deux mondes,
D'un superbe oppresseur court affranchir les mers.

O plaines d'Austerlitz! c'est vous que j'en atteste! etc.

Ici le poëte suspend le récit de ce combat terrible, par une belle fiction et une prosopopée magnifique, quoique peut-être un peu longue. Il présente le plus implacable ennemi de la France, le monarque anglais sous les voûtes de Westminster, faisant retentir le temple de ses plaintes, de ses alarmes, de ses vœux contre la na-

Digitized by Google

tion triomphante, objet de sa jalousie, et invoquant celui de ses prédécesseurs qui jadis humilia le plus la France; mais le fier Edouard ne lui répond que par de sinistres présages, et bientôt les présages s'accomplissent:

C'en est fait, dans les airs Mars pousse un cri terrible.
O! spectacle imposant, majestueux, horrible,
Et digne d'attacher les yeux de l'univers!
Deux peuples en fureur couvrent la double plage,
Le rivage à grand bruit provoque le rivage,
Et les mers en grondant marchent contre les mers,

Telles aux beaux climats de l'antique Hespérie,
Quand des feux souterrains l'indomptable furie,
Des airs en mugissant se frayant les chemins,
O terreur! on a vu deux montagnes brûlantes,
S'ébranler, s'avancer dans les plaines tremblantes
Et de leurs chocs affreux menacer les humains.

L'Ausonie en frémit, à leurs pieds attentive:
Mais déjà sous l'effort de la flamme captive
La terre, en s'entr'ouvrant, a tressailli trois fois.
L'un des deux monts rivaux entraîné dans l'abyme
S'écroule... et le vainqueur, de sa superbe cime,
Domine en paix les champs, les vallons et les bois.

La troisième ode, dans laquelle le poëte célèbre la *campagne de Prusse*, offre peut-être encore plus d'énergie dans le pinceau, plus de richesse dans les couleurs. Comme dans la première, l'enthousiasme du poëte le transporte dans un monde idéal et fictif. Peut-être les deux fictions ont-elles un peu trop de ressemblance. Nous avons vu que dans la première, c'est le roi d'Angleterre qui apprend d'un héros, l'un de ses prédécesseurs, les malheurs qui menacent sa patrie; dans celle-ci, c'est le héros de la Prusse, Frédéric II, qui apprend du génie tutélaire de ses Etats les destinées de cet empire qu'il avait si glorieusement étendu et affermi. Mais s'il y a quelque ressemblance dans l'idée principale, il y a beaucoup de variété dans les détails. Si j'avais plus d'espace, je citerais cette belle apostrophe et les strophes qui la suivent:

Trône des Jagellons, sors de la poussière, etc.

Digitized by Google

Mais je dois justifier l'opinion moins favorable que j'ai montrée de la seconde de ces odes, qui a pour objet de célébrer la *campagne de Saxe*, ou la victoire d'Iéna. Il me semble, en effet, que le style de cette ode n'a ni l'éclat, ni la chaleur qui se fait sentir dans les autres. Le poëte, après avoir commencé par une imitation peu heureuse de la troisième ode d'Horace : *Sic te diva potens Cypri*, poursuit ainsi :

Où sont ces bandes renommées,
Qui de l'Europe tant de fois
Ont vu se briser les armées
Devant le plus grand de leurs rois ?
De soucis l'ame dévorée,
Les vieux défenseurs de la Sprée
Ont replié leurs bataillons ;
Et, *sur le dos de ses campagnes,*
Weymar a d'un mur de montagnes
Couvert au loin leurs pavillons.

Ces trois derniers vers manquent totalement d'harmonie; le *dos des campagnes* est une expression bizarre. Le poëte ne se relève pas encore dans la strophe suivante, mais il a dans plusieurs autres des momens de verve et d'enthousiasme, où se reproduit tout son talent.

A ces *poésies nationales* est joint un poëme *national* aussi, puisqu'il rappelle un nom qui honore la France, et un voyage malheureux qui atteste le zèle des Français pour le progrès des sciences et pour l'humanité. Ce poëme est intitulé, *le Départ de Laperouse*, ou *les Navigateurs modernes*. J'avoue que je ne puis deviner les motifs qui ont pu engager le jury de l'Institut à garder un absolu silence sur ce poëme, remarquable sur-tout par le style, et par le mérite extrêmement rare d'une versification facile, harmonieuse, élégante : et ce n'est pas seulement dans quelques endroits choisis du poëme, qu'on distingue ces heureuses qualités de style; elles dominent et se soutiennent également dans toute l'étendue du poëme. J'oserai même dire que cela est un peu embarrassant pour le critique qui, voulant justifier ses éloges par quelques citations, reste long-tems suspendu entre

Digitized by Google

tel ou tel morceaux également bien écrits. Comme il faut néanmoins se déterminer, je choisirai l'endroit du poëme où Laperouse, après avoir décrit les fatigues et les dangers d'une longue navigation, peint la vive joie, les agréables délassemens et les douces occupations des navigateurs abordant enfin une île désirée. C'est à regret que je suis obligé d'abréger le morceau et de lui faire perdre ainsi du charme que présente le tableau dans son ensemble :

Du bout de l'horizon, la plage hospitalière
A-t-elle, en s'élèvant, soudain frappé ses yeux,
O transports! douce ivresse! instant délicieux!
Ce vieux mont nébuleux que le matin colore,
Le bruit de ce ruisseau qu'il n'entend pas encore,
Ces agrestes vallons, ces antiques forêts,
Ces sentiers fugitifs, ces tapis verts et frais,
Et ces nouveaux humains accourant sur la rive,
Tout rit à la pensée, on avance, on arrive,
On franchit les écueils : le vaisseau touche au port,
Et le canot léger s'élance vers le bord.

. . . . . .

D'un langage étranger interprêtes muets,
Les palmes, les présens ont annoncé la paix,
Et des gestes entr'eux, l'heureuse intelligence,
Suit les yeux, peint le cœur, fait parler le silence.

Ici le poëte décrit les soins divers qui occupent les divers navigateurs, suivant leurs divers goûts et leurs talens différens : l'astronome, le géographe, l'ami de la nature, le favori des Muses. Chacun de ces petits tableaux est parfaitement dessiné. Obligé de me borner, je ne citerai que ceux qui ont pour objet le poëte et le naturaliste.

Cet autre, émule heureux du poëte du Tage,
Des nymphes de la mer peuple un riant bocage,
Ou d'un chant prophétique aux yeux des matelots,
Evoque le géant, gardien des vastes flots.
Qu'au retour, l'Océan déchaîné sur sa tête,
Submerge son vaisseau brisé par la tempête,
Et, nouveau Camoëns, des gouffres entr'ouverts

Digitized by Google

Il sauvera du moins et sa gloire et ses vers.

. . . . . .

A travers ces vallons, ces bosquets, ces campagnes,
La route en serpentant s'ouvre vers les montagnes.
Soleil! ah! *dans les dons* qui naissent *de tes* feux,
Quelle splendeur diverse et quel luxe pompeux!
Quelque tige connue, et quelque fleur chérie,
Au nouveau Tournefort rappelle sa patrie.
Mais dans ces lieux pour lui le reste est étranger:
L'hôte ailé du bocage, et le fruit du verger,
Tout d'un monde nouveau lui présente l'image,
Et son pays un jour en recevra l'hommage.
Cet arbuste élégant sur nos bords transplanté,
Dans nos jardins admis, par nos bois adopté,
Viendra, tombant en grappe, à leur antique ombrage
Associer son ombre et mêler son feuillage;
Ces beaux troncs diaprés, dans les murs de Paris
Teindront nos vêtemens, orneront nos lambris.
Cette plante modeste avec art préparée
Ranimera la vie en nos corps altérée:
Mais, ô larcin plus doux! cette brillante fleur,
De nos roses bientôt tendre et frileuse sœur,
Des mains du voyageur ira parer les charmes
D'une amante qu'hélas il laissa dans les larmes!

Je suis obligé de m'arrêter, quoique ce tableau ne soit pas fini, et qu'il me reste encore à citer des vers fort agréables et fort bien tournés. Ceux qu'on vient de lire suffiront pour donner une idée du style de l'ouvrage, toujours pur, élégant et soutenu; mais, si l'auteur est irréprochable dans cette partie essentielle de l'art, peut-être ne l'est-il pas également dans le plan et la composition de l'ouvrage. Je n'aime pas qu'un poëme consiste dans un discours. Ce discours est un peu long. Laperouse parlant ainsi sur la navigation avec apprêt et diffusion aux principaux officiers de son bord, aux savans compagnons de son voyage, leur disait des choses qu'ils savaient tout aussi bien que lui. Il est d'ailleurs des hommes si célèbres par leurs actions ou leurs infortunes, que le lecteur ne veut les voir sur la scène que pour être témoin des actions particulières qui les ont distingués,

Digitized by Google

ou pour entendre le récit des infortunes qui ont illustré leur mémoire : il ne faut pas leur faire dire ou faire ce que dix mille autres pourraient faire et dire aussi bien qu'eux. Tel est, ce me semble, Laperouse ; il ne fallait pas donc lui faire tenir un discours qui ne lui est point particulier, qui ne le distingue pas de mille autres ; que tout marin un peu habile, tout capitaine de vaisseau ou de frégate, partant pour une expédition lointaine, pouvait tenir comme lui. L'ouvrage de M. d'Avrigny est véritablement un petit poëme de la navigation, et c'est comme cela qu'il fallait le considérer, sans lui donner, du moins dans toute son étendue, la forme d'un discours, ce qui à la longue est un peu tendu et monotone. Comme discours il est peut-être un peu long : comme poëme de *la navigation*, il eût été un peu court ; mais il n'en eût pas été plus mauvais pour cela. F.

DES PARISIENS, DE LEURS MŒURS, DE LEUR CONFORMATION, DE LEUR SANTÉ, ET DES OBJETS QUI Y SONT RELATIFS. Ouvrage qui renferme les moyens de donner de l'esprit aux enfans les plus imbéciles, de se préserver de l'effet des poisons, etc. etc. ; par BRASSEMPOUY. Paris, chez *Allut*, imprimeur-libraire, propriétaire des œuvres complètes de Tissot, rue de l'Ecole de Médecine, n° 6.

LE nom de Brassempouy n'est point encore inscrit dans les fastes de l'immortalité : mais la reconnaissance publique ne saurait manquer de lui élever incessamment des autels. Quand on possède des secrets aussi importans que ceux dont il veut bien nous faire la généreuse révélation, quand on peut changer à son gré le sort du genre humain et celui des empires, convertir les sots en gens d'esprit, les imbéciles en génies subtils et déliés, quand on peut faire asseoir sur les trônes des monarques sages, éclairés, bienfaisans, peupler les palais d'une génération de Salomon, de Trajan, de Marc-Aurèle, à quel degré de gloire, d'honneur, de célébrité n'a-t-on pas le droit de prétendre ?

Digitized by Google

D'autres ont pu étudier les mœurs des Parisiens, considérer leur caractère, leurs usages, leurs habitudes, vanter leurs arts, déplorer leur frivolité, décrire avec complaisance leurs vices et leurs vertus, leurs qualités et leurs défauts; Montesquieu l'avait fait avant M. Brassempouy.

Mais changer la nature de l'homme, opérer en quelque sorte la transmutation de son cerveau, mettre son frêle individu à l'abri des poisons les plus redoutables; apprendre aux empereurs, aux rois, aux princes, le secret infaillible de bien gouverner leurs Etats; enseigner aux enfans d'Esculape des recettes infaillibles et éprouvées, pour transformer un Néron en Titus, un Busiris en Antonin, quel tribut de reconnaissance pourrait égaler tant de bienfaits? Le nom de Brassempouy ne doit-il pas être consacré à jamais par d'éternels monumens à côté de ceux des Janus, des Cérès, des Hippocrate, des Triptolème, et de tous les bienfaiteurs du genre humain?

M. Brassempouy a divisé son ouvrage en trente-sept lettres, où toutes ses idées sont exposées avec une rare et modeste candeur: mais le sujet qu'il traite est d'une si haute importance, ses conceptions sont d'une nature si élevée, qu'il n'appartenait point à un interlocuteur ordinaire d'en être l'interprète. C'est donc à un Iroquois nommé *Chacas*, à un enfant des déserts du Canada qu'il a confié le soin de développer ses grandes pensées.

Mais cet Iroquois n'est pas lui-même un Iroquois vulgaire; il est membre d'une société d'*amis de la nature, d'observateurs de l'homme*, fondée sur les bords du *Sennacaas*, et c'est au nom de cette société qu'il vient sur les quais de la Seine, loin des solitudes visitées par les *Siaoux* et les *Assempoils*, étudier un peuple célèbre et recueillir des faits pour les transmettre à ses doctes confrères, et contribuer ainsi aux progrès et à la gloire de la société iroquoise *des amis de la nature*.

La première observation qui le frappe, c'est que tous les hommes à Paris ne sont ni de la même taille, ni de la même figure, ni de la même forme. Il y en a de grands et de petits, de gras et de maigres, d'ingambes et de

Digitized by Google

boiteux, de forts et de faibles, de blonds et de bruns, de roux et de châtains. La seconde, c'est que les femmes présentent aussi les mêmes phénomènes, et qu'on en trouve sur le Pont-Neuf, « de pâles et de colorées, de » roses et de jaunes, de bourgeonnées et d'édentées, de » livides et de noires. » M. Brassempouy en a même remarqué qui ont tout-à-la-fois un teint rouge et brun avec de gros sourcils noirs, surmontés d'un toupet blond-clair, ce qui ne saurait manquer de produire un charmant effet.

Mais ce qui le touche singuliérement, ce sont les cris de Paris, les distributeurs de cartes et d'adresses sur les ponts, car on ne voit rien de tout cela vers les bords du Sennacaas et de Niagara. Comme il est assez d'usage à Paris que les quais soient voisins des rivières, cette circonstance notable fournit au docteur *Chacas* l'occasion d'examiner l'eau de la Seine. Il la trouve avec raison fort impure, et voici de quelle manière il s'en explique :

« L'eau ! on ne connaît pas sous ce titre ce fluide » transparent, clair, inodore, qui se filtre à travers les » rochers, qui glisse sur le sable et le gravier, mais bien » un liquide blanc, épais, sédimenteux, que l'on prend » dans la Seine, fleuve qui reçoit toutes les immondices » de la ville, et où un porteur vient puiser à côté et » souvent au-dessous de celui qui y fait ses ordures, » et quelquefois au même lieu, et emporte ainsi avec lui » les déjections fraîchement dissoutes, et destinées à » passer de nouveau dans le corps de ses pratiques. »

Si Chacas était docteur de nos universités, s'il était membre de nos sociétés littéraires, s'il avait professé dans nos athénées, on pourrait peut-être exiger moins de franchise dans ses peintures, plus de choix et d'urbanité dans ses expressions : mais le génie libre d'un Iroquois ne sait point plier sous le joug des fausses délicatesses, et puisque nos sens ne s'effarouchent point de la réalité, pourquoi notre esprit dédaigneux s'offenserait-il d'une image trop fidèle?

En contemplant la figure triste, maigre de nos Parisiens, le philosophe iroquois se trouve comme naturellement ramené à celle des singes, et cette analogie lui

Digitized by Google

fournit aussitôt le sujet d'un grand nombre d'idées neuves et de belles pensées.

La première remarque, c'est que les singes sont à-peu-près constitués comme les hommes; que s'ils ont le nez plat, les oreilles longues, les yeux ronds, les cuisses courtes, le bassin serré et les fesses pointues, il n'est pas difficile de trouver des individus qui leur ressemblent parmi les Parisiens et les Parisiennes. La taille des ourang-outangs ne s'élève-t-elle pas jusqu'à plus de cinq pieds? ne marchent-ils pas droit? ne savent-ils pas s'armer de pierres et de bâtons, se réunir en corps d'armée et livrer des batailles? On a vu des ourang-outangs se construire des cabannes, aller à la chasse et à la pêche, vivre enfin comme les seigneurs châtelains de nos villages. Qui oserait rire d'un ourang-outang à la vue d'un Lapon, d'un Kalmouc, ou d'un Crétin? Donnez le menton d'un Pungo à un barbier-étuviste, chargez le modiste *Leroy* de le parer en petit-maître, et vous me direz ensuite, s'il diffère essentiellement d'un merveilleux du boulevard de Coblentz? Ce qui plaide victorieusement en faveur de l'ourang-outang, c'est qu'il a comme nous, suivant M. Brassempouy, les organes de la parole et de la pensée.

Mais, direz-vous, il pense peu et ne parle jamais. Hommes irréfléchis et inconsidérés, qui ne voyez pas que ce repos de la pensée, ce silence, sont le signe évident d'une nature supérieure. Si l'ourang-outang se tait, c'est qu'il n'a point dégénéré comme nous, c'est qu'il a conservé sa grandeur primitive, c'est qu'il est aujourd'hui tel qu'il était en sortant des mains du créateur; c'est que, suivant M. Brassempouy, « cette intelligence, cet esprit » dont *nous nous orgueillissons*, ne nous appartient point » en propre, que l'homme n'est point fait pour penser, » que la pensée est un véritable état de délire, une ma- » ladie pestilentielle et contagieuse qui s'est étendue sur » tout le genre humain. Je suis malade, s'écrie M. Bras- » sempouy, tu l'es aussi, tout l'univers n'est qu'un vaste » hôpital. »

Et nous osons ensuite nous moquer des ourang-outangs qui se portent bien et ne pensent pas! Je ne sais par

Digitized by Google

quelle fatalité les hommes de génie sont sujets aux plus étranges contradictions. Si pour être homme il faut devenir ourang-outang, si la perfection de notre espèce consiste à devenir laid, sauvage et imbécile, il est évident que tous les soins du philosophe doivent se diriger invariablement vers ce noble but ; que son unique ambition doit être de peupler l'univers d'individus stupides et hébétés. Et voilà néanmoins que le docteur *Chacas* s'écarte tout-à-coup de ce principe, et qu'il nous propose des recettes pour nous procurer des enfans pleins d'esprit. Peut être devrais-je me piquer d'être plus conséquent que lui, et dérober à la connaissance des hommes un *recipe* funeste qui ne tend qu'à accélérer sa dégénération.

Mais comme il y a toujours dans le monde des esprits gauches et mal avisés qui tentent sans cesse de s'écarter des routes du bien, et dont la dépravation est arrivée au point de préférer un homme à un Pungo, et l'esprit à la sottise, j'essaierai, au risque de ce qui peut en arriver, d'exposer ici la méthode de Chacas pour inculquer du génie aux enfans, et changer les idiots en gens d'esprit.

Votre compagne fidèle et bien aimée vous a rendu père d'un petit garçon que vous destinez à l'étude des beaux arts ; mais son *sensorium* est un peu lâche et débile ; il est dépourvu d'imagination, d'enthousiasme, de sensibilité ; son ame apathique et froide est incapable de s'élever à la connaissance du beau idéal ; il n'a qu'un sens juste, droit, imperturbable ; par conséquent ses dispositions sont nulles pour cultiver les beaux arts avec succès. Que faut-il faire pour remonter son *sensorium*, donner du ton à ses fibres, stimuler l'appareil sensitif et nerveux ?

Prenez d'abord un faisceau de rameaux menus et déliés, cueillis sur l'arbre que les Romains ont nommé *betula*, et que nous appelons du nom vulgaire de bouleau ; mettez en évidence l'appareil charnu, musculeux et rebondi que la nature a placé immédiatement au-dessous des vertèbres dorsales ; stimulez vivement ledit appareil avec le faisceau de scions que vous avez préparé, et continuez l'opération jusqu'à ce qu'une rougeur suffi-

Digitized by Google

sante vous indique que le *stimulus* a ranimé la circulation du sang et produit son effet.

Conduisez ensuite le fustigé au cabaret, faites-le boire largement, jusqu'à ce qu'il soit complètement ivre; puis reprenez votre faisceau de bouleau, et recommencez la petite récréation que vous vous étiez permise auparavant; « agissez à son égard sans rime ni raison, afin » de faire sortir son cerveau hors de l'état de calme où » il se trouvait. Frappé de semblables procédés, dit » M. Brassempouy, il croira que vous devenez fou; » cela l'excitera, l'engagera à chercher comment on peut » devenir fou. Vous le magnétiserez, vous l'électriserez; » vous le ferez assister à une opération cabalistico-chi- » mique; vous le ferez tantôt manger par excès, tantôt » jeûner, car ce ne serait point un mal qu'il maigrît un » peu. Enfin, point de relâche; frappez, criez, riez, » chantez, excitez son esprit par la folie, par la bizar- » rerie, l'injustice, et s'il ne devient pas fou, à quoi il » faut bien prendre garde, vous pourrez vous flatter » d'avoir le plus grand artiste qui ait jamais paru au » monde. »

Il faut avouer que cette recette est simple, et d'une facile exécution, et M. Brassempouy a la bonté de nous avertir que ce n'est point un spécifique de charlatan, un remède hasardeux et sans vertu, comme tant de *recipe* prônés mal-à-pros, mais une méthode sûre, éprouvée et garantie, dont on a fait l'expérience sur un petit garçon. Il est vrai qu'il en perdit la tête, mais ce fut la faute des médecins qui n'observèrent pas, dans le traitement et les flagellations, les gradations convenables; car ce n'est pas tout que de flageller, il faut encore flageller avec art.

S'il est possible, à l'aide de quelques procédés physiques, de changer un sot en homme d'esprit, et d'opérer une sorte de transmutation sur un individu ordinaire, comme les rois ne sont pas d'une autre nature que leurs sujets, on sent bien qu'il doit être également facile de procurer aux Etats des monarques, braves, spirituels, justes, vertueux et bienfaisans. Il ne s'agit pour cela, selon M. Brassempouy, que de remettre l'héritier de la

Digitized by Google

couronne entre les mains d'un bon médecin qui étudiera attentivement sa constitution physique, ses humeurs, son tempérament, et le phlébotomisera, purgera, évacuera, rafraîchira, baignera, suivant l'exigence des cas ou l'intérêt des sujets.

« Quel service, dit M. Brassempouy, n'auraient » pas rendu à l'humanité, les médecins qui auraient » baigné, purgé et rafraîchi Sylla, Néron, Attila et » Alexandre VI? » Qui sait si le bonheur du genre humain ne dépendit pas d'une saignée ?

Donner aux nations des monarques sans défauts, au genre humain des enfans pleins de génie, n'est-ce pas pour un seul homme, une assez belle part de bienfaisance, et n'est-il pas permis de se reposer ensuite? Mais la généreuse philanthropie de M. Brassempouy ne connaît point de borne; ce n'est pas assez pour son grand cœur de nous garantir des tyrans et des sots, il veut encore nous préserver des poisons et des venins.

Une main imprudente et maladroite a fait par mégarde descendre en vos entrailles une prise de mort aux rats; qu'en est-il arrivé? « Un instinct conservateur, un be- » soin insurmontable vous a porté à boire. Eh! bon » dieu, buvez, buvez de l'eau; gorgez-vous-en l'estomac » jusqu'à ce qu'il se distende. Raffermissez en lui cet ins- » tinct qui parle et que la crainte étouffe; excitez-vous, » forcez-vous à boire, et quand vous aurez bu, soyez » sûr que vous êtes sauvé. »

Est-il une recette plus simple, un procédé plus facile et plus à portée de tout le monde? Et quand M. Brassempouy nous prodigue les bienfaits, quand il nous révèle avec une si rare générosité tant de méthodes neuves, précieuses, salutaires, nous pourrions oublier son nom, rester indifférens sur son bonheur et sa gloire, nous hésiterions à sacrifier la modique somme d'un franc ou deux pour nous procurer son livre! Je ne le présume pas; une si noire ingratitude serait une tache nationale, et je ne doute pas que son libraire ne voie s'écouler, en quelques jours, l'édition entière d'un ouvrage si merveilleux.

SALGUES.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre Français.* — *Les deux Gendres*, comédie en cinq actes et en vers de M. Etienne.

M. Dupré est un fort honnête homme qui ayant une grande fortune à régir et deux filles à marier, aimant beaucoup ses filles et fort peu les affaires, n'avait rien imaginé de mieux pour rendre heureuses les unes et se débarrasser des autres, que de se dépouiller de tous ses biens en faveur de ses gendres, sous la seule condition qu'ils l'hébergeraient chacun à leur tour, pendant six mois, lui et le bon et loyal Comtois, son fidèle domestique. Tel avait été aussi le calcul de ce bon roi Léar, lorsqu'il partagea son royaume entre deux de ses gendres, ne se réservant de même que les droits de l'hospitalité chez eux, pour lui et pour cent chevaliers attachés à sa fortune : mais, quelque modestes que fussent ses réserves, tout le monde sait ce qui arriva à cet infortuné monarque; et M. Dupré ne fut pas d'abord plus heureux que lui. De ses deux gendres, l'un, M. Dallainville, était un ambitieux, un homme en place, gonflé d'orgueil et dépourvu de sensibilité, que la présence de son beau-père importuna et humilia bientôt, parce qu'il avait l'air trop bourgeois; l'autre, M. Dervière, était un de ces prétendus philanthropes, de ces tartuffes d'humanité qui semblent ne s'attacher aux établissemens de bienfaisance publique, que pour être impunément avares dans leur particulier, qui quêtent pour les indigens et font mourir de faim leurs domestiques. Son beau-père lui était à charge par l'augmentation de dépense qu'il lui causait; aussi la réduisit-il autant qu'il était possible. Il paraît cependant que Dallainville et lui gardèrent quelque mesure pendant les premières années, car Dervière a une fille bonne à marier qu'on appelle Amélie, et jusqu'ici, non-seulement leur beau-père a souffert assez patiemment les dédains de l'un et l'avarice de l'autre, mais il ne s'en est plaint à personne, pas même à son fidèle Comtois. C'est au lever du rideau que le maître et le valet se font mutuellement leurs confidences, et l'occasion en naît assez naturellement. Un sémestre vient de finir, et le jour est arrivé où Dupré doit quitter Dervière pour passer chez

Digitized by Google

Dallainville. La scène s'ouvre chez celui-ci, et il est tout simple que Dupré et Comtois raisonnent, en y arrivant, sur les avantages et les inconvéniens des deux séjours où ils passent alternativement les deux moitiés de l'année. Comtois ne sait lequel préférer; être maltraité d'un côté et mourir de faim de l'autre, lui paraissent deux chances à-peu-près égales. Mais Dupré a quelque raison de regreter la maison qu'il quitte; Dervière est veuf, mais sa fille Amélie faisait la consolation de son grand-père, au lieu que Mme Dallainville, sa propre fille, s'occupe très-peu de lui. C'est donc avec un nouveau chagrin qu'il apprend un moment après d'Amélie elle-même, que Dervière lui a défendu de venir chez Dallainville, de peur qu'elle n'y prenne le goût de la dépense, et de peur sur-tout qu'elle n'y rencontre un jeune homme nommé Charles, parent de Dupré, qui, tout pauvre qu'il est, a osé devenir amoureux d'elle, et que Dupré doit recommander à Dallainville pour qu'il lui procure un emploi.

Telle est, dès les premières scènes, la situation assez embarrassante de Dupré et de son protégé Charles, et elle ne tarde pas à empirer. D'abord la recommandation du vieillard n'obtient de Dallainville qu'une de ces promesses vagues dont on se sert pour colorer un refus. Il s'en contente cependant, et sort avec Comtois pour faire transporter ses effets d'une maison à l'autre; mais il comptait sans son hôte, comme dit le proverbe connu. En son absence, Dallainville et sa femme font réflexion que donnant ce jour-là même une fête brillante, leur bonhomme de père y serait déplacé. Ils en concluent qu'il faut engager Dervière à garder Dupré jusqu'au lendemain, et chargent Amélie de lui en faire la proposition. Mais Dervière, qui survient, éconduit d'abord le pauvre Charles qui le priait de s'intéresser à lui, et répond ensuite à sa fille qu'il ne prétend pas garder son beau-père une seconde de plus: ainsi finit le premier acte.

Le second s'ouvre par l'exposition des projets ambitieux de Dallainville. Un ministère vient de vaquer; il est sur les rangs pour y parvenir et ne songe qu'aux démarches qu'il a à faire. C'est dans ce moment que Charles vient l'interrompre et réclame la promesse faite à Dupré. Dallainville le reçoit avec hauteur, lui demande son mémoire, le remet sans le lire à son valet Lafleur, et sort pour aller solliciter lui-même. Lafleur, resté seul avec Charles, veut prendre à

son

Digitized by Google

son tour l'air d'un protecteur, mais le jeune homme, vivement indigné, lui arrache le mémoire et le déchire.

Après cet épisode qui produit le meilleur effet, l'action principale reprend sa marche. Comtois arrive avec un porte-manteau, parce qu'on le chasse de chez Dervière, mais les domestiques de Dallainville refusent de le recevoir. Pendant qu'il rend compte de cette indignité au bon Dupré, qui veut à peine y croire, arrive très-heureusement de Bordeaux un M. Frémont, loyal négociant, son ancien ami. Frémont le blâme de l'imprudence avec laquelle il s'est mis à la merci de ses enfans; Dupré leur cherche en vain des excuses; Dallainville vient bientôt lui-même ôter cette ressource à son cœur trop indulgent. Lorsque Dupré se plaint à lui, Dallainville veut rejeter tous les torts sur ses domestiques, mais au lieu de les réparer il propose à son beau-père d'aller s'établir à la campagne, et le quitte sans attendre sa réponse, sous prétexte qu'il n'a pas le tems de s'arrêter. Voilà donc notre bon vieillard, comme le roi Léar, sans asyle entre ses deux gendres; mais on sent bien qu'ici toute ressemblance entre lui et le monarque anglais va cesser. M. Etienne quittera sagement le tragique Shakespear pour suivre Piron le comique. Frémont va jouer dans sa pièce le rôle du Chrysalde des *Fils ingrats;* il l'annonce aussitôt après la sortie de Dallainville, en emmenant Dupré chez lui et en faisant entrevoir le projet de lui rendre son indépendance.

Le troisième acte, où ce projet doit se développer, s'ouvre par des scènes très-comiques. Dallainville se croit sûr du ministère qu'il sollicite, et son beau-frère vient lui faire bassement la cour. Le futur ministre raille d'abord le philanthrope sur sa prétendue philosophie, et lui promet enfin son appui; tous deux font des châteaux en Espagne, mais une lettre qu'on apporte à Dallainville vient un peu les déranger. Cette lettre est de leur beau-père; elle contient l'expression de son juste ressentiment; il y déclare qu'il ne veut plus les voir, qu'il saura se passer d'eux, et publiera partout leur conduite. On conçoit leurs alarmes. Dallainville n'a point encore sa place; le premier ministre dont elle dépend la lui donnera-t-il s'il est instruit de son ingratitude? et s'il n'a pas cette place, que deviendra l'emploi que Dervière se promettait? Dans ce premier moment de trouble, Charles se présente à eux; pour commencer à réparer leurs torts, ils l'accablent de caresses, de promesses,

et tous deux prétendent avoir bien lu, bien médité ce mémoire, que lui-même a arraché à Lafleur pour le déchirer. Un moment après, Lafleur et un valet de Dervière paraissent. Ils ont vu Dupré monter en voiture avec Frémont, ils ont voulu les retenir et n'ont obtenu qu'un soufflet et des injures; ils croient que leurs maîtres vont s'empresser de les venger, et sont confondus lorsque Dervière et Dallainville leur donnent au contraire l'ordre d'aller sur-le-champ trouver Frémont, lui présenter leurs respects, et lui demander à quelle heure ils pourront lui faire leur cour.

L'intervalle entre le départ des valets et leur retour, suivi presqu'aussitôt de celui de Frémont, est rempli par la seule scène que le public ait désapprouvée : elle se passe en récriminations odieuses entre Mme d'Allainville et les deux beaux-frères; tout nous porte à croire que l'auteur l'aura supprimée ou du moins abregée, ainsi nous sauterons tout de suite à celle des beaux-frères avec Frémont. C'est lui, comme on s'en doute bien, qui y joue le beau rôle; il y persiffle très-spirituellement nos deux ingrats : pour mieux les tourmenter, il leur raconte que Dupré ne s'était pas dépouillé entiérement pour les enrichir, qu'il avait placé plus de 200 mille francs dans son commerce et que cette somme a triplé depuis. On sent que cette découverte rend nos deux gendres encore plus avides d'une réconciliation, mais Frémont ne leur en laisse pas entrevoir la moindre espérance, et sur-tout leur déclare qu'il ne veut s'en mêler en rien.

Nous passerons encore sur une scène assez bruyante et assez inutile qui termine le troisième acte, afin d'arriver au quatrième qui se passe dans l'appartement où Frémont a placé Dupré, et où il l'a entouré de tout l'appareil de l'opulence. Le fidèle Comtois, occupé à compter de l'argent, y reçoit d'abord les domestiques de Dallainville et de Dervière, qui viennent en corps lui demander pardon de leurs mauvais traitemens. Après eux, c'est Amélie et Mme Dallainville qui se présentent pour implorer la grâce de leur père et de leur mari. Dupré ouvre les bras à sa petite-fille, qui a toujours mérité son amour; il laisse sa fille assez long-tems à ses genoux, et ne lui pardonne enfin qu'à la sollicitation d'Amélie; mais il refuse de rien entendre en faveur de ses gendres ingrats, et lorsque Comtois les annonce, il se retire dans l'intérieur de son appartement.

Digitized by Google

Dallainville et Dervière paraissent alors dans la plus grande agitation. Le ministre a tout appris, mais il ne veut rien croire que sur des preuves, et avant de disposer de la place en faveur d'un autre, il offre à Dallainville un moyen de se justifier. Qu'il démente les bruits qui courent de son ingratitude, en paraissant le soir même chez lui avec son beau-père, et le ministère vacant est encore à lui. La fortune des deux gendres dépend donc entièrement de cette démarche, et l'on peut juger de leur désespoir de ne pouvoir pénétrer jusqu'à Dupré. Tandis qu'ils s'y livrent, Dupré paraît tout-à-coup au milieu d'eux, et les traite comme ils le méritent. Ils cherchent en vain à colorer la proposition de les accompagner chez le ministre, du prétendu désir de lui témoigner publiquement leur attachement et leur respect, Dupré leur fait voir qu'il pénètre leur véritable motif; ils ont beau s'humilier, se jeter même à ses genoux en avouant que de lui dépend leur fortune: vous me faites pitié, leur dit-il, et il les laisse là. Cet excès d'humiliation leur rend pourtant un peu d'énergie; ils se flattent de contredire, de contrebalancer par d'autres bruits ceux que Dupré répandra sur leur compte; et ils sortent en se donnant parole de n'avoir plus recours à lui.

La nuit, dit-on, porte conseil, et une nuit s'écoule entre le quatrième acte et le cinquième; aussi à peine est-il grand jour que, malgré les sermens de la veille, Dervière arrive chez Dupré, espérant prévenir son beau-frère et faire sa paix, s'il se peut, même à ses dépens. Par malheur Comtois l'oblige d'attendre. On entend Dallainville sur l'escalier, et Dervière, qui ne veut pas en être vu, se cache dans un cabinet, d'où il peut tout entendre. Dallainville est plus troublé, plus embarrassé que jamais; le ministère qu'il convoitait est donné, et son aventure a fait tant de bruit qu'il risque même de perdre l'emploi qu'il occupe, si Dupré ne vient à son secours. Dans cette crise, la vue de Frémont qui arrive lui paraît un bienfait du sort, et Frémont se montre en effet assez disposé à l'entendre; mais Dallainville ne se doute guère que cette entrevue était désirée encore plus vivement de Frémont. Cet ami du bon Dupré attendait pour porter les derniers coups, qu'il eût séparé les deux gendres. En tête-à-tête avec Dallainville il lui persuade que le seul moyen d'apaiser son beau-père, est de lui restituer tous les biens qu'il en a reçus; Dervière alors restera seul exposé à son courroux, et il n'est pas

Digitized by Google

douteux que Dupré n'accompagne enfin Dallainville chez le ministre. Pour faire réussir encore plus sûrement la chose, Frémont ajoute le conseil de faire présenter à Dupré, par sa fille, l'acte de restitution. L'ambitieux donne dans le panneau; il sort pour aller chercher sa femme; et il est à peine parti, que Dervière sortant aussi de sa cachette, et ne voyant plus d'autre moyen de rentrer en grace que de restituer pareillement, rédige son acte sur les lieux mêmes, et charge sa fille de le présenter. L'occasion ne se fait pas attendre. Dupré paraît suivi de son ami. Les deux actes lui sont remis par Mme Dallainville et par Amélie. Rétabli dans son indépendance, il promet à ses gendres de tout oublier, et de paraître avec eux chez le ministre. Frémont leur découvre le stratagême dont il s'est servi. On arrête le mariage de Charles et d'Amélie, et Dupré termine la pièce en développant la morale qu'elle fournit, et que nos lecteurs ont déjà prévue : c'est qu'un père commet une faute impardonnable, lorsqu'en se dépouillant de ses biens, il se met dans la dépendance de ses enfans.

Le succès de cette comédie a été très-brillant et promet d'être durable. On vient de voir cependant que son mérite n'est pas dans l'invention. La fable en est empruntée des *Fils ingrats*, et l'heureuse substitution des gendres aux fils, qui seule rend supportable leur ingratitude, est due, selon toute apparence, au *roi Lear*. Mais il faut rendre cette justice à M. Etienne qu'il a fondu avec beaucoup d'art ses matériaux, ce qui peut-être est plus difficile lorsqu'on les emprunte que lorsque notre imagination nous les fournit. Il faut le louer aussi d'avoir su éviter le principal écueil de son sujet, de n'être point tombé dans le drame. Son Dupré n'abuse point de la permission de moraliser, accordée par Horace, dans la personne de Chrémès, à tous les pères de comédie. L'intrigue, quoiqu'assez compliquée, ne cesse pas d'être claire; elle est intéressante sans devenir romanesque, ce qui n'arrive que trop souvent. On doit aussi quelques éloges aux caractères : à la vérité, ceux des femmes sont nuls, et il n'y a rien de neuf dans les rôles de Dupré et de son ami; mais les deux gendres sont mis en opposition d'une manière très-heureuse; l'ambitieux et le philanthrope se font mutuellement valoir : le dernier sur-tout est très-comique, et il le serait encore davantage s'il ne tombait quelquefois dans la caricature par la faute de l'acteur.

Digitized by Google

La partie brillante de l'ouvrage, ce sont les mœurs et le dialogue. Les vices, les travers, les ridicules du jour y sont peints avec une vérité frappante et combattus avec autant de force que de gaieté. Le dialogue est naturel, exempt d'affectation, et fourmille de traits spirituels et comiques. Le style, autant qu'on en peut juger à une première représentation, nous a paru correct et d'un bon ton de comédie. En un mot, quoique le dénouement se précipite un peu trop rapidement au cinquième acte, quoiqu'il fût possible de chicaner l'auteur sur la facilité avec laquelle Dervière restitue et sur la forme des deux restitutions, cet ouvrage doit prendre un rang distingué parmi nos comédies modernes. Quelques-uns de nos lecteurs trouveront peut-être que nous aurions dû mettre son but moral parmi ses principaux mérites; mais tout partisans que nous sommes de la morale, nous aurions désiré qu'elle ne fût point tellement à découvert dans cette pièce, que l'auteur ait pu la terminer comme un apologue, par une *moralité*. La morale, selon nous, doit sortir naturellement d'une bonne comédie, mais elle ne doit point avoir l'air d'en être le but; une comédie n'est point un proverbe; et même dans un proverbe, c'est au spectateur à deviner le mot.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Les nouvelles de Pétersbourg continuent à mentionner une suite d'avantages de l'armée du Danube sur celle des Ottomans; il paraît, au milieu des contradictions résultantes des diverses relations publiées en Hongrie, que l'armée turque est en retraite sur Andrinople, où doivent se rendre les renforts attendus d'Asie, et que de leur côté les Serviens ont avec leur ennemi des engagemens sérieux qui rendent encore plus difficile la position de ce dernier.

L'attention est non moins fixée sur le nord, parce qu'on apprend des résultats de cette fameuse expédition anglaise qui couvrant la Baltique devait, disait-on, couvrir aussi les côtes de ses marchandises, et trouver toutes les issues faciles, tous les ports ouverts.

Les calculs des Anglais étaient assis sur une fausse connaissance de l'état des choses: une expérience cruelle les détrompe. Soixante-dix bâtimens soi-disant venant de Ténériffe, portant une valeur estimée à 40 millions, ont été saisis et confisqués, comme chargés au compte des Anglais, et venant réellement d'Angleterre, sous le pavillon espagnol. Au passage du Sund, les Danois en ont pris cinquante sous le pavillon américain. D'autres bâtimens sont entrés dans les ports de Rostock, de Wismar et de Stettin, mais la Prusse a aussitôt défendu l'admission de ces prétendus américains. Les troupes françaises ont occupé Rostock; ainsi, dit le *Moniteur*, sur une lettre de Pétersbourg, où l'on dit que l'empereur de Russie est toujours très-décidé à lever le voile qui peut couvrir les marchandises d'Angleterre; ainsi, les Anglais, voulant donner le change, ont joué dans la Baltique une singulière comédie; ils ont déclaré laisser passer les Américains, et ont imaginé de passer à leur place; mais ce jeu ne pouvait tromper personne. Les Anglais, par suite de ce qui s'est passé, ne retireront pas le quart de leur expédition; si on y ajoute les frais de convoi par des bâtimens de guerre, on reconnaîtra quels résultats l'expédition doit avoir pour le trésor public et pour le commerce, d'autant plus que les mêmes confiscations ont lieu dans l'Adriatique, et que les Anglais de Malte

Digitized by Google

sont en faillite ouverte depuis la saisie des prétendus vaisseaux ottomans, faite à Trieste, à Corfou, et sur toute l'étendue du littoral illyrien.

Une lettre de Hambourg publiée par la même voie contient, sur cet état du commerce anglais, et sur ce qui doit en résulter, des renseignemens précieux; et qui ont le caractère de l'évidence.

« Depuis la réunion de la Hollande, y est-il dit, les magasins d'Héligoland ne trouvent plus de débouchés et sont tout-à-fait engorgés. La quantité de marchandises qui se perd est inconcevable. A chaque instant on voit s'élever de nouveaux magasins; mais tout est plein, et la plus grande partie des ballots reste à découvert. Cet exemple est unique et montre jusqu'à quel point est grande la détresse de l'Angleterre. Sous ce point de vue, l'on ne peut disconvenir que la réunion de la Hollande ne soit un coup terrible pour le commerce anglais; on se demande seulement comment on a tant tardé. Il est constant que si la Hollande avait été réunie précédemment, l'Angleterre aurait éprouvé bien plus tôt l'horrible crise où se trouve aujourd'hui son commerce. Les banqueroutes se succèdent à Londres; son change perd 40 pour cent, et son papier de banque a cessé d'avoir le caractère propre à ce genre de papier; ce n'est plus qu'un *papier-monnaie*, décrédité chaque jour davantage.

» Le corsaire *le Wagram* vient d'être enlevé par les Anglais dans le port de Stralsund. C'est encore une circonstance fatale à leur commerce; ils donnent aux Français de bonnes raisons pour reprendre possession des côtes de ce pays, et désormais les contrebandiers en seront plus sûrement chassés.

» Lorsque, dans nos maisons de commerce, on se répète ce qui se passe à Héligoland; lorsqu'on se dit que toutes ces marchandises, dont la moitié est destinée à se perdre en pure perte, et l'autre moitié à être confisquée au profit de la France et de ses alliés; que toutes ces expéditions précipitées qui restent entassées dans des entrepôts, sans pouvoir s'écouler sur le Continent; que toutes ces spéculations hasardées sont cependant escomptées par la banque de Londres; lorsqu'on voit cette foule de bâtimens ottomans arrivant sur les côtes de France et d'Italie, chargés de marchandises coloniales venant de Malte, être consignés à leur attérage et produire d'immenses ressources à la France, et que cependant on pense que ces mêmes marchandises ont

Digitized by Google

été escomptées à Londres par la banque; lorsque, dis-je, on considère dans nos comptoirs tous ces événemens, on se demande ce que c'est que le papier de la banque de Londres? Est-ce un papier qu'on ait la facilité d'échanger contre du numéraire? Non; on n'a pas le droit de le réaliser. Cela est tellement vrai qu'il perd 20 pour cent. Est-ce un papier qui escompte le crédit du commerce, et qui, faisant fonction de papier-monnaie, n'en dépasse pas les limites? Non, encore.

» On voit ici l'histoire des assignats de France; c'est l'analyse de ce qui se passe à Vienne; la quantité de papier qu'on émet n'augmente pas le signe de la circulation, parce que la valeur intrinsèque diminue en proportion de l'accumulation du signe. C'est aussi l'histoire de ce qui se passe à Londres. La banque fait de mauvaises affaires.

» Un jour, les spéculateurs en Europe seront étonnés d'avoir pu si long-tems accorder quelque confiance à une nation fondée sur le commerce, qui ne vit que par le commerce, et qui, à force d'injustes mesures, est réduite à ne plus faire le commerce que par *licences;* exception qui, fondée sur la volonté des ministres, est livrée à l'arbitraire des bureaux.

» Aussi les hommes très-sensés qui viennent d'Angleterre disent-ils que, depuis trois ans, cette nation est méconnaissable; que tout le monde, hormis les vrais négocians, fait le commerce; qu'aux calculs de la sagesse ont succédé les rêves de l'inconsidération; que l'habitude de se servir de faux papiers, de faux passeports, de fausses licences, a attaqué la moralité de la partie la plus nombreuse de la nation; qu'en un mot, depuis trois ans les progrès de cette démoralisation générale sont arrivés au point de faire espérer bientôt la chute d'une puissance que la folie et l'inconséquence qu'elle laisse régler ses destinées, auront perdue. »

Cet état est confirmé par les correspondances les plus authentiques. Dans la plupart des provinces anglaises le numéraire a disparu de la circulation. Les marchands refusent de vendre, s'il faut rendre des espèces sur un billet de banque. Les banques provinciales sont en discrédit absolu par suite du discrédit du papier de banque. Le prix du travail n'est nulle part en proportion avec celui des denrées; les manufactures se dépeuplent; le peuple s'inquiète, le parti Burdett s'agite, les ministres éprouvent des alarmes trop bien justifiées par les derniers ordres donnés aux troupes relativement aux troubles de Londres. La légion

Digitized by Google

allemande est détestée des troupes nationales; on la nomme publiquement l'avant-garde de l'armée de Napoléon. Cette haine se porte sur tout ce qui est Français ; les prisonniers en souffrent par l'effet d'une basse et impuissante vengeance.

Le peuple, en Angleterre, parle avec si peu de considération de la famille royale, qu'on va jusqu'à dire tout haut que c'est le duc de Cumberland qui a assassiné Sellis, dont il aimait la femme, et que les blessures de S. A. étaient son propre ouvrage, pour faire prendre le change et motiver le rapport étudié des *coroners*.

Enfin, tel est l'état de l'esprit public et la manière dont en Angleterre on juge les événemens, qu'un écrivain très-distingué disait récemment, dans son *Political register*, à ses lecteurs qui sont très-nombreux :

« A la fin de chaque année, l'Empereur Napoléon semble deux fois plus grand qu'à la fin de l'année précédente; et à chaque paix, n'importe qui la fasse, il gagne toujours quelque chose. Pourquoi, depuis le traité d'Amiens, d'un côté tant de pertes, et de l'autre des avantages si grands que l'imagination même ne peut, en un moment et sans effort, retrouver ce qui existait il y a seulement quelques années ? Mais si la marche des événemens est toujours la même, si le conquérant a encore des succès, si l'on persiste chez nous dans la route suivie jusqu'à ce jour, quelle est la destinée prédite par la raison à l'empire britannique ? Ces questions ont de quoi affliger l'orgueil anglais. »

Ajoutons que pendant ce tems les progrès de l'industrie continentale sont incroyables; que le commerce s'est frayé, au sein des divers Etats qui s'unissent à l'Empire ou en font partie, des routes nouvelles, des directions qu'on n'avait pas encore soupçonnées, et des moyens nés de sa contrainte elle-même ; que Francfort, Leipsick, Mayence, sont devenus les entrepôts d'un commerce immense, que par-tout les manufactures nationales prospèrent; que les objets indigènes reçoivent le plus possible une heureuse application, et l'on conviendra que si dans cette lutte, l'orgueil anglais est compromis, l'intérêt de ce pays l'est beaucoup plus encore.

Les papiers anglais venaient de nous apprendre qu'entre Malaga et Gibraltar un corps considérable d'insurgés, aux ordres du général Lacy, avait été repoussé avec perte après une tentative imprudente, qu'il était coupé, et gagnerait difficilement ses embarcations, lorsque la publication d'une

Digitized by Google

dépêche officielle du maréchal prince d'Essling est venue appeler l'attention sur un événement d'une plus haute importance : les Anglais, qui n'avaient point osé secourir Ciudad-Rodrigo, ont fait mine de vouloir couvrir Almeida; ils ont été, comme on va le voir, rejettés loin derrière cette place, qui aujourd'hui se trouve complétement investie. L'affaire s'est engagée le 24 juillet, trois jours après que le général Loison se fut emparé du fort de la Conception, poussant sa reconnaissance jusque sous le feu de la place d'Almeida, près de laquelle manœuvraient les Anglais.

Le prince ordonna l'investissement d'Almeida par les troupes du 6e corps, aux ordres des généraux Loison, Mermet, Marchand, Montbrun, Gardanne, Lamotte, sous le commandement général du maréchal duc d'Elchingen. Les Anglais, aux ordres du général Craufort, avaient une avant-garde forte de 8000 hommes d'infanterie et de deux mille hommes de cavalerie. Nos troupes l'ont attaquée avec leur impétuosité ordinaire; l'ennemi a défendu le terrain, et fait un feu vif de mousqueterie et d'artillerie, mais il a été successivement chassé de tous ses postes, et poursuivi jusque sous le canon de la place, sous lequel il voulait nous attirer. Il se trouvait protégé par une réserve sur les hauteurs de la rive gauche du Coa, mais quatre colonnes marchèrent droit à l'ennemi, l'abordèrent avec la plus grande audace, sans répondre à son feu. Celui de la place, quoiqu'assez mal dirigé, devint dans le moment de la plus grande vivacité. Le 3e de hussards, soutenu par le reste de la cavalerie, tomba à toute bride sur l'infanterie anglaise, et en sabra un grand nombre. Cependant le terrain était si difficile qu'il fut impossible au reste de notre cavalerie de prendre part à cette belle charge. La cavalerie ennemie a constamment refusé de faire le coup de sabre avec la nôtre, et elle s'est ralliée sur les remparts de la place; après quoi, elle s'est hâtée de repasser le Coa.

Pendant ce tems, la brigade du général Ferey débordant déjà toute la droite de l'ennemi, allait lui couper la retraite, ou le forcer à se jeter dans Almeida, lorsque le général anglais sentit la nécessité de se retirer; ce qu'il ne put faire exécuter sans un grand désordre, car nos bataillons le poursuivirent au pas de course jusqu'à ce que les colonnes qui devaient former l'investissement d'Almeida eurent exécuté cette opération sans difficulté.

Les troupes de S. M. l'Empereur ont encore prouvé dans cette journée qu'il n'est point de position qui puisse ré-

Digitized by Google

sister à leur intrépidité. Toutes ont parfaitement fait leur devoir.

Les Anglais ont eu, dans cette journée, 1500 hommes tués ou blessés; on leur a fait 400 prisonniers; ils comptent 60 officiers sur le champ de bataille, parmi lesquels trois colonels; notre perte est de 300 hommes tués ou blessés. Le 25, l'investissement d'Almeida a été complet et régulier; le maréchal Ney s'est rendu maître de toutes les hauteurs voisines, il a poussé des reconnaissances jusqu'à Pinhel, l'ennemi n'a pu se rallier qu'à Célérico. La place d'Almeida est défendue par quatre régimens portugais; quelques sorties vivement repoussées, ont prouvé qu'elle avait besoin de vivres.

Les Anglais, dans leur relation sur cette affaire, confirment les détails donnés par le prince d'Essling, mais diffèrent avec lui sur leurs pertes; ils l'évaluent d'une manière bien modeste, mais leur defaite et l'investissement d'Almeida sont les points importans, et ils sont bien obligés d'avouer l'un et l'autre; mais voici un trait qui leur paraîtra piquant:

Le général Séras s'est présenté devant le fort de Senabria, où se trouvent 3000 Espagnols. Lord Wellington a écrit au gouverneur de défendre ce poste important qui le couvre dans sa position; le gouverneur lui a répondu: « Mylord, il est évident que vous ne voulez rien faire pour la malheureuse Espagne: vous aviez promis des secours à Ciudad-Rodrigo, et cette ville est tombée sans secours. Donnez-moi mille Anglais, je mettrai deux mille Espagnols dans la place, et je la défendrai jusqu'à la dernière extrémité; si non, je ne fais point une défense inutile. » Lord Wellington n'ayant rien répondu à cette proposition, le général espagnol a abandonné la ville, où l'on a trouvé vingt pièces de canon et des vivres pour trois mille hommes pendant six mois.

Le maréchal prince d'Essling, au moment du blocus d'Almeida, a fait une proclamation aux Portugais; il y expose franchement la conduite des Anglais, et les signale comme les seuls ennemis du pays qu'ils défendent avec si peu de loyauté. Cette proclamation a fait sur les Espagnols la plus vive sensation.

Pendant ce tems, les généraux Laval, Klopiski, Abbé, Vergès, Rey, ont eu différens engagemens en Aragon, en Catalogne, en Andalousie; dans tous ces combats, la supériorité des armes françaises s'est constamment main-

Digitized by Google

tenue; l'Andalousie est tranquille; tous les travaux du siége de Cadix sont terminés.

La fête de S. M. l'Empereur et Roi vient d'être célébrée sous les auspices de l'allégresse publique; tous les sentimens que cet heureux anniversaire inspire, tous les souvenirs glorieux que fait naître la commémoration du nom immortel auquel on rend hommage, toutes les espérances que permettent les conceptions du génie réalisées chaque jour par une providence attentive et une fortune fidèle, se sont manifestées de la manière la plus éclatante, dans toutes les classes d'habitans de cette grande cité. Les poëtes ont ressaisi la lyre, et fait entendre, pour ce beau jour de fête, les accords qui avaient retenti pour célébrer un hymen fortuné auquel la France entrevoit déjà avec amour ses destinées futures attachées; les théâtres ont retenti de l'acclamation populaire et des refrains joyeux de nos chansonniers; tous les lieux publics, tous ceux qui sont consacrés aux réunions habituelles de la classe qui va y goûter le repos de ses longs travaux, présentaient l'image de la joie et du plaisir; mais il faut sur-tout chercher à dépeindre cet enthousiasme qui a éclaté et s'est répandu rapidement à la vue des monumens qui ont apparu comme pour saluer, le jour de sa fête, leur auguste fondateur. La colonne dédiée par l'Empereur à son armée victorieuse en trois mois dans la guerre d'Allemagne; la statue du guerrier dont les pas victorieux ont foulé les ruines de Thèbes, et dont le sang a coulé sur le laurier immortel de Marengo, ont été offerts aux regards d'une foule nombreuse et empressée. Toute la journée ces monumens ont été entourés de spectateurs, parmi lesquels on en comptait quelques-uns qui, dans les admirables bas-reliefs de la colonne, pouvaient reconnaître leur propre image, et dans le monument égyptien le théâtre de leur ancienne gloire, et les traits d'un héros sous lequel ils avaient combattu.

LL. MM. sont arrivées le 14 au soir à Paris: des salves d'artillerie ont annoncé la fête; ces salves ont été répétées le lendemain 15 à la pointe du jour, et elles ont, en quelque sorte, servi de signal à la foule pour se porter autour des monumens qui lui étaient promis.

Après le réveil de l'Empereur, S. M. l'Impératrice, les princes et princesses de la famille impériale, se sont rendus chez S. M. dans son appartement ordinaire, au palais des Tuileries, pour lui présenter leurs félicitations.

A midi l'Empereur est entré dans la salle du trône, et

Digitized by Google

y a reçu les princes et les grands dignitaires, ensuite les cardinaux et les ministres, les grands-officiers de l'Empire, les grands aigles de la Légion d'honneur, et toutes les personnes qui ont droit d'y être admises : les officiers de la maison de service ordinaire et extraordinaire ont ensuite été admis.

L'Empereur a ensuite reçu les hommages du corps diplomatique et de nombreuses présentations.

Après la messe, il y a eu audience dans les appartemens.

L'Empereur était entré dans son cabinet, le grand-maître des cérémonies a fait ranger autour du trône les princes, les grands dignitaires, les cardinaux et ministres, les grands-officiers de l'Empire et de la couronne, les membres du sénat et du conseil-d'état ; il est allé ensuite dans les formes accoutumées prévenir S. M., qui est venue se placer sur son trône, et a reçu deux députations venues des deux extrémités de son Empire, pour lui exprimer les mêmes sentimens de respect et d'amour ; on a vu dans cette mémorable circonstance les députés des Bouches du Rhin et de celles du Cattaro, apporter aux pieds du trône qui les réunit sous sa domination protectrice, les hommages des peuples commerçans et maritimes du nord et du midi de l'Empire, unis désormais pour conquérir sur un peuple usurpateur la liberté des mers, l'indépendance de leur pavillon, et l'inviolabilité de leur territoire.

M. l'amiral Verhuell, portant la parole au nom des peuples de Hollande, a exprimé l'espérance que ces peuples mériteront la protection d'un gouvernement puissant, magnanime, juste et libéral, par leur obéissance, et sur-tout par leur dévouement à leur prince et à leur père.

S. M. a répondu :

« Messieurs les députés du Corps-Législatif, des armées de terre et de mer de la Hollande, et MM. les députés de ma bonne ville d'Amsterdam, vous avez été depuis trente ans le jouet de bien des vicissitudes. Vous perdîtes votre liberté lorsqu'un des grands officiers de votre République, favorisé par l'Angleterre, fit intervenir les baïonnettes prussiennes aux délibérations de vos conseils : les constitutions politiques que vous teniez de vos pères furent déchirées et le furent pour toujours.

» Lors de la première coalition, vous en fîtes partie. Par suite, les armées françaises conquirent votre pays ; fatalité attachée à l'alliance de l'Angleterre.

Digitized by Google

» Depuis la conquête, vous fûtes gouvernés par une administration particulière; mais votre République fit partie de l'Empire. Vos places fortes et les principales positions de votre pays restèrent occupées par mes troupes. Votre administration changea au gré des opinions qui se succédèrent en France.

» Lorsque la Providence me fit monter sur ce premier trône du Monde, je dus, en fixant à jamais les destinées de la France, régler le sort de tous les peuples qui faisaient partie de l'Empire, faire éprouver à tous les bienfaits de la stabilité et de l'ordre, et faire disparaître chez tous les maux de l'anarchie. Je terminai les incertitudes de l'Italie, en plaçant sur ma tête la couronne de fer. Je supprimai le gouvernement qui régissait le Piémont. Je traçai dans mon acte de médiation les constitutions de la Suisse, et conciliai les circonstances locales de ce pays, les souvenirs de son histoire avec la sûreté et les droits de la couronne impériale.

» Je vous donnai un prince de mon sang pour vous gouverner. C'était un lien naturel qui devait concilier les intérêts de votre administration et les droits de l'Empire. Mes espérances ont été trompées. J'ai, dans cette circonstance, usé de plus de longanimité que ne comportaient mon caractère et mes droits. Enfin, je viens de mettre un terme à la douloureuse incertitude où vous vous trouviez et de faire cesser une agonie qui achevait d'anéantir vos forces et vos ressources. Je viens d'ouvrir à votre industrie le continent. Le jour viendra où vous porterez mes aigles sur les mers qui ont illustré vos ancêtres. Vous vous y montrerez alors dignes d'eux et de moi. D'ici là, tous les changemens qui surviendront sur la surface de l'Europe auront pour cause première le système tyrannique, aveugle et destructif de sa propre prospérité, qui a porté le gouvernement anglais à mettre le commerce hors de la loi commune, en le plaçant sous le régime arbitraire des licences.

» Messieurs les députés du Corps-Législatif, des armées de terre et de mer de la Hollande, et Messieurs les députés de ma bonne ville d'Amsterdam, dites à mes sujets de Hollande que je suis satisfait des sentimens qu'ils me montrent; que je ne doute pas de leur fidélité; que je compte que leurs efforts se réuniront aux efforts de tous mes autres sujets pour reconquérir les droits maritimes que cinq coalitions successives, fomentées par l'Angleterre, ont fait perdre aux continens : dites-leur qu'ils peuvent compter dans toutes les circonstances sur ma spéciale protection. »

M. l'évêque de Carniole a présenté ensuite les hommages et les vœux des provinces illyriennes.

Digitized by Google

S. M. a répondu :

« Messieurs les députés de mes provinces illyriennes, j'agrée vos sentimens. Je désire connaître les besoins de vos compatriotes, et assurer leur bien-être.

» Je mets du prix à vous savoir contens, et je serai heureux d'apprendre que les plaies de tant de guerres sont cicatrisées, et toutes vos pertes réparées.

» Assurez mes sujets de l'Illyrie de ma protection impériale. »

Après ces audiences, S.M. est rentrée dans son cabinet.

Le soir il y a eu grand cercle à la cour. A neuf heures un concert a été exécuté sur la terrasse du palais. LL. MM. ont daigné paraître au balcon, et leur présence y a excité de longues et vives acclamations de la part de la foule immense répandue dans le jardin. Le palais était illuminé; tous les édifices publics et un grand nombre de maisons particulières l'étaient aussi. LL. MM. sont retournées le soir même à Saint-Cloud.

PARIS.

La cour a pris le deuil pour vingt-un jours, à l'occasion de la mort de la reine de Prusse, notifiée par M. de Lendorff, chambellan de S. M. prussienne.

— Dimanche dernier, l'Empereur a permis qu'on lui présentât dans le sallon de Mars, à St.-Cloud, les pages de Hollande admis parmi ceux de S. M. Le même jour, les nouveaux préfets, MM. de Bondi, Fréville et Camus du Martroy, ont prêté serment.

— Dans ses dernières séances, le sénat conservateur a nommé les candidats au corps-législatif pour la cinquième série.

— On annonce qu'à la suite d'un conseil-d'état, S. M. s'est occupée de l'organisation de la société de la Charité-Maternelle. On croit aussi qu'il a été tenu un conseil pour l'organisation de l'ordre des trois toisons d'or.

— La distribution annuelle des prix de l'Université a eu lieu hier, jeudi, avec la plus grande solennité. Le prix extraordinaire proposé par l'Université, pour le meilleur discours latin sur le mariage de LL. MM., a été décerné à M. Luce de Lancival. M. le grand-maître a exprimé de la manière la plus touchante son profond regret, de ce qu'étendu sur un lit de douleur, le malheureux professeur ne pouvait venir recevoir la palme. Les jeunes élèves ont té-

Digitized by Google

moigné à ce moment la sensibilité la plus vraie, des larmes coulaient de leurs yeux; c'étaient celles de la reconnaissance et de l'émulation, elles honorent M. Luce comme homme et comme professeur.

M. Guéroult jeune a prononcé en latin le discours analogue à l'objet de la cérémonie. Le prix d'honneur a été remporté par M. Victor Cousin, du Lycée Charlemagne.

— La première Classe de l'Institut a nommé à la place vacante dans son sein, par la mort de M. de Montgolfier, M. Malus, auteur de nombreux Mémoires que la Classe a distingués, et mentionnés honorablement dans les rapports de ses travaux.

— La ville de Paris a fait hommage à S. M. l'Impératrice d'une toilette, exécutée par M. Odiot, orfèvre, sur les dessins de M. Prudhon. Ce chef-d'œuvre de l'art de la ciselure et de l'orfévrerie surpasse tout ce qu'on peut avoir vu en ce genre, par la richesse de la matière, et l'élégance de toutes les parties de l'exécution.

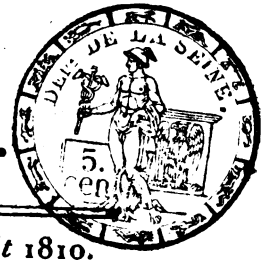
ANNONCES.

Voyage aux îles de Ténériffe, la Trinité, Saint-Thomas, Sainte-Croix et Porto-Ricco, exécuté par ordre du Gouvernement français, depuis le 30 septembre 1796 jusqu'au 7 juin 1798, sous la direction du capitaine Baudin, pour faire des recherches et des collections relatives à l'histoire naturelle; contenant des observations sur le climat, le sol, la population, l'agriculture, les productions de ces îles, le caractère, les mœurs et le commerce de leurs habitans; par André-Pierre Ledru, l'un des naturalistes de l'expédition, membre de la Société des Arts du Mans, de l'Académie Celtique de Paris, du Musée de Tours, ex-professeur de législation près l'Ecole centrale de la Sarthe. Ouvrage accompagné de notes et d'additions, par M. Sonnini. Deux vol. in-8°, avec une très-belle carte, d'après Lopez, gravée par J.-B. Tardieu. Prix, 10 fr., et 13 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Lettres à une Dame sur la poésie légère, suivies de pièces fugitives; par M. L***. Brochure in-8° de 48 pages. Prix, 75 c., et 90 c. franc port. Au salon littéraire, rue de Turenne, n° 14, au marais; chez Pigoreau, place Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 22; et chez les libraires qui vendent les nouveautés.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.



N° CCCCLXXV. — *Samedi* 25 *Août* 1810.

POÉSIE.

AUGUSTISIMIS CONJUGIBUS NAPOLEONI ET MARIÆ LUDOVICÆ,

EPITHALAMIUM.

Parce inani jam querelæ,
Parce, felix Gallia.
Spondet ecce Napolæis
Filios Hymen toris.
Ille quo sinente puros
Turget in fructus amor,
Quo favente regna et urbes
Prole castâ pullulant,
Spondet ille Napolæis
Filios toris deus.
Parce inani jam querelæ,
Parce, felix Gallia.

Hæc dolebas tot secundis
Deesse rebus pignora,
Staret unde parta sæclo
Alteri felicitas;
Astra cunctantesque votis
Heu! fatigabas deos.
Vota complet en paternam
Qui tui curam gerit
Imperator, ultimisque
Consulit nepotibus.
Parce inani jam querelæ,
Parce, felix Gallia.

Ille quid suorum amori,
Subditis quid gentibus
Debeat secum revolvens,
Fata mundi parturit.
Anxiæ sperate gentes,
Vestra firmatur salus.
Non labores una tantos
Arctiori limite,

Digitized by Google

Una comprehendet ætas;
Pertinebunt latiùs
Napolææ fata gentis,
Quique nos præsens beat,
Prole maturâ superstes
Hic beabit posteros.
Parce inani jam querelæ,
Parce, felix Gallia.

Jam futuris ordinatur
Apta consiliis quies,
Pax revisit alma terras,
Martis ira concidit.
Pro cruentis læta bellis
Hinc et hinc spectacula
Cive miles cum togato
Feriatus comparat.
Porticus, theatra festis
Personanda cantibus,
Ac trophæis mille onustos,
Mille titulis nobiles
Usque ad astra tollit arcus
Urbium æmulus labor.
Ipse chordâ molliori
Delius lyram instruit,
Et comam virente myrto,
Immemor Daphnes, ligat.
Cuncta lusus atque amores
Atque nuptias vocant.
Parce inani jam querelæ,
Parce, felix Gallia.

Huc beatis ergo Olympi
Sedibus delabere,
Floreis revincte sertis
Flammeoque tempora;
Huc decoros verte gressus,
Huc sacras, Hymen, faces.
Te soror Formæ Juventas
Multiplexque Gratia,
Te Jocus decensque Risus,
Te Pudor circumvolet;
Nec Cupido frater absit,
Quo sine dulce nil tuum est.

Hoc amicâ te canentem
Voce lætus audiam:
Parce inani jam querelæ,
Parce, felix Gallia.

Vana ludit an me imago?
An vocanti adest Hymen?
Ipse adest; ardente cedro
Pronubam agnosco manum
Et rotæ junctas volucri
Matris Idalias aves.
Ecqua verò tranat auras
Aliti comes deo
Fœmina? an regale germen,
An deûm una sanguinis?
Quantus enitet modestâ
Fronte candor ingenî!
Siderum par, quàm decoro
Igne fulgent lumina!
Quàm pudicus ora dulci
Purpurâ tingit rubor!
Non decore virginali
Fulsit ipsa blandiùs,
Cùm Tonantis alma Juno
Regium ascendit torum.
Moris hujus si paratur
Principi conjux tuo,
Parce inani jam querelæ,
Parce, felix Gallia.

En paratur, Cæsarique
Nata nubit Cæsarum,
Ludovicam Napolæus
Ducit heros conjugem.
Sequanæ cognatus Ister
Amne jam socio fluit.
Sequanæ, Ister, plaude ovanti,
Plaude et Istro, Sequana.
Ille pacis atque amoris
Dulce pignus regiam
Huc tibi mandat superbo
Virginem de littore,
Tu virum cui nulla tellus,
Nulla dedit ætas parem

Digitized by Google

Artium legumve famâ,
Bellicisve laudibus,
Austriæ tot per triumphos
Cognitum nimis virum,
Das faventem, das marito
Copulandum fœdere.
Talibus quò deinde juncta
Vinculis sese efferet
Austriæque Galliæque,
Serum in ævum gloria!
Pone Fulmen, ultor ales,
Armiger nostri Jovis,
Pone fulmen ac serenos
Impera terris dies.
Alpe ab extremâ nivosæ ad
Usque Pyrenes juga,
Quàque mergit sol quadrigas,
Quàque ab undis emicat,
Martis oblitas reclinet
Dulce gentes otium.
Nuptiales, larga florum,
Terra pompas induat,
Conjugumque exorsa laudes
Arva certent urbibus.
Sola communis recuset
Ferre partem gaudii,
Sola, gratulante mundo,
Conticescat insolens,
Illa ponto gens remota,
Moribus remotior,
Cui voluptas cæde pasci,
Cui nocere fructus est;
Idque vento perferente
Carmen invita hauriat:
Parce inani jam querelæ,
Parce, felix Gallia.

Vos amor decusque sæcli,
Unde certa posteris
(Vota tantùm di secundent)
Spes adest ætatibus,
Conjuges salvete, divûm
Cura hominumque conjuges.
Vos Hymen constantiori
Urat in dies face,
Blanda vobis nosse lecti
Det jugalis præmia,
Et parente utroque dignam
Ritè prolem suscitet.
Qualis exurgit diei
Lucifer prænuntius,
Surgat ille quem beata
Principem Lutetia,
Quem salutet Roma regem,
Cujus ad cunas Furor
Centum ahenis colla nodis
Vinctus incassùm fremat.
Dira ponant arma gentes,
Ore et uno concinant:
Parce inani jam querelæ,
Parce, felix Gallia.

Accinebat Eques L. F. CAUCHY,
anno D. 1810.

Digitized by Google

LE DINDON ET LE CORBEAU.

FABLE.

Dans les états d'une riche fermière
Vivait jadis un dindon des plus gras.
Expert passé dans l'art de ne rien faire,
Après ses cinq ou six repas,
Maître dindon dormait la nuit entière
Et de peur de penser ne rêvait même pas.
Toujours les gens heureux sont d'un bon caractère :
Aussi notre reclus voyait-il tout en beau
Et blâmait fort un vieux corbeau
Qui près de-là médisait dans sa cage,
Où depuis mémoire d'oiseau
Fort sobrement il vivait de fromage.
Pourquoi lui disait-il maudire les humains?
Il en est de méchans peut-être,
Mais sommes-nous entre leurs mains?
N'avons-nous pas le meilleur maître?
Toujours il est aux petits soins,
Et pour prévenir mes besoins
Sa femme et lui disputent de vitesse.
Je vois d'ici cette bonne maîtresse
Dans son sein même m'échauffant
Lorsqu'enfant
Je n'avais pas encor l'esprit de me conduire.
Chaque matin avec un doux sourire
Elle me fesait prendre et les œufs et les noix
Dont sa prévoyante tendresse
Pour me nourrir avait fait choix.
Les soins touchans qu'elle eut de ma jeunesse
Depuis ce tems ne s'affaiblissent pas;
L'excès de ses égards souvent même me lasse :
Pour moi de tous côtés par son ordre on entasse
Les morceaux les plus délicats,
Et de les refuser quand je fais la grimace
En boules proprement elle sait les rouler :
Puis, quelque façon que je fasse,
Sa main bon gré malgré me les fait avaler :

Digitized by Google

Enfin elle est pour moi cent fois plus qu'une mère.
Imaginez, mon cher confrère,
Que pour savoir si je deviens plus gras,
Après chacun de mes repas
Elle me pèse en m'enlevant de terre;
Et quand je perds une once ou deux,
La bonne pâte de fermière!
Elle a presque la larme aux yeux.
Ami, dit le corbeau, ton bonheur est extrême
Et tu me vois le partager;
Mais te soignerait-on de même
Si tu n'étais bon à manger?

Notre héros de ce discours si triste
N'eut pas le tems de s'occuper;
Car les deux bons fermiers mangèrent l'optimiste
A leur souper.

H. CAUMONT.

VERS *pour être placés au bas du portrait ou du buste de son Altesse le Prince de Ponte-Corvo, Maréchal d'Empire, etc., etc.*

IL vit et pense comme un sage;
Non moins prudent que Fabius,
D'Annibal il a le courage,
Et des deux Catons les vertus.

Par un Abonné.

ENIGME.

MON frère et moi de l'ancien tems
Ne nous montrons point partisans;
Au présent seul nous bornons notre étude;
Le présent de tous deux fait la sollicitude.
Du reste, nous avons un goût bien différent;
Mon frère est pour le vin; moi je suis pour l'argent.
Quoi qu'il en soit, tous deux sommes de mise
Chez les bourgeois, et même chez les grands:
Mon frère est plein d'esprit, et moi je prophétise;
Mon frère a ses degrés, comme les consultans;
Et moi je fais partout la pluie et le beau tems.

S.....

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Je puis avec ma tête inspirer la tristesse,
Sans elle faire naître une vive allégresse;
Avec elle souvent je suis très-douloureux;
Sans elle quelquefois je suis délicieux;
Avec elle je sais te conduire à la gloire,
Et sans elle t'offrir à manger comme à boire.

A.... H.....

CHARADE.

Rond ou carré convient à mon premier;
Rond ou carré convient à mon dernier;
Chemin oblique et tortueux sentier,
Convient toujours à mon entier.

S.....

---

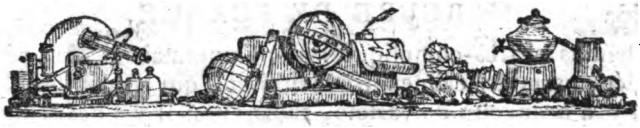
*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Prune de Monsieur.*

Celui du Logogriphe est *Placet*, dans lequel on trouve *lacet*, *lac*, et la note *la*.

Celui de la Charade est *Pin-cette.*

Digitized by Google



SCIENCES ET ARTS.

Le Ménage ou l'emploi des fruits dans l'économie domestique : procédés à l'usage de la mère de famille. Ouvrage destiné à rendre usuelles les différentes préparations des fruits, etc.; par A. A. Cadet-de-Vaux. — Un vol. in-12. — Prix, 3 fr., et 3 fr. 75 cent. franc de port. Paris, chez *D. Colas*, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, faubourg Saint-Germain. — 1810.

Si l'on se figure que l'ouvrage dont on vient de lire l'annonce n'a été composé que pour donner au public un recueil de recettes et de formules, on se trompe. L'auteur a de plus nobles prétentions; et sous la simplicité de son titre, ce livre cache un dessein plus élevé. M. Cadet-de-Vaux ne se propose rien moins que de former une maîtresse de maison, une mère de famille, ou plutôt, pour donner à notre langage toute la modestie du sien; il n'aspire qu'à former une bonne ménagère.

Le talent nécessaire au gouvernement d'une simple maison est plus rare et plus difficile qu'on ne pense. L'art du ménage suppose de la bonté, de la raison, de l'expérience, et cet heureux concours n'est presque le partage de personne. Qu'est-ce qu'une famille? Une petite nation, qui, à l'imitation de la grande, a son administration intérieure, et ses relations avec le dehors. C'est par ces deux côtés qu'elle se conserve. Par l'un, elle acquiert ce qui lui manque; par l'autre, elle en règle la distribution et l'usage. Plus elle y mettra de sagesse et d'industrie, plus elle sera florissante. La nature a voulu que l'homme fût chargé de l'acquisition qui demande plus de force et de courage : mais la conservation, le bon emploi, en un mot, la prudente et sage économie, tel est l'honorable apanage de la femme, tel est le tranquille et doux empire qui lui est réservé.

Cet empire, ou, si vous voulez, ces devoirs sont très-

Digitized by Google

étendus et très-compliqués. Dans une maison bien réglée, parmi les élémens très-multipliés qui la composent, il y a beaucoup de variété, mais aussi il y a beaucoup d'ordre. Là, comme partout, une chose en appelle nécessairement une autre : rien n'est jeté au hasard; tout a sa place, comme tout a sa destination : de sorte qu'une maison où tout est rangé comme il doit l'être, serait une leçon et comme un modèle de logique. Ce bon ordre produit la promptitude et la facilité. A voir les choses aller, pour ainsi dire, de soi-même dans la maison, on dirait qu'à l'image des trépieds de Vulcain, tout y est animé. La mère de famille, faite pour comprendre ces rapports naturels, apprend de bonne heure à les respecter, et se fait une loi de les maintenir. L'amour de l'ordre, qui se fortifie par l'habitude, perfectionne son intelligence, et devient la règle de sa volonté. Ce n'est pas tout; car, parmi les élémens de la famille, nous n'avons pas compris les personnes attachées au service domestique. Or, ce sont-là de nouveaux instrumens dont il s'agit de démêler l'aptitude, de découvrir et de maîtriser les penchans, de tempérer ou d'exciter le zèle, et de captiver l'affection, pour les tourner sans résistance au but de la petite nation qui est l'utilité commune. Ici que d'obstacles à vaincre! Quel heureux mélange de patience et de fermeté, de douceur sans faiblesse, et de sévérité sans rigueur! quel art innocent et délicat pour s'insinuer dans les esprits, pour leur inspirer la confiance et le respect, pour échauffer la tiédeur, encourager les efforts, taire ou punir à propos les fautes, et par le seul attrait de la justice, faire régner partout le travail et la concorde! Forcée de parler aux yeux pour parler aux cœurs, comment la mère de famille aurait-elle l'ombre même des vices qu'elle condamne? Ses paroles n'auront d'autorité que par son exemple. Le premier hommage qu'elle veuille obtenir, c'est le sien propre; et l'obligation de commander la vertu, lui fait de la vertu même la plus impérieuse des nécessités. C'est ainsi qu'en s'élevant à sa dignité personnelle, la compagne de l'homme acquiert les plus nobles qualités de l'ame, et les talens les plus difficiles de l'esprit. C'est ainsi qu'elle devient pour l'homme même un objet de culte et d'émulation.

Digitized by Google

Les anciens, qui ont été nos maîtres en tout, et qui avaient approfondi les lois de la morale, mettaient un prix infini aux vertus domestiques, et spécialement à l'économie. Homère peint avec le charme d'une simplicité majestueuse les soins laborieux d'Andromaque, de Pénélope et de la fille d'Alcinoüs. Quelle grace pénétrante respire dans ces chastes tableaux! Virgile puise dans la même source ses plus aimables images. L'abeille attique, l'éloquent Xénophon, le chef des dix mille, l'harmonieux auteur de l'histoire grecque et du roman politique de Cyrus, l'élève, l'ami, l'apologiste de Socrate, a donné sur l'économie domestique des leçons qu'Aristote n'a pas dédaigné de répéter et presque de copier, et que Cicéron avait traduites pour ses orgueilleux concitoyens. Ces leçons, animées par la vivacité du dialogue, sont un petit drame plein d'action. M. Cadet-de-Vaux en a pris ce qui convenait à son sujet, et en a fait le principal ornement de sa préface. A côté de Xénophon, il fait entendre la voix d'Olivier de Serres, qu'il appelle le Xénophon de la France. Malheureusement les préceptes donnés par ces excellens esprits ne sont plus propres qu'à effaroucher la honteuse lâcheté de nos mœurs. Je ne sais quelle fausse délicatesse ou quel prétendu bel usage ferme les yeux de la plupart des femmes, et les aveugle sur leur véritable félicité. Les séductions du luxe, la fureur des vains plaisirs, une passion désordonnée pour de frivoles et dangereux talens, ont éteint dans leur cœur le sentiment du devoir, le goût des plaisirs simples, l'amour de la vérité et de la vertu. L'éducation qu'on leur donne est une éducation de théâtre : on dirait qu'on veut les donner en spectacle, et les former au vil batelage des histrions plutôt qu'aux touchantes fonctions auxquelles les a consacrées la nature. Au milieu du prestige qui les environne, qui oserait leur parler de travail, de frugalité, d'économie? Leurs oreilles dédaigneuses en seraient offensées. Elles oublient que des mains impériales ont tourné le fuseau et tissu des vêtemens. Voyez ce que Suétone raconte de la simplicité d'Auguste et de toute sa famille. Rougirait-on d'imiter de si grands exemples? Et la maîtresse de maison, chargée de la prospérité domestique, ne devrait-

Digitized by Google

elle pas avoir sans cesse à l'esprit ces paroles de Thémistocle : « Je ne sais pas toucher la lyre; je ne sais » pas même l'accorder; mais que l'on mette entre mes » mains une ville petite, faible et ignorée, je saurai » bientôt lui donner de la grandeur, de la puissance et » de la célébrité. »

Certainement l'ouvrage de M. Cadet-de-Vaux n'aura pas le privilége de réformer sur ce point le goût de son siècle. Cependant il y serait tout aussi propre qu'un autre, puisque c'est plutôt un livre d'action que de préceptes. En l'adressant aux femmes, l'auteur veut les voir sur-le-champ au travail. Il leur met entre les mains les procédés les mieux entendus pour conserver sous mille formes diverses ces fragiles présens dont la nature est si libérale pendant les plus belles saisons de l'année : sorte d'alimens merveilleusement appropriés à nos besoins, et dont l'industrie des mères de famille s'applique à perpétuer le bienfait en le multipliant. A la vérité, ce soin dont les occupe M. Cadet-de-Vaux, n'est qu'une très-petite partie de l'économie de la maison. Qu'importe? ce premier point obtenu, le reste sera moins difficile. Il y a dans le bien comme dans le mal une liaison naturelle, une connexion nécessaire. La pratique d'une seule vertu peut les donner toutes. C'est par le silence que Pythagore préparait ses disciples à recevoir les connaissances les plus élevées, à obéir à la plus pure morale. Avec la seule propreté, Cook fit monter avec lui sur ses vaisseaux la sobriété, la discipline, la concorde, et enfin la santé, qui est la vertu du corps. La solitude et le recueillement, la tempérance et le travail suffisent dans l'Amérique anglaise pour amortir le feu des passions, et pour ramener sous le joug des lois l'homme qui les a le plus cruellement outragées. Il y a certainement un mécanisme de vertu. Ce mécanisme a été connu des premiers législateurs de l'Inde, de l'Arabie, de l'Egypte et de la Grèce; et pour qui connaît les secrets ressorts du cœur humain, il y a peut-être moins loin qu'on ne pense de la plus petite habitude morale aux rigides sublimités du stoïcisme.

E. PARISET.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

EUDOXE. *Entretiens sur l'étude des sciences, des lettres et de la philosophie;* par J. P. F. DELEUZE. — Deux vol. in-8°. — Prix, 12 fr., et 15 fr. 25 cent. franc de port. Paris, chez *Fr. Schoell*, libraire, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 29. (1810.)

CET ouvrage est du petit nombre de ceux qui se distinguent également par l'importance du but que l'auteur s'est proposé, et par le mérite de l'exécution. La plupart des livres où l'on traite de la méthode d'étudier les sciences sont destinés à servir de guides aux jeunes gens qui commencent le cours ordinaire des études classiques, ou qui y sont déjà avancés, mais ils n'y trouvent pas assez de renseignemens pour se diriger dans la carrière de l'instruction, lorsque livrés à eux-mêmes, à leur entrée dans le monde, il leur serait si nécessaire d'adopter des conseils salutaires sur le plan de conduite qu'ils doivent suivre désormais. Cependant on convient généralement que c'est de la *seconde éducation*, c'est-à-dire de celle qu'on se donne, en quelque sorte, à soi-même, à l'époque dont je parle, que dépend presqu'entiérement le succès de nos travaux dans tout le cours de notre vie: l'on doit donc savoir gré à M. Deleuze d'avoir porté son attention sur un objet aussi important, et d'avoir recueilli dans les meilleures sources, et dans la conversation des hommes les plus éclairés, les conseils qu'il offre ici aux jeunes gens qui ont la noble ambition de se distinguer par leurs connaissances et par les services qu'ils espèrent rendre un jour à la société. Pour exécuter un pareil travail, il fallait joindre à des lumières peu communes un grand discernement et un zèle ardent pour le bien public, et le livre seul de M. Deleuze suffirait pour prouver qu'aucun de ces précieux avantages ne lui a manqué.

Digitized by Google

Il suppose qu'*Eudoxe* sortant, à l'âge de vingt ans, de l'université de Gœttingue, où il a terminé sa première éducation avec tout le succès qu'on peut attendre des plus heureuses dispositions, unies à un goût décidé pour les sciences, vient, suivant les dernières volontés de son père, trouver l'ami intime dont celui-ci lui a expressément recommandé de rechercher et de suivre les conseils pour diriger sa jeunesse; cet ami est *Ariste*, père de famille également recommandable par ses rares connaissances et par ses vertus; il habite une maison de campagne voisine du lac de Genève. C'est dans les entretiens d'Eudoxe avec cet homme respectable que se développe tout le plan d'études que l'auteur a conçu et qu'il a voulu rendre aussi complet qu'il était possible. comme le plus approprié au but qu'il s'est proposé; Eudoxe qu'on suppose avoir rédigé ces entretiens, avant de quitter le séjour champêtre où ils se sont passés, y mêle le récit de quelques incidens où la famille d'Ariste paraît, pour ainsi dire, dans le fond du tableau, et qui servent à confirmer la haute idée qu'il nous donne de la sagesse et de la bonté du philosophe dont il retrace les leçons.

Peut-être quelques personnes n'approuveront-elles pas l'espèce de fable ou de fiction à laquelle l'auteur a cru devoir rattacher les diverses parties du grand ensemble de vues et de principes qu'il expose : peut-être penseront-elles qu'en général cette forme est peu convenable pour les ouvrages de ce genre, parce que, si l'on donne assez de développemens à la partie romanesque de l'ouvrage, pour qu'elle puisse avoir un véritable intérêt, les objets plus sérieux qui s'y trouvent mêlés deviennent trop subordonnés pour produire sur l'esprit des lecteurs tout l'effet qu'on en attendait; tandis que si, d'un autre côté, on laisse à ces mêmes objets la prépondérance qu'ils doivent naturellement avoir, la fable devient à son tour d'un intérêt tellement secondaire, que tout ce qui s'y rapporte n'est plus, en quelque sorte, qu'un hors-d'œuvre, dont l'effet est plutôt de distraire l'attention que de plaire à l'imagination. J'avoue, quant à moi, que je partage un peu ce sentiment : mais ce

Digitized by Google

léger défaut, si c'en est un, peut très-facilement disparaître dans une édition subséquente, et il y a lieu d'espérer que l'ouvrage de M. Deleuze n'en restera pas à la première.

Au reste, on ne peut qu'applaudir à l'idée qu'il a eue de supposer que le jeune homme à qui s'adressent ses leçons, non-seulement a terminé ses premières études avec succès, mais même a pris la résolution de suivre la carrière des sciences avec le projet de consacrer sa vie entière à la philosophie, comme lui offrant le moyen le plus puissant et le plus noble d'être utile aux hommes en les éclairant. Cette fiction est d'autant plus légitime qu'elle donne occasion à l'auteur d'embrasser dans son plan la presque-totalité des connaissances humaines, d'en montrer l'enchaînement méthodique tel qu'il l'a conçu, et de faire apercevoir les rapports plus ou moins sensibles qui les unissent, l'influence plus ou moins directe qu'elles exercent les unes sur les autres. Il a eu d'ailleurs soin de faire observer, dans plusieurs endroits de son livre, qu'il ne regarde point la philosophie, proprement dite, comme une profession; il pense, au contraire, qu'il est du devoir de chaque individu de se vouer autant qu'il le peut à quelque emploi particulier, à quelque science qu'il doit cultiver plus spécialement, parce que c'est le moyen le plus direct et le plus sûr d'acquitter sa dette envers la société.

Je parcourrai successivement les différens sujets qui sont traités dans l'ouvrage de M. Deleuze, suivant l'ordre qu'il leur a assigné dans les neuf entretiens dont son livre se compose.

L'auteur commence par déterminer, avec autant de précision qu'il est possible, le degré d'instruction où il suppose qu'Eudoxe est parvenu au moment où Ariste entreprend de lui tracer un plan d'études qui doit occuper une grande partie de sa vie. Il suppose que dans les années qu'a duré son séjour à Gœttingue, le jeune adepte de la philosophie a fait assez de progrès dans l'intelligence des langues grecque et latine, pour être en état de lire avec facilité les écrivains les plus importans dans ces deux langues, dont quelques-uns lui sont même devenus

Digitized by Google

familiers dans le cours de ses premières études ; qu'il a acquis de plus des notions élémentaires d'histoire, de géographie, de chronologie, de calcul et de géométrie, etc. en un mot, que si Eudoxe n'a encore pénétré fort avant dans aucune des sciences auxquelles il s'est appliqué, il a du moins des idées nettes et précises sur leurs élémens, et qu'il sait bien ce qu'il a appris. La langue allemande, qu'il a dû nécessairement se rendre familière pendant son séjour dans l'université, est mise au nombre des acquisitions importantes de ses premières années, attendu le grand nombre d'ouvrages extrêmement intéressans sur toutes les parties des sciences et de l'érudition dont elle s'est enrichie depuis près d'un siècle.

C'est en partant de ces données qu'Ariste trace à son jeune ami la route qu'il doit suivre pour acquérir de nouvelles conaissances, et d'abord il commence par fixer d'une manière précise l'idée qu'on doit se faire de la philosophie : il la définit, avec d'Alembert, l'application de la raison aux différens objets sur lesquels elle peut s'exercer ; en sorte qu'*être philosophe*, suivant lui, *c'est juger en tout et agir en tout selon la raison.* On conviendra, sans doute, que cette précaution était indispensable, dans un tems où l'on peut dire sur ce sujet, comme sur beaucoup d'autres, ce que Caton disait dans le Sénat romain : *Jam pridem equidem nos vera rerum vocabula amisimus* (1). Enfin, pour qu'il ne reste pas le moindre doute sur sa pensée et sur l'objet qu'il a en vue, voici comment l'auteur l'expose lui-même : « J'appelle philosophie, dit-il, l'étude des » différentes sciences, considérées dans leurs prin- » cipes généraux, et dans les rapports qu'elles ont en- » tr'elles et au bonheur des hommes. Ainsi, la théorie » de toutes les sciences et de tous les arts est également » son objet. .... Le philosophe, contemplant à-la-fois » les diverses sciences, s'applique à les rapprocher, à » en réunir, à en généraliser les principes, à les arran-

(1) « Il y a long-tems que nous ne savons plus attacher aux mots » leur véritable signification. » *Pall. Bell. Catil.*

Digitized by Google

» ger, pour ainsi dire, comme dans un cercle dont
» l'homme est le centre, afin que de chacune d'elles
» partent des rayons qui aboutissent à lui. Mais son
» étude principale, celle à laquelle il s'attache plus par-
» ticulièrement, c'est la morale, que je définis, la con-
» naissance des moyens par lesquels on peut rendre les
» hommes plus vertueux et plus heureux. »

Avant donc que d'entrer dans l'exposition des méthodes propres à chaque science en particulier, ou du moins aux plus importantes d'entr'elles, Ariste invite Eudoxe à revenir avec une application particulière sur les connaissances dont il a déjà étudié les principes élémentaires, et à les approfondir autant qu'il est possible de le faire quand on ne veut cependant pas s'y livrer exclusivement, parce que ces connaissances sont comme les instrumens, en quelque sorte, à l'aide desquels ont saisit plus sûrement et plus facilement les vérités ou les faits propres aux autres sciences. Ainsi la grammaire, la logique, les mathématiques, le dessin, etc. sont autant de moyens dont l'application nous facilite l'acquisition des sciences, et dont la culture peut être regardée comme un travail préliminaire par rapport aux autres études. Ici, comme dans tout le reste, le sage instituteur indique à son élève les meilleurs ouvrages, les meilleures méthodes, le but et la liaison des connaissances diverses, etc., et c'est le sujet des deux premiers entretiens.

Dans le troisième, après quelques réflexions générales sur la division des sciences naturelles, sur leurs principes fondamentaux, sur la différence que doit introduire, dans la manière de les envisager, la variété des objets que chacune d'elles considère plus particulièrement, Ariste expose successivement ses vues sur l'étude de la minéralogie, de la botanique, sur celle de l'histoire des animaux, des insectes, etc., sur la chimie, la physique, et les arts mécaniques qui dépendent de ces deux sciences. Par-tout il s'attache à caractériser avec précision ce que ces diverses branches de l'étude de la nature ont de plus remarquable, et par quels points elles semblent s'unir ou se confondre avec les branches les

Digitized by Google

plus voisines. Toujours il signale les meilleurs ouvrages connus en chaque genre, les méthodes les plus estimées et les plus récentes. Mais ici il ne m'appartient pas d'apprécier le travail de l'auteur sur un genre de connaissances auxquelles je suis moi-même trop étranger. Le talent et l'instruction de M. Deleuze dans cette partie, ses relations habituelles avec les savans les plus célèbres, sont assez généralement connues pour qu'on doive prendre toute confiance dans la doctrine qu'il a cru devoir adopter. Ce troisième entretien est terminé par des considérations sur l'utilité des voyages pour se perfectionner dans l'histoire naturelle, et se préparer à étudier l'histoire, sur les limites dans lesquelles il convient de circonscrire l'étude de chaque science, selon le but qu'on se propose.

Le plan d'études pour l'histoire universelle, ancienne et moderne, est la matière des trois entretiens suivans; c'est une des parties les plus intéressantes de l'ouvrage, semée de réflexions et d'observations aussi utiles qu'attachantes, et qui présentent des vues neuves et propres à l'auteur. On voit qu'il a soigneusement étudié ce sujet, et comme, d'après sa manière de voir, c'est principalement l'homme que le philosophe doit avoir en vue dans ses travaux et dans ses recherches, on sent que cette partie qui est, en quelque sorte, le complément de la connaissance de l'homme, de ses passions, de ses facultés, de ses vertus, de ses vices ou de ses erreurs, est aussi celle que M. Deleuze a traitée avec le plus de complaisance et de détail. On peut dire même, et il le donne plusieurs fois à entendre, qu'il n'a regardé toutes les autres sciences dont il a eu occasion de parler jusque-là, que comme un accessoire, pour ainsi dire, ou comme un moyen qui sert à donner à la connaissance de l'histoire plus de justesse, d'étendue et de profondeur.

En effet, l'histoire, envisagée sous son véritable point de vue, est de toutes les sciences la plus vaste et la plus utile, sur-tout si on l'étudie dans les sources, comme le conseille M. Deleuze, si l'on y fait entrer tout ce qui a rapport aux mœurs, aux usages, aux arts, aux formes diverses d'administration et de gouvernement, parce que c'est

Digitized by Google

c'est là plus particulièrement que l'on peut apercevoir la liaison et la correspondance réciproque de tous ces différens rapports, c'est là qu'on peut les voir réfléchir les uns sur les autres une lumière nouvelle et inattendue. Je n'entrerai point dans le détail des objets que comprend l'ouvrage de M. Deleuze sur cette partie, je ne pourrais qu'en donner une idée trop vague et trop incomplète, et je me borne à conseiller au lecteur de recourir au livre même, où elle m'a paru traitée avec autant de succès que de talent.

Le septième entretien est consacré aux livres de voyages. L'auteur y indique le genre d'utilité de ces sortes d'ouvrages, le choix qu'il convient de faire entre eux, l'ordre dans lequel il est le plus avantageux de les lire, et donne les règles de critique d'après lesquelles on peut se diriger dans cette lecture considérée particulièrement comme complément des études.

Ici se termine proprement la tâche que M. Deleuze semblait s'être imposée; Ariste a tracé à son jeune élève la route longue et pénible qu'il doit parcourir, s'il veut sincèrement se dévouer au noble ministère d'éclairer ses semblables; et la carrière qui s'est ouverte à ses yeux exigera de lui vingt années de travaux, poursuivis avec une constance inébranlable. Mais il fallait aussi faire entrevoir le but de tant de peines et de sacrifices faits à l'amour de la science et de la vérité. C'est dans le huitième entretien que l'auteur développe ses idées sur ce sujet. A l'époque où le philosophe, après avoir parcouru le long cercle de travaux dont on vient d'indiquer la suite et l'enchaînement, se trouve enfin riche d'un grand nombre de connaissances précieuses, de faits importans, d'observations qui lui sont propres sur tous les objets qui peuvent le plus intéresser le bonheur des sociétés et des individus, il peut avec quelque espoir de succès aspirer à communiquer au public le fruit de ses études et de ses méditations, et ici l'auteur passe en revue les divers genres d'ouvrages qu'on peut avoir dessein d'entreprendre: ce qui amène des réflexions pleines de justesse et d'intérêt sur l'art d'écrire, sur le choix des sujets, sur les caractères distinctifs des plus célèbres écrivains,

Digitized by Google

sur la composition et la rédaction des ouvrages. Cet entretien est terminé par un examen des diverses méthodes qui peuvent être employées à l'exposition de la vérité, et par l'esquisse d'un traité de philosophie morale.

Le neuvième et dernier entretien, sur la poésie, paraîtrait presque un hors-d'œuvre, considéré par rapport à ce qui semble être le but principal de l'auteur, mais il complète sa théorie sur la littérature proprement dite, et sous ce point de vue il se rattache au plan général de l'ouvrage. D'ailleurs, on y remarque une grande variété de connaissances dans un genre qui semblerait devoir être plus étranger, sinon à l'auteur, au moins au sujet de son livre, et ce morceau, quoique de peu d'étendue, contient plus d'idées saines et de véritable instruction qu'on n'en trouve souvent dans de gros volumes publiés *ex professo* sur la même matière.

On peut entrevoir, dans cette esquisse rapide, l'utilité et l'importance du livre que j'ai essayé de faire connaître. On l'appréciera mieux encore en le comparant avec un ouvrage composé dans les mêmes vues et presque sous le même titre, à la fin du dix-septième siècle, par l'un des plus savans hommes de ce tems-là. Je veux parler des *Entretiens sur les sciences*, par le P. Bernard Lami, de l'Oratoire. M. Deleuze se trouvait dans une position bien plus avantageuse pour traiter un pareil sujet, aussi l'emporte-t-il de beaucoup sur son devancier, par l'enchaînement et la précision des méthodes, par l'étendue et la justesse des vues; seulement j'oserai appeler son attention sur deux passages de son livre, dont l'un m'a paru contenir une opinion hasardée, et l'autre une doctrine que je crois peu exacte. Dans le premier, l'auteur, conduit incidemment à examiner la question du passage de l'état sauvage à celui de civilisation, déclare qu'il ne comprend pas comment ce passage a pu s'opérer: « Quand on prouverait, dit-il, que des peuplades barbares ont reçu la civilisation, on ne ferait que reculer » la difficulté : il resterait à prouver comment ceux qui » la leur ont portée l'avaient acquise, et comment la » première horde de sauvages a pu se civiliser d'elle-» même. J'avoue, ajoute-t-il, que l'impossibilité de ré-

» soudre ce problème, suffirait seule pour me faire » penser que lorsque l'homme a été placé sur la terre, » il a reçu du créateur, non-seulement des facultés, » mais encore une première instruction pour faire usage » de ces facultés. » Cette manière de résoudre la question est assurément très-facile, mais elle ne porte aucune lumière à l'esprit. D'ailleurs, des facultés données à l'homme, avec cette condition qu'il lui faudrait nécessairement une instruction préliminaire et surnaturelle pour en faire usage, ne seraient réellement pas des facultés, et peut-être qu'en considérant comment s'opère chaque jour sous nos yeux le développement des facultés des enfans par l'effet des impressions qu'ils reçoivent des objets qui les environnent, et des circonstances au milieu desquelles ils vivent, on ne jugera pas le passage de l'état sauvage à l'état civilisé si impossible que M. Deleuze semble le croire.

Mais s'il paraît s'exagérer ici l'impuissance des facultés de l'homme, il ne paraît pas moins s'exagérer celle de la raison dans un autre endroit de son ouvrage, et cet inconvénient serait, si je ne me trompe, plus grave que le premier. « Comparez sans cesse votre con- » duite avec vos principes, dit Ariste à Eudoxe, et que » le regret d'une faute vous garantisse d'en commettre » d'autres..... — Mais, répond Eudoxe, pour juger la » règle de mes jugemens, pour savoir si mes principes » ne sont pas des erreurs...—Je vous vois venir et je vous » arrête, répond Ariste.... Les principes de la morale » sont gravés dans nos cœurs; l'homme vivant en société » les trouve en lui-même à mesure que ses facultés se » développent, et qu'il connaît les rapports qui l'unis- » sent à ses semblables; il en saisit la vérité, l'utilité au » premier aperçu. S'il les soumet à la discussion, quel » moyen aura-t-il ensuite de s'assurer de la justesse de » ses raisonnemens? Si la raison se fait juge de la droi- » ture du sentiment, il faudra qu'à son tour le sentiment » soit juge de la droiture de la raison : il vaut mieux » laisser chacun dans son empire. Que la raison vous » dirige seule dans l'étude de la nature; mais en morale » n'écoutez que la voix de votre conscience. »

Digitized by Google

Tout ceci, il faut l'avouer, ne semble pas assez exact; il y a même une sorte de contradiction dans le langage de l'auteur; car si les principes de la morale sont *gravés* dans nos cœurs, comment l'homme ne les trouve-t-il qu'à mesure que ses facultés se développent, et qu'il connaît les rapports qui l'unissent à ses semblables? Et s'il ne les trouve pas, faute de ces deux conditions, comment sait-on qu'ils sont *gravés* dans son cœur? Peut-on dire d'ailleurs que l'empire de la conscience soit entièrement séparé et distinct de celui de la raison? Et ne serait-ce pas un très-grand malheur qu'il en fût ainsi? C'est le privilége des hommes d'une grande énergie et d'un grand caractère que d'agir toujours d'après leur conscience; mais c'est pour cela même qu'il est plus à désirer que leur conscience soit éclairée par la raison. Cette vérité est si évidente par elle-même qu'à peine est-il besoin d'insister sur les preuves qui peuvent l'établir, et l'on peut dire que tout l'ouvrage de M. Deleuze n'en est que le développement; mais les expressions dont il s'est servi dans le passage qu'on vient de lire pourraient, ou induire à erreur quelques esprits peu attentifs, ou fournir des armes dangereuses à des hommes de mauvaise foi, et il était peut-être utile d'en faire la remarque.

On fera sans doute bien d'autres objections à l'auteur; les hommes avides de célébrité, qui ont la manie ou la faiblesse de vouloir sans cesse occuper d'eux la renommée, trouveront ses principes excessivement sévères sur cet article : vingt ans d'études et de méditations pour se préparer à produire un ouvrage dont la composition exigera peut-être huit ou dix ans de travail, leur paraîtront des conditions presqu'inadmissibles. La réponse de M. Deleuze est pourtant juste et raisonnable; dans les sciences particulières, dit-il, dans les arts d'imagination, on peut aspirer à se faire d'assez bonne heure un nom célèbre; mais pour les sujets qui exigent une grande variété et une grande étendue de connaissances, ce n'est que par de longs travaux qu'on peut parvenir à se rendre capable de les traiter avec succès.

On trouvera peut-être aussi son plan d'études trop

Digitized by Google

vaste, et même tout-à-fait hors de la portée des facultés d'un seul individu; mais d'abord l'auteur peut répondre qu'ayant voulu tracer le tableau de la presque-totalité des connaissances humaines, il laisse à chacun le soin d'y choisir les objets pour lesquels son goût ou ses moyens personnels lui doneront plus d'attrait ou plus de facilité. Ensuite, ce n'est qu'aux sujets doués de facultés rares, ou même, si l'on veut, extraordinaires, que peut s'adresser un plan d'études tel qu'il l'a tracé; or, qui peut dire où s'arrêterait l'essor d'un Bacon ou d'un Leibnitz, s'ils prenaient les sciences au degré où les méthodes modernes les ont portées? Qui sait même où pourrait parvenir l'homme doué d'une intelligence ordinaire, mais ayant la passion de l'étude, s'il ne s'égarait pas dans de fausses routes, et si tout était calculé autour de lui pour qu'il ne perdît que le moins de tems possible? On ne connaît pas assez peut-être jusqu'à présent la puissance des bonnes méthodes, et quels résultats on pourrait obtenir de l'emploi rigoureux de tous les momens dirigés par elles.

Au reste, ce qui caractérise éminemment l'ouvrage de M. Deleuze, c'est l'excellente morale qui y respire partout, c'est la tendance continuelle vers tout ce qui peut être bon et utile, une sagesse et une modération dans les principes et dans les vues qui ne sauraient manquer de satisfaire tous les bons esprits. Bacon, dans son style souvent allégorique, représente l'imagination comme ayant deux visages dont l'un, tourné sans cesse vers *la raison*, réfléchit en quelque sorte les traits de la vérité, tandis que l'autre, constamment dirigé vers l'*action*, réfléchit ceux de la bonté. Ces deux visages, ajoute-t-il, n'ont pas tout-à-fait la même physionomie, mais on y reconnaît un air de famille :

Qualis decet esse sororum.

On dirait que l'auteur des Entretiens d'Eudoxe a eu sans cesse présent à l'esprit ce noble et ingénieux emblème. Par-tout il s'attache à faire voir que l'unique emploi de la raison doit être de découvrir et de reconnaître la vérité, et que la vérité n'est précieuse qu'en ce qu'elle contribue

Digitized by Google

essentiellement à rendre les hommes meilleurs et plus heureux. En un mot, son ouvrage est celui d'un homme très-éclairé, et d'un véritable homme de bien. On ne saurait donc trop en recommander la lecture aux jeunes gens, et à tous ceux qui veulent avoir des idées saines sur la meilleure manière d'étudier les sciences, et sur le véritable but qu'on doit se proposer dans cette étude.

THUROT.

VOYAGE A TINE, l'une des îles de l'Archipel de la Grèce, suivi d'un *Traité de l'asthme;* par MARCAKY-ZALLONY, docteur en médecine, médecin de S. A. le prince Alexandre Suzzo, élève de l'Ecole pratique, et membre de la Société d'instruction médicale de Paris, avec la carte générale de l'île de Tine, dessinée par M. *Barbié-Dubocage*, et gravée par M. *B. Tardieu.* — Un volume in-8°. — Prix, 4 fr. 50 cent., et 5 fr. 50 cent. franc de port. Paris, 1810; chez *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

DÈS que l'on parle de la Grèce, l'on est assuré de provoquer l'attention, d'exciter l'intérêt, de réveiller les souvenirs les plus imposans et les plus agréables. Quel est l'homme doué de quelqu'instruction, qui n'ait présente à la mémoire cette terre classique où les arts ont reçu plus que la naissance, puisqu'ils y ont acquis la perfection; où tous les genres de talens ont brillé du plus vif éclat; où se sont élevés des édifices, des monumens sans nombre, tout-à-la-fois élégans et majestueux, dont les débris sont recueillis avec une sorte de vénération religieuse, comme les modèles les plus propres à former le goût des artistes et à leur inspirer une noble émulation? Il n'est pas, dans ces contrées, de ville, de bourgade, de hameau qui ne rappelle quelque personnage célèbre, ou de grands événemens; il n'est pas un seul point auquel ne se rapporte quelque trait de l'histoire des peuples, du génie, ou des arts.

Ce n'est plus, en effet, qu'à l'histoire qu'appartiennent les merveilles de la Grèce. Les décombres et les ronces

Digitized by Google

tiennent la place des cités les plus magnifiques; les restes des plus beaux monumens se flétrissent de jour en jour, et tombent eux-mêmes en ruine par les efforts de la barbarie qui n'y voit que des matériaux pour des ouvrages mesquins et ignobles; des déserts, repaires hideux d'animaux immondes, couvrent des lieux jadis animés par une brillante population. C'est principalement lorsqu'on veut mettre en parallèle la nation grecque de l'antiquité avec les Grecs de notre âge, que des sentimens de pitié viennent se mêler à l'admiration dont l'ame est remplie au seul nom de la Grèce. Les arts ont reculé jusqu'à la faiblesse de leur enfance, les sciences sont négligées, le génie n'a plus d'essor, les talens sont étouffés, l'esprit a perdu sa subtilité et sa pénétration, l'éloquence a dégénéré en un babil fatigant, enfin l'urbanité et l'enjouement sont changés en une gravité sombre, opiniâtre, et quelquefois un peu dure; déplorables effets d'une longue servitude, de l'oppression la plus humiliante.

Quoique dégénérés de leurs ancêtres, quoiqu'avilis par la tyrannie de l'ignorance et du fanatisme, les Grecs actuels forment néanmoins une nation intéressante, non seulement par ses malheurs, mais encore par ses qualités physiques et morales. La nature, qui a versé à pleines mains ses faveurs sur le sol de la Grèce, ne s'est pas montré moins généreuse envers les hommes de ces belles contrées. Ils sont, en général, bien faits, nobles dans leur maintien et dans leur démarche, actifs, industrieux, intelligens, habiles dans le commerce et la navigation, amis des arts, mais contraints de déguiser ces heureuses dispositions, de peur de fournir des prétextes aux vexations du plus inepte et du plus farouche des gouvernemens. A la beauté héréditaire, à la dignité du port, à la douce gravité de la physionomie, à la décence des vêtemens, la plupart des femmes grecques joignent la pratique habituelle des vertus privées, un dévouement sans bornes pour l'objet de leur tendresse, l'exactitude et la fidélité dans les devoirs, le goût des soins domestiques, la simplicité des habitudes et des manières, enfin tous ces attributs qui font la paix et le

Digitized by Google

bonheur des ménages, l'union des familles, le soutien des mœurs publiques.

Ce portrait des femmes grecques, tel qu'il m'a été permis de le tracer d'après nature, ne convient pas en tous ses points aux femmes de tous les lieux de la Grèce. Celles de l'île de Tine, par exemple, ne sont pas exemtes de défauts qui forment des ombres trop sensibles au tableau des belles qualités qu'elles partagent avec les femmes d'autres cantons, et même d'autres îles de l'archipel. M. Zallony les représente, à la vérité, plus spirituelles que les hommes, vives, enjouées, jolies, et en même tems modestes et décentes; elles ont de fort beaux traits, la taille svelte et déliée, un maintien gracieux et noble; la plus touchante naïveté donne à tout ce qu'elles disent un charme qui séduit. Mais (pourquoi ce *mais* importun vient-il troubler le charme d'une peinture si délicieuse, et déchirer le voile brillant dont les yeux étaient fascinés?) mais ces femmes de Tine, parées avec tant de profusion des dons de la nature, si belles, si gracieuses et si modestes, n'ont aucune stabilité dans le caractère; un penchant immodéré les entraîne vers la volupté, et les rend inconstantes et volages; enfin, puisqu'il ne faut rien taire, elle sont d'une indiscrétion si babillarde qu'il n'est pas en leur puissance de conserver le plus petit secret, qu'elles divulguent tout, même les anecdotes mystérieuses que nos dames savent si bien garder. En vérité, ces inculpations dans la bouche de M. Zallony ressemblent fort à des blasphèmes contre la beauté, et l'on est tenté de croire qu'il a eu quelque motif de se plaindre des femmes de son pays.

M. Zallony est tinien, comme il dit, ou tiniote, suivant la prononciation en usage dans le Levant, plus conforme, ce me semble, au génie de la langue grecque. Son livre n'est donc pas, à strictement parler, un livre de voyage; le titre de *Description* serait plus convenable, puisque l'auteur n'est pas sorti de chez lui pour en rassembler les matériaux. Une pareille remarque est de peu d'importance, sans doute, et pourrait presque passer pour une chicane; mais on est en droit de faire à M. Zallony un reproche plus grave sur une allégation

Digitized by Google

qui a tous les caractères de l'injustice. Cet écrivain n'aime pas les voyageurs qui ne parcourent la Grèce que pour y visiter de vieux temples, et y chercher des statues mutilées; il voudrait qu'au lieu de s'occuper des Grecs de l'antiquité et de leurs travaux, on s'attachât uniquement à observer les Grecs modernes, « dans lesquels, » dit-il, on découvrirait des vestiges des beaux tems de » la Grèce, bien autrement importans que des monu- » mens tronqués, des marbres enfouis, des médailles » et des tombeaux. » Jusque-là l'opinion de M. Zallony peut paraître fondée sous quelques points de vue; mais il cesse d'avoir le même avantage quand il accuse les voyageurs de n'avoir rien dit des mœurs et des usages des Grecs actuels. M. Zallony n'a donc pas lu notre célèbre Tournefort, qui s'est plus à décrire les habitudes, les fêtes, les cérémonies, les superstitions et jusqu'aux costumes des différentes peuplades répandues dans le Levant; M. de Choiseul Gouffier, dont le superbe ouvrage, plus particulièrement consacré à l'histoire littéraire de la Grèce antique, peint aussi les coutumes de la Grèce moderne; plusieurs autres voyageurs, tant Français qu'étrangers, qui ont plus observé les hommes que les antiquités? et s'il était permis de se citer soi-même, je pourrais démontrer à M. Zallony que mon *Voyage en Grèce et en Turquie* est à-peu-près entièrement rempli de remarques sur les productions et les habitans de sa patrie. Cette fausse imputation, échappée à l'auteur du *Voyage à Tine*, ne diminue en rien le mérite de cet ouvrage qui se fait lire avec intérêt, et dont le style même est bon, quoique sorti de la plume d'un étranger. Les Grecs, et tous les Levantins en général, ont une grande aptitude à la connaissance des langues; ils les apprennent avec une merveilleuse facilité, et il est assez commun de rencontrer dans l'Orient des hommes qui parlent cinq à six idiômes différens; mais M. Zallony les écrit bien, ce qui est plus difficile et infiniment plus rare.

L'île de Tine fait partie de ce groupe d'îles que les anciens nommaient *les Cyclades*, parce qu'elles sont disposées en cercle. Un canal d'une lieue et demie de

Digitized by Google

largeur sépare cette île de celle de Myconi. C'est au milieu de ce détroit que passent les vaisseaux qui vont à Smyrne et dans les autres ports de l'Asie mineure ; la mer y est très-profonde ; le vent du nord y produit souvent des bourasques subites et y soulève de grosses vagues qui rendent ce passage dangereux, et qu'Hesychius comparait à des chèvres bondissantes dans les campagnes ; de là est venu le nom de *mer Egée*, que les anciens donnaient à la portion de la mer Méditerranée qui baigne les rivages des îles de l'Archipel grec.

Dans les tems anciens, Tine était appelée *Ophiussa*, île aux serpens, et *Hydrussa*, par rapport à l'abondance de ses eaux. Presque toujours alliés des Athéniens, et formant eux-mêmes une république, les Tiniens partagèrent en toute occasion le sort de celle d'Athènes. Ils avaient bâti dans une de leurs villes un temple consacré à Neptune, dont il ne paraît plus de vestige. Tacite fait mention des priviléges attachés à ce temple, et Strabon parle des vastes salles où un grand concours de Grecs venait prendre part aux sacrifices dans les fêtes du Dieu des ondes.

De nos jours, Tine sans port, sans villes, sans commerce, sans liberté, est cependant l'une des îles de l'Archipel les plus peuplées et les plus florissantes. Ses riches campagnes sont ornées de toute l'opulence de la fertilité et de l'industrie, embellies encore par les charmes de l'hospitalité et de la bienfaisance. « Partout, dit » M. Zallony, on accueille favorablement l'étranger, on » l'invite à se rafraîchir et à partager le modeste repas » de la famille. Les gens plus riches lui offrent des » liqueurs, des confitures et du café ; mais ce qui le » charme sur-tout, c'est la franchise et la bienveillance » avec lesquelles toutes ces choses lui sont présentées ; » aussi les Tiniens sont-ils regardés comme les plus » hospitaliers des insulaires de l'Archipel. Ils sont bien- » faisans sans aucune vue sordide de récompense ; et on » pourrait dire, en donnant à cette pensée toute l'exten- » sion dont elle est susceptible, qu'ils recherchent la » vertu pour la vertu même. L'avarice, la rapacité, la » duplicité, l'envie, toutes les passions viles et basses

Digitized by Google

» qui dessèchent et flétrissent le cœur, leur sont inconnues; leur ame est aussi belle que les traits de leur » visage; bons par essence, ils ont pour maxime constante *que les sacrifices faits à la vertu peuvent quelquefois être coûteux, mais qu'on ne saurait payer assez » cher le plaisir de faire une action honnête.* »

Quelque séduisant que soit ce tableau, digne de l'âge d'or, je dirai, à mon tour, à ceux qui seraient tentés d'aller chercher à Tine le bonheur le plus pur qu'il soit permis à l'homme de goûter : « Ne vous pressez pas de partir pour cette île de félicité; vous n'avez vu que le beau côté de la médaille; mais au revers qu'en partisan enthousiaste de sa patrie, M. Zallony cache autant qu'il le peut, vous trouverez de vilains Turcs qui se sont arrogé le droit d'insulter, d'outrager, de frapper les insulaires; un capitan pacha, arrivant chaque année, pour lever des tributs avec la même violence que dans un pays ennemi, ordonnant, au moindre caprice, des avanies ruineuses, et faisant distribuer la bastonnade et sauter les têtes; des agas, des commandans de vaisseaux armés et même de felouques, exerçant leur tyrannie particulière et multipliant à leur gré toutes les sortes d'exactions; enfin des corsaires qui usurpant sur les Grecs, toujours tremblans, la même autorité que les Turcs, les tourmentent et les rançonnent sans égards comme sans pitié. Jugez à présent si le bien n'est pas compensé par le mal, et si les agrémens que l'on vous promet à l'île de Tine ne seraient pas achetés trop chérement au prix des malheurs auxquels on y est exposé et des risques que l'on y court. »

Ces réflexions que me suggère la lecture du *Voyage à Tine* n'ont point altéré le plaisir qu'elle m'a fait. Il serait à désirer que des écrivains aussi judicieux que M. Zallony publiassent une histoire aussi complète des autres îles du Levant, et des éclaircissemens aussi précis, en même tems aussi étendus que ceux qu'il nous donne sur l'île de Tine. Les objets divers qui constituent la statistique, l'histoire naturelle et morale sont traités avec ordre et clarté dans des chapitres distincts, et une carte

Digitized by Google

très-exacte, qui manquait encore, fait connaître l'île dans tous ses détails.

Un *Traité sur l'asthme* termine ce voyage, et y semblerait déplacé si l'auteur n'avait pris le soin de nous apprendre que l'asthme est une maladie très-commune dans l'Archipel, et plus particuliérement à Tine. Il parle de ce mal en critique érudit, en observateur attentif, en médecin expérimenté; et autant que j'en puis juger, cette partie de l'ouvrage de M. Zallony présente des titres à l'attention des gens de l'art et à la confiance des malades. C. S. SONNINI.

RECHERCHES SUR L'ART STATUAIRE CONSIDÉRÉ CHEZ LES ANCIENS ET CHEZ LES MODERNES, *ou* Mémoire sur cette question proposée par l'Institut national de France : *Quelles ont été les causes de la perfection de la sculpture antique, et quels seraient les moyens d'y atteindre?* Ouvrage couronné par l'Institut, le 15 vendémiaire an IX. — Un volume in-8° de plus de 500 pages. — A Paris, chez la Ve *Nyon* aîné, libraire, rue du Jardinet, n° 2.

Au milieu des agitations, des guerres et des discordes civiles, une nation, peu nombreuse, s'est élevée au dessus de toutes les autres par les prodiges des arts. Cette nation n'existe plus : la conquête, l'esclavage et deux mille ans ont comblé sa ruine. Mais de nos jours encore, et chez tous les peuples civilisés, ses poëtes, ses philosophes, ses historiens, ses orateurs, président aux théâtres, aux écoles, aux académies, à la tribune et même à la chaire; ses monumens presque détruits inspirent une vénération religieuse; et ses dieux de marbre et d'airain sont encore un objet d'idolâtrie. Souvent conquis par la victoire, toujours vainqueurs des chefs-d'œuvre que l'émulation des siècles a prétendu leur opposer, ils traînent par-tout à leur suite les hommages des amis des arts et le désespoir des artistes.

Les poëtes les plus sublimes, les plus éloquens orateurs de cette première patrie des Muses, ont trouvé

Digitized by Google

parmi les modernes de dignes et heureux successeurs. Les architectes les plus habiles n'ont point élevé de monument auquel on ne puisse opposer la basilique de Saint-Pierre ; et l'on peut affirmer sans crainte que les tableaux de Raphaël sont supérieurs à ceux de Xeuxis. Mais quelle est la statue moderne qui mérite d'être placée à côté de l'Apollon ? quel disciple des Plaxitelles et des Phidias oserait s'égaler à de tels maîtres ?

Frappé de l'infériorité des nations modernes dans l'art statuaire, l'Institut avait appelé l'attention publique sur les causes de cette infériorité, et proposé pour sujet d'un de ses prix la question que l'on vient de lire dans le titre de cet ouvrage.

Pour traiter cette question avec méthode, avec justesse et profondeur, il fallait d'abord, sans doute, chercher quelles furent les causes de l'estime particulière que les Grecs eurent toujours pour ce bel art; et démêler l'influence que le caractère de ce peuple, la nature du pays qu'il habitait, ses institutions sociales, et les circonstances politiques, durent également exercer et sur son amour pour l'art, et sur l'idée de perfection qu'il y avait attachée.

Il fallait ensuite découvrir les procédés des artistes grecs, soit en étudiant leurs chefs-d'œuvre, soit en profitant de quelques révélations précieuses que l'on trouve éparses çà et là dans les écrits des anciens qui sont parvenus jusqu'à nous.

Il fallait aussi retracer la marche et les progrès de l'art chez les nations modernes, et faire voir dans leur histoire les diverses causes qui ont ou favorisé ou retardé ces progrès.

Il fallait, et ce n'était pas le plus facile, tirer de toutes ces recherches un résultat clair et précis, en former une sorte de manuel raisonné qui pût servir de guide aux élèves : et, comme ces recherches devaient démontrer que le gouvernement influe beaucoup sur la destinée des arts, il fallait enfin désigner à la sagesse du législateur les réglemens et les institutions qui semblent devoir leur être utiles.

Tel est le plan que M. Emeric David s'est tracé, et

Digitized by Google

qu'il me semble avoir rempli avec autant de goût et de discernement que d'érudition et de véritable science. Je le suivrai rapidement dans cette carrière très-vaste, et semée d'écueils de plus d'un genre.

Il commence par un exposé des opinions les plus accréditées sur les causes de la supériorité de la sculpture antique ; causes que l'on cherche communément dans la beauté physique des Grecs, et dans la double influence du climat et de la religion. Ces causes ont eu sans doute une influence réelle : mais sont-elles suffisantes pour résoudre la question, et la présenter dans tout son jour ? M. Emeric David affirme que non, et il le prouve par des raisonnemens qu'il serait trop long de rapporter ici, mais qui me paraissent à-peu-près sans replique.

Des causes dont on a bien moins parlé eurent bien plus d'influence. Les malheurs du peuple grec dès son origine, les dangers qui le menaçaient, et auxquels il ne pouvait opposer que des forces physiques peu considérables, le mirent dans la nécessité de se créer des forces morales, d'exciter dans tous les cœurs les passions grandes et généreuses. De là tant d'institutions admirables dont l'objet fut d'accroître les forces en multipliant et en resserrant les affections.

Ce furent ces affections pleines d'énergie, ce furent le patriotisme, l'amour, la piété filiale, ce furent enfin les plus douces et les plus vertueuses passions que puisse nourrir le cœur de l'homme, qui firent inventer les arts. Une fois les arts inventés, la législation les fit servir à augmenter encore l'énergie des passions qui les avaient fait naître. Ils se trouvèrent par là-même liés au gouvernement, et dès-lors ils ne purent tomber qu'avec lui.

Leur premier objet fut une imitation exacte de la nature, sans laquelle ils n'auraient pu satisfaire les tendres affections auxquelles ils devaient la naissance : mais si le sentiment a cherché d'abord dans les productions des arts la vérité de l'imitation, bientôt le goût a voulu y trouver la beauté des formes.

Parmi nous le plaisir, et souvent le caprice, est seul juge de la beauté ; il n'existe plus de caractères certains

Digitized by Google

auxquels nous soyons forcés de la reconnaître. Le physique de l'homme a perdu presque tout son prix depuis que sa force et son adresse sont suppléées par des machines sans nombre, depuis que l'invention des armes à feu et la nouvelle tactique militaire rendent la vigueur du corps inutile, ou du moins peu nécessaire dans les combats.

Chez les anciens, au contraire, la force du corps, son agilité, décidaient souvent du sort des batailles et de la destinée des empires. On devait donc y attacher une très-grande importance. Pour trouver de la beauté dans un homme il fallait qu'on y reconnût les caractères de la force : et pour y trouver une parfaite beauté, il fallait qu'on y reconnût aussi les caractères de la sagesse et de la bonté qui doivent régler la force, et la faire servir au bien.

Quant aux causes qui concoururent à nourrir et à enflammer l'émulation des artistes, elles ne furent ni moins nombreuses, ni moins puissantes que celles qui contribuèrent à former leur goût. Parmi ces causes on ne peut méconnaître l'influence d'une religion qui paraissait à-la-fois née des beaux arts et pour les beaux arts; la rivalité des prêtres et celle des peuples qui décoraient à l'envi leurs temples et luttaient de magnificence dans les présens qu'ils faisaient à leurs dieux; et ces fêtes, ces jeux publics, ces nobles concours d'Olympie, celle de toutes les institutions la plus capable, peut-être, de tenir tous les talens dans une émulation constante, et d'enivrer toute une nation de l'enthousiasme de la gloire.

Ce ne sont point le climat, la paix, les richesses ou la liberté qui seuls chez les Grecs ont favorisé les arts, puisque les peuples les plus pauvres sont ceux qui les ont cultivés avec le plus de succès; et cela durant de longues et sanglantes guerres, ou sous le joug des tyrans; tandis que dans le même climat, des peuples plus riches et plus libres les ont toujours dédaignés. *Ce sont les honneurs qui font vivre les arts*. Ce furent les législateurs qui, en les dirigeant vers l'utilité publique, leur donnèrent ce brillant essor que quelques-uns n'ont plus retrouvé depuis. Ils peuvent fleurir sous tous les gouvernemens;

Digitized by Google

mais principalement dans une démocratie ou une monarchie : l'aristocratie leur est moins favorable. Ils ont presque toujours été bannis des Etats non commerçans; ils s'élèvent aisément dans ceux qui s'adonnent au commerce, et leur influence semble y devoir être plus utile. Athènes, bâtie sur un terrain ingrat, fut obligée de demander au commerce ce que l'agriculture lui refusait, et sa position physique était admirable pour cela : mais sa position politique exigeait qu'elle nourrît dans le cœur de ses citoyens l'amour de la liberté, l'esprit de patriotisme, le courage militaire, et le besoin de la gloire. Il fallait empêcher que ces passions généreuses ne détournassent l'Athénien des soins du commerce, ou que les soins du commerce et l'avidité du gain ne vinssent à les affaiblir. Pour prévenir cette altération du caractère national, on mit en œuvre deux ressorts bien puissans sur le peuple d'Athènes, la religion et les beaux-arts. Aussi les arts exerçaient-ils chez ce peuple sensible et passionné une sorte de magistrature.

Tous les honneurs attendaient les artistes qui se distinguaient parmi leurs rivaux; et ces honneurs qui, distribués aveuglément, auraient pu décourager le talent loin de l'exciter, et nuire à l'émulation même que l'on voulait faire naître, ces honneurs ne pouvaient être que le prix du mérite supérieur dans une ville où les artistes trouvaient un goût général capable d'apprécier leurs travaux, où d'ailleurs la forme et la solennité des concours garantissaient la justice et l'impartialité des jugemens.

Après avoir montré dans cette première partie les effets du gouvernement et de l'esprit public sur les arts, M. Emeric David s'efforce, dans la seconde, de découvrir les principes et les procédés des artistes grecs. Il serait trop long de le suivre pied à pied dans ses recherches nombreuses, savantes et souvent profondes. Je me borne à indiquer ses principaux résultats.

Quelques écrivains, fondés sur ce qu'un principe de religion défendait aux Grecs la dissection des cadavres, ont prétendu que ces peuples ignoraient l'anatomie. M. Emeric David combat et détruit cette opinion par des

Digitized by Google

Les Grecs prétendaient avec raison qu'en offrant au peuple l'image d'un citoyen vertueux et illustre, *il fallait l'embellir relativement aux mœurs, de même qu'on l'embellissait dans les formes physiques, si le héros avait eu quelque chose d'imparfait.*

« Si les artistes, disait Platon, ne représentaient pas les héros comme des modèles de vertu, il faudrait les y contraindre par la rigueur des lois. »... « Les statuaires, disait-il encore, les peintres, les poëtes incapables d'exprimer dans leurs ouvrages la grace, l'harmonie, la beauté, qui sont une suite de la bonté des mœurs, seront bannis de notre république : nous leur défendrons de travailler parmi nous, de crainte que nos jeunes gens nourris au milieu de ces images vicieuses, comme dans de mauvais pâturages, ne finissent par contracter quelque grand vice dans l'ame, etc. » Platon me semble finir lui-même par tomber un peu dans l'exagération; mais ce passage prouve du moins l'idée que se faisaient les Grecs de l'importance de l'art, et, à ne le considérer que sous le rapport de l'art même, il est sans contredit de la plus grande justesse.

Le second motif allégué par l'auteur, je veux dire la crainte d'altérer la beauté des formes par une expression trop violente, me paraît aussi très-juste; je le crois même généralement reconnu. Il est évident que dans la statuaire sur-tout, une expression convulsive rompt la noble simplicité des contours, et la tranquillité des formes, l'un des plus grands charmes de ce bel art. Telle expression, froide sur la toile, peut quelquefois sembler sur le marbre trop forte, et presque exagérée : tant les arts qui paraissent le plus se confondre, doivent employer, pour parvenir aux mêmes résultats, des moyens tout différens !

Quant au premier motif, je l'avoue, je le crois beaucoup moins fondé en raison. Comment, en effet, une expression violente, mais naturelle, pourrait-elle exclure la vérité de l'imitation ? M. Emeric David se fonde sur ce qu'un modèle ne peut pas se pénétrer d'une expression portée à ce degré d'énergie, et qu'il faut alors que le sculpteur travaille d'imagination. Mais il serait plus

Digitized by Google

difficile à un modèle de *poser* une expression noble, sublime ou concentrée qu'une expression violente; et d'ailleurs, notre savant auteur est trop versé dans la connaissance de l'art pour ignorer que le modèle n'est presque d'aucun secours dans aucune expression; que c'est beaucoup lorsqu'il parvient à poser avec intelligence le mouvement; et que, pour tout le reste enfin, l'artiste n'a guère d'autres ressources que les souvenirs, les images que peut lui fournir une imagination sensible, et dès long-tems fécondée par de constantes observations.

VICT...

(*La suite à un prochain Numéro.*)

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

CELUI qui n'aurait qu'un jour à passer à Paris, pourrait, sans quitter le Palais-Royal, prendre une idée assez exacte des ressources, des avantages et des inconvéniens de cette immense capitale. Le jardin, les galeries, les cafés, les maisons de jeu que renferme l'enceinte de ce palais, offrent, pour chaque heure de la journée, des tableaux dont la variété est le premier mérite. Vers neuf heures du matin les politiques se rassemblent autour de la Rotonde, et s'instruisent, pour la modique rétribution d'un sou, des nouvelles qui feront l'objet de leur entretien pour le reste du jour. A dix heures le café de *Chartres* commence à se remplir d'employés qui viennent, en déjeûnant à la fourchette, y attendre l'heure du bureau. De midi à trois heures, c'est au café l'*Emblin* que se réunissent ce qu'on appelle les habitués du Palais-Royal, pour se distribuer ensuite dans les différentes maisons d'affaires et de plaisirs dont il se compose. A quatre heures les allées du jardin suffisent à peine à la foule des commerçans, des agens de change, des courtiers, qui, trop resserrés dans le passage Virginie, viennent plus librement y régler l'*Amsterdam banco*, le taux des fonds publics, et le prix des denrées coloniales. A cinq heures, les chaises de ces mêmes allées sont occupées, en partie, par de pauvres

Digitized by Google

diables qui guettent au passage quelques amis ou quelques dupes sur la bourse desquels ils fondent l'espoir de leur dîner. A sept heures, les joueurs heureux, et les étrangers qui ont dîné chez Naudet ou aux frères Provençaux, viennent compléter le repas sous la Rotonde du café du Caveau, avec des glaces, des liqueurs ou du punch à la romaine. La promenade du soir dans le jardin, s'il fait beau, et sous les arcades en cas de pluie, est réservée aux oisifs malaisés qui ont couru vainement le matin pour se procurer *gratis* des billets de spectacle, aux jeunes provinciaux tout surpris de l'impression subite qu'ils font sur les beautés qui peuplent ce séjour, aux habitans du Marais ou du pays latin qui viennent en partie de plaisir prendre des glaces au café de Foi. Enfin de minuit à deux heures le café Lyonnais et celui de l'Empire sont le rendez-vous d'une foule de gens, dont le plus grand nombre hésiterait à rendre compte de l'emploi qu'il a fait de sa journée.

— Les journaux sont l'aliment des oisifs, le délassement de l'homme occupé, et fournissent de grossiers matériaux à l'histoire; l'habitude et la curiosité les ont mis au nombre des besoins, comme le pain et les spectacles; mais il faut avouer que, parmi les nations les plus civilisées de l'Europe, nous sommes aujourd'hui celle pour qui ce besoin est le moins urgent. Sans parler de l'Angleterre où il se publie plus de journaux politiques, scientifiques et littéraires que dans tous les autres États de l'Europe pris ensemble, l'Allemagne compte tous les mois vingt-deux recueils périodiques consacrés à la littérature et aux sciences, sans parler d'un beaucoup plus grand nombre de journaux politiques, tandis que cinq ou six journaux quotidiens (dont deux ou trois seulement se soutiennent, sinon avec honneur, du moins avec profit), suffisent à l'immense population de l'Empire français. S'ensuivrait-il que l'amour des lettres s'éteint parmi nous? Les Allemands le pensent et s'appuient d'une autre observation qui ne nous paraît pas plus concluante. De compte fait, il se trouve que l'Allemagne possède en ce moment 11368 auteurs vivans; dussions-nous comprendre dans notre état littéraire tous les noms qui figurent dans nos almanachs des Muses, des Dames, des Graces, dans nos Etrennes lyriques et mignones, sur les affiches de nos petits théâtres, etc. il est hors de doute que nous n'arriverions jamais à la moitié de ce nombre épouvantable de 11368 écrivains en activité de service. Mais en littérature les noms ne se comptent point,

Digitized by Google

ils se pèsent, et cette manière de supputer les richesses littéraires est rarement favorable au grand nombre.

— Les charlatans sont de tous les tems, de tous les pays, et depuis Aaron, jusqu'au mathématicien Marseille qui vend des quaternes dans une mansarde, on ferait une liste aussi longue que curieuse de tous les hommes qui ont spéculé sur la crédulité et sur la sottise publique. Le dix-huitième siècle, le siècle de la philosophie et des lumières est peut-être celui qui compte le plus de ces noms si honteusement célèbres; les Law, les Mesmer, les Cagliostro, et beaucoup d'autres qu'il serait plus embarrassant de nommer, ont donné successivement à l'Europe, et toujours avec succès, le spectacle de leurs ridicules jongleries. L'époque où nous vivons promet d'être au moins aussi fertile en adeptes de tous les genres; parmi tant de docteurs auxquels nous devons déjà les sublimes découvertes de la mégalanthropogénésie, de la mnémonique, de la cranologie, etc. etc. voici venir un M. Charles-François Badini, inventeur de la *Correspondance invisible*, au moyen de laquelle, en vingt-quatre heures de tems, deux amis, dont l'un se trouve à Pékin, et l'autre à Paris, peuvent se donner mutuellement de leurs nouvelles. Si M. Badini plaisante (comme le nom qu'il prend ou qu'il porte semble le faire croire), cette petite facétie n'a pas grand sel, on doit l'en prévenir; s'il parle sérieusement, on peut lui indiquer à deux lieues de Paris, sur les bords de la Marne, une maison où l'on guérit les affections cérébrales.

— Un particulier de Milan prétend avoir retrouvé, dans une vente, le fameux tableau de *la Cène*, de Léonard de Vinci. Ce fait est d'autant plus extraordinaire, qu'on n'a jamais dit, nous le croyons du moins, que ce chef-d'œuvre eut été perdu. Félibien en parle comme d'un tableau existant à Milan, et connu de tous les amateurs. Il est probable que cette découverte n'est autre que celle d'une copie estimée, telle que la copie de ce même tableau qui se trouvait à Saint-Germain-l'Auxerrois.

— Tout Paris se porte à la place Vendôme, pour y admirer la superbe colonne qui la décore. Ce monument, vrai chef-d'œuvre de l'art dans toutes ses parties, surpasse, par le fini du travail et la grandeur des proportions, la fameuse colonne Trajane qui paraît avoir servi de modèle. Il est difficile de se figurer rien de plus majestueux. Cette colonne a 138 pieds de haut, depuis la surface de la troi-

Digitized by Google

sième marche du piédestal, jusqu'au sommet de la statue de S. M. l'Empereur qui surmonte le chapiteau. Son diamètre est de 12 pieds. Les bas-reliefs ont trois pieds de hauteur; les figures dont ils se composent, sont groupées sans confusion, et tous les détails, tous les ornemens sont distribués avec tant d'art, que l'œil les saisit sans fatigue, aussi loin qu'il peut atteindre. Cet admirable monument, en attestant aux siècles à venir la gloire du plus grand des monarques et celle de nos armées victorieuses, immortalisera le nom des artistes célèbres qui ont érigé ce trophée national.

La statue du général Desaix, sur la place des Victoires, n'est pas l'objet d'une admiration aussi unanime : la pose est noble, mais les formes paraissent trop colossales, par rapport à l'élévation d'après laquelle on les apprécie. La draperie qui retombe de l'épaule sur le bras, est jetée avec grâce et noblesse, mais on est fâché que l'artiste n'ait point tiré de son mouvement un parti plus décent et plus ingénieux. La tête énorme de sphynx, placée aux pieds de la statue, ne sert qu'à rapetisser l'obélisque mesquin que l'on voit sur la droite et qui ressemble à une borne milliaire. Le piédestal, en marbre veiné, orné de figures égyptiennes, est noble, simple et de bon goût.

— On a exposé, pendant quelques jours, dans une des salles de l'hôtel-de-ville, la toilette que la ville de Paris a eu l'honneur d'offrir à S. M. l'Impératrice. Cet élégant ouvrage réunit, à la plus riche, à la plus parfaite exécution, les recherches du goût le plus délicat. Les artistes les plus distingués ont donné leurs soins à cet ouvrage qui a été exécuté sur les dessins de M. Prud'hon, par MM. Odiot, orfèvre, et Thomire, bronzier.

— Les Français vont mettre à l'étude une tragédie d'un jeune homme qui en a déjà cinq ou six de reçues, et qui depuis six ans, toujours au moment d'entrer en répétition, cède son tour à ses confrères.

Toujours en attendant *le Charme de la Voix*, dont le retard tient à des circonstances qu'il est inutile de divulguer avant la représentation, on répète à l'Opéra Comique un opéra bouffon en un acte, intitulé *Crescendo*; le nom de l'auteur de la musique ne permet pas de douter du succès.

Le Vaudeville est encombré d'ouvrages nouveaux. Le premier en date, est *le fleuve Léthé*; il a, dit-on, rapport

Digitized by Google

à une grande question, ou, ce qui revient au même, à une grande querelle littéraire. Nous aurons immédiament après une parodie des *Bayadères*, que l'on attribue aux deux coryphées du genre.

Mme Hervey, de retour d'un voyage dont elle rapporte une ample moisson de couronnes, va, dit-on, faire sa rentrée dans une pièce nouvelle en deux actes, où elle doit jouer un rôle d'homme.

— Les Variétés repètent *la Maison de Santé* ou *les Rentes viagères :* Potier doit y jouer le rôle de *Dodu ;* ce lazzi seul suffit aux Variétés, pour assurer le succès d'une pièce. Cette bluette sera suivie, tout au moins, d'une parodie des *Bayadères*, car on assure qu'il y en a deux de reçues à ce théâtre ; l'une est intitulée les *Baladines ;* et l'autre, les *Bastringuères*.

Modes. M. Horace Vernet vient de faire paraître deux nouveaux dessins *de costumes* qui ne le cèdent aux premiers ni pour la vérité, ni pour la grace. Le jeune homme, coiffé *à la François premier,* porte un habit vert, boutons blancs, pantalon de nanquin rayé, gilet croisé, et chapeau à forme basse. La chaîne de sa montre est chargée de ce qu'on appelle un *charivari de breloques*. Ce dessin est offert comme un modèle de costume négligé.

La jeune femme en habit de bal, avec une coiffure indienne, ne ressemble pas mal à Riquet à la Houpe. Sa robe, à la faveur de l'échancrure, laisse apercevoir l'extrémité de l'omoplate, et le bas garni de tulle en chicorée, et surmonté d'une guirlande de fleurs très-fournie, couvre à peine le mollet. Ces deux jolis dessins que l'on recherche beaucoup, ne sont pas de froides caricatures, et resteront comme monument de nos modes actuelles, et peut-être de notre extravagance. Y.

Spectacles. — *Théâtre de l'Impératrice.* — C'est sans doute à l'instigation de quelque mauvais génie que l'administration de ce théâtre vient de chercher à s'approprier *la Vie est un Songe*, prétendue comédie héroïque en vers et en trois actes, imitée de l'espagnol et de l'italien, par Boissy, et qui obtint quelque succès en 1732 à la Comédie italienne. Ce succès était dû à l'intervention de la magie et au spectacle qu'elle fournissait ; à l'introduction d'un arlequin, qui de tems en tems faisait rire. Qu'on juge donc

Digitized by Google

de la fortune que cette pièce a dû éprouver en reparaissant sur la scène après plus de soixante et dix ans, sans arlequin et sans magie ! On n'y a plus vu qu'un mélodrame sans ballets, sans musique, sans niais, sans spectacle; et il est difficile d'imaginer quelque chose de pis. Nous nous croyons d'autant plus légitimement dispensés d'en donner l'analyse, qu'elle est imprimée depuis long-tems.

C'est par une autre raison que nous passerons aussi légérement sur l'analyse de *la Fête-Impromptu*, divertissement en un acte, donné à ce théâtre, le 14 de ce mois, veille de la fête de S. M. l'Empereur. L'intrigue d'un divertissement en est la partie la moins essentielle; elle est toujours assez forte et assez neuve lorsqu'elle amène des tableaux naïfs et gracieux, des couplets spirituels et agréables; on trouve de tout cela dans la pièce de M. Rougemont, dont le succès était d'ailleurs assuré par le choix du sujet et le mérite de la circonstance. On a vivement applaudi tout ce qui avait trait à la fête du jour, et particuliérement les couplets qui terminent la pièce. Nos lecteurs seront sûrement bien aises que nous leur fassions part de ces deux-ci :

Air : *Des Compagnons de voyage.*

La Gloire traça les sentiers
Que suivit ce puissant monarque;
Minerve conduisit sa barque,
Et Mars la couvrit de lauriers.
Thémis lui prêta son langage,
La Bienfaisance sa bonté;
Des arts le brillant assemblage
Partout indiqua son passage,
Et partout l'Immortalité
Fut sa compagne de voyage.

Air : *Jeune fille, jeune garçon.*

O ciel ! quel prodige nouveau !
L'avenir à moi se découvre,
Mes regards pénètrent le Louvre,
Je vois près du trône un berceau :
A la douce espérance,
Livre-toi, peuple heureux,
Et l'Hymen et les Dieux
Ont exaucé les vœux
De la France.

Digitized by Google

Théâtre du Vaudeville. — Piron chez Procope, vaudeville en un acte.

Ce vaudeville ressemble à beaucoup d'autres. L'action a lieu le jour de la première représentation de la *Métromanie*. Piron en vient attendre le succès au café Procope, où, pour passer le tems, il s'amuse à mystifier un sot et à arranger un mariage. On n'a pas manqué non plus de le mettre aux prises avec son ennemi l'abbé Desfontaines, et de rassembler ensuite auprès de lui ses amis Galet et Collé ; tout se passe, en un mot, selon les règles connues du vaudeville historique. Le succès de celui-ci a été très-brillant. Si l'intrigue en est usée, les détails sont moins communs ; le dialogue est franc, naturel, exempt d'affectation ; les couplets ont de la gaieté et rappellent l'ancien vaudeville, par le choix des airs et des refrains. L'ouvrage, d'ailleurs, a été vivement soutenu par une grande partie des spectateurs qui laissaient rarement passer sans applaudissemens un couplet ou une repartie. Cette extrême bienveillance a paru d'abord un peu singulière, mais on a cessé de s'en étonner, lorsqu'après la chute de la toile, les auteurs ont été nommés. Ce sont M. Théodore Pélicier, *âgé de quatorze ans*, fils de Mme Pélicier, actrice du théâtre Français, et Melle Minette, *actrice du Vaudeville*.

Le Petit Pêcheur, vaudeville en un acte.

Il y a dans ce vaudeville de quoi faire un mélodrame assez bien conditionné. Le Petit Pêcheur qui en est le héros, n'a ni père ni mère : il doit tout à un vieux marin qui depuis a perdu toute sa fortune et l'un de ses bras, et qu'il nourrit du produit de sa pêche. Il est amoureux et son rival est un niais. Il fait sa fortune et la perd dans l'espace de quelques scènes. Il y a de plus dans la pièce une tempête, un naufrage, une descente et un combat. On voit qu'avec une reconnaissance ou deux, ce Petit Pêcheur vaudrait presque *Hariadan Barberousse*. Malgré tout cela, il a réussi, grâce à un tableau assez agréable, à quelques couplets assez gais et à la manière dont le niais rival du Petit Pêcheur, est mystifié par une gentille Cauchoise. L'auteur est M. Dumersan.

Théâtre des Variétés. — La Double Fête, vaudeville en un acte de M. Ourry, jouée à ce théâtre le même jour que la *Fête-Impromptu* à l'Odéon, nous fournit aussi les mêmes remarques. L'intrigue n'est qu'un canevas très-léger, brodé de couplets analogues à la circonstance qui

Digitized by Google

des témoignages irrécusables et des preuves multipliées. Il trouve dans les ouvrages des artistes grecs des prodiges de science anatomique.

Ces artistes se servaient de *canons* ou mesures pour déterminer rigoureusement les proportions de leurs statues : mais leur objet fut toujours d'embellir, de perfectionner le modèle, et jamais de le suppléer, comme le prétendent quelques-uns, tandis que d'autres soutiennent, au contraire, que les Grecs ne fesaient usage d'aucune mesure, et n'étaient guidés dans le modelage que par la justesse de l'œil et l'inspiration du sentiment.

L'exactitude et la beauté du squelette sont de la plus haute importance. On a lieu de croire que les Grecs le modelaient en dessous.

Les arts du dessin ont trois objets, la vérité de l'imitation, la beauté des formes, l'expression des mœurs et des passions.

La vérité de l'imitation fut, comme on l'a dit plus haut, le premier de ces objets auxquels les Grecs s'attachèrent : mais comme cette vérité ne suffisait point pour remplir l'idée qu'on s'était faite de l'art, il fallut y joindre le choix des formes qui constituent la beauté.

Avant de chercher quels furent sur ce choix les principes des statuaires anciens, l'auteur, pour mieux fixer les idées, donne des définitions de plusieurs mots employés par les artistes, et dont le sens n'est pas toujours clairement déterminé ; tels que ceux de sentiment, de génie, de style, de beau idéal. On ne peut, en général, que souscrire à la justesse de ces définitions, quoiqu'elles soient rarement très-précises. Un enthousiasme qui ne sait pas toujours se régler, me semble emporter quelquefois M. Emeric David bien au-delà du but. Il prodigue trop aisément, peut-être, les mots de talent sublime et de génie, non pas créateur, mais imitateur ; car, selon lui, *dans les arts, soit qu'il compose, soit qu'il exécute, le génie ne fait toujours qu'imiter*. Or, M. Emeric David parle ici de l'art de la poésie, comme de l'art statuaire, et le grand nom de Corneille vient se placer sous sa plume, à côté du nom de Molière, sinon plus grand, ce qui serait difficile, plus étonnant peut-être, plus

Digitized by Google

réellement *inimitable*. Ces noms-là pourraient bien me fournir des armes pour combattre la définition de l'auteur ; du moins, pourrais-je prouver qu'il y a des explications à donner, des modifications à faire, et que nous n'avons pas tout-à-fait tort d'appeler Molière et Corneille des *génies créateurs*. Mais au lieu d'entrer dans ces discussions, je préfère transcrire une partie de cette définition du génie, non qu'elle me semble éclaircir assez la vraie signification d'un mot qui fait l'objet de tant de controverses, mais parce que ce fragment me paraît écrit avec chaleur, et que, de plus, il a le mérite de renfermer une belle description de l'un des chefs-d'œuvre les plus célèbres de la statuaire antique, l'Apollon du Belvéder.

« Le génie dans l'art statuaire en particulier, choisit de nobles sujets, agrandit, élève tout ceux qu'il traite ; il distingue dans une action le moment, la pensée, les mouvemens de l'ame, les plus capables de produire de grands effets ; il exprime beaucoup avec peu de figures ; il apprécie toutes les convenances ; il allie la richesse à la simplicité, l'énergie de l'expression avec la beauté des formes. Ce n'est pas tout : le génie saisit avec la plus exacte justesse la forme des corps telle qu'elle est ; il sent vivement tous les contours, tous les reliefs, toutes les demi-teintes, et reporte le tout sur son ouvrage avec autant de justesse qu'il l'a saisi. Il peut choisir avec sûreté, parce qu'il voit tout ; il voit tout, parce qu'un amour toujours renaissant attache ses yeux sur son modèle. Sa passion va redoublant depuis le commencement de l'ouvrage jusqu'au poli.....

» Représentons-nous l'ame, le feu du poëte sublime qui a modelé l'Apollon. Élévation de pensée égale à la hauteur de son sujet ; chaleur la plus soutenue, la plus active qui puisse embrâser un artiste ; amour passionné du beau qui cherchait la perfection sans cesse, et qui dirigeait dans chaque mouvement une main obéissante et réfléchie ; goût épuré qui, parmi des formes parfaites, savait choisir les plus convenables au dieu toujours jeune, toujours radieux, dont l'artiste formait l'image : telles étaient les facultés, les lumières de cet homme

Digitized by Google

divin. Nous n'avons rien à lui pardonner, parce que sa propre critique ne lui pardonnait rien. Il s'est montré égal à lui-même dans les détails élégans et dans le noble ensemble de sa statue. D'après des modèles humains, il ne pouvait représenter qu'un homme; mais cet homme est si beau qu'il paraît une divinité. Par un effet de sa pose majestueuse, et par l'opposition de son léger manteau, le dieu est resplendissant de lumière. Il est nu, et n'inspire que le respect : il marche sur la terre, et semble pouvoir la quitter. On voit à son mouvement ce qu'il vient de faire; on reconnaît la pensée qui roule encore dans son esprit. L'ignorant qui le regarde s'émeut et se passionne.... L'homme savant dans les arts, chaque fois qu'il le considère, reconnaît avec étonnement qu'il n'en avait pas encore senti toute la perfection; plus il a de connaissances, plus il y découvre de vérité, de finesse, de grandeur, de beautés toujours nouvelles. Prodigieux effet et de la sublimité de la pensée et de la fidélité de l'imitation! Dans l'art statuaire, voilà le génie.»

Après ces définitions plus ou moins nécessaires pour bien s'entendre sur ce qui suit, M. Emeric David donne six règles qu'il pense avoir été suivies par les statuaires grecs, et dont il croit reconnaître l'observation dans les chefs-d'œuvre antiques. Ces six règles, les voici :

Première règle. Déterminer nettement les divisions principales du corps, en établissant de grandes masses et des plans variés.

Seconde règle. Augmenter l'étendue réelle des parties principales, en donnant à leurs profils, dans tous les sens, autant de développement que l'imitation de la nature peut le permettre.

Troisième règle. Donner à ces parties le plus d'étendue apparente qu'il est possible, en faisant suffisamment sentir la manière dont les muscles se croisent dans l'homme vivant, au point où ces mêmes parties se réunissent.

Quatrième règle. Faire valoir les parties principales par les proportions et le caractère des parties secondaires. Rejeter les détails qui ne contribueraient pas à produire cet effet.

Digitized by Google

Cinquième règle. Indiquer sans dureté la sommité des os partout où la nature les laisse reconnaître.

Sixième règle. Imiter la nature dans l'état où elle est le plus près de la régularité, sans toutefois la rendre entièrement régulière.

L'auteur observe qu'à ces six règles on pourrait encore ajouter celle-ci : — « Accorder de telle sorte les acces- » soires avec le nu que tous contribuent à donner de la » grandeur au nu, et à l'ensemble de la figure. » Mais il ajoute, avec raison, que tout ce qu'il y aurait à dire pour l'explication de ce nouveau principe, doit trouver place dans le développement des six règles précédentes.

Il les développe, en effet, d'une manière très-féconde dans des espèces de dissertations qui me paraissent prouver, non-seulement du goût, de la justesse d'esprit, et ce sentiment du beau dans les arts sans lequel on ne peut jamais parvenir à les apprécier, mais encore une érudition peu commune, des connaissances anatomiques, et sur-tout une méditation fructueuse des chefs-d'œuvre de l'antiquité, dont quelques-uns y sont analysés et décrits avec autant d'intérêt que de science. L'auteur ne se borne point à faire sentir les beautés qui les caractérisent; il développe avec sagacité les principes qui les ont fait naître; il détermine avec goût le degré d'admiration qu'ils méritent.

S'il est aussi curieux qu'utile de rechercher quels furent les moyens dont les Grecs firent usage pour s'élever constamment à la suprême beauté des formes, il n'est pas moins intéressant d'étudier leurs principes sur l'expression des mœurs et des passions. M. Emeric David donne pour maxime fondamentale *que, dans le choix et dans l'expression des passions, le statuaire, sans nuire à la vérité de celle qu'il veut exprimer, doit se tenir le plus près du repos qu'il est possible.* C'est ainsi qu'en ont usé les grands sculpteurs de la Grèce. Ils y furent déterminés, selon notre auteur, par plusieurs motifs, tels que le désir de produire une imitation fidèle, la crainte de nuire à la perfection et à l'agrément des formes, enfin l'envie de représenter leurs héros comme supérieurs à la douleur et à la mort.

Digitized by Google

en ont assuré le succès. Voici un de ceux qui ont été applaudis avec le plus d'enthousiasme.

Oui, sans doute, ce chef suprême,
Méditant de nobles travaux,
Au sein de ses triomphes même
Formait des vœux pour le repos.
Avec ardeur il fit la guerre
Pour la bannir du monde entier,
Et sa main, en frappant la terre,
A fait éclore l'olivier.

UNIVERSITÉ IMPÉRIALE.

La distribution des prix aux élèves des quatre Lycées de Paris s'est faite le 16 août, dans la salle des séances publiques de l'Institut, sous la présidence de S. Exc. le grand-maître de l'Université impériale.

L'Institut et des membres des principaux corps de l'Etat ont assisté à cette cérémonie.

Les proviseurs, censeurs et professeurs des Lycées, accompagnés de leurs élèves, les doyens et professeurs des cinq Facultés étaient réunis à onze heures. A midi, S. Exc. le grand-maître est entré précédé des inspecteurs de l'Académie de Paris, des inspecteurs-généraux, des conseillers ordinaires et titulaires, de M. le trésorier et de M. le chancelier.

M. Gueroult jeune, professeur de rhétorique au Lycée Napoléon, a prononcé un discours en latin.

Après ce discours, M. le grand-maître a fait donner lecture de la délibération de l'Université qui assigne un prix au professeur de belles-lettres qui, dans un discours latin, aura le plus dignement célébré l'époque heureuse du mariage de LL. MM., et a proclamé le nom de M. Luce de Lancival, dont le discours a été jugé digne du prix.

M. le grand-maître a ensuite parlé à-peu-près en ces termes :

« L'Université impériale, en proposant le prix extraordinaire que nous allons donner, s'est décidée par deux motifs importans.

» Elle a voulu d'abord qu'au milieu de la génération naissante qui peuple les Ecoles de l'Empire, on célébrât solennellement l'alliance auguste sur qui se fonde le repos

Digitized by Google

des générations futures. On est sûr d'ouvrir le cœur des enfans à toutes les impressions de la gloire en parlant d'un souverain qui tant de fois épuisa l'admiration et la renouvela tant de fois.

» L'Université a voulu encore dans cette grande circonstance rétablir l'usage de la langue latine, usage consacré par les plus antiques et les plus respectables traditions. C'est quand nos lois et nos armes s'étendent si loin, qu'il sied peut-être aux Français de parler la langue du peuple-roi.

» Grace aux heureux effets de ce concours entre tous les professeurs de belles-lettres dans les divers Lycées, nous avons l'assurance que l'étude des lettres latines n'a point dégénéré. Nous pouvons rendre une plus exacte justice à l'élite des professeurs. Tous ont paru dignes de leurs nobles fonctions. Plusieurs ont fait preuve d'un vrai talent. Le vainqueur, retenu par une maladie funeste, ne pourra malheureusement assister à son propre triomphe. Que la faveur publique le dédommage ! qu'il apprenne, sur son lit de douleur, tout l'intérêt qu'il inspire ! Embellissons du moins, autant qu'il est en nous, cette palme glorieuse que nos mains ne peuvent placer sur sa tête.

» Ce n'est point assez de rendre un juste hommage aux professeurs. Jeunes élèves, je dois vous parler de vous-mêmes. Ce devoir est aujourd'hui bien facile et bien doux; car je n'ai que des félicitations et des éloges à vous adresser. Vos progrès ont été marqués dans le concours de cette année. Vos juges s'en sont réjouis, et j'ai partagé leur joie. Je n'ai point cherché, pour vous le dire, d'autre langue que celle de vos mères. Si elles sont ici présentes, leur cœur jouira plus tôt du témoignage honorable que j'aime à vous rendre. Croissez ainsi, jeunes élèves, d'année en année, croissez en instruction, comme en vertus, avec les grandeurs de cet Empire ! Que les couronnes décernées en ce jour à votre jeunesse, soient pour vous le présage de ces couronnes plus éclatantes, objet de tant d'efforts et de tant d'émulation, que tous les talens viennent se disputer aux pieds du trône, sous les regards du premier juge et du suprême dispensateur de la gloire. »

Les élèves qui ont remporté les prix ont été successivement appelés.

L'élève qui a remporté le prix de discours latin est le jeune Victor Cousin, élève du Lycée Charlemagne.

S. Exc. le grand-maître a donné le soir un grand repas,

Digitized by Google

où il a réuni les élèves couronnés, les professeurs des Lycées et les principaux fonctionnaires de l'Université.

Les regrets si noblement exprimés par M. le grand-maître, n'étaient que trop fondés; quelques heures après celle où M. Luce de Lancival en était l'objet, il a succombé à une longue et douleureuse maladie.

Le 18 de ce mois, les honneurs funèbres lui ont été rendus. Un grand nombre de professeurs et d'élèves, plusieurs membres de l'Institut, plusieurs conseillers de l'Université ont suivi le convoi. M. Deguerle, censeur des études du Lycée Impérial, et M. Charles Lacretelle, professeur d'histoire à la faculté des lettres, ont exprimé avec autant de noblesse que de simplicité les regrets qu'inspire cette perte.

Après eux, M. Roger, conseiller ordinaire de l'Université, membre du Corps-Législatif et de la Légion d'honneur, a pris la parole et a dit :

« Quand, le 7 juin dernier, le Lycée Impérial vit accourir dans son enceinte les maîtres et les élèves de l'ancienne et de la nouvelle Université, pour y entendre M. Luce de Lancival prononcer, sur le mariage de nos augustes souverains un discours digne d'un si noble sujet; quand, charmés tantôt par la grâce, l'esprit délicat et vif, l'imagination riante et fraîche de l'orateur, transportés tantôt par les mouvemens rapides, par les pensées élevées répandues dans son discours, nous lui souhaitions, nous lui présagions tous la victoire sur ses doctes concurrens; qui l'eût dit, Messieurs, à le voir si rempli de chaleur et de vie, que deux mois après, nous viendrions pleurer sur sa tombe?

» Ah! combien sa perte qui, dans tous les tems, eût été si cruelle pour ses parens, pour ses amis, pour ses élèves, que dans son cœur il n'a jamais séparés de ses amis, devient plus douloureuse encore par les circonstances qui l'accompagnent! Il expire au moment où sa réputation littéraire s'accroît par de brillans succès; où la libéralité, bien plus, où le suffrage du monarque encourage si puissamment la muse qui nous retrace le vaillant Hector; au moment où les élèves de l'école normale se réjouissent de pouvoir entendre M. Luce leur développer tous les trésors de la poésie latine! Il expire au moment où le grand-maître de l'Université impériale vient de le proclamer vainqueur de ses rivaux! Ah! du moins ses amis lui ont porté sur son lit de douleur cette couronne qu'il n'a pu venir recevoir lui-même: ils lui ont redit les applaudissemens, les regrets unanimes

Digitized by Google

désolée nombreuse assemblée qui le cherchait en vain des yeux : ils lui ont répété sur-tout ces paroles touchantes où le grand-maître de l'Université a si bien exprimé toute l'étendue de son estime et de son affection particulière. Prix flatteur, digne de l'ambition de tous les membres de l'Université ! récompense honorable, qui a comblé de joie et de reconnaissance notre ami mourant ! *Ah !* s'écria-t-il en apprenant ces nobles témoignages d'intérêt, *pour que le grand-maître fasse tant pour moi, qu'ai-je donc fait pour lui ?*

» Qu'a-t-il fait ? Il n'était permis qu'à M. Luce de l'oublier. Vingt-quatre ans de professorat, la saine doctrine conservée et propagée, des milliers d'élèves instruits par ses soins, le Lycée Impérial illustré par ses talens, les autres Lycées électrisés par ses succès, sont-ce là des services qu'un grand-maître, tel que le nôtre, ait pu méconnaître ? Que dis-je ! S'il ne les a pas récompensés d'une manière plus éclatante encore, c'est que la modestie, c'est que les goûts de M. Luce s'y sont refusés. *Laissez-moi dans l'enseignement* (lui a-t-il dit souvent) ; *c'est là que j'ai placé ma gloire ou plutôt mon bonheur.*

» On ne poussa jamais en effet plus loin l'amour de son état. Ni les attraits de la scène dramatique où sa voix s'est fait entendre au cœur des héros, ni les plaisirs de la société où brillaient les graces de son esprit et la gaieté naïve et franche de son caractère, ni l'espoir d'un repos honorable que sa santé devait lui faire désirer, rien ne put jamais distraire M. Luce du soin d'instruire ses élèves et de leur inspirer, je ne dis pas seulement le goût, mais l'enthousiasme des bonnes études.

» Mais si les lettres, si l'enseignement doivent déplorer sa perte, quelle ne doit pas être la douleur de sa famille et de ses amis ! De sa famille ! Il fut si bon fils, il fut si tendre frère ! De ses amis ! Les larmes que je vois répandre, n'attestent-elles pas mieux que tout ce que je pourrais dire combien son amitié était désirable, combien elle était recherchée ? Sans intrigue, sans envie, sans ambition, d'un commerce facile et sûr, enjoué, mais sensible, libéral jusqu'à la profusion, jouissant vivement de ses succès, aidant à ceux de ses rivaux, ivre de ceux de ses amis ; tel fut celui que nous venons de perdre à l'âge de 46 ans.

» Et tant de qualités, tant de talens recommandables, tant de si doux triomphes n'ont pu arrêter, n'ont pu suspendre

pendre le coup fatal qui nous l'a ravi ! Ah ! pleurons et répétons douloureusement avec un poëte cher à M. Luce :

Vive pius, moriere pius ; cole sacra, colentem
Mors tamen à sacris in sua busta trahet !
Carminibus confide bonis ; jacet ecce Tibullus !

» M. Luce vivra du moins dans le cœur de ceux qui l'ont connu ; il vivra dans le souvenir des amis des lettres ; il vivra sur-tout long-tems dans la mémoire de la jeunesse studieuse. Puissent nos regrets et nos pleurs arriver jusqu'à lui ! Puisse, au repos éternel dont il va jouir, se mêler la satisfaction de voir prospérer cette Université qui lui était si chère, ce Lycée Impérial où il fut élevé, ces élèves dont l'instruction faisait ses délices, et dont le bonheur fut le plus constant comme le plus ardent de ses vœux ! »

Digitized by Google

POLITIQUE.

Londres, le 13 août. (Extrait des papiers anglais.)

On reproche à lord Wellington d'avoir entendu de son camp les cris des habitans de Ciudad-Rodrigo, mais de s'être bouché les oreilles ; nous dirons seulement que si sa seigneurie a, comme il est dit dans le *Moniteur*, imité dans cette occasion la conduite du général Moore, qui refusa de marcher sur Madrid, il a agi très-sagement, et a mis par là en défaut la ruse de ses ennemis ; car il n'y a plus de doute aujourd'hui que tous les efforts qu'on a employés pour attirer le général Moore auprès de Madrid, ne fussent les résultats des complots d'un traître qui conspirait, de concert avec les ennemis de sa patrie, la ruine de l'armée anglaise qui était venue à son secours. Mais il y a un défaut de ressemblance dans les deux cas ; d'abord en ce que le général Moore n'était pas, comme il est dit dans le *Moniteur*, à la vue de Ma-

Digitized by Google

drid ou à la portée d'entendre ce qui s'y faisait, lorsque cette ville s'est rendue, mais à plusieurs journées de marche; secondement, que Madrid ne s'est pas défendue comme Ciudad-Rodrigo; enfin, que quand même Massena eût eu le dessein d'attirer le commandant anglais à un engagement, qu'il était de la prudence de celui-ci de refuser, nous n'avons pas ouï-dire encore, qu'on eût employé la trahison pour y parvenir. Si le brave *Hérasti* (1), à l'imitation

(1) Cet officier irlandais que le gouvernement le plus superstitieux, on peut même dire le seul intolérant qui existe aujourd'hui en Europe, a obligé à servir autrefois contre vous, parce que vous qui vous dites une nation si libérale et si sage, vous prétendez que plusieurs millions de vos compatriotes doivent penser comme vous, et abjurer la religion de leurs pères, sous peine d'être exclus des charges publiques et des grades militaires; ce brave Hérasti ne cesse de montrer des lettres du lord Wellington qui l'engageaient à prolonger sa défense et lui promettaient qu'il serait secouru. Il se plaint beaucoup de vous. Mais les Espagnols de Ciudad-Rodrigo ne sont pas les seuls qui se plaignent de vous; voici le langage de ceux de Cadix: « *Les Anglais*, disent-ils, *ont fait là comme ils ont toujours fait. Ils ont laissé prendre Ciudad-Rodrigo, comme ils avaient laissé prendre Madrid et Séville! à l'aspect du danger, ils s'en vont! quand*

ils est question de nous secourir et d'épargner du sang, ils s'en vont! Ils ne sont ici que pour susciter guerre et désordre parmi nous! que pour nous encourager à répandre notre sang, mais non pour répandre le leur! »

Le général *Morla* n'est pas un traître. Si le général *Moore* se fut trouvé, ou avec Blacke, à Espinosa, ou avec l'armée d'Estramadure, à Burgos, ou avec celle de Castaños, à Tudela; si quinze jours après l'ouverture de la campagne où ces armées espagnoles furent battues en première ligne, *Moore*, au lieu de rester à Salamanque, se fût porté à Somo-Sierra et dans cette position eût rallié les troupes espagnoles, il aurait fini par succomber sans doute, parce que les Anglais ne sont pas faits pour résister aux Français sur terre, mais du moins il se serait montré franc et loyal dans le jeu qu'il avait à soutenir. Au lieu de cela, il a laissé battre les Espagnols en première ligne, il a laissé prendre Madrid, et enfin il a fini par s'embarquer honteusement au plus fort de la lutte, et lorsqu'il existait encore une armée espagnole. Pourquoi d'ailleurs se retirer sur la Corogne et non pas sur Lisbonne? C'est que les Anglais virent bien que la guerre d'Espagne était finie; et effectivement elle eût été finie alors, si la guerre d'Autriche n'eût pas appelé ailleurs la sollicitude du chef du Gouvernement français. Ce n'est donc pas les Anglais et le petit nombre de chefs espagnols auxquels ils ont distribué de l'or pour entretenir le brigandage en Espagne, qui ont empêché la guerre, d'être terminée avant le printems de 1809; c'est la diversion du continent et sans doute qu'une diversion de 5 à 600,000 hommes, était bien quelque chose dans la balance des affaires.

Digitized by Google

de *Morla* fût convenu avec l'ennemi de presser lord Wellington de s'approcher pour secourir la ville, pendant qu'il aurait été secrètement stipulé de la rendre, et qu'on fût ensuite tombé sur notre armée (2),

(2) Comment tomber sur votre armée? Que parlez-vous de pièges et d'embuches? Cette armée conquérante qui doit faire de si grandes choses, vous dites que vous avez craint qu'on ne l'attirât sur Ciudad-Rodrigo pour tomber sur elle! Si vous ne pouviez pas secourir Ciudad-Rodrigo, pourquoi y laissiez-vous donc 7000 malheureux Espagnols? Si vous ne pouviez pas attaquer l'armée française au moment où elle était en butte aux fatigues et aux détails d'un siége, comment espériez-vous soutenir son attaque quand la place prise et ses moyens réunis, cette armée viendrait au-devant de vous? Quoi! vous n'avez que 24,000 hommes? Après tant de proclamations, tant d'espérances, tant de cris, nous supposions que vous aviez mis sur pied au moins 60,000 hommes. La défense de Lisbonne valait bien cet effort. Vous dites que vous n'êtes que 24,000 contre 70,000 Français; mais n'avez-vous pas cette armée portugaise si redoutable, commandée par vos officiers anglais et que vous nous présentez comme forte de 30,000 hommes? n'avez-vous pas aussi l'armée de la Romana qui, à vous entendre, est aussi formidable? N'aviez-vous pas en arrière cette nombreuse milice portugaise, que vous nous dites si fortement animée? S'il est vrai que vous n'ayez que 24,000 hommes, pourquoi n'avez-vous que ce nombre? La fièvre de Walchéren doit être guérie.

Digitized by Google

les deux cas de *Ciudad-Rodrigo* et de Madrid auraient été semblables, au moins à cet égard; mais dans l'état où sont les choses à présent, ils sont différens sous tous les rapports. On n'a jamais dit que 24,000 Anglais dussent nécessairement battre 70,000 Français, ou qu'un soldat anglais valût quatre grenadiers français; mais nous pouvons dire, conformément à l'opinion du général *Stuart*, quoiqu'en d'autres termes, qu'une armée anglaise bien commandée n'a aucune raison de craindre de se mesurer

Beaucoup de vos soldats sont morts; mais ce qui reste doit être maintenant en état de faire la guerre. Pourquoi ne les envoyez-vous pas au secours de vos chers alliés? Croyez-vous qu'il y ait une occasion où ils puissent avoir plus besoin d'auxiliaires? Et tous les efforts de cet Empire britannique qui veut passer pour si colossal, qui est si ambitieux, se réduisent-ils donc à faire marcher 24,000 hommes dans un intérêt qui lui est si cher? C'est à-peu-près là ce que fournit le Wurtemberg dans une lutte générale, pour le secours de ses alliés. Enfin, ou vous pouvez fournir plus de 24,000 hommes, et pourquoi n'en fournissez-vous pas davantage? ou vous ne le pouvez pas; et pourquoi donc, dans une lutte que vous ne pouvez pas soutenir, faire répandre tant de sang, et prendre pour victime de votre ambition une population toute entière?

Digitized by Google

avec une armée française d'un tiers plus nombreuse (3), car nous avons battu et mis en fuite les meilleures troupes de Buonaparte, dans cette proportion, partout où nous les avons rencontrées, et à différentes reprises, en Egypte, en Italie et à la Corogne.

(3) Voilà une assertion qui fera lever les épaules à toute l'Europe! Demandez à l'armée autrichienne qui a combattu, combinée avec l'armée anglaise sous Dunkerque; demandez aux officiers russes, qui, pour leur malheur, ont combattu avec les Anglais dans la fameuse descente du Helder en Hollande; demandez-leur s'ils croient que les Anglais inférieurs en nombre aux Français puissent les battre. Ces officiers rient de pitié quand on leur parle des troupes anglaises, et même en général ils leur refusent le titre d'armée. Certes! si nous étions encore au tems du combat des *Trente*, nous ne craindrions pas de proposer une lutte de 40,000 Anglais contre 25,000 Français.

Mais où donc avez-vous mis en fuite les troupes françaises? En Egypte, dites-vous, en Italie et à la Corogne?

Dans les combats d'Egypte, le général Lanusse, seulement avec six bataillons, enfonça vos 16,000 hommes; vous étiez toujours trois contre un. Mais ne dirait-on pas que les Anglais ont reconquis l'Egypte? Le grand-visir, 70,000 Ottomans, leur escadre sur les côtes, leurs intelligences dans le pays, tout cela réuni contre 25,000 Français, faisait à-peu-près 100,000 hommes contre 25,000; et cependant si Kleber ou Desaix eussent été en Egypte à la tête des Français, le grand-visir eût été battu, votre armée eût été jetée dans le lac d'Aboukir, comme cela était arrivé un an auparavant; et ni Turcs, ni Anglais, n'auraient réussi à conquérir ce pays.

Les Anglais n'étaient donc qu'auxiliaires. Quand ils étaient

Digitized by Google

devant Alexandrie, les Turcs étaient au Caire, et l'armée ottomane formait l'armée principale. Les Français ont capitulé; mais chose sans exemple, ils ont remporté leurs armes, leur artillerie, leurs bagages, leurs chevaux; vous avez été trop heureux de tout ramener en France! Et, cependant, disons-le : l'armée française était dirigée par un homme faible.

En Italie? L'Italie sera fort étonnée d'entendre dire qu'une armée française ait été mise en déroute par des Anglais. A Maida? dites-vous. Faut-il parler de ce petit combat? On le peut pourtant après les actes du parlement qui s'amuse à faire des remerciemens pour une escarmouche. Vous aviez-là 5 à 6000 hommes retranchés sous le feu de vos vaisseaux; le général français vous attaqua avec trois pièces de canon, quatre bataillons français, un bataillon suisse et un bataillon polonais. Vous étiez au moins un tiers de plus que les Français. Si ces derniers ne réussirent pas sur-le-champ à vous faire rembarquer, ce résultat fut obtenu peu de jours après; et encore à Maida, vous n'étiez qu'auxiliaires; toute la Calabre était insurgée; 20,000 paysans armés investissaient la division française, et coupaient ses communications. Mais la vanité anglaise est telle que leurs alliés, Espagnols, Turcs, Siciliens, ne sont rien quand il ne s'agit que de se vanter; ils sont tout quand il s'agit de s'exposer. Ainsi à Maida les Anglais n'étaient encore qu'auxiliaires.

A la Corogne? et où avez-vous battu les Français à la Corogne? Comment les avez-vous battus? ils ne vous ont pas même attaqués. C'est le lendemain qu'on voulait vous attaquer. Notre avant-garde

Digitized by Google

seule, qui avait été engagée avec vous, vous avait fait du mal; vous avez gagné la nuit et vous vous êtes embarqués. Au lieu d'une avant-garde, si toute l'armée française vous avait attaqués franchement, vous étiez perdus.

Où donc avez-vous battu les Français? à Talaveyra? mais d'abord vous y étiez 25,000 Anglais, et vous n'y étiez pas seuls; vous n'étiez encore qu'auxiliaires. Vous aviez avec vous 40,000 Espagnols; vous étiez donc de ce côté près de 70,000, et les Français n'avaient pas plus de 26,000 hommes. Vous aviez un autre corps espagnol qui s'avançait par la Manche; ainsi vous étiez plus de 80,000 hommes manœuvrant sur l'armée française. Ceci est au su de tout le monde; mais la vérité est indignement travestie dans les gazettes anglaises, où toutes les plus grandes absurdités trouvent place; même dans un acte du parlement, vous les entendrez dire qu'ils ont battu les Français! Et s'ils ont battu les Français, pourquoi n'ont-ils donc pas marché en avant sur Madrid, sur cette ville qu'ils nous présentent comme si mécontente et si prête à se soulever?

— Les relations authentiques sur la campagne des Russes contre les Turcs, publiées dans le Nord, vont jusqu'au commencement de juillet: après le passage du Danube et la prise de Silistria par le comte de Langeron, le général en chef s'est avancé sur Schiumla et a fait cerner Ruischuik. La communication s'est établie entre les différens corps, pour arriver sous les murs de la place, au prix de plusieurs combats, où les Russes ont fait un nombre considérable de prisonniers. Ainsi, trois semaines après le passage du fleuve, toutes les positions propres à environner le visir étaient occupées par différens détachemens russes.

Le 11 juin, le général Kamenski a attaqué avec son armée celle du grand visir placée sur les hauteurs, en avant de Schiumla. La résistance a été opiniâtre, mais l'en-

Digitized by Google

nemi battu a été obligé de se retirer dans la forteresse. Depuis ce moment, les sorties des Turcs ont été fréquentes, et dirigées avec autant d'opiniâtreté que de courage; elles ont été constamment repoussées avec une perte considérable : dans ces diverses sorties, l'armée russe a perdu environ mille hommes; elle regrette sur-tout la perte du général Papandopoulo, officier de distinction, emporté par un boulet de canon.

Le 16 juin, un corps russe s'est porté sur Warna et les côtes de la mer Noire; la garnison fit une sortie vigoureuse, mais elle a été si vivement repoussée, que la place tirant sur les Russes et sur les Turcs fugitifs, a fait même de ces derniers un carnage horrible. Après ces deux mouvemens combinés le général Kamenski s'est emparé du chemin qui conduit de Schiumla à Constantinople : l'ennemi se trouve enveloppé; et les mouvemens simultanés que le général en chef a fait faire aux différens corps de son armée, prouvent toute la sagesse de ses dispositions, secondées d'ailleurs par ceux que font les troupes russes jointes aux Serviens, qui se sont emparés de Persa-Palanka.

Le général en chef Kamenski a rendu compte à S. M. impériale de la conduite de ses troupes victorieuses, de l'esprit qui les anime, de l'intrépidité qu'elles ont montrée dans cette campagne. S. M. a bien voulu récompenser suivant leur mérite les divers services mentionnés par le général en chef.

Voici actuellement les nouvelles reçues de Constantinople en date du 10 juillet; elles s'accordent avec les résultats importans que nous venons d'analyser d'après les relations russes.

« Le Grand-Seigneur a fait connaître au peuple sa résolution d'aller lui-même à l'armée, par un hatti-schérif ou rescript impérial, qui a été lu publiquement dans toutes les mosquées et dans les tribunaux de justice, et envoyé par des courriers dans toutes les provinces. S. H. y déclare que d'après les progrès des Russes sur la rive droite du Danube, la religion et l'état sont en danger et appellent à leur défense tout musulman en état de porter les armes. On doit arborer incessamment, à l'entrée du sérail, quatre queues de cheval, en signe du départ du Grand-Seigneur. S. H. se rendra, dit-on, d'abord, le 20, au château impérial qu'on a préparé pour la recevoir, dans la plaine de Daud-Pacha, et se mettra de-là en marche pour l'armée, dès que le camp qu'on doit former près d'Andrinople sera assemblé. Sa garde est composée de 12,000 bostangis.

Digitized by Google

» Le défaut de numéraire est un grand obstacle à l'exécution des mesures et des préparatifs ordonnés pour la défense générale. Les moyens qu'on prend pour s'en procurer, sont le sacrifice volontaire de l'argenterie dont on peut se passer, sacrifice dont le muphti et le Grand-Seigneur lui-même ont déjà donné l'exemple; la levée d'une contribution militaire extraordinaire de 3 millions de piastres sur les sujets Grecs, Arméniens et Israélites de l'Empire; enfin, l'émission d'une monnaie d'argent de mince aloi.

» L'ambassadeur anglais, M. Adair, a eu son audience solennelle de congé, et il s'embarquera de suite sur la frégate *la Salcette*, destinée à le transporter en Angleterre.

» Il n'y a eu aucun changement remarquable dans les armées. Le grand-visir maintient toujours sa forte position devant Schumla, malgré les différentes attaques que l'on a tentées contre lui. La flotte du capitan-pacha a passé le 1er de ce mois dans la mer Noire. »

Nous avons annoncé, sur la foi d'une lettre de Hambourg, qu'un convoi considérable a été pris par les Danois: les Anglais affectaient vainement d'en douter; cette prise immense vient d'être annoncée officiellement à Copenhague. Elle a eu lieu le 19 juillet, et elle est due au lieutenant chevalier Krieger.

La diète de Suède, extraordinairement convoquée à Arebro, a été ouverte par le roi avec la plus grande solennité. Voici les principaux fragmens du discours prononcé par S. M. devant les ordres de l'Etat réunis.

Honorables représentans de tous les ordres de la nation suédoise!

Lorsque je congédiai, il y a trois mois, les états après une diète qui, par l'importance de ses délibérations, formera une des époques les plus glorieuses de nos annales, j'espérais que la Suède était au terme de ses malheurs, et que des jours heureux et tranquilles seraient la récompense de vos travaux et des miens. Avec quelle promptitude a disparu cette perspective d'un avenir favorable!

L'affection que j'ai pour vous et pour notre patrie, qui est de nouveau abandonnée aux caprices des événemens, a pu seule adoucir le coup par lequel la Providence a voulu encore éprouver ma vieillesse. Je sens vivement que j'ai encore un devoir à remplir envers vous et ce royaume, celui de vivre pour mes sujets; mais mon cœur souffre en le remplissant, et un même tombeau a enseveli avec mon fils l'espoir que j'avais de vous être utile.

J'espérais que la perte qui affligeait tout le monde serait un moyen efficace d'entretenir la concorde et la tranquillité intérieures, qui sont

Digitized by Google

le seul préservatif des dangers dont la patrie peut encore être menacée? Si j'ai eu le chagrin de ne pas voir mes espérances entièrement remplies à cet égard, j'ai du moins la consolation d'être assuré par des preuves certaines que le peuple estimable que je gouverne n'a pris aucune part aux désordres et au crime dont quelques-uns de mes sujets se sont rendus coupables, et par lequel des malintentionnés croyaient pouvoir exécuter de funestes projets.

C'est avec une confiance sans bornes dans vos dispositions, dignes représentans de la nation suédoise, que je vous ai rassemblés dans un moment où l'intérêt et la situation de l'Etat réclament impérieusement votre secours. Il n'y a que le calme et la concorde qui puissent encore sauver la Suède. Votre souverain attend de vous une conduite conforme à ce but important. Que la providence daigne vous rappeler sans cesse que ce n'est pas en vain que des événemens malheureux se sont passés sous vos yeux! Fasse le ciel que tous les germes de haine et d'intérêt personnel soient étouffés parmi vous, et ne paralysent point l'effet de vos délibérations; que vos cœurs au contraire s'enflamment d'une ardeur salutaire pour le bien général de l'Etat! Puissiez-vous vous montrer toujours dignes de vos ancêtres, qui n'ont jamais perdu l'espoir de sauver la patrie, et conserver précieusement l'héritage de la constance et de la fermeté qu'ils vous ont laissé, pour le transmettre à vos descendans, qui jugeront sévèrement vos actions! N'oubliez pas que des regards attentifs sont dirigés sur nos querelles intestines, que les circonstances actuelles demandent des ressources extraordinaires, et que plus les droits que vous avez à conserver sont précieux, plus vos obligations envers la patrie et moi sont étendues et sacrées.

On va maintenant vous faire lecture de mon projet par rapport aux besoins du royaume, qui, dès que la diète est ouverte, doit être régi de concert avec elle, d'après ses lois fondamentales. Je vous remettrai aussi un rescript pour la prompte nomination d'un comité secret, avec lequel je délibérerai sur le choix d'un successeur au trône.

Après le discours de Sa Majesté, tous les comités ont été nommés avec une unanimité qui prouve que la diète se dispose à agir de concert avec le roi pour concerter tout ce que le bien de l'Etat exige. Le comité secret nommé pour délibérer d'abord sur le choix d'un héritier au trône, va recevoir les communications du roi.

Le sénat italien s'étant assemblé extraordinairement le 7 août, a reçu par un message de S. A. I. le prince vice-roi, communication d'un traité conclu entre S. M. I. et R., en

Digitized by Google

sa qualité de roi d'Italie, et S. M. le roi des Deux-Siciles, et signé à Paris le 7 avril de la présente année, par M. le comte de Marescalchi, ministre des relations extérieures du royaume d'Italie, au nom de S. M. l'Empereur et Roi, et par M. le duc de Campochiaro, au nom de S. M. le roi des Deux-Siciles. Ce traité contient les articles suivans :

Art. Ier. Les sujets de chacune des deux hautes parties contractantes sont et demeurent réciproquement exempts dans les Etats de l'autre puissance, tant du droit d'aubaine que de tout autre droit équivalent, sous quelque dénomination que ce soit.

II. En conséquence, il est permis à tous les sujets d'une des deux puissances qui auront établi leur domicile dans les Etats de l'autre, ou qui n'y font qu'un séjour momentané, de disposer par testament, donation ou autrement, en faveur de qui bon leur semblera, de tous leurs biens, meubles, immeubles, de quelque nature qu'ils soient, ou en quelque lieu qu'ils soient situés.

III. Pourront également les sujets de chacune des deux puissances recueillir librement les sucessions qui leur sont ouvertes, même *ab intestat*, dans les Etats de l'autre puissance.

Nous n'avons à craindre que de nous répéter en revenant sur la position des troupes franco-napolitaines réunies à Scilla, et sur les engagemens fréquens que la marine de S. M. a avec celle des Anglais, livrée en Sicile à de perpétuelles alarmes.

Voici ce qu'on écrit de Reggio en date du 6 de ce mois.

« Les Anglais se montrent plus que jamais effrayés de nos préparatifs. Ils ont réuni entre Messine et la phare toutes les forces navales qu'ils ont dans la mer Tyrénienne. On a compté ces jours derniers jusqu'à cinq vaisseaux de ligne, dont deux de 80 canons, embossés dans le canal même. Quatre bricks de guerre et plusieurs frégates et corvettes sont continuellement à la voile en observation entre Reggio et le Pezzo. Mais tous ces grands moyens de défense ne rassurent pas les négocians anglais établis à Messine; leurs marchandises s'y donnent presque pour rien, et journellement il en sort des bâtimens chargés qui vont chercher ailleurs un abri moins exposé.

» Notre flottille a obtenu hier 5 un nouveau succès. On ne peut concevoir la timidité de la flottille ennemie, qui, avec des forces aussi considérables, se fait chaque jour repousser par nos canonnières. Depuis l'affaire du 21 juil-

Digitized by Google

let, les Anglais n'osent plus approcher de nos batteries. Ils se sont contentés d'envoyer de tems en tems quelques bombardes, qui toujours se retirent chaque fois qu'elles voient se diriger sur elles quelques-unes de nos canonnières. Ce matin, S. M. ayant ordonné la réunion des divisions Partouneaux et Lamarque, l'ennemi, qui a vu ce mouvement, a fait avancer dans le canal trois bombardes, soutenues par trente canonnières. S. M. alors a envoyé à leur rencontre la division Bausan et deux autres divisions de la droite de la ligne. Au premier coup de canon, les bombardes ont viré de bord, et ont cherché un refuge dans la ligne d'embossage derrière leurs vaisseaux. Cependant nos trois divisions s'avançaient toujours vers la côte ennemie, et dans le meilleur ordre. Arrivées à plus de moitié canal, l'ennemi a commencé sur elles un feu épouvantable. On était si près, que les boulets tombaient à plus de cent toises derrière nos canonnières. Toutes les batteries de la côte de Sicile faisaient également feu sur elles, qui ripostaient par un feu très-soutenu, et qui avaient l'avantage de ne pas perdre un coup de canon, puisque tous arrivaient sur les batteries de terre ou sur les bâtimens ennemis. Elles ont fait taire le feu de toutes les canonnières ennemies, quoique deux frégates prissent part à l'action. L'ennemi a certainement beaucoup souffert; nous avons vu plusieurs de ses canonnières fortement endommagées et ramenées à la remorque; et malgré cette grêle de boulets et de bombes, pas une de nos barques n'a été touchée.

» On sait que, depuis l'affaire du 21, les marins de l'ennemi sont totalement terrorifiés; les nôtres sont maintenant accoutumés à tout le tapage que font inutilement les Anglais. Les équipages de nos bâtimens de transport, pendant le feu, restent tranquilles à jouer dans les trous qu'ils ont pratiqués dans la terre, derrière leurs barques. Ils ont recouvert ces excavations avec des feuilles d'aloès, et s'y regardent en sûreté comme sous les meilleures casemates.

» L'état d'échec dans lequel notre flottille tient tant de forces ennemies, est vraiment inconcevable de la part des Anglais. Ils ont 25 à 30 voiles carrées, plus de 100 chaloupes canonnières ou petits bâtimens armés, et n'osent quitter l'embossage de la côte. En Sicile, le commerce est totalement suspendu. »

Le roi Jérôme continue, dans ses nouveaux domaines du Hanôvre, un voyage qui à chaque pas est marqué par

Digitized by Google

de nouveaux bienfaits de la part du monarque, par de nouveaux témoignages d'attachement et de fidélité de la part des habitans et des anciens militaires qui s'empressent à l'envi de se ranger sous les drapeaux Westphaliens.

En Hollande tout est devenu français avec empressement, avec reconnaissance, avec ce sentiment de conviction de la nécessité du changement qui vient de s'opérer. S. A. S. le duc de Plaisance a commencé l'organisation provisoire dont l'a chargé la confiance de S. M. A Amsterdam, et dans toutes les villes de la Hollande, la fête de S. M. a été célébrée par les autorités, les habitans, les troupes désormais réunies sous les mêmes aigles, avec un enthousiasme et une magnificence difficiles à décrire; ce n'est pas à Amsterdam et à La Haye seulement, mais à Harlem, Naerden, Assen, Delft, Rotterdam, Dordrecht; un même sentiment animait tous les esprits, et les Français, témoins de ces fêtes et des dispositions vraiment nationales manifestées par toutes les classes de citoyens, ne pouvaient qu'ajouter à cette expression de l'opinion publique.

Voici les dernières nouvelles d'Espagne officiellement publiées :

La tranchée est ouverte devant Almeida. L'armée anglaise demeure spectatrice de nos opérations : on dirait que lord Wellington n'a d'autre objet que de faire prendre à son armée une leçon sur la manière dont on assiége et prend la place.

Le général Reynier s'est emparé de Penamacor et de Monsanto, qui sont deux forts importans. Il les a trouvés armés de quinze pièces de canon chacun, et bien approvisionnés. Le fort de Monsanto avait sur-tout, dans le pays, la réputation d'être imprenable. Les Portugais les ont abandonnés à l'approche des troupes françaises. « A quoi bon, disent-ils, nous enfermer dans les places, lorsque les Anglais nous abandonnent ? »

En Andalousie, le général de division Gérard, jeune général d'une grande distinction, a parfaitement réussi dans l'expédition de Ronda. Les Anglais étaient accourus pour soutenir les insurgés : ils les ont aussitôt abandonnés, et se sont rembarqués honteusement.

Le chef de bataillon Gaud, du 100e régiment, commandant une colonne mobile sur les frontières de l'Estramadure, se loue beaucoup de la conduite tenue par le capitaine Leclerc, du 21e de chasseurs, les capitaines Ville-

Digitized by Google

neuve et Gelle, et une compagnie espagnole de Séville, dans les différentes rencontres que ces patrouilles ont eues avec les brigands.

PARIS.

Sa Majesté a tenu, le 22, un conseil de commerce.

— Samedi prochain, 25 du courant, jour de la fête de S. M. l'Impératrice, les ministres, les grands-officiers de l'Empire et leurs femmes, les officiers et dames de la maison de LL. MM., seront admis à présenter leurs félicitations à S. M., à Saint-Cloud. Le lendemain, il y aura grand cercle et spectacle sur le théâtre du palais. Le jardin, le parc et les cascades seront illuminés, et les eaux joueront. Le deuil sera suspendu pendant ces deux jours.

— S. A. I. Madame, mère de S. M. l'Empereur et Roi, est de retour à Paris des eaux d'Aix-la-Chapelle.

— Par décret du 24 juillet, S. M. a créé un conseil de marine, composé de quatre conseillers-d'état, un maître des requêtes ou auditeur faisant les fonctions de secrétaire-général. Ce conseil se réunira toutes les fois que le ministre le consultera sur les affaires de son département. Les procès-verbaux seront transmis au ministre secrétaire-d'état, pour être mis sous les yeux de S. M. Les conseillers-d'état appelés à ce conseil, sont MM. comte Gantheaume, baron Malouet, comte Caffarelli et Najac.

— Par décret du 3 août, il n'y aura qu'un seul journal dans chaque département, sous la surveillance expresse du préfet. Il ne pourra en exister aucun autre, à moins qu'il ne soit exclusivement consacré aux annonces et articles intéressant le commerce, l'agriculture et l'industrie.

— En vertu d'un décret impérial du 18 août, la monnaie de cuivre et de billon continuera d'avoir cours, mais ne pourra être employée dans les paiemens, si ce n'est de gré à gré, que pour l'appoint de cinq francs. Les pièces de six sols sont admises pour 25 centimes; celles de douze, pour 50 centimes; celles de vingt-quatre, pour un franc. Le même décret laisse au porteur de ces pièces la faculté de les échanger à la Monnaie, suivant un tarif réglé par le décret.

— Un autre décret détermine l'organisation des tribunaux de première instance, leur ressort, et leur voie d'appel, le nombre des juges qui y siégent, celui des suppléans, des juges auditeurs, etc. etc.

Digitized by Google

— Le Sénat, l'Institut et le Bureau des Longitudes, ont perdu M. de Fleurieu, ancien ministre de la marine, gouverneur du Palais des Tuileries.

— S. Exc. le ministre de l'intérieur vient de donner toute la publicité possible à une instruction sur la fabrication du sucre de raisin, signée de MM. Chaptal, Vauquelin, Proust, Berthollet et Parmentier. De tels noms garantissent à-la-fois et l'importance de la découverte, et la bonté des procédés indiqués. Toutes les autorités ont reçu l'ordre de favoriser et d'encourager cette fabrication par tous les moyens qui sont en leur pouvoir.

5. cen

ANNONCES.

Description de l'Egypte, ou Recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Egypte pendant l'expédition de l'armée française, publié par les ordres de S. M. NAPOLÉON-LE-GRAND.

L'Egypte a été l'objet de plusieurs descriptions et d'un grand nombre d'ouvrages. Cependant l'on n'avait pu s'en procurer, jusqu'à ces derniers tems, une connaissance exacte et complette. Il fallait un événement extraordinaire, une circonstance aussi favorable que la présence d'une armée victorieuse, pour donner aux observateurs les moyens d'étudier l'Egypte avec le soin qu'elle mérite. Ce pays, que visitèrent les plus illustres philosophes de l'antiquité, fut la source où les Grecs puisèrent les principes des lois, des arts et des sciences. Mais sous les Grecs, et même sous les Romains, il n'était pas encore permis à des étrangers de pénétrer dans l'intérieur des temples. Abandonnés successivement par l'effet des révolutions politiques et religieuses, ces monumens n'en étaient pas devenus plus accessibles aux voyageurs Européens, sur-tout depuis l'établissement de la religion Mahométane.

Décrire, dessiner et mesurer les anciens édifices dont l'Egypte est pour ainsi dire couverte; observer et réunir toutes les productions naturelles; former une carte exacte et détaillée du pays, recueillir et transporter en Europe des fragmens antiques; étudier le sol, le climat et la géographie physique; enfin rassembler tous les résultats qui intéressent l'histoire de la société, celle des sciences et celle des arts : une telle entreprise exigeait le concours d'un grand nombre d'observateurs, tous animés des mêmes vues et guidés par un génie supérieur, né

Digitized by Google

pour accomplir les plus grands desseins, en triomphant de tous les obstacles.

Le Héros qui avait conçu l'idée d'associer à ses triomphes tous les talens et toutes les lumières, a voulu rassembler ces divers travaux dans un commun ouvrage, dont on s'est occupé sans relâche depuis la fin de l'expédition d'Egypte, et dont on publie aujourd'hui la première partie.

Cet ouvrage est principalement destiné à faire connaitre les faits relatifs à l'état physique de l'Egypte, et ceux qui concernent l'histoire civile, la géographie, les sciences et les arts. On y trouvera, 1° les temples, les palais, les tombeaux, tous les anciens monumens de l'Egypte, mesurés avec précision; une suite de vues pittoresques représentant les monumens dans leur état actuel; des plans topographiques de tous les sites des anciennes villes, enfin une collection de manuscrits Egyptiens, de monumens d'astronomie, de peintures qui retracent les scènes de la vie civile, de sculptures historiques et de bas-reliefs chargés d'hiéroglyphes; 2° les principaux édifices modernes, et tout ce qu'il y a d'important à savoir sur l'état actuel de l'Egypte; 3° la description de toutes les espèces d'animaux, de végétaux ou de minéraux inconnues ou imparfaitement décrites.

L'ouvrage est donc divisé en trois parties, savoir, ANTIQUITÉS, ÉTAT MODERNE, HISTOIRE NATURELLE. La conquête de l'Egypte par les Arabes est l'époque qui sépare ici l'antiquité de l'état moderne.

Les antiquités fournissent quatre cent vingt planches, distribuées en cinq volumes; l'état moderne, cent soixante-dix planches en deux volumes; l'histoire naturelle, deux cent cinquante planches en deux volumes. Le nombre total des planches est de huit cent quarante, formant neuf volumes, non compris l'atlas géographique en cinquante feuilles, qui forme une section séparée. Six cent cinquante de ces planches sont déjà gravées.

Le format ordinaire des planches est grand atlas, et la hauteur du papier est de 70 centimètres et demi, sur une largeur de 54 centimètres (26 pouces sur 20). Le format double a 108 centimètres de longueur (40 pouces), et le plus grand format en a 135 (50 pouces). Ces trois formats étant de même hauteur, n'en composent qu'un seul, quand les gravures sont ployées. Quelques autres planches ont 114 centimètres sur 81 (42 pouces sur 30). L'ouvrage renferme cent planches au-dessus du format ordinaire.

On placera en tête de l'ouvrage un frontispice gravé.

Le texte se compose, 1° d'une Préface historique et de l'explication des planches formant un dixième volume du même format que les

Digitized by Google

gravures; 2° de plusieurs volumes de descriptions d'antiquités, et de Mémoires distribués en trois parties comme les planches. Ces volumes sont de format in-folio moyen.

L'ouvrage sera publiés en trois livraisons, dont chacune renfermera plusieurs volumes de planches et de mémoires d'*Antiquités*, d'*Etat moderne* et d'*Histoire naturelle*.

Première livraison. — La première livraison, qui paraît en ce moment, comprend cent soixante-dix planches; savoir, 1° le premier volume d'*Antiquités*, composé de quatre-vingt-dix-sept planches, qui représentent les monumens de *Philæ*, de *Syène*, d'*Eléphantine*, d'*Ombos*, d'*Edfoû*, d'*Elethyia*, d'*Esné*, d'*Erment*, et toutes les ruines situées depuis l'île de Philæ jusqu'à Thèbes, avec cinq autres planches formant la collection des monumens astronomiques; 2° un demi-volume d'*Etat moderne*, composé de trente-sept planches: sujets choisis dans la haute et basse Egypte et dans la ville du Caire, ou dans les collections d'arts et métiers, de costumes, et d'inscriptions arabes; 3° un quart de volume d'*Histoire naturelle*, composé de trente-une planches: oiseaux d'Egypte, poissons du Nil, botanique et minéralogie. Cette livraison renferme dix-neuf planches au-dessus du format ordinaire, et seize planches en couleur. Le texte de la première livraison comprend, 1° un volume contenant la *Préface historique*, l'*Avertissement*, et l'explication des planches d'antiquités; 2° les descriptions des monumens ci-dessus désignés, avec des mémoires sur l'antiquité, sur l'état moderne, et sur l'histoire naturelle. Ces descriptions et mémoires forment le commencement des quatre premiers volumes du texte in-folio. Le texte de la première livraison comprend en totalité douze cent quatre-vingts pages.

Le prix de cette livraison est de 750 fr., papier fin.

La même livraison, avec 16 planches en couleur, pap. fin, 800 fr.; pap. vélin, 1,200 fr.

(Il y a un petit nombre d'exemplaires dont les épreuves en couleur ont été retouchées au pinceau avec le plus grand soin, et dont le prix est de 1,350 fr.)

Deuxième livraison. — La deuxième livraison comprendra, 1° le deuxième et le troisième volumes des planches d'*Antiquités*, uniquement consacrés à la ville de Thèbes, et contenant les peintures des tombeaux des rois, avec la collection des manuscrits sur papyrus, découverts dans les catacombes de cette ville; 2° un demi-volume de planches d'*Etat moderne*, relatives au Caire et à la basse Egypte, ou tirées des collections d'arts et métiers, de costumes, de meubles, de

BIBL. UNIV. LYON

Digitized by Google

médailles et d'inscriptions arabes ; 3° un demi-volume de planches d'*Histoire naturelle ;* 4° le frontispice gravé.

Le texte de la deuxième livraison offrira la suite des descriptions d'antiquités et la suite des mémoires, avec l'explication des planches.

Cette livraison sera publiée dans un an.

Le prix de cette livraison est de, papier fin, 1,200 fr. ; pap. vélin, 1,800 fr.

Troisième livraison. — La troisième livraison renfermera, 1° le quatrième volume des planches d'*Antiquités,* contenant les monumens de *Denderah*, d'*Abydus*, d'*Antœopolis*, d'*Hermopolis magna*, d'*Antinoé*, du *Fayoum*, avec les *grottes* et les autres *antiquités* de l'*Heptanomide ;* et le cinquième et dernier volume, comprenant les *Pyramides*, les antiquités de *Memphis*, d'*Héliopolis* et de toutes les villes anciennes de la *basse Egypte*, avec les collections d'inscriptions, médailles, statues, vases et autres antiques trouvés en divers lieux de l'Egypte ; 2° un volume de planches relatives à l'*Etat moderne :* sujets pris dans la haute et basse Egypte, avec le reste des collections d'arts et métiers, costumes, etc. ; 3° un volume et un quart de planches d'*Histoire naturelle ;* enfin le reste des descriptions et des mémoires, avec l'explication des planches.

Le prix de cette livraison est de, papier fin, 1,600 fr. ; pap. vélin, 2,400 fr.

L'ouvrage entier sera de 9 volumes, 840 planches. Prix, pap. fin, 3,600 fr. ; pap. vélin, 5,400 fr.

N. B. Les prix ci-dessus comprennent les volumes de texte.

Tous les exemplaires de l'ouvrage, soit sur papier fin, soit sur papier vélin, sont satinés. On livre les planches en feuilles, dans des enveloppes cartonnées, et le texte in-folio broché. Les planches sont imprimées par MM. Langlois, Ramboz, Remond, Richomme et Sampierdaréna ; le texte sort des presses impériales.

A la fin de l'ouvrage, on publiera la liste des souscripteurs.

Nota. On trouvera de plus grands détails sur la composition de l'ouvrage, dans l'*Avertissement* qui fait partie de la première livraison, et dont on pourra prendre connaissance aux adresses ci-dessous.

On souscrit à Paris, au bureau de la commission chargée de diriger la vente de l'ouvrage : s'adresser au concierge du palais de l'Institut ; et chez De Bure, père et fils, libraires de la bibliothèque impériale, rue Serpente, n° 7 ; et Tilliard frères, libraires, rue Hautefeuille, n° 22.

Digitized by Google

Adolphe de Dulmen; traduit de l'allemand. Cinq vol. in-12, fig. Prix, 9 fr., et 11 fr. 50 c. franc de port. Chez Guillaume, imprimeur-libraire, place Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 41.

Simple Notice historique sur les généraux étrangers les plus célèbres; par M. de Châteauneuf. *Nouvelle édition*, revue et corrigée. Un vol. Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 c. franc de port. Chez l'Auteur, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Raphaël, ou la Vie paisible, par Auguste Lafontaine, traduit de l'allemand, par M. Breton. Deux vol. in-12. Prix, 4 fr. et 5 fr. franc de port. Chez J. Chaumerot, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 188; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Expédition de l'Escaut; enquête, pièces et documens relatifs aux affaires de l'Escaut, communiqués aux deux chambres du Parlement d'Angleterre. Un vol. in-8°. Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port. Chez H. Agasse, imprimeur-libraire, rue des Poitevins, n° 6; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Les Deux Fiancées, d'Auguste Lafontaine, traduit de l'allemand, par M. Propière. Cinq vol. in-12. Prix, 10 fr., et 12 fr. 50 c. franc de port. Chez Chaumerot, ainé, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 188; Chaumerot, jeune, passage Feydeau, n° 24; et chez H. Nicolle, rue de Seine, n° 12.

Sous-presse, chez Arthus-Bertrand, *libraire, rue Hautefeuille*, n° 23.

Voyage aux Indes Orientales, pendant les années 1802, 1803, 1804, 1805 et 1806; contenant la description du Cap de Bonne-Espérance, des îles de France, Bonaparte, Java, Banka, et de la ville de Batavia; des observations sur le commerce et les productions de leur pays, sur les mœurs et les usages de leurs habitans; la relation de la campagne du contre-amiral Linois, dans les mers de l'Inde et à la côte de Sumatra; des remarques sur l'attaque et la défense de Colombo; enfin, un vocabulaire des langues française et malaise. Deux vol in-8°, avec un atlas composé de cartes marines et militaires, dressées sur les lieux par l'Auteur, et des planches représentant les costumes et l'armure des habitans de ces contrées. Dédié à son altesse impériale et royale le prince Eugène-Napoléon de France, vice-roi d'Italie, général en chef; par C. F. Tombe, ancien capitaine adjoint du génie, employé près de la haute régence à Batavia, actuellement chef de bataillon, adjoint à l'état-major général d'Italie; revu et augmenté de plusieurs notes et mémoires, par M. Sonnini. Prix, 15 fr.

BIBL. UNIV. GENT.

Digitized by Google

TABLE

DU TOME QUARANTE-TROISIÈME.

POESIE.

CANTATE exécutée devant LL. MM. II. et RR. le jour de la fête donnée par la ville de Paris, etc. Page 3

Ode à l'occasion des honneurs funèbres rendus au maréchal duc de Montebello ; par M. le chevalier de *Fourcy*. 6

L'Amour et la Gloire ; par M. *Ourry*. 65

A M. Philippon de la Madelaine, en lui offrant les *Lettres à Sophie* ; par M. *Louis-Aimé Martin*. 70

Les Jeux floraux. — Ode ; par M. *Jomard*. 129

L'Illusion. — Ode ; par M. *Soumet*. 131

Le Délire poétique. — Ode ; par M. *J. M. Messé*. 134

Ma première amitié ; par M. *Népomucène L. Lemercier*. 193

Epitaphe du duc de Montebello ; par M. *F. Ferlus*. 196

Morceau détaché d'un poëme sur les Arts.—Chant de la Poésie ; par M. *Parseval*. 257

Inscription pour une maison de campagne ; par M. *S. Edmond Géraud*. 259

Prologue d'un recueil de Contes ; par M. *Aug. Labouisse*. 260

Le Départ. — Elégie dans le genre ancien ; par M. *L. Manuel*. 327

Le Tombeau de Gelert ; par M. *Yduag*. 329

A Mme de M*, sur sa maison de campagne ; par Mme *A. D.* 330

Allégorie. — Le Travail, le Plaisir et la Santé ; par M. *Aug. de Belisle*. 391

Le songe de Pétrarque.—Romance ; par M. *S. Edmond Géroud*. 393

Augustissimis conjugibus Napoleoni et Mariæ Ludovicæ. — Epithalamium ; accinente *L. F. Cauchy*. 455

Le Dindon et le Corbeau. — Fable ; par M. *H. Caumont*. 458

Vers pour être placés au bas du portrait ou du buste de son Altesse le Prince de Ponte-Corvo. 459

Enigmes ; 6, 71, 137, 197, 261, 331, 394, 459

Logogriphes. 9, 71, 138, 197, 261, 331, 395, 460

Charades. 9, 72, 138, 198, 262, 332, 395, 460

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

Dissertation sur les propriétés du sucre par M. *Jean-Antoine Gay*. (Extrait.) 139
Recherches sur les Mœurs des Fourmis indigènes; par M. *P. Huber*. (Extrait.) 199, 263
Traité d'Architecture rurale; par M. *de Perthuis*. (Extrait.) 333
Lettres à Sophie sur la Physique, la Chimie et l'Histoire naturelle; par M. *Louis-Aimé Martin*. (Extrait.) 396
Le Ménage ou l'emploi des Fruits dans l'économie domestique; par *A. A. Cadet-de-Vaux*. (Extrait.) 461

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Extrait du rapport sur les travaux de la classe d'Histoire et de Littérature ancienne de l'Institut, fait par M. *Ginguené*. 10, 73
Etudes de l'Enéide de Virgile, par *F. H. Paillet*. (Extrait.) 15
Dictionnaire historique; par MM. *Chaudon* et *Delandine*. Nouv. Edition. (Extrait.) 23
Lettre sur la Vieillesse; par *J. H. Meister*. (Extrait.) 33
Revue littéraire. — Voyages dans l'ancience France, par *Antoine Miéville*. — Recueil de poëmes couronnés par la Société des Cathérinistes. — Choix de poésies de l'abbé de *Lattaignant*. — Tableau littéraire de la France, pendant le XIIIe siècle. — La Morale des Poëtes. 41—46
Chants d'Hymen. 270

Annales des Voyages; par M. *Malte-Brun*. (Extrait.) 80
Essai sur l'Eloquence de la Chaire; par S. E. Mgr. le cardinal *Maury*. (Extrait.) 85
Le Derviche, conte oriental, etc.; par M. *de Boufflers*. (Extr.) 93
Le couvent de Sainte-Catherine ou les Mœurs du jour. (Extrait.) 102
Discours préliminaire du Dictionnaire universel de Biographie ancienne et moderne; par M. *Auger*. (Extrait.) 145
L'Incrédulité, poëme; par M. *Alexandre Soumet*. (Extr.) 152, 339
Littérature allemande. — Les Papes dans les tems qu'ils étaient les dispensateurs des couronnes. (Extrait.) 162
Elisa et Albert. — Anecdote suisse; par Mme *Isabelle de Montolieu*. 167, 221, 291, 360
Les Vies parallèles des Hommes illustres de Plutarque; en grec. (Extrait.) 274

Digitized by Google

Du Vrai dans les Ouvrages de Littérature; par M. *Andrieux*. 283
Le Sacrifice d'Abraham ; par M. *Mallet*. (Extrait.) 353
Storia della Guerra, etò. — Histoire de la Guerre de l'Indépendance des Etats-Unis d'Amérique; par M. *Charles Botta*. (Extrait.) 408
Poésies nationales ; par M. *d'Avrigny*. (Extrait.) 420
Des Parisiens, de leurs Mœurs, etc.; par M. *Bassempony*. (Extrait.) 430
Eudoxe ou Entretiens sur l'étude des sciences, des lettres, etc.; par *J. P. F. Deleuze*. (Extrait.) 465
Voyage à Tine ; par *Marcaky Zalloni*. (Extrait.) 476
Recherches sur l'art statuaire. (Extrait.) 482

VARIÉTÉS.

Spectacles. 47, 109, 179, 243, 374, 433, 496
Nécrologie. 246, 308
Sociétés savantes et littéraires. 304
Université impériale. 499
Chronique de Paris. 105, 228, 370, 492
Institut de France. 113, 233
Lettres aux Rédacteurs. 115, 302, 378

POLITIQUE.

Evénemens historiques. 51, 116, 182, 247, 311, 370, 379, 444, 504
Paris. 61, 127, 191, 254, 318, 389, 453, 518

ANNONCES.

Livres nouveaux. 61, 128, 192, 255, 319, 390, 454, 519

Fin de la Table du tome quarante-troisième.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google